RECHERCHES

PHILOSOPHIQUES

SUR LES

AMÉRICAINS,

O U

Mémoires intéressants pour servir à l'Histoire de l'Espece Humaine.

PAR MR. DE P***.

Avec une Dissertation sur l'Amérique & les Américains, par Don Pernery.



Studio disposta sideli.

LUCRECE.

TOME II.



A LONDRES,

M. D. CC. LXX.

32

RECHEROLISIA. SOR LES 8 MI 1060 a26 IMA to notice in the mountain somet States di gella har TOBACO.L TOMEL EONDRES, M. D. CC LXL.

TABLE GÉNÉRALE. DU SECOND TOME.

QUATRIEME PARTIE.

SECTION I.

Des Blafards & des Nègres blancs. p. 5.

De l'Orang-Outang. p. 47.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride. p. 83.

SECTION IV.

De la Circoncision & de l'insibulation. p. 117

CINQUIEME PARTIE.

SECTIONI

Du génie abruti des Américains. p. 153.

SECTION IL

De quelques usages bizarres, communs aux deux continents. p. 208.

SECTION III.

De l'usage des fleches empoisonnées chez les peuples des deux Continents. p. 236.

SIXIEME PARTIE.

Avertissement de l'Auteur. p. 271.

Sur la Religion des Américains, p. 2731

CHARLETT TRE 11.

Sur le grand Lama. p. 293. HT LUC L'E T TRE I'I.

Sur les vicissitudes de notre globe. p. 326.

Sur le Paraguai. p. 352. Snatuo grano la di

Table des matieres. of an variante maria and

SECTIONIV

De la Circoncifion & de l'infibulation p. 117



SECTION III.

De l'usage des flectentempoissemées chen les .- RAHOARes des des l'une versiones. P. 236.

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

SUR

LES AMERICAINS.

QUATRIEME PARTIE.

Tome II.

A

RECARERCHES PHILOSOPHIQUES

LES : LESRICAINE

DULTSHE MELARTH



I'me II.



QUATRIEME PARTIE.

SECTION L

Des Blafards & des Nègres blancs.

& del A ile, ou onef an read lendusir, alexplique

Golor deterrimus albo.

Les Negres font infets à di doraines si

d immunov , algibnen sure way, Virgil. Geor,

LES hommes des plus remarquables qu'on ait vus en Amérique font, sans doute, les Blafards de d'Isthme Darien. Les Naturalistes n'ont commencé à les connoître que vers l'an 1680, quoique plus d'un siècle avant cette époque Fernand Cortez en eut parlé fort au long dans ses lettres à l'Emperent Charles-Quint; mais Cortez su traité; de son temps, d'exagérateur & d'insensé; & tous

RECHERCHES PHILOSOPH.

les Scholastiques d'Espagne rejetterent alors un fait exactement vrai, avec cette avengle opiniâtreté qui leur fait défendre aujourd'hui des faits exactement faux.

Nous allons, à cette occasion; entrer dans une discussion très-importante, où nous rapprocherons les dissérents objets qui intéressent cette partie de l'Histoire de l'homme. Une étude résléchie de toutes les Relations qui méritent d'être étudiées, nous a procuré sur cette matiere des éclaircissements qui ont manqué aux Auteurs qui nous ont dévancés dans cette carrière quelques-uns n'ont qu'effleuré la difficulté : d'autres ont bâti des systèmes plus élevés que la difficulté même. En profitant de leurs fautes & de leurs lumieres, nous leur rendons la justice qui leur est due.

Les Blafards du Darien ont tant de ressemblance, tant d'analogie, avec les Nègres blancs de l'Afrique, & de l'Asie, qu'on est obligé de les réunir, d'expliquer les phénomenes des uns par ceux des autres, & de leur assigner à tous une cause générale, commune & constante.

Les Nègres sont sujets à de certaines indispositions qui leur sont perdre en partie leur noirceur naturelle, & cette métamorphose est accompagnée de symptômes hideux : il leur reste encore quelques traces d'un noir jauni à la naissance des ongles : leur corps se gonsse, & l'on distingue des taches livides sur leur peau lavée : leur iris devient brouillé & nébuleux, & tous les objets leur apparoissent ternes, comme ils semblent jaunes aux Européans atteints de l'ictere. Ces noirs ainsi dénaturés ont, pour l'ordinaire, un dérangement dans les sucs nerveux, qui est plus ou moins mêlé d'hydropisse: quand ce maln'est pas invétéré, ils en guérissent souvent en mangeant des serpents & des couleuvres, dont la chair recele abondamment du sel alkali, qui a la propriété singuliere de dissoudre le sang grumelé, & d'atténuer les sluides épaisses: alors leur corps se repeint en noir: sinon, la violence du mal les emporte vers la trentième année; & l'on a observé plus d'une sois que leur teint devient plus soncé après leur mort, qu'il ne l'étoit pendant le cours de leur maladie.

Ces Africains décolorés & languissants sont trèsdifférents des vrais Blafards, qui n'ont jamais été noirs, quoiqu'ils soient nés de parents Nègres ou bafanés: on les rencontre principalement vers le centre de l'Afrique & à l'extrêmité de l'Afie méridionale. Les Portugais établis fur les rives du Zaire leur ont donné le nom d'Albinos, quoiqu'il eut mieux valu de conserver le nom Africain de Dondos : dans les Indes orientales on les appelle Kackerlakes; cette dénomination tirée del'idiome Malay a paru si expressive, si énergique aux voyageurs Hollandais, qu'ils l'ont confacrée dans le style de leurs Mémoires & de leurs Relations : peut-être aussi leur a-t-il semblé contradictoire de nommer, comme nous Nègres blancs des hommes dont le teint n'a rien de commun ni avec notre blancheur, ni avec la couleur des Noirs.

Les Dondos de l'Afrique & les Kackerlakes de l'Afie sont premierement remarquables par leur taille qui excède rarement quatre pieds & cinq pouces : leur teint est d'un blanc fade, comme celui du papier ou de

2Š

14

1-

è

i-

la mousseline, sans la moindre mance d'incarnat ou de rouge; mais on y distingue quelquefois de petites taches lenticulaires grifes. Leur épiderme n'est point oléagineux; & quand on le confidere avec une loupe, on n'y apperçoit pas cette pouffiere dont est parfemée la peau des Nègres, en qui ce sédiment grenu est de temps en temps fi sensible qu'on le voit à l'œil nu. Ces blafards n'ont pas le moindie vestige de noir fur toute la surface du corps : ils naissent blancs, & ne noircissent, ne changent en aucun age : ils mamquent de barbe & de poils fur les parties naturelles; leurs cheveux font laineux & fifes en Afrique, longs & traînants en Afie, ou d'une blancheur de neige, ou d'un roux tirant sur le jaune : leurs cils & leurs sourcils ressemblent aux plumes de l'édredon, ou au plus fin davet qui revêt la gorge des cignes. Leur iris est quelquefois d'un bleu mourant & fingulièrement pale: d'autrefois, se dans d'autres individus de la même espece, cet iris est d'un jaune vif, rougeatre & comme sanguinolent; ee qui a fait soupconner à quelques observateurs, qu'ils n'avoient point, comme les autres hommes, la prunelle percée; mais en cela on s'est trompé, & cette erreur vient de l'épasseur de la cornée & de la contractation que la lumiere directe & vive occasionne fur leur primelle, qui se ferme presu qu'entierement pendant le jour, mais au crépuscule elle s'ouvre; & quand on examine alors ces fhonffres du genre humain, on découvre qu'ils ont une trèsgrande ouverture à l'iris, & que c'est par ce moyen qu'ils rassemblent beaucoup de rayons ou de lumiere; d'où il résulte qu'ils voient moins bien que les autres

hommes en plein jour, & beaucoup mieux que nous dans les endroits fombres : je tiens cette observation de Mr. B... qui a bien voulu me communiquer le réfultat des expériences qu'il a faites fur un Kackerlake, ou un blafard Afiatique, en 1762, à Batavia, qui paroiffoit avoir, pendant le jour, des yeux postiches. Comme ces créatures dégénérées n'ont que peu d'idées & de conceptions, on n'a jamais pu les faire expliquer fur la couleur dont les objets leur semblent peints, lorsqu'ils les voient le mieux; mais on présume, & avec raison, qu'ils les apperçoivent tous indistinctement de la même nuance terne : leur vue est fi débile que le moindre éclat leur tire des larmes de l'œil, & la moindre lumiere les fait clignoter : ils ferrent alors tellement leur prunelle, pour intercepter le rayon, qu'ils femblent, comme on l'adit, n'avoir pas de pafsages sous la cornée, aussi ne discernent-ils presque rien en plein jour. Cette habitude de clignoter fait qu'ils regardent de travers; & louchent comme les charsou les hiboux; mais on n'a pu, paraucun moyen, s'affurer s'ils ont deux axes de vision, ou s'ils ne voient qu'un seul point à la fois, en simplifiant les objets parla force du jugement. Une erreur effentielle; & qu'il est nécessaire de détruire, c'est qu'on a prétendu que ces Albinos avoient une membrane clignotante comme les animaux : la vérité est, qu'ils n'ont pas la moindre apparence de cette membrane; mais que le diaphragme des paupieres est dans la plupart fort épanché, qu'il couvre sans cesse une partie de l'iris & qu'on le croit destitué du muscle élévateur, ce qui ne leur laisse appercevoir qu'une petite section de l'ho-

e

rizon; & ils ne diftingueroient pas un arbre planté à trente pas d'eux, s'ils n'inclinoient la tête en arriere pour agrandir l'angle vifuel. ... I lim .. & ... & ... & ...

Tout leur maintien annonce la foiblesse & le dérangement de leur constitution extrêmement viciée: leurs mains sont si mal destinées qu'on devroit les nommer despattes, fil'on vouloit parler proprement : les articulations des doigts font comme nouées, au moins le mouvement en est-il lent & pénible. Le jeu des muscles de la mâchoire inférieure ne s'exécute aussi qu'avec difficulté; d'où il arrive qu'ils ont beaucoup de peine à mâcher, & qu'ils mangent d'une façon fort dégoûtante. Leurs oreilles sont autrement configurées que les nôtres : le tiffu en est plus mince & plus membraneux : la conque manque de capacité, & le lobe est allongé l& pendant. 00 , and and at

Quoique la physionomie des Dondos ne ressemble pas exactement à celle des Nègres, on reconnoît néanmoins à leurs traits à demi effacés, & aux linéaments de leur visage, qu'ils sont d'origine A fricaine: ils ont de grands reftes de l'air national. On distingue également, dans les Kackerlakes, le fang Afiatique.

Leur extérieur révolte, & effraye même ceux qui les voient pour la premiere fois, car leur teint est encore plus blanc & plus blême que celui des personnes les plus pâles d'entre les Européans, en qui le fang des grandes veines & des capillaires transparoît toujours plus ou moins, & diminue le blanc infipide de l'épiderme, en y mêlant une teinte de bleu ou de pourpre. Ces individus finguliers ne vivent exactement que la moitié de ce que vivent les autres Nègres; c'est-à-dire, qu'ils ne passent jamais la trentieme année, & les Nègres n'atteignent gueres à la soixant tieme; quand ils ne s'expatrient pas.

Tels sont les blafards de l'ancien continent : ceux qu'on a trouvés au nouveau monde, en different à de certains égards. Ils ont la taille un peu plus haute quoique leurs membres soient également frêles & delicats : leur tête n'est pas garnie de laine ; mais de cheveux longs de sept à huit pouces, peu frisés & d'une blancheur éblouissante : au lieu d'avoir l'épiderme uni & ras, comme les Albinos d'Afrique, ils l'ont tout chargé de poils follets, depuis les pieds jufqu'à la naissance des cheveux : ce poil n'est pas si touffit qu'on ne puisse voir au travers la superficie de leur peau. Leur vifage est velu, & Waffer (*) croit qu'ils auroient même de la barbe, s'ils ne se l'arrachoient: mais ce duvet court qui leur croît aux levres & au menton est fort différent de la barbe des hommes blancs. Ils ont les yeux si mauvais qu'ils ne voient presque pas en plein jour, & que l'eau en découle aussi-tôt que le soleil vient à les frapper : ils n'aiment pas à fortir, hormis que le ciel ne foit voilé par des nuages noirs, car la lumiere est pour eux douloureufe : elle leur occasionne des vertiges & des éblouissements, parce que leurs organes optiques ne fauroient foutenir le choc des rayons directs, à cause de teur relâchement & de leur défordre.

^(*) Lionel Waffers New Voyage and description of the 18thmus of America. London 1704. On a une traduction française fort foible, & affez incorrecte de l'ouvrage de Waffer, qui se trouve insérée dans le Tome IV des voyages du Cap. Dampiere.

12 RECHERCHES PHILOSOPH.

On n'a rencontré de ces monstres qu'à l'Isshme de Panama, & à la côte riche, où on les nomme les yeux de lune, soit parce qu'ils voient mieux à la lune qu'au soleil, soit à cause de la forme de leurs paupieres, qui étant retirées par les côtés, & allongées par le milieu, contresont un croissant. Leur peau est d'un blanc de linge lavé; leurs sourcils, leurs cils, & leurs oteilles ressemblent à la description qu'on a faite de ces parties en parlant des Nègres blancs: le mécanisme de la vision est aussi le même dans les uns & les autres.

Ces Blafards Américains se tiennent, autant qu'ils peuvent, coi pendant le jour, & ne sortent qu'au crépuscule ou au clair de la lune valors ils parcourent les sorêts les plus épaisses & les plus entrelacées avec beaucoup de vivacité, & y chassent même le gros gibier. Ils meurent tous jeunes, & ordinairement entre la vingt-cinquieme & la trentieme année.

Ces hommes couleur de craie, avec des yeux de chat ou de hibou, n'existent que dans la Zone Torride jusqu'au dixieme degré de chaque côté de l'Equateur, ou à-peu-près; à Loango, à Congo, à Angela en Afrique, à Ceylon, à Borneo, à Java en Asie; à la nouvelle Guinée dans les terres Australes, & au Darien en Amérique. Il est vrai qu'on pourroit encore prendre pour des blasards ces hommes que Fline & Solin placent entre le 45 me & 50 me degré de latitude Nord, dans l'ancienne Albanie, & qu'ils nous disent avoir eu les sourcils & les cheveux blancs, & les yeux remarquables par la couleur glauque, qui est un vert mêlangé d'un bleu soible : ces Albanois voyoient, au témoignage de ces deux Auteurs, mieux dans le cré-

pufcule qu'au foleil; & leurs inclinations avoient beaucoup de rapport avec celles des blafards connus de nos
jours : (*) ils étoient peut-être atteints de la même
maladie, ce qui me paroît d'autant plus probable que
Chardin; ce voyageur philosophe, affure que les peuples qui occupent maintenant l'ancienne Albanie, à
l'ouest de la Mer Caspienne, sont naturellement basanés, mais très-sujets à une certaine maladie des yeux,
& à la jaunisse, ou au débordement de la bile. C'est
donc le climat qui a produit, du temps de Pline, comme
aujourd'hui, par une immutabilité étonnante, cette défaillance dans le sang & dans les humeurs des indigenes.

Quelques Savans ont pensé que plusieurs cantons de l'ancienne Europe ont aussi contenu de ces Troglodytes & de ces Noctambules à face blême, & qu'ils ont donné lieu aux fables populaires sur l'existence des Gobethas & des Drustons en France, des Gobethas & des Drustons en France, des Grobalisen Italie, des Kulkraess en Allemagne, des Trooss en Suede, & des Klabauters en Hollande; maisest-il permis d'ignorer que tous ces farfadets risbles sont nés, comme les Démons métalliques, de l'effet que sont

(*) Saumaile, dans ses Exercitations sur Solin, prouve que cet auteur s'est trompé lorsqu'il assure que tous les habitants de l'ancienne Albanie étoient blasards : la vérité est, qu'on en trouvoit seulement quelques uns, parmi les autres, atteints de cette maladie, comme Pline le die.

autres, atteints de cette maladie, comme Pline le dit.
Saumaise ne paroît pas également heureux dans ses raifonnements, lorsqu'il ne veut point admettre qu'on avoit
donné le nom d'Albanie à cette Province à cause de ces
hommes blancs qu'on y rencontroit. Que te pays ait eu
un autre nom, cela est possible; mais celui que les Romains lui ont donné, a indubitablement du rapport aux
blasards, comme Solin nous l'apprend.

RECHERCHES/PHILOSOPH. ?

fur la foible imagination du vulgaire les feux foltets? les vapeurs & les exhalaisons fensibles qui fortent des bouches des mines & des cavernes pendant la nuit? D'ailleurs la terreur qui regne, ou qu'on suppose regner dans les fouterrains, bouleverse l'esprit des enfants & des hommes peureux, & les joue par de semblables illusions, qui ne méritent pas qu'on en parle, ou qu'on en parle longtemps.

Ceux d'entre les Naturalistes qui ont le moins approfondi le phénomene des Nègres blancs & des Blafards, ont soutenu qu'ils constituoient une espece distincte, aussi ancienne que le monde, permanente, immuable, & non dégénerée, par des causes fortuites. de la race des hommes noirs ou bruns : on a ajouté qu'ils vivoient réunis en corps de nation tant en Afrique qu'en Amérique, qu'ils se gouvernoient par des loix particulieres, & bizarres, que leurs mœurs & leur inftinct étoient en sens contraire de l'inftinct & des mœurs des autres hommes, que les peuples qui les environnent, les maltraitent & les méprisent; mais qu'eux se flattoient que la fortune, qui s'est plue à les tenir dans l'obscurité & dans l'aviliffement, leur rendroit un jour justice, & qu'on les verroit alors fortir triomphants de leurs taméres & de leurs forêts, exterminer les habitants des deux continents & se mettre eux-mêmes en possession de tout le globe.

Ce conte a été accueilli par quelques philosophes, à qui on ne reprocheroit pas d'avoir fondé des systemes abfurdes fur des fables si incroyables, s'ils avoient pris la peine de s'affurer avant tout de la vérité de faits qui auroient dû au moins leur paroître suspects,

à cause de l'excès de leur merveilleux. Nous sommes bien éloignés, & aussi éloignés qu'on peut l'être, de prescrire, ou de fixer des bornes au pouvoir de la Nature créatrice: nous ne disons pas qu'il a été au-dessus de ses forces de former une sorte d'hommes différente de la nôtre, destinée à vivre dans des cavernes, & à subjuguer un jour la terre; mais il ne s'agit point d'exercer nos stériles spéculations sur ce que la Nature auroit pu faire fi elle avoit voulu : il ne nous convient que de confidérer ce qu'elle a fait en effet ; & si l'on ne trouve nulle part, dans l'univers entier, ce peuple extraordinaire, il faut convenir que les Blafards ne font ni une race, ni une espece, mais de simples individus, nés de parents bruns ou noirs, par des causes accidentelles, qui ont pour un instant dérogé au plan primitif, & à la loi commune. 1 18 200 16 16

Aucun voyageur n'a jamais rencontré dix Nègres blancs raffemblés, & Battel n'en a vu que quatre à Loango, qui est cependant l'endroit où ils font moins rares qu'ailleurs: ces naissances monstrueuses sont aussi extraordinaires en Amérique que dans notre hémisphere; puisqu'on a compté que sur trois-cents Dariens bronzés on ne voit pas un blafard. Mr. l'Abbé de Manett qui a fait depuis peu en Afrique toutes les recherches imaginables, pour favoir s'il y existoit, entre les Tropiques, une peuplade d'Albinos, s'est convaincu, ainsi que tous ceux qui l'ont précédé dans cet examen, qu'il n'en a jamais été question, & que tous les blafards qu'on y connoît, font issus de parents Nègres ou olivâtres, qu'ils ne constituent point & n'ont jamais conflitué une espece particuliere. On

16 RECHER CHES PHILOSOPH 2

les regarde, dans leur pays, comme des animaux sacrés & rares, & les souverains de l'Afrique & des Indes crosent qu'il y a de la magnificence & du mérite à nourrir quelques-uns de ces avortons dans l'enceinte de leurs palais : les Rois de Congo & de Loango en ont toujours quatre à cinq à leur cour, où ils sont sans comparaison plus respectés que les mains dans le sérail de Constantinople; trop soibles pour qu'on les redoute, assez malheureux pour qu'on les plaigne, assez rares pour qu'on les recherche, ils ont plus à se louer du traitement que leur sont les hommes, que de l'état où la Nature les a réduits.

Rien ne m'a plus surpris, pendant le cours de mes recherches, que de trouver dans les lettres de Fernand Cortez, (*) qu'on avoit précisément la même idée de ces Bla fards en Amérique, & que tous les Empereurs du Mexique en entretenoient quelques uns : aussi Montezuma avoit-il trois ou quatre de ces créatures à sa cour, sorsque les Espagnols y arriverent; & Cortez, qui les avoit vues, les décrit aussi exactement qu'elles l'ont été ensuite par Wasser.

En 1703, on montra au voyageut de Bruin une Kackerlake dans le palais du Roi de Bantam, quil'avoit fait venir exprès d'une isle située au Sud-Est de Ternate, où ces personnes sont moins rares que dans les autres Moluques : de Bruin dit que Sa Majesté

^(*) Voyez Las Cartas de Dom Hernando Cortès, Marques del Valle; de la Conquista de Mexico al Emperador.
On trouvera une traduction latine de cet ouvrage Espaguol dans la Collection de Hervagio, sous le titre de F. Corsessi de insulti super repertie narratio al Carolina V. 10 11

Bantamienne prenoit de temps en temps le plaisir de coucher avec cette Kackerlake; quoiqu'elle eût des yeux louches, à demisermés, & le visage si gonssé qu'on avoit de la difficulté à en distinguer les traits. (*) Ce Prince sit asseoir cette semme à sa table, & ordonna au voyageur Hollandais de la bien considérer, à cause de sa singularité; & il est surprenant qu'il ne nous en ait pas conservé un portrair, lui qui a dessiné, avec tant d'élégance & de vérité, des objets d'une bien moindre importance.

L'Empereur de Java, que les Hollandais tiennent en tutele à Jucatra, où ils le laissent jouir de toutes les décorations d'un pouvoir qu'ils lui ont ôté, possédoit en 1761 trois blafards; mais il fit tant d'inftances auprès de son maître, le Gouverneur de Batavia, pour en avoir encore quelques-uns, qu'on les lui acheta à tout prix dans les isles voisines; & en 1763 on en avoit dejà fourni quatre autres, qui ne s'occupoient qu'à bourrer le tabac dans la pipe de ce prince . à v mettre le feu, à porter des jattes de pilau, à réciter des oraifons, & à rendre tous les petits fervices qui ne font pas au-deffus de leurs forces: mais leurs fonctions fe bornent à bien peu de chose, ou plutôt à rien : car leur débilité est telle qu'ils sont impropres à tout travail. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de certains écrivains de voyage, que ces Nègres

^(*) De Bruins Reigem pag. 380. in-fol. Amsterdam 1714. Il y a toute apparence que cet écrivain s'est trompé, dorsqu'il s'est imaginé que cette semme blasarde étoit au nombre des concubines du Rol de Bancam: c'est comme s'il eût dit que les deux naîns que ce prince avoit à sa cour, étoient ses ministres d'état.

RECHERCHES PHILOSOPH. 18

blancs font la garde au palais des souverains de Loango, qui seroient bien mal défenduss'ils n'avoient d'autres satellites que de tels monstres, incapables de commander & d'obeir, incapables de se battre, incapables enfin de discerner en plein midi les objets qui les environnent à la distance de dix pas. Il est également faux que les Portugais ayent acheté de ces Albinos en Afrique, afin de les employer aux plantations & aux mines du Brésil: ils se connoissent trop bien en esclaves pour faire de tels marchés. La vérite est que les vaisseaux Négriers en ont transporté quelques-uns. par curiofité, & qu'on les a montrés pour de l'argent dans les colonies Portugaifes, comme on les montre en Europe. Le blafard qui a paru en France en 1747. étoit fi défait, fi petit, fi délicat, fi myope, qu'il lui eut été impossible de soulever le moindre fardeau. ou de marcher en plein jour fans guide.

Quand on a interrogé l'Empereur de Java fur les motifs qui lui faisoient désirer si ardemment de voir à sa cour des Kackerlakes, ce jeune Prince à répondu que c'étoit une étiquette immémoriale, que fes prédecesseurs en avoient eus, que tous les souverains des isles en possédosent, & que leur religion promettoit une récompense à ceux qui se chargeoient de l'entretien de quelques-uns de ces malheureux. Le peuple les regarde du même œil, & les traite de la même façon que les Turcs & les Orientaux traitent les personnes tombées en démence, ou nées imbécilles, c'est-à-dire, qu'on a pour elles les plus grands égards; on va même jusqu'à les canonifer de leur vivant. coient fee mindless d'out.

On ne fauroit mieux comparer les Blafards, quant à leurs facultés, à leur dégénération, & à leur état, qu'aux Cretins qu'on voit en affez grand nombre dans le Valois, & principalement à Sion capitale de ce pays, ils font fourds, muets, idiots, prefque infentibles aux coups & portent des goîtres prodigieux qui leur descendent jusqu'à la ceinture : ils ne sont ni furieux ni malfaifants, quoiqu'absolument ineptes & incapables de penser : ils n'ont qu'une sorte d'attrait affez violent pour leurs besoins physiques, & s'abandonnent aux plaifirs des sens de toute espèce, sans y soupconner aucun crime, aucune indécence. Les habitants du Valais regardent ces Cretins comme les Anges tutélaires des familles, comme des Saints: & ceux qui ont le malheur den'en avoir pas dans leur parenté, se croient sérieusement brouillés avec le Ciel : * on ne les contrarie jamais, on les soigne avec assiduité, on n'oublie rien pour les amuser, & pour satisfaire leurs goûts & leurs appétits : les enfants n'ofent les infulter . & les vieillards mêmes les respectent. Ils ont la peau très-livide, & naissent Cretins, c'est-à-dire aussi stupides, austi simples qu'il est possible de l'être : les années n'apportent aucun changement à leur état d'abrutissement; ils y persistent jusqu'à la mort, & on ne connoît point de remede capable de les tirer de cet affonpissement de la raison, & de cette défaillance du corps & de l'esprit : il y en sa des deux sexes, & on les honore également, foit qu'ils foient hommes ou

^(*) La plupart de ces détails fur les Cretins sont tirés d'un Mémoire de Mr. le Comte de Maugiron, lu à la Société Royale de Lyon.

Tome II.

femmes. Le respect qu'on porte à ces personnes atteintes du Cretinage, est fondé sur leur innocence & leur foiblesse : ils ne sauroient pécher, parce qu'ils ne distinguent pas le vice de la vertu : ils ne fauroiens nuire, parce qu'ils manquent de force, de vaillance, ou d'envie; & c'eft justement le cas des blafards done la stupidité est auffi grande que celle des Cretins : & fi la violence de leur altération ne les a pas entièrement privés du don de la parole; ils ont d'autant plus souffert dans le fens de la vue, & peut-être auxant dans celui de l'oure ; car tous les Nègres blancs ont l'oreille dure, & la furdité les surprend quelque temps avant leur mort. Battel dit qu'à Loango ces Albinos font la priere devant le Roi : on les place immédiatement autour de son dais, où ils se tiennent accoupis sur des nattes ou des tapis. Cette mode, fi choquante à nos yeux, de faire réciter les prieres par des imbécilles, vient de l'opinion qu'on a de leur faintere : les Valaifams ferdient fans doute auffi prier Dieu pour eux par leurs Cretins, sills n'étoient muets. Ce bréjugé n'est pas moderne : on en rencontre des traces très-marquées dans la plus haute antiquité, où l'on croyoir que le Ciel inspiroit souvent les fous par préférence aux dévots : tous les prophetes avoient la réputation de n'être pas fages, & cependant on les écoutoit & on les croyoit, ou dans feur pays on ailleurs: les prêtresses d'Apollon pen distribuant les oracles, imitoient, par leurs geftes violents, les performes frénétiques, & elles n'avoient jamais plus de crédit que quand elles patoiffoient avoir perdu le fens commun, Quoique les Chrétiens n'ayent pas, comme les Mahométans, la charité de bien traiter les imbécilles dans ce monde, ils ne doutent pas qu'ils ne seront très à leur aise dans l'autre. Tous ces différents préjugés se rapprochent donc, & se tiennent comme par la main, parce que le peuple est le même d'une extrêmité de la terre à l'autre: ses opinions sont immuables.

Il étoit nécessaire de rendre compte de ce que les Américains, les Africains, & les Indiens pensent de ceux qui naiffent blafards parmi eux ; & cette connoissance, qui a manqué à la plupart des écrivains, servira à développer les causes de ce phénomene, S'il est avéré qu'il n'y a pas de peuple entier de Nègres blancs ; s'il est avéré qu'ils proviennent tous de parents noirs ou bafanés, fans conftituer une race ou une variété dans le genre humain, non plus que ceux qui ont la jaunisse ne forment une variété parmi les Européans, ou les Cretins & les goîtreux parmi les Suisses; il sera moins difficile de découvrir la fource de cette fingularité. Quoique l'explication que nous allons en donner, n'appartienne à aucun des Naturalistes qui nous ont précédé; les principes sur lesquels elle est fondée, ne sauroient être ni plus clairs, ni plus in contestables. In more among to to meb and

Comme le sperme des Nègres & des basanés est plus ou moins teint, plus ou moins noirâtre; il est par là même plus sujet à s'altérer que celui des autres hommes, en perdant sa couleur propre & naturelle, ou en en prenant une autre par la décomposition de la substance colorante qu'on nomme Aethiops animal, ou par la dissipation totale de cet Aethiops. Cet accident survenu à la liqueur séminale produit un enfant

B. 2

22 RECHERCHES PHILOSOPH.

dont le teint ne peut ressembler à celui de ses parents : cet enfant, soit mâle soit semelle, est ordinairement d'un blanc de lait : il peut aussi être couleur de garance, d'un rouge sombre, & orné de cheveux qui tirent sur le jaune. Margrave dit avoir vu une Africaine rouge, qu'on avoit amenée par curiosité au Brésil : (*) on ne put lui apprendre de quel canton cette semme extraordinaire avoit ététirée; mais il est probable qu'elle étoit originaire d'une province du Royaume de Congo, où l'on rencontre plus qu'ait-leurs des individus à criniere rousse, & dont la pean est bronzée, au lieu d'être couleur de suie.

Le même pere & la même mere qui ont eu un tel enfant rougeâtre, en engendrent quelquefois après lui un tout blanc, de la stature d'un nain, avec des yeux de perdrix: ces deux altérations semblent donc se rapprocher: la derniere n'est que la conséquence ou la suite de l'autre. Elles pourroient se combiner dans le même sujet, & produire un Nègre blanc à cheveux rouges: voilà exactement ce qui arrive de temps en temps parmi les Kackerlakes de l'Asie, & les Dondos d'Asrique, entre lesquels on en a vu dont l'épiderme étoit d'un blanc de neige, & la chevelure couleur auroré, ou de garance, ou de sa-fran; & ce phénomène est si peu nouveau que Pline, en parlant des Maures blancs, ajoute qu'il s'y en trouvoit à cheveux roux.

eu en en prensié une entre mu la décomposition de

^(*) Voyez les Commentaires de Margrave sus l'histoire Naturelle du Brésil, imprimés à la suite des Œuvres de l'ison, Amsterdam 1658,

En 1738, une Négresse mit au monde; à Carthagene dans les Indes, à différentes couches, quatre
ensants blasards, qui avoient tous quatre les cheveux
d'un jaune d'orange vis, & la peau d'un blanc de papier
sin, sans le moindre mélange d'incarnat ou de pourpre; un de ces Albinos a été montré à Madrid, où
le Marquis de Villa Hermosa, ex-gouverneur de Carthagene, l'avoit conduit: un second a passé au service
de Dom Dionysio de Alcedo y Herrera, & ils sont
morts tous deux jeunes; on ignore le dessin desautres.

Quelque multipliés que soient les systèmes sur la génération, quelque prodigieux que soit le nombre des hypotheses, des rêves, des paradoxes proposés à ce fujet ; il refulte de toutes les expériences faites fans partialité, fans prévention, par des observateurs dont l'esprit & les yeux étoient encore libres de préjugés, & capables de voir ; il résulte, dis-je, de ces expériences que la semence des deux sexes concourt également à l'ouvrage de la génération, quoique dans une proportion peut-être inégale : il réfulte encore de l'analogie, & de la couleur des métifs, que la liqueur prolifique est noirâtre dans la Négresse comme dans le Nègre, & que la décomposition qui pourroit furvenir plus dans un sexe que dans l'autre, produiroit un enfant pie ou tacheté de bandes blanches & noires, comme celui dont il est fait mention dans les Transactions, philosophiques de la Société de Londres à l'an 1766. (*) Ce prodige, observé par un Physicien

de Morton, Préfident de la Société Royale.

On voit en Sibérie, dit Strahlenberg, & particulierement près de Crashoyar sur le seuve Jenesci, quelques hommes reftés d'une horde ancienne de Tartares, jadis fort nombreule; on l'appelloit Plegaga on Piestra Horda, qui veur dire la horde bigarrée ou tigrée : aujourd'hui elle est éteinte, & on n'en voit plus que quelques hommes difperfés de côté & d'autre fans demeure fixe. l'ai vu , continue-t-il , un de ces Tartares bigarres à Tobolsk, qui auroit fait fortune à se montrer dans les grandes villes de l'Europe : ses cheveux étoient coupés à un doigt près de la tête, qui étoit marquée de taches parfaitement blanches de la largent d'une petite piece de monnoie : il étoit tacheté de même fur le corps; mais les taches y étolent d'un brun noirâtre & moins tégulieres que sur la tête. En avançant dans la Sibérie, cet officier trouva plufieurs autres hommes bigarrés, mais différemment du premier, en ce que leur tête n'étoit pas marquetée comme la peau des tigres (il vouloit dire apparemment comme celle des léopards ou des pantheres) les taches formeient des marques irrégulieres, comme on en voit aux chiens & aux chevaux el s'en rencontra un qui avoit la moitié de la tête blanche, & l'autre moitié noire. Quand on a demandé à ces Tartares, fi cestaches leur venoient de naissance, ils ontrépondu qu'il y en avoit qui les apportoient en venant au monde, & que chez d'autres c'étolent des suites de maladies, said autres de tolent des suites de maladies.

Ce n'est point dans les saits attestés par Strahlenberg qu'il y a de l'exagération ou de l'erreur; mais la tradition sur l'existence de la horde bigarrée est indubitablement sausse: l'auteur très-exact se très-instrait des Notes sur l'Histoire généalogique des Tartures dit que le résultat des informations qu'il a faites dans le pays., & qu'il y a fait saire par d'autres, est que cette tribu n'a jamais existé, & qu'on en a, à cet égard', imposé au prisonmer Suédois. Mr. Gmélin qui a parcouru la Sibérie avec de bons interprêtes, & tous les secours qu'un savant peut exiger pour voyager utilement, a aussi entrepris des recherches sur la Piestra Horda; & quoiqu'il soit constaté qu'il y a eu une nation vagabonde de Sibérse qui a porté ce nom, (*) il

Dans la plus ancienne carte de la Sibérie que nous ayons pu découvrir, & qui se trouve dans l'Atlas de Hondius & de Mercator, la Piestra Orda ou Horda est de ja indiquée & placée au delà de l'Oby. Ce n'est donc pas dans la Description de l'Empire de Russe par Strahlenburg ; qu'il est fait mention pour la premiere fois de cette Horde; Mr.

26 RECHERCHES PHILOSOPH?

n'est point vrai que les hommes qui la composoient, ayent été tous tachetés de noir & de blanc. Il saut donc réduire ce phénomene à ses justes bornes, & en séparer le saux qui y est consondu avec la vérité. Comme les Tunguses & les habitants des environs de Crasnoyar sont naturellement basanés, ainsi que les Kamscharkadales, il n'est pas impossible qu'ils soient sujets à la même indisposition qui trouble les sources de la génération, & décolore la liqueur sécondante parmi les Africains; de sorte qu'il pourroit leur naître des enfants qui porteroient l'empreinte de cette altération. Quant à ceux qui deviennent bigarrés par la suite d'une maladie, cela n'est pas plus surprenant que de voir des Nègres blanchir pendant une sievre chaude.

Si l'on vouloit révoquer en doute que la fubfiance qui fert à la réproduction, puisse ou se charger, ou entraîner avec elle un levain vénimeux qui agiroit sur

Gmélin, qui a pris a tache de contredire Strahlenberg à chaque page, est contraint néanmoins d'avouer que cet officier a pu voir des hommes bigarrés par les suites de quelque maladie. Quant à l'auteur des notes sur l'Histoire généalogique des Tartares ou des Tatars, il emplôié, page 494, un argument qui ne paroît pas absolument concluant : s'il y avoit, dit-il, des hommes pies ou tachetés de blanc & de noir en Sibérie, le Czar Pierre I. n'auroit pas manqué d'en avoir quelques uns à sa cour; puisque c'étoit le Prince le plus curieux de son siccle & qui avoit un goût décidé pour l'Histoire naturelle; mais du temps de Pierre I. on ne connoissoit pas encore toutes les singularités de la Sibérie, & ce n'a été que par le moyen des officiers Suédois qui y ont été envoyés prisonniers, qu'on a reçu les premiers éclaircissements sur l'intérieur de ce vaste pays; c'est aussi à eux, & sur-tout à Mr. P. D. qu'on est redevable de l'Histoire d'Abulgazi, qui seroit peut êrre restée à jamais inconnue, si un Officier Suédois nien avoit acheté une copie manuscrite à Tobolsk d'un marchand Bukarois.

le

ut

as

é.

de

es.

nt

es

te

re

a-

la

ue

le.

n-

ou

hir

de

le .

tés

oit que roit

nps gudes

on

on

erre

poit

and

le

le fœtus dans le moment même qu'il se forme, & que fon corps & fon ame commencent, pour ainfi dire, à se réunir: on n'auroit qu'à citer cette longue & affligeante liste de maladies héréditaires qui se perpétuent plus opiniâtrément dans les familles, qu'il ne seroit à souhaiter pour le bien de l'humanité : les vertus sont pasfageres, le mérite est personnel; mais les vices, les excès, les débauches qui ont détruit le tempérament des parents, produisent des individus dégradés, pufillanimes, & d'autant plus à plaindre que la Nature, toujours inexorable, les châtie pour les fautes d'autrui, qu'eux-mêmes ne fauroient commettre. Enfin, on ne niera point que des germes corrompus ou corrupteurs ne pénetrent quelquefois l'essence de la liqueur prolifique, fi l'on se rappelle qu'on voit des enfants qui, au sortir du sein de la mere, sont atteints & tourmentés du mal vénérien provenu du pere.

La couleur de la matiere séminale dans les Nègres n'est pas une hypothese susceptible de doutes ou de contradictions; c'est une vérité de fait, que les anciens connoissoient, & que les modernes se seroient peut-être obstinés à méconnoitre, si les dernieres expériences de Mr. le Cat de Rouen n'avoient démontré que cette liqueur est noirâtre, dès qu'on la compare à cesse des hommes blancs. (*) Si la nuance du teint n'étoit point préexistante & inhérente dans la substan-

(*) Voyez son Traité sur la couleur de la peau.

S'il falloit prouver que les anciens avoient fait cette obfervation sur la couleur du sperme des Nègres, il n'y auroit qu'à citer le passage suivant d'Hérodote: Genitura, quam in mulieres emittunt, non alba, quemadmodum cetero-Tome U.

28 RECHERCHES PHILOSOPH.

ce spermatique, comment expliqueroit-on l'affoiblisfement de la couleur dans les métifs? comment concevroit-on que d'un Européan & d'une femme du Congo il provient un mulatre, qui en se mariantavec une fille blanche, engendre un Quarteron basané? En ce cas, la matiere colorante se délaye & se perd par le mélange continuel des spermes : le contraire arrive lorsqu'on admet, pendant quatre générationssuivies, quatre peres noirs avec trois meres basanées & une mere blanche: le dernier produit de cette filiation est comme on l'a fait voir, un Nègre véritable. On peut contempler ce même effet dans les animaux de différents poils qu'on croise; mais ce qu'il y a de bien surprenant, c'est que dans ces animaux le noir & le blanc forment sur la peau & dans le poil des taches décidées, & comme circonscrites par un contour; au lieu que dans l'homme tout le corps se peint exactement de la même nuance, fans distinction de clair & d'obscur : le métif iffu de l'Africain & de l'Européane n'a pas une feule tache fur tout son épiderme qui est. dans un endroit comme dans un autre, de la même teinte. (*) Le poulain de la jument blanche & de l'étalon noir, bai, ou alezan, n'est pas un mulâtre.

rum hominum, sed atra, ut color corporis; quale virus Æthiopes quoque emittunt. Thal. N. 101. in-fol. Amstel. 1763.

Aristote, qui avoit lu ce passage, nie la vérité du fait ; parce que cette noirceur ne lui avoit peut-être pas paru aussi sensible qu'Hérodote l'insinue: peut-être aussi avoit-il manqué d'occasions pour faire des expériences.

^(*) Les Nègres & les Mulâtres ont la peau de l'intérieur des mains, & de la plante des pieds, moins foncée que le reste du corps; mais on ne peut nommer cela des taches,

comme sont les mulatres de l'espece humaine; mais il est pie, ou sa robe est bigarrée de marques qui tranchent les unes sur les autres. J'ignore les causes de cette différence; car si l'on vouloit l'attribuer au poil qui est sort toussur, sort épais dans les bêtes, & infiniment plus rare dans l'homme; il faudroit avoir oublié qu'il naît aussi des ensants pies ou tachetés, sans qu'ils ayent le poil plus dense que les mulatres parfaits.

Si la couleur naturelle du sperme se perd par des vices de la complexion, on conçoit aisément que l'enfant procréé pendant cette désaillance doit s'en ressentir, & paroître d'un autre teint, & être d'un tempérament inférieur à celui des enfants nés de parents sains & vigoureux. Sans insister plus longtemps sur des conséquences, si sensibles, il suffit de dire que cette saçon d'expliquer l'origine des blasards l'emporte sur l'explication proposée par Mr. le Cat de Rouen, qui admet la sorce active de l'imagination, par laquelle il prétend qu'une Négresse peut changer le teint du sœtus végétant dans son sein, & accoucher, par caprice, d'un de ces animaux Albinos.

Quel que soit le respect que nous ayons pour les vafles connoissances de ce savant, nous osons dire qu'il est impossible que les yeux de lune du Darien, les Dondos & les Karckerlakes de notre continent tiennent leur dégénération des fantaisses de leurs meres, ou de leurs nourrices. Qui auroit cru que l'envie peu louable de ressufciter d'anciens paradoxes, ou d'en soutenir de nou-

puisque la couleur va toujours en s'éclairciffant depuis les coudes jusqu'aux paumes, & ne forme pas des marques ou des bigarrures.

30 RECHERCHES PHILOSOPH.

veaux, eût renouvellé, dans ce fiécle, la puissance de l'imagination des meres sur l'existence de l'embryon? Qui auroit cru que des Anatomistes, si accoutumes à ne voir par tout que des ressorts qui en sont mouvoir d'autres, eussent embrassé opiniatrément un système contraire à leurs principes ? Il ne faut pas s'arrêter à démontrer l'absurdité de ce pouvoir des meres; puifque Mr. de Buffon a détruit jusqu'aux fondements de ce préjugé populaire, digne des fauvages de l'Amérique. (*) On demande s'il n'est pas plus raisonnable d'affirmer que les blafards sont redevables de leur abatardiffement à des causes réelles, à des accidents physiques qui ont dérangé & corrompu les humeurs, le fang & la liqueur féminale de leurs parents. La débijité de leur organisation, la petitesse de leur taille dégradée de fept à huit pouces, la perte totale de leurs facultés intellectuelles, le relâchement de leurs nerfsoptiques, l'obstruction de leur ouïe, la briéveté de leur vie qui n'atteint pas à la moitié du terme commun, le concours de ces symptômes dénote affez que le fluide nerveux a défailli dans ces hommes manqués. Or c'est de ce fluide que se forme le corps muqueux, d'où résulte la teinte apparente de l'épiderme & du poil la couleur des yeux est pour l'ordinaire analogue à celle des cheveux : les yeux rouges des Nègres blancs

^(*) Wasser rapporte que se trouvant au Darien en 1679, il demanda aux Sauvages ce qu'ils pensoient de la cause qui faisoit naître parmi eux des ensants blasards : ils lui répondirent qu'ils attribuoient généralement cet este à l'imagination de la mere, lorsqu'elle regardoit la pleine tune pendant sa grossesse. Il est surprenant que Wasser se soit contenté d'une si mauvaise raison.

de

13

ir

ne.

à if-

de

rile

a-G-

le

i-

é-

fs:

le.

le

Dr.

ú

1:

à.

CS

ui

à ·

ob

feroient une exception difficile à expliquer, si l'on n'observoit la même chose dans de certains oiseaux & de certains quadrupedes : plus les lapins sont blancs dans leur fourrure, & les poulets dans leur plumage; & plus leurs yeux font rouges & foibles à proportion. D'ailleurs il y a aussi des Albinois dont l'iris & la chevelure sont également rouges; de sorte qu'ils se rapprochent par là de la regle générale : cette finguliere nuance des yeux est le caractere le plus infaillible d'une vue lâche & peu propre à réfister au grand éclat. Les sucs nerveux, essentiellement viciés dans ces avortons, ont entraîné, par une conséquence nécessaire, le défaut des organes optiques, quine sont que des nervéoles. Quant à leur chevelure rouffe, elle ne paroît être qu'une suite de leur altération; on peut même foupçonner que cette couleur de poil est une sorte de maladie dans les blancs, qui ne sont point roux fans être pâles, & fans répandre une odeur desagréable : on leur remarque, entre l'épiderme & la peau, des fouillures & des taches lenticulaires, occasionnées par des matieres crasses & impures qui se dépofent & s'accumulent à l'orifice des vaisseaux exhalants. d'où le teint contracte une bigarrure qui se manifeste davantage en été, lorsque la transpiration est fensible.

L'allongement des paupieres, qui caractérife également les Nègres blancs de l'ancien continent, & les Dariens de l'Amérique, provient d'un dérangement dans le corps muqueux: la membrane des paupieres est un tissu de la même substance que la pellicule du prépuce; & Malpighi avoit déja découvert de son temps, que l'épaisseur du corps muqueux produisoit la

C 3

longueur du prépuce; d'où l'on infére qu'elle cause aussi l'excroissauce du diaphragme des paupieres. Malpighi avoit, à la vérité, une notion fausse de cette viscosité placée entre la peau & l'épiderme, qu'il prenoit pour un réseau organisé; mais son erreur à cet égard ne nuit point à la justesse de l'observation.

Je viens maintenant à la plus intéressante question qu'on forme fur les Albinos : on demande s'ils engendrent, ou s'ils sont impuissants dans l'un & l'autre sexe.

La force de la maladie nerveuse dont ces hommes sont attaqués, est susceptible de différents degrés : les uns sont plus dangereusement altérés que les autres : & de là font venues les incertitudes & les rapports contradictoires des voyageurs sur la propagation de ces individus. A l'Ishme de Panama, un blafard & une blafarde peuvent engendrer; mais leur progéniture est, au témoignage de Lionel Waffer, basanée, couleur de cuivre jaune, ainsi que le refte de la nation; de forte que la cause qui avoit-corrompule sang & le sperme des parents, disparoît à la seconde ou à la troisieme génération : il faut avouer cependant que cela n'arrive qu'aux blafards dont la constitution n'a pas tant souffert que celle des autres; car ceux qui ont éprouvé une forte métamorphose, une défaillance effentielle, sont à jamais condamnés à l'infécondité.

Ogilby dit, dans sa description de l'Afrique, qu'il est très-certain que les Nègres blancs des deux sexes ne peuvent y procréer entr'eux , & qu'ils sont respectivement stériles à tout âge; & il insiste tant de sois là dessus, qu'on ne sauroit se dispenser de croire qu'il ife

es.

tte

oit

rd

on

n-

e.

m-

nts

rés

les

la

12,

ais

af-

le

DI-

la

ıer

12

es;

ſe,

sà

a'il

xes

Hi-

u'il

étoit bien instruit, lorsqu'il a fait cette déposition, qui se trouve conforme avec celle de Merola & de Battel.

Mr. de Maupertuis cite, dans sa Vénus Physique, Mr. du Mas, qui lui avoit conté qu'ayant été aux Indes orientales il s'y étoit informé si les Albinos propageoient entr'eux, qu'on lui avoit répondu qu'ils multiplioient extrêmement, & se transmettoient depere en fils leur blancheur fade, leurs yeux rouges, leur imbécilité & toutes les fingularités monftrueuses de leur tempérament: mais le témoignage de ce vovageur, qui n'étoit qu'un négociant riche, & non un Naturaliste éclairé, n'est pas d'un grand poids dans une discussion sérieuse, où il ne s'agit pas de rassembler ce que les gens du peuple disent des Nègres blancs dans les Caffés de Pondichery ou de Madras. Ces contradictions perpétuelles m'ayant engagé à faire de plus en plus des recherches exactes, j'ai appris qu'on n'a jamais voulu permettre aux chirurgiens Européans d'ouvrir quelques-uns de ces blafards, ni en Afrique ni à Java; non plus que les habitants du Valais ne youfurent permettre à Mr. le Comte de Maugiron de faire anatomiser un de leurs Cretins, mort à Sion, il v a quelques années. (*) On ignore par-là fi ces créatures font viciées dans l'intérieur des vaisseaux sperma-

^(*) Mr. de Maugiron attribue les causes du Cretinage des Valaisains à la malpropreté, à l'éducation, aux chaleurs excessives des vallées, aux eaux, & aux goitres qui sont communs à tous les enfants de ce pays; mais il y existe probablement une autre cause plus spécifique, que l'on sera plus à portée de connoître quand on sera parvenu à obtenir la permission de dissequer un de ces Cretins.

34 RECHERCHES PHILOSOPH.

tiques; car il est sûr qu'au dehors leurs parties génitales ne présentent rien d'extraordinaire, & l'organisation en semble fort correcte. Nous aurions de grandes obligations à Guillaume Pison, qui a dissequé un Nègre blanc au Brésil, s'il avoit entrepris la description de son corps interne; mais s'étant uniquement borné à approsondir les causes de sa blancheur dans le tissu de la peau, son travail est devenu inutile relativement à la dissiculté qui nous occupe.

Il y a de grandes lacunes, de grands vuides dans toutes les parties de l'Histoire Naturelle, qu'il n'est point permis de franchir par des conjectures téméraires: on manque absolument, & on manquera encore long-temps de connoissances anatomiques sur cette sorte d'hommes fi remarquables à mille égards. Ce que l'on peut savoir de leur propagation se réduit à ceci: en Afrique, un Nègre blanc & une Négresse blanche ne produisent jamais ensemble; mais il est arrivé dans l'isle de Bissao, à onze degrés de l'Equateur, qu'un homme noir ayant eu à faire avec une blafarde, elle accoucha, en 1700, d'un enfant semblable à son pere. c'est-à-dire d'un Négrillon achevé. (*) Entre les Kackerlakes de l'Afie, on en trouve quelques-ur s moins blancs, moins défaits que les autres; & ceux-là passent pour être féconds. Au reste on n'a jamais vu d'Albinos qui n'eussent eu des Nègres ou des basanés pour peres : s'ils procréoient entr'eux . s'ils formoient des filiations régulieres & suivies, ils ne seroient ni si

^(*) Relation du Sieur André de Brue : Hift, des Voyages Tome 111. p. 380, in-410.

chers, ni rares au point que les souverains mêmes ne peuvent en acquérir autant qu'ils en fouhaitent. Battel, qui avoit long-temps réfidé à la cour du Roi de Loango, ne cesse de répeter que rien n'est moins commun que de voir naître des Dondos; & qu'on est obligé de les offrir tous indistinctement au Prince, qui les retient dans son palais & à son service.

-

i-

e

-

le

:

le

IS

n.

le

,

25

3

à

u

at

fi:

es:

On comprend que les vrais Nègres doivent éprouver une plus violente révolution d'humeurs pour blanchir que les basanés; & de-là il s'ensuit que leurs blafards font plus impuissants & d'une complexion plus lâche que ceux qui ont été engendréspar des olivâtres : il ne faut donc pas s'étonner s'ils sont constamment stériles en Afrique, quoiqu'ils ne le foient pas toujours ailleurs. En vain tenteroit-on de décrire la nature de la maladie qui décolore la fubstance profifique : on n'a pas formé un affez grand recueil d'observations faites de suite & fur un même plan, pour déterminer la cause premiere de ce phénomene : toutes les maladies dangereuses font blanchir les Nègres; mais cette lividité est passagere, & se dissipe par la convalescence, ou finit par la mort; mais les Nègres des deux fexes à qui il est arrivé de procréer des Albinos, n'ont pas paru plus blêmes, ni plus pâles que les autres Africains. Quoi qu'il en soit, on ne sauroit révoquer en donte que les aliments, les eaux, le terroir & le climat de certains cantons ne contribuent beaucoup à cette incommodité : pourquoi ne naît-il des blafards parmi les Américains qu'à Panama & à la côte riche, & jamais dans la Guiane, où les habitants sont

aussi bronzés que les Dariens? L'air est très-pernicieux dans toute l'étendue de l'Isthme du nouveau monde; & ce qui prouve que cette infalubrité a quelque influence sur le changement du teint, c'est qu'on a remarqué que les Négresses d'Afrique qu'on transporte à Carthagene & à Panama, y accouchent plus souvent qu'ailleurs d'enfants blafards : le territoire de ces deux villes passe pour être le lieu le plus mal-sain des Indes occidentales; la lepre, le mal vénérien, le Pafme, la Culebrilla, le Vomito priéto, ou la chapetonnade, y sont endémiques : la transpiration des corps y est très-considérable, jusques-là que les habitants y ont tous une couleur plombée : leurs actions répondent à leur physionomie; leurs mouvements sont mous & paresseux; cela passe jusqu'à leur ton de voix: ils parlent lentement & bas, & leurs paroles sont-entrecoupées. Ceux qui y arrivent d'Europe, ne conservent leur coloris & leur vigueur que pendant trois mois; au bout de ce temps leur teint se flétrit, l'incarnat de leurs joues disparoît à jamais, leurs forces se perdent, & ils n'ont plus rien qui les distingue extérieurement d'avec les indigenes. On peut juger quelle doit être la malignité de l'atmosphere dans ce déplorable féjour, par les symptômes qui s'y manifestent dans les habitants, que l'avarice seule peut soutenir contre la fureur de tant de fléaux combinés.

D'un autre côté, on a observé en Asie que de certaines petites isles, situées autour de Java, sournissent plus souvent des Kackerlakes que Java même: les Dondos sont moins rares à Congo, à Angola, à i-

u

1-

12

r-1-

es

es

F

1-

y

y

|-|t

e.

\$

e

t

2

Loango, que dans les états de Benin & de Muyac, placés de ce côté-ci de l'Equateur. Ces faits rapprochés forment une preuve qui deviendra plus convaincante encore, si l'on veut se ressouvenir de ce que l'on a dit du climat de l'Albanie, & du Valais, le seul canton de l'Europe où l'on connoisse les Cretins, qui ne naissent ni dans les montagnes du Tirol, ni dans les autres endroits de la Suisse, quoiqu'on y boive également des eaux de neige. Il faut supposer que ces causes générales n'agissent que sur de certaines personnes, dejà disposées & comme préparées par le vice secret de leurs humeurs, & dont le tempérament recele le principe de l'altération qui attaque de plus en plus leur progéniture.

Ce seroit s'imposer à soi même une tâche trop pénible, que de réfuter toutes les hypotheses erronnées, & tous les raisonnements sublimes & faux de tant de favants qui ont écrit sur les Albinos, qu'ils n'ont su définir, faute de les connoître; parce qu'ils ont pressenti l'ennui que leur feroit essuier la lecture d'une infinité de relations de voyages, ils n'ont pas eu le courage de puiser dans des sources si éloignées qu'on désespere d'y parvenir, quand on commence à les chercher. Un écrivain célebre avoit de son temps traité ce sujet : il supposoit que la couleur blanche étoit la couleur favorite de la Nature, & qu'elle y revenoit quelquefois, par prédilection, au milieu de l'Afrique : cette explication peu fondée renfermoit encore une pétition de principe; car c'étoit dire, en d'autres termes, qu'il naît de temps en temps chez les peuples noirs, des enfants blancs; ce que personne ne conteffe.

Il est dit dans le Dictionnaire Encyclopédique, à l'article Nègres, qu'on a foupconné que les Albinos étoient des animaux mulets ou métifs, iffus d'une femme & d'un Pongo, ou d'un Orang-Outang; mais ce n'est pas à des personnes instruites, sans doute, que ce foupçon est venu; & si l'on vouloit, en un seul mot, démontrer que ce sentiment est destitué même de vraisemblance, l'on n'auroit qu'à répeter qu'il y a des blafards à l'Isthme Darien, quoiqu'il n'y ait ni Pongo, ni Orang-Outang, ni Jocko, ni Barris, ni enfin aucun finge de la taille de dix-fept pouces fur toute cette langue de terre qui réunit les deux portions du nouveau continent : il est donc bien averé que tous les Albinos nés en Amérique sous l'Equateur n'ont pas eu des magots pour peres. Quant aux Dondos & aux Kackerlakes de notre hémisphere, ils font également engendrés par des hommes, & il n'y a jamais eu le moindre doute sur leur origine dans leur pays natal. On verra, dans la Section suivante, que le métif de l'Orang & de la femelle humaine n'a jamais été observé, & que l'on n'a que des conjectures très-vagues, très-éloignées, sur la possibilité de son existence : & quand il existeroit en esfet, la difficulté reparoîtroit sous la même forme: puisqu'il faudroit encore expliquer pourquoi cette créature seroit blafardée avec des yeux de hibou.

En résumant tous les faits dont on vient de rendre compte, on peut établir les points fuivants, comme autant de notions acquises, ou comme autant de conséquences qui découlent d'un principe connu.

Les Albinos n'ont pas, comme l'a cru Vossius le jeune, une maladie cutanée, mais leur système nerveux, & toute leur constitution ont ressenti une défaillance si essentielle, si essicace, qu'il n'est pas possible qu'ils puissent jamais en guérir, ni redevenir noirs.

Ils ne forment, dans la totalité du genre humain, ni une espèce, ni une race, ni une variété, parce que ce sont des individus isolés, absolument privés de la puissance génératrice, ou qui n'engendrent pas des enfants qui leur ressemblent.

I

e

Mr. le Cat de Rouen soutient que le lapin blanc est le Nègre blanc de son espèce : il n'y a aucune justesse, ni même aucun sens dans cette fausse comparaison; puisque ces lapins ne sont ni malades, ni aveugles, ni stériles : au contraire ils produisent avec des semelles de leur couleur une infinité de petits du même poil, & ces petits reproduisent à leur tour des générations suivies & toujours semblables à ellesmêmes. Si Mr. le Cat a supposé qu'il en étoit ainsi parmi les Dondos de l'Afrique, il se dépouillera certainement de ce préjugé, en lisant les observations & les recherches que Mr. de Manet a saites entre les Tropiques.

Les petites gelées, dit Mr. de Buffon, décolorent quelquefois, en automne, les giroflées & les roses rouges; & leurs pétales deviennent alors d'un blanc fade: il auroit pu ajouter que les gelées beaucoup plus âpres font, dans les régions boréales, un effet encore plus surprenant sur les animaux sauves, qui y

acquierent un poil blanc; mais ces deux faits ne peuvent servir de termes de comparaison respectivement aux Nègres blancs, qui ne perdent pas leur teint naturel par des causes qui agissent immédiatement sureux, puisqu'ils n'ont jamais été noirs. Il est bien vrai qu'on a observé, depuis plus de dix-huit-cents ans, que les quadrupedes dont la robe est blanche, sans bigarrure & fans mêlange, font moins vigoureux. moins robustes que leurs analogues d'un poil peint ou bariolé; il n'y a pas tant de force vive, ni tant de réfistance dans les muscles & les nerss d'un cheval né blanc, que dans ceux d'un cheval noir ou bai. Il en est de même du reste des animaux soumis aux travaux, ou à la domefficité, que leurs talents & leur utilité ont fait étudier avec foin par ceux qui les emploient ou qui les achetent. (*)

La furdité, ou du moins l'affoiblissement de l'oure n'est, dans les blasards & les Albinos, qu'une suite de leur maladie, ou plutôt de leur couleur; car on a encore remarqué que les chiens blancs, sans taches, sont ordinairement si sourds qu'il faut les appeller par un son beaucoup plus aigu que les autres : indépendamment de plusieurs animaux sur lesquels nous avons fait des expériences, nous avons trouvé que la plupart de ces chats blancs, si recherchés, qu'on nous amene d'Angola en Syrie, n'entendent presque point;

^(*) En Hollande on a reconnu, par une longue suite d'observations, que les vaches rouges sont d'un tempérament insérieur, & moins sécondes que les vaches noires ou tachetées de noir & de blanc : aussi l'espèce rouge a-t-elle éte entiérement bannie des pâturages de ce pays.

aussi ne leur distingue-t-on pas un seul poil noir ou coloré dans toute leur fourrure, qui est soyeuse & d'une blancheur éclatante. Il est probable que les Naturalistes du Nord s'appercevront un jour que l'ouïe diminue dans les animaux de leurs climats, pendant la métamorphose de leur couleur au fort de l'hyver: & peut être cet effet s'étend-il jusqu'aux hommes qui, par des causes fortuites, grisonnent à la fleur

de leur âge.

it

ir.

ai

,

18

,

u

le

al

i.

X

-

15

a

18

;

La cause de la dégénération des Blafards, des Kackerlakes, & des Dondos réside dans la liqueur spermatique de leurs parents, en qui elle s'est corrompue, & a perdu, par une décomposition quelconque, cette substance noirâtre qu'on a nommé Æthiops animal, faute de pouvoir lui assigner un terme plus propre, ou un nom plus clair: on ne connoit pas l'effence de cet Æthiops; on sait seulement qu'il est le même dans la moelle, dans le cerveau, & dans la semence des Nègres; & que plus on l'examine au microscope, plus il semble composé de globules ou de petits grains noirs, qui font distincts de la matiere qui les tient comme en infusion, ces globules étant plutôt mêlés que confondus dans les humeurs & les liquides où on les découvre. L'entiere diffipation de cette substance colorante ne peut être occasionnée que par un dérangement universel de toutes les parties animales : cependant plusieurs raisons, qu'il seroit trop long de déduire, me font croire que la défaillance provient bien plus fouvent de la mere que du pere, & qu'elle peut même provenir de la mere feule.

Cette maladie est plus commune autour de l'E-

quateur que par-tout ailleurs, puisque les endroits où on voit le plus d'Albinos sont ou directement sous cette ligne, ou seulement à quelques degrés de distance : elle n'est héanmoins pas tellement rensermée entre ces limites qu'elle ne se maniseste, de temps en temps, dans des lieux voisins des Tropiques. Non seulement les véritables Nègres simes, coissés de laine, mais les Maures à cheveux slottants, & les basanés couleur de cuivre, procréent quelque-fois des blasards.

La nuance des cheveux ou de la laine marque le degré de l'altération que ces créatures ont soufferte: ceux qui ont des cheveux orangins ou roux, sont moins viciés que les autres, dont la crinière est blanche sans mélange: Dapper rapporte qu'on rencontre des Dondos Africains qui sont blonds, & qui semblent intermédiaires entre les blasards & les roux. On peut encore juger du plus ou moins d'affoiblissement de leurs organes par leur taille, par leurs facultés morales, par la sorme de leurs mains, par les bornes de leur vue & la sagacité de leur ouïe.

Ceux qui pensent qu'il est permis d'interroger la Nature sur ce qu'elle n'a point fait, demandent pourquoi elle n'a pas compensé les phénomenes, en faisant par un prodige contraire, naître des ensants noirs de parents blancs. Pour répondre à cette quession en peu de mots, il sussit de dire que cet Æthiops, cette substance colorante, nécessaire à la formation des Négrillons, ne sauroit ou s'introduire, ou croître substement dans la liqueur séminale des blancs: il ne peut donc pas naître un ensant olivâtre ou Nègre

oits

ent

de

fer-

de

pi-

es,

nts,

ue-

le

te:

ont

an-

en-

qui

X

lif-

fales

la

ur-

en

ie-

ps,

on oî-

S:

ou

re

Negre d'une mere & d'un pere parfaitement blancs: une femme qui met un tel individu au monde, a eu quelque foiblesse pour des amants venus de la côte de Mélinde ou de Sierra-Leona; elle a donné un héritier à son époux que son époux ne devroit jamais voir en plein jour, decolor hares, nunquam tibi mane videndus. Mais dira-t-on, faudroit-il soupconner la fidélité d'une femme à qui un tel accident arriveroit, quoiqu'on fût d'ailleurs suffisamment convaincu de la régularité, de la fainteté de ses mœurs? Il n'y a point de milieu : fi elle accouche d'un mulâtre, elle a aimé un Nègre : en vain allégueroit-on le pouvoir de son imagination, & les suites de la frayeur qu'ont produit sur son esprit des Maures qu'elle a vus de loin; ces excuses seroient rejettées par des Phyficiens éclairés; quoiqu'un juge indulgent fit bien de s'en contenter.

Il y a une maladie rare, finguliere, long-temps inconnue, & qui commence à devenir plus fréquente dans ce fiecle : les Médecins la nomment tantôt!' Iderce atre & tantôt l'Hydropisie noire, parce qu'elle tient à la fois de la jaunisse & de l'eau intercutanée: cette incommodité peut, dans son plus haut période, colorer la peau jusqu'au point de la faire paroître d'un noir de suie. On a vu des hommes affligés de ce mal, engendrer des enfants qui n'en portoient aucune marque: & tous les journaux de l'Europe ont parlé de Madame la Comtesse de *** qui est devenue deux sois, avant ses couches, aussi noire qu'une Mulâtresse, sans qu'on ait observé dans les enfants dont elle s'est délivrée, un changement notable de couleur. Tome 11.

S'il y a une indisposition capable d'altérer, dans les hommes blancs, la matiere spermatique, & de lui donner une nuance, en y mêlant des atomes hétérogenes, noirs, ou noirâtres; c'est indubitablement cette sorte d'ictere; mais s'il provenoit de l'union de deux personnes ainsi viciées un enfant dont l'épiderme seroit plus ou moins obscur, on ne sauroit dire qu'il est né de parents parfaitement blancs, puisqu'ils avoient avant l'instant de la conception, perdu leur teint naturel par des causes réelles. Au reste, en accordant que cette jaunisse rensorcée pourroit avoir quelque instuence sur la liqueur prolisique, il ne saut pas se hâter de conclure de la possibilité à l'esset; tous les saits connus, loin de prouver cette instuence, semblent indiquer exactement le contraire.

On dit que la lepre, ce fléau amené d'Afrique en Europe par ces scélérats qui prirent le nom de Croifés, s'étoit dans nos climats subdivisée en différentes branches, & que celle qu'on nommoit la Ladrerie blanche, Lepra alba, se transmettoit aux enfants dans le sein de la mere: ils naissoient livides, blêmes: quoique moins blafards que les Kackerlakes Asiatiques, on leur distinguoit sur le corps de certaines taches dont la pellicule étoit comme poudrée d'une matiere crétacée; mais soin d'être énervés dans les organes de la vue & de la génération, seur lubricité étoit excesfive, & même plus dangereuse que leur mal. (*)

" Quoique les lépreux des environs de Carthagene, dit " Ulloa, fouffrent les incommodités inséparables de ce te

^(*) La lepre que les Européans ont transportée en Amérique, y produit les mêmes effets, & les mêmes fymptomes qu'on lui a reconnus dans nos climats.

SUR LES AMERICAINS. 45

Ainfi cette lepre épidémique qui furvient aux hommes blancs, n'a pas le moindre rapport avec la défaillance des Dariens, des Kackerlakes, & des Dondos, dont la maladie n'est point contagieuse, sans quoi les Rois des Indes & de l'Afrique ne les admettroient pas autour de leurs personnes, & ne les toléreroient certainement point dans leurs appartements à coucher; car ce seroit un goût étrange que de choisir des pestiférés pour pages, ou pour aumoniers.

Comme dans une matiere si intéressante & si difficile que celle qu'on vient de traiter, il étoit possible, après tout, d'abonder en son sens, de se complaire en ses idées, de voir les objets sous un faux jour, & d'imaginer des rapports chimériques pour ramener tous les effets à une seule cause ; j'ai consulté en 1767, sur ce fragment de mes écrits & de mes recherches. Mr. Meckel, un des plus habiles Anatomistes de l'Europe. & le feul qui ait difféquéavec les yeux d'un Phyficien plusieurs cadavres de Nègres, pour reconnoître la fource de leur noirceur : les grandes découvertes qu'il a faites dans cette partie de l'Histoire Naturelle, le mettoient en état de juger de la folidité de mes observations fur les Albinos.

Il me répondit qu'il avoit vu avec plaisir que ses deux Mémoires , publiés en 1753 Gen 1757, avoient un

lans

elui

éro-

ette

eux

fe-

left.

ent

na-

ant

que

s fe

Tes

m-

en

oi-

ites

rie

ans

oi-

es,

hes

ere.

de ef_

en

oes

dit LE

[,] maladie, ils ne laissent pas que de vivre longremps, de " forte qu'on en voit qui meurent dans un âge avancé. H " est étonnant combien ce mal excite le feu de la concu-" piscence , & combien il est difficile à ceux qui en sont " atteints de réprimer cette passion déréglée: aussi leur " permet-on de se marier pour prévenir les désordres qui " ne manqueroient pas d'en résulter. " Voyage au Péron T. I. Liv. s. pag. 42.

Il seroit à souhaiter que tous ceux qui écrivent fur les différentes parties de la Phyfique, eussent toujours eu l'occasion ou la modestie de consulter sur leurs écrits les grands maîtres & les favants les plus distingués : leurs ouvrages acquerroient par là plus d'autorité, sans risquer de rien perdre de leur mérite; mais la précipitation avec laquelle la plupart des auteurs composent, ne leur laisse pas le temps de s'instruire: ils abusent étrangement de leur propre facilité : en vain protestent-ils qu'ils ont épuilé leur sujet, qu'ils se sont préparés, avant que d'écrire, par de longues lectures & de longues méditations, qu'ils ont pensé & réfléchi en écrivant : leurs livres, qui se multiplient à l'infini d'un jour à l'autre, sans que nos connoissances fassent un progrès sensible, prouvent assez quel cas l'on doit faire de ces promesses si solennelles ' & fi vaines: l'empressement à publier rapidement plu-

^(*) Extrait de la Lettre de Mr. Meckel, datée de Berlin, du 10 Juillet 1767.

obengeeifi eur épieft,

ous
(*)
ent
oufur
olus
olus
te:

hu-

inciliet,

onont iltion-

ffez lles

Ber-

sieurs volumes sous des titres fastueux, les oblige à faire un usage outré de leur imagination: on voudroit des recherches, des faits, des autorités, des observations; mais le temps leur a manqué: ils ne nous donnent que des peintures infideles, froides, & des raisonnements vagues, qui s'étendent sous leur plume. Cependant ce n'est rien dire que de raisonner beaucoup dans des matieres où il faut instruire par des faits ceux qu'on croit assez habiles pour pouvoir se passer des syllogismes d'autrui.

SECTION II.

De l'Orang-Outang.

PLusieurs raisons m'ont déterminé à donner, dans cet article, une description exacte de l'Orang-Outang, ou du Pongo.

On a soutenu long-temps, dans les Universités de l'Europe, que les habitants de l'Amérique n'étoient pas de véritables hommes; mais de véritables Orang-Outangs; & comme on leur refusoit une ame immortelle, il fallut une Bulle comminatoire de Rome pour arrêter les progrès de cette opinion parmi les Théologiens, & peut-être aussi parmi les Philosophes du quinzieme siecle, qui ne savoient guères que de la Théologie: on verra ici la peinture de cet animal assez peu connu, avec lequel on consondit les Américains, qu'on ne connoissoit pas beaucoup mieux. Si

l'on prenoit à tâche d'excuser cette méprise, quelque énorme qu'elle paroisse, je ne sais fi l'on ne pourroit y réussir : quand on vit un très-petit nombre de zélés Chrétiens affaffiner de fang froid, fans motif, fans befoin, treize à quatorze millions d'Indiens qui ne se défendirent pas; quand on vit que l'on chaffoit ces Indiens avec des dogues Alains, (*) comme l'on chasse des ours & des loups ; quand on vit enfin qu'on découpoit ces Indiens en morceaux, pour repaître les chiens qui les avoient saisis, il y eut, sans doute, quelque docteur qui s'imagina qu'il étoit moralement impossible que des hommes pouvoient traiter ainsi d'autres hommes, dans un autre hémisphere : il crut donc que ces êtres détruits par les Espagnols ne constituoient qu'une espèce mitoyenne, intermédiaire, qui n'avoit d'autre rapport avec nous que la faculté de marcher fur deux pieds, & d'articuler des sons qui reffembloient à des paroles.

Cette premiere erreur en a entraîné une autre de la part des Naturalisses, qui ont à leur tour confondu le Nègre blanc qu'on vient de décrire, avec l'Orang-Outang, qu'on s'est proposé de faire connoître: quelques auteurs qui ont su distinguer des individus si dissérents, ont soupçonné néanmoins que l'Albino

^(*) Pierre d'Angleria, en parlant des chiens employés par les Espagnols à la destruction des Indiens Occidentaux, nomme toujours ces animaux canes Alanos; parce qu'ils étoient d'une race particulière, amenée en Europe par les Alains, qui s'en servirent aussi à la guerre, & peut-être même contre les anciens habitants de l'Espagne, dont les descendants se sont revanchés sur les Américains. Il n'y a donc point de crime unique dans l'Histoire.

que

it y

élés

be-

dé-

In-

affe

dé-

les

el-

m-

u-

nc

Ai-

lui

de

ef-

de

du

g-

el-

fi

10

ćs

es

y

pourroit bien être un métif provenu d'un Pongo & d'une Nègresse violée on libertine. Ces deux sentiments, également opposés à la vérité, ne prouvent, dans ceux qui les ont avancés, qu'une connoissance très-superficielle & presque nulle de l'histoire des animaux de l'Amérique, où l'Orang-Outang n'existe pas de nos jours, & il n'y a pas de moyen pour savoir s'il y a jamais existé. Le singe du nouveau monde qui a la figure la plus humaine, est un petit Quadrumane qu'on voit courir dans les forêts du Bréfil, & que les nomenclateurs Anglais appellent le Mans-tegre (*) Les Relations du Paraguai qui disent que cette province nourrit des finges de la taille de l'homme, ne méritent aucune confiance (**), les Naturalifles n'ayant jamais pû se procurer dessujets de cette espèce, ni vivants ni empaillés.

Le véritable Orang-Outang appartient uniquement à la Zone torride de notre Hémisphere; & encore y est-il très-peu nombreux, malgré sa posture droite, malgré la dextérité de ses mains, & ses facultés intellectuelles d'un ordre supérieur dont il est doué. Il paroît, au premier coup d'œil, qu'il auroit dû envahir toutes les habitations les plus sertiles de l'Afrique, occupées par les petits singes, ou du moins se rendre dominant parmi eux; mais au contraire, les singes nains ont prévalu sur lui, & se sont multipliés au-delà de toute imagination, en sorte qu'on les voit marcher en troupes de quatre à cinq mille, qui maraudent dans les

A come & p. 1 94. done &

^(*) Homme-Tigre. Voyez le Supplément aux trois-cents animaux. Londres 1736. (**) Relations des Missions du Paraguai. p. 152,

plantations, pillent les cases des Nègres, &incommodent toute une contrée par leur nombre, leur voracite, & leur pétulance (*); tandis qu'on ne voit presque jamais trente Orangs assemblés; peut-être ontils été anciennement plus répandus, & que les hommes, en leur faisant la guerre, ont éclairci leur race comme celle du tigre & du lion; peut-être, sont-ils de leur nature peu prolifiques. Quoiqu'il en soit, il est certain que la population de ces animaux ne sauroit être plus soible qu'elle ne l'est de nos jours; & ce

(*) Pour se former une idée de la police que les singes observent entr'eux, il suffit de citer un passage sort curieux, tiré des Mémoires du Comte de Forbin, pendant son séjour à Siam.

" Je vis dans ce voyage, dit-il, une prodigicuse quann tité de finges de différentes espèces ; le pays en est tout peuplé. Ils se tiennent assez volontiers aux environs de ,, la riviere, & vont ordinairement en troupes : chaque , troupe a fon chef, qui est beaucoup plus grand que les , antres. Quand la marce est basse, ils mangent de petits ,, poissons que l'eau a laisses sur le rivage, Lorsque deux , différentes troupes se rencontrent, ils se rapprochent les , uns des autres, jusques à une certaine distance, où ils " paroiffent faire halte : enfulte les gros Macous, ou chefs , des deux bandes, s'avancent jusqu'à trois ou quatre ,, pas, se font des mines & des grimaces, comme s'ils ,, s'entreparloient : ensuite faisant tout à coup, volte-face, " ils vont réjoindre chacun la troupe dont ils sont chefs . " & prent ent des routes différentes. Au retout de la ma-" rée, ils fe perchent fur des arbres, jufqu'à ce que le pays ,, foit à fec. Je prenois fouvent plaifir d'observer tout leur " manège : j'en vis un jour une douzaine qui s'épluchoient " au foleil : une femelle qui étoit en rut, s'écarta de la troupe & fe fit suivre par un mâle; le gros Macou qui " s'en apperçut un moment après, y courut; il ne put " rattraper le mâle qui se sauva à toutes jambes; mais il , ramena la femelle, à qui il donna, en présence des au-, tres, plus de cinquante soufflets, comme pour la châtier de fon incontinence." Tome 1.p. 194. Amfterdam 1736.

qui prouve combien il y a de difficulté à en faisir quelques-uns, c'est qu'on n'en a montré que rarèment en Europe, & à peine une fois dans un siècle: quoique les directeurs des ménageries & des cabinets d'Histoire Naturelle n'ayent rien négligé, depuis quelque temps, pour en faire venir des côtes de l'Afrique, leurs correspondants n'ont pû les satisfaire.

f-

t-

n-

ce ils

il

u-

ce

es

n-

ut de

ue

es

UK

es ils

fs

re

e,

s,

ys

nt

la

ui

il

u-

å-

ui

C'est à cette rareté qu'on doit attribuer le peu d'étude qu'on a fait d'un être qui paroît si intimement apparenté au genre humain, & qui, par le rang qu'il tient dans la nature animée, auroit mérité plusd'attention. Quelques Moralistes, pour faire ostentation d'une sévérité outrée, ont condamné d'avance tous les essais qu'on seroit tenté d'entreprendre dans la fuite, en les déclarant criminels & attentatoires aux loix que chaque genre doit respecter, comme étant des limites que la Providence lui a fixées. On leur a répondu que l'indécision où l'on est à l'égard de l'Orang, excuseroit les moyens dont on se serviroit pour s'assurer de son caractere générique, & qu'aussi longtemps qu'on peut former sur ce caractere des doutes raisonnables, on ne violeroit aucune convention naturelle: puisque l'expérience seule nous apprendroit vers quel degré est tracée la ligne de séparation entre sa race & la nôtre. Enfin on leur a répondu que des observateurs microscopiques ont fait, en Italie, des essais & plus inutiles & plus indécents, sans qu'on leur ait imputé à crime des recherches philosophiques qui n'ont ni bouleversé l'ordre de la fociété, ni troublé le repos public, comme tant de vaines opinions, soutenues & attaquées par des Théologiens atrabilaires & implacables. Tome II.

L'Orang-Outang, dont Bontius a le premier donné une figure assez exacte, quoique gravée en bois, à la suite des Oeuvres de Pison (*), a les os du femur & du tibia allongés, & ceux du tarse & du métatarse raccourcis, précisément comme nous; & c'est par cette raison qu'il se tient droit & érigé sur les pieds. En examinant la structure des jambes posterieures des finges, on apperçoit par quel mécanisme merveilleux la nature a passé insensiblement de l'espèce quadrupede à l'espèce réellement bipede : ce secret a confisté à raccourcir & à prolonger les os qu'on vient de nommer. (**) Les finges ont encore le tarfe & le métatarse trop longs, la cuisse & la tibia trop courtes, pour pouvoir se tenir sur les pieds de derrière pendant un temps confidérable : quand ils font dans cette attitude, elle n'est jamais ni ferme ni assurée, mais forcée & violente; parceque, pour roidir le genou, ils font néceffités à marcher sur la pointe des pieds : alors l'angle du talon étant trop suspendu & sans appui, tout leur arriere-corps oscille & balance par un mou-

11

^(*) Amsterdam, chez Elsevir 1658. in-fol. Bontius dit que les infulaires de Java, entre les mains desquels il vit un Orang-Outang, lui dirent que cet animal étoit le produit d'une Négresse & d'un Singe de la grande sorte; ce qui est si faux que les Nègres eux-mêmes le nient, & on peut les en croire.

^(**) Dans le genre volatile, la Nature a employé un autre mécanisme, parce que le corps des oiseaux est soutenu parallélement à l'horizon; aucun ne l'a perpendiculaire, & pas même le *l'inguin des Terres Magellaniques*, qui s'écarte le plus de la forme ordinaire: les oiseaux ne sont donc pas des bipedes droits; aussi ont-ils l'indexion des genoux tournés par derriere, & la plante ou le soutien du pied, sans comparaison, plus ample que l'homme,

vement perpendiculaire qui les fatigue extrêmement. & occasionne aux nerfs trop tendus une espèce de spasme. On ne peut donc compter pour de vrais bipedes que l'Homme & l'Orang-Outang; aussi celuici marche-t-il continuellement debout, fans gêne, fans contorfion, fans balancement: il est vrai que son équilibre seroit encore plus exact, & son port plus fûr, fi l'on lui donnoit une chaussure platte & des talons artisiciels, comme ceux que les hommes ont eu l'industrie de s'appliquer, afin d'égalifer le plan de leur fole, & de la faire porter également par tous les points de fa furface. De deux lutteurs d'une même force, d'une même adresse, dont l'un seroit chaussé à notre façon, & l'autre à pieds nuds, l'avantage seroit du côté du premier, parce que sa démarche étant plus parfaite, sa réfistance seroit plus grande contre le choc qui tendroit à détruire son équilibre.

is

S

rs

, 1-

ce

po

nu

uu-

ui

nt les

du

Tous les Orangs qu'on a jusqu'à présent offerts à des Phyficiens & à des Anatomiftes d'Europe, n'avoient pas encore atteint leur derniere croissance, en forte qu'on n'a pu rien décider sur leur grandeur respective:ceux que Mrs. Tyson, Cowper, Tulpe, Edward, & de Buffon ont décrits ou dessinés, n'étoient que des adolescents à peine pourvus de toutes leurs dents. composées, à l'instar des nôtres, de trente-deux pieces. dontil y en a vingt molaires, huit incifives, & quatre canines; mais il n'y a point de doute que ces animaux ne parviennent, en Afrique, à la taille de l'homme : Battel prétend même qu'ils sont aussi puissants. aussi grands, aussi robustes que les Nègres; & en général, tous les voyageurs s'accordent à nous repréfen-

ter l'Orang vivant dans sa terre natale, dans son état de liberté, de la hauteur de cinq à six pieds.

Né dans un climat ardent, il femble que le changement d'air, l'impropriété de nourriture, & la privation de ses semblables l'affectent au point de le précipiter dans une espèce de Phthisie ou de confomption: ceux qu'on a conduits en Europe, n'y ont guères vécu, & aucun n'a pu réfister pendant trois ans. On remarque dans leur physionomie un air fort sauvage, qui est surtout relevé par la nuance de leur teint obscurément basané; ils ont le nez plus écrasé que les Ethiopiens, les yeux ronds & hagards, le corps plus velu que celui de l'Homme, sans avoir cependant du poil dans la face, finon au menton: leur chevelure, suivant Bontius, devient longue & flottante, au moins dans l'isle de Java; ceux des côtes occidentales del'Afrique ont les cheveux plus courts, & on ne les diftingue presque pas du poil fauve qui couvre la peau du dos. Leuf poitrine n'est pas faite en carene, comme celle des quadrupedes, mais de forme platte & large.

Les femelles ont le ventre rond, le nombril enfoncé, les mamelles circulaires, gonflées, l'aréole protubérante; elles effuient l'écoulement périodique; (*) & quoique M. Linneus semble douter qu'elles ayent un clitoris, on sait que leurs parties génitales sont configurées comme dans l'espèce-humaine.

^(*) Parmi les Singes il y a auffi quelques races dont les guenons éprouvent l'écoulement menstruel; & ces espèces paroissent être toutes celles qui ont l'arriere-corps naturellement dépilé, & qui sont continuellement en chalcurs

tat

ze-

12-

ré-

n-

nt

ns.

u-

ur

ıſé

ps.

nt

uau

les

les

au

n-

8

ril

a-

li-

1-

ni-

es

è-

unit

Outre les réservoirs de la bouche que les Zoolographes nomment indifféremment salles & abajoues, & qui manquent à l'Orang-Outang, on compte encore quarante-neuf différences, palpables & décidées, entre son organisation interne & externe, & celles des singes (*) les plus Anthropomorphes; de façon qu'on peut mettre en fait qu'il ne sauroit, en s'accouplant avec une guenon, produire un métif, vu le peu de correspondance & de relation qui existe entre leur structure, & leur anatomie respective. Ensin, il dissere aussi essentiellement du singe qu'il ressemble parfaitement à l'homme; les trois points dans lesquels il s'écarte de notre économie, ne sont pas de la dernière

^(*) Pour ne pas entrer dans un détail trop prolixe, j'affignerai feulement fix de ces différences palpables: on pourra par cet exposé juger des autres.

^{1.} Les singes ont le foie divisé par lobes; tandis que ce viscere, dans l'Orang-Outang, est entier comme dans l'homme. 2. Les singes ont les vertebres percées pour le passage des nerfs; l'Orang a ces vertebres comme l'homme, solides & sans ouverture. 3. L'os sacrum est compose, dans les singes, de trois pieces, & dans l'Orang de cinq pieces, comme dans l'homme. 4. Les Orangs ont quatre os au Coccix; les finges en ont davantage. 5. Le crane, le cerveau, les tempes des singes différent des tempes, du crâne, & du cerveau de l'Orang, qui a ces parties effentielles parfaitement conformes à celles de l'homme. 6. Il résulte de la structure & de la position des os dans les singes, qu'ils sont destinés à marcher à quatre pattes; il résulte, au contraire, de la structure du squelette de l'Orang, qu'il est un vrai bipede, & le seul de cette espèce qu'on connoisse dans la nature, après l'homme : c'est un aveu que Mr. Tyfon a fait lui-même, quoiqu'il pensât d'ailleurs que l'Orang n'étoit qu'un finge ordinaire, comme il tâche de le prouver dans fon Esfai philosophique sur les l'ygmées, les Cynocéphales, les Satyres & les Sphinx des anciens. Voyez la fuite de son Anatomie de l'Orang-Outang, ouvrage bien Supérieur à son Esfai.

importance, les deux côtes qu'il a de plus que nous. ne constituant pas un caractere effectif; puisque ces parties varient très-souvent dans les individus de notre espece, sans qu'il en résulte une difformité apparente, & les Anatomistes ont tant de fois disséqué des corps humains dans lesquels ils ont découvert onze côtes d'un côté, & douze de l'autre, que la fantaifie leur est venue de nommer ces personnes désectueuses des Adamites. L'excès n'est pas moins commun à cet égard que le défaut, car Fallope & Riolan conviennent qu'il leur est arrivé plusieurs fois d'ouvrir des cadavres pourvus d'une vertebre surnuméraire, & conséquemment de vingt-six côtes, c'est à dire d'autant qu'en a l'Orang-Outang.

La seconde différence qu'on lui observe, est d'avoir le prépuce naturellement débridé, par l'absence du ligament qu'on nomme le frein : cette configuration est encore plus légere que la furabondance des côtes, le même ligament manquant souvent aussi dans les hommes, en qui il n'y a point de partie sur laquelle la Nature ait plus exercé ses caprices que fur le

prépuce.

L'Orang se distingue encore par la longueur des phalanges des doigts du pied, & furtout par l'écart que fait le pouce, qui au lieu de se joindre au second orteil, est dégagé comme le pouce de la main; ce qui lui donne plus de facilité qu'à nous pour gravir, & principalement pour grimper fur les arbres, parce qu'il saisit avec son pied, comme nous saisissons de la main. Quoique je regarde cette propriété comme un caractere plus marqué que les précédents, je n'ignore

SUR LES AMERICAINS. 57

point qu'il y a aux Indes, & furtout dans le Royaume d'Ava, quelques races d'hommes en qui les pouces du pied sont également défunis d'avec le second orteil, & sont le même écartement que celui dont on vient de parier.

s,

es

0-

a-

es

C

ie

1-

à

1es

1-

nt

1-

1-

S

IS

e

S

Le Docteur Tyson, qui a disséqué un jeune Orang à Londres en 1668, a voulu établir encore d'autres dissérences que celles dont on a fait mention; mais elles sont si imperceptibles qu'il ne vaut pas la peine de s'y arrêter, car on pourroit à la rigueur discerner de semblables variétés d'un homme à un autre homme, soit dans l'appareil extérieur des membres, soit dans la forme & la disposition des intestins: j'omets donc l'examen de ces infiniment-petits qui ne changent rien au plan principal.

Les différents noms qu'on a donnés à ces animaux, & dont on voit de longues listes dans les nomenclatures du regne animal, ne doivent pas non plus nous arrêter: ce que les Nègres nomment Barris ou Pongos, ce que les Hollandais appellent Mandril, les Anglais Champanzee, les Portugais el Selvago, les Français homme des bois, ne sont que des appellations synonymes, qui désignent le même être, le même Orang-Outang (*) qu'on trouve dans les forêts de l'Afrique & de l'Asie méridionale, où ilse nourrit de feuilles, de racines, & de fruits sauvages: il marche toujours armé d'un bâton, & sait en cas de besoin faire pleuvoir une grêle de pierres sur ceux qui l'atta-

^(*) Orang-Outang fignissie, en langue Malaïe, homme sauvage, libre, indépendant; ce que les Portugais ont bien rendu par leur El Selvago.

E 4

quent; mais il n'inquiete jamais quiconque ne l'offense point.

Ces animaux aiment autant les femmes que leurs propres femelles; & Mr. de la Broffe (*) affure qu'il a connu à Lowango une Négresse qui avoit demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avoient logée dans une case de feuillages, car ils cabanent aussi proprement que les Nègres. Il est surprenant que ce voyageur, qui convient que les Orangs avoient joui de cette Africaine, n'ait fait aucune recherche ultérieure pour savoir si elle avoit conçu des suites de sa débauche : la passion ardente qu'ont ces êtres ambigus pour les femmes, embarrasseroit davantage celui qui en contemplant cet instinct, ou cet égarement de l'instinct, s'opiniâtreroit à vouloir l'approfondir; fi l'on ne connoissoit le même penchant aux singes Pitheques & Cercopitheques. Ce n'est donc pas ici un réfultat de la réflexion que l'Orang seul pourroit faire sur l'imitation & l'analogie de sa race avec la nôtre; puifque le plus vil babouin, & le moindre magot, élevé de 17 à 18 pouces, caressent les femmes avec tendresse, les poursuivent, les persécutent & repoussent les hommes d'un geste acariâtre, & avec tous les symptômes de la jalousie; tandis que les guenuches ont les femmes en aversion, & briguent les caresses des hommes.

Cette inclination se maniseste en général dans toute la famille des singes Knodalomorphes, ou Anthropomorphes, sans qu'on en apperçoive la moindre

^(*) Cité par Mr. de Buffon, dans son Histoire des Ani-

apparence, la moindre trace, le moindre indice dans les autres animaux connus, dont aucun ne témoigne quelque affection physique pour les mâles ou semelles du genre humain. Ces confidérations me pottent de plus en plus à croire que la ressemblance est la seule cause qui abuse les singes, & l'on peut inferer de-là que cette similitude est infiniment plus frappante encore pour eux que pour nous; & il n'y a peut-être que cet unique moyen pour faisir une partie des perceptions de leur ame, s'il est permis de s'exprimer de la forte: car il est certain que ces singes, en considérant des femmes, jugent du degré de conformité qu'elles peuvent avoir avec leurs propres femelles: & cela suppose en eux des idées de comparaison & un raisonnement supérieur à l'instinct machinal qu'on leur accorde : cela suppose qu'ils ont des notions de la beauté, & que l'élégance qui résulte d'un contour tracé sans rudesse, & avec régularité, fait en eux une impression très-sensible, jusqu'au point que des Naturaliftes, dont nous ne voulons ni condamner ni adopter les opinions, foutiennent que ces animaux abandonneroient, même pendant le temps de leur effervescence, leurs propres femelles pour les nôtres, fi malheureusement le choix en étoit à leur disposition. Il est certain encore qu'ils ont la fagacité finguliere de distinguer le sexe, de quelque façon qu'il se travestisse, quelque soin qu'il apporte à voiler son caractere; & une femme qui se présente devant eux en habits d'homme, en est sur le champ reconnue malgré son déguisement; ce qu'on attribue communément à l'extraordinaire subtilité de leur odorat, dont on croit que

le sens est d'autant plus perfectionné qu'ils ont les organes du goût plus fins; mais ce n'est qu'une conjecture & une simple probabilité; car il est possible enfin qu'ils diffinguent par la vue ce qu'ils paroissent discerner par l'odorat, qui ne me semble point devoir être austi parfait dans les singes qu'on le pense, & furtout dans l'espece qui n'est pas cynocéphale, puisque leur nez est trop écrasé pour que le cornet en ait beaucoup de longueur, & soit tapissé d'une grande membrane; d'où dépend, comme on fait, la justeffe de cesfens, as senere and sup nights the i sen

Quant aux inclinations de l'Orang-Outang dans fon état de domesticité, ou plutôt d'esclavage, parmi les hommes, elles dépendent beaucoup de l'éducation; & fi des personnes intelligentes, fi des philosophes prenoient à cœur de la diriger par des traitements doux & des manieres affables, on pourroit la pouffer très-loin; mais jusqu'à présent cette éducation n'a été confiée qu'à des matelots, ou à des faltimbanques Morefques, qui ne lui ont enseigné que peu de chose, ou ce qu'il ne lui importoit point de favoir. Quelles que soient les impressions qu'on lui donne dans son enfance, de quelque façon qu'on l'endoctrine, fes actions font toujours plus réfléchies que celles des finges : moins mièvre, moins pantomine, il ne s'abandonne pas à des transports brusques, ni à des gesticulations impertinentes, ni au ton de la dérision, comme les magots : il n'exprime pas ses affections avec tant de vivacité, ne trépigne pas dans la joie, ne fremit pas dans la colere : plus trifte que grave, plus mélancolique que sérieux, il semble regretter sa liberté & sa

r

n-

n-

nt

ir

8c

F

it

le

e

18

11

8

r

a

S

S

S

6

patrie. Je sais qu'on a révoqué en doute ce que Bontius & le Guat disent de la pudeur des Orangs semelles qu'ils avoient vues aux Indes; mais au moins les observateurs conviennent-ils que ces animaux, amenés en Europe, savent se contenir, & ne copient jamais la détestable lubricité du Papion.

"J'ai vu, dit Mr. de Buffon, l'Orang présenter "fa main pour reconduire les gens qui venoient le visi-"ter, se promener gravement avec eux, comme de "compagnie: je l'ai vu s'affeoir à table, déployer sa "ferviette, s'en essuyer les levres, se servir de la cuiller "& de la sourchette pour porter à sa bouche, verser "lui-même sa boisson dans un verre, le choquer lors-"qu'il en étoit invité, aller prendre une tasse, une "soucoupe, l'apporter sur la table, y mettre du sucre, "y verser du thé, le laisser restroidir pour le boire; & "tout cela sans autre instigation que les signes ou la "parole de son maître, & souvent de lui-même. Il "ne faisoit du mal à personne, s'approchoit même "avec circonspection & comme pour demander des "caresses." (*)

Il est plus facile de décrire cette singuliere créature que de la désinir : sa structure interne & externe, ses habitudes, son génie prouvent sans réplique que ce n'est pas un singe. Est-ce donc un homme moins parfait, moins achevé, d'un ordre secondaire, & placé au deuxieme rang dans l'universalité des êtres vivisiés? Voilà de quoi les Naturalistes ont disputé avec

^(*) Histoire naturelle. Tome XIV. p. 53. in-4to, au Louvre 1766.

aigreur, & fans succès; mais ils différeroient moins dans leurs jugements, s'ils s'accordoient davantage sur les faits contestés, que les uns rejettent & que les autres adoptent, selon qu'ils se plient & s'adaptent à leurs fystêmes, ou à leurs préjugés, austi dangereux que des systèmes. jurius la detechible lubiloite du

Il semble que Mrs. Tyson, Klein (*), & de Buffon ont trop reculé cet animal, & que Mr. Linneus l'a trop rapproché de l'homme, non par le rang qu'illui assigne dans son enclassement, mais par les propriétés qu'il lui attribue, & qu'il n'a réellement pas. Si c'est un intermede, il falloit tout au moins lui conserver fa place, & ne point le conduire à une extrêmité ou à une autre. Si la Nature ne fait point de fauts, si elle ne coupe point brusquement la trame de ses ouvrages. si elle lie étroitement les productions de tous les regnes par une férie & un enchaînement fenfibles; pourquoi n'auroit-elle pas gardé cette niarche en allant du genre des finges au genre humain? Est-il donc si déraisonnable de supposer que pour remplir ce vuide. elle y a confiné l'Orang-Outang à une distance égale, de forte qu'en lui l'homme commence, & le finge finit? Il fait la nuance entre deux grandes familles, comme le Zoophyte entre deux regnes.

Cet animal, dit le Pline de la France, a une langue comme nous, un cerveau organisé comme le nôtre; mais il ne parle pas, ne pense pas : ainsi l'intervalle qui le sépare de notre race, est total, immense,

^(*) Theodori Klein Quadrupedum dispositio , pag. 86. in-4to. Lipfia 1751.

ins

fur

u-

1

ux

f-

ľa

ui

és

ft

er

à

le

t

aussi grand, aussi réel qu'il peut être: la conformité de sa figure ne le rapproche ni de la nature humaine, ni ne l'éleve au-dessus de la nature des bêtes. En un mot, si l'on le dépouille de son masque, il ne reste de lui qu'un singe.

Quiconque liroit cette définition sans être prévenu, s'il est possible qu'on puisse ne point l'être, la trouveroit outrée; car si l'Orang-Outang parloit, il cesseroit d'être au-dessous de nous, abdiqueroit sa qualité intermédiaire, deviendroit notre égal; & l'on perdroit ses peines à lui disputer davantage son humanité, hormis qu'on ne veuille la disputer aussi aux Nègres blancs & noirs; parce qu'ils ont peu de mémoire, peu de jugement, moins d'esprit, & que des scélérats les achetent en Afrique pour les revendre à d'autres scélérats en Amérique, en vertu des loix équitables dictées par Sa Majesté Catholique Charles V, & Sa Majesté Très-Chrétienne Louis XIII, surnommé le Juste. (*)

Mr. Rousseau soutient que si les Orangs ne parlent pas, c'est qu'ils ont négligé leur organe vocal, & que la parole n'est pas même naturelle à l'homme; puisqu'on a tiré des bois du Hanovre, & des solitudes de la Lithuanie & des Pyrenées, des Sauvages

^(*) On dit que Louis XIII eut d'abord quelques répugnance à permettre le commerce des Nègres à ses sujets; mais cela n'est gueres croyable, si l'on compte le grand nombre d'ordonnances & de réglements saits sous son regne, pour assurer aux acheteurs la propriété légitime & légale de leurs esclaves. Louis XIV sit rédiger ces différents édits, & l'on en compila ce qu'on ose nommer le Code noir, où l'on donne toujours le tort aux Africains.

muets. (*) Mr. Rousseau auroit dû faire attention que ces sauvages étoient solitaires, & que la parole exigeant nécessairement une relation avec d'autres individus, elle leur étoit à la fois impossible & inutile: il auroit dû, pour prouver son paradoxe, nous marquer fur la circonférence du globe un endroit où l'on ait découvert des hommes affemblés au nombre de dix à douze, & destitués en même temps du don de se faire comprendre, de peindre leurs idées, & d'exprimer leurs besoins par l'articulation des sons de la langue. Comme on n'a jamais furpris, ni dans l'ancien monde, ni au nouveau continent, ni aux terres Australes, un troupeau de Sauvages dégradés & abrutis jusqu'au point d'avoir perdu la parole, lorsqu'ils avoient perdu presque toutes leurs autres facultés morales, il s'ensuit que le talent de parler est aussi naturel à l'homme réuni avec ses semblables, que le talent de voir & d'entendre est naturel à l'homme isolé, & abandonné, foit dans sa jeunesse soit dans l'âge viril, parmi les bêtes; car nous avons déjà remarqué à l'article du voyage de Roggers, qu'un Professeur d'Eloquence, délaissé dans l'isle inhabitée de Juan Fernandez à la mer du Sud, oublieroit de parler pendant sept à huit ans d'exil & de folitude.

'Ce n'est donc pas raisonner conséquemment que d'objecter que les Orangs n'ont point cultivé la saculté de s'exprimer, car s'ils avoient jamais possédé cette faculté, qui dépend bien moins de la puissance de l'organe vocal que de la puissance de l'ame, il

^(*) Voyez les notes sur le Discours sur l'inégalité des conditions, p. 227. Amsterdam 1755.

leur eût été impossible de l'oblitérer, dès qu'ils vivent en troupes de vingt à trente ensemble.

ion

ole

in-

le:

ar-

OR

de

fe

ri-

n-

en

u-

tis

ils

0-

4-

nt

80

i-

à

ır

n

r

e

é

C'est une autre question de savoir, si avec un cerveau organisé comme le nôtre, ils ne pensent pas, ainsi que le veut Mr. de Busson : il semble qu'en les rangeant parmi les finges, il auroit du convenir qu'ils pensent autant que les autres êtres de la même classe. Refuser aux singes toute espèce d'idées & de conceptions, pour en faire des automates mus par un resfort grossier, c'est renouveller une ancienne prétention qui manifestoit peut-être plus de stupidité dans le premier Stoïcien qui la foutint, qu'on n'en observa jamais dans l'ame des bêtes.

Si l'on pouvoit traverser le centre des préjugés fans pencher d'aucun côté, fi l'on pouvoit garder un juste milieu, ce qui doit être infiniment plus difficile en philosophie que par-tout ailleurs, on accorderoit à l'Orang-Outang moins d'intelligence qu'à l'homme & plus qu'aux autres animaux : on avoueroit que sa perfectibilité a été circonscrite par un cercle plus étroit que la perfectibilité humaine; & cet aveu feroit moins rougir notre raison que la folle présomption qui, en contrastant avec notre foiblesse, nous éleve à un degré d'où le créateur n'a pu descendre jusqu'aux animaux, qu'en franchissant un vuide immense; comme si l'on devoit compter pour infini l'espace qui sépare deux êtres plus ou moins bornés, plus ou moins imparfaits, persécutés par l'infortune & le besoin depuis l'instant de leur naissance jusqu'au bord du tombeau. Un Anglais reprochoit à Mr. Brookes, d'a-Voir, dans son Syfteme d' Histoire naturelle, misl'homme dans l'ordre des singes : je me rends, répondit-il, à la force de vos objections : je changerai en votre faveur mon arrangement, & placerai le singe dans l'ordre des hommes.

En faisant passer les animaux en revue, on a, suivant ses caprices ou ses intérêts, donné la primauté tantôt à une espèce & tantôt à une autre: les quadrupèdes qu'on détruit, & qu'on gouverne le plus absolument, sans qu'ils se révoltent, ceux dont on fait les meilleurs esclaves, tels que les chevaux, les bœufs. les chameaux, les brebis, les chiens, ont quelquefois obtenu le premier rang : on a jugé de leur valeur & de leur mérite par leur utilité, par leur obéissance. Les anciens, au contraire, ont cru que cette foumission &'ce goût pour la servitude, loin d'annoncer la nobleffe de l'instinct, ne déceloit que de la pusillanimité: ils ont donc pris le lion pour le chef & le Roi des animaux; parce qu'il est brave, destructeur, pourvu d'une force démésurée, & d'une férocité indomptable, qu'on a comparée apparemment à celle des despotes Afiatiques; mais comme le grand tigre a le double de la férocité du lion, & des muscles également robustes, des dents également tranchantes, il paroît qu'il auroit dû avoir la préférence, dès qu'on l'assignoit à un penchant invincible pour le carpage, à une foif infatiable du fang, & à une antipathie contre tout ce qui respire.

Enchantés de la docilité de l'éléphant, quelques nations des indes orientales ne connoissent point d'animal supérieur à celui-là, exagerentses vertus, le regardent comme un ches-d'œuvre d'intelligence, & lui attrilit-il, votre dans

fuiauté druabfoit les eufs. efois ur & Les

ffion noimii des urvu

ptaespouble

obuqu'il oit à

foif at ce

ques d'ae re-

& lui

ttri-

attribuent plus d'esprit qu'à eux-mêmes : tandis que d'autres Indous, placés à côté des premiers, n'ont de véritable respect que pour la vache dont ils ont sanctifié la race.

Ces opinions populaires, dont chacune renferme une absurdité particuliere ne doivent ni ne peuvent guider un Naturaliste qui veut enclasser avec quelque méthode les productions du regne animal, non dans la vue d'ériger cette méthode en système, mais afin de mettre de l'ordre dans nos connoissances, qui en ont un si grand besoin. Ce n'est n' l'utilité respective de chaque genre, ni le génie plus ou moins indisciplinable de chaque espèce qui doivent le décider : il faut qu'il choifisse des caracteres plus exprimés, plus palpables, plus fixes: il faut qu'il compare les affinités de l'organifation interne & externe pour réunir les familles, & pour marquer à chacune de leurs branches fon rang & fes limites. En introduisant l'homme dans la premiere classe, il faut qu'il mette l'Orang au fecond degré, parce qu'il ne voit rien, dans la nature animée, de plus approchant de la figure humaine; & quand même on lui prouveroit qu'il y a plus d'industrie dans le Castor, plus de sagacité dans l'éléphant; cet enclassement, fondé sur la ressemblance & l'analogie, n'en seroit pas moins exact. Mais on peut douter qu'il y ait réellement un quadrupede pourvu d'un instinct supérieur à celui de l'Orang, puisqu'aucun n'a des organes d'une si grande subtilité : aussi plusieurs voyageurs assurent-ils que quand ces animaux s'assemblent, ils défont aisément un éléphant. En vain objecteroit-on qu'éternellement enchaînés Tome II.

par la Nature à leur terre natale, ils ne peuvent s'expatrier, & ne forment qu'une race obscure, à peine connue en Europe, & dans une grande partie del'Afie. Le pouvoir de résister indifféremment aux influences de tous les climats, & de propager depuis les Poles jusqu'à la Ligne, n'a été accordé à aucune espèce animale ni végétale : c'est la prérogative de l'homme, c'est le privilège attaché à sa primauté; encore ne peut-il en jouir qu'en fouffrant une dégénération, une défaillance, & une sorte de métamorphose, tant dans ses facultés physiques que morales. Le véritable pays où son espèce a toujours réussi & prospéré, est la Zone tempérée septentrionale de notre hémisphere : c'est le siège de sa puissance, de sa grandeur, & de sa gloire. En avançant vers le Nord, ses fens s'engourdissent & s'émoussent : plus ses fibres & fes nerfs gagnent de folidité & de force, par l'action du froid qui les reflerre; & plus ses organes perdent de leur finesse; la flamme du génie paroît s'éteindre dans des corps trop robustes, où tous les esprits vitaux font occupés à mouvoir les refforts de la strusture & de l'économie animale.

Au-delà du Cercle Polaire, sa taille se concentre, la belle proportion de ses membres se perd, son visage se ternit, il devient un avorton abruti, & d'autant plus chétif qu'il est incapable d'instruction. Sous l'Equateur son teint se hâle, se noircit; les traits de sa physionomie désigurée révoltent par leur rudesse: le seu du climat abrège le terme de ses jours, & en augmentant la sougue de ses passions, il rétrécit la sphere de son ame; il cesse de pouvoir se gouverner lui-même,

SUR LES AMERICAINS. 69

& ne sort pas de l'enfance. En un mot, il devient un Nègre, & ce Nègre devient l'esclave des esclaves.

s'ex-

peine

l'A-

x in-

epuis

cune

e de

; en-

néra-

ofe,

véri-

ospé-

hé-

gran-

, fes

es &

Pion.

dent

ndre

s vi-

ftru-

tre,

fage

plus

quaohy-

feu

e de me,

Si l'on excepte donc les habitants de l'Europe ; fi l'on excepte quatre à cinq peuples de l'Afie, & quel. ques petits cantons de l'Afrique, le surplus du genre humain n'est composé que d'individus qui ressemblent moins à des hommes qu'à des animaux fauvages : cependant ils occupent sept à huit fois plus de place fur le globe que toutes les nations policées ensemble. & ne s'expatrient presque jamais. Si l'on n'avoit transporté en Amérique des Africains malgré eux. ils n'y seroient jamais allés : les Hottentots ne voyagent pas plus que les Orangs; mais ce qui est dans ceux-ci une impuissance de leur constitution, n'est dans les autres qu'un effet de leur nonchalance: auffi ne prétendons-nous point qu'en mettant cet animal au second rang, on doive l'envisager comme un être doué des facultés de l'homme le plus dégénéré par l'inclémence du climat.

Après avoir indiqué la définition de Mr. de Buffon, il convient d'examiner, avec la même impartialité, la décision de Mr. Linneus, qui en admettant d'autres faits, & une autre description de l'Orang-Outang, en a jugé d'une façon bien dissérente.

" Le genre humain est composé, dit-il (*), de " deux sortes d'hommes; celui du jour qui est sage &

^(*) Homo diurnus, Sapiens, Europaanus, Afiaticus, Afri-

Homo nodurnus, troglodytes, filvestris, Orang-Outang Bontii. Corpus album, incessu erectum, nostro dimidio minus. Pili albi, contortuplicati. Oculi orbiculati, iride, pupillaque aurea, Palpebra anticè incumbentes cum membrana nicitante.

, prudent, & celui de la nuit qui est fou, fauvage, & , troglodyte; c'est l'Orang-Outang de Bontius. Il a , le corps blafard, une fois plus petit que le nôtre : il est , couvert d'un poil blanc & frisé; ses yeux sont ,, ronds; sa prunelle & son iris sont couleur aurore: il " porte ses paupieres rabattues par devant, ainsi que sa , membrane clignotante, regarde de travers, marche , droit, & quandil est debout, les doigts de ses mains ,, arrivent à ses genoux. Il vit vingt-cinq ans, est ,, aveugle de jour, se tient alors coi, & caché dans un ,, antre: pendant la nuit il voit, fort, maraude, parle , en siffant, pense, raisonne, & s'imagine que la terre " a été créée pour lui: il croit qu'il en a été jadis le maî-, tre, & qu'il l'envahira une seconde fois, quand le " moment de cette étonnante révolution sera arrivé. Si un si étrange animal existoit dans l'Univers, il faudroit sans doute le rapporter, non à une espèce du genre humain, mais au genre même; car ce ne feroit pas une pellicule (*) de plus ou de moins, placée

retranché l'epithete de Stultus, qu'on avoit donnée à l'homme nocturne dans les autres Editions.

Visus lateralis, nocturnus. Manum digiti in erecto attingentes genua, Ætas XXV annorum. Die cacutis, batet noctu videt, exit, furatur. Loquitur sibilo; cogitat, ratiocinatur, credit sni canssa factam tellurem, se aliquando iterium fore imperantem. Caroli à Linné Systema Natura. Tom. I. p. 33. in-8vo. Editio duodecima, reformata. Holmia 1766.

Cette Edition distere des précédentes, en ce qu'on y a

^(*) Mr. Linneus prétend que cette pellicule, que les Anatomistes nomment Membrana nicitans, & qui a de nos jours excité une dispute immodérée entre Mrs. Albinus & Haller, est dans l'Orang-Outang retirée ou repliée sous les paupieres, comme dans la plupart des animaux qui naiffent aveugles, pendant que dans les enfants cette même membrane se réunit à l'iris; & il tire de cette différence un ca-

e,&

Il a

ileft

font

re: il

ue fa

rche

ains

, eft

sun

parle

naî-

d le

ivé.

s, il

edu

roit

cée

ntes

det,

VO.

y a e à

les

nos

les

ènt

mca-

fous la paupiere, qui pourroit l'éloigner de la premiere famille du regne animal. Mais Linneus a décrit un être de raison : en confondant le Nègre blanc avec l'Orang-Outang, en empruntant des traits particuliers à l'un pour les appliquer à l'autre, en pervertissant les dénominations reçues, & les termes appellatifs confacrés dans le langage de la Phyfique & de la Phyfiologie, il a formé & dépeint une chimere rifible. Et fur quoi fondé? fur l'autorité presque nulle d'un voyageur presqu'inconnu, nommé Kjoep, qui a évidemment pris le Negre blanc; l'Albino de Java, pour l'Orang-Outang, puifqu'il nomme ce dernier animal Kakerlak, qui est la véritable épithete qu'on donne, dans les Indes orientales, aux hommes nés blafards. Il ne faut qu'être superficiellement versé dans le style des relations, pour discerner cette méprise inexcusable, qui n'a pas laissé de séduire le Naturaliste Suédois, à qui on a reproché depuis si long-temps que sa méthode, qui substitue les axiomes aux discussions, ne peut que conduire à des erreurs incommensurables, dès que l'un ou l'autre de ces prétendus axiomes, sur lesquels tout l'édifice se repose, vient à être détruit ou démenti par une nouvelle découverte, par une vérité nouvelle; & c'est précisément ce qui arrive dans le cas donné.

Les deux desseins produits par M. Linneus (*) pour former une idée de son monstre nocturne, sont

(*) Je parle ici de l'Edition du Système de la Nature in-fol. avec fig. à la Haye, chez Stadtman 1765.

ractere de disparité entre l'homme & l'Orang; mais le Docteur Tyson, qui a anatomisé un de ces animaux, ne lui a pas trouvé cette pellicule; elle n'existe donc pas, on ne peut donc pas la citer comme un caractere.

ceux de l'Orang femelle qu'on voit dans Bontius, & du Champanzee qui se trouve dans les Glanures à estampes enluminées, de Mr. Edward de la Société Royale de Londres. Or ces deux animaux n'ont absolument rien de commun avec la chimere qu'il décrit : il n'y a pas la moindre ressemblance, ni la moindre conformité.

Dire que l'Orang-Outang est fou, & vouloir prouver par là que c'est un homme, c'est une idée si finguliere, si originale qu'elle n'a pu tomber dans l'esprit que d'un prosesseur d'Upsal, qui voit toute la

Nature dans une petite ville de la Suede.

On a montré à Paris, à Londres, à Amfterdam, des Orangs qui n'étoient ni aveugles pendant le jour, ni clair-voyants pendant la nuit : ils n'étoient ni fous, ni blafards; ils n'avoient ni l'iris doré, ni les paupieres rabaissées, ni le poil bouclé : ils ne sissoient pas, ne parloient pas, ne raisonnoient pas: Tulpe, Cowper, & Tyfon, qui les ont examinés vivants, font d'autres témoins que des marchands de Nègres & des écrivains de vaisseaux, qui se sont permis de publier les journaux de leurs voyages, fans être inftruits, & fans avoir montré la moindre envie de le devenir.

Les Nègres qui font voifins des Orangs, conviennent eux-mêmes que ces animaux ne parlent jamais, qu'ils ne logent pas dans des cavernes ou des fouterrains, mais à l'ombre des arbres, sans faire la moindre disposition guerriere pour conquérir le globe, puisqu'ils n'ont point conquis un seul coin de l'Afrique, où ils menent une vie vagabonde & précaire. Il est vrai qu'Alexandre, qui en rencontra une grosse troupe dans les Indes, fit à la hâte marcher contre elle

SUR LES AMERICAINS.

č du

am-

vale

ent

y 2

ité.

oir

e fi

ans

la

114

1,

r,

5 ,

e-

5 ,

T,

es

i-

\$

15

sa phalange rangée en bataille, croyant que c'étoit une armée ennemie, disposée à l'attaquer: les Macédoniens auroient donné le spectacle d'un combat dont on ne trouve qu'un seul exemple dans l'Histoire, si le Roi Taxile n'eût tiré le déprédateur de l'Asie de son erreur (*), en lui faisant comprendre que ces créatures, quoique semblables à l'homme, étoient infiniment moins insensées, moins sanguinaires, & que si l'on les voyoit assemblées sur des collines, c'étoit plutôt pour admirer la fureur de l'homme que pour l'imiter.

Trois-cents & trente-six ans avant notre ére vulgaire, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, avoient réellement attaqué les Orang-Outangs dans une isse de l'Afrique Occidentale: on observa dès lors que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs aggresseurs, mais qu'ils se sauverent avec beaucoup de précipitation sur des rochers, d'où ils se désendirent si vaillamment à coups de pierres que les Carthaginois ne purent prendre que trois semelles, qui se débattirent avec tant d'acharnement contre leurs vainqueurs qu'il su impossible de les garder en vie. Hannon, qui les prit pour des semmes sauvages & ve-

^(*) Dicunt esse in ea silva maximam ingentium cercopithecorum multitudinem, adeo ut, cum Macedones aliquando multos in collibus quibusdam apertis vidissent ordinibus stare instructis (nam id animal ad humanum accedit captum, non minus
quam Elephantes) exercitum putaverint esse, & in cos tamquam in hostes contenderint; à Taxilo autem, qui cum Alexandro
erat, re cognita cessasse Strabo Lib. XV. Tom. 11. pag. 1023.
Strabon, qui nomme ces animaux des cercopitheques,
s'est vraisemblablement trompé, puisqu'il n'y a pas de cercopitheques si grands, & les plus grands même marchent à
quatre pattes; de sorte qu'on ne se seroit pas mépris si
grossierement à leur égard que de les prendre pour des
hommes.

lues, les fit écorcher (*), & rapporta leurs peaux à Carthage, où on les déposa dans le temple de Junon : on conserva ces dépouilles avec tant de soin pendant deux siécles, qu'on les trouva encore en entier lors de la prise de cette ville par les Romains.

Si Mr. Linneus avoit donc interrogé des relations plus véridiques; s'il avoit puisé dans des sources moins altérées, & distingué ce qu'il ne falloit pas confondre, il eût mieux jugé des Orangs, sans leur attribuer l'incompréhensible emploi d'Hommes nocturnes. Il est contradictoire de vouloir résormer toutes les branches de la Physique, & d'introduire en même temps dans le regne animal des espèces imaginaires, qu'on devra résormer à leur tour.

Au reste, il résulte de l'examen de ces sentimens opposés, & de nos propres observations, que les Pongos ou les Orangs, sonciérement dissérents des singes, sont les premiers des animaux après l'homme, & que s'ils produisoient avec lui, le métif issu de cette race croisée seroit à tous égards ce que des yeux philoso-

Ce passage, à tous égards très remarquable, paroît prouver que dans ce temps l'espèce humaine étoit moins répandue dans l'Occident de l'Afrique qu'aujourd'hui, & que celle des Orangs y étoit plus nombreuse.

phiques

^{(*) &}quot; Erant autem multò plures viris mulieres, corpo" ribus hirsutæ, quas interpretes nostri Gorillas voçabant.
" Nos persequendo virum capere ullum nequivimus;
" omnes enim per præcipitia, quæ facilè scandebant, &
" lapides in nos conjiciebant, evaserunt. Fæminas tamen
" cepimus tres, quas, cum mordendo & lacerando ab du" cturis reniterentur, occidimus, & pelles eis detractas in
" Carthaginem retullmus." Hannonis Periplus: pag. 77.

Haga 1674, traduction de Van Berkel, Voyez aussi le Commentaire de Mr. Bougainville fur le Periple d'Hannon dans le
Tome XXVI des Mémoires de l'Académie des Inscriptions

ix à

on:

lant

lors

81

ons

oins

lre,

in-

eft

hes

sle

vra

CIS

ens

n-

es.

ue

ce

0-

0-

nt. s;

80

en u-

in

7.

le

ît

as &

es

phiques pourroient contempler de plus remarquable dans l'univers; mais on n'a que des conjectures très éloignées sur la possibilité de cette génération: car ce qu'on rapporte de quelques femmes exposées ou délaissées dans des isses désertes de l'Archipélague Indien, où elles conçurent de leur commerce avec les Pongos qui les recueillirent, n'est qu'un bruit vague dont on sait mention dans des Relations sans nom & sans autorité. Si l'on connoissoit le temps de la gestation des Orangs semelles, sécondées par des mâles de leur espèce, l'on seroit déjà fort avancé; mais, quoiqu'on n'ait que des notions incertaines sur cet article; l'on peut soupçonner que le terme de leur portée, eu égard à leur taille, excede de beaucoup celui des guenons qui est connu.

Les observateurs qui parcourront dans la suite les rivages de l'Afrique, devroient rendre ce service à l'Histoire Naturelle d'étudier le temps de la gestation. l'éducation individuelle & les habitudes de ces ani--maux, qui ne sont affurément point ennemis de l'homme. Outre l'aventure de l'Africaine de Lowango, qu'ils avoient retenue si longtemps dans leurs habitations, Battel nous apprend encore qu'un Négrillon de sa suite ayant été également emmené par les . Orangs, vécut douze à treize mois parmi eux, & revint très-content, en se louant du traitement de ses ravisseurs. Ces deux faits, parvenus à notre connoisfance, prouvent que ces enlevements doivent être fort fréquents en Afrique: ils prouvent que l'Orang est le feul animal qui dans son état de liberté, oblige quelque-fois l'homme à lui tenir compagnie; ce que l'on Tome II.

ne fauroit attribuer uniquement à fon incontinence : puisqu'il dérobe même de petits enfants, & les emporte pour les élever. (*) Il est vrai qu'on lit dans quelques voyageurs que les ours du Nord, en furetant dans les maisons des paysans mal gardées, saissifient aussi quelque-fois les enfants au berceau, les conduisent à leurs loges & les allaitent avec autant de soin & de sollicitude que leurs propres ourfins. C'est à des aventures aussi incrovables qu'on a voulu rapporter l'origine de ces hommes fauvages, quadrupedes, muets. & folitaires qu'on a trouvés dans les plus vastes forêts de l'Europe, fans favoir comment ils y étoient venus. Je doute qu'aucune de ces créatures humaines ait jamais recu le moindre secours, le moindre soulagement ni de la part des ours, ni de la part d'autres animaux quelconques : il semble au contraire, que ces enfants n'étoient plus à la mamelle, lorsqu'on les a perdus ou exposés dans des bois épais : il paroît, dis-je, qu'ils avoient au moins atteint alors la septieme ou la huitieme année, pour pouvoir vivre d'abord de feuilles & d'herbes : il faut que, par un hazard fingulier, aucune bête carnaffiere ne les ait rencontrés, pendant les deux premieres années de leur déplorable fituation; fans quoi, foibles de corps & destitués de génie pour suppléer à la force, ils auroient été indubitablement mis en piéces & dévoré par le premier loup affamé. Parvenus à l'âge de dix à onze ans, ils ont pu déjà disputer leur nourriture, & défendre leur existence contre les affauts des bêfes féroces, comme on

^(*) Voyez la Relation du voyage de Mr. de Gennes aux Terres Magellaniques par Froger, pag. 43.

SUR LES AMERICAINS. 77

en a eu un exemple de la petite fille sauvage de Champagne, qui assomma un gros dogue qu'on avoit lâché pour la surprendre. Les saits allegués par Struys, & adoptés par Mr. Linneus (*), pour prouver que

ice:

orte

s les ueleurs

itu-

itu-

oriets,

rêts nus.

ja-

ent

ni-

ces

es a

je,

nla

uil-

ier,

ant

ua-

nie

ita-

oup

ont

exi-

on

QUX

(*) Mr. Linneus donne la liste suivante des Sauvages de l'un & de l'autre sexe, trouvés en différents temps dans les déserts & les bois de l'Europe.

Juvenis Urfinus, Lithuanus. 1661.
Juvenis Lupinus, Hessens. 1544.
Juvenis Ovinus, Hibernus. Tulp. Obs. IV.
Juvenis Bovinus, Bambergens. Camerar.
Juvenis Hannoveranus. 1724.
Pueri duo Pyrenaici. 1719.
Puella Campanica. 1731.
Johannes Leodicensis. Boerhaav.

En donnant aux deux premiers sauvages les épithètes d'Ursinus & de Lupinus, ce Naturaliste paroît convaincu que ces deux jeunes gens avoient été allaités & élevés par des ours & par des louves. En supposant même que ces Sauvages savoient contresaire le grondement de l'ours & le hurlement du loup, s'ensuivroit-il de la qu'ils avoient reçu leur éducation parmi ces animaux? Non sans doute, puisqu'il est fort naturel, qu'ils ayent copié les sons qu'ils étoient accousumés d'entendre dans les bois, sans avoir la moindre communication avec les bêtes séroces. Il est bien plus difficile d'expliquer comment quelques-uns de ces solitaires étoient devenus quadrupedes, comme celui trouvé dans le Hanovre en 1724.

Quant à ce jeune homme bêlant, montré à Amfterdam vers l'an 1647, Tulpe dit qu'il avoit été élevé en Irlande par des brebis fauvages, quoiqu'il n'y ait jamais eu des brebis fauvages en Irlande. Il étoit agé de feize ans, & avoit été pris dans des fondrieres plantées de ronces ou il s'étoit précipité pour éviter les chasseurs qui le poursuivoient. Sa voix n'avoit tien d'humain, & son cri imitoit exactement le bêlement des moutons; austi Tulpe le nomme-t-il Juvenis balans. Sa langue paroissoit comme collée au palais : il ne mangeoit que du soin & de l'herbe, & ne buvoit que de l'eau & du lait, & jouissoit de la meilleure santé. Son teint étoit hâle, son front applati, & son occiput pointu'; il avoit la poitrine déprimée, & aucune protuberance au ventre, à cause de sa façon de marcher à quatre pattes. Ensin, il ressembloit moins à un homme,

G 2

les ours de la Moscovie & de la Lithuanie enlevent réellement des enfants, auxquels ils donnent l'éducation, sont, au rapport de toutes les personnes instruites, des fables grossieres & révoltantes.

On a déjà fait observer que les Orangs sont aujourd'hui peu nombreux, & que cette disette de l'espèce doit être une conséquence ou de leur infécondité naturelle, ou de la destruction qu'ils ont jadis essuyée de la part de l'homme : ce dernier sentiment est d'autant plus probable qu'ils paroissent avoir été plus répandus dans la haute antiquité, où ils ont indubitablement donné lieu à la superstition d'imaginer les Satyres, les Silvains, les Pans, les Egipans, les Faunes, les Tityres, & les Silenes, qui ne sont que des Orangs, tantôt embellis tantôt défigurés par les idées des Mythologues, des poëtes, des sculpteurs, & des peintres. qui n'ayant eu qu'un modele imaginaire, ont varié à l'infini dans leurs représentations quelque-fois ils font ces animaux cornus, quelque-fois ils retranchent ce caractere, pour leur incruster dans le front & les joues de groffes verrues: on en voit de dessinés avec des pieds de chevres, une peau couverte d'un poil rare, avec des oreilles longues, une queue courte, & les parties génitales du bouc: dans d'autres, l'entrelas de ces

qu'à un animal sauvage : il étoit, dit Tulpe, rudis, temerarius, imperterritus, & exfors omnis humanitatis. N. T. Ob. Med. L. IV. pag. 313. Amsterdam 1652. Quoique nous pe doutions ni de l'existence de ce sau-

Quoique nous ne doutions ni de l'existence de ce sauvage, ni d'aucun des caracteres que l'observateur lui attribue, il nous semble peu vraisemblable qu'un ensant encore à la mamelle, perdu dans un bois, ait pû faisir des brebis sauvages pour les tetter, en admettant même qu'il y ent eu des brebis sauvages dans son voisnage.

traits monstrueux est beaucoup adouci, au point qu'on rencontre des Faunes & des Satyres antiques qui ne sont pas chèvre-pieds, mais parsaitement taillés comme des hommes, hormis que l'oreille, au lieu d'avoir un ourlet rond, se termine un peu en pointe, sans sormer cependant une conque allongée & tubisorme-On en voit aussi qui n'ont ni la queue, ni la barbe entortillée, ni les verrues dans la face; mais l'applatissement du nez est un caractéristique immuable, que tous les statuaires ont respecté.

L'invention de donner à ces animaux des pieds de chevre n'est pas de la plus haute antiquité; puisque fur des vases Etrusques, peut-être antérieurs à la fondation de Rome, on voit des Satyres très-remarquables qui n'ont rien qui les distingue de la figure humaine, qu'une très-longue queue, fort velue (*) : je doute qu'on les retrouve dans des monuments postérieurs; représentés sous cette forme: aussi la Mythologie fait-elle mention de ce changement, & l'attribue à la colere de Junon qui donna aux Satyres des pieds fourchus, & des cornes recourbées, pour les châtier d'avoir mal gardé Bacchus. Le premieranimal qui avoit servi de prototype à toutes ces copies si variées, ne portoit donc aucun des attributs dont on l'a paré dans la fuite des temps : ce n'étoit donc qu'un Orang-Outang; & si la superstition n'avoit jamais fait d'autre mal que de fanctifier un tel animal, la terre n'auroit pas été tant de fois teinte du sang dessectaires.

 G_3

réelnon, des

b 6 33

nt aue l'efindité fuyée d'auus réabita-

es Sannes, angs, Mytres, arié à sfont nt ce

joues c des rare, s par-

teme-

attrirt enir des

SEBO

Planche XXIII & suivantes, in-4to, à Paris 1756.

Le culte des Faunes & des Satyres (*), dans la Grèce & l'Italie, avoit tiré son origine de l'Egypte où l'on adoroit de temps immémorial le (**) Cynocéphale, dont le principal mérite étoit, au rapport des Choëns, de naître circoncis, ou plutôt de n'avoir point de frein au prépuce, comme il'Orang-Outang n'en a effectivement pas; mais cette raison pitoyable & tant d'autres dont parle fort au long Orus Apollon dans ses Hiérogliphes déchiffrés, n'étoient que de vains efforts pour pallier le Fétichisme, qui constituoit la religion Egyptienne, & qui constitue encore aujourd'hui le culte de tous les peuples grossiers & sauvages, où chacun déisie, par lui-même ou par ses prêtres, le

^(*) Le mot de Satyre vient, selon quelques Etymologistes, de Sathar qui signifie se cacher, être honteux; ce qui ne renserme aucun sens raisonnable: il est plus naturel de dériver ce mot du Syrien Saguir, qui signifie un Orang-Outang. Isaïe dit que quand les ruines de Babylone seront remplies de dragons, les Saguirs viendront y exécuter une dansse en rond; Mr. de Sacy rend ce Saguir par le mot François de Satyre Le même Isaïe dit dans un autre endroit, que ces Saguirs jetteront des cris les uns aux autres, en u n lieu où s'assembleront les Sirenes, les Onocentaures; & les Démons.

^(**) Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci,
Dimidio magica resonant ubi Memmone chorda,
Atque vetus Thebe centum jacet obruta portis.

Il y a beaucoup d'apparence que Juvenal a fubstitué le cercopitheque au cynocéphale, uniquement pour favoriser le métre de son vers hexamètre: cependant, en examinant dans différents cabinets d'antiquités, les figures Egyptiennes qui représentent le finge facré, il m'a paru que les
artistes ont quelquesois employé les caractères du cercopitheque, & quelquesois ceux du cynocéphale, c'estàdire, du Babouin qui a deux protubérances cannelées aux
deux côtés du nez. Ceux qui ont vu ce vilain animal viyant, le reconnoîtront aisément dans plusieurs antiques
Egyptiens.

as la

ypte

yno-

port

Voir

tang

able

llon

ains

hui

, où

, le

qui I de

ing-

uter

r le

es,

, 6

le ri-

mi-

les

0à-

UX

vi-

es

premier objet qui frappe vivement son imagination, & c'est ainsi que la nature entiere a été transformée en idole. Au reste, la lubricité des Satyres, leur goût pour le vin, & l'indépendance sont des caracteres réels, pris de l'Orang, qui outre son appétit véhément pour les femelles de l'espece humaine, préfere les raifins mûrs, & les vins sans acide & sans verdeur, à toute autre boisson. Dès que les anciens introduisirent dans leur religion des demi-dieux si libertins, & si luxurieux, il dut s'y trouver des hommes & des femmes d'un tempérament mélancolique, qui, oppressés durant la nuit par le poids d'un fang épais ou d'une indigestion, rêverent que les Faunes & les Satyres les violoient pendant leur sommeil; & ce sont ces songes, que les Latins nommoient faunorum ludibria, contre lesquels Pline conseille sagement la racine de la grande Péoine. Telle est l'origine des Incubes & des Succubes dont parlent les Démonographes modernes, qui rapportent aux génies immondes ce que les anciens attribuoient à leurs Satyres, & ce que les Phyficiens n'attribuent mi aux uns ni aux autres.

Ces solitaires misanthropes & ignorants qui se cacherent dans les rochers de l'Egypte pendant les premiers siècles du Christianisme, surent apparemment aussi tourmentés de ces visions paniques; puisqu'on trouve dans St. Jerôme un dialogue entre un Hermite de la Thébaïde & un Satyre. Je ne suis pas surpris qu'un Pere de l'Eglise qui s'étoit fait limer ses dents pour prononcer l'Hébreu, ait pu croire que les Satyres par-loient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St. Jerôme sasse saits pur croire saits pur fasse directions que se sait pur sait pu croire que les Satyres par-loient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St. Jerôme sasse saits de la croire saits que sait put sait put croire que les Satyres par-loient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St. Jerôme sasse saits de la croire sait put sait put croire que les Satyres par-loient, & qu'ils avoient des pieds de bouc & des cornes au front; mais je m'étonne que St. Jerôme sasse saits de la croire que les Satyres par-

G 4

de fi grandes sottises à son Satyre, pour séduire un Saint qui se piquoit d'être plus spirituel que le Démon même.

Les habitants d'Apollonie montrerent aussi à Sylla un Orang-Outang, & voulurent lui persuader que cet animal favoit parler, mais qu'on ne le comprenoit pas, faute de savoir de quel idiome il se servoit : Sylla employa un grand nombre d'interprêtes; & l'Orang, longtemps questionné, répondit ce qu'on vouloit lui faire dire. Ce général Romain ne veilla pas de plus près sur le manege de ces interprêtes que le Comte Maurice de Nassau, qui se laissa tromper au Brésil, à peu près de la même façon, par des gens qui lui amenerent un perroquet qui répondoit en Bréfilien à toutes les questions qu'on lui faisoit sur toutes sortes de matieres : les fourbes adroits qui traduifirent les prétendues réponses de cet oiseau, répondirent pour lui, & le Comte ne s'apperçut pas de cette tromperie : il acheta le perroquet fort cher, le ramena en Hollande, & il s'y trouva, dit le Chevalier Temple, un Ecclésiastique très-éclairé qui soutint, jusqu'à l'article de la mort, que cet animal étoit possedé.

Comme on a dejà publié plusieurs figures de l'Orang-Outang, on n'a pas jugé à propos de multiplier ici les copies d'un original tant de fois dépeint : d'ailleurs les desseins coloriés qu'on a bien voulu nous communiquer ne different pas effentiellement d'avec les estampes qu'on voit dans les Glanures de Mr. Edward, & dans le Tome XIV de Mr. de Buffon, de l'édition in-4to. Il suffira donc pour l'instruction des Lecteurs de leur indiquer les figures infideles, & qu'ils un Dé-

VI-

que

rlla

ıg,

lui

nte, à

ie-

de

é-

li ,

il

n-

cle

de

t:

lu

nt le

1,

es Is

doivent rejetter comme des croquis estropiés; tel est le Satyre de l'Historia Animalium de Gesner, gravé en bois, qui ne ressemble à rien, & surtout pas à un Orang-Outang. Celui de Bontius vaut mieux; mais on y a oublié les proportions, & le deffein original, en venant de Batavia, avoit beaucoup souffert. L'orang femelle publié par Tulpe a été gravé par un habile homme, mais qui n'avoit jamais vu l'original : le défaut le plus effentiel qu'il y ait dans cette figure, est l'allongement excessif de la levre supérieure, & de toute la partie inférieure de la face; ce qui a fait soupçonner à bien des personnes que cet animal n'étoit pas un véritable Orang. Le Pongo vu à Londres en 1738 a été gravé, copié & recopié différentes fois; mais la plus mauvaise figure qu'on en ait, se trouve dans l'Histoire générale des Voyages de l'Edition Hollandaise in-4to. Enfin il faut rejetter les desseins du Quojou verou & de l'Orang qu'on a inserés dans le Systême de la Nature de Mr. Linneus in-folio.

SECTION III.

Des Hermaphrodites de la Floride.

T Outes les anciennes relations de la Floride disent que cette province de l'Amérique septentrionale abondoit, au temps de la découverte, en Hermaphrodites, qu'on y condamnoit à la servitude chez un peuple libre & ambulant. Ce fait, supposé comme vrai, seroit d'autant plus remarquable, d'autant plus surprenant,

qu'on a observé la même fingularité dans le Mogolistan, cette partie de l'ancien continent qui par sa position correspond à-peu-près à la Floride sous les mêmes paralleles. Comme aux Indes orientales le plus horrible despotisme a slétri la Nature entiere, & que tous les êtres y naissent esclaves, on ne sauroit affirmer que la condition des Androgynes y soit pire que celle des autres hommes; on sait seulement qu'on y a pour eux de l'aversion, & qu'à cause de leur grand nombre on les a contraints à fe servir de marques distinctives, comme de porter un turban, ou une autre coiffure d'homme sur des habits de femme, l'expérience ayant appris aux peuples les plus groffiers que le sexe séminin prédomine prefque toujours dans les Hermaphrodites les moins manqués. ou les plus achevés en apparence.

En supposant encore une sois, que les premiers Historiens de l'Amérique ne se sont pas trompés, il est certain que l'on ne sauroit accuser le hazard seul d'avoir multiplié ces créatures désectueuses dans les parties respectives du nouveau & de l'ancien continent: il en saudroit donc chercher la raison dans le climat, où doivent exister les causes des vices & des perfections de tous les animaux en général. Il est sûr que les pays chauds sournissent plus souvent des Hermaphrodites que les régions froides; & il en naît peut-être plus, en un an, aux environs de Surate, que dans toute la Suede en un demi-siecle: il s'en saut dejà de beaucoup qu'ils soient aussi fréquents en France qu'en Espagne, ou au Sud de l'Italie. Il y a, à la vérité, une dissérence notable entre la tempéra-

go-

fa

les

le

8

oit

ire :

on

ur

r-

u

1-

15

1-

3

1

1

S

ture du Mogolistan & celle de la Floride australe, où l'on ne ressent pas, en été, une chaleur comparable à celle qu'on éprouve à Dely en automne; mais les climats contiennent d'autres causes actives que celles que nous y appercevons. Au reste, la sécheresse, ou l'humidité de l'atmosphere & du sol, le froid ou le chaud, dont nous connoissons mieux les effets sur les corps organiques, peuvent suffire pour expliquer une grande multiplicité de phénomenes : les aliments ont aussi sur ces corps une influence très-sensible; & l'on conçoit aisément que la substance nourriciere plus ou moins perfectionnée dépend, à son tour, de la qualité du terrain, de ses sels, de son exposition, de sa latitude, des eaux qui l'arrosent, de sa culture qui en purifiant les fucs des végétaux les rend plus propres à être convertis en chyle. Enfin, il y a à cet égard une infinité de gradations & de nuances qu'un habile Naturaliste tâche de faisit; pendant que le commun des hommes n'éprouve que les effets de ces causes dont il ignore l'action, & obéit toujours à des refforts dont il ne soupçonne point la possibilité.

Pour ce qui concerne la multiplication des Hermaphrodites, il suffit de dire qu'on a reconnu, par des observations très-anciennes & très-sûres, que dans quelques contrées, situées entre le trentieme degré de latitude Nord & l'Equateur, les parties sexuelles des femmes, telles que le Clitoris & les Nymphes, sont plus épanchées que dans les autres pays du monde; aussi y a-t-on eu recours à l'Excision, qui si l'on vouloit la pratiquer en Europe, feroit une opération souvent mortelle & toujours périlleuse; vu que la Circoncision

des hommes n'est pas exempte de dangers dans les régions les plus septentrionales. Cet épanchement désordonné des parties naturelles, occasionné par la chaleur du climat qui relâche toutes les fibres; peut facilement entraîner des configurations bizarres qui femblent annoncer réellement une confusion de sexes. & de doubles organes; mais ce n'est que le dehors qui fait illusion, & ce qu'on nomme un Androgyne n'est à la rigueur qu'un sujet qui a quelque signe, quelque apparence d'Hermaphroditisme, sans en avoir les facultés, & qui est ordinairement infécond, & fouvent même incapable d'user d'un sexe ou de l'autre; de forte qu'il lui est également interdit de fertiliser comme mâle, & de concevoir comme femelle : plus les deux fexes font apparents, plus la monstruosité est radicale, & la stérilité certaine.

Il ne faut néanmoins pas présumer qu'il ait été au-dessus des forces de la Nature de former des Hermaphrodites accomplis & réels, qui peuvent par un double emploi engendrer & concevoir, & concevoir même sans aucune copulation préalable; mais elle a réfervé ces merveilles pour le regne végétal, où les sleurs auxquelles les deux sexes ont été resus sont sans comparaison plus rares que les sleurs douées d'étamines & de pistils dans une même corolle (*). La Nature

^(*) En faisant quelques recherches sur le sexe des plantes, il m'a paru que sur 1134 espèces génériques à sleurs Hermaphrodites, on ne trouve que 123 espèces dont les sleurs soient mâles ou semelles sur une même tige, & seu-lement 48 espèces génériques dont les sleurs féminines soient supportées sur une tige particuliere, & les sleurs masculines sur une autre tige particuliere. Il y a donc,

les

ient

rla

eut

qui

es,

iors

yne

ne.

oir

ou-

re; fer

lus

ité

té

r-

oir 6-

rs

n-

es

1-

rs

28

:8

rs

87

a encore accordé ce prétendu avantage à quelques claffes d'infectes, à des vers renfermés dans des coquillages, dont l'émail diapré n'étonne pas tant les observateurs que les singulieres propriétés des animaux qui
y habitent: les limaçons ont aussi de doubles organes,
& l'usage qu'ils en font, est amplement décrit dans les
Conchyliologies. On connoît une sorte de moucherons en qui les degrés de l'Hermaphroditisme paroisfent être poussés presqu'aussi loin que dans les végétaux; puisqu'ils produisent, sans accouplement, des
générations qui en reproduisent d'autres qui n'ont eu
ni petes ni ayeux, ou si l'on veut, ni meres ni ancêtres. Mais ce n'est que dans les Ovipares qu'on rencontre ce phénomene; car dans le genre humain &

fuivant ce calcul, dans le regne végétal, entre le nombre des Hermaphrodites & celui des fleurs à fexe simple, une proportion comme de 100 à 1000; & peut-être le perit nombre constitue-t-il les végétaux les plus parsaits; puisqu'ils se rapprochent davantage du regne animal, où les espèces Hermaphrodites sont aussi les plus imparsaites; parcequ'elles se rapprochent davantage des végétaux, ou des Zoophytes; aussi Mr. Linneus compte-t-il les limaçons entre les véritables Zoophytes, & l'on ne peut gueres donner d'autre nom à ces vers à coquillage qui sont également pourvus des deux sexes.

Il réfulte de ces observations combinées, que l'Hermaphroditisme, loin d'être une faculté supérieure d'un être excellemment organisé, est au contraire un très-grand degré d'impersection puisqu'il ne se rencontre que dans les plantes & dans les insectes plus voisins des plantes.

Si les hommes devenoient tout-à coup ce que Platon dit qu'ils ont été, s'ils devenoient de vrais Androgynes, cette métamorphose seroit une dégénération qui, en détruisant les rapports & les passions, éteindroit tous les sentiments dans tous les cœurs. Sans désirs, sans besoins, ils seroient des végétaux : ils seroient bien éloignés d'être ce qu'ils sont, s'ils ne connoissoient plus ni les biens, ni les maux de l'amour;

Quod procal à nobis flectat Fortuna gubernans,

dans toutes les espèces vivipares sans exception, où la puissance génératrice a été primitivement divisée. répartie. & confiée à deux sujets, il ne peut jamais arriver qu'elle se simplifie & se combine en un seul: & c'est peut-être là l'unique loi que la Nature n'a pas transgressée depuis que les Physiciens observent fa marche.

Enfin, presque tous les Hermaphrodites ne sont que des filles en qui les organes du sexe, en excédant les bornes ordinaires, se sont trop développées; & cette extension, qui se manifeste des la naissance, loin de disparoître ou de diminuer, croît & augmente avec l'âge; pendant que le contraire arrive souvent dans les garçons dont les marques viriles font restées cachées jusqu'à l'adolescence : ce défaut se corrige ordinairement; parce que la force du tempérament expusse les parties qui doivent naturellement faillir : mais elle ne peut comprimer celles qui faillent contre l'ordre habituel. Pour comprendre comment cet excès des organes féminins peut occasionner des configurations si trompeuses qu'elles copient, pour ainfi dire, les qualités du mâle, il faut observer que malgré la distance très-réelle des fexes, la conftruction des parties fexuelles ne differe pas tant qu'on se l'imagine communément; ce qui est très-frappant dans les fœtus femelles. dont la plupart portent jusqu'à l'âge de trois mois des fignes de ma culinité fi peu équivoques qu'on ne peut que très-difficilement les reconnoître (*) : les Ana-

^(*) Ruisch décrit auffr un færus femelle dont il dit, færum Sequioris Sexus, trium circiter menfium cum dimidio, membrana amnio inclusum, in quo observandum, Clitoridem tanta effe

où

fée .

mais

eul;

n'a

rent

ont

ant

8

oin

rec

les

es

re-

les

ae

1-

4-

fi

e

tomistes même s'y laissent tromper, dit Mr. Ferrien, si célebre par les connoissances qu'il a acquises qu'on l'a consulté sur le sexe ambigu d'un enfant aîné d'une illustre famille, dans un Royaume étranger: la fortune & les destins de cet individu ont dépendu de cette décision, ainsi que le sort de son frere puîné, relativement à la succession paternelle.

Ce n'est proprement que la matrice qu'on peut nommer le véritable caractere distinctif du sexe; encore présume-t-on que ce viscere est représenté, dans l'homme, par le scroton, tout le reste de l'appareil des vaisseaux spermatiques étant parsaitement semblable dans l'un & l'autre sexe.

L'énormité du Clitoris trop allongé peut donc tellement contrefaire les parties génitales du mâle, qu'il ne faut pas tant s'étonner si l'on a vu deux Tribunaux de France déclarer un même Hermaphrodite homme à Toulouse, & semme à Paris, où l'on a,

magnitudinis ut penem exilem inter pedes repræsentet. Thefaur. R. VI. p. 38.

Ces faits feroient soupçonner que ce n'est que vers le quatrieme mois, que la Nature décide du sort & du sexe du sœtus, & qu'elle en sait alors, à son gré, un mâle ou une semelle; si l'on n'étoit contraint d'avouer que la matrice étoit déjà ébauchée dans le sein de l'embryon séminin: son sexe est, par conséquent, déterminé song-temps avant le troisieme mois. Au reste, la grandeur du Clitoris ne constitue pas seule ce que nous nommons un Androgyne: cette partie peut devenir excessive, sans qu'il en résulte un désaut d'organisation. Les anciens croyoient que les semmes qui ont l'Estrum Veneris démésurée, étoient sans comparaison plus voluptueuses que les autres; & ils suppossoient qu'il étoit toujours tel dans celles qu'ils nommoient Fricatrices & Tribades; on ne connost pas de fait plus singulier par rapport à cette espèce de semmes que celui qu'on trouve dans les Observations de Tulpe. Lib. 111. cap. XXXV. p. 253. Amsielredami, 1652. Ed. nova.

d

t

9

p

ľ

1

1

pour l'ordinaire, de meilleurs Anatomistes que dans les provinces, & aussi quelquesois des juges plus éclairés; on a eu un exemple encore plus singulier dans la personne de Grand-Jean, qui, après avoir été baptisé à Grenoble comme sille, s'est marié à Chamberry comme garçon, & qui a été reconnu semme à Paris, où son mariage a été déclaré nul.

Plus le Clitoris est prolongé dans les femmes & plus leur naît de poil follet au menton & à la levre supérieure; & voilà pourquoi les Hermaphrodites. quoiqu'effentiellement femelles, ont tous de la barbe tant en Europe qu'en Asie; mais dans la Floride ils n'en avoient point, dit-on, parce que les hommes eux-mêmes en manquoient. Il seroit difficile de découvrir quel rapport il peut y avoir entre l'épanchement de l'oestrum veneris, & la végétation de la barbe; puisqu'aucun Naturaliste, que je sache, n'a jamais fait cette observation : on a été, par conséquent, bien éloigné d'expliquer un fait dont on ne s'étoit ni apperçu ni douté. Cependant le duvet du menton s'épaissit même dans les femmes âgées, à mesure que le Clitoris croît & se roidit avec les années; aussi quelques matrones font-elles disparoître cette difformité de la vieillesse par les artifices de la toilette.

On sait que les ensants qu'on châtre, soit qu'on leur retranche les testicules, soit qu'on les écrase avec un bâton sendu, sans ouvrir le scroton, n'acquierent jamais de la barbe en aucun âge; & cette seconde observation peut réstéchir quelque jour sur le rapport dont on vient de parler; car on n'éclaircira peutêtre jamais entièrement les causes de la correspondance dance qu'entretiennent les organes de la génération avec les organes de la voix & les autres parties de la tête; pendant que ces causes agissent avec tant de force que les chevreuils & les cerfs qu'on coupe avant la premiere pousse des cornes, n'en gagnent pas : & si l'on exécute la castration au moment même que les cornes ont déjà commencé à végéter, la croissance du bois s'arrête tout-à-coup, ne se ramisse point; & l'on voit souvent venir en sa place deux houppes de cheveux, ou de poils durs, rigides, entortillés, & qui ressemblent à un entrelas de sibres corneuses (*).

Il faut donc supposer que dans ces animaux eunuques tout le système nerveux se relâche, perd sa cohésion, & tombe comme en désaillance, saute d'être nourri & arrosé par le suc séminal suffisamment élaboré. Le ton de la voix, devenu plus aigu par la violence de cette opération, indique encore qu'elle diminue

Tome II.

dans

plus

ulier

voir

ié à

nnu

ıl.

s &

evre

tes,

bar-

ride

mes

dé-

herbe:

fait

ap-

ton

ussi for-

on

rafe nie-

on-

ap-

ut-

on-

nce

^(*) Ce phénomene n'a pas lieu dans les animaux à cornes creuses, permanentes; puisque loin de tomber dans les jeunes bœus, elles croissent plus que dans les taureaux, parce qu'elles ne tirent pas leur nourriture de la même façon que les bois du cerf, qui ne sont pas emboités dans l'os du crâne, & dont la substance est toute autre.

Quant à l'Hermaphroditisme dans les animaux, nous observerons, en passant, qu'il n'y a aucune espèce où il soit plus fréquent que dans les vaches, qui sont très-sujertes à engendres des monstres, ou par surabondance, ou par défaut, ou par cohésion. Les vaches qu'on nomme Hermaphrodites, ou celles dont les parties génitales mai constituées entraînent la stérilité; sont sort communes en Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Hollande, où l'on fait grand cas de leur chair.

Parmi les lapines & les hales, on en trouve qui ont le clitoris fi énorme que l'on a longtemps soupçonné que tous les lapins étoient de vrais Hermaphrodites accomplis; mais c'est une erreur.

le jeu & l'élasticité du poulmon, affoiblit les rubans de la glotte, & rétrécit la circonférence du Larinx: & comme l'ouverture de ce conduit est très-peu considérable dans les coqs, ils perdent presqu'entièrement la voix lorsqu'on les chaponne.

Les Hermaphrodites sont des monstres, lors même que l'on donne à ce terme la signification la plus absolue, parce qu'ils s'écartent de la configuration de leur espèce dans des parties principales; & l'on dit que c'est sous ce prétexte qu'on les étouffoit à Rome, selon un ancien édit de Romulus qui ordonnoit la mort des monftres: on a oute que cette loi, ainsi que toutes les loix Italiques, étoit originaire de la Grecé, où l'onmaffacroit non-seulement les Androgynes, mais aussi les enfants nés contrefaits, par une égale injustice à l'égard des uns & des autres. On ne fauroit découvrir les sources de l'affreux préjugé qui a pu inspirer à un homme d'égorger son semblable, parce qu'il avoit la colonne vertébrale faite en angle obtus, ou le clitoris irrégulier, fi l'on ne concevoit que la néceffité a pu dicter de pareils décrets à des peuples fauvages qui, fans agriculture comme fans industrie, avoient peine à subsister sur un terrain ingrat, & qui fe débarraffoient de ceux à qui le défaut de leurs membres ôtoit la reffource de pouvoir se nourrir: ces pratiques de la vie agrefte & de la vieille nature auront été transplantées & consacrées dans les premieres fociétés, avec les autres erreurs politiques.

En faisant des recherches plus précises, je n'ai pu trouver aucune loi expresse qui condamnat, chez les Romains, les Hermaphrodites à la mort. Pendant bans

x: &

conière-

lême

abfo-

leur

c'eft

n un

des

sles

l'on-

auffi

ce à

cou-

irer

u'il

ou

né-

ples

rie,

qui enrs

ure re-

pu

nez ant les guerres Puniques, temps auxquels la plus grande crainte alluma la plus grande superstition dans les esprits consternés, il naquit en Italie trois Androgynes, qu'on dénonça comme des prodiges au college des Pontifes: Tite-Live ne dit rien du fort des deux premiers; mais il s'étend fort au long sur le troisieme . dénoncé fous le Confulat de C. Claudius Néron, & de Marcus-Livius : on fit venir des Aruspices Etrusques pour les consulter sur les signes de cette naissance. Ces charlatans répondirent que c'étoit un prodige immonde & funeste, & conclurent que pour l'expier il falloit d'abord exiler cet Hermaphrodite de la Campagne de Rome, & ensuite le nover à une grande diflance de la côte. (*) Ce décret atroce & insensé fut mis en exécution : on renferma l'enfant dans un coffre, qu'on embarqua, & qu'on jetta à la mer quand le vaisseau fut avancé. Cet événement semble prouver qu'il n'y avoit alors à Rome aucune loi particuliere qui sévissoit contre les Androgynes; puisqu'on fit venir des étrangers pour les consulter sur un cas qui n'eût exigé aucun éclaircissement, si le Législateur eût prononcé préalablement; & alors ce prétendu délit n'eût

(*) Sinuessa natum ambiguo inter marem & faminam sexu infantem, quos vulgus (ut pleraque faciliore ad duplicanda verba graco sermone) Androgynos appellat....... Liberatas superstitione mentes turbavit rursus nunciatum, Fur-

Liberatas superstitione mentes turbavit rursus nunciatum, Fursinone infantem natum esse quadrimo parem, nec magnitudine
tam mirandum, quam quod is quoque, ut Sinuessa biennio ante,
incertus mas an samina esset, natus erat. Id verò Aruspices ex
Etrurid acciti sadum ac turpe prodigium dixere: extorrem agro
Romano procul terra contactu alto mergendum, vivum in arcam condidere, provedumque in mare projecerunts. Tit. Liv.
lib. XXI, p.453 & 492, Tom, 11, Esseyar, 1634.

pas été du ressort du college pontifical, mais de la compétence du Préteur, ou des Consuls.

Je ne sais si l'on peut citer encore d'autres exemples d'Androgynes mis à mort par les anciens Romains; mais je suis très-porté à croire qu'ils ont été plutôt exterminés par le fanatisme que par la loi : car l'édit attribué à Romulus, & qui condamnoit indistinctement tous les monstres à périr, manque d'authenticité, vu que le code d'où l'on l'a extrait, contient des réglements trop bizarres, trop singuliers pour avoir été dictés par un ches de brigands attroupés. (*)

Dans les siécles d'ignorance qui ont suivi la décadence de l'Empire Romain, la Religion Chrétienne a quelquesois employé, contre les Hermaphrodites, l'Anathême & quelquesois l'Exorcisme, avec autant de raison que de succès: il est vrai que la primitive Eglise n'a guères mieux traité les eunuques, à qui on désendoit l'entrée des temples, où ils sont aujourd'hui employés pour la musique; mais elle a eu raison de s'op-

^(*) Opmeier dit qu'en creusant aux environs du Capitole, on a déterré une table de bronze sur laquelle étoient écrites vingt-deux loix attribuées à Romulus; & ce sont ces préceptes, qui peuvent se combiner en vingt, que quelques écrivains nomment le double Décalogue de Romulus. L'article XV dit, Monstruosos partus quisque, sine fraude, cadito: & c'est de cette loi qu'il est question. & qui semble condamner en esset les Androgynes à la mort. L'article IX dit, Deorum fabulas ne credunto, & l'article X; Deos peregrinos prater FAVNVM ne colunto. Ces deux dernieres sanctions suffisent, me paroît-il, pour démontrer que tout ce prétendu code est apocryphe; puisque le Polythéisme étoit établi avant le regne de Numa: & Faune ne semble jamais avoir été adoré par les Romains comme une grande Divinité, il étoit entre le vulgaire des Dieux

SUR LES AMERICAINS! 95

poser de tout son pouvoir aux progrès d'une certaine engeance d'hérétiques qui, en interprétant à la lettre quelques passages obscurs de l'Evangile, ne se contentoient pas de se châtrer eux-mêmes, mais qui, par une fureur très-dangereuse au repos public, prétendoient châtrer tous ceux qui leur tomboient entre les mains: ce sont ces scélérats mélancoliques à qui l'Histoire Ecclésiastique donne le nom d'Origénistes.

a

1-

)-

té

r

1-

i-

25

ir

1-

2

e

e

Y

)_

in

It

e -

ıí

t.

Il semble que presque tous les peuples du monde ont eu de l'aversion pour les Hermaphrodites, sans qu'on puisse en alléguer le motif : en supposant que ces créatures, prétendues doubles, sussent de jouir d'elles-mêmes, selon la vaine opinion du vulgaire, cela suffiroit-il pour les haïr? ou les haïroit-on par envie? Il saut plutôt croire que l'antipathie vient des traits de la physionomie, qui est ordinairement peu gracieuse dans ces êtres mal constitués: on sait jusqu'à quel point la configuration des parties génitales se retrace sur le visage, & inslue, comme on l'a dit, sur le reste de l'économie animale.

On conserve à Rome une figure de marbre antique, représentant un Hermaphrodite couché, qui, quoique restauré par le Chevalier Bernin, d'une façon louche & absolument contraire au costume des Romains (*), laisse encore entrevoir les ruines d'une belle statue; mais on peut douter qu'elle ait été co-

^(*) Le Chevalier Bernin a couché cette statue sur une plinthe sormée en matelas picqué en carreaux, & a fait passer un pan de draperie sur l'une des jambes de la figure, pour couvrir la restauration faite dans cet endroit, où il a ajouté un nouveau pied. Les parties sexuelles de cet Hermaphrodite sont peu exprimées, & son attitude les

piée sur un sujet vivant, & qu'il y ait jamais eu un Androgyne si bien réussi, si parfait dans la Nature. Le statuaire, en voulant produire un composé voluptueux, si l'on peut parler de la sorte, aura travaillé d'imagination, en réunissant sous son ciseau des traits empruntés de ce que les deux sexes, dans la sleur de l'âge & dans la vigueur des passions, offrent de plus animé & de plus séduisant; quoique le bon goût, aussi sévere que le génie des Artistes est hardi, n'autorise pas ces productions combinées, qui malgré leur degré de persection apparente, n'en sont pas moins des beautés monstrueuses.

Je n'ignore point que Pline dit que les Hermaphrodites étoient, de son temps, très-recherchés, & qu'on les comptoit entre les délices & les derniers raffinemens du luxe (*).

D'où l'on peut juger jusqu'à quel point les débauches les plus effrénées avoient, après les regnes des Tibere & des Néron, perverti les mœurs, en étouffant les derniers germes de la liberté & de la pudeur, parce quele Despotisme est ennemi de toute vertu, & l'esclavage incapable de tout sentiment honnêre.

Unde nefas tantum Latiis pastoribus? unde

cache encore davantage. Le Comte de Caylus fait mention d'une autre statue antique qui représente aussi un Androgyne; mais elle n'est pas si célèbre que celle de Rome. (*) Gignuntar & utrisque sexus, quos Hermaphroditos yocamus, olim Androgynos vocatos, & in prodigite habitos, nunc veroin delicits. Hist. Nat. Lib. VII, cap. 111, quanti-

belle flatar; mile on pour dour it qu'e le uit ète ca-

un-

ire.

up-

illé

aits

de

lus

ille

rife

ré

u-

12-

&

ers

u-

es

ıf-

r,

8

311

è.

n-

Que des hommes livrés à des vices presqu'incroyables ayent careffé des monftres pour fatisfaire des goûts bizarres, cela est possible; mais il ne s'enfuit nullement que du temps de Pline les prétendus Hermaphrodites étoient plus accomplis & plus gracieux que ceux que les Anatomiftes ont successivement décrits de nos jours, & qu'ils nous dépeignent comme des fujets d'un extérieur révoltant. Celui qu'on montra à Parisen 1751, avoit la voix grave, la phyfionomie effrontée & impudente, la démarche d'un homme; il avoit beaucoup de barbe, beaucoup de poil fur tout le corps, qui étoit décharné ainsi que la poitrine, où rien n'annonçoit une gorge naissante; il n'éprouvoit aucun écoulement périodique. Enfin . c'étoit une fille âgée de seize ans, & très-hideuse, foit qu'elle prît les vêtements de l'un ou de l'autre sexe qu'elle s'arrogeoit tous deux, quoiqu'elle n'en est aucun en état de concevoir, ou de procréer, & elle étoit, malgré la surabondance supposée de ses organes générateurs, condamnée à la stérilité, ne pouvant faire aucun usage des parties viriles dont elle paroiffoit pourvue , à cause d'un double ligament qui les empêchoit de se relever, quoiqu'elles fussent d'ailleurs susceptibles d'érection, L'Hermaphrodite Nègre qu'on a fait voir à Londres, il y a quelques années, ne différoit point de celui dont on vient de parler, finon que la nuance de son teint couleur de suie ajoutoit beaucoup à sa laideur. Plus l'Hermaphroditisme paroît donc décidé, & plus l'individu en qui il se rencontre, doit-il sembler monstrueux, & par ner plus que Dapper dans la Delin stright dans pallos

Après cet exposé, qui peut donner une notion fatisfaisante de la nature des Androgynes & de leurs qualités, il faut reprendre l'article de la Floride où les premieres relations disent que ces personnes étoient fort fréquentes : ces relations affurent qu'on les y contraignoit à porter des habits de femmes, qu'on ne leur permettoit point de se couper les cheveux, qu'on les forçoit à voiturer les bagages & les vivres lorsque la horde alloit en course, ou à la guerre; qu'on les chargeoit de boucaner la chair du gibier, & d'exprimer le fuc du Mays pour la boisson des guerriers; qu'on leur faisoitsoigner les bleffes, & tirer les morts de la mêlée; en un mot, qu'on avoit tellement aggravéle joug de leur esclavage qu'on s'en servoit , comme on se sert ailleurs de bœufs & de chevaux, pour les plus durs travaux & les plus vils besoins (*).

Nous n'avons jusqu'à présent parlé de ce phénomene que dans la supposition qu'il a été bien observé; car si l'on consulte les voyageurs plus modernes, on les voit rejetter tous ces faits, & accuser les éctivains du seizieme siècle de s'être trompés sans réservé. Il n'est pas facile de déméler la vérité au milieu de ces contestations de différents témoins dont les rapports varient du tout au tout, & dont les continuelles con-

^(*) Abundat Floridia Hermaphroditis, quorum servili opera mancipiorum jumentorumque loco utundus intola. Hist. Undia Occid. Lib. 2. p. 163. Aut. Jasp. d'Ens. Ce passage a été copié par un grand nombre d'écrivains: l'Abbé Lambert, dans son Histoire de tous les peuples, parte de l'existence des Hermaphrodites de la Floride comme d'un fait indubitable: le Géographe Robbe ne la révoque point en doute, non plus que Dapper dans sa Description du nouveau Mondes tradictions

2-

113

οù

nt n-

ur

les

la

ar-

le

ur

e;

de

ert

ars

(0)

10-

é:

on

ns

11

ces

rts

m-

(21

era din

pié

des

tate,

des

ons

tradictions auroient pu pousser notre patience à bout. fi, en entreprenant ces Recherches fur l'Histoire naturelle des Américains, nous n'avions prévules difficultés qu'on auroit à y effuyer, & si l'on ne s'étoit résigné d'avance à entrer dans tous les détails & toutes les difcussions que des sentiments si opposés sur de mêmes faits exigent nécessairement de celui qui, après avoir désespéré de découvrir la vérité, cherche le plus grand degré de probabilité possible.

Les relateurs modernes conviennent qu'on a trouvé,& qu'on trouve encore dans la Floride, dans la Louifiane qui y est limitrophe, chez les Illinois & les Sioux, un grand nombre d'hommes habillés en femmes : ils conviennent que ces personnes travesties sont réellement esclaves, qu'elles ne se marient jamais, & qu'on ' leur impose tous les fardeaux dont on a déjà fait l'énumeration; mais cette coutume inouïe de déguiser des hommes & deles tyranniser est, à mon avis, aussi surprenante dans l'ordre moral, que la quantité d'Hermaphrodites dans l'ordre phyfique.

Le Pere Lafiteau, qui expliquoit tous les usages. comme le Pere Kircher déchiffroit tous les Hiéroglyphes, est le premier qui ait ouvertement nié l'existence des Androgynes Américains, & il s'est permis à cette occasion le raisonnement le plus étrange du monde. On fait, dit-il, que les prêtres de Cybèle s'habilloient en femmes, ainfi que les facrificateurs de Vénus Uranie: or comme les Cariens ont indubitablement peuplé les isles Caraïbes, il est très-certain qu'ils ont amené avec eux en Amérique le culte de la Déesse adorée en Phrygie; car après tout la Carie & Tome II.

la Phrygie n'étoient point des pays fort éloignés les uns des autres; il est très-certain encore que ces Asiatiques, d'abord établis dans les Antilles, ont passé, dans la suite, au continent, & qu'ils ont répandu leur Religion dans la Floride; & voilà pourquoi on a rencontré, parmi les peuples de cette partie du nouveau Monde, tant d'hommes habillés en semmes, que des voyageurs qui ignoroient à la sois la liturgie des Anciens & l'histoire de leurs voyages & de leurs émigrations, ont pris pour des Hermaphrodites; mais c'étoient des prêtres.

Quand on s'efforceroit d'imaginer une explication moins vraisemblable, ou plus absurde, ou plus ridicule, il ne seroit pas possible d'y réussir, & je doute que ce rêve de Lasiteau mérite une résutation sérieuse; car ensinces hommes travestis ne faisoient, chez les Florides, aucune fonction sacerdotale; ils ne se mêloient ni des Idoles ni des autels, desservis uniquement par les Javas, qui sont les véritables prêtres de la Floride; & ces Javas ne portent pas les vêtements d'un sexe dissérent du leur, & la Déesse de Phrygie leur est aussi inconnue que le Dieu Rubigo.

Si Lasiteau avoit essectivement étudié, comme il le prétend, la Liturgie des Anciens, il n'auroit pu ignorer que les Galles, ou les prêtres de Cybèle, étoient tous châtrés en l'honneur d'Atis, & que les Américains dont il s'agit, n'ont garde de se faire une opération de cette force. D'ailleurs le voyage des Cariens aux isles Caraïbes n'a pu venir dans l'esprit que d'un écrivain qui sans respect pour la vérité, & pour la vraissemblance, prodiguoit à chaque page les paradoxes & les fables les plus mal adroitement imaginées. Le

SUR LES AMERICAINS. 101

nom de Venus Uranie n'a jamais été prononcé parmi les barbares du nouveau Monde; & les Galles n'ont jamais été possédés de la manie d'aller au delà des mers, pour contraindre qui que ce soit à adorer Cybèle.

suris

ques,

uite.

dans

ni les

tant

s qui

toire

pour

ation

ridi-

loute

euse:

Flo-

oient

t par

ride;

fexe

auffi

me il

it pu

oient

méri-

péra-

riens

d'un

vraices &

. Le

Charlesvoix, qui n'a pu se dispenser d'abandonner en partie les opinions de son confrere, qu'il ose nommer un homme docte, n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures; au moins est-il difficile dese contenter de ce qu'il a écrit à ce sujet dans son style missionnaire. " On voyoit, dit-il, chez les Illi-, nois, des hommes qui n'avoient pas honte de pren-, dre l'habillement des femmes, & de s'affujettir à tou-, tes les fonctions propres au fexe , d'où il s'enfuivoit une corruption inexprimable: on a prétendu que cet , usage venoit de je ne sais quel principe de reli-, gion ; mais cette religion avoit, comme bien d'autres, , pris sa naissance dans la corruption du cœur; ou si "l'usage dont nous parlons, avoit commencé par "l'esprit, il a fini par la chair. Ces efféminés ne se , marient point, & s'abandonnent aux plus infames , passions; aussi sont-ils souverainement méprisés (*)."

On pourroit répondre à cela qu'il n'est pas dans les mœurs des sauvages de se gêner, asin de mériter le dernier mépris de leurs compatriotes; une telle conduite seroit même contradictoire chez un peuple civilisé, où l'on ne parvient à s'avilir que quand on cesse de se contraindre, que quand on secoue le joug des loix, ou celui des préjugés & des opinions. S'il étoit question de cet amour pervers, & de ce désordre

^(*) Histoire de la nouvelle France. Tome VI. p. 4.

contre nature que l'Historien de la Nouvelle France croit pieusement entrevoir sous cet usage, on pourroit répondre encore qu'il seroit contradictoire de maltraiter si injurieusement ceux qui auroient tant de droit à la reconnoissance: car ensin tous les hommes vicieux ne sont pas des hommes ingrats. On ne comprend pas d'ailleurs pourquoi des sauvages, adonnés à de telles débauches, seroient obligés de prendre des accoûtrements de semme; ce qui supposeroit parmi eux une police incompatible avec les droits, & l'indépendance de la vie sauvage & errante.

Il est vrai que les Américains ont été livrés, comme on ne l'a que trop prouvé, à cette corruption du goût & de l'instinct; mais il est vrai aussi que le Baron de la Hontan, qui avoit long temps vécu chez eux, & qui ne manquoit pas de génie pour faire des observations sérieuses, assure positivement que ces Illinois, pris par Charlesvoix pour des hommes esséminés, étoient de vrais Hermaphrodites.

Le compilateur la Martiniere, qui a rédigé, dans fon Dictionaire Géographique, le voyage de Coreal pour remplir l'article de la Floride, rejette aussi la réalité des Androgynes de cette province; & accuse tous ces sauvages masqués en semmes d'être adonnés à la Sodomie: il a, par conséquent, suivi le sentiment des Jésuites, c'est à dire le plus insoutenable.

La derniere relation tant soit peu détaillée que nous ayons de ces pays, est un Mémoire de Mr. du Mont que nous avons déjà eu occasion de citer, & qui écrivoit vers l'an 1750. Il dit qu'ayant parcouru un terrain de neuf-cents lieues sur les bords du Mississipi,

SUR LES AMERICAINS. 103

nce

roit

nal-

de

nes

m-

és à

des

mi

dé-

m-

du

Ba-

X,

1-

s,

5 .

ns

al

a-

US.

la

25

e

u

il n'a rencontré, parmi les différentes nations qui y habitent, aucun sujet Hermaphrodite, mais un nombre assez considérable d'hommes vêtus en semmes, & assudérable d'hommes vêtus en semmes, & assudérable d'un Alconand, ou d'une sorte de jupe pareille à celle que portent les sauvagesses. Mr. du Mont ne répond pas que les naturels de la Louisiane n'abusent très souvent de ces individus travestis, qu'ils traînent par-tout avec eux, & qu'ils accablent de corvées comme des sers attachés à la glebe : ils n'entreprennent jamais d'expédition, ne vont jamais en voyage, sans se saire accompagner par ces hommes positiches pendant qu'ils obligent leurs semmes à soigner leur ménage, & à garder la cabane.

On pourroit demander à un voyageur qui parle si pertinemment, s'il a eu assez de crédit, ou d'autorité pour se faire montrer les parties sexuelles de ces êtres incertains, & si avec cela les connoissances anatomiques ne lui ont pas manqué pour juger du degré de leur Hermaphroditisse? Il auroit dû dire pourquoi on voit entre les indigenes de la Louisiane, des hommes qui nés aussi libres que leurs compatriotes, consentent néanmoins à passer, toute leur vie, pour semmes, & qui s'acquitent volontairement des devoirs réservés au dernier des esclaves. Il faut avouer que c'est un grand problème, & qu'en comparant ce qu'on a écrit pour & contre l'existence des Androgynes Américains, on ne sait quelle opinion l'on doit accueillir, ou rejetter.

Si l'on suppose que les anciens relateurs se sont trompés, ce qui est possible, on ne diminue pas sensiblement la somme du merveilleux; puisque la coutu-

1 3

me que les modernes y substituent, offre un exemplé de la plus grande dépravation & de la derniere bizarrerie dont le cœur & l'esprit de l'homme soient capables, ou susceptibles.

D'un autre côté, il est permis de présumer que les voyageurs de ce siècle se sont trop hâtés d'expliquer, selon leurs propres idées, un usage qu'ils n'avoient observé qu'en passant, & qui auroit exigé de leur part des recherches plus exactes & plus précises: ils ont d'ailleurs varié sur la véritable patrie des Androgynes, & ne s'accordent nullement avec les premiers Historiens du nouveau Monde, qui ne sont aucune mention ni de la Louisiane, ni du pays des Illinois, ni de celui des Sioux.

Dans une ancienne description de la Floride, composée originairement en Anglais, & traduite en Latin par le Géographe Mercator, qui l'a employée dans le troisieme volume de son grand Atlas, il est dit que les habitants de cette province attendoient un âge trèsavancé pour se marier. Si cette circonstance étoit vraie, elle feroit soupçonner que l'indécision du sexe y étoit réelle; & ce soupçon acquerroit encore plus de force, fi à la relation de Mercator on ajoutoit celle qui a été publiée depuis, dans les ouvrages périodiques de Mr. Tensel, & dont l'auteur assure que toutes les sitles de la Floride se font circoncire, vers la vingtieme année, par la main de quelques matrones qui ont une connoissance particuliere de plusieurs espèces d'herbes de la classe des Sanguiborbes, qu'elles appliquent sur la plaie pour étancher le fang : cette Circoncision, exercée sur les filles, indique sans doute qu'elles y sont

SUR LES AMERICAINS. 105

fnjettes à quelque excroissance; & ence cas, on pourroit expliquer pourquoi on y soumettoit celles en qui ce défaut ne se corrigeoit pas, à la servitude perpétuelle; puisqu'on les regardoit comme des individus d'une nature insérieure, & d'une race abatardie; tandis que les Mexicains, par un préjugé encore plus barbare, dévouoient tous les Hermaphrodites à la mort.

olé

ar-

02-

ue

oli-

מי

de

:5:

0-

ers

ne

ni

1.

a

le

25

-

,

t

Pour réunir, dans un seul article, deux faits singuliers, qui ne semblent d'abord avoir d'autre rapport que leur singularité même, mais qui ont effectivement quelque analogie entr'eux, nous jetterons un coup d'œil sur la prétendue histoire des Amazones du nouveau Monde, qui avoient sondé, dit-on, un Etat puissant sur les rives du Maragnon, dans l'Amérique méridionale, où elles n'admettoient des hommes, ou plutôt des proletaires, qu'une sois par an. Mr. de la Condamine a recueilli les preuves que sournissent & les écrivains & la tradition encore subsistante, pour démontrer que cette république de semmes n'est pas une chimere ensantée par l'imagination romanesque des premiers conquérants Espagnols.

"Je reviens, dit-il, au fait principal. Si pour "le nier on alléguoit le défaut de vraisemblance, & "l'espece d'impossibilité morale qu'il y a qu'une pa"reille république de semmes pût s'établir & subsister,
"je n'insisterois pas sur l'exemple des Amazones Asia"tiques, ni des Amazones modernes d'Afrique; puis"que ce que nous en lisons dans les Historiens an"ciens & modernes, est au moins mêlé de beaucoup
"de fables, & sujet à contestation. Je me contente"rois de faire remarquer que s'il y a pû avoir des

11/11/1

, Amazones dans le monde, c'est en Amérique, où , la vie errante des femmes, qui suivent souvent leurs , maris à la guerre, & qui n'en sont pas plus heureu-, ses dans leur domestique, a dû leur faire naître l'idée. ,, & leur fournir des occasions fréquentes de se déro-, ber au joug de leurs tyrans, en cherchant à se faire , un établiffement où elles pussent vivre dans l'indé-, pendance, & du moins n'être pas réduites à la con-, dition d'esclaves & de bêtes de somme. Une pareil-"le résolution prise & exécutée n'auroit rien de plus , extraordinaire, ni de plus difficile, que ce qui arrive , tous les jours dans toutes les colonies Européennes " en Amérique, où il n'est que trop ordinaire que des , esclaves, maltraités ou mécontents, fuient partrou-, pes dans les bois, & quelquefois feuls, quand ils ne , trouvent pas à qui s'affocier, & qu'ils y paffent ainfi , plufieurs années, & quelquefois toute leur vie dans "la folitude (*)."

Le sentiment de cet Académicien, qui pendant sa navigation sur le sleuve Maragnon a interrogé plusieurs Américains, qui lui ont d'une commune voix affirmé l'existence des Amazones, est d'une grande autorité; mais cette autorité n'empêche point qu'on ne puisse sormer surce fait tant de doutes raisonnables, qu'il feroit ennuyeux de les proposer tous. Quand on auroit trouvé un nombre suffisant de semmes mécontentes pour en composer une République entiere, on n'auroit encore que la moindre partied'une sociétéen état desubsister : la difficulté seroit de prendre des hommes assez

^(*) Voyage de la Riviere des Amazones , p. 109. Paris 1745.

ù

-

e

.

-

-

15

e

28

-

e

G

S

t

Ċ

1

t

t

poltrons pour se laisser contraindre à faire des enfants. malgré eux, à des femmes qui les chasseroient, dès que l'ouvrage de la génération seroit achevé : & comme on ne procédoit, selon Mr de la Condamine, qu'une fois par an à la propagation, il faut que ces Amazones avent, même pendant leur groffesse, fait une chasse d'hommes, pour les avoir tout prêts quand l'année étoit révolue; car ces hommes ne venoient point se préfenter d'eux mêmes chez des femmes qui les haïssoient mortellement. Quant aux enfants nés de ces mariages momentanés, qu'en faisoit-on s'ils avoient le malheur d'être garçons? On me dira qu'il n'y avoit rien de plus commode que de les massacrer au sortir de la mere, ou enfin de les élever jusqu'à l'âge de cinq à fix ans, pour les exiler de l'état comme des criminels. Dans l'imagination cela est aussi possible que la République de Platon, ou celle de Thomas Morus; mais fi on veut faire quelque usage du jugement & de la réflexion, tout cet édifice s'abyme, & il n'en reste que des absurdités qui révoltent la Nature, ou qui l'anéantissent. Il seroit contradictoire qu'une femme eût une aversion violente pour les hommes, & qu'elle consent ît à la fois à devenir mere : il feroit monstrueux qu'une mere égorgeât ou exposât ses enfants, sous prétexte que ces enfants ne sont pas des filles. Est-il si aisé après cela de rassembler vingt à trente mille semmes insensées, homicides, & guerrieres? Le caractere du fexe le plus doux, le plus compatissant, & enfin, si l'on veut, le moins méchant, pourroit-il se démentir jusqu'au point de commettre régulierement, d'un commun accord, & de sang froid, des crimes qui ne se

commettent que rarement par quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir?

Æneas Silvius dit qu'une fille, nommée Valesca. qui avoit lu des livres de chevalerie & d'anciens Romans, attroupa, dans la Boheme, un nombre affez confidérable de femmes dont elle forma une espece de république; & l'on regarde comme un prodige que cette bande de Bohémiennes ait pû subsister pendant, neuf ans. Elle périt faute de pouvoir se propager; & voilà exactement ce qui a dû arriver par-tout à de tels établiffements, faits en dépit de la Nature, s'il est vrai qu'on en ait faits, & que le défaut de gouvernement & de police ne les ait pas diffipés encore ayant la neuvieme année. Quoiqu'un état monarchique ou despotique puisse être régi par une semme, on peut douter qu'un état aristocratique se laisseroit régir de même; au moins n'y en a-t-il aucun exemple averé dans l'histoire du monde: & il est très surprenant que les nations qui se sont tant de fois soumises, & qui se soumettent encore à l'empire d'une femme, ne se foient jamais foumises au gouvernement de plusieurs femmes; quoiqu'il paroisse absurde de supposer plus de lumieres, plus de capacité dans un individu qui commande arbitrairement que dans plusieurs qui partagent l'autorité, & qui la moderent. Si dans le premier cas on n'a non seulement dégénéré de la liberté. mais-même de la servitude, il n'étoit pas possible aux hommes de s'avilir davantage dans le fecond : ce n'est donc pas le mépris qu'ils ont craint sous une telle forme de gouvernement; mais ils ont vu que pout mouvoir les ressorts d'une Monarchie, ou d'un Em-

pire despotique, il ne falloit être capable que de vouloir, & que pour conduire un Etat Aristocratique il falloit être capable de gouverner: & en effet, si l'on y fait attention, on voit que le plus souvent là où les femmes regnent, les hommes gouvernent (*).

dus-

ca,

-05

fez

de

lue,

ant

er:

de

eft

ne-

tla

ou

tur

de

TÉ

ue

ſe

ſe

irs

us

ui

6-

é,

X

ft

r-

11

Si après cela, on venoit alléguer les témoignages d'Herodote, de Diodore de Sicile, d'Arrien, de Justin, on répondroit que ces témoignages ne peuvent prouver ce que la raison résute; & quand Quinte-Curce dit que l'Amazone Thalestris, qui commandoit à d'autres Amazones, vint des confins de l'Hircanie solliciter Alexandre à coucher trois nuits avec elle, je n'admire ni ne crois ce conte insipide, écrit en latin.

Que des Nègres, maltraités par ceux qui prétendent être leurs maîtres, s'échappent des colonies, s'enfuient dans des déserts & s'y cachent, cela est naturel: que ces Nègres déserteurs consentent plutôt à rester toute leur vie parmi les bêtes séroces, qu'à retourner aux pieds de leurs tyrans, cela est encore naturel. Mais y a-t-il le rapport le plus éloigné entre ces esclaves sugitifs, & des Amazones qui se perpétuent pendant plusieurs siecles? Car Mr. de la Condamine est

^(*) On connoît l'extravagance de cet Empereur qui créa à Rome un fénat de femmes. Le peuple qui avoit fouffert jusqu'alors, avec une patience presqu'incroyable, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude sous un prince surieux & avare, ne put se contenir à la vue de ce Tribunal; il se révolta & massacra son tyran pour avoir abusé excessivement de son pouvoir, en consiant les destins de l'Etat à des mains incapables de le gouverner. Cependant ce même peuple a été plusieurs sois gouverné par des Impératrices très-despotiques, sans qu'il ait montré le moindre mécontentement; & en cela il n'étoit pas en contradiction avec lui-même.

Indiennes, loin d'avoir fini au temps d'Orellana, à perfisté jusqu'à nos jours, & qu'elle subsiste encore au centre de la Guiane, c'est-à-dire dans un endroit où jamais les Européans ne pénetrent, & dont on ne peut, par conséquent, avoir aucune nouvelle.

Il n'est que trop vrai que les Indigenes de l'Amérique outrageoient fingulierement leurs épouses, & qu'ils avoient rendu leur condition aussi dure, aussi malheureuse qu'elle pouvoit l'être : je conviens après cela, qu'il n'est pas impossible que quelques-unes de ces femmes, fatiguées de la servitude, n'ayent pu se séparer de leurs maris, pour aller vivre à l'écart dans des lieux inhabités, en s'y fustentant de fruits sauvages & de gibier. Si l'on veut nommer ces créatures errantes & folitaires des Amazones, on changera du tout au tout l'état de la question, en donnant à des termes recus un sens nouveau; puisque nous ne prétendons rien dire d'autre, finon qu'il n'y a jamaiseu, ni au nouveau Monde ni ailleurs, une véritable république de femmes conféderées, & unies par un pacte social, par des loix & des constitutions particulieres, qui ayent propagé leur race & leur empire pendant plufieurs âges, en n'admettant parmi elles des hommes qu'une fois par an.

Si toutes les fables n'ont pas tiré leur origine de la vérité ou de la vraisemblance, au moins y en a-t-il beaucoup qui ont eu leur source dans un fait vrai mal interpreté. On trouve dans plusieurs anciennes relations, & même dans les Lettres de Fernand Cortez à Charles-Quint, que les Espagnols, en pénétrant dans

SUR LES AMERICANS. III

mes

core

lroit

n ne

mé-

, &

uffi

près

de

u fe

lans

va-

er-

du

des

oré-

eu,

ré-

cte

res,

ant

m-

de

t-il mal ela-

zà

ans

de petites isles situées à la plage orientale de l'Amérique, y virent quelques troupes de femmes, qu'on prit fort mal à propos, dit Pierre d'Angleria, pour des Amazones : c'étoient des prêtresses ou des Religieuses, qui, en vivant dans le célibat strictement dit, avoient, par leurs austérités réelles & leurs prétendus fortileges, acquis tant de considération & de crédit qu'on venoit les consulter comme des oracles, ou comme des Sibylles; & les Indiens labouroient gratuitement leurs champs, y plantoient le Manihot, & en faisoient pour elles la récolte, ce qu'on peut nommer un excès de dévotion dans des hommes si paresfeux. On ne fera pas tenté de former des doutes sur l'existence de ces Vestales Américaines, si l'on se rappelle que Strabon rapporte qu'il y avoit de fon temps, sur les côtes de France, une isle habitée par des Druidesses, ou des femmes Gauloises qui avoient fait vœu de chasteté : les Chroniques septentrionales font aussi mention de quelques isles de l'Angleterre & de la Suede, occupées anciennement par des vierges facrées. Il y a eu de ces vierges parmi les anciens Bataves (*), parmi les Germains, & en géneral parmi

^(*) Picart, dans ses Antiquités du pays de Drenthe & de la Frise, dit que les gens de la campagne s'imaginent que les vierges blanches, qui ont été les prêtresses des anciens Bataves, reviennent encore, toutes les nuits, errer autour des vieux tombeaux qu'on rencontre dans le pays : ils en sont si fortement persuadés qu'il n'est pas possible de les guérir de cette superstition, qu'on retrouve chez différentes nations de l'Allemagne, & à plus de deux-cents lieues de la Hollande : ce qui n'est pas surprenant, puifque les Germains paroissent avoir fait encore plus de cas de leurs Prêtresses que les Bataves mêmes, comme nous l'ayons remarqué en parlant de Velleda.

tous les Sauvages du monde, qui, par un consentement universel & incompréhensible, ont supposé la plus haute vertu, & le mérite le plus éminent, dans les personnes de l'un & de l'autre sexe qui embrasfoient volontairement la vie célibataire, pour se dévouer au service des autels : il paroît néanmoins que dans l'antiquité les femmes se sont, par ce sacrifice. attiré encore plus de respect que les hommes; leur foiblesse a donné de l'éclat à leur courage, & leur efforts ont paru plus qu'humains. Le préjugé sur l'excellence du célibat n'est donc qu'une opinion imaginée au fond des bois, par des barbares, & adoptée par les peuples civilisés sans savoir pourquoi : car pourquoi y avoit-il des convents de filles parmi les Péruviens & les Mexicains avant l'arrivée des Espanols? On pourroit demander pourquoi il y en a dans l'Europe, si c'étoit l'usage d'exiger la raison d'un abus que la Religion autorise, que les loix tolerent, & que la Nature reprouve. Prudence a fait une Satyre Chrétienne contre les Vestales qui étoient encore à Rome de son temps, à qui il fait un crime d'avoir conservé leur virginité: si ce pieux déclamateuravoit pû prévoir alors que la Chrétienté seroit un jour furchargée de Religieuses, il se seroit tû. Cependant les anciens avoient des raisons fort plaufibles qui ne subsistent plus : ils admettoient les femmes aux premieres fonctions facerdotales; & c'eft à ce titre qu'ils exigeoient d'elles la continence aussi longtemps qu'elles étoient employées dans la prêtrise, qu'il leur étoit libre d'abdiquer, & ensuite de se marier quand elles en avoient l'inten-

tion (*). Or, comme les Chrétiens du troisieme siècle jugerent à propos d'exclure à jamais les femmes des premieres & des secondes fonctions sacerdotales, en réformant les Diaconesses qui subsistoient encore alors dans l'Eglise, ils anéantirent, par cette sanction, toutes les raisons qu'on pourroit alléguer pour défendre le célibat monastique des filles, qui souffrent dans leurs cloîtres ce qu'aucune femme n'a jamais fouffert dans les sérails de l'Orient; & le fanatisme les fera

ente-

ofé la

dans

braf-

e dé-

s que

fice,

leur

leurs

é sur ima-

optée

: car ni les

Efpa-

dans abus

t, &

tyre re à

voir

voit

jour

pen-

ibles

em-

c'eft

ence

is la

en-

ten-

(*) Chez les Romains les prêtresses des différentes Divinités avoient le droit d'abdiquer le sacerdoce, hormis les Vestales, qui devoient accomplir le terme pref-crit par les statuts liturgiques de Numa: une fille pouvoit entrer dans le College de Vesta à l'âge de sept ans, & se retirer à l'âge de trente. Après vingt-trois ans de fervice, elle étoit réputée émérite, & acquéroit la liberté de se marier, comme on peut s'en convaincre en lisant, dans les Poesses de Prudence, la Satyre qu'on vient de citer : il est assez surprenant que cet écrivain dise, dans son li-belle, que les Ex-Vestales qui entroient dans le lit conjugal, n'y apportoient plus une seule étincelle du fen de l'amour, que les désirs & la vieillesse avoient éteint dans leur cœur usé: une Ex-Vestale qui se marioit à trente ans n'encouroit certainement pas ce reproche ; puisqu'il y a tant de filles qui, sans avoir été Religieuses, ne se marient pas avant ce temps-là, & qui donnent des preuves fréquentes de fécondité chez tous les peuples de l'Europe.

Cette liberté de se marier, accordée aux Vestales, est fans doute la cause du peu de désordres éclatants dont leur College a été accusé, même par les premiers Chrétiens. L'Abbé Nadal, qui n'avoit apparemment rien de mieux à faire, a calculé que pendant onze-cents ans que l'ordre de Vesta a subsisté, il n'y a eu que dix huit à vingt Vestales punies publiquement pour crime de chafteté violée au premier chef. On peut juger après cela s'il n'est pas vrai, comme nous l'avons dit, que les anciens n'exigeoient la continence qu'aussi long-temps que duroient les sonctions facerdotales. Et nos Religieuses modernes de quelles fonctions s'acquittent elles? De pleurer peut-être l'indifcré-

tion de leurs vœux & la barbarie des hommes.

fouffrir aussi long-temps que la barbarie des hommes laissera subsister de tels établissements; c'est aux hommes qu'il faut s'en prendre. Les peuples barbares en témoignant tant de respect pour la virginité de leurs Prêtresses, sont partis d'un principe faux; mais ce principe une sois reçu, ils en ont tiré des conséquences justes: ils ont supposé que ceux qui avoient affez d'empire sur eux-mêmes pour étousser leur instinct, seroient sans passions; & c'est dans cette supposition qu'est l'erreur & la source du préjugé: c'est un sophisme de la Superstition, qu'il seroit aujour-d'hui inutile de résuter, puisque l'expérience de tous les siècles a dû convaincre les hommes que le célibat n'a rien de commun avec la vertu, ni la vertu avec le célibat.

Si ce ne sont pas ces espèces de vierges sacrées de l'Amérique dont nous venons de parler, qui ont donné lieu à la fable des Amazones, il est possible encore que François Orellana, en voulant prendre terre fur l'un ou l'autre rivage du Maragnon avec un brigantin qu'il avoit volé à Gonzale Pizarre, trouva en 1541 quelques Indiennes effrayées, qui dans la crainte d'être égorgées, tâcherent de s'opposer à son débarquement : cet aventurier, de retour en Europe, exagéra fon histoire qui auroit pû lui arriver par tout; & la Chancellerie Espagnole, à qui les titres les plus outrés n'ont jamais rien coûté, le nomma, par des Lettres patentes, Gouverneur-Généralissime du fleuve des Amazones, pour le récompenser de les avoir subjuguées au nom de Sa Majesté Catholique. Les Historiens Turcs auroient bien plus de raison de donner le nom d'Ama-

d'Amazones à quelques femmes Italiennes, excessivement fanatiques, qui au temps des Croisades allerent par troupes pour conquérir la Terre Sainte, & furent prises par les Sarrasins qui les violerent.

Il reste à observer qu'Orellana est le seul des conquérants d'Europe qui ait prétendu avoir trouvé en Amérique des femmes armées : il n'en a été question ni avant ni après lui. Et quoiqu'on ait acquis infiniment plus de connoissances sur les différents peuples des Indes Occidentales qu'on n'en avoit en 1541; quoiqu'on ait pénétré dans toutes les terres qui bordent le Maragnon, & parcouru tout l'efpace occupé par l'ancienne nation des Yurimaguas, on n'y a découvert aucun vestige d'une telle République: on n'en a jamais rencontré un individu. Si l'on examinoit donc ce fait suivant les loix de la Critique historique, il faudroit encore rejetter l'existence des Amazones comme une fable, malgré l'autorité du Jésuite d'Acugna, qui sans avoir jamais vu des Amazones, dit que celles de l'Amérique se coupoient une mamelle; ce qui n'est pas plus dangereux, felon lui, que de se couper les cheveux ou les ongles.

Quant à la tradition des Indiens, elle n'est d'aucun poids; quoiqu'ils ayent, dans leur langage, un mot exprès pour signisser des semmes qui n'ont pas de maris; car si ces Indiens étoient venus voyager en Europe pour y recueillir à leur tour les traditions, on leur auroit attesté des absurdités semblables parmi les gens de la campagne, qui ont dans leur langage des mots exprès pour signisser des spectres, des Wampi-

Tome II.

mmes homrbares ité de

mais conféroient ur in-

c'est ijour-

célivertu

es de i ont e enterre igan-

d'êquegéra

& la

Lete des

uées ien**s**

nom ma-

res & des revenants: on leur auroit dit, nous tenons de nos peres, & nos peres tenoient de nos ayeux que l'enchanteur Merlin transporta des Montagnes pour faire sa digestion, & que le diable sit en Angleterre la chaussée des Géants, pour chagriner St. George. Si ces Indiens avoient continué leur route jusqu'en Espagne, que ne leur eût-on pas dit avant de les bruler? Le peuple est par toute la terre le même, c'est un enfant incapable de témoigner, & les Philosophes ne devroient non plus s'arrêter à son témoignage qu'un juge à la déposition d'un imbécille.

co

ra

cifi

art

ľH

ne

en

Lu

pris

fave

anc

riqu

les]

extr

men

cette

aute

des d

indu

I

Les noms imposés aux rivieres, aux montagnes, aux monuments, aux bras de mer, aux provinces, ne font rien moins que des autorités historiques qui prouvent que les personnes & les faits auxquels ces noms font allusion, soient des faits & des personnes réelles: ce seroit un raisonnement étrange que de dire, il y a en Amérique un fleuve immense que quelques Européans nomment le fleuve des Amazones; donc il y a, ouil y a eu des Amazones en Amérique. Autant vaudroit-il dire qu'il y a eu jadis en Italie un homme dépourvu de tous biens, nommé Pierre, qui acheta du Sénat Romain toute la Campagne de Rome, puisqu'elle porte encore, après dix-sept-cents-ans, le nom de patrimoine de St. Pierre.

Il n'y a pas en Amérique de province, où il y ait des maisons d'émeraudes & des montagnes d'or : il faut cependant, dira-t-on, qu'il y ait un Eldorado, puisque les Jésuites & un philosophe Anglais l'ont cherché. Ensin, si l'on admettoit la méthode de démontrer la nature des choses par les noms qu'elles

portent, il faudroit renoncer au sens commun: il n'y auroit plus rien de réel dans l'univers; & notre globe deviendroit un séjour enchanté, habité par l'illusion & l'erreur.

SECTION IV.

De la Circoncisson & de l'Infibulation.

A Vant que de décrire quelques usages bizarres, communs aux peuples des deux continents, on traitera ici plus en détail de tout ce qui concerne la Circoncision, que l'on a aussi trouvée en Amérique; & cet article nous fournira plusieurs observations relatives à l'Histoire naturelle de l'homme, que nous tâchons de ne pas perdre de vue dans les matieres les plus stériles en apparence.

Les arguments employés par Mrs. Marsham & Ludolph, pour démontrer que les Hébreux avoient pris en Egypte la mode de se circoncire, ont en leur faveur la vraisemblance, & des autorités d'écrivains anciens, qui me semblent former une preuve historique irrécusable; mais on pourroit demander d'où les Egyptiens étoient venus eux-mêmes à cette idée extraordinaire de se retrancher une membrane du membre génital: & en remontant ainsi à l'origine de cette pratique, on découvriroit, non le nom de son auteur qui ne nous intéresse point, mais la situation des contrées où la Circoncision a commencé, & c'est indubitablement entre l'Equateur & le trentieme degré

de latitude septentrionale : aussi cette vaste portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circoncises que le reste de la terre habitée. Il est vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Pégüans, & les Chinois répandus entre ces latitudes sont restés incirconcis; ce qu'on doit uniquement attribuer à la dissérence de leur climat. Car on sait que de certains pays, quoique situés sous les mêmes paralleles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres causes actives.

· Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circoncision parmi aucune nation du Nord, & si l'Histoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voifins de la Ligne & du Tropique du Cancer; il faudra convenir que c'est là où elle a pris naissance, soit que les Egyptiens en ayent été les inventeurs, foit qu'ils l'avent reçue des Ethiopiens, qui paroissent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil fituées dans la Zone Torride, & s'être étendus, dans la suite, vers le Delta, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, & en creusant des fossés pour saigner les marais de la basse Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier, ce que le besoin a pu enseigner à plusieurs à la fois ; puisque l'amputation du prépuce est moins un acte religieux qu'une nécessité physique. J'avoue que le fanatisme, ayant trouvé cette cérémonie établie, s'en est comme emparé, & en a fait une application outrée & déraisonnable, parce qu'il n'y a point de raison dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accord m
je
Ji
p
la
ri

gl be qu qu

ch

fit ha

de cir

la l

ne fens

du proit

éter

dent pas sur les véritables causes qui ont porté les premiers Orientaux à se circoncire, & que la plupart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce sujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philosophie à beaucoup d'absurdités, assure que la Circoncision favorise à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une forte de charbon qui naît, selon lui, indistinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'est pas vraisemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Palestine seule engendroit cette indispofition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin del'Afie, s'en seroient apperçu, comme ils se sont apperçu de la Lèpre qui y tient au climat, & de la Phlyctene, ou de la fausse Gonorrhée, qui n'a pas respecté les Hébreux circoncis, puisqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélere la propagation de l'espèce humaine, c'est affirmer une erreur, parce qu'on donne un sens illimité à une proposition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perse méridionale, & l'Abyssinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroissement s'y étend aussi sur les semmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion: cette longueur du prépuce, lorsqu'elle est la plus excessive, pourroit dans quelques sujets empêcher le libre exercice

de latitude septentrionale : aussi cette vaste portion du Globe contient-elle encore aujourd'hui plus de nations circoncises que le reste de la terre habitée. Il est vrai que les Siamois, les Tunquinois, les Pégüans, & les Chinois répandus entre ces latitudes sont restés incirconcis; ce qu'on doit uniquement attribuer à la dissérence de leur climat. Car on sait que de certains pays, quoique situés sous les mêmes paralleles, peuvent varier extrêmement entr'eux, par rapport à la température & à d'autres causes actives.

d

je

Ju

pe

la

ri

gl

qu

qu

m

ha s'e

la

de

cir

pr

ne fen

que

F.g

me éte

ch

du

Si l'on ne découvre donc aucune apparence de circoncision parmi aucune nation du Nord, & si. l'Histoire nous apprend qu'elle a été, de temps immémorial, pratiquée dans quelques pays voifins de la Ligne & du Tropique du Cancer; il faudra convenir que c'est là où elle a pris naissance, soit que les Egyptiens en ayent été les inventeurs, foit qu'ils l'ayent reçue des Ethiopiens, qui paroissent en effet avoir peuplé primitivement les rives du Nil situées dans la Zone Torride, & s'être étendus, dans la suite, vers le Delta, qu'ils auront tiré des eaux en élevant des digues, & en creusant des fossés pour saigner les marais de la basse Egypte. Cependant on ne doit attribuer à aucun peuple en particulier, ce que le besoin a pu enseigner à plusieurs à la fois ; puisque l'amputation du prépuce est moins un acte religieux qu'une nécessité physique. J'avoue que le fanatisme, ayant trouvé cette cérémonie établie, s'en est comme emparé, & en a fait une application outrée & déraisonnable, parce qu'il n'y a point de raison dans les fanatiques. J'avoue encore que les auteurs modernes ne s'accor-

dent pas sur les véritables causes qui ont porté les premiers Orientaux à se circoncire, & que la plupart rejettent tout ce que Philon, le moins ignorant des Juifs, a écrit à ce sujet. Ce Philon, qui allioit un peu de philosophie à beaucoup d'absurdités, assure que la Circoncision favorise à la fois la population dans l'Orient, & y exempte les hommes d'une forte de charbon qui naît, selon lui, indistinctement au bas du gland de tous les incirconcis; mais les Médecins Arabes ne parlent pas de ce charbon dans leurs écrits que le temps a épargnés; & il n'est pas vraisemblable qu'ils auroient négligé de décrire une maladie endémique. Si la Palestine seule engendroit cette indispofition, tous les Gentils & tous les Chrétiens qui ont habité & propagé dans ce malheureux coin de l'Afie, s'en seroient apperçu, comme ils se sont apperçu de la Lèpre qui y tient au climat, & de la Phly ctene, ou de la fausse Gonorrhée, qui n'a pas respecté les Hébreux circoncis, puisqu'ils s'en plaignent dans leurs anciens livres.

Affirmer avec Philon que le retranchement du prépuce accélere la propagation de l'espèce humaine, c'est affirmer une erreur, parce qu'on donne un sens illimité à une proposition qui ne peut être vraie que par hazard. Dans l'Arabie, dans la haute Egypte, la Perse méridionale, & l'Abyssinie, les hommes ont le prépuce fort long; & cet accroissement s'y étend aussi sur les femmes, dont les nymphes s'épanchent encore davantage à proportion: cette longueur du prépuce, lorsqu'elle est la plus excessive, pourroit dans quelques sujets empêcher le libre exercice

de la copulation, & ce n'est que dans de tels cas particuliers, qu'il est possible que la Circoncision faciliteroit la reproduction, comme le dit Philon (*). Mais le plus grand motif, & le seul peut-être qui a contraint les premiers habitants de ces contrées à fe circoncire, c'est qu'ils ont voulu se garantir des vers qui s'y engendrent entre les replis du prépuce & fous le gland; ce qui ne doit pas plus nous étonner que de voir des insectes énormes naître, croître, & propager dans les intestins, dans le sang & les sucs du corps humain, dont il n'y a aucune substance qui ne puisse entretenir & sustenter des quantités innombrables d'animalcules. Les ablutions que tous les Législateurs Orientaux ont, dans tous les temps, non-seulement recommandées comme un conseil de santé, mais prescrites comme une loi inviolable de l'état, prouvent combien la propreté est nécessaire aux peuples de ces climats; mais il faut que les ablutions & les frictions avec le fable, dont on se sert au défaut de l'eau, ne suffisent pas pour déraciner & détruire ces fortes de vers, dont on ne peut peutêtre arrêter entièrement la multiplication qu'en retranchant la partie même où ils s'attachent pour multiplier: & cela est d'autant plus probable que les Chrétiens de l'Abyssinie ont combiné la Circoncision avec le Baptême : des moines, envoyés dans ce pays par la Propagande, furent très-scandalisés de ce contraste, les la nier fession de la & d Evê fort de la Cler constrépo coup

fe co II fion Par-t imm côtes d'Or y fer l'orga vatio à s'éc furab dont mes b cifion tes les où le cemen

^(*) L'on est aussi quelquesois obligé en Europe de circoncire de certains individus en qui l'organisation du prépute est si vicieuse qu'ils ne sauroient engendrer si l'on ne leur faisoit une amputation, ou tout au moins une incision.

& vinrent, pleins de zele & de charité, accuser à Rome les Abyssins de judaïser; & on alloit les excommunier, lorsqu'ils présenterent au Pontise Latin une confession de soi dans laquelle ils assurent qu'ils n'usent de la Circoncision que comme d'un remede physique, & du Baptême comme d'un remede spirituel; & un Evêque d'Abyssinie qui se trouvoit à Lisbonne, sut sort indigné de ce qu'on ne voulut pas lui permettre de lire une messe dans la Patriarchale, parce que le Clergé Portugais lui objectoit d'être circoncis, & par conséquent hérétique: je vous déclare à mon tour, répondit-il, ennemis de Dieu, parce que vous vous coupez la barbe, & que vous brulez des hommes qui se coupent le prépuce.

Il est facile de distinguer les pays où la Circoncifion est indispensable, d'avec ceux où elle est inutile. Par-tout où cette opération a été pratiquée de temps immémorial, comme en Arabie, en Egypte, sur les côtes du Golfe Perfique, sur les rivages de la mer d'Ormus, dans l'Ethiopie &c, on peut assurer qu'elle y fert à corriger les inconvénients qui résultent de l'organisation vicieuse du prépuce, qui, selon les observations du Docteur Drake, est la partie la plus sujette à s'écarter des proportions ordinaires, & à pécher par furabondance, & par cohéfion avec d'autres parties dont elle doit être naturellement dégagée dans les hommes bien constitués. Quant aux contrées où la Circoncision peut être réputée comme superflue, ce sont toutes les provinces de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, où le Mahométisme l'a introduite, depuis le commencement du septieme siècle jusqu'au milieu du dix-

septieme, temps auquel les Turcs ont cessé de conquérir.

Les anciens Indous adonnés au culte de Bra & de la vache, & les anciens Persans adonnés au culte du feu & de Mithra, ne se circoncisoient point : il seroit donc absurde de supposer que le climat de la Perse & de l'Inde eût tellement changé depuis Porus & Xerxès, que cette opération, inconnue & par conféquent inutile alors, feroit devenue nécessaire maintenant. On peut faire la même observation à l'égard de la Grèce, oùil n'y a plus d'habitants incirconcis, tandis que les anciens Grecs avoient la circoncision en horreur: elle n'y tient donc ni à la qualité du fol, ni à la constitution des Indigenes : c'est donc le produit du fanatisme que des étrangers y ont répandu & maintenu par la force des armes. C'est à l'aveugle obstination des Orientaux, qui ne veulent rien innover, ni dans les mœurs ni dans les coutumes, qu'on doit attribuer l'acharnement avec lequel les zélateurs Musulmans ont de tout temps, & contre leurs intérêts, exigé de leurs Prosélytes le retranchement du prépuce, que leur loi rophete n'ordonnent pas. Mahomet avoit été erconcis dans son enfance, avant que d'avoir conçu la moindre idée de s'ériger en réformateur ou de contrefaire l'inspiré: en adoptant un usage établi en Arabie, la pensée ne lui vint point de le prescrire par une fanction particuliere de son Koran, parce qu'il ne put prévoir alors jusques où sa secte, en devenant religion, s'étendroit un jour: il comptoit que le dernier effort de sa politique étoit de convertir ou d'assassiner, avant sa mort, tous les idolatres de la Péninsule Arabique,

foi ner fro qui

par

dex

cro

dir une vifa uns

con gy P

faire mat des tous

ce 8

font dans il m

ne f

l'Hi

& ces idolâtres mêmes étoient circoncis. Il ne s'agiffoit donc pas d'imaginer une nouvelle loi pour ordonner un usage si universellement reçu qu'il ne sousfroit pas la moindre contradiction de la part de, ceux
qui disputoient sur tous les autres points de leur
croyance, par une malheureuse soiblesse, commune
aux peuples barbares & aux nations civilisées, magnis
parvisque civitatibus commune vicium.

1

t

2

-

ıt

il

1-

V

n

16

ce

)-

es

er

nt

irs

oi

té

la

n-

2-

ne

ut

η,

ort

int

е,

8

- Si, par la derniere des fatalités, les Juifs étoient devenus conquérants, ils auroient eu plus de raison d'infifter sur la Circoncision, qu'ils regardent comme une institution divine, pendant que les Turcs ne l'envisagent que comme une tradition pieuse; mais les uns & les autres l'ont reçue d'un pays où l'on se circoncisoit pour des causes naturelles, les Juiss de l'Egypte où la propreté l'exigeoit, & les Mahométans de l'Arabie où la longueur du prépuce la rendoit nécesfaire. L'excrescence de cette membrane dans des climats chauds ne doit pas plus furprendre que le goître des Tirolois dans des climats tempérés, & en général tous les Orientaux ont le tissu des paupieres plus mince & plus étendu que les Septentrionaux. C'est sans raison que quelques auteurs rejettent ce que les relations disent de l'excès du prépuce parmi plusieurs nations de l'Afie & de l'Afrique; puisque ces auteurs font contraints d'avouer que cette excrescence y a lieu dans les femmes, qu'on n'y circonciroit point fans cela: il me paroît contradictoire de prétendre que le climat ne fauroit produire dans un fexe ce qu'il produit dans l'autre de l'aveu de tous les voyageurs; aussi l'Histoire ne fournit-elle aucune raison de croire que Tome II.

to

n

n

le

da

vé

qu

ra

de

tio

fen

me

inft

qu'

par

fou

qu'o

mes

phe

touc

moy

qu'o

nom

nité, roifle vierg

Qu

qui p

callof

qu'on

qui er

la circoncision des mâles soit un usage plus récent, plus moderne que l'Excisson des semmes (*), qui se fait par le retranchement des Nymphes, vers la trentieme année, comme Belon & Chardin l'assurent positivement; parce qu'avant cet âge, les ailes ne débordent pas encore assez pour qu'on puisse en détacher les extrêmités. Il y a des pays où on y applique un fer rouge, afin que la peau, une fois crispée, ne recroisse plus; ce qui arrive, dit-on, lorsqu'on se contente de la couper. Cette opération, uniquement inventée pour faire disparoître la difformité la plus dégoûtante qu'on puisse imaginer, n'a rien de commun avec la Religion; & elle se pratique dans tout l'Orient, non par la main des Imans, des Moulahs, des Marabous, mais par celle des matrones : les femmes ainfi excises n'acquièrent d'autre privilege que celui d'oser entrer dans les Mosquées; d'où elles sont exclues, avant cette cérémonie, par une indulgence finguliere du Mahométisme, qui les dispense d'aller au sermon & au Paradis.

Les anciens Médecins, comme Aetius & Paul Aeginete, qui parlent de l'excision, disent que de leur temps on coupoit non seulement les Nymphes, mais qu'on enlevoit tout le prépuce avec une partie du cli-

^(*) Nous nous sommes servis du terme d'Excision pout agnisser l'opération qu'on fait aux semmes; nous l'avons emprunté des anciens traducteurs de Strabon, qui ont très-bien rendu le texte gree par la phrase de mulieres judaicè excisa, pour signisser des semmes circoncises à la façon des Juiss; quoique les Juiss modernes protestent qu'ils n'ont jamais adopté cet usage Egyptien: cependant il est très-vraisemblable qu'ils l'ont pratiqué.



toris. Quoique cette partie soit spongieuse, & qu'elle ne contienne pas un grand concours de vaisseaux, il n'en est pas moins vrai que l'amputation en est périlleuse, lorsqu'on n'y emploie pas des personnes versées dans la Chirurgie, que les Orientaux n'ont jamais cultivée: & ce n'est qu'en égorgant une infinité d'enfants, qu'ils parviennent à faire quelques eunuques coupés à ras: d'ailleurs le retranchement de la partie supérieure del'Oestrum Veneris seroit plutôt une véritable castration qu'une fimple excision; puisqu'elle détruiroit la sensibilité dans l'endroit où elle est la plus vive; ce qui me porte à penser qu'Aeginete & Aetius ont été mal instruits dans ce qu'ils rapportent de cette opération, qu'ils semblent avoir outrée pour la rendre ridicule, parce qu'ils ignoroient apparemment qu'elle est trèssouvent nécessaire. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on ne circoncit pas aujourd'hui autrement les femmes en Abyssinie, qu'en leur raccourcissant les Nymphes avec une espèce de ciseaux bien aiguisés: on ne touche pas au clitoris, & la plaie se guérit par le moyen des poudres astringentes & des gommes. qu'on y répand pour étancher le fang. Les Abyssins nomment cette cérémonie la régénération de la virginité, parce que les femmes qui l'ont essuyée, leur paroissent avoir quelque foible ressemblance avec les vierges.

r

t

u

u

2-

11

is

li-

ut

ns

jufa-

ent

ant

Quant à cette opération dont parle Mr. Thevenot, qui prétend que les Egyptiennes sont sujettes à une callosité qui se maniseste au-dessus de l'Os pubis, & qu'on enleve avec des cauteres, il n'y a aucun auteur qui en fasse mention: si non-obstant ce silence uni-

L 2

versel, les semmes d'Egypte ont ce caractere singulier; ce doit être le même que celui qu'on remarque dans les Hottentotes, à qui le Jésuite Tachard donne un tablier naturel; & cetablier dont on a ensuite exagéré la longueur & la forme, est, dit-on, une membrane flottante qui pend depuis le bas de l'abdomen, & selon d'autres, depuis le nombril, jusqu'à la moitié des cuisses; & l'on ajoute que les Hottentots sont, à cause de cette désectuosité, contraints de procéder à la copulation comme les crapauds; mais il y a trop de voyageurs qui en passant au Cap de bonne Espérance, y ont vu, dans la maison de correction, des Hottentotes faire oftentation de Ieurs appas, dans la vue de gagner deux à trois piastres, pour qu'on ne soit pas mieux instruit là-dessus de nos jours. Cet appendice n'est ni détaché, ni membraneux, ni aussi étendu qu'on l'a cru : c'est une excrescence calleuse, dure, & qui, loin de descendre sur les cuisses, ne recouvre que la moindre partie des organes de la génération, & ne gêne en rien les maris Caffres dans leurs fonctions. Nous favons d'une personne qui a vécu cinquante trois ans à la pointe de l'Afrique, que les femmes, en s'y servant de bandages dans leur jeunesse, pourroient prévenir cette difformité, si elles en avoient la moindre envie : elles ont aussi les nymphes fort épanchées, & ignorent la méthode de l'Excision, dont elles auroient bien plus besoin que n'avoient les anciens Hottentots de l'amputation d'un testicule, qu'ils ne se sont jamais retranché, comme le dit l'exagérateur Kolbe, afin de se faire initier dans une confrérie. mais dans l'idée de se rendre plus légers à la course;

da

di

for

de

l'e ép

roie

con

alla

lui c bare

plup foit

on é

mere

deux ou qu

occu

fe cha d'égo

ctere

ambu

& il n'étoit pas rare alors d'y voir des hommes qui s'étant fait ôter un testicule à dix ans, se privoient du reste de leur virilité à quarante. Aujourd'hui cette bizarrerie a absolument sini, & de tous les Hottentots qui habitent autour du Cap, il n'y en a plus qui soient Monorchis (*), & ils n'en courent pas moins

(*) On nomme Monorchis les hommes qui n'ont qu'un testicule, & Triorchis ceux qui en ont trois; ce qui arrive fort rarement; & les sujets en qui cette surabondance se rencontre, ne sont pas plus puissants que les Monorchis, & ceux-ci ne sont pas plus foibles que les hommes ordinaires. L'Histoire nous apprend que Sylla & Tamerlan

étolent nés Monorchis.

u

re

١,

1-

1-

2,

nt

rt

nt

n-

ils

2-

e;

Quant aux anciens Hottentots, ils s'ôtoient un testicule dans l'idée que cette espèce de castration les rendoit plus habiles à la course & à la chasse; car les autres motifs que dissérents Voyageurs ont allégués pour expliquer cet usage, sont faux & ridicules. On a dit, par exemple, que ces sauvages se mutiloient de la sorte, parcequ'ils craignoient de faire des enfants gémeaux; ce qui n'est pas, puisque l'expérience leur a continuellement démontré que leurs épouses accouchoient très-souvent de deux enfants malgré l'amputation d'un testicule du pere, ainsi que les Hollandais, établis depuis si long-temps à la pointe de l'Afrique, l'ont observé plusieurs sois. Pourquoi se se roient-ils donc opiniâtrés à se servir d'un remede dont ils connoissoient l'inutilité?

Il est vrai que, parmi les sauvages, la mere ne pouvant allaiter deux ensants à la fois, se désait quelquesois de celui qui paroît être le plus infirme: & cette coutume barbare avoit été adoptée par les Hottentots, comme par la plupart des peuples errants. En Amérique la mere étoufsoit la fille gémelle; & quand les gémeaux étoient mâles, on étoussoit celui qui paroissoit le moins bien portant. La mere disoit qu'il lui étoit impossible de porter sur son dos deux ensants à la fois, lorsque la horde alloit en course, ou qu'elle changeoit simplement de demeure; & le mari, occupé à la chasse ou à la pêche, ne pouvoit pas non plus se charger de porter un ensant, de sorte que cette barbarie d'égorger un d'entre les gémeaux résulte moins du caractere impitoyable des sauvages que de leur façon de vivre

ambulants & disperses.

bien: chez eux la raison a prévalu, & on peut dire même dans un sens physique, qu'ils ont commencé à devenir des hommes.

Après avoir donné une légere idée de l'Excision, il reste à parler de la maniere de circoncire les garçons, qui varie en plusieurs points, tant par rapport à l'âge que par rapport aux médicaments dont on use pour arrêter le sang & consolider la plaie : les Musulmans n'y emploient que des cendres de papier, & ne fixent pas cette exécution à un an ou à un jour; mais leur rituel exige que l'enfant qu'on coupe, ait un parrain qui réponde que cet enfant sera fidèle à l'Alcoran; & ce qu'il y a de bien étonnant, ce répondant peut être choisi dans une autre religion : il peut être Chrétien, ce qu'on ne croiroit pas si Henri III n'eût été solemnellement requis d'être parrain d'un fils du Grand Seigneur, par une lettre d'invitation qu'on conserve encore dans les archives de France, & qui peut aller de pair avec la lettre écrite par l'Empereur Turc Bajazet II au Pape Alexandre VI, dans laquelle il supplie Sa Sainteté de donner un chapeau de Cardinal à l'Archevêque d'Auvergne, dont il connoissoit, disoitil, le penchant secret à se faire Musulman.

Sil eût été possible aux Juiss, toujours dispersés & toujours fanatiques, de conserver leurs rits primitifs, sans y saire des innovations essentielles, on pourroit encore savoir, par leur moyen, de quelle saçon on circoncisoit en Egypte dans la plus haute antiquité: on sait seulement qu'on s'y servoit, ainsi que dans le procédé des embaumements, d'un couteau de pierre que les Lithologistes modernes nomment pierre de la

fi

g

qı

Circoncisson, & qui est quelquesois d'une substance argileuse, & quelquesois de la nature des Pyrites, comme les haches des sauvages. Cette coutume d'employer la pierre seroit presque soupçonner que la Circoncisson a précédé de longtemps la naissance des sociétés politiques, tant dans les pays chauds de notre continent que dans ceux du nouveau Monde.

Les Juis modernes circoncisent d'une façon trèsdégoûtante, & qui seroit seule en état d'inspirer de l'horreur pour leurs absurdités religieuses : un Mohel, qui jouit de la prérogative de ne jamais couper ses ongles, & qu'on respecte infiniment à cause de cette fainte difformité, commence d'abord par examiner si les testicules sont réellement présents dans le Scroton: ensuite, il arrache & découpe le prépuce à l'enfant qui ne doit être âgé que de huit jours, & qui crie comme si on l'égorgeoit (*). Quand la membrane est emportée, le Circonciseur fait quelques grimaces, applique sa langue sur les parties génitales du Néophyte, fait entrer ces parties dans sa bouche, & se met à les fucer de toutes ses forces & avec beaucoup d'onction. de forte qu'il tire de la plaie tout le sang qui en découle; & il crache ce fang dans une écuelle : ayant une seconde fois déchiré, avec le tranchant de son ongle, la peau fine qui reste autour du gland, il y verse de la poudre de corail, du fang de dragon broyé, y applique une compresse d'huile rosat, & jette le prépu-

al

ės

j-

r-

n

1-

ns

re

10

^(*) Comme il arrive quelquesois qu'il naît des ensants qui n'ont point de prépuce, le Mohel ne renonce pas pour cela à son opération, & fait où il peut une petite incission d'où doivent découler quelques gouttes de sang; cela suffit pour satisfaire à la loi.

L 4

ce dans un baquet plein de sable, pendant qu'il ne tiendroit qu'à lui de l'avaler, comme font les circonciseurs de l'isse de Madagascar.

On s'attendroit naturellement à voir cette exécution finir par l'appareil mis sur la blessure; mais la Superstition a encore suggeré une clause que les pietistes regardent comme indispensable : le Mohel prend ce sang qu'il a sucé & rejetté dans un vase, & il en oint les levres de l'enfant, qui ainsi ensanglanté & mutilé croît en vertu & en sagesse. Les Turcs circoncisent plus proprement, & quoiqu'ils sassent l'incision un peu plus haut, leurs Imans n'ont pas l'indécente coutume de sucer les initiés, ni leur déchirer la pellicule fine avec les ongles.

n

fa

le l'I

pe

pr fer

Pison dit que les poudres aftringentes, compofées de corail moulu, & les liniments d'huile ont été trouvés insuffisants pour étancher le sang des enfants qu'on circoncit en Hollande, & que les Juifs s'y servent de la réfine Copale, dont ils ont appris l'usage en Amérique, où plusieurs de leurs familles passerent au commencement du dix-septieme siècle pour y jouir de la tolérance que les Hollandais leur accorderent dans le Bréfil, conquis par une compagnie de marchands sur la plus puissante Monarchie de l'Europe. Si ces Hébreux transplantés avoient eu quelque ombre de courage & la moindre élévation dans l'esprit, ils auroient pu, dans les immenses solitudes des Indes Occidentales, former un petit état indépendant comme celui des Jésuites & des Pensilvaniens, & adorer leur Dieu, dans un autre Hémisphere, sans ramper dans l'humiliation & la servitude. Ce projet étoit

plus praticable sans doute que celui de Langallerie, qui vouloit réunir toute la nation Juive dans l'isle de Chypre, après avoir volé, pour faire les frais de cette Théocratie, les trésors de la Chapelle de Lorette (*), dont le pillage étoit assez du goût du Sanhédrin des Juiss, d'Allemagne, qui croyoit retrouver dans cette piraterie l'ordre que donna Moyse d'emporter la vaisfelle des Egyptiens avant que de sortir de l'Egypte.

La plus singuliere observation qu'un Physicien puisse faire sur la Circoncision, c'est que pendant tant de races suivies & circoncises sans interruption, la membrane du prépuce n'a point décru; ce qui prouve que la Nature, malgré les entraves qu'on veut lui donner, ne se laisse pas subjuguer, & que ni la diete, ni les mutilations réiterées à l'infini ne sauroient, comme quelques Naturalistes l'ont cru, produire, dans les hommes & les animaux, le caractere forcé qu'on souhaiteroit de leur imprimer (**). Les Chinois sont

(**) On pourroit faire la même observation, dira-t-on fur les ongles des pieds & des mains; mais il faut remarquer

^(*) Il étoit fait mention de ce pillage de la chapelle de Lorette dans le traité que Langallerie conclut à la Haye avec l'Envoyé de Turquie; ce qui allarma tellement la cour de Vienne qu'elle fit enlever ce prétendu nouveau Moyfe, & l'empêcha de conquérir fa Terre de promission. Cet aventurier, qui n'eut jamais de la conduite, mourut dans la prison de St. Paul à Vienne, où il se laissa mourir de faim, lorsqu'il vit que les Juiss ne s'armoient pas pour le délivrer; à quoi il s'étoit attendu, parce qu'il espéroit que les Juiss d'Allemagne seroient plus braves que les Juiss de l'Hircanie, qui s'étant révoltés avec beaucoup d'éclat pour délivrer leur Messie Sabatai-Zevi qu'on avoit mis aux petites-maisons à Constantinople, se laissèrent calmer par une trentaine de dragons que le Gouverneur de cette province envoya pour punir ces fanatiques, qui payerent sept-mille Tomans d'amende.

aujourd'hui obligés, comme ils l'ont été de tout temps, d'écraser les pieds à leurs filles; sans quoi les semmes Chinoises seroient capables de marcher, & ne se ressentiroient pas de la violence que l'empire de la mode a exercée sur leurs meres & leurs ayeules.

Les Juiss de l'Asie mineure, qui ne se sont jamais mésalliés, & qui n'ont jamais omis la Circoncisson, comme ceux de l'Espagne & de Portugal l'omettent de nos jours, assurent qu'ils ont sourni, depuis leur expulsion d'Egypte, cent & vingt-deux générations, sans que les ensants de la derniere race ayent le prépuce diminué. Ainsi le fanatisme qui depuis plus de troismille ans s'opiniâtre à faire disparoître cet appendice du corps humain, n'a pu y réussir, & la Nature a maintenu son ouvrage contre les attentats des hommes.

C'est une autre quession de savoir si l'on peut parvenir à obliterer, par artifice, les traces de cette incision, ou si la cicatrice en est indelébile. Sous les premiers Empereurs Romains, les Juiss établis en Italie devoient payer une capitation arbitraire, qui haussie devoient payer une capitation arbitraire, qui haussie struit que l'avidité du Fisc & l'avarice des princes croissoit : ensin, on poussa la rigueur jusqu'au point de deshabiller publiquement dans les rues ceux qu'on soupçonnoit, à leur physionomie Asiatique, d'être adonnés aux superstitions de la Palestine, pour les convaincre par le sceau de la Circoncision (*) que les ongles & les cheveux repoussent toujours après avoit eté coupés; & que le prépuce au contraire ne recroît pas après la circoncision; il n'est pas même constaté que les nymphes des femmes s'allongent une seconde sois, après

l'Excision.

(*) Cette façon de déshabiller ceux qu'on soupçonnoit d'être Juifs ou de judaïser, ce qui étoit fort commun,

Les Juifs, pour opposer la fraude à la force, & combiner leur religion avec leur intérêt, ce qui étoit trèsdifficile, tâcherent de se faire recroître le prépuce avec un instrument inventé exprès pour forcer la peau à recouvrir le gland; & cet instrument ne paroît pas avoir été différent de cet énorme étui de cuivre dans lequel tous les Juiss de Rome portoient alors leur membre génital, & que Martial nomme Judeum pondus : le poids de cette museliere, en étendant continuellement l'épiderme, l'allongeoit confidérablement. Il est vrai que cette méthode d'effacer la Circoncision avoit dejà été employée long-temps avant le premier siècle, par quelques Asiatiques qui avant embrassé la loi de Moyse par enthousiasme, l'avoient abjurée par legereté, & c'est à cette vile espece de Rénégats que les Ecritures Hébraïques reprochent de s'être fait de nouveaux prépuces. On cite aussi une Lettre de Paul aux Corinthiens, pour prouver que les Apostats Hébreux savoient rétablir la partie emportée par le Mohel: & quoique l'Apôtre des Gentils eût luimême circoncis un garçon de vingt-quatre ans, il ne put se dispenser de réprouver hautement cette fraude des déserteurs d'une loi qui n'étoit plus la sienne. Il faut convenir néanmoins que malgré l'artifice que des hommes une fois circoncis pourroient employer pour cacher l'amputation, d'habiles Anatomi-

entraîna enfin tant d'inconvénients, & excita tant de plaintes qu'on fut contraint d'y renoncer, & c'est à cette occasion qu'a été frappée la Médaille dont la légende du revers porte FISCI. IVDAICI. CALVMNIA. SVBLATA. Vespasien sit cesser les plaintes en exilant les Juiss en Espagne & en Portugal.

stes s'appercevroient bientôt de la supercherie, s'il étoit question de la constater juridiquement. Comme les Turcs & les Arabes circoncisent plus tard que les Juiss, il leur seroit aussi plus difficile d'effacer l'empreinte de leur initiation.

L'origine de la Circoncision en Amérique a excité des disputes très-vives & très-peu intéressantes entre Laët, Grotius, & Arias Montan, qui vouloit démontrer que les Américains sont issus de quelques matelots, qui ayant refusé de servir plus long-temps sur les flottes de Salomon, aimerent mieux s'établir à Ophire, & d'y fonder la ville de Cusco, que de retourner dans les stériles rochers de la Palestine : & cet Ophire est, selon ce savant Critique, le Pérou; puisqu'il n'y a rien de plus aisé que de déduire Pérou de Piru, & Piru d'Opir : il auroit dû a jouter que la bourgade de Cusco ne pouvoit avoir été bâtie que par des gens venus du Pays de Cus; & cette affertion n'auroit pas été plus ridicule que la recherche d'une étymologie imaginaire; puisque ce sont les Espagnols qui ont imposé au pays des Incas le nom de Pérou, absolument ignoré avant l'arrivée des Européans. D'ailleurs on n'a pas découvert, dans tout ce pays des Incas, une seule peuplade circoncise, ni la moindre analogie avec les Rits Mosaïques. Quelques adversaires de Montan, qui ne voulurent pas lui accorder qu'un petit prince Iduméen eût pu envoyer une escadre au nouveau Monde par le détroit de Magellan, ou par la mer du Sud, avant la découverte du nouveau Monde, ne laisserent pas que de s'imaginer que les Tribus Hébraïques, menées en captivité dans la Chaldée, & dont

fe

C

c

on n'a jamais plus entendu parler, avoient pénétré par la Chine jusqu'au Mexique: & ils citerent, à cette occasion, un passage très-peu concluant d'un livre Apocryphe, attribué à Esdras, qui dit que ces captifs allerent un jour, sans en demander la permission, vers un grand sleuve qui doit être le sleuve de St. Laurent, d'où il n'est pas difficile d'aller, par un chemin de trois à quatre-cents lieues, jusqu'à la Nouvelle Espagne; & cela est d'autant plus vrai, ajoutoit-on, qu'on a remarqué que tous les circoncis de l'Amérique avoient un penchant singulier pour sacrisser des hommes, comme les Juiss ont eu un penchant singulier pour sacrisser des enfants: donc ces Juiss ont peuplé les Indes Occidentales, & ont été les ayeux des Iroquois.

Il faudroit plaindre celui qui se satigueroit à réfuter tant de chimeres qui n'en valent pas la peine; puisqu'il suffit de dire que la Circoncision a eu en Amérique la même origine que dans notre continent: cet usage n'y a pas été importé par un peuple étranger; il y est né d'un besoin physique.

Chez les Mexicains, les Prêtres faisoient aux parties génitales des garçons une incision d'où découloient quelques gouttes de sang; & quoique le P. Acosta ne se soit pas expliqué sort clairement là-dessus, il est croyable qu'on retranchoit le ligament qui attache le prépuce au bas du gland, à peu près comme les accoucheuses sont en Italie à tous les enfants mâles; & cette opération y sussission peut-être, si l'on n'avoit d'autre vue que de prévenir la naissance des Insectes qui pouvoient s'engendrer dans cet endroit. On ne sauroit se

dispenser de relever ici une faute bien étrange où est tombé feu Mr. Mallet, qui a inséré une Diatribe sur la Circoncisson dans le Dictionnaire Encyclopédique: où nous favons très-bien que chaque auteur est; responsable de ses propres articles. Mr. Mallet assure que les Mexicains coupoient à leurs enfants le prépuce & les oreilles; & il demande férieusement, s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération? Il y a dans cette affertion, une surabondance d'erreurs; puisqu'on ne coupoit ni le prépuce ni les oreilles, aussi n'a-t-on point vu de Mexicain qui ne les eût très-longues. On y faisoit feulement aux oreilles, ainsi qu'au prépuce, une légere incision d'où devoient sortir quelques gouttes de sang, comme Herrera & Acosta le disent. Si Mr. Mallet eût donc daigné consulter ces deux Historiens, il se seroit épargné une absurdité, & n'eût pas accusé, sans la moindre preuve, un peuple entier de couper les oreilles à tous les enfants : il n'eût pas recherché s'il en échappoit beaucoup de cette terrible opération, qu'on n'a jamais entrepris de leur faire. On auroit négligé cette faute groffiere si elle avoit appartenu à quelque obscur compilateur; mais, comme on la rencontre dans un ouvrage aussi respectable que l'Encyclopédie, il ne convenoit pas de la mépriser.

fu

n

ne

de

la

de

8

pre fe

ter

ten

teu:

la F

culi

parr

11

tius,

que :

fait d

Il est vrai qu'à la rigueur on ne peut donner le nom de Circoncision à la pratique des Mexicains Occidentaux, telle qu'on vient de la décrire: mais Pierre d'Angleria (*), & plusieurs autres écrivains contem-

^(*) Voyez son Ouvrage de insulis nuper repertis, & ses premieres Décades.

porains de la découverte du nouveau monde rapportent qu'à l'isse de Cosumel, à la péninsule de Jucatan, sur les bords du Golfe de Mexique, & à la pointe
de la Floride, les sauvages s'ôtoient le prépuce tout
entier avec un couteau de pierre; & cet usage ne
s'étoit non plus introduit dans le Nord de l'Amérique,
que dans le Nord de notre Hémisphere; d'où il s'ensuit que la Circoncision avoit été adoptée, sous les mêmes paralleles des deux continents, par des peuples qui
ne paroissent jamais avoir eu la moindre correspondance entr'eux. Cette observation sert donc encore à
démontrer que le climat occasionne l'accroissement de
la membrane du prépuce, & savorise la propagation
des vermisseaux qui s'y logent dans les pays chauds.

Les excellents Mémoires de Pison, de Margrave & de Neuhof sur les mœurs des Brésiliens, nous apprennent que les peuplades situées au midi du Para ne se circoncisoient point : on sait aussi, à n'en pas douter, que cette coûtume étoit inconnue au Pérou du temps des Incas: elle ne s'étoit, par conséquent, étendue depuis la Riviere d'Apure, qui coule sous l'Equateur, que jusqu'au trentieme degré de latitude Nord, le long de la côte orientale de l'Amérique, & sinissoit à la Floride, où, au rapport de quelques relations particulieres, on circoncisoit aussi les filles; de même que parmi les Salivas de l'Orenoque, qui non contents de

Il est surprenant que Laët, dans sa dispute contre Grotius, assure que la Circoncision étoit inconnue en Amérique: il avoit apparemment oublié ce qu'il en avoit lu dans Acosta & dans P. d'Angléria; ou la mauvaise soi, qui n'accompagne que trop souvent les querelles littéraires, lui a fait dissimuler des passages savorables à son adversaire.

déchausser entierement le prépuce à leurs enfants, leur ciseloient encore la peau, à peu près comme l'est celle des Nègres tailladés dont on a parlé dans le Tome précédent, à l'endroit où l'on expose les motifs de cette bizarrerie; car il est certain que Gumilla (*) à exagéré, à bien des égards, la façon atroce dont les Indiens méridionaux se circoncisoient: & la peinture que ce moine Espagnol fait de cette cérémonie barbare, laisse asser entrevoir, qu'il étost encore entête de l'opinion de quelques rêveurs du seizieme siècle, qui en

(*), La Circoncision, dit-il, cette marque distinctive " du peuple que Dieu s'étoit réservé, quoique pratique ,, avec la variété qu'un long espace de temps introduit , dans les usages & les coutumes, est encore en usage », parmi ces nations idolatres. Les Saltvas, dans le temps " qu'ils la pratiquoient, & ceux qui vivent dans les bois, " circoncisoient leurs enfants le huitieme jour, sans en ", excepter les filles, & cela d'une manière si cruelle qu'il , en mouroit plufieurs de l'un & de l'autre fexe. Les dif-, férentes nations de Cuiloto, & d'Uru, & des autres , braffe le Chriftianisme, pratiquoient cet usage avec le » plus de cruauté & d'inhumanité, y joignant des blef-, fures confidérables aux bras & dans toutes les parties , du corps, dont on voit encore les cicatrices fur ceux , qui vivent aujourd'hui, & qui descendent de ces sauva-" ges : ils n'exergoient cette boucherie fur leurs enfants , que lorsqu'ils avoient atteint l'âge de dix à douze ans, » pour qu'ils eussent assez de forces pour supporter la perte » de sang qu'occasionnoient plus de cent blessures qu'ils faifoient à ces victimes de leur ignorance.

"Je trouvai, en 1721, dans les bols, un enfant moribond, dont les plaies s'étoient envénimées, & dont tout le corps étoit couvert d'une matière dégoûtante. Pour que ces enfants ne fentifient pas l'inftrument avec lequel on leur perçoit les chairs, on avoit foin de les eniver; parceque personne n'étoit exempt de cette fanglante cérémonie."

" Les marques de la circoncision ne sont pas moins cruel-" les chez les Indiens Guamos & les Othomacos. ? Tradudion d'El Orinoco illustrado, Tome I. p. 183 & Juivantes.

youlant,

C

q

q

fa

eı

n'

lie

F

ce c'e

d'

ter

éti

po ce

to

va

êtr

cet

àı

ties

rive

ne :

con

fur

que

ven

Ital

eur

me de

) a

les

ure

ba-

de

ien

live

luit

age nps

is,

en u'il

dif-

res m-

c le

lefties

Zus

vants

ns,

rte

ori-

te.

de

tte

el-

du-

at,

voulant, comme on l'a dit, faire descendre les Américains des Juifs, voyoient la ressemblance la plus marquée entre les mœurs de ces deux nations, qui, de quelque côté qu'on les confidère sans prévention, ne fauroient être plus différentes. D'ailleurs, les Juifs, ennemis de l'agriculture & de tout travail honnête, n'ont jamais envoyé des colonies régulieres à dix lieues de la Judée : & si l'on les a vu se répandre en Egypte, après la mort d'Alexandre, qui avoit fait de cette province l'entrepôt des marchandises de l'Orient, c'étoit bien plutôt pour s'y enrichir que dans la vue d'y former un corps de peuple. Enfin, ils ont de tout temps préféré à leur stérile patrie le séjour des villes étrangeres où le luxe & la misere encourageoient la population des usuriers; & l'on peut leur appliquer ce que Tacite disoit des Astrologues, on les proscrira toujours, & on les tolérera toujours.

Comme on a trouvé en Amérique quelques Sauvages tellement équipés qu'ils sembloient réellement être infibulés, on tâchera de découvrir les causes de cet usage singulier qui est l'opposé de la Circoncision.

Les Médecins Latins ont donné le nom de fibula à un anneau ou à une boucle qu'on insere dans les parties génitales des garçons & des filles; & delà est dénivé le mot d'Infibulation, pratique si ancienne qu'on ne sauroit ni en marquer le commencement, ni en connoître l'auteur : il n'y a néanmoins aucun doute sur la situation du pays d'où elle est originaire; puisque l'Histoire nous apprend que cette coûtume est venue de l'Orient dans la Grèce, & de la Grèce en Italie, vers la fin de la République Romaine : c'est-Tome II.

à dire dans un temps où les mœurs Afiatiques commençoient à févir parmi un peuple d'Europe qui avoit conquis l'Asie pour son malheur.

L'Infibulation des femmes est due uniquement à la jalousie des hommes, qui dans des climats brulants, où toutes les passions sont extrêmes, & la raison impuissante, ont été affez insensés, affez impitoyables pour faire à la nature humaine le dernier des outrages, en exerçant sur leurs semblables une violence injurieuse, qu'on pardonneroit à peine si l'on ne l'exerçoit que sur les animaux (*). Ces barbares ont cru qu'en donnant des entraves au corps, ils subjugueroient aussi les volontés, les idées, & l'ame même: ou, s'ils ont ignoré que la pudeur ne consiste que dans la pureté de l'imagination & l'intégrité des sentiments, leur absurdité a été encore plus impardonnable, puifqu'ils ont employé tant d'inutiles moyens pour s'affurer la possession d'un bien qu'ils ne connoissoient point. La maniere d'infibuler le sexe est encore en vogue de nos jours; & on se sert de trois méthodes différentes quant à la forme, mais dont le but est à peq près le même. En-Ethiopie, dès qu'une fille ef née, on réunit les bords de ses parties sexuelles, on les coud ensemble, non avec un fil de lin incombustible comme quelques voyageurs le disent, mais avec un simple cordon de soie, & on n'y laisse d'ouverture

^(*) Entre les animaux, il n'y a que les juments de bonne race qu'on infibule, quand on ne veut point qu'el-les conçoivent; & c'est ce qu'on nomme en termes propres boucler les cavales. On se sert ordinairement, pour cette opération, d'un instrument de cuivre blanc qui a plusieurs pinces & plusieurs crochets, qu'on insere dans le vagin asin d'en boucher l'approche.

om-

qui

nt à

bru-

uson

DY1-

04-

ence

-19X

cru

gue-

me:

lans

nts,

uif-

ffu-

oint.

gue

ffé-

peu

eft

OII

ıfti-

vec

ure

de

'el-

res

urs

gin

qu'autant qu'il en faut pour les écoulements naturels. On peut s'imaginer combien une couture, faite dans un endroit si sensible, doit occasionner de douleurs aux victimes d'une si monstrueuse opération, dans laquelle on déteste à la fois le despotisme & la jalousie de ceux qui l'ordonnent, & de ceux pour qui on la fait. Cependant les chairs, rejointes par art, finissent par adhérer naturellement: & vers la seconde année, il ne reste plus qu'une cicatrice dissorme: le pere d'un tel ensant possede, à ce qu'il croit, une vierge, & il la vend pour vierge au plus offrant, comme on en agit dans tout l'Orient. Quelque temps avant les nôces on rouvre les parties sermées par une incision assez prosonde pour qu'elle puisse détruire la réunion faite par la couture.

Cette façon d'infibuler, la plus affreuse & la plus cruelle, est aussi la moins pratiquée, & il semble qu'on l'a inventée plutôt pour s'affurer de la virginité des filles que pour se garantir de la fidélité des femmes. Parmi d'autres nations de l'Afie & de l'Afrique, on fait passer par les extrêmités des nymphes opposées. un anneau, qui dans les filles est tellement enchassé qu'on ne peut le déplacer qu'en le limant, ou en le coupant de force avec des ciseaux : on conçoit qu'on ne fauroit ajuster ces entraves qu'en y faisant une soudure, afin d'unir les deux branches de la boucleaprès qu'elle a été enfoncée dans les chairs, & cette foudure n'est praticable que par le moyen d'un fer rouge qu'on applique sur la boucle même, pour fondre l'étain, ou le plomb dont on se sert dans cette opération ,dont l'appareil seul inspireroit de l'horreur, ou de

M 2

la commisération, dans des ames sensibles. Quant aux femmes, elles y portent un cercle de métal où il y a une serrure, dont la clef est entre les mains des maris; à qui cet instrument tient lieu de sérail & d'Eunuques, qui exigent tant de dépenses, & qui coûtent si cher en Asie qu'il n'y a absolument que les Seigneurs & les princes qui ayent de ces esclaves faits pour en garder d'autres: les scélérats d'entre la populace se servent de ces anneaux dont on vient de parler.

La troisieme maniere d'infibuler, quoique moins fanglante que les autres, est encore un horrible reste de barbarie : elle consiste à mettre aux semmes une ceinture tressée de fils d'airain; & cadenacée au-dessus des hanches, par le moyen d'une serrure composée de cercles mobiles, où l'on a gravé un certain nombre de caracteres ou de chiffres entre lesquels il n'y a qu'une feule combinaison possible pour comprimer le ressort du cadenat; & cette combinaison est le secret du mari. On accuse les Italiens modernes de faire usage de ces instruments que les anciens Romains n'ont jamais employés, même dans le temps de la plus grande dépravation des mœurs: chez eux on n'infibuloit ni les femmes niles filles, mais les garçons: on respectoit le sexe le plus foible, & l'on enchaînoit le sexe le plus fort, le plus entreprenant; parce qu'on favoit que la pudeur ne fauroit être dans les femmes une suite de la contrainte, & qu'en leur ôtant la liberté on les dispense d'une vertu incompatible avec la servitude. Quand nos Vestales font, au pied des autels, vœu de chasteté, elles ont peut-être envie de le tenir ; mais ceux qui les renferment dans des cachots dès qu'elles

ont prononcé ce serment, leur ôtent le mérite de la continence : on les tient, par conséquent, incapables d'exécuter ce qu'elles ont promis fi solemnellement : ou il ne faudroit pas les renfermer, ou il ne faudroit pas exiger d'elles un vœu qui devient inutile dans une prison & parmi des esclaves. Les Vestales Romaines jouissoient de la même liberté que les autres femmes de la Capitale: fi on les avoit reléguées dans un couvent ; elles auroient cessé d'être vierges.

UX

SI

u-

fi

its

en

fe

ns

fte

ne

us

de

de

ne

rt

ri.

es 1 a-

es

le

us la

le

es

e.

Le Médecin Celse, qui a décrit en fort beau Latin la façon dont on infibuloit les garçons chez les Romains (*), dit qu'on leur faisoit cette opération pour des raisons de santé, & il ajoute qu'on n'en obtenoit pas toujours l'avantage qu'on s'en étoit promis. Si cette précaution n'a pu prévenir tous les inconvénients, il faut avouer néanmoins qu'elle a dû, dans bien des cas, garantir la jeuneffe, & l'empêcher de s'énerver dans l'âge des désirs, qui ne précede que trop souvent l'âge des forces, & surtout dans les grandes

Il est furprenant que , dans cette description si détaillée , Celse ne dife pas un mot de la façon dont on soudoit l'an-neau après l'avoir mis dans sa place, ce qui étoit sans

doute le plus difficile dans toute cette opération.

^(*) Infibulare quoque adolescentulos interdum valetudinis cau-Ja quidam consuerunt: ejusque hac ratio est, Cutis, qua super glandem est, extenditur, notaturque utrinque à lateribus atra-mento, qua perforetur, deinde remittitur. Si super glandem nota revertuntur nimis apprehensum est, & ultra notari debet: fi glans ab his libera est, is locus idoneus sibula est. Tum, qua note funt, cutis acu filum ducente transuitur, ejusque fili capita inter se deligantur, quotidieque id movetur, dones circa foramina cicatricula fiant ubi ha confirmata sunt: excepto filo fibula inditur, qua quò levior, eò melior est; sed hoc quidem sapius inter supervacua quam inter necessaria est; Corn. Cels. Lib. 7. cap. 25. De insibulandi ratione.

villes, où les débauches prématurées font dégénéres l'espèce humaine. Quoiqu'en dise Celse, l'infibulation avoit été généralement adoptée à Rome, tant pour les jeunes gens qu'on envoyoit aux écoles publiques, que pour les comédiens & les chanteurs, qui s'étant vendus aux Directeurs des spectacles, devoient fe foumettre à la loi qu'on leur imposoit pour conserver leur voix, qui se perd d'autant plutôt que les mœurs du musicien sont plus débordées (*). Pour brider les garçons, on leur mettoit dans le prépuce un anneau d'or ou d'argent, tellement rejoint par les extrêmités qu'on ne pouvoit plus l'ouvrir qu'avec une lime; & c'est ce que les Romains nommoient refibulare (**), mot qu'on ne peut rendre en français que par le terme de défibuler. Avant que d'adapter cette

(*) Juvenal dit dans sa Satyre contre les femmes, Si gaudet cantu, nullius fibula durat

Voyez la même Satyre, v. 74. Entre les différents antiques qu'on conserve dans le cabinet du College Romain, il y a deux petites statues de bronze qui représentent des musiciens Romains infibulés: ils sont remarquables par la grandeur de l'anneau inséré dans leur prépuce, & par la maigreur excessive de leurs corps. Ces deux morceaux très curieux passent pour être uniques, & l'on en a donné les figures pour la premiere fois dans les Monumenti antichi, inediti. Tab. 188. de Mr. P Abhi Winkelman, qui viennent de paroltre. On peut confulter ces figures pour fe former une idée plus nette de la façon dont on infibuloir les garçons chez les anciens Romains. Au rette il est difficile de favoir pourquoi le corps de ces musiciens bouclés est si décharné : Mr. Winkelman soupconne qu'ils ont pu servir de mannequins; ce qui n'est pas vraisemblable.

(**) Occurrit aliquis inter ista si draucus, Jam padagogo liberatus. & cujus Refibulavit turgidum faber penem. Martial, Lib, IX, Epig. 28,

er

2-

nt li-

ui

nt

es les

ur

un

T-

ne

4+

ue

tte

ca-

de

és: éré

urs

cre

tet

OB

ns. ces

ipeft

28.

boucle, on perçoit les bords du prépuce avec une aiguille, & on y paffoit un fil qu'on y laissoit pendant quelques jours, afin qu'il s'y formât une cicatrice, & que la peau ne fût pas, dans la suite, déchirée par l'anneau, qui gênoit d'autant moins qu'il étoit plus léger. Aussi les Cailloires, ou les Moines Grecs, qui font des pénitences presque ausli outrées que les Faquirs & les Bonses, se piquentils d'être infibulés avec la plus groffe boucle qu'un homme puisse endurer : on rencontre de ces frénétiques qui ont dans le prépuce un cercle de fer de fix pouces de circonférence, & qui pese au-delà d'un quart de livre : ils conviennent que le fanatisme n'a pu rien imaginer de plus cruel, & qu'il faut une réfignation parfaite, & une patience plus qu'humaine pour supporter ces entraves qui prouvent combien il seroit difficile à ces célibataires Afiatiques, de garder leur vœu de chasteté, s'ils n'avoient soin de se garotter eux-mêmes. On lit dans quelques relations, qu'entre les Moines Turcs, il y a des Kalenders, des Derviches, & des Santons qui portent aussi de ces muselieres, & que le peuple juge du degré de leur sainteté par la grandeur de leur chapelet & de leur anneau, ce qui est d'autant plus surprenant que ces misérables sont circoncis: ils défont apparemment ces anneaux lorfqu'ils commettent ce péché énorme dont on les accuse (*): pour mortifier leur chair & leur sens,

^(*) Nous ne ferions point cette horrible imputation au Clerge Turc, si Mr. Locke, dans son Essai philosophique sur l'Ensendement humain (Liv. I. p. 28. in-40. Amsterdam

ils s'accouplent quelquefois avec des mules & des ânesses, pendant que le muletier, dévotement à genoux, remercie ces faints de l'honneur qu'ils font à ses bêtes.

Les Anciens parlent encore d'une autre espèce d'infibulation qui se pratiquoit avec un tuyau dans lequel on faisoit entrer le membre génital, & qu'on attachoit avec un ceinturon. Quoique les Scholiastes, tels que Farnabe & Ferrarius, ne soient pas exactement

1755.) ne l'avoit fait avant nons : il cite un passage du voyage de Baumgarten., qu'il n'a pas jugé à propos de traduire pour des raisons que nous ignorons. Il est dit dans cet extrait que Baumgarten vit, auprès de Belbes en Egypte, un dévot Sarrasin, assis entre des monceaux de sable, il étoit nu comme au sortir du sein de sa mere, & jouissoit dans tous le pays de la plus grande réputation : on le regardoit comme un homme integre, faint & divin; parce qu'il n'avoit jamais eu à faire avec des filles ou des garçons, mais simplement avec des ânesses & des mules.

Ibi (Scilicet prope Belbes in Ægypto) vidimus Sanctum Unum faracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex matris utero prodiit, nudum sedentem. Mos est Mahometissis, ut eos, qui amentes & sine ratione sunt, pro sanctis colant & venerentur: insuper & eos, qui, eum diu vitam egerint inquinatissimam, voluntariam demum pænitentiam & paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi vero genus hominum libertatem quandam effrenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, &, quod majus est, concumbendi; ex eo concubitu, si proles secuta suerit, sancta similiter habetur. His ergo hominibus, dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt amplissima. mortuis verò vel templa, vel monumenta extruunt amplissima, eosque contingere ac sepelire maxima fortuna ducunt loco. Audivimus hac dicta, & dicenda per interpretem à Mucrelo nostro: insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus publicitus apprime commendari eum esse hominem sanctum; divinum, ac integritate pracipuum; eo quod, nec faminarum unquam esset, nec puerorum, sed tantummodo asellarum concubitor atque mularum. Perogr. Baumgarten. Lib. II. cap. 1 p. 73.

Mr. Locke cite ce passage pour prouver qu'il n'y a pas

de Morale univerfelle ni d'idées innées.

16

d'accord en expliquant un passage de Martial où il est fait mention de cet étui (*), on ne peut nierqu'on ne s'en soit servi pour infibuler les mâles, & c'est cette opération qui a le plus de rapport avec l'usage qu'on a retrouvé chez les Sauvages du nouveau Monde, qui se retiroient, autant qu'ils pouvoient, le membre, pour lier le prépuce, & une partie du conduit, avec un ruban d'écorce nommé dans leur langue Tacoynhaap de forte que le muscle érecteur étoit, malgré sa force; entièrement affuietti par ce bridon (**). Cabral ra+ mena, de son premier voyage, un Brésilien ainsi infibulé à Lisbonne, où l'on ne vit qu'avecla plus grande surprise ce barbare endurer patiemment cet étrange accoûtrement : ce lien est, chez quelques peuples méridionaux, très-large, comme un bandage, qu'ils doivent se défaire lorsqu'ils quittent l'eau.

(*) Menophili penem tam grandis fibula veflit, Ue fit Comadis omnibus una fatis, Hunc ege credideram (nam sæpe lavamur in unum)
Sollicitum voci parcere; Flacce, suæ:
Dum ludit mediå, populo speciante, palæstrå nombyk
Delapsa est misero sibula; verpus erat
Martial. Lito. 7. Epig. \$24

Ferrarius, dit que Martial s'est trompe, lorsqu'il donne le nom de Fibula à cet étul : il prétend, que pour être in-fibule il falloit avoir négestairement un anneau dans le prépuce. La discussion de ce sentiment nous intéresse trèspeu: nous ajouterons seulement ici, que les Juis de Rome portoient de ces étuis décrits par le Poète Latint

(**) Viri membri fui fiftulam in fe contrahant, & involvant

mes, Alibi in codem tractu, intra vaginam mentularem nervum reducunt funiculoque praputium alligant. Decad. Ocean.

Tome II.

es

6

ce

e-

t-

s,

nt

ďa

de

dit en

de

E n: n; es

es.

um ris 5, eif-

num

nli;

5;

a, :0.

lo

cim, am tor

as

rd

Linscot dit que les habitants du Cumana ne se servent point de cordon, mais d'un étui de jonc fort étroit : ceux de l'Isthme Darien ont, au rapport de Wasser, un petit vaisseau d'or ou d'argent, selon leurs moyens, ou un morceau de feuille de Plantin qui est de figure conique, & qui ressemble à un éteignoir : ils sont entrer leur membre avec sorce dans son enveloppe, & ils le couvrent ensuite avec cette espèce d'entonnoir qu'ils attachent serme, par le moyen d'un cordon, autour de leurs reins : pour le scroton, il est exposé à la vue de tout le monde.

Les premiers Espagnols qui s'apperçurent de cette coûtume parmi quelques peuplades du Sud de l'Amérique, n'ayant pû en deviner la cause, crurent que c'étoit une sorte de parure barbare, comme de se ficher de longues aiguilles dans la carnosité des cuisses, & de s'incruster des cailloux ou des osselets dans la peau des joues & du front : Margrave & Waffer (*) font les feuls qui ayent foutenu que ces Indiens s'infibuloient, parce qu'ils avoient une aversion singuliere à se voir dans un certain état de vigueur; mais il ne paroît pas que la pudeur eût pû soumettre les mâles à une telle cérémonie dans un pays où les femmes n'ont point de pudeur : elles s'y couvrent d'un petit bouquet d'herbes, qu'elles perdent la plupart du temps. D'ailleurs, si les Bréfiliens & les Dariens avoient simplement voulu cacher leur nudité, ils auroient pris des tabliers, comme tant d'autres fauvages en ont, sans recourir à l'infi-

^() Description de l'Ifthme Darien.

bulation qui ne cache que le gland du membre : ils ne pourroient même la supporter, s'ils n'étoient énervés dans les parties de la génération. En Europe c'est un châtiment : en Asie c'est un supplice.

le.

nc

p-

nt, de

2

rce

le

le

de

de

ru-

me

fité

fle-

ave

que

une

de

eût

ans

lles

lles

Bré-

her

me

nfi-

Plus donc on réfléchit sur les motifs de cet usage, & plus il semble que quelques Américains avoient imaginé cet expédient pour prévenir l'épuissement total de leurs forces, & pour corriger le défant de leur organisme, en se faisant eux-mêmes avec moins de risque ce que Vespuce dit que les semmes pratiquoient avec des insectes vénimeux, opération si violente qu'elle entraînoit quelquesois l'impuissance & la mort c'étoit un remede de surieux.

Au reste, on n'a trouvé aucune trace de cette pratique parmi les Américains du Nord, qui moins abatardis que les méridionaux, n'avoient apparemment pas besoin d'une si grande retenue; & ce qui est plus remarquable encore, c'est qu'on n'infibuloit les semmes chez aucun peuple de tout le nouveau Monde; la jalousie des hommes, qui n'aimoient que soiblement, n'y étoit pas assez outrée pour employer ce stratagème affreux.

Quoique les Insulaires de la mer du Sud soient une race d'hommes très-distincte de la race Américaine, nous ne pouvons nous dispenser, en terminant cet article, de décrire la maniere bizarre dont s'insibulent les habitants de l'isse de Capul, qui gît entre les Ladrones & les Philippines: ils passent un clou d'étain dans la verge de chaque enfant mâle; la pointe de ce clou est fendue & rivée, & la tête en est comme une petite couronne: la blessure que cette pointe fait aux

N'a

enfants se guérit avec beaucoup de peine :ils retirent! ce clou lorsqu'ils ont envie de quitter l'eau. Pour mieux s'affurer de la vérité de ce fait, quelques gens de l'équipage de Thomas Candish tirerent un de ces inftruments du gland d'un garçon âgé de dix ans, & fils du Cacique qui étoit venu à bord pour faire les honneurs de l'isle. Le Commodor Anglais s'étant informé des motifs de cette invention, le Cacique lui dit qu'elle étoit venue des femmes, qui voyant les hommes fort adonnés à la Sodomie, porterent leurs plaintes aux Régents, & obtinrent que, pour empêcher ces abus, on s'y ferviroit dans la fuite de ces clous (*). A juger de cette méthode d'après la description que le Chevalier Pretty nous en a conservée, il est impossible de concevoir qu'elle ait pu produire l'effet qu'on s'en étoit promis. Tant il est vrai que les hommes sont également en contradiction lorsqu'ils font mal, & lorfqu'ils venlent bien faire forms sie more marant la

(*) Histoire des Navigations aux Terres Australes, par Mr le Président des Brosses, Tome 1. p. 227. in 4to Paris 1756.

Fin de la quatrieme partie.



dated a verge de chaque enfant male; la poiete de ca cloued feneue & rivée, & la tête en est comme une perfecoureme : la biefline que cerre pointe fait aux

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

CINQUIDME PARTIES

ECTION:

t

S

it

-

).

le n

k

156

SUR

LES AMERICAINS.

CINQUIEME PARTIE.

Boldisla qui fatte panen.

deligerar artikerar auk fridernemikumler, dans le danamen fiekle j den y aven pro en Americala ops til let om fesse i I n'y a più surfler de mor joine co

As les differences à porte en legara equité fai la comisciones des faits barrochi, ai la resolte d'acceptant à monte d'accept se Chaplate angle de faquin la promptante the play off a swie fai de l'acteur à mons geomestic acceptante, les franches particles réprésent à promptante.

N 3

CHARLEST NHILOSOFF

the state of the curve of the desired page

enge de Thomas Carata e revent un us san nis du gland d'un remon èpo de decues, it e complete e partir de la bord pour faire en

i une beautions de princalismentella

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

9 112

LES AMERICAINS.

CINQUIEME PARTIE.

La forth and prince partie.

: V

CINQUIEME PARTIE.

CHERCHES PHILOSOPIA.

SECTION 1.

Du génte abruti des Américains.

Frigidus obstiteris circum pracordia sanguis. Virg. Georg. II.

Ous n'avons consideré jusqu'à présent les peuples de l'Amérique que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales: la dégénération avoit atteint leurs sens & leurs organes: leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature, ayant tout ôté à un hémisphere de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des ensants, dont on n'a encore pu faire des hommes. Quand les Européans arriverent aux Indes occidentales, dans le quinzieme siecle, il n'y avoit pas un Américain qui sût lire ou écrire: il n'y a pas encore de nos jours un Américain qui sache penser.

Si le lecteur a jetté un regard rapide sur la multitude des saits dont on lui a rendu compte jusqu'à présent, ce Chapitre exige de sa part la plus grande attention: il s'agit ici de décider si nous avons été conséquents, & si nos observations concourent à prouver en général ce qu'elles prouvent en particulier.

N 4

L'esprit n'a point été également partagé à tous les peuples de notre continent : les Nègres brulés dans la Zone Torride, & les Lappons glacés sous le Cercle Polaire, n'ont jamais écrit des Traités de Philosophie, & n'en écriront jamais; mais on n'a pas trouvé dans toute l'étendue du nouveau Monde, malgré la grande diversité des climats, un homme d'une capacité supérieure à un autre.

Une insensibilité stupide sait le fond du caractere de tous les Américains : leur pareffe les empêche d'être attentifs aux instructions : aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au-dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parce qu'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européans: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéiffent gu'aux impulsions de leur instinct : aucun motifi de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage où elles les a plongés, ou dans la vie fauvage dont ils n'ont pas le courage de fortir. Il y a près de trois fiecles que l'Amérique est découverte; on n'a cessé depuis ce temps d'amener des Américains en Europe : on a essayé sur eux toute espece de culture, & aucun n'a pu parvenir à se faire un nom dans les sciences, les arts, & les métiers. a felte un regn

Garcilasso de la Vega, qu'on prend ordinairement pour un Américain, n'étoit qu'un Métif, né à Cusco d'un pere Espagnol & d'une Péruvienne: ayant hazardé d'écrire l'histoire de son pays, il a produitun ouvrage si indigeste, si pitoyable, si sonciérement mal

raisonné, que trois Auteurs Français qui ont tenté de le rédiger & de le mettre en ordre, n'ont pu y réuffir (*). Dans la derniere Histoire des Incas, qui a paru à Paris, en 1744, & qu'on attribue à Garcilasso, on n'a pas conservé une phrase de l'original. Enfin, on peut juger de son peu de capacité, par là même qu'il a été incapable de faire un mauvais livre; ce qui est si facile & si aisé, dans tous les pays, à tous ceux qui ofent l'entreprendre. Quelque borné qu'ait été ce métif, il est certain qu'un véritable Américain n'auroit jamais été en état de composer une page dans le style & dans le goût de ce Garcilasso, qui n'auroit point écrit, s'il n'avoit eu un Européan pour pere, Les vrais Indiens Occidentaux n'enchaînent pas leurs idées, faute de réfléchir sur ce qu'ils ont dit, & sur ce qu'ils diront dans la suite : ils ne méditent point, & manquent de mémoire. Ce défaut leur est commun avec les Nègres, qui doivent quelquefois se tenir longtemps la tête entre les mains, & s'ôter la lumiere pour se ressouvenir le matin de ce qu'ils ont fait la veille : ils travaillent de l'esprit, pour se rappeller des idées mal imprimées, & presqu'aussitôt esfacées que conques : ce qu'on doit attribuer aux humeurs visqueufes & groffieres qui circulent dans leurs cerveaux; puisqu'il est démontré que la faculté mémorative peut être restituée ou aidée par des sternutatoires violents, tels que la Ptarmice, l'Euphorbe, & l'huile du tabac, qui occasionnent de confidérables évacuations de flegmes : les patients tourmentés par l'oubli, à qui

e

5

e

S

S

Anonyme.

on administre ces drogues, conviennent qu'elles dissipent une espece de brouillard qui absorbe les images des choses passées dont ils tâchent de renouveller le souvenir. Les liqueurs spiritueuses & fermentées produisent, dans de certains hommes, des essets fort analogues, & leur ramenent des idées qu'ils croyolent perdues.

Comme on s'est imaginé que le transport des Américains en Europe étoit contraire à leur rempérament : on a éprouvé d'en instruire quelques-uns chez eux : cette tentative n'a pas mieux réuffi que les autres; mais le réfultat des observations qu'on a faites à cette occasion, est très-singulier : on avoue que les enfants de cette nation donnent quelques lueurs d'efprit jusqu'à l'âge de seize ou de dix-sept ans : ils apprennent, dans cet intervalle, un peu à lire & à écrire, & font affez pour promettre à leurs précepteurs qu'ils ne perdront pas entierement leurs peires d'ils continuent à les cultiver; mais vers la vingtieme année, la stupidité se développe tout d'un coup : alors le mal est fait : ils reculent au lieu d'avancer, & oublient tellement ce qu'ils avoient appris; qu'on est obligé de renoncer à leur éducation, & de les abandonner à leur fatalité (*).

Tous les voyageurs conviennent que cette observation de Marcgrave sur les enfants Bressliens peut s'appliquer à tous les enfants des autres nations de l'Amérique.

^(*) Pueri illorum ingenio sunt satis docili: verum quando adolescentiam ingrediuntur, sunt hebetiores, ita ut paucos videte liceat literis instructos, aut qui artem scribendi norint, aut alias artes Europæas, à quibus quodammodo abhorrent laborum impatientiores. G. Marcgravii de Brasiliæ regione 6 indigenis pag. 14.

SUR DES A MERICATNS. 257

fi-

ges

le O-

12-

nt

les

7-

ez.

lu-

1

les

ef-

ils

à

é-

i-

la

un

2-

5

de

do

ne

on

Je ne me suis pas proposé d'éclaireir, avec toute l'exactitude poffible y les causes fecretres d'un effet fi étonnant; j'observerai seulement que la stupidité semble les accabler vers l'époque de la puberté : orilet certain qu'on voit, en Europe même, Beaucoup de jeunes gens dont l'intelligence décline dans cet age là : ce période de la vie est un instant critique & terrible qui confirme, ou qui détruit tout ce qu'on avoir efperé de la vivacité de l'enfance. Il se peut que le premier épanchement de la liqueur prolifique obstrue, dans de certains fujets ; quelques conduits & épuifit lents esprits vitaux. Ausi est-il prouvé par l'expérience que l'usage même immoderé des femmes n'est pas contraire au développement de l'esprit; tandis due la castration faite dans le berceau lui est manifestement nuifible & se produit que des hommes pufillanimes! indolents fans vivacité, & dont l'ame eft amant degradée que le corps parde que la violence de cette opération répercute la matiere féminale, & fait déton ner les fibres. D'un autre côté, le degré de l'intelligence dépend de la marche réguliere du fango & dela Subtilité des fluides qui arrofent les parties intérieures de la tête où font les bouts des nerfs & les commendes ments des idées : dans les impuberes le fang coule trop impétueulement, pour que leur esprit brillant ait de la confistance : dans les vieillards il s'affoiblit à mefure que leur lang devient froid & figurair of the y a done un terme intermédiaire depuis la puberté

Dans les petits enfants bien porrants ; le pouls bas ordinairement ceut de huiufois ; en une minute : il ne bat que foixante & douze fois, chez les personnés en santé

m

qu

fe

to

pi

G

CI

u

di

bi

q

n

I

f

jusqu'à la vieillesse, qui est le vrai temps de la vigueur & de la force de l'imagination. Si, dès l'adolessence, des humeurs impures & superflues viennent
se mêler aux shudes vitaux & engourdir les sibres,
l'esprit se retrécit, ou s'éthappe rotalement. Si le
tempérament des Américains est constitué ainsi que
nous l'avons décrit, s'il est corrompu par les causes
que nous avons assignées, la soiblesse de l'entendement doit leur être naturelle; ils y sont condamnés.
Cette clarté passagere qu'on remarque dans leurs enfants, dure autant que la circulation accélerée de leur
sang, qui en se rallentissant vers l'âge de la virilité, les
étourdit, & prive leur ame de cetté activité qui lui
avoit, été communiquée par le sen de la jeunesse.

Comme l'on ne peut, par aucun moyen, les engager à être attentifsaux inftructions, l'on ne fauroit leur faire retenir aucune chaîne d'idées abstraités : ils ont oublié les principes, lorsqu'on veut leur en montrer les conséquences : dans les Mécaniques, où chaque piece & chaque inftrument les appellent à leur but, ils manquent de patience pour copier un modele; & c'est un prodige qu'un naturel du Paraguai sont parvel

jusqu'à l'àge de cloquante ans. Dans les vieillards il ciminue insensiblement, & au-delà des 70 ans il ne hat communement que cinquante cinq sois en une minute.

Ce qu'on nomme l'Enthousies n'est qu'une accélération du sang qui se porte vers la tête : les savants disent
que le sang leur monte à la tête : les savants disent
que le sang leur monte à la tête : lorsqu'ils redoublent
d'applications Quelques uns, pour caliner cet accident,
se frottent le front & les tempes avec un linge mouillé
d'eau froide, ce que les médécins condamnent généralement : il vaut mieux rester coi, & sermer ses livres. Les
bons & les mauvais Poètes sont plus sujets à ce mal que
les autres gens de lettres, qui s'enthousiament moins en
composant.

j-

6-

ht

1,

le

tie

es

4

n-

ŵ

es

1-

A A

er

1

K

5

1

nu à faire un très-mapvais tableau d'après un bon original; quoiqu'il eût employé plusieurs années à le peindre. Quelle que foit l'excessive présemption qu'ont ces barbares d'eux-mêmes, ils reconnoiffent fecrètement la supériorité des Européans, & craignent tout homme qui a de la barbe. Lorsqu'on amena les premiers Américains en France, fous la minorité de Charles IX; on observa très-bien qu'ils ne firent aucun cas de la personne du Roi, qu'ils prirent pour un Indien, parce qu'il n'avoit pas de barbe; pendant qu'ils tremblerent devant les Gardes-Suiffes pourvus d'énormes moustaches ; par une méprife bien moins pardonnable que celle d'un Hollandais qui s'imagineit que la Fontaine le Fabulifte étoit le prédicateur de Louis XIV, & Pierre Corneille son ministre d'état, parce qu'il faisoit parler fi noblement les princes dans feste Tragédies de olle-fo noit

Lima on disputa, avec beaucoup de chaleur, pour savoir si l'on devoit admettre les naturels de l'Amérique aux sacrements de l'Eglise, à cause de leur stupidité: plusieurs prêtres s'obstinerent à les leur resultant des leur set de l'est en comparaison de ceux qu'on exclut: ils ont si peu d'esprit & de mémoire qu'ils manquent d'adresse pour se confesser: le pénitencier est obligé de leur demander s'ils n'ont pas commis telles & telles fautes, & ils répondent simplement, oui ou non: d'autres protestent qu'ils ne se souvement de rien, & l'on doit leur prouver qu'ils sont tombés, par

exemple, sen adultere; fans quoi ils perfiftent à le nier (*), and altair à volume 700 l'aprosp; lamino

Je suis bien éloigné de supposer que le zele des missionnaires n'a point ton ours été aussi servent qu'ils nous le disent; mais je me flatte que la plupart d'en tr'eux, s'ils veulent être de bonne foi ne me contre diront pas, si je mets en fait qu'aucun indigene de l'Amérique n'a jamais su comprendre un morde de la religion Chrétienne. Les femmes & les enfants ferendent régulierement aux églifes, & s'y amusent beaucoup à chanter des cantiques: quant aux hommes elle ne prennent plaifir qu'à fonner la cloche, fans prêter la moindre attention aux paroles du Catéchiffe: filon leur ôtoit ces clochesquils ne viendroient jamais àla meffe, comme Mr. du Pratz l'a remarqué dans la Louifiane : auffi dans les Colonies Espaguoles, l'Inquifition est-elle continuellement occupée à contrainde les Indiens à affifter au fervice divin , & il faut que les piquets de la Sainte Hermandad gardent les portes des églifes, aufi long-temps que dure l'office ou le sermon. On pourroit réfuter, avec raison, ce que Mr. de Montesquieu rapporte de l'attachement des sauvages de l'Amérique au Christianisme : on ne s'attache pas fincérement à une religion dont on ignore les dogmes & les mysteres : or les mysteres des Chrétiens contiennent trop de Métaphyfique pour plaire à des Américains qui ne les comprennent pas, comme le dit très-bien Thomas Gage, missionnaire de son es fautes, & fibrepondent fim planient, ou oursithm

Califes protellent up ils ne le fourieuro

⁽¹⁾ Poyage an Phrou, de Dom Juan & Ulida 1. 10.1 2

le

tro

es

ilo

n-

1641

de.

da

en-

10-

illo

ter

no

la

m-

ifi-

dre

ue

07-

OR

que

des

at-

ore

ré-

nre

me

fon

29

Les Jésuites, qui se sont apperçus de ce dégoût, ont pris un chemin qui les a conduits sûrement à leur but : ils ont changé le culte extérieur en spectacles qui divertissent les Indiens oisifs. On fait, au Paraiguai, des processions si comiques, & où il entre une telle profusion de petites statues remuées par des cordes, que les sauvages viennent maintenant de sort loin pour les voir : tous les actes de dévotion y sont accompagnés d'une Tragicomédie qu'on ne sauroit mieux comparer qu'à la représentation des Mysteres, qu'on a joués en Europe, & où Dieu & les anges se donnoient la torture pour faire rire les auditeurs qu'elle de les auditeurs qu'elles auditeurs qu'elles auditeurs qu'elles auditeurs que les saux que les auditeurs que les auditeurs que les saux que les auditeurs que les saux que les auditeurs que les saux que les auditeurs que les auditeurs que les saux que les auditeurs que les auditeurs que les saux que les auditeurs que les auditeurs que les saux que les saux

On ne s'est jamais mieux apperçu du peu de succès qu'ont eu les missions parmi les sauvages, que quand les Anglais se sont emparés du Canada; on en a interrogé plusieurs sur les articles de foi, qui leur étoient absolument inconnus : quoiqu'on eût prêché ces dogmes dans leur pays, depuis deux fiècles : d'au, tres avoient une notion très-confuse de l'histoire du Christ, & quand on leur a demandé qui étoit le Christ, ils ont répondu que c'étoit un jongleur, Français de nation, que les Anglais avoient pendu à Londres, que sa mere étoit Française, & Pontious Pilatous avoit été Lieutenant au service de la Grande-Bretagne. Mr. Douglas, qui cite ces faits, en infere que les prédicateurs Catholiques, pour inspirer de l'aversion contre les Anglais aux Iroquois, leur avoient appris ces choses de travers; mais je ne puis croire qu'on ait fait un abus si criminel de la religion, & j'aime mieux imputer ces répliques puériles au pen

de conception des Américains qu'aux intrigues factileges des missionnaires.

On a inféré dans les Mémoires du Baron de la Hontan un dialogue entre lui & un naturel du Canada, fur des matieres de Controverse : il est superfu d'avertir que cette pièce est supposée, & que jamais aucun Canadien n'a eu affez d'esprit ou de patience pour argumenter contre les Théologiens du Séminaire de Québec; mais il est surprenant qu'un auteur moderne, ayant pris ce dialogue au pied de la lettre, se foit chargé de le réfuter, & de composer un traitésur la Philosophie des Iroquois, qu'il a fait imprimer dans le Dictionnaire Encyclopédique. Les Langues de l'Amérique font si bornées, si destituées de mots, qu'il est impossible de rendre par leur moyen un sens métaphyfique : il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puifle compter au-delà de trois (*); & les Sauvages, de quelque façon qu'on les endoctrine, ne parviennent pas à parler médiocrementun idiome Européan. On ne fauroit traduire aucun livre, non seulement en Algonquin ou en Brésilien, mais pas même en Péruvien ou en Mexicain, faute d'une quantité suffiante de termes propres à énoncer les

C

h

G

d

la

er

le

cr

te

be

les

10

de

d'av

^{(*) &}quot; Poettarraroincouroac fignifie dans la langue des y Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le nombre de trois; heureusement pour ceux qui ont à faire à eux, leur Arithmétique ne va pas plus loin. Quelque peu croyable que cela paroisse, ce n'est pas la seule nation Indienne qui soit dans ce cas. La langue Brasilienne, parlée par des peuples moins grossers, est dans la même disette, & passé le nombre trois, ils sont obligés pour compter, d'emprunter le secours de la langue Portugaise. "Voyage de Mr. de la Condamine p. 66. & 67. Paris 1745.

SUR RESIMMERICAINS. 163

notions générales j comme on le démontrera plus amplement dans la fuite. Cette disette de mots indique la disette des idées, & prouve que les Américains ne som point sortis de l'enfance : aussi ne perfectionnentils rien, & perfistent opiniâtrement à courir dans les bois, au lieu de les déraciner pour en faire des campagnes riantes & sertiles : tandis qu'ils voient les colons Européans jouir des douceurs de la vie, & des fruits de l'industrie, dans les logis commodes; ils se tapissent, au sein de la misere, dans d'affreuses cabanes, qu'ils construisent aussi mal-adroitement que fai-soient leurs ayeux au temps de Christophe Colomb; & leur architecture n'a point fait plus de progrès que celle des Castors de Ieur pays.

di-

la

na-

rflu

lais

nce

ure

10-

fe

fur

ans

de

ts,

ens

ans

82

ne.

me

On

oas

ne

les

les

m-

. 4

ne na-

e.

ne

11-

ns

Si l'on avoit rencontré, au nouveau Monde, des hommes remplis de fentiments généreux, capables de sentir l'aiguillon de la gloire, & avides de s'instruire dans les sciences & dans les arts, tout l'avantage de la découverte de l'Amérique eût été de leur côté; en échangeant leur or , leurs perles , leurs émeraudes, leur cochenille, contre nos connoissances & nos secreis ren profitant de nos lumieres, de nos découvertes, de nos inventions, de nos instruments, ilseussent béni le destin de leur avoir amené des maîtres si habiles, qu'on pouvoit payer avec des insectes, des cailloux luifants, & de la terre jaune. Plufieurs peuples de l'ancienne Europe ont reconnu qu'en tombant fous le joug de l'Empire Romain, ils avoient cessé d'être barbares ; parce que leurs vainqueurs leur avoient enseigné les lettres & les arts qui leur manquoient, & en cela ils ne se sont pas trompés; mais Tome II.

la stupidité & la pareste des Américains leur ontifit perdre l'unique fruit qu'ils pouvoient retirer de l'apli disette des idées, & prouve cansporte

S'ils s'étoient tant soit peu désendus contre les premiers usurpateurs; on ne se seroit pas enhardi à les massacrer comme des animaux; s'ils avoient montré le moindre goût pour les sciences, on ne se seroit pas accoutumé à les mépriser comme le rebut de l'espèce. Dire à un Espagnol, né en Amérique, qu'il est un Américain, c'est l'injurier si cruellement qu'on est sur d'avance qu'il ne pardonnera jamais à celui qui ose lui faire ce reproche: les Créoles Portugais, Français, à Anglais se tiennent également offensés, quand on les nomme des Américains, tant ils se croient supérieun aux hommes de cette race; & ils le sont en esset à bien des égards, mais pas tant qu'ils se l'imaginem.

Comme c'est principalement au climat du nouveau Monde que nous avons attribué les causes qui y ont vicié les qualités effentielles de l'homme, & fait dégénérer la nature humaine, on est, sans doute, en droit de demander, si l'on a apperçu quelque dérangement dans les facultés des Créoles, c'est-à dire des Européans nés en Amérique de parents originaires de notre continent. Cette question curieuse, & très-importante par elle-même, mérite bien qu'on s'y arrête un monde dans le nouveau, ont essuyé, sans en excepter aucun, une altération sensible, soit dans leur sonnés soit dans leur instinct; ce qui doit d'abord nous faite présumer que les hommes ont ressent un esse quel-conque par les insluences de l'air, de la terre, de l'eau conque par les insluences de l'air, de la terre, de l'eau

fait

21-

12.0

ne-

les

ntré

pas

èce.

un für

lin

, &

eurs

et à

nt.

100-

my

dé-

, en

ran-

des

es de

-im-

rête

eien-

pter

me,

faite uel-'eau

& des aliments; mais comme ils ont su, beaucoup mieux que les animaux, se garantir contre la puissance immédiate du chmat, on n'a pas sitôt reconnule changement de leur constitution & l'affaissement de leur ame; cependant, en les comparant ensuite aux Européans nouvellement débarqués, on a cru entrevoir quelque différence entre les uns & les autres; & à force de réitérer les observations à ce sujet, on s'est convaincu que la dégénération qu'on avoit crue possible, étoit réelle. Enfin, on est venu au point d'affirmer hardiment que les Créoles de la quatrieme, & de la cinquieme génération ont moins de génie, moins de capacité pour les sciences que les vrais Européans; & ce sentiment étoit universellement adopté , lorsque le P. Bénoit Feyjo, si connu par les monstrueux paradoxes qu'il a foutenus dans son Theatro Critico, s'est élevé contre cette opinion, & a tenté de faire l'apologie des Créoles Américains, accufés d'être abrutis (*).

En respectant dans le P. Feyjo un moine supérieur aux moines d'Espagne, l'on ne sauroit disconvenir qu'il n'ait été induit en une infinité d'erreurs grossieres, tant par sa passion de se singulariser que par son penchant pour le merveilleux; il a écrit plusieurs Dissertations en sorme pour prouver qu'il y a des hommes marins, doués d'une ame immortelle, ce qui sussit, à mon avis, pour faire récuser son témoignage & son autorité dans toutes les matières qu'il a traitées; car il vaut mieux assurer qu'il s'est toujours trompé, que de dire qu'il a toujours eu sai-

0 2

^(*) Voyez le Dife. 6. du Tome IV du Theatro Critico.

fon, comme a fait le P. Sarmiento, qui est venu en vain au secours de son maître (*); l'on ne peut désendre un auteur qui croit aux hommes marins,

Il résulte des expériences faites sur les Créoles. qu'ils donnent, dans leur tendre jeunesse, ainsi que les enfants Américains, quelques marques de pénétration qui s'éteint au fortir de l'adolescence : ils deviennent alors nonchalants, inappliqués, hébétés, & n'atteignent à la perfection d'aucune science ni d'aucun art: auffi dit-on, par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles, lorsque les autres hommes commencent à voir, parce que leur entendement baisse & décroît dans le temps même que celui des Européans tend à sa plus grande vigueur. Que le Pere Feyjo se fatigue à prôner l'esprit sublime des Américains, & à citer des faits qu'il croit être en fa faveur; il n'en est pas moins vrai que les universités de l'Amérique p'out produit aucun homme de réputation de la race des Créoles : il n'est forti de l'Académie de St. Marc à Lima aucun fujet qui ait été capable de faire un mauvais livre : cependant cette école a joui de plus de célébrité que les autres universités Américaines : quand Mr. Godin fut élu professeur de Mathématiques & d'Astronomie au Pérou, il ne trouva pas un étudiant capable d'entendre ses leçons & ses leçons n'ont jamais été comprises dans ce coin du monde. Les Jésuites ont publié des relations imposantes de leur

⁽¹⁾ Le P. M. Sarmiento est auteur de la Démonstration critique & apologétique du Theatro Critico du F. Feyjo dont il avoit été le disciple, il auroit du se resouvenir de la maxime nullius addictus jurare in verba magistri.

9

000

,

10

2-

n-

t-

m

nt

n-

é-

ns

fe

.

eft

ut

es

un

us

s:

nes

u-

tac

es

ur

non

ont

College de Santa Fé, où ils disent qu'on a souvent compté deux mille écoliers; ce qui est d'autant plus surprenant que de cette foule de disciples il ne s'est formé aucun grand maître, aucun Philosophe, aucun Médecin, aucun Physicien, aucun savant dont le nom ait passé les mers & refenti en Europe. Inutilement m'objecteroit-on que c'est à l'ignorance, à la barbarie des professeurs, & au déplorable état où les sciences font réduites dans les colonies des Indes occidentales, qu'on doit attribuer cette disette absolue d'hommes célebres : ceux qui ont reçu de la Nature l'heureux don du génie, surmontent aisément les obfracles d'une malheureuse éducation, & s'élevent par leurs propres forces, comme tous les grands honimes se sont éleyés, au-deffus de leur fiècle; & au-deffus de leurs maîtres, à qui ils ne doivent presque jamais la moindre partie de leurs talents & de leur renommée. C'est donc à un vice réel & à une altération phyfique du tempérament, sous un climat ingrat & contraire à l'espèce humaine, qu'il faut rapporter le peu de succès qu'ont eu les Créoles, envoyés, par leurs parents dans les différents colleges du nouveau monde : il en est venu quelques-uns étudier en Europe, dont les noms sont restés aussi inconnus que s'ils avoient fait leur cours de Philosophie à Mexico, ou à Lima: ils n'ont jamais donné aucun ouvrage sur les animaux; les infectes, les plantes, les mineraux, le climat, les fingularités, & les phénomenes de l'Amérique. C'est aux Botanistes & aux Physiciens Européans qu'on est redevable de toutes les connoissances que l'Histoire Naturelle a acquifes aux Indes: que faurions-nous

fans Oviédo, Pison, Margrave, Benzo, Clusius, Meirian, Leri, Clayton, Cornut, Barrere, Catesby, Hans-Sloane, Feuillée, Plumier, la Condamine, Bouguer, Justieu, Calm, Browne, & tant d'autres qui pour nous instruire, ont voyagé dans un pays que les Créoles auroient pu décrire sans sortir de chez eux, s'ils avoient eu la moindre capacité, le moindre goût, la moindre intelligence. On les juge, sans partialité, d'après ce qu'ils n'ont pas fait; car comme ils n'ont Jamais rien écrit, l'on ne sauroit les juger d'après leurs ouvrages; & je pense que cela suffit pour détruire l'opinion embrassée par le Pere Feyjo.

Les Métifs, inférieurs aux Créoles, surpassent néanmoins de beaucoup les naturels de l'Amérique dont le sang n'a pas été mêlé avec celui des Européans; d'où l'on peut inférer que ces derniers méritent à peine le titre d'hommes raisonnables.

Historiens Espagnols ont écrit de l'état politique du Pérou avant l'arrivée des Pizarres, on seroit contraint d'avouer qu'il y avoit, dans cette partie du nouveau continent, un empire puissant & formidable, où l'on rencontroit-une infinité de villes spacieuses & ornées d'édifices superbes, où l'on voyoit des campagnes sertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs plongés dans l'abondance. Les loix surtout, nous dit-on, y étoient admirables, & ce qui est plus rare encore, elles y étoient respectées. Enfin, si l'on en croyoit ces écrivains, aucun peuple sur la terre n'auroit joui d'une aussi grande sélicité que les Péruviens sous le gouvernement juste & paisible de leurs Incas: Mais malheu-

SWRILES AMERICAINS. 169

reusement tout ce tableau , lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une fiction, & un tissu de laussetes & d'exagérations que nous avons entrepris de réfuter. pour nous conformer aux loix de l'Histoire ; qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses dui pourroient devenir des vérités historiques, fil'on continuoit à les adopter aveuglément. Il est dans l'esprit de l'homme de vanter ce qui n'est plus, pour déprimer les temps présents, & rabaisser les établissements qui subfissent, & ceux qui les gouvernent; mais les Espagnols n'ent pas tant été conduits par l'envie que par la vanité, lorsqu'ils nous ont donné une fi haute & fi fausse idée des empires du Mexique & du Pérou, en'ilsont anéantis presqu'en un instant. Pour couvrir de gloire leurs conquérants, qui n'étoient proprement que des bandits heureux & cruels, plus dignes de l'indignation que des applaudiffements de la posterité, ils ont feint d'avoir trouvé, en Amérique, des peuples polices qui savoient combattre, & des princes sages & magnanimes qui favoient commander. Cependant ce que Blas de Varera, Acosta, & Ciéca de Léon ont rapporté des anciens Incas, ne mérité pas qu'on le réfute ; puisqu'aucun de ces atteurs n'a jamais compris un mot de la langue du Pérou, qu'ils méprisoient trop pour l'apprendre. Garcilasso veut nous persuader qu'il a tiré des inftructions particulieres, & fort détaillées, d'un de ses oncles maternels, Américain d'extraction, & qui favoit un peu d'Espagnol : c'eft sur la foi de cet homme, absolument inconnu, qu'il a composé l'histoire des douze Empereurs du Pérou, dont le premier ne commença de regner, selon lui, qu'en

es

u

nt

au

no

ES

er-

gés

y

les

ces

me

er-

eu-

l'an 1131 de notre ére vulgaire : Blas de Valeta met cette époqueà l'an 031, & d'autres la feculent encore davantage. Mais comment ces auteurs ont-ils of fixer la date de l'ofigine d'un peuple qui n'a famais fu nilire ni écrire, tandis que la Chronologie historique des nations de notre ancien continent est encore ténébreuse long-temps après l'institution des Olympiades, quoique l'invention des lettres soit de la plus haute antiquité? Tous les historiens Romains n'ont pu dévoiler les véritables commencements de Rome lon 2 fu lire & écrire en Italie avant Romulus & avant Numa: cependant ce qu'on rapporte du regne de Numa & de Romulus est visiblement fabuleux. Qu'on juge après cela, s'il a été possible aux Espagnols ridezcons noître l'époque de la fondation de l'empire Péruvien par un barbare, nommé, dit-on, Manco-Capari, qui civilisa d'autres barbares quin ont jamais eu des annales; car l'on ne peut donner ce nom à depetites cordes de coton ou de laine, dans lesquelles ils faisoient des nœuds, pour se ressouvenir le soir de cesqu'ils avoient fait le matin.) Ces instruments, qu'ils appelloient des Quipos , ne pouvoient contenir aucunfens moral, ni aucun raifonnement fuivi & de quelque façon qu'on combinat & les nœuds & les couleurs de ces cordelettes, elles ne pouvoient servingu'à faire des calculs, & à renouveller la mémoire d'un simple événement (*). Je fais qu'un Italien, nommé San Severo, a soutenu depuis peu qu'il avoit retrouvé le se

^(*) L'auteur de l'Histoire des Incas donne la description fuivante des Quipos: " Quand les Indiens vouloient faire " leurs comptes, ils prenoient de petites cordes de diffecret

cret des anciens Péruviens, d'écrire par le moyen de quelques ficelles diversement nouées & coloriées; mais il est sûr que les Indiens n'ont jamais écrit comme San Sévero se l'est imaginé; aus Garcilasso convientil que les Quipos devenoient muets & inutiles, lorsqu'ils n'étoient pas interprétés & aidés par la tradition verbale des Cayamos; de sorte que les loix & les ordonnances, s'il est vrai qu'on en ait sait beaucoup dans ce pays là, devoient être apprises par cœur, par quelques personnes qui en conservoient la mémoire; puisqu'il n'étoit pas possible d'énoncer le contenu d'une sanction ou d'un pacte civil par le moyen des cordons; comme l'on peut aisément se le figurer, pour peu qu'on ait une idée juste de ces instruments insormes. On pourroit mettre ici en question si un

d

13

1

Ū.

ui

a-

E-

nt

ils el-

ue

de

les

ép

Ser!

on

ire

He-

ret

Quipos ne servoient qu'à faire des calculs tels que nous

en faisons avec l'instrument de Pascal.

Tome II.

[,] rentes couleurs, & différentes en nombre. Chacune de ces couleurs, simple ou mêlée, avoit sa signification. Ces cordons tors & gros comme de la moyenne ficelle, & longs d'environ trois pieds, étoient attachés comme une espèce de frange le long d'une autre ficelle Les couleurs leur indiquolent ce que contenoit chaque filet; comme, par exemple, l'or par le jaune, l'argent par le blanc, & les gens de guerre par le rouge. S'ils vouloient désigner des choses dont les couleurs ne sont pas remarquables, ils les mettoient chacune selon leur rang, commençant depuis les plus hautes jusqu'aux moindres..... L'on gardoit toujours l'unité dans ces filets, comme dixaine, centaine, mille, dixaine de mille.... Ils mettoient au plus haut des filets se plus grand nombre: les nœuds de chaque filet & de chaque nombre étoient égaux les uns aux autres, comme un bon Arithméticien les pose, quand il veut faire une grande supputation."

Li résulte de cette description fort obscure, que les

peuple qui ne sait ni lire ni écrire, peut être à la sois un peuple bien policé; & comme on n'en a aucun exemple dans l'ancien continent, je suis très-porté à croire que sans le secours des lettres, des hommes attroupés ne sauroient atteindre à une forme de gouvernement excellemment constitué, comme l'on nous dépeint celui des Incas.

S'il est vrai que les Espagnols n'ont pu rien apprendre de positif sur l'origine des Péruviens, il ne faut pas trop se fier à ce qu'ils ont écrit de Manco. Capac, & de Coya-Mama, sa sœur & sa femme. Suivant Garcilasso (*), ce Manco-Capac entreprit de raffembler les Péruviens errants & abrutis; & il parvint à en former un corps de nation, qu'il logea dans une petite ville. Il faut observer à cette occafion, qu'il n'est pas vraisemblable qu'aucune société civile ait été affemblée par un feul homme, qui ait tout à coup, & comme par prestige, tiré de la barbarie une multitude de fauvages : les législateurs les plus célèbres, tels que Phaleas, Phidon, Minos, Dracon, Charondas, Zaleucus, Androdame, & Licurgue, n'ont point été les fondateurs des nations auxquelles ilsont dicté leurs loix: ces nations avoient subsisté depuis plufieurs fiècles avant que d'avoir un Code; & la raison nous dit qu'il n'y a aucun peuple au monde qui ne soit plus ancien que son législateur. Les Jésuites ont du travailler pendant plus de cinquante ans, pour fixer en un seul endroit quelques Paraguais; & ils ne seroient jamais venus à bout d'en composer une peuplade sédentaire, s'ils n'avoient eu la précaution de

b

^(*) Tome 1. p. 17. chap. 1.

faire enlever de force plus de soixante-mille hommes cantonnés sur les bords de Uraguai, du Parana, & au Nord-Ouest du Guayra: ces Américains captiss surent transsérés au centre du Paraguai; & comme on leur avoit sermé tous les passages pour retourner dans leur patrie, ils se virent contraints de s'établir dans les endroits qu'on leur avoit marqués; & à force de les faire jeûner, on les contraignit encore à labourer la terre qu'on vouloit qu'ils cultivassent. C'est par cette méthode qu'on a ensin créé un corps de nation qui n'est pas encore sorti de l'ensance; puisque les Jésuites gouvernent leurs Indiens, comme ils ont gouverné leurs écoliers en Europe.

ie

0-

e.

rit

il

ea

ca-

été

but

rie

lus

on,

ont

ont

plu-

ison

foit

t dû

fixer

e fe-

peu-

n de

On conçoit, pour peu qu'on veuille y réfléchir, que les sociétés ont dû se former successivement d'elles-mêmes : quand il y a eu un affez grand nombre de familles rapprochées en un canton propre à la culture, il a pu s'y élever alors un homme qui doué de plus de génie, de plus de courage, de plus d'ambition que ses compatriotes, leur a suggéré de se conduire felon de certaines régles, qui ne sont devenues des loix que quand elles ont été généralement adoptées: ce qui a dû demander beaucoup de temps. Si un feul homme n'est pas en état de procurer la subsistance à plusieurs sauvages cachés dans des bois, il est par là même incapable de les réunir en fociété; puisqu'aucune société ne peut subsister, sans miracle, dans un lieu donné, hormis qu'on ne lui fournisse avanttout des vivres. Que Romulus ait attroupé les premiers Romains, que Thuiston ait tiré les Germains de la barbarie, qu'Orphée ait policé les Thraces, que Fohi ait

étéle fondateur des Chinois, Odin des peuples Scandinaviens, Mongol des Tatars ou des Tartares, Zamol des Getes, Zerdust des Parsis ou des Perses, Deucalion des Grecs, Samothès des Galles ou des Gaulois: cela ne peut être vrai dans le sens qu'on le dit, & qu'on le croit communément : aussi l'histoire de tous ces héros est-elle obscure & confuse; & nous ne savons pas mieux qui étoient Orphée & Thuiston, que nous ne favons qui a été ce Manco-Capac célébré parmi les Péruviens; mais il y a beaucoup d'apparence que les nations, très-incertaines de leur origine, ont pris leurs premiers législateurs pour leurs véritables fondateurs; ce qui a induit les Chronologistes dans un labyrinthe d'erreurs & de supputations fausfes. Au reste, on assure que Manco-Capac se disoit inspiré du Ciel, & fils du Soleil, comme tous les législateurs de l'ancien monde avoient fait avant lui : il n'y en a aucun qui en dictant ses propres volontés, n'ait annoncé qu'il dictoit les loix de Dieu : ces hommes, si supérieurs aux autres, ont connu les besoins & les foiblesses du cœur humain, & se sont servis adroitement des organes du fanatisme pour prêcher la raifon.

Je n'infisterai pas davantage sur l'incertitude des prétendues annales du Pérou; il doit nous suffire de savoir qu'elles ne contiennent aucun fait avéré, ou ce qui est la même chose, aucune vérité incontestable. Quant à la vie des Empereurs qui ont suivi Manco-Capac jusqu'au temps d'Atabaliba, il est maniseste que Garcilasso nous en a imposé grossiérement, lorsqu'il assure que onze Incas qui ont regné de suite, ont été

des princes bons, justes, modérés, & adorés de leurs fujets, qu'ils aimoient en peres : c'est un prodige qui ne s'est jamais vu parmi les habitants de notre hémisphere qu'une succession de onze Rois despotiques, & équitables. Je ne dis point qu'il foit moralement impossible qu'un même trône soit occupé, onze fois de fuite, par autant de fouverains philosophes: mais je dis que ce n'est pas sur la foi d'un Garcilasso de la Vega, que des lecteurs sensés admettront un tel phénomene. Il n'y a aucun de ces Incas qui n'ait fait des conquêtes sur ses voisins: il n'y en a aucun qui n'ait regné sur ses sujets avec beaucoup de hauteur : ils gouvernoient leur empire, dit Zarate (*), d'une maniere absolue. & il n'y a peut-être jamais eu de pays fur la terre où l'obéiffance & la foumission des sujets avent été plus loin : le prince n'avoit qu'à tirer un fil de son bandeau, & le mettre entre les mains de quelqu'un des Ringrims, qui chargé de ce fatal cordon, étoit si aveuglément obéi qu'il pouvoit, seul & sans aucun secours de soldats, exterminer une province & y faire mettre à mort les hommes & les bêtes. Je cite ici Zarate qui plus ancien que Garcilaffo, a exercé au Pérou, en 1544, la charge de Trésorier général, & qui a été aussi à portée que personne de s'instruire de l'ancien état de cette partie de l'Amérique, où il n'artiva que douze ans après qu'on l'eût envahie au nom de sa Majesté Catholique. Or je demande maintenant si ce n'est pas une contradiction formelle que d'affirmer qu'il y avoit des loix merveilleuses chez un

S

2

e

6.

)-

ie

il

T. 1. Amsterdam 1700.

P 3

peuple d'esclaves, qui, en rampant sous un sceptre de fer, trembloit au moindre mouvement d'un barbare qui avoit le privilege d'être tyran? Est-il probable que toujours occupés à faire la guerre, les Incas ayent su mettre des bornes raisonnables au pouvoir arbitraire dont ils étoient armés? Est-il probable qu'en combattant sans cesse, ils n'ayent entrepris que des guerres justes? Il est si rare, il est si difficile que des princes guerriers & despotes soient de bons princes, que nous ne trouvons encore dans l'histoire de l'ancien continent que le seul Marc-Aurele qui ait su vaincre & regner en philosophe.

Je rejette non seulement, comme un roman infensé, le récit que Garcilasso nous fait du regne des Incas; mais je suis encore porté à croire qu'il n'a pu s'affurer, par aucun moyen, qu'il n'y avoit eu au Pérou que onze Empereurs, depuis Manco-Capac jusqu'à la mort de Huayna-Capac. Pour déterminer le nombre des princes qui avoient regné sur ces contrées. il faudroit connoître l'époque de la fondation de l'Empire Péruvien, & l'on a déjà fait voir que, faute de posséder des régistres & des mémoires, aucun Espagnol n'a pu fixer cette date, fur laquelle tombe toute la difficulté. S'il s'étoit écoulé fix-cents ans depuis le premier Incas jusqu'en 1531, comme le veut Blas de Valera, il est indubitable que le Pérou a dû être gouvernéau moins par trente souverains pendant ce laps de temps; puisque chaque regne doit équivaloir à vingt ans, & non pas à trente-trois, comme le prétend Garcilasso, qui ne compte que douze rois en quatre siècles : cependant la vie des hommes n'excé-

doit pas dans ce pays les bornes ordinaires de la nature. Je conviens qu'en confrontant les différentes rélations de l'état du Pérou avant l'arrivée des Européans, on ne fauroit accorder aucune antiquité à l'Empire des Incas : ce qui est d'autant plus remarquable que le terrain est extrêmement exhaussé dans ce district de l'Amérique méridionale, & la ville de Quito eft la ville du globe la plus élevée au-dessus du niveau de la mer. Ce qui confirme de plus en plus que le nouveau Monde avoit effuyé, plus tard que notre hémisphere, une combustion générale & d'épouvantables vicislitudes; puisque les Péruviens, la nation la plus anciennement formée en Amérique, n'étoient qu'un peuple nouveau, respectivement aux Indous, aux Ethiopiens, aux Egyptiens, aux Tartares, aux Chinois, & même aux Germains.

25

25

le

n

T

25

u

ſ-

le

s,

1-

le

ol

f-

e-

le

4

ps

à

éen

6-

Garcilasso nous représente tout le Pérou, au moment de la venue des Pizarres, rempli de grandes villes, très-peuplées: cependant il est sûr qu'il n'y avoit qu'une seule bourgade dans cette misérable contrée en 1531, lorsqu'on en sit la découverte. On peut juger par-là, quel crédit mérite cet exagérateur, qui, par un sol amour pour sa malheureuse patrie, n'a respecté aucune vérité: il n'y a aucun sait qu'il n'ait falssifié pour l'embellir: ses descriptions manquent de vraisemblance. Il n'y avoit sous les Incas, dit Zarate (*), dans tout le Pérou, aucun lieu habité par les Indiens, qui eût sorme de ville; Cusco étoit la seule. Si l'on demandoit pourquoi on désere ici au témoignage

^(*) Chapitre IX. p. 44. T. I.

de Zarate, plutôt qu'à celui de Garcilaffo; c'eft quela raison & l'évidence sont en faveur du premier. Si les Espagnols avoient trouvé tant de villes dans ce pays. il en resteroit au moins l'emplacement & les raines, il en resteroit les noms; mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas : les villes qui y existent de nos jours, ont été, sans exception, fondées & peuplées par les Européans, qui se seroient épargné tant de travaux & de constructions, s'ils avoient rencontré, chez leurs pouveaux esclaves, des logements propres & des édifices commodes. Ce qui indique encore que cet état n'avoit point de villes, c'est la rapidité presqu'incroyable avec laquelle on l'a conquis d'une extrêmité à l'autre. Si les Indiens avoient pu se cacher derriere des murailles, les Espagnolsauroient dû les abattre, pour défaire les garnifons: tant de fiéges & de blocus auroient exigé du temps & du monde; & il eût été-impossible au brigand Pizarre d'envahir le Pérou hérissé de forteresses, avec deux cents hommes qui ne firent que se montrer. Quant à Cusco, la résidence ordinaire des Incas, il est trèsvraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de bourgade dans les temps de sa plus grande splendeur; ce ne peut avoir été qu'un amas de petites cabanes, fans lucarnes & fans fenetres, dont la conftruction étoit inconnue aux Péruviens: aussi les Espagnols, ne pouvant fe loger dans ces huttes basses & enfumées les ont-ils fait démolir, & l'on ne voit plus à Cusco de maison qui n'ait été bâtie par les Européans. Il y fubfifte seulement un pan de muraille, resté, dit-on, de l'ancien temple du Soleil, dont les écrivains ne comptent les merveil-

les qu'en s'extassant, Je doute néanmoins que ce temple ait été de beaucoup plus spacieux, & plus orné que celui dont on découvre des vestiges plus entiers au village de Cayambe, dans la province de Quito, & qui n'a que huit toifes de diametre : c'est une muraille circulaire, élevée de quarante-huit pieds, bât é de briques crues, maçonnées avec de la terre glaife, car le secret de faire de la chaux ou du ciment etoit absolument ignoré dans toute l'Amérique. On entre dans ce miférable édifice par une très-petite porte. & l'on n'y découvre aucune ouverture, ni aucune fenêtre; de sorte que la lumiere a dû y entrer par l'endroit où auroit été le toit, si l'on avoit voulu y en faire un. Il conste, par la tradition unanime des Indiens, que cet oratoire de Cayambe a été anciennement aussi renommé, aussi fameux que la chapelle de Cusco; & l'on peut juger par la peinture qu'on vient de donner de ce bâtiment, s'il étoit aussi merveilleux qu'on le penfe.

Mr. de la Condamine a fait insérer dans les Mémoires de l'Academie de Berlin la description d'un ancien logis des Incas dont on voit encore les ruines près d'Atun-Cannar, dans le Corrégiment de Cuença, province de Quito: il convient qu'il n'y a jamais eu, ni pu y avoit de fenêtres dans ce prétendu palais à un étage; ce qui suffit, selon moi, pour prouver que l'Architecture Péruvienne n'étoit pas beaucoup plus perfectionnée que celle des Hottentots & des Iroquois: & il est naturel de présumer que les habitations des particuliers n'étoient que des baraques, puisque les princes se nichoient entre des tas de pierres, où il y a quelques

vuides qu'on veut bien nommer des chambres. Comme on n'y apperçoit ni voute, ni aucune trace de soutien qui ait pu supporter un comble, il y a toute apparence que ces édifices n'ont jamais été couverts, & que ceux qui y logeoient, devoient y essuyer la pluie & les injures de l'air : on y étoit feulement à l'abri des bêtes féroces, & des incursions subites de quelques partis ennemis. Il importe d'observer que l'Espagnol Ulloa, en parlant de ces masures d'Atun-Cannar, en donne un dessein magnifique; parce qu'il a fait représenter ce chétif monument comme il a cru qu'il devoit être, & non comme il est en effet. Il n'y a, pour se convaincre de cette falfification, qu'à confronter les estampes & les plans publiés par Mrs., de la Condamine & Bouguer, qui n'ayant eu aucun motif pour servir la vanité des Espagnols, ont fait dépeindre les ruines de Cannar, fans les embellir.

On rencontre ençore un Inca-Pirca, ou un bâtiment désolé des Incas, à Callo, au Nord du bourg de Latacugna, dont l'aspect est plus misérable que celui du précédent : ce ne sont que des cailloux dressés sur d'autres cailloux, plâtrés d'une argile rougeâtre. S'il y a jamais eu un toit sur ce logis, on n'a pu y voir en plein midi qu'à l'aide de plusieurs stambeaux, les portes étant trop étroites pour avoir donné assez de passage à la lumiere qui auroit dû éclairer les appartements intérieurs, destitués d'embrasures. Il n'y a donc point de milieu; ou les Péruviens n'ont pu voir dans leurs maisons; ou ils ont logé dans des maisons découvertes par le haut, & cela pour n'avoir point eu l'esprit d'imaginer des senêtres. Il y a dans ces dé-

combres de Callo, quelques taudis auxquels Ulloa a donné le nom imposant de ménagerie; mais il n'est pas probable qu'on ait eu des ménageries dans un pays où l'on avoit à peine des cabanes.

E

C

-

E

ir

35

n

ır

il

u

es

le

2-

2

ir

13

u

Ce qu'on vient de dire des temples & des palais, doit s'entendre aussi des forteresses, qui, au rapport de quelques relateurs, étoient très-multipliés dans le Pérou : on nous vante sur-tout la citadelle de Cusco comme un chef-d'œuvre de fortification; tandis qu'on fait que François Pizarre s'est emparé de la capitale & de son fort en un seul jour, sans tirer un coup de fusil. On a soutenu, à la vérité, qu'il avoit été favorisé dans cette expédition par une sœur d'Atabaliba, le dernier des Incas: il est difficile d'admettre, dira-t-on, que la fœur d'un prince que les Espagnols venoient d'étrangler avec autant d'injustice que d'ignominie, auroit pu avoir l'imprudence ou la foiblesse d'aimer le chef des bandits Européans; cependant. malgré le peu de vraisemblance de cette anecdote, il est certain que cette sœur d'Atabaliba a été publiquement la maîtresse de François Pizarre, & qu'elle a eu de lui deux enfants, nommés, Dom Gonsale & Donna Francisca: tant il est vrai que l'histoire de la découverte de l'Amérique est remplie de faits si singuliers qu'ils paroiffoient incroyables : (*).

Les Péruviens ne savoient pas forger le ser, & l'on n'a pas trouvé, dans tout leur pays, un seul instrument de ce métal, l'ame des métiers & des

^(*) Si l'on avoit été tenté de ne point croire ce que j'ai rapporté, dans le volume précédent, du fingulier attachement des femmes de l'Amérique aux conquérants

arts; (*) mais en revanche, ils possédoient le secret que nous avons laissé perdre dans notre continent, de donner au cuivre une trempe pareille à celle que reçoit l'acier. Mr. Godin envoya en France, en 1727, au Comte de Maurepas, une vieille hache de cuivre Péruvien endurci; & par l'examen qu'en sit Mr. le Comte de Caylus, il reconnut (**) que cet instrument égaloit presque la dureté des anciennes armes de cuivre dont se sont servis les Grecs & les Romains, qui n'ont pas employé le ser à une infinité d'ouvrages où nous l'employons aujourd'hui; soit qu'il sût plus rare

de notre Europe, cet exemple de la sœur d'Atabaliba suffiroit pour lever tous les doutes à cet égard. Pizarre eut un troisieme enfant d'une Péruvienne de Cusco : quant à la maîtresse d'Almagre, c'étoit une fille Américaine, née à Panama, qui lui resta fidelle jusqu'à la mort.

Les Péruviens de furent pas longtemps à s'appercevoir de cet attachement de leurs femmes aux Espagnols: Ruminagul, Général d'Atabaliba, syant fait, après la bataille de Caxamalca, assembler toutes ses semmes, leur dit, Mesdames, vous aurez bien-tôt le plaisir de vous diversir avec les chiens de Chrétiens; & comme elles se mirent à rire, il en sut si indigné qu'il les sit décapiter.

(*) Il y a peu de mines de fer dans toute l'étendue de l'Amérique; & ce qui est encore plus étonnant, c'est que le fer qu'on y exploite, est infiniment insérieur à celui de notre continent, de sorte qu'on n'en sauroit fabriquer des clous: malgré ce défaut, il se vend sort cher, & coûte un écu la livre au Pérou: l'acier y yaut un écu & demi.

La nouvelle Espagne est la province où on a trouvé le plus de ser : on crost que le Pérou n'en a qu'une seule mine, que les anciens Péruviens connoissoient ; mais faute d'industrie, ils ne purent l'exploiter. Le Chili n'a absolument aucune mine de ce métal.

(**) Voyez Recueil d'Antiquités, par Mr. le Comte de Caylus, in-4to. T. 1. p. 168 & 250. On y trouvera le réfultat de toutes les expériences qu'a faites l'auteur, pour reflusciter l'art d'endurcir le cuivre, que les Grecs & les Romains ont indubitablement connu; les armes an-

tiques en font foi,

alors, soit que leur cuivre trempé eût des qualités supérieures à celles de leur acier. Le Comte de Caylus après avoir confidéré cette hache envoyée de Ouito. a cru que c'étoit un monument d'un peuple plus ancien que les Incas, & qui avoit occupé le Pérou longtemps avant cette race d'Indiens abrutis que les Efpagnols y détruisirent au commencement du seizieme siècle. Ayant lu, avec toute l'attention dont je suis capable, les différents Historiens du nouveau Monde, je n'ai pas été affez heureux pour découvrir un fait capable de favoriser ce sentiment, & il me paroît très-vrai que les Péruviens ont eu le secret d'endurcir le cuivre; sans quoi ils n'auroient point été en état de creuser la terre, d'exploiter les mines d'or, de percer les émeraudes, & de détacher de grands éclats de rocher, pour bâtir les cabanes murées dont on vient de faire mention; & qu'ils ayent eu des haches de cuivre, à l'arrivée des Espagnols, c'est un fait dont on ne peut absolument douter; puisqu'on prit quelques-uns de ces instruments, au combat de Caxamalca, aux principaux d'entre les officiers, qui jetterent leurs armes pour être plus légers à la course. Il faut avouer néanmoins qu'ils n'avoient pas tant de cuivre qu'ils ne fussent encore obligés de faire des haches de pierres aiguifées, & d'armer la pointe de leurs flêches. & de leurs javelines, d'os & de dents d'animaux. Enfin, ce qui prouve évidemment que ce que nous nommons l'Empire des Incas, n'étoit qu'une région prefque fauvage, habitée par des barbares, c'est qu'iln'en est resté aucun monument, aucun débri de quelque importance. Les moines de Cusco & de Lima se sont

long-temps occupés à fouiller les Guaques, ou les anciens tombeaux des Indiens, dans l'espérance d'y déterrer des trésors & des raretés; mais après bien des recherches, poussées aussi loin que l'avarice a pu les pousser, on n'en a encore extrait que quelques morceaux de la Pierre des Incas, & de la Pierre de Gallinace (*), qui a servi, dit-on, à faire des miroirs.

Comme les peuples de ces provinces n'ont jamais en de monnoie, ni rien qui en ait tenu lieu, on peut bien se figurer qu'ils ne connoissoient d'autres richesses que le Mays dont ils se nourrissoient, & la laine des petits chameaux Glamas, destinée à fabriquer des vêtements. Ils n'employoient l'or que comme nous employons l'étain : s'ils avoient fait un cas particulier de ce métal, ils en auroient frappé des jettons & des fignes pour les payements & les achats (**). Ignorant à la fois l'usage du fer forgé, de la monnoie, de l'écriture, ignorant, dis-je, l'art de bâtir des navires & des ponts, de faire des fenêtres à leurs logis & des cheminées à leurs foyers, il s'ensuit qu'ils devoient être inférieurs, en sagacité & en industrie, aux nations les plus groffieres de notre continent; & la raison nous avertit de n'ajouter aucune foi aux hyperboles des écrivains Espagnols.

d

(**) On n'a pas trouvé, dans toute l'Amérique, un feul peuple qui eût inventé une monnoie.

^(*) La pierre de Gallinace n'est autre chose qu'une lave sine, jettée par les volcans du Pérou : elle est d'un noir soncé, & reçoit aisément un beau poli. On croit que la pierre Obsidienne de notre continent est le vrai analogue de la Gallinace du Pérou. Quant à la pierre des Incas, c'est une espèce de pyrite blanche, arsénicale, luisante comme de l'étain, ou du ser recuit, dont l'analogue est inconnu dans notre continent.

J'ai réellement été révolté, en lisant dans Garcilasso (*) qu'il y avoit, du temps des Incas, une Université dans la bicoque de Cusco, où des ignorants titrés, qui ne savoient ni lire ni écrire, enseignoient la Philosophie à d'autres ignorants qui ne savoient pas parler. Si l'on m'objectoit que l'on peut enseigner la Morale sans le secours de l'Alphabet, & des écrits de Platon & de Socrate, je répondrois que la langue du Pérou n'étoit pas assez riche en mots simples & abstraits, pour servir à expliquer une science abstraite: & asin d'ôter toute espèce de doute à ce sujet, je citerai un passage remarquable du voyage de Mr. de la Condamine.

"La Langue du Pérou manque de termes, dit-il, "pour exprimer les idées universelles, preuve éviden, te du peu de progrès qu'ont faits les esprits de ces peu, ples. Temps, durée, espace, être, substance, matière,
, corps, tous ces mots, & beaucoup d'autres n'ont pas
, d'équivalent dans leurs langues: non-seulement les
, noms des êtres métaphysiques, mais ceux des êtres
, moraux, ne peuvent se rendre chez eux qu'imparsai, tement, & par de longues périphrases. Il n'y a pas
, de mot propre qui réponde exactement à ceux de
, vertu, justice, liberté, reconnoissance, ingraticu, de (**)."

Les professeurs, nous dira-t-on, ou les Amantas dont parle Garcilasso, se servoient, dans leurs leçons, de la langue sacrée, inconnue au peuple; mais comment sait-on qu'il y a eu au Perou une langue sacrée?

^(*) Tome II. p. 139. Chap. XXVII. (**) Voyage à la Riviere des Amazones p. 54.

Cela n'est pas probable; puisque l'idiome vulgaire étoit si stérile, si pauvre en mots, qu'il eût été impossible de traduire le jargon savant par le jargon populaire. Qu'on accorde, si l'on peut, ces contradictions palpables qui se heurtent de front: quant à moi, je regarde tout ce qu'on rapporte de l'Université de Cusco, & des grands hommes qui y enseignoient les belles-lettres & les sciences sublimes, comme un conte plus que ridicule, inventé en dépit du sens commun; & j'aimerois autant croire qu'il y a eu des Académies chez les Juiss, chez les Tunguses, chez les Germains, dans la sorêt noire, du temps de Jules-César,

Les métiers ont, dans tous les pays, devancé les sciences, parce que l'esprit humain ne fait point de fauts, non plus que la Nature : il doit s'élever par degrés, & ne fauroit atteindre au premier rang, s'il n'a passé par le second; & cette marche est toujours aussi lente que pénible. Quand un peuple parvient à avoir des philosophes, c'est une marque certaine qu'il a déjà des arts, & que son idiôme s'est accru d'une infinité de termes propres à énoncer les notions morales, les idées métaphyfiques, les mouvements des passions, & toutes les nuances des fentiments: or cette création de mots abstraits exige les efforts de plusieurs grands hommes, & une très-longue suite de siècles. En vain le vulgaire des Chronologistes veut-il nous persuader que les Grecs étoient encore une nation récente du temps d'Homere; la langue harmonieuse & riche dans laquelle sont écrites l'Iliade & l'Odifiée, prouve exactement le contraire, & l'on conçoit qu'une foule presque innombrable de chétifs versificateurs & de Trouba-

SUR LES AMERICAINS. 187.

Troubadours ont dû précéder, dans l'ordre des temps, le chantre immortel de la guerre de Troie; car l'on ne fauroit faire un bon poëme dans une langue qui n'a jamais servi à faire des vers (*).

Il vaut donc mieux accorder quelques milliers d'années d'antiquité de plus au globe terrestre, & à l'espèce humaine, que de suivre servilement les calculs faux & absurdes d'une Chronologie démentie par les saits. C'est un préjugé que de soutenir qu'on est uniquement redevable au hazard des grandes découvertes, & des inventions utiles: s'il n'y avoit pas eu des Chimistes en Europe, au quatorzieme siècle, la découverte de la poudre à canon ne se servit point faite dans ce siècle-là: si du temps de Custer on n'avoit senti le besoin d'avoir des imprimeries, on n'est pas inventé l'imprimerie du temps de Custer; on ne l'est pas cherchée. Il falloit avoir la boussole, pour naviguer en Amérique, il falloit avoir observé la propriété de l'Aiman pour construire des boussoles, il falloit

Ah pudet! & Getico scripfi sermone libellum;
Seructaque sunt nostris barbara verba modis.
Et placui (gratare mihi), capique poeta
Inter inhumanos nomen habere Getas.

Sì Ovide a le premier essayé de faire des vers dans cette langue, son poëme a dû être détestable; mais il faut que les Getes n'ayent pas été aussi barbares qu'il nous les dépeint: il faut même que leur idiome ait été très perfectionné, puisqu'on y connoissoit déjà une espece de Prosodie, car il résulte de l'expression nostris modis, qu'Ovide n'avoit pas fait des vers rimés, mais des vers pourvus d'un mêtre: on y connoissoit, par consequent, les syllabes longues & brèves, ce qui est bien linguière.

Tome II.

ire

n-

0-

di-

01;

de

les

ite

n;

é-

er-

ar.

les

de

e-

n'a Mi

oir a

n-

es,

s,

OB

ds

in

er

du

he

ve

rle

de a-

^(*) Ovide nous apprend qu'il avoit compose un poeme dans la langue des Getes, pendant la sixieme année de fon exil à Tomes.

favoir couler le verre pour faire des lunettes; il falloit avoir des lunettes pour perfectionner l'Astronomie. Ce n'est donc que chez des peuples dont le génie & les arts ont déjà fait des progrès immenses, que les grandes découvertes peuvent avoir lieu : elles sont donc bien moins les dons du hazard que les fruits des travaux & des recherches; sans quoi les sauvages auroient pu être aussi heureux, & plus heureux que les hommes les plus éclairés : cependant le hazard n'a jamais fait saire à tous les sauvages du monde une seule découverte de quelque importance. C'est dans le sein des sociétés bien policées, & par conséquent très-anciennes, que l'esprit humain a déployé toute sa sorce: c'est là qu'il a appris à connoître ses ressources, & qu'il a soumis, pour ainsi dire, l'univers entier à sa puissance.

Je suis si peu enclin à croire que le hazard ait eu beaucoup de part aux inventions, que j'ose mettre en fait que deux peuples égaux en industrie, & à climat égal, qui n'auroient entr'eux aucune communication, parviendroient, à peu près dans le même temps, aux mêmes découvertes; quand même ils n'atteindroient point à un degré égal de perfection. Les Chinois ont trouvé la boussole, l'imprimerie, la poudre à canon, la porcelaine, ainsi que les Européans; quoiqu'il n'ait existé aucune correspondance entr'eux & nous dans ce temps là. Les moines Bacon & Swartz, qui les premiers ont connu les effets du salpêtre en Europe, étoient si mauvais Géographes qu'ils ignoroient qu'il y eût un pays nommé la Chine.

La découverte à jamais mémorable du nouveau Monde a si peu été l'esset du hazard que Christophe

3

nt

29

1-

es

ale

in

n-

e:

la

:0.

eu

nat

n,

ux

10

ont

n,

ait

ans

les

pe, u'il

ean

phe

Colombavoit promis de le découvrir, sept ans avant la date de sa premiere navigation en 1402 : il employa tout ce temps à solliciter en Espagne l'équipement d'un vaisseau, qui ne lui ent pas été accordé de litôt, s'il ne lui étoit venu dans l'esprit de promettre une somme confidérable à un moine intriguant & avare, qui confessoit le Roi Ferdinand, & la Reine Isabelle. Cet événement m'a toujours tellement frappé que je ne puis omettre ici une observation finguliere à ce-sujet. Les Européans sont les seuls qui ayent voyagé en Amérique : les Africains & les Afiatiques ont été fi flupidement indifférents à la nouvelle de la découverte d'un autre hémisphere qu'ils n'y ont jamais envoyé une barque. Les Japonois & les Chinois, qui auroient pu y aller par la mer du Sud, ainfi que le gallion des Manilles, ont conftamment refusé de l'entreprendre. Les Maures, les Barbaresques, les Turcs, dans le temps que leur marine pouvoit quelque chose, n'ont pas fait la moindre tentative pour conquérir un pouce de terre en Amérique, où il n'aborde point d'autres étrangers que des hommes nés en Europe (*). Que nous nous foyons emparé d'une moitié de cette planète, cela est étonnant; mais que ni l'intérêt, ni la curiosité n'ayent pu engager les autres nations de l'univers à y voyager, cela est plus étonnant encore, au moins à mes yeux.

Le commentateur anonyme des volumineux & obscurs écrits de Garcilasso convient que son auteur, en parlant de l'Astronomie des Péruviens, est tombé

^(*) Les Nègres ne font pas une exception à ce que je viens de dire ; pui sque c'est malgré eux qu'on les entraîne

dans plufieurs abfurdités inexcufables (*); & c'eft un aveu fingulier de la part d'un commentateur. Quarante ans après que ces peuples furent fortis de la vie fauvage, on érigea, selon Garcilasto, seize tours pyramidales à l'Orient & à l'Occident de la magnifique ville de Cusco, pour déterminer les points de l'Horison où le soleil se leve & se couche aux Solflices. Des hommes bruts & nouveaux, qui ne font que de quitter l'obscurité des forêts, ne sauroient construire de semblables observatoires, ni recourir à de telles inventions pour régler leur calendrier. S'il étoit vai que ces tours ou ces colonnes euffent été élevées sous le troisieme Inca, il s'ensuivroit nécessairement que les Péruviens étoient alors très-anciennement policés, ce qui est contredit par l'exposition qu'on vient de faire de leurs instruments imparfaits, & par leur ignorance dans les arts utiles. Qu'on ait entaffé quelques pierres aux environs de Culco, cela est croyable; mais que ces buttes ayent fervi à faire des observations Aftronomiques, qui n'ont été tentées en Europe que du temps de Galilée, cela n'est pas croyable.

Les Amantas du Pérou, qui se méloient, dit-on, d'étudierle Ciel où ils ne comprenoient rien, n'avoient imaginé aucun mot pour distinguer les planètes d'avec les étoiles : ils ne connoissoient que Vénus, à laquelle ils avoient donné un nom propre & caractéristique. Ils étoient persuadés que les taches noires qu'on apperçoit dans la lune, avoient été faites par un renard

au nouveau Monde, où ils n'auroient jamais voyagé, li on leur avoit laissé la liberté qu'ils tenoient du Ciel. (*) P. 39. & Suiv. T. H.

A

Ir.

la

15

fi-

de

ės.

de

re

11-

rai

us

les

ce

ire

ce

er-

ais

ons

ue

n,

ent

rec

fle

ue.

p-

ard

, fi

devenu amoureux d'elle, & qui ayant monté au ciel pour en jouir, l'embrassa si étroitement qu'à force de la serrer, & de la baiser, il sui sit les souillures qu'on y voit. Ne savoir pas distinguer les planètes, ignoret la cause des éclipses, & dire de si grandes puérilités sur les taches de la lune, cela n'annonce rien moins que des hommes consommés dans l'Astronomie, ou bien je me trampe. Tous les sauvages connoissent l'étoile polaire & les l'etades, ils savent où est le Nord & le Sud; mais cela ne sussit point pour assurer que ces sauvages sont des Astronomes, hormis qu'on ne veuille faire l'abus le plus étrange des termes.

Garcilasso nous en a donc encore imposé, lorsqu'il a parlé, avec tant d'emphase & si peu de vérité, des progrès qu'avoient saits les Péruviens dans une science qui ayant été cultivée dans notre continent pendant une infinité de siècles, n'a pas encore été portée au point de persection où elle pourra atteindre chez les générations sutures, si elles ne sont pas prédestinées à essuyer des temps d'ignorance, & des révolutions qui engloutiront les arts & les artistes.

En réfutant, dans le premier volume de ces Recherches, les réveries du calculateur Riccioli, j'ai déjà fait voir, en passant, qu'on a excessivement exagéré la population des Péruviens. Premierement, la ville de Cusco est plus grande d'une moitié que n'étoit l'enceinte ancienne sous les Incas; & l'on n'y compte aujourd'hui que quarante mille hommes : elle ne pouvoit, par conséquent, contenir qu'environ vingt-mille habitants, au moment qu'elle temba sous le joug des Européans, ce qui est bien peu de chose pour la capi-

tale de tout un empire, qu'on nous dit avoir fourmillé de monde. En second lieu; le Pérou étoit remplid'une infinité de landes & de bruyeres, où les Espagnols s'égarerent pendant cinq à fix jours, sans voir une habitation, fans rencontrer une cabane. On n'appercut un grand nombre d'hommes affemblés qu'au combat de Caxamalca : par-tout ailleurs les Indiens ne se préfenterent que par détachements & par pelotons, qu'on défit en détail. Si cet état avoit eu de grandes armées furpied, une bataille n'eût pas suffi pour diffiper toutes les forces des Incas en un lieu & en un jour ; car après la victoire de Caxamalca, Pizarre & Almagre ne furent plus inquiets sur le succès de leur entreprise : l'unique obstacle qu'ils eurent à surmonter, ce sut la difette des vivres & des fourrages; d'où l'on peut conjecturer que le pays étoit extrêmement dépeuplé, puisqu'une poignée d'ennemis eut beaucoup de difficulté à s'y nourrir avec ses chevaux & ses esclaves.

Gonzale Pizarre, qui fit l'expédition de la Canella avec deux-cents hommes, fut à son retour tellement persécuté par la famine qu'il fit tuer ses chevaux pour sustenter ses compagnons : on mangea ensuite les sévriers & les chiens-dogues qu'on avoit amenés pour dévorer les Indiens : on vendit un chat sauvage pour vingt écus à un officier mourant ; les soldats, décharnés & abattus, brouterent les seuilles & les écorces des arbres, & expiroient en les broutant.

Si un malheur de cette nature étoit arrivé à une armée de soixante mille hommes, dans un pays ennemi, je n'en tirerois pas les mêmes conséquences; mais qu'une petite troppe d'aventuriers n'ait trouvé ni

fa

vivres, ni bestiaux, ni aucune ressource, en faisant un trajet de quatre-cents lieues, depuis Quito jusqu'à la Canella, cela démontre que toute cette partie étoit vuide & destituée d'habitants & de cultivateurs: aussi les Espagnols n'y marcherent que par des lieux remplis de chardons, de ronces, de broussailles : ils pénétrerent par des forêts & des solitudes, & ne virent, sur toute cette route, que des cantons où la terre en friche ne paroissoit jamais avoir reçu le moindre labour. Un grand peuple sans agriculture est un être de raison : un pays peut, à l'instar du Portugal & de l'Espagne, avoir beaucoup de villes, & manquer à la fois d'habitants; mais on n'a jamais vu de pays sans villes, où la population ait été confidérable. Les Péruviens n'avoient construit d'autre bourgade que celle de Cusco ; d'où j'infère qu'ils ne composoient qu'une petite nation dispersée sur une surface immense; & je ne m'arrêterai pas davantage à réfuter ce que tant d'écrivains ont dit de leur industrie, de leurs arts, de leur génie, de leur police, de leurs loix, de leur gouvernement, & de leur bonheur. L'auteur d'un ouvrage moderne > intitulé l' Analy se du Gouvernement des Incas, a lu leur histoire, sans se désier de son autenticité: s'il avoit employé la moindre critique, il eût brulé son manuscrit; s'il avoit voulu être raisonnable, il ne l'est jamais commencé. On n'a pu faire de bonnes loix dans un état despotique; & quand il seroit vrai qu'on y avoit des loix, il nous seroit impossible aujourd'hui de les analyser, faute de les connoître; & nous ne faurions les connoître, parce qu'elles n'ont jamais été écrites, & que la mémoire a dû s'en perdre à la mort

e

-

i

2

u

10

é-

uf

ur

11-

es

13

ne

16-

ais

ni

de ceux qui les avoient apprises par cœur. D'ailleurs les traces des anciennes coutumes qui subsistent encore parmi les Péruviens modernes, ne s'accordent en aucune maniere avec ce qu'on écrit de leur législation sous les Incas : on dit, par exemple, qu'ils n'époufoient anciennement que des filles vierges, & qu'ils châtioient avec la derniere rigueur celles qui se prostituoient; tandis que les Landinos, ou les Péruviens foumis aux Espagnols, ne se marient aujourd'hui qu'avec des filles qui ne sont plus vierges: ils se croiroient deshonorés, fi leurs femmes n'avoient couché avec plufieurs amants avant leurs nôces (*). On a employé tous les moyens imaginables pour les corriger de ce préjugé; mais ni les curés, ni les Corrégidors, ni les officiers de l'Inquisition n'ont pu vaincre leur entêtement, & ils se laisseroient plutôt couper par morceaux que de confentir à prendre une femme qu'ils soupçonneroient d'être pucelle. D'où l'on ne fauroit conclure autre chose sinon qu'un usage si enraciné doit être très-ancien, & qu'il a été pratiqué fous les Incas, comme on le pratique encore maintenant.

fi

q

fe

n

C

p

to

ď

la

P

le

q

ne

en

fut

tol

Après avoir considéré l'ancien état du Pérou, pous nous contenterons de jetter un coup d'œil sur le Mexique, dont on a conté autant de fausséées & de merveilles que de l'empire des Incas; mais la vérité est que ces deux nations étoient à peu près égales, soit qu'on compare leur police, soit qu'on examine leurs arts & leurs instruments.

^(*) Voyez le Voyage au Pérou, far Dom Juan & Ulloa. Les

Irs

oen

on ou-

ils

fti-

ens hui

oi-

ché

n a

rriégi-

cre

par

me

ne

en-

qué

ain-

ou ,

für

z de

rité

es,

nine

Illoa.

Les

Les Mexicains avoient la méthode de représenter les objets en les dessinant grossierement, & ce sont ces desseins informes que les Historiens ont jugé à propos de nommer des caracteres hiéroglyphiques; mais en cela ils se sont trompés, car la maniere des Mexicains différoit effentiellement de l'écriture Egytienne, en ce qu'ils n'avoient pas déterminé des symboles ou des emblèmes pour remplacer les objets: ils copioient les objets mêmes; de forte qu'ils faisoient un tableau complet, & peignoient un arbre pour repréfenter un arbre; ils vouloient parler aux yeux. Par le moyen des Hiéroglyphes des Choëns on pouvoit énoncerun fens moral, & il n'y a aucun doute entre les favants que la Table Isiaque, & les aiguilles Egyptiennes drefsées à Rome, ne contiennent des sentences & des maximes philosophiques; ce qui n'étoit point praticable dans la méthode des Mexicains, trop mauvais peintres pour imprimer à leurs figures les différents tons des passions, & des attitudes caractéristiques : d'ailleurs manquant absolument de fignes fixes pour la représentation des êtres moraux & métaphysiques. leurs peintures ne pouvoient être que très-bornées.

Ils se servoient de peaux d'animaux, & d'écorces pour y dessiner les choses dont ils vouloient conserver le souvenir : on trouva chez eux une assez grande quantité de ces volumes peints, que les soldats, qui ne cherchoient que de l'or, mépriserent trop pour les emporter; mais un barbare, nommé Sumarica, qui sur, par malheur, le premier Evêque de Mexico, sit, vers le commencement du seizieme siècle, recueillir tous les tableaux historiques qu'on put déterrer dans Tome II.

cette partie de l'Amérique; & ayant fait allumer un feu au nom du Seigneur, il y jetta ces monuments singuliers, après les avoir préalablement exorcisés; car il soutenoit qu'il falloit bruler les livres de tous les peuples qui ne sont pas Chrétiens (*). On ne sauroit comparer l'horrible fureur de ce fanatique qu'à celle du Pape Grégoire, & du Musulman Omar, qui sit consumer la Bibliotheque d'Alexandrie, pour mieux conserver l'Alcoran.

Il n'est échappé des mains de ce Sumarica qu'un seul exemplaire qu'on avoit destiné à remplir la curiosité de l'Empereur Charles-Quint, qui auroit dû envoyer au nouveau monde des Evêques plus éclairés. Le navire chargé de porter cet ouvrage à Cadix sut pillé par un armateur Français; & le manuscrit indien, avec l'interpretation Espagnole, tomba, par un

no

hor

fon

On accuse la cour de Rome d'avoir détruit beaucoup de livres trouvés au Malabar & aux Indes Orientales, dont les Missionnaires de la Propagande avoient fait la recherche.

^(*) Cette manie de bruler des livres a toujours caractérifé le génie intolérant du Clergé Romain; mais elle ne févit jamais tant qu'au fixieme & au quinzieme fiècle. Le Pape Grégoire, furnommé fi injustement le Grand, fit bruler dans toute la Chrétienté les Oeuvres de Cicéron, de Tite Live, & de Corneille-Tacite; & depuis cette sunesse époque, on n'a jamais plus retrouvé un exemplaire complet d'un de ces trois auteurs. Ces perfécutions contre l'esprit humain nous ont fait perdre les Poësies de Ménandre, de Bion, d'Apollodore, d'Alcée, de Philémon, & de Sappho, dont les fragments ne servent qu'à nous faire comprendre que notre perte a été inestimable. Il n'y a pas jusqu'aux Juiss dont on n'ait brulé les livres, & l'on assure que dans la derniere perfécution, qui leur avoit été suscitée par un scélérat connu sous le nom de Pfestercorn, on brula le dernier exemplaire de l'ouvrage hébreu intitulé Toldos Jescut.

SUR LESIMMERICAINS 197

bonheur fingulier, entre les mains du voyageur Thevet. dont les héritiers le revendirent, pour une somme confidérable, au fameux Raleig, qui, dans l'espérance affer fondée d'en tirer des éclairciffements capables de jetter quelque lumière sur l'Histoire des Mexicains offt traduire l'interprétation en Anglais par Mr. Locke (*): & on la publia dans la collection de Purchas. Mr. Theyenot la retraduisit en Français, la fit imprimer dans son grand Recueil des Voyages, & en donna les figures gravées en bois fur des pagesin-folio, qui contiennent trois-cents-foixante tableaux détachés & encadrés. Comme je fais que ces images ont étéres pices, avecunfoin infini, d'après l'original Mexicain, je les ai confidérées plufieurs fois avec attention; mais j'avoue qu'on ne fauroit dessiner d'une façon pluslouche & plus rude: il n'y a aucune trace de clair-obscur. aucune idée de perspective, aucune imitation de la Nature : & les objets font sans vérité comme sans proportions. D'où on peut conclure que les Mexicains n'avoient fait presque aucun progrès dans l'art parle moyen duquel ils tâchoient de perpétuer la mémoire des choses passées & des événements historiques.

ni

X

ın

0-

n-

és.

fut

in-

un

ara-

e ne

Le , fit

ron,

e fuplaire

con-

Mé-

nous

le. Il

avoit feffer-

ébreu

oup de

dont erche.

L'ouvrage que le hazard a garanti du bucher & du naufrage, renferme à ce qu'on croit, l'histoire de tous les Rois de Mexique, dont le premier n'avoit commencé de regner, dit-on, que vers l'an 1391 de notre ére vulgaire, ou cent & trente ans avant l'arri-

^(*) Il ne faut pas confondre ce Mr. Locke avec l'auteur de l'Essai sur l'Entendement humain; ce sont deux hommes différents. Celui dont il s'agic a inventé, si je ne me trompe, cet instrument de Marine qui porte encore sop nom.

vée de Fernand Cortez : mais comme il est impossible de déchiffrer ce livre mystérieux, trouvé dans l'Amérique Septentrionale, je ne conseillerois à personne de s'en rapporter à l'interprétation qu'en ont donnée les Espagnols, qui n'ont pu expliquer les tableaux du Mexique sans interroger les Mexicains, & les Mexicains n'ont jamais su assez d'Espagnol pour traduire un livre. Si l'interprétation a été mal faite, que deviennent alors & les dates, & les époques, & la suite chronologique des fouverains, dont on n'en compte que huit avant Montezuma second du nom, qui regnoit en 1520? On n'est pas certain que le manuscrit Mexicain renferme un seul mot de ce qu'on croit y entrevoir; & il s'agit peut-être de huit maîtreffes de Montezuma, là où l'on suppose qu'il est question de huit princes qui l'avoient précédé sur le trône : l'erreur pourroit être encore plus grande, & la méprise encore plus ridicule; car en confrontant, & différentes fois, les images Indiennes & le sens qu'on veut y lire, je n'ai pas découvert le moindre rapport. & tous ceux qui entreprendront cet examen fant être prévenus, ne se convaincront jamais qu'on ait deviné le mot de cette énigme. On doit en dire autant des Roues séculaires dont Carreri donne si hardiment l'explication d'après un professeur Castillan, nommé Congara, qui n'a point ofé publier l'ouvrage qu'il avoit promisfur cette matiere; parce que ses amis & ses parents lui ont garanti qu'il abondoit en absurdités. En confidérant ces instruments qu'on appelle, dans le style des Relations, des Roues féculaires du Mexique, il y a beaucoup d'apparence que ce n'étoient que des Alma-

nacs, semblables à ceux dont on s'est servi eu Europe du temps des Goths, & qu'on imprime encore aujourd'hui, dans quelques provinces, à l'usage de ceux qui ne savent ni lire ni écrire, les jours de travail étant défignés par des points noirs, les dimanches & les fêtes par des points rouges, & les rêves des Aftrologues par des emblèmes. Que les Mexicains ayent célébré un grand Jubilé à la clôture de chaque siècle, & qu'ils ayent compté les siècles par des roues, à qui on faisoit faire un tour au bout de cinquante ans (*). c'est ce que j'ai peine à me persuader; parce que cet usage supposeroit une longue suite d'observations astronomiques, & des connoissances fort précises pour régler l'année folaire, ce qui n'est pas compatible avec l'ignorance prodigieuse où ce peuple étoit plongé-Comment auroit-il ou perfectionner fa Chronologie. lorsqu'il manquoit de mots pour compter au-delà Sud ? Sur la foi de qu'is decements a-t-ors xib sh

e

te

te

m

1-

nc

Î-

eft

la

, 4

on

ort.

tre

iné

des

ex-

roit

pa-

En

yle

y 2

L'Histoire des huit Rois du Mexique me semble aussi fabuleuse que celle des douze Incas du Pérou, j'y rencontre les mêmes incertitudes, les mêmes ténebres. On assure qu'une nation, nommée les Chichimeis, vint l'an 772, des parties Septentrionales du nouveau continent, s'établir à peu près au centre du

R 3

^(*) On dit que leurs siècles étoient de cinquante ans, & que leurs années étoient composées de dix-huit mois, à vingt jours chacun, au bout desquels ils en ajoutoient cinq, afin de completter l'année solaire. Cela s'accordet-il avec ce qu'on rapporte du temps où ils s'étoient formés en société, c'est à dire 130 ans avant l'arrivée des Espagnols? peut-on, en si peu de temps, trouver l'année solaire, & inventer des calendriers pour compter les jours & les siècles?

Mexique, d'où elle chaffa les anciens habitants dons on n'a jamais plus entendu parler : ce peuple, arrivé du Nord, étoit barbare, perfifta dans la barbarie pendant fix-cents ans. & ne commença à s'humanifer . & à adopter un régime politique, que versl'an riot (*). Voilà ce que les historiens nous répètent continuellement d'un ton affirmatif; parce qu'ils s'appuyent, difent-ils, sur les monuments, mêmes des Indiens : ils se fondent, il est vrai, sur les tableaux dont on vient de prouver l'impénétrable obscurité. D'ailleurs ces tableaux, quels qu'ils soient, ne remontent pasau-delà de la fondation de la Monarchie Mexicaine : puisque le bon sens nous apprend que les annales d'aucun peuple ne sauroient être plus anciennes que lui. D'où donc a t- on pris tout ce qu'on rapporte de l'invasion des Chichimeis? Par quel moyen s'est-on assuré que ces Chichimeis étoient venus du Nord, & non du Sud ? Sur la foi de quels documents a-t-on fixé la date de leur arrivée? Réellement con ne discerne pas un rayon d'évidence dans ces conjectures si témérairement hazardées. Accorded learning the articles

Que les Mexicains n'eussent commencé à recevoir une forme de Gouvernement que cent-trente ans avant la funeste apparition des Espagnols, cela n'est point probable: leurs arts, quelque imparfaits qu'ils

Cette supputation a été adoptée par tous les historiens qui ont écrir sur le Mexique que aucun n'a jamais été en état de la vérifier.

^(*) Cum Montezuma Mexicanorum regum familia intereidit: regnatum in Mexicana urbe ominino sub regibus novem, per annos CXXX, post DCXIX annos, quam à Chichimeicis Mexicana terra prinum occupata fuit. Hist. Occident. Indix, Lib. 1. p. 73.

fussent, annoncent une plus haute antiquité; mais il ne faut pas exagerer cette antiquité, comme a fait l'imprudent Carreri, quisuivant une Table Chronologique, découverte par le professeur Congara, soutient que les Mexicains s'étoient affemblés en corps de peuple, l'an du monde 1325. La rudesse extrême de leur langage, que jamais aucun Européan n'a fu prononcer, & qui manque d'une infinité de mots propres à rendre les idées, l'imperfection de leurs instruments, le peu de découvertes qu'ils avoient faites dans les Mécaniques, le défaut du fer, l'atrocité de leur culte sanguinaire, l'anarchie de leur gouvernement, la disette de leurs loix : rien de tout cela ne caractérise un peuple réuni avant le déluge. Il faut donc encore se défier ici des Auteurs Espagnols, d'autant plus fuspects qu'ils sont en contradiction avec eux-mêmes. Antonio Solis, dans son Historia de la Conquista de la America septentrional, conocida por el nombre de Nueva Espanna (*), n'a tâché que de briller par l'éclat des pensées & des images gigantesques, & la pompe de la narration : il y a indignement sacrifié la vérité de l'Histoire aux vains agréments d'un style ampoulé: il ofe nous dire qu'il y avoit deux-mille temples dans la capitale du Mexique, au moment qu'un usurpateur venu d'Europe s'en déclara le maître. Il n'y a jamais eu un tel nombre d'édifices publics dans aucune ville du monde, depuis Rome jusqu'à Pekin: aussi Gomara,

à

18

in

ù

n

ie

lu

h

as

e-

oir

ns

eft

ils

m,

ns.

R 4

^(*) On en a une traduction l'rançaise par Mr. Citri de la Guette. Un autre auteur a cru que l'Histoire de Solls ne pouvoit plaire si on ne la réduisoit à la moitié de l'original Espagnol; & d'un énorme in-Folio il a fait deux petits volumes dont la lecture est supportable.

moins hardi ou plus sensé que Solis, convient-il qu'en comptant sept petites chapelles, on n'a trouvé que huit endroits destinés à loger les idoles de Mexico. Montezuma, premier du nom, avoit donné à cette bourgade la forme d'une cité: or, depuis le regne de ce Prince jusqu'à la venue de Cortez, il ne s'étoit écoulé que quarante-deux ans qui n'auroient certainement pas suffi pour bâtir deux-mille Eglises.

Le prétendu château où cabanoient les Rois Mexicains, étoit une grange : aussi Fernand Cortez ne découvrant aucune habitation propre dans toute la capitale de l'état qu'il venoit de conquérir, y fit-il construire, à la hâte, l'hôtel qui y subsiste encore; ce qui doit nous défabuser sur la peinture outrée & extravagante qu'on fait de cette ville Américaine, qui contenoit, felon quelques auteurs, foixante & dix-mille maisons sous le regne de Montezuma second; ce qui supposeroit qu'elle avoit alors trois-cents-cinquante-mille habitants; tandis qu'il est notoire que Mexico, considérablement agrandi sous les Espagnols, ne renferme de nos jours que soixante-mille ames, y compris vingt-mille Nègres & Mulâtres. Comme on ne découvre, dans tout le Mexique, aucun vestige d'anciennes villes Indiennes, il est sûr qu'il n'y avoit qu'un seul endroit qui eût quelque apparence de cité; & cet endroit étoit Mexico, qu'il a plu aux écrivains Castillans de surnommer la Babylone des Indes; mais les noms magnifiques, donnés par les Espagnols à de misérables villages de l'Amérique, ne nous en impofent plus depuis longtemps.

La facilité & la promptitude avec laquelle on dépouilla l'infortuné Montezuma de tous ses états, décele la foiblesse de ces états mêmes: je conviens que l'Artillerie étoit un instrument destructeur & toutpuissant qui devoit nécessairement dompter les Mexicains; mais si ces Mexicains avoient eu des villes murées, comme on le répete si souvent, ils se seroient mis à l'abri de la mousqueterie, & les six mauvais canons de ser que Cortez traînoit avec lui, n'auroient pas soudroyé en un instant tant de remparts & de retranchements: d'ailleurs il est averé, par le témoignage de tous les historiens, que les Espagnols sont entrés, pour la première sois, dans Mexico sans faire une seule décharge de leur artillerie.

Si le titre de Héros compete à quiconque a eu le malheur de faire égorger un grand nombre d'animaux raisonnables, Fernand Cortez pourroit y prétendre: du reste, on ne voit pas quelle gloire réelle il a acquisée en renversant une Monarchie chancelante, que le premier brigand, venu de notre continent, auroit renversée avec la même facilité. On a composé sur cet événement un Poème Epique (*) qui n'a joui d'au-

it

;

is

^(*) Ce Poëme, intitulé le Mexique conquis, est monftrueux par là même qu'il est en prose: cette invention
des modernes-est si bizarre qu'on a peine à se persuader
qu'elle ait été adoptée par un homme sensé. Au reste tous
les Poëtes qui ont choisi leur sujet dans l'Histoire de l'Amérique, n'ont presque eu aucun succès: la Colombiade,
la Tragédie de Fernand Cortez par Mr. Piron, le Poëme de
Jumonville, & l'Arancana de Alonzo n'ont pu sorcer la
Renommée à les prôner comme des ches-d'œuvres: ce
qu'on doit plutôt attribuer à la nature même du sujet qu'à
l'inhabileté des auteurs; puisque Mr. Piron a employé
toutes les ressources de son génie pour faire de son Fernand

cun succès, parce que le lecteur, prévenu d'avance de la pusillanimité des Américains, ne prend pas le moindre intérêt à des désaites où il voit sans cesse massacrer des sauvages qui ne se désendent point contre des soldats surieux, à qui l'abondance de l'or & la disette du ser avoient donné le cœur d'Alexandre & la férocité de Tamerlan. Si le Poète, convaincu du désaut d'intérêt, ose porter la siction jusqu'à donner du courage aux Américains; alors il contredit l'Histoire, & change la nature même des événements, qui sont encore trop récents, pour qu'on puisse les déguiser impunément.

Les Péruviens & les Mexicains, n'ayant jamais eu aucune communication entr'eux, avoient suivi des routes diamétralement opposées pour atteindre à l'art de l'écriture: mais je suis persuadé que les Péruviens y seroient parvenus plutôt par le moyen de leurs cordons, que les Mexicains par celui de leurs peintures parlantes, qui ne les auroient conduits qu'au caractere hiéroglyphique, tel que l'ont eu les Egyptiens, & non à un Alphabet tel que le nôtre.

Toutes les nations ont, au fortir de la vie fauvage, essayé l'une ou l'autre de ces méthodes employées en Amérique: ou ils ont dessiné les objets; ou ils ont fait usage de cordons, de pierres, & de morceaux de bois, qui, par un certain arrangement, rappelloient à leur esprit l'idée de tel ou de tel objet. On retrouve des traces manisestes de ce procédé dans la langue

Cortez une bonne pièce de Théâtre. Alzire n'est qu'une fiction heureuse, dont on suppose que la scene est en Amérique.

Allemande, où les Lettres sont nommées Bucstaben, ce qui signifie de petits bâtons de bois de hêtre: leurs livres sont nommés Bücher, comme qui diroit un assemblage de pièces de hêtre. Les Runes tirent également leur étymologie de la racine Scandinavienne Rönne, qui signifie le sorbier sauvage, arbre indigene du nord, dont on s'est servi pour faire des coupeaux qui par leur combinaison exprimoient un sens suivi, ainsi que nos lettres (*).

[e

k

re

it

is

es

rs

t

e

1-

e

e

Les Chinois ont éprouvé les deux méthodes dont on vient de parler : leurs premiers Kins, inintelligibles aujourd'hui, furent écrits avec des cordelettes ou des courroies nouées : ils abandonnerent ensuite

(*) Literas Runicas saxis, arique inscripserunt, & sage usi sunt, vel sorbo aucuparia: Ronne vel Runeboers Troce (bois portant des Runes) nomen suum à Runis ipsis obtivients, magni semper assimatum est: propterea quod pra aliis lignorum speciebus eam habet indolem, ut, cum literain corricce ejus exarantur, arbor confessim succum ad cujusvis litera ductum protrudat, qui deinceps lapidis instarindurescis. Rudbeck. Il semble que Rudbeck veuille faire entendre, par ce passage qu'on a commence d'abord à graver les Runes.

passage, qu'on a commencé d'abord à graver les Runes fur des arbres; mais avant que d'être parvenus aux inf-criptions, les Scandinaviens n'avoient d'autres lettres que de petits bâtons qu'ils rangeoient dans un certain ordre, pour rendre un certain fens : aussi les Runes ecrites sontelles tracées en ligne droite comme des baguettes, ce qui décele leur origine. Il se peut que l'usage de graver les Runes fur des rochers & des arbres ne remonte pas audelà d'Odin. Quoi qu'il en foit, les plus anciens monuments de cette espèce, reconnus pour autentiques, sont du troisieme siècle. Il y en a quelques-uns de suspects, & d'autres dont on vante mal à propos la vetufté. Si la pierre, trouvée au fond de la Lapponie par les Académiciens François, contient en effee une inscription, elle est probablement beaucoup plus ancienne que celle de Hyldetant; mais cette pierre de la Lapponie n'est, à mon avis, qu'un lea de la Nature, pris pour un monument des hommes.

cette invention pour adopter les peintures parlantes; d'où il a résulté que leur caractere, participant à la fois de notre Alphabet & des Hiéroglyphes, est abfolument unique dans son espece. S'ils avoient persectionné leur premiere écriture par les cordons de Fohi; il y a toute apparence qu'ils seroient arrivés à un procédé beaucoup moins compliqué, beaucoup plus facile que celui dont ils usent de nos jours.

Je n'ignore pas que les Egyptiens, outre leurs figures allégoriques, ont eu un caractere épistolaire ou Alphabétique, à-peu-près semblable au nôtre; mais il ne s'ensuit point qu'ils avoient inventé ce caractere en persectionnant leurs Hiéroglyphes, comme quelques savants l'ont prétendu : il est plus probable qu'ils avoient emprunté cet Alphabet d'un autre peuple; puisqu'ils n'ont commencé à s'en servir que sort tard, & peut-être pas avant l'invasion de Smerdis.

Il est du ressort de la philosophié de l'Histoire de marquer par quels degrés l'esprit humain s'est élevé aux grandes inventions, & d'expliquer pourquoi les mêmes découvertes ont été portées à un plus haut point de persection dans un pays que dans un autre; mais ces discussions, quoique relatives à mon sujet, me conduiroient au-delà des bornes où je me suis proposé de m'arrêter, comptant d'avoir satisfait au têtre de cette Section, & d'avoir mis dans tout son jour ce qu'il m'importoit de prouver.

N'est-il pas surprenant qu'on n'ait trouvé sur une moitié de ce globe que des hommes sans barbe, sans esprit, atteints du mal vénérien, & tellement dé-

chus de la dignité de la nature humaine qu'ils étoient indisciplinables, ce qui est le complément de la stupidité? Le penchant que les Américains ont toujours eu. & qu'ils ont encore pour la vie fauvage, prouve qu'ils haiffent les loix de la Société, & les entraves de l'éducation, qui, en domptant les passions les plus intemperées, peuvent seules élever l'homme au-deffus de l'animal : il faut lui ôter une partie de sa liberté pour ennoblir son être, & cultiver son génie; & sans cette culture il n'est rien. L'arbre qu'on ébranche, qu'on déchire pour l'enter, qu'on affujettit, donne des fruits délicieux : le sauvageon qui n'a jamais été touché par la main du jardinier, ne végete que pour lui feul; ses productions sont ou nuisibles, ou inutiles, ou nulles. L'homme sauvage vit ainsi, uniquement pour lui-même : il n'aide perfonne, & perfonne ne l'aide : aucun lien, aucun pacte de fraternité ne le rapproche de fon semblable : il est seul au monde, & ignore qu'on peut être bienfaisant, charitable, & généreux; On ne fauroit imaginer un plus grand avilifiement de notre nature que cet état d'indolence & d'inertie où l'on ne connoît pas la vertu de faire du bien, & où l'on ne s'occupe jamais qu'à penser pour soi, ou pour fes-maîtres. Il est triste que cet état soit néanmoins celui où végètent les deux tiers du genre humain; car la portion d'hommes qui vit sous des loix tant soit peu équitables, est plus petite qu'on ne le pense. L'Amérique & l'Afrique ne sont presque peuplées que de sauvages: le despotisme a accablé & accable l'Asie, & pénetre par mille endroits dans l'Europe, qui semble être menacée de ce fléau, dans le temps même que les philoso-

t

il

n

28

e

ıt

;

ú

n

phes élèvent de toute part leurs voix contre le despotisme. & contre la tyrannie des princes qui sont à leurs sujets les mêmes maux qu'ils seroient à leurs ennemis, s'ils les avoient vaincus; & cependant ils s'imaginent qu'ils règnent, comme si l'on pouvoit règner sur ceux dont on n'est pas aimé, & qu'on n'aime point: on peut les contraindre, on peut les immoler; mais il y a moins de distance du ciel à la terre que d'un Roi à un tyran.

Quel qu'ait été, au reste, l'abrutissement où l'on a surpris les habitants de l'Amérique, il est certain qu'on n'auroit pas dû les massacrer en leur prêchant un Dieu de paix, ni les bruler pour n'avoir pas pu croire des mysteres incompréhensibles. Au contraire, leur extrême soiblesse auroit dû excitet la plus grande compassion dans l'ame de leurs conquérants, si ces conquérants avoient eu une ame. Le sang Indien que les Espagnols ont versé avec prosusion, crie encore vengeance, & auroit été vengé sans doute, s'il y avoit quelque vérité dans le sentiment de Tacite, qui croyoit que les Dieux ne se mêlent jamais des hommes, sinon pour les châtier, non esse cura deis securitatem nostram, esse ultionem.

SECTION II.

De quelques usages bizarres, communs aux deux continents.

EN abordant, pour la premiere fois, à cette terre malheureuse & inconnue qu'on a nommée le nou-

veau Monde, on y a retrouvé des coûtumes barbares, atroces, & fingulieres, qui avoient été, de
temps immémorial, en vogue chez les habitants de
l'ancien continent, & dont quelques-unes ont été
extirpées par les efforts de la Philosophie, & dont
d'autres ont triomphé de la Raison.

S

t

n

8

a

h

n

u.

i-

15

١,

14

.

l-

1-

1-

· N

0

re

1-

L'examen de ces usages si semblables dans des climats si dissérents, & entre des nations qui ne se connoissoient pas, prouve que l'homme est comme prédessiné à commettre les mêmes sautes, dans quelque region du globe qu'il habite; & qu'il y a des erreurs & des absurdités qui malgré la ressemblance la plus marquée, n'ont pas été copiées les unes sur les autres: parce que la superstition, les préjugés, l'amour propre, l'oubli de ses semblables, l'ignorance de ses devoirs, & toutes les passions & tous les vices ont dû nécessairement produire les mêmes essets, & par conséquent les mêmes désordres dans des sociétés qui n'ont jamais eu la moindre communication entr'elles.

Je sais avec quelle précaution, avec quelle défiance on doit lire ce que des voyageurs ivres du merveilleux, & par là incapables de bien voir, ont rapporté des mœurs des peuples ou mal policés, ou entietement sauvages, chez qui chaque famille & chaque tribu obéit à des impulsions particulieres, & ne se gouverne pas par des maximes universelles & immuables. On a souvent pris les égarements de quelques individus pour des usages constants & constamment reçus: on a consondu les loix avec les abus des loix, & les excès qu'on tolère, avec les excès qu'on autorise.

Ces tableaux infidèles ont séduit des écrivains célebres qui uniquement frappés de la fingularité des faits exposés dans un certain jour, n'ont pas pris la peine de s'affurer d'avance de la bonne foi des observateurs, & ils ont raisonné, ou déraisonné, à pure perte fur des rapports démentis par des rélations plus finceres, écrites avec plus de bonsens, dans des temps postérieurs, par des témoins ou moins enthousiastes ou plus éclairés. Pour éviter un reproche si justement mérité, je ne ferai l'exposition que des coutumes bizarres, bien avérées, & sur lesquelles on n'a jamais formé de doute, & dont on ne pourroit douter sans introduire dans l'Histoire un Scepticisme absurde, qui entraîneroit en sens contraire les mêmes inconvénients que la trop grande crédulité; puisqu'il est également extravagant de douter de tout, ou de croire tout. Il ya un milieu où il faut chercher la vérité, comme la vertu.

Je commencerai cette Section par l'examen de l'usage sanguinaire & insensé d'ensevelir des personnes vivantes avec les morts. On sait que cette barbarie a été pratiquée dans l'ancienne Europe, qu'elle étoit à peine abolie dans les Gaules du temps de Jules César, & que les colonies si multipliées des Scythes l'avoient introduite dans toutes les contrées où elles s'étoient sixées : on sait qu'elle subsiste encore dans quelques cantons de l'Asie méridionale, sur les côtes de l'Asrique, qu'on l'a retrouvée tant dans le Sud qu'au Nord de l'Amérique, chez des peuples si éloignés les uns des autres, & séparés par tant de barrieres insurmontables, qu'on ne sauroit raisonnablement supposer qu'ils ayent eu quelque correspondance; puisqu'ils disséroient

pour ainsi dire, que par cette seule atrocité.

ć-

es

la

T-

re

us

PS

tes

ent

nes

ais

ans

qui.

nts

ent

y a

rtu.

de

nes

ie a

nit à

far.

ient

ient

ques

fri-

lord

uns

nta-

u'ils

iffé-

ient

Quoiqu'il soit possible que ce n'est pas une seule & une même cause qui a enfanté un cérémonial si cruel chez les diverses nations qui l'ont adopté, il y a cependant beaucoup d'apparence que le dogme de la résurrection des corps, & d'une vie à venir, a produit. par un malheur fingulier, cette déplorable erreur, & que l'idée de se faire servir dans l'autre monde par ceux à qui on avoit commandé dans celui-ci, a fait immoler les esclaves sur le tombeau de leurs maîtres. les femmes sur le corps mort de leurs époux. Aussi en lifant l'Histoire, observe-t-on que c'est principalement aux funerailles des Rois & des Souverains que ces homicides ont été les plus fréquents. A la côte de Guinée on n'enterre des femmes qu'avec le corps des feigneurs, & jamais avec celui des personnes d'une condition servile ou d'une fortune médiocre. A la mort de Trimpong, Roi d'Akin, dit Mr. Roemer dans fa relation de 1764, on inhuma avec lui trois cents femmes, & un beaucoup plus grand nombre d'esclaves. à qui on brifa auparavant les membres. Quelques voyageurs qui ont attentivement confidéré la conftruction intérieure des Pyramides d'Egypte, ont soupconné que les principaux officiers des Pharaons étoient condamnés à rester toute leur vie auprès du cadavre embaumé de leurs fouverains, dans des chambres murées où on leur faisoit entrer quelque nourriture par différents conduits, dont on remarque encore les traces aujourd'hui dans le corps de ces immenses Mausolées. Cependant on ne pratiquoit rien de semblable dans Tome II.

toute l'Egypte à la mort des simples particuliers, à qui l'on se contentoit de mettre sous la langue, ou sur la poirrine, une pièce de monnoie d'or ou d'argent, qu'on retrouve encore dans les Momies, lorsqu'on les dépouille de leurs maillots & de leurs langes gommés.

On a différemment interprété la loi Indienne qui ordonne aux veuves sans enfants (*) de se jetter sur le bucher où l'on brule leurs maris; mais il est trèsfaux que cette loi ait été suggérée par un Bramine. mauvais Philosophe, qui vouloit empêcher les empoifonnements: il prétendoit, dit-on, qu'aucune femme ne seroit tentée de donner du poison à son époux. si elle favoit d'avance qu'elle mourroit avec lui. Il ne faut pas croire que pour prévenir un crime, on en ait commis mille de fang froid : c'est comme si l'on bruloit sa maison pour la garantir des voleurs. D'ailleurs les Indiennes n'empoisonnent pas plus souvent leurs maris, que les autres femmes de l'Afie & de l'Europe, & si l'esprit du législateur eut été tel qu'on le suppose, il n'auroit pas exempté les veuves qui ont des enfants, de la peine commune.

Comme les Indous sont polygames, c'est la semme qu'ils ont le plus aimée pendant leur vie, que la loi sait périr avec eux; d'où l'on peut sûrement insérer que la ridicule prétention de vouloir coucher en-

^(*) Il est important d'observer que les veuves Indiennes qui ont des enfants, ne peuvent se bruler avec le corps de leurs maris; & loin que la coutume les y oblige, il leur est ordonné de vivre pour veiller à l'éducation de leurs ensants, d'ailleurs les gouverneurs des provinces ne le leur permettroient pas, parce que les orphelins multipliés seroient un sardeau pour l'état, qui devroit leur servir de pere.

core avec sa maîtresse dans l'autre monde a fait adopter cette folie cruelle à des hommes qui avoient l'espérance d'une vie à venir, mais qui étoient aveuglés par la volupté. Il ne faut pas oublier ici deux contradictions horribles dans le fysteme des anciens Brachmanes & des Bramines modernes : entêtés jusqu'à la fureur de la Metempsycose, cette hypothese favorite des Orientaux, ils croient qu'il n'est pas permis d'ôter volontairement la vie à une mouche, à un ciron, ni à rien de tout ce qui respire sur la terre : tandis qu'ils exigent que les femmes foient brulées folemnellement aux obseques de leurs maris, & en craignant de blesser un insecte, ils font essuyer à leurs semblables le plus affreux des supplices : On ne fauroit imaginer une plus grande discordance dans les idées, ni une extravagance comparable à celle-là. D'un autre côté, on ne peut concevoir comment ils prétendent rejoindre leurs épouses dans l'autre monde; puisqu'ils foutiennent que les ames voyagent & passent, sans relâche & fans repos, d'un corps dans un autre au moment de la destruction de l'être animé; de forte que l'ame du mari pourroit entrer, selon eux, dans l'embryon d'une fouris, & l'ame de la femme, dans celui d'un chat. Ainfi les Indous, qui ne devroient point bruler leurs femmes, s'ils vouloient être conféquents dans leurs principes, font les seuls Afiatiques méridionaux qui ayent opiniâtrément retenu cette abominable coutume; ils payent même un tribut annuel au grand Mogol & aux Nababs & aux Rajas Mahometans, pour avoir la permission de commettre de temps en temps de semblables parricides; & il leur en coute fort cher

ui la

les és. jui

fur èsne,

me , fi

ne ait

eurs

iron le

ont

emne la nfé-

lien-

leur leurs ne le

plies ir de

pour transgresser le-précepte positif de leur Védam qui défend l'homicide.

Il ne faudroit pas plus s'étonner de voir des Chrétiens bruler leurs femmes que de voir des Banianes bruler les leurs, fi les maximes des hommes n'étoient presque toujours en contradiction avec leurs actions, ou leurs actions avec leurs maximes. On trouve dans un Mémoire Académique de Mr. Fréret, que ses confreresavoient soutenu que les anciens Gaulois n'immoloient pas des victimes humaines, parce que de semblables sacrifices, disoient-ils, n'auroient pu s'accorder avec leurs dogmes, tels qu'on les expose dans Céfar, dans Strabon, & dans Diodore; mais le seul exemple des Indiens auroit dû les désabuser; puisque cet exemple démontre de la façon la plus évidente que les dogmes religieux & les systèmes Théologiques peuvent être en opposition avec les pratiques & les usages; & on ne voit pas pourquoi on exigeroit des anciens Gaulois d'avoir été moins inconséquents que les autres nations contemporaines.

Le fanatisme a quelquesois tellement subjugué la raison & la nature qu'on a vu aux Indes des semmes forcenées se bruler volontairement; mais ces suicides sont rares, & il est certain que la plupart des veuves tâchent d'échapper au bucher, & elles échapperoient en esset, si les Bramines ne les contraignoient, en les menaçant de l'implacable courroux de Brama (*).

^(*) On brule les femmes aux Indes Orientales de trois façons différentes. Dans le Royaume de Guzerate, jusqu'à Agra & Delhy, on les fait affeoir dans une hutte de Bambous & de roseaux secs, où on applique le seu au dehors.

Lorsqu'on lit avec attention les Voyages de Tavernier, de Thevenot, de Bernier, & de Chardin, on
s'apperçoit qu'on donne à ces misérables victimes de la
mode & de la superstition un breuvage qui en étourdissant leurs sens, leur ôte la frayeur que l'appareil de
la mort inspire. En faisant des recherches plus précises sur la qualité des ingrédiens dont on extrait cette
liqueur enivrante, j'ai découvert qu'on se sert principalement d'une forte insussion de safran, qui a la vertu
singuliere de porter à la tête des vapeurs sort agréables, & plus vives que celles que procurent l'Opium,
le Solanum, la graine du chanvre vert, & les autres
Narcotiques (*).

u

n

2-

)-

1-

1-

é-

mcet

les

ent

8

au-

na-

gué

mes

ides

uves

ient

n les

(*).

trois

Bam-

hors

Dans le Bengale la veuve dévouée se tient accroupie sur un bucher, qu'on allume lorsqu'elle prend le corps de son mari pour le mettre fur fon giron : ceux qui ont des lettres ou des présents qu'ils veulent faire tenir à leurs parents de l'autre monde, les lui donnent avant que le feu ait pris. Sur un district de la côte de Coromandel, on fait un feu dans une grande fosse de la profondeur de dix pieds : quand la flamme commence à s'élever, les prêtres-bour-reaux conduisent la femme à reculons, & le dos tourné vers le feu où on la précipite en arrivant fur le bord du fossé. C'est la mode de jetter dans ces buchers funebres plusieurs vases remplis d'huile & de résine : mais on ne fauroit dire si cela contribue à abreger ou à augmenter le supplice : les musiciens, qui favent leur métier, ont soin de faire un fi grand bruit avec leurs tambourins, & leurs flûtes, qu'on n'entend jamais les cris de la victime. Dans un autre endroit de cette côte de Coromandel, on enterre les femmes vivantes, & chaque affiftant a la charité de leur jetter un panier de fable. Voyez Tavernier, voyage aux Indes, liv. 3. T. II. à la Haye 1718. Consultez aussi les Lettres de

(*) Le safran, ainsi que les étamines & les stigmates de la plupart des sleurs liliacées, à racine bulbeuse, est un poison pris à une certaine dose, & on prétend que c'est de tous les venins le moins violent, pour ne pas dire le plus doux. Après avoir excité un rire immodéré & con-

On faisit l'instant où l'ivresse commence, pour jetter les femmes sur le bucher; & c'est à ce stratageme des Faquirs & des Bramines qu'on doit attribuer ce que disent quelques rélations des fignes de joie & d'allégresse qu'on remarque dans ces infortunées créatures, quelque temps avant l'exécution, & à l'aspect des flammes qui vont les dévorer. Il est réellement étonnant que les Américains Septentrionaux avent la même coutume de faire prendre une drogue aux femmes & aux esclaves qu'on facrifie à la mort des Caciques : ils emploient des feuilles de tabac, écrafées & réduites en pâte dont ils forment de groffes boulettes qu'avalent ceux qui doivent mourir : on leur fait boire ensuite un verre d'eau, qui en délayant le tabac, les précipite dans un délire complet : parce que l'âcreté de l'huile & du fel que ce végétal recele, picotte viosemment les parois & la membrane de l'estomac, & occasionne des convulsions qui troublent les esprits vitaux. Tant les hommes ont été ingénieux dans leurs égarements; quand ils n'ont pu réussir à surmonter la Nature par force, ils l'ont surmontée par artifice.

Au seizieme siècle, il s'éleva une dispute entre le métif Garcilasso, & les autres auteurs Espagnols qui ont écrit l'Histoire du Pérou : ces auteurs prétendoient qu'à la mort des Incas on saisoit mourir par

le

ça

pro

qui

vullif, il commence par afloupir & à produire des rêves divertifiants, qui finifient par la mort. On a vu plus d'une fois, dans le Gatinois, mourir des personnes qui s'étoient par mégarde endormies sur des ballots remplis de safran; ce qui prouve qu'il tue par ses effuvia, ou plutôt qu'il étousse par sa forte évaporation. Les bouquets de fleurs liliacées, mis dans de chambres closes, ont souvent occasionné les mêmes effets & étoussé ceux qui y couchoient.

force un grand cortège de domestiques & de concubines; qui devoient aller fervir leur défunt maître dans les espaces imaginaires où les Péruviens placoient leur paradis. Garcilaffo au contraire foutenoit qu'on ne contraignoit pas ces infortunés; mais qu'ils venoient fe présenter d'eux-mêmes pour avoir l'honneur d'être enterrés vivants, & qu'on étoit fouvent obligé d'en renvover plufieurs qui excédoient le nombre prescrit. par l'étiquette de la cour, pour les funérailles de Sa Majefté. Si l'on se rappelle jusqu'à quel point les Péruviens modernes méprisent la vie , on ne fauroit nier que le sentiment de Garcilasso ne soit le plus probable. D'ailleurs tout dépend de la persuasion plus ou moins grande de la part de ceux qui se dévouent : s'ils croient fermement, & jusqu'à l'enthousiasme, qu'ils reffusciteront sur le champ pour aller accompagner leurs maîtres ou leurs amis , il pourroit leur arriver d'expirer avec autant de constance que ces hommes obscurs, prétendus Martyrs, qui couroient joyeulement aux échaffauds, dans l'idée qu'on étoit fauvé, quand on avoit eu le bonheur d'être mis à mort pour avoir insulté les statues de Vénus & de Mercure, a significant less it some financiare again

1-

nt

la

n-

i-

8

es

ire

les

eté

10-

80

Vi-

urs

r la

e le

qui

en-

par

èves 'une

ient

ran; qu'il

rs li-

ient.

Quant aux peuples de l'Amérique Septentrionale, il est sûr qu'ils se servent du tabac, comme on l'a observé en 1725, chez les Natchez de la Louisiane dont le chef vint à mourir cette année-là. Les Français, qui occupoient alors une grande partie de cette province, ne purent, ni par prieres ni par menaces, empêcher qu'on ne sît un grand massacre aux obseques de ce barbare: on ne tua pas moins de treize

personnes des deux sexes, sans compter un ensant qu'on jettoit par-tout où le convoi passoit, asin qu'il sût soulé aux pieds de ceux qui portoient le brancard où reposoit le corps du Cacique. Deux de ses semmes, quelques vieilles décrépites, & cinq de ses domestiques furent expédiés, pour lui tenir compagnie dans le tombeau (*).

Après beaucoup de cérémonies ennuyeuses & folles, on sit asseoir tous les condamnés sur des nattes étendues par terre : on leur servit les boulettes dont on vient de parler, & en attendant que ce poison produisit ses premiers essets, l'assemblée se mit à danser & à faire le cri de mort d'une façon si bruyante, qu'on l'entendit dans tous les villages des environs : on enveloppa ensuite la tête de chaque patient d'une peau de chevreuil, sur laquelle on passa immédiatement une corde pourvue d'un nœud coulant. Deux hommes soutinrent ce lacet pour l'empêcher de glisser, & trois autres bourreaux le tirerent par un bout, & étranglerent ainsi en un instant, toutes les victimes de cérémonie des Cannibales : on enterra leurs corps à côté de la fosse où on jetta celui du Cacique.

Mr. le Page prétend que si les Français ne s'étoient pas trouvés à l'habitation des Natchez quelques jours avant l'exécution, le nombre des semmes & des hommes dévoués, & assassinés, eût été beaucoup plus considérable. D'où on peut juger quel doit avoir été le car-

^(*) Voyez l'Histoire de la Louisiane par M. le Page du Pratz. Tome III. p. 57. On trouvera une autre relation de ce même événement dans Dumont sur la Louisiane p. 237. Le suivantes.

ant

u'il

ard

m-

do-

mie

8

attes

dont

pro-

anfer

u'on

n en-

peau

ment

hom-

r, &

tran-

céré-

côté

toient

jours

hom-

IS CON-

le car-

Page da

p. 237.

nage

nage que les anciens Mexicains & les anciens Péruviens faisoient dans des circonstances semblables. Si un petit ches d'une petite horde exigeoit treize à quatorze personnes pour ses plaisirs & son service dans l'autre monde, on a du en faire périr des milliers, pour former la suite des Incas & des prédécesseurs de Montezuma qui commandoient à plusieurs peuples dans de grandes contrées, soumises au pouvoir d'un seul despote. A St. Domingue, on pratiquoit aussi cette barbarie à l'enterrement des princes & des seigneurs de l'isse. Ensin, elle avoir été adoptée par la plupart des nations du nouveau continent, rangées sous le gouvernement d'un Cacique.

Il n'y a aucun grand bien qui ne puisse produire un grand mal : la flatteuse espérance d'une vie à venir. qui auroit dû confoler l'humanité, a été la fource d'une infinité de crimes & de meurtres solemnels, qui font & feront toujours horreur à quiconque en lit le récit dans l'Histoire du genre humain. Ce n'est pas le système de l'immortalité de l'ame qui a entraîné des abus fi coupables, mais le dogme de la réfurrection des corps. Il est facile de se figurer comment des hommes groffiers & matériels ont raisonné fur ce principe une fois admis comme incontestable. Si nous refluicirons, auront-ils dit, avec un corps tel que le nôtre, nous aurons les mêmes organes & les mêmes sens: fi nous devons avoir les mêmes organes, ils'enfuit que nous éprouverons les mêmes fenfations & les mêmes besoins : il n'est donc pas absurde qu'un mari accoutume d'être careflé, & un maître accoutume d'êrre obéi dans ce monde-ci, se fassent ac-Tome II.

compagner dans l'autre par leurs femmes & leurs esclaves.

Il faut qu'on ait raisonné de la sorte; puisqu'on a agi conformément aux conséquences de ce Sophisme. Observons toute-fois qu'un Missionnaire de la Propagande, hérissé de Théologie, auroit de la peine à démontrer, par exemple, à un chef des Natchez de la Louisiane, qu'il ne doit pas faire enterrer des Esclaves vivants à ses obseques. Le sauvage diroit au prêtre: je suis dans la ferme persuasion d'une vie à venir. fi tu veux me retirer de ce système, il faut que tu me prouves que je ne ressusciterai pas en corps & en ame: il faut que tu me prouves encore qu'il est impossible qu'ayant été Roi des Natchez dans cette vie, je ne puissele redevenir dans l'autre, vu qu'il n'y a en cela rien de contradictoire pour celui qui, comme moi, n'a jamais douté de la toute-puissance de Dieu. Si la mort n'est qu'un passage brusque à une seconde existence, il est fûr qu'elle ne fauroit m'ôter le droit que j'ai sur mes esclaves; puisque je tiens ce droit de Dieu même, qui étant immuable, ne me privera point de ce qu'il m'a une fois donné.

Ce discours, quel qu'il soit, embarrasseroit sans doute, le Catéchiste; mais un Philosophe qui rencontreroit cet Indien raisonneur, lui diroit, Rien ne t'autorisé à supposér comme vrai ce qui seut ne l'être par, Ton système est incertain: le crime que tu veux commettre ne l'est point. Toi, qui meurs de ta mort naturelle, comment peux-tu prétendre, barbare, que d'autres hommes soient égorgés pour te saire plaisir, & qu'ils préviennent en ta saveur le terme que la Nature leur a marqué?

ſe

fe

Si tan'as jamais douté de la toute-pui fance de l'être fupreme, cun as aucune rai son pour douser de sa justice qui ne fauroit s'accorder avec la violence que tu fais à ceux que tu nommes tes fajets, en voulant qu'ils meurent, lorfque tu ceffes de vivre, L'empire que tu as exercé fur eux, n'a été qu'un continuel abus & de leur part & dela tienne, ou un continuel brigandage du plus fort sur le plus fuible. Tu blasphêmes, tersque tu dis que les tyrans tiennent leur pouvoir de Dieu: tu envahis les droits du Créateur, lor fque tu prétends régler les inftants de la mort de tes semblables. Ce n'est pas toi qui les animes ;ce n'eft donc pas à toi à les détruire, mais à les aimer; puisqu'ils font les fils de ton pere. Parceque tu crois la resurrection des corps, tu veux massacrer tes freres! Infense , ta cruaute me fait fremir. Si l'on te contoit qu'il y a un pays où les bergers égorgent leurs troupeaux, lorfque le loup seur mange une brebis; cette absurdité, moins criminelle que la tienne, te parottroit incroyable. Pensece que tu veux d'une vie à venir ; mais ne souille pastes mains d'un fang innocent. Meurs en paix , laiffe y mourir les aucres, & demande à Dieu qu'il te pardonne de ce que tu as été Roi dans ce monde.

Z

ê.

.

ae

e

ole

ne

ela

n'a

la

XI-

que

ieu

t de

fans

con-

au

pas,

met-

elle.

hom-

vien-

rqué?

Cette réponse vaudroit mieux que tout ce que pourroit balbutier le Théologien, & je ne doute nullement qu'elle ne sit une si sorte impression sur l'esprit de l'Américain qu'il renonceroit à la prétention d'être enterré avec ses esclaves vivants: mais, dira-t-on, n'y a t-il jamais eu, aux Indes Orientales, des personnes sensées qui ayent employé ces raisons, ou des raisons semblables, pour dissuader aux semmes de s'y bruler? Sil'en s'y est servi de ces motifs, il faut qu'ils n'ayent

T 2

produit aucun effet sensible; puisque la coutume en a triomphé. Oui, il est possible que la Philosophie n'a jamais pu saire entendre sa voix aux Indes, à cause de l'intérêt des Bramines qui s'approprient les dépouilles des veuves sacrissées : ils s'approprient leurs colliers, leurs brasselets, leurs pendants d'oreilles, qu'ils vont rechercher dans les cendres, quand le bucher est éteint.

Si le Clergé d'Espagne & de Portugal n'avoit quelque prosit à faire des Auto da sé, il n'en seroit pas; on n'est pas gratuitement méchant. Si dans un pays de superstition on prêchoit les plus belles maximes qui choqueroient l'avarice des prêtres, on ne seroit pas entendu du peuple, qui n'entend & qui ne voit que par ses prêtres, ces despotes du vulgaire.

Il faut que le dogme de la résurrection des corps ait été plus généralement répandu en Europe, en Asie, en Afrique que les Historiens ne le soupçonnent: vu qu'on ne connoît gueres d'ancienne nation qui n'ait mis dans les tombeaux, à côté des morts, des armes, des ustenciles de ménage, des boissons, des aliments des lumieres & des pièces de monnoie, pour le service des Manes; ce qui prouve incontestablement qu'on y croyoit à une vie suture. Les cérémonies sunebres peuvent expliquer les dissérents systèmes sur la nature de l'ame, adoptés dans les dissérents pays; & ce seroit peut-être un moyen pour résoudre la question, peu importante à mon avis, mais tant de sois agitée, sur le sentiment des anciens Juis touchant la Résurrection.

d

11

au

50

fan

Per

don

Il est vrai que dans le Vaiicra, ou le Lévitique, ni dans tout le Deutéronome, on ne voit aucun régle-

ie

ſe

-

1-

ls

A

it

S:

YS.

es.

as

ue

PS

ie,

vu

ait

es,

S?

ce

14 res.

ire.

oit

eu

ur

n. ni.

e-

ment concernant les enterrements, & la fépulture; & on ne conçoit pas comment ces préceptes économiques, si essentiels, ont pu être omis ou oubliés dans des livres où l'on descend dans les plus petits détails, où l'on défend de manger de la chair étuvée à la créme, & des cuisses de lievre. Les Ecritures Hébraïques disent dans un autre endroit, que Jacob & Joseph avoient été embaumés, & que leurs corps avoient été falés pendant quarante jours dans le Natron (*). D'où on peut inférer que ceux qui les ensevelirent de la sorte, adhéroient au dogme des Egyptiens sur la Résurrection; & il est très-probable que les Juis, qui avoient beaucoup emprunté de l'Egypte, ont toujours perfifté dans cette opinion; fans quoi ils n'auroient pas importé dans la Palestine le procédé des embaumements, où ils ne firent, dans la fuite des temps, que quelques légers changements auxquels leur pauvreté les contraignit, comme l'affure le Rabbin Jacob dans fon Thurim Jora Degha, chapitre 352. (**) Il y a même beaucoup d'apparence qu'ils jettoient anciennement quelques pièces de monnoie dans le fépulcre des particuliers; puisque Flavien Josepherap-

^(*) Comme c'étoit une loi inviolable en Egypte de laisser les cadavres dans le natron, ou le nitre, pendant foixante-dix jours, ni plus ni moins, il faut avouer qu'il y a une faute dans le texte de la Genese qui dit, au chap. 50, que le cadavre de Jacob ne resta dans le sel que pendant quarante jours. L'adresse des Commentateurs palliera aisément cette inadvertance, en l'attribuant aux copistes.

^(**) Chardin affure (Tome III. p. 17.) que les Per-fans s'imaginent que Daniel a le premier enfeigné en Perse le secret d'embaumer les corps; ce qui a peut être donné occasion à l'histoire du Dragon dans lequel il injecta'du suif, de la poix & des égagropilés.

porte que c'étoit une opinion reçue du temps de Hircan, qu'en inhumant David on avoit enterré des sommes considérables avec lui. Comment cette opinion se seroit-elle établie dans un pays où on n'auroit pas eu la coutume de renfermer de l'argent dans les cercueils? Et pourquoi auroit-on eu cette prévoyance à l'égard des morts, si l'on n'y avoit eu quelque idée d'une vie à venir purement matérielle, que les Chrétiens ont manisestement puisée dans la Synagogue? D'ailleurs la secte des Saducéens, qui nioient la Résurrection, étoit une secte nouvelle qu'on accusoit d'avoir attaqué un ancien système universellement cru.

On ne doit pas compter entre les conséquences dangereuses qu'a entraînées le dogme de la Résurrection des corps, l'usage d'enterrer des enfants vivants avec le corps mort de la mere, comme on sait chez les Onontagues, au Darien, & dans quelques autres cantons de l'Amérique. Cette atrocité est née de la déplorable constitution de la vie sauvage, où personne ne voulant, ou ne pouvant se charger de l'éducation des orphelins & des orphelines à la mamelle, on les détruit le jour même que la mere vient à expirer. On les massacre pour les empêcher de mourir de saim & de misere. La charité des sauvages ne s'étend pas plus loin, & cette charité même est un crime de lèse-humanité. Tant l'homme perd à n'étre point civilisé.

Après avoir considéré le cérémonial affreux & révoltant, pratiqué aux funérailles de tant de nations des deux continents, nous examinerons une bizarretie qui a rapport au deuil, & dont il est impossible d'ap-

profondir les causes. Elle consiste à se couper un article des doigts, lorsqu'on perd son mari, sa semme, ou quelqu'un de ses proches. Les Tcharos de Paraguai, les Guaranos, & beaucoup d'autres grandes peuplades de cette partie du nouveau Monde on été anciennement si faciles à se faire de semblables amputations, qu'on y a rencontré des hommes & des semmes à qui il ne restoit plus que cinq ou six doigts entiers aux deux mains (*). Ce qui a sans doute induit en erreur l'auteur des mémoires manuscrits qui m'ont été communiqués, & dans lesquels il est dit que chez les sauvages qui habitent à l'Occident de Paramaribo, & que les Hollandais nomment Beken, il y a des tribus entieres qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main.

1-

n

25

1-

. 3

ée

ré-

(e)

ur-

tio

ces

ur-

Vi-

fait

au-

de

er-

du-

lle,

xpi-

urir

ne ne

un

n'ê-

ions retie

l'ap-

Les Missionnaires, intéressés à posséder des esclaves qui ne soient point mutilés, ont presque entierement aboli cette extravagance chez les Indiens qu'ils dirigent dans l'Amérique méridionale; mais dans la Californie plusieurs hordes restées dans la barbarie ont aussi perséveré dans cet abus, & se retranchent encore aujourd'hui quelques phalanges des doigts à la mort de leurs parents: ils commencent par les articles des deux mains, & quand ces membres sont totalement emportés, ils attaquent le second doigt, & ont un secret merveilleux pour guérir promptement ces blessures qui seroient regardées comme dangereuses en Europe, à sorce d'être répetées souvent.

^(*) Yoyez les Relations de Sepp, & les Lettres du Pa

Il s'agit maintenant d'indiquer une nation de notre continent, qui ait aussi eu la coutume impertinente de se tronquer les mains; & s'il est possible d'en découvrir une, il faudra avouer que les habitantis des deux hémispheres, si différents d'ailleurs à tant d'égards, s'étoient rencontrés dans les plus grandes absurdités que l'esprit humain puisse concevoir & exécuter. Pendant le cours de mes longues recherches sur l'Histoire de l'espece humaine, je n'ai trouvé qu'un seul peuple de l'ancien continent qui se soit mutilé dans ce goût-là, & pour des motifs semblables : ce peuple est celui qui erre à la pointe méridionale de l'Afrique, & que nous nommons les Hottentots, si connus & si fameux par leurs mœurs & leurs habitudes bizarres.

é

li

IT

qı

l'i

R

m

m

ns

tr

ro

re

fa

qu

ď.

C

ge

Mr. la Loubere, de l'Academie Française, est le premier, si je ne me trompe, qui ait observé cette coutume des Caffres, pendant le féjour qu'il fit au Cap de bonne Espérance, à son retour de Siam où il avoit porté une lettre très-inutile de Louis XIV. (*) Il dit que quand les Hottentots perdoient leurs femmes, & les Hottentotes leurs maris, les uns & les autres se coupoient un bout des doigts, en sorte qu'on pouvoit voir par l'inspection de leurs mains, s'ils étoient veufs, & combien de fois ils l'avoient été. Kolbe, qui a suivi la Loubere, varie dans la description qu'il donne de cette mode folle, & en tombant d'accord fur le point principal, il me semble faire entendre qu'il n'y a jamais eu dans ce pays que les femmes qui ayent raccourci leurs doigts, quand la mort leur enlevoit leurs époux.

^(*) Voyage de Siam, Tome II. p. 167.

Les Hollandais ont réuffi à dissuader aux Cassres de se faire à eux-mêmes un mal si cruel, d'où il ne résulte aucun bien ni pour les morts ni pour les vivants; & ces Africains ont ensin renoncé à l'amputation de leurs doigts, ainsi qu'à celle d'un testicule qu'ils s'ôtoient jadis, comme tout le monde sait. Devenus plus sages, ou moins extravagants, ils se félicitent de leur docilité au joug de la raison; tandis que d'autres peuples persistent avec sureur dans des travers égalèment blâmables, sous prétexte que leurs peres & leurs ayeux n'ont pas agi autrement, comme s'eles sevoient nécessairement être héréditaires, & comme s'il y avoit prescription contre le sens commun.

Dans les Traités écrits sur les sunérailles des anciens, par les modernes Kirchmann, Meursius, & quelques autres dont les recherches sont déposées dans l'immense Collection de Gravius, on voit que les Romains coupoient quelque-fois un doigt aux corps morts que les lieux & les circonstances ne leur permettoient pas d'ensevelir avec toute la pompe convenable : ils pratiquoient avec ce membre détaché du tronc beaucoup de superstitions dans lesquelles il seroit insensé de chercher l'origine de la mode des Hottentots, qui, loin d'avoir entendu parler de la religion des Romains, n'ont même aucune connoissance de la religion des Mahométans, débordée jusqu'à la côte de Mélinde à l'Orient, & jusqu'à celle d'Angola à l'Occident de l'Afrique.

n

il

1-

n

ls

é.

>

nt

1-

1-

rt

Il seroit plus insensé encore de supposer que les Cassires ont anciennement communiqué avec les indigenes de la Californie, & que c'est à cette correspon-

dance qu'on doit rapporter la conformité des usages fur la mutilation des mains dans des temps de deuil. Quiconque a la moindre notion de la Géographie, sent le néant de cette hypothese. Il n'y a point d'hommes sur le globe mieux séparés les uns des autres que les Californiens & les Hottentots: placés du Sud au Nord sur les deux extrêmités du monde, le monde entier les sépare.

Peu satissait de toutes les explications qu'on pourroit donner de cette coutume affreuse, i'aime mieux croire qu'il nous est impossible d'en deviner la cause que d'en déterminer une qui ne seroit peut-être point la vraie. Si l'on disoit qu'on a voulu par-là imprimer un caractere ineffaçable aux veufs & aux orphelins, la difficulté renaîtroit sousune forme nouvelle; puisqu'on n'en comprendroit pas mieux pourquoi ces fauvages ont prétendu que les orphelins & les veufs fussent distingués par des marques si cruelles qu'on pourroit les envisager comme un supplice. Si l'on n'avoit contraint que les femmes à s'abattre un bout des doigts, lorsqu'elles perdent leurs maris. on foupconneroit qu'on a eu envie de prévenir la fraude d'une veuve qui se donneroit pour vierge à un second époux qui n'auroit aucune connoissance de son premier mariage; ce qui est possible chez les peuples errants, puisqu'on en a des exemples chez les peuples policés; mais cette explication ne fauroit s'appliquet aux orphelins & aux orphelines, dont l'état n'a jamait pu entraîner d'affez grands abus pour qu'on ait pris tant de peine à le constater par des fignes indelébiles, nos espara la como esta significa el so

Un usage moins sanguinaire, mais plus ridicule, est celui qu'on a retrouvé chez tant de nations des Indes Occidentales, où le mari se met au lit, ou dans son Hamac, quand sa sémme a accouché d'un ensant mâle ou semelle : dans cette posture il contre-fait le malade, gémit, se sait soigner, & reçoit les visites de ses amis, qui viennent plutôt le plaindre que le complimenter.

ges

uil.

ie,

int

211--

cés

de,

ion

ime

T la

être

im-

OT-

vel-

quoi

les

elles

. Si

e un

, on

aude

cond

pre-

iples

iples

quet

mais

n ait

ndé.

Quand on entendit parler, pour la premiere fois, de cette extravagance en France, on demanda à l'ordinaire, comment on pouvoit être si fou en Amérique; mais on ignoroit sans doute alors que cette coutume a été, & est encore en vogue en France même, & que c'est ce qu'on nomme dans le Béarn faire la Couvade. Il est vraisemblable que les anciens Vénarniens, ou les Béarnois, ont puisé cette étiquette en Espagne, où elle regnoit principalement du temps de Strabon. Mulieres, cum pepererunt, suo loco viros decumbere jubent, eisque ministrant, dit-il (*): ce qui revient à ce qu'on a observé parmi les Brésiliens, & parmi tant de peuplades du Nord de l'Amérique, où la semme, dès qu'elle est délivrée, n'a rien de plus pressé que d'aller servir son époux alité pour plusieurs jours.

Marc Paul, qui n'a pas toujours menti, assure qu'il a vu pratiquer la même chose chez plusieurs tribus de la grande famille des Tartares indépendants. D'où on peut conclure que cette cérémonie a fait le tour du monde, ayant été généralement adoptée depuis le sleuve de St. Laurent jusqu'au delà des Pyré-

.00 tr (0:010.51A

^(*) Lib. III, p. 174.

nées: elle devoit faire fortune, puisqu'elle est trop bizarre pour avoir pu déplaire à l'esprit humain. Feu Mr. Boulanger a tâché d'en découvrir la cause, dans son Antiquité dévoilée; mais on ne sauroit être, à mon avis, plus malheureux-qu'il ne l'a été dans ses conjectures: emporté par un enthousiasme systèmatique, il a voulu soumettre les saits à ses idées, au lieu d'accommoder ses principes aux faits.

f

n

ti

0

m

p

le

cr

CO

rie

fai

ľ

Ju

pa

vit

off

qu

da

il

ma

au

na

tre

ter

fes

"En Amérique, chez quelques sauvages, dit-il, "l'usage veut que le mari se mette au lit, lorsque sa "femme est accouchée. La même chose se pratiquoit "chez les Celtibériens suivant Strabon, & dans l'isse "de Corse suivant Diodore de Sicile. Pour expliquer "une coutume si bizarre d'après notre systeme, il sem—, ble que l'on doit regarder cette conduite du man "comme une sorte de pénitence, sondée sur la honte "& le repentir d'avoir donné le jour à un être de son "espece. Cette conjecture paroît d'autant plus son—, dée que, suivant les lettres édissantes, citées dans "la note, le mari pendant sa retraite observe un "jeûne très-rigoureux, & s'abstient même de boire, ", en sorte qu'il maigrit considérablement (*)."

Pourquoi un homme seroit-il honteux de ce qu'il lui est né un enfant, le fruit de son amour, l'objet de sa tendresse, le sang de son sang? Pourquoi seroit-il pénitence pour avoir couché avec sa semme, puisqu'il savoit, en se mariant, qu'il coucheroit avec elle selon l'ordre de la nature? En vérité, tout cela est incom-

préhenfible pour nous.

^(*) Antiquité dévoilée par les usages. Liv. II. Chap. III. p. 127. in-4to. Amsterdam 1766.

Si le système de Mr. Boulanger est absolument destitué de réalité à cet égard, pourquoi l'Eglise Romaine, dira-t-on, exige-t-elle que les semmes qui ont accouché, soient purissées au moment qu'elles rentrent dans les temples? On suppose, par conséquent, qu'elles sont souillées; ou ce qui est la même chose, on suppose qu'elles ont péché en concevant leur fruit, ou en se délivrant de leur fruit; on a donc attaché au mariage un préjugé qui tout absurde qu'il est, ne laisse pas de justisser le sentiment du Philosophe Français.

u

a

it

le

er

1-

ıni

te

on

n-

ns

un

e,

il

de

t-il

ril

on

m-

IIL

Cette objection n'est pas même spécieuse. Chez les Juifs, on purifioit les femmes, parce qu'on les croyoit fouillées par l'épanchement du fang qui accompagne & fuit les couches : & il n'y avoit en cela rien que de fort naturel, dans un pays chaud & mal fain, habité par un peuple mal-propre & dégoûtant: l'Eglise Romaine, qui a perverti l'esprit des usages Judaïques, a transporté à l'ame la souillure du corps; parce qu'il est dit dans la traduction Latine du Lévitique, que les femmes qui ont enfanté, doivent offrir un pigeon pro peccato, à cause du péché : ce qui a un sens différent dans le texte Oriental que dans la mauvaise version de la Vulgate. D'ailleurs il n'est ici question que de la semme, & non du mari, à qui ni les Chrétiens ni les Juiss n'ont jamais, au milieu de leurs superstitions, imputé à crime la naissance de ses enfants.

Il n'y a donc aucune analogie, aucun rapport entre la cérémonie de la Purification, & la coutume interprétée par Mr. Boulanger. En lifant attentivement ses Recherches sur le Despotisme Oriental, & son Ana

nier ouvrage, je me flatte d'avoir compris le principal objet de son système. Cependant je ne saurois
me persuader que l'attente de la fin du monde, & de
la venue du grand juge, ait pu faire sur l'imagination
des mortels consternés tous les effets qu'il déduit de
ces deux causes, jusqu'à rendre les parents honteur
lorsqu'il leur naissoit des fils & des filles. Je ne crois
pas non plus que cette même appréhention de la
ruine du globe ait fait recourir les hommes à la Circoncision, comme s'ils avoient en un violent remords pour avoir engendré des individus de leur espèce, ainsi que Mr. Boulanger le suppose dans le chapitre où il traite plus amplement de la Circoncision.

1

f

(

d

re

9

ge

CE

ľ

O

1e

G

ho

de

11

on

m

rei

to

for

Je ne releve pas ces inexactitudes pour infulter à la mémoire de ce favant, comme ont fait tant de fanatiques, enivrés de leurs propres chimères & jaloux de celles des autres : je les releve parce que les fautes des grands hommes méritent qu'on les réfute: les erreurs des hommes vulgaires ne méritent pas qu'on s'en souvienne.

N'est-il pas plus raisonnable de dire que les mans ont, dans de certains pays, voulu donner à connostre qu'ils avoient eu autant de part à l'ouvrage de la génération que leurs semmes, & que la satigue avoit été la même de part & d'autre? C'est à cette prétention singuliere qu'on doit attribuer seur retraite : ils se sont mis au lit pour se refaire de leur lassitude, & se préparer à de nouveaux travaux pour la propagation de l'espèce; comme si le premier produit de leur amour les eût énervés & abattus. Quant au jeûne,

re-

ci-

ois:

de

ion

de

aus

rois

la

Cir-

re-

ef-

ha-

ion.

er à

t de

12-

e les

ute:

pas

naris

noî-

le la

voit

ten-

: ils

, &

aga-

ine.

qu'on dit qu'ils observent pendant leur repos, il n'y a que les Jésuites qui en parlent; les autres auteurs anciens & modernes ne disent pas un mot de cette prétendue abstinence : au contraire, le Naturaliste Pison, dont l'autorité vaut bien celle des cent-trente volumes de Lettres édifiantes, rapporte qu'au Bréfil les maris alités, à l'occasion des couches de leurs femmes, se font fervir les mets les plus succulents (*). Quand on a questionné ces barbares sur les motifs de leur conduite, ils ont répondu qu'ils vouloient rétablir leurs forces qui s'épuisoient toutes les fois qu'ils devenoient peres. Cet aveu suffit pour donner à mon fentiment toute la probabilité qu'on peut exiger d'une opinion : il ne s'agit donc pas de pénitence, ni de rien de tout ce que l'illustre auteur de l' Antiquité dévoilée à cru voir dans cette coutume.

On fait que les éclipses de la Lune & du Soleil ont toujours été en droit d'épouvanter les ignorants & les superstitieux : on fait encore que les Romains & les Grecs faisoient, pendant ces instants d'obscurité, un horrible vacarme avec des chaudrons, des sonnailles, des poeles & d'autres instruments rauques & grossiers. Il est bien surprenant après cela, que les auteurs qui ont écrit l'Histoire du Pérou, conviennent unanimement que les anciens Péruviens faisoient un bruit pareil dans des circonstances semblables. Rassemblant tous les tambourins, les cornets, les trompettes, ils en sonnoient à outrance, & asin d'augmenter la cacopho-

^(*) Maritus, tempore puerperii, unoris loco decumbit primis à partu diebus, & puerpera instar bellariis & epulis fruitis.
Hitoria Natural. Brasiliæ p. 14.

nie ils fouettoient leurs chiens & les faisoient hurler. On a encore retrouvé cet usage en Asie chez les Indiens adonnés au culte Bramique, qui ne se contentent pas de crier, de battre, & de sonner pendant les éclipses; ils se baignent encore dans le Gange, cassent leur vaisselle, & sont tant de contorsions qu'on les prendroit pour des surieux ou des enragés.

e

d

fu

q

le

pr

di

au

ď

br

m

ter

da

pre

ne

été

le

pla

les

exe

no

ind

ave

Il n'est pas facile de savoir comment tant de nations, placées à de si grandes distances les unes des autres, ont pu se rencontrer au point qu'on les soupconneroit d'avoir conspiré ensemble; car la défaillance inattendue de la clarté n'incite pas naturellement l'homme à crier; elle le porte plutôt à se taire, parce que les ténèbres attristent, & que la tristesse est muette autant que l'allégresse est parlante. Aussi voit-on les animaux qui paissent dans les prés, se retirer pendant les éclipses sous les haies & les arbres, & garder un silence morne & prosond jusqu'à ce que l'illumination recommence, ou que l'obscusité se dissipe.

Il faut que les Romains, les Indous, & les Péruviens ayent eu des idées bien conformes sur la nature de la Lune & du Soleil: il faut qu'ils ayent pris ces globes pour des êtres animés, qu'ils ont voulu éveiller par un grand bruit, dans la pensée que les éclipses n'étoient qu'un sommeil ou un assoupissement subit qui surprenoit ces créatures au milieu de leur course céleste. S'ils en avoient craint la chute, comme quelques auteurs l'ont dit, ils n'auroient pas eu recours aux clameurs & au bruit des instruments, l'expérience journaliere leur ayant tant de fois enseigné que le son d'une trompette ne sauroit empêcher une masse suspense.

due de tomber, lorsqu'on la détache. Il n'est pas probable non plus qu'ils se soient imaginé que le soleil & la lune se livroient des combats, & s'entrechoquoient dans les cieux; puisqu'il ne seroit venu alors dans l'esprit de personne de crier pour séparer les combattants : on auroit plutôt attendu en filence , & en tremblant, la décision d'une querelle dont dépendoit le destin de la terre, & le salut du genre humain.

urler.

s In-

nten-

nt les

· caf-

u'on

e na-

s des

oup-

ance

ment

parce

uette

n les

dant

r un

nina-

én-

ture

s ces

veil

ples

ubit

urfe

uel-

ours

nce

fon

en-

due

Pour approfondir les causes de ces erreurs sur la fubstance des aftres & des planettes, il faut observer que c'est le mouvement de ces corps, emportés selon les apparences d'Orient en Occident, qui les a fait prendre plutôt pour des animaux que pour des amas d'une matière morte : ils se meuvent d'eux-mêmes, aura-t-on dit, donc ils font animés, puisque l'état d'inertie & de repos est l'état naturel de la matière brute. Qu'on n'ait pas, dans ces temps d'aveuglement, reconnu la puissance invisible du premier moteur qui fait rouler, à son gré, ces masses énormes dans les espaces du firmament, cela n'est point surprenant: parce que les hommes n'ont jamais pu. & ne pourront jamais favoir pourquoi ces globes ont été créés, & à quoi ils servent. Le mal physique & le mal moral, répandus à pleines mains sur notre planète, ne nous permettent guères de croire que les autres globes qui nous environnent, en foient exempts; tandis que l'existence d'un être intelligent nous est autant démontrée qu'elle peut l'être à des individus d'une nature aussi bornée que la nôtre.

Ce que nous venons de dire des vivants enterrés avec les morts, de l'amputation des doigts, des maris Tome II.

alités à l'occasion de l'accouchement de leurs semmes, & de la cérémonie usitée pendant les éclipses, prouve que les erreurs en matiere de Physique n'ont jamais entraîné de grands abus; pendant que les entreurs en Morale ont ensanglanté la terre, après avoir avili la raison: & c'est un motif de plus pour s'en désier.

SECTION III.

De l'usage des flêches empoisonnées chez les peuples des deux continents.

Ungere sela manu, ferrumque armare veneno.

Virgil.

D'Ans cette Section, qui n'est qu'une continuation de la précédente, nous insererons un Mémoire son détaillé sur les slêches empoisonnées dont se sont servies presque toutes les nations sauvages des deux hémisphères. Cette discussion qui intéresse si intimement l'humanité, nous rapprochera de l'Histoire Naturelle, dont nous ne nous écartons jamais qu'i regret, parce que nous sentons de plus en plus combien il vaut mieux d'offrir au lecteur des saits que des raisonnements qui, quelque justes qu'ils soient, ont toujours des contradictions à essuyer.

L'emploi des armes envénimées est de la plus haute Antiquité, & étoit connu en Asse plusieurs siècles avant Alexandre, en Italie avant la fondation de Rome, & en Amérique long-temps avant l'arrivée de Christophe Colomb, Le premier Européan qui s'in-

clina pour ramasser de l'or sur le rivage du nouveau monde, sut tué avec une stêche empoisonnée (*).

fem-

ples.

n'ont

es er.

avoir

s'en

uples

no.

Virgil,

ation

e fort

it fer-

x hé-

time-

ftoire

qui

COM

que

ient,

plus

s fiè-

n de

s'in-

Ce fatal secret a précédé, dans tous les pays, l'invention du fer : lorsque les dards armés de pierres . de dents, de cornes, & d'arrêtes étoient des instrumentstrop foibles pour subjuguer ou repousser les bêtes. féroces, on eut recours au poison, qui, d'abord réservé pour la chasse, a été dans la suite des temps employé dans les guerres nationales des sauvages. On trouve cependant dans l'Histoire quelques peuples qui n'ont pas usé de venin contre leurs ennemis, quoiqu'ils s'en fervissent journellement contre les animaux : tels font les anciens Gaulois, qui envénimoient les dards avec lesquels ils chassoient, & non ceux avec lesquels ils combattoient, puisque César ne dit nulle part que les armes des peuplades Gauloises qu'il avoit défaites. avent été empoisonnées pour le service des batailles & des fièges. Il est vrai que ces fortes d'épées & de traits ne pouvoient arracher la victoire à des foldats cachés sous des écailles de cuivre & de fer, qui avoient de leur côté la science de la Tactique & de la discipline. contre des barbares qui se battoient en confusion, & qui ne savoient pas même l'art de fuir.

Les Indiens qu'Alexandre rencontra dans les états de Porus, & qui tiroient à flêches empoisonnées, l'inquiéterent beaucoup, sans pouvoir néanmoins l'arrêter dans le torrent de ses conquêtes. Nous ne voyons pas que cette invention ait garanti aucune nation du joug étranger, ou lui ait donné lieu d'en sub-

juguer d'autres. Les Américains , comme les Tapuias & les Caraïbes, qui s'en fervoient beaucoup dans leurs anciennes guerres, ne se sont jamais fait de grands maux: il femble au contraire que les Caraïbes ont jadis été vaincus & contraints dese retirer du continent dans les isles. Les habitants des Moluques n'ont pu, ni avec leurs ftilets ni avec leurs dards envénimés, se débarrasser de la domination des Portugais. des Espagnols, & des Hollandais. Les Sardes & les Maures, si fameux dans l'Histoire par le venin de leurs armes, furent les uns après les autres esclaves de l'empire Romain. On dit, à la vérité, qu'Hannibal vainquit les Pergames avec des viperes, qu'Amilcar défit les Libyens avec des Mandragores, & que la ville de Bertha fut prise avec du Solanum dormitif; mais ces stratagemes, en supposant qu'on s'en soit réellement fervi, sont d'un autre genre que les traits vénimeux.

Il est probable que les Romains ont connu un spécifique contre les essets de ces armes barbares; car, quoique les contre-poisons, indiqués à cet égard par Pline le Naturalisse, soient certainement inessicaces, on voit cependant, par un passage du médecin Celse, qu'on savoit, dès ce temps-là, qu'en suçant les blessures on parvenoit à diminuer sensiblement l'activité du poison que la slêche y avoit déposé (*). Cela est vrai, & conforme à l'expérience de nos jours: il ne faut que du courage pour l'éprouver. Aussi voit-

^(*) Lib. V. cap. XXVII. Folio 72.
On préfume que la falive qui s'introduit dans la plaie par le fucement, contribue aufii à détruire, par fon fel alkalin, l'action du poison.

1-

ns

de

es

n-

les

n-

is,

les

urs

m-

inéfit

de

ces

ent

ux.

un

ar,

par

es,

lfe, lef-

vité

ela : il

oit-

laie

fel

on fouvent, dans les arfenaux & les cabinets des curieux. des personnes qui mettent la pointe d'une flêche empoisonnée bien avant dans la bouche, & la sucent fans s'en ressentir : elles prennent bien garde de ne pas s'égratignen; car dès que la pointe ne fait aucune incision, il n'y a pas de danger, & c'est inutilement qu'on se sert de gants pour manier ces sortes d'instruments. Il y auroit cependant de la témérité à aflurer que toutes les plaies envénimées peuvent se guérir par le moyen du fucement , les armes pouvant s'empoisonner de tant de façons différentes, & les unes ayant fans comparaison plus de violence que les autres, à raison des drogues dont on s'est servi. Ces drogues sont presque toujours tirées du Regne végétal, rarement du Regne animal, & jamais du minéral : ce qui prouve que Mr. Mead s'est trompé, lorsqu'il a dit que les poisons pris d'entre les minéraux surpassoient tous les autres en force & en malignité.

En Amérique on emploie le suc d'un arbuste, & de deux arbres dissérents, que nous allons décrire successivement. Le plus dangereux est le Mancanillier (*), ou le Hippomanes végétal de Brown: c'est un arbre laiteux, de la hauteur & du port de nos pommie rs: l'endroit où il se plait le plus, & qui semble être son sol natal, est l'isse de St. Jean de Portor Rico: on le rencontre aussi, mais moins abondam-

^(*) Quelques auteurs nomment cet arbre Mancelinier, & d'autres plus fautivement encore Manchelinier. S'il faut avoir égard au mot Américain de Manc-anill, il est certain qu'on doit prononcer Mancanillier : aussi le Pere Plumier, dans ses nova Plantarum Americanarum genera, No. 60. lui donne-t-il le nom de Mançanilla,

ment, dans les Antilles, & fur quelques plages da continent: on n'en a jamais vu fort avant dans lesterres. Son tronc, qui n'acquiert que deux pieds en circonférence, est revêtu d'une écorce lisse & tendre : ses fleurs mâles & femelles, d'une nuance rougeâtre, sont rangées en châton fur un même épi : son fruit est une baie sphérique, très-charnue, succulente, & peinte sur l'épiderme comme la pêche chauve : sous la pulpe on découvre une noix raboteuse, inégale, qui a depuis fix jusqu'à douze logemens, & un novau dans chacun quand le fruit est parfait : mais cela est rare, ces noyaux étant fort sujets à avorter, comme il arrive à tous les fruits qui ont plufieurs cloisons dans leurs capsules féminales. Les feuilles de cet arbre funeste ressemblent à celles du poirier : mais elles contiennent une substance laiteuse qui transpire par l'action de la chaleur, comme on l'observe dans tous les végétaux lactescents. Quand ces feuilles suent au grand soleil, on n'ofe manier les branches; quand le soleil ne darde pas deffus, on peut cueillir les fruits, & examiner l'arbre à fon aife. Cependant il y a toujours de la témérité à se reposer sous des Mancanilliers, & principalement quand ils fleurissent, à cause de la poussière prolifique qui tombe copieusement du grand nombre des fleurs étaminées : d'ailleurs la rosée, qui rince les feuilles, venant à découler, corrode tout ce qu'elle touche.

Les sauvages qui vont inciser le tronc de ces atbres, ont soin de se couvrir se visage, de peur que l'éjaculation de la sève ne les aveugle, ou ne les frappe d'une mort subite: ensin, ils emploient les mêmes de

ter-

cir-

: fes

Cont

une

e fur

ao e

puis

cun

aux

tous

fules

lem-

une

cha-

taux

leil;

larde

l'ar-

émé-

pale-

pro-

e des

e les

u'elle

3 41-

r que

frapêmes précautions que les Africains, qui extraient la gomme liquide de l'Euphorbier. On reçoit le suc fluide du Mancanillier dans des coquilles arrangées au pied du tronc; & après que cette liqueur est un peu épaissie, on y trempe la pointe des slêcles, qui acquièrent par là la propriété de donner la mort la plus prompte possible à tout animal qui en est légérement blessé, ou même égratigné. On a essayé de ces dards en Europe, cent & cinquante ans après qu'ils avoient été empoisonnés en Amérique; & l'on a vu, avec le plus grand étonnement, que le venin n'avoit presque pas dégénéré au bout d'un siècle & demi.

Les premiers Espagnols qui voulurent soumettre les Carasbes, ayant souvent ressenti les essets de ces traits, eurent recours à une infinité de contre-poisons, & s'imaginerent ensin d'en avoir trouvé un dans les seuilles du tabac. Cette découverte sut annoncée en Espagne avec tant d'éclat que Philippe II. sit faire des expériences en sa présence sur des chiens, dont on frotta les plaies avec du Tabac broyé (*), mais l'illusion ne dura pas, & on s'apperçut bientôt que ce prétendu spécifique n'étoit pas infaillible.

On a été affez heureux depuis pour apprendre un remede qui opere toujours, pourvu qu'il soit administré immédiatement après la blessure. Il ne faut qu'avaler quelques pincées de sel, ou à son désaut, boire trois à quatre gobelets d'eau de mer. C'est d'un enfant sauvage, âgé de dix ans, qu'on a tiré ce secret, après l'avoir questionné long-temps sur les moyens

^(*) Voyez Monardes, Historia medica novi orbis.

qu'on employoit dans son village, lorsqu'on étoit bles.

el

ra

q

eſ

fo

m

fer

co

fu

fra

la

rer

co

elle

qu

tue

Ti

fat

Ca

บริ

qu

ch

ve

alo

Ce

dé

le

de

les

Quoique le sel gemme, ou marin, suffise pour prévenir la mort, on pourroit se servir, avec encore plus de succès, du sel de vipere, ou de celui de come de cerf, dont la qualité Alexipharmaque est bien connue dans des cas semblables.

Le second sujet végétal dont on exprime, dans l'Amérique méridionale, une substance vénéneuse pour oindre les armes, est la Liane, ou la Béjuque qu'on nomme, dans la langue de la Guiane, Curare, & qui naît dans les marais & les terres noyées. On dit qu'elle ne produit ni fleurs ni fruits ; mais au lieu d'imputer à la Nature un écart si singulier, attribuons plutôt ce rapport à l'ignorance, ou à la méprise des observateurs qui n'ont peut-être jamais rencontré cet arbuste dans le temps de sa floraison. Les Mémoires manuscrits dont j'ai fait usage, assurent qu'il porte des fleurs tétrapétales d'un jaune pâle, auxquelles fuccèdent de petits fruits de la forme d'une feve, contenus, au nombre de trois, dans une capsule piriforme. Si les caracteres particuliers de toutes les Lianes Américaines étoient mieux constatés, il seroit facile de décider si cette observation a été bien faite. Quoiqu'il en foit, on déterre la-racine du Curare en automne; on la découpe en rouelles qu'on fait cuire lentement dans de grands Marabous, ou des chaudrons à la sauvage, jusqu'à ce que le suc extrait s'épaississe, & parvienne à la confistance de Sirop. Les effluvia & les vapeurs qui s'élevent pendant la cuisson, sont mortelles pour ceux qui les reçoivent dans la bouche ou dans le nez; aussi est-

est-il bien certain que les Indiens ne confient cette opération qu'à de vieilles femmes décrépites, & inutiles.

-

11

re

10

1-

ns

ue ue

e.

n

eu

ons des

cet

res

cè-

s,

éri-

éci-

en

on

ge,

neà

qui

eux

uffi

est-

Mr. de la Condamine prétend qu'outre la Béjuque, il entre dans cette préparation plus de trente espèces d'herbées pilées : il se peut que les Ticounas font cette addition, dans l'idée de renforcer le poison; mais les Caveres de l'Orénoque n'emploient que la seule Liane, sans y ajouter d'autres végétaux quelconques. On éprouve cette confection en la frottant fur la pointe d'une flêche qu'on plonge dans du fang frais: s'il ne s'ensuit pas une coagulation instantanée, la drogue doit être encore plus concentrée; & on la remet au feu pour l'épaissir davantage, en la tournant continuellement avec une spatule de bois. Quand elle est affez cuite, on la verse dans de petits pots qu'on distribue aux chasseurs, qui l'emploient pour tuer le gibier; car il n'y a point d'exemple que ni les Ticounas ni les Caveres ayent jamais attenté, avec ce fatal secret, à la vie des hommes, au contraire des Caraïbes qui en faisoient anciennement un grand usage dans leurs guerres, & même dans leurs querelles.

Ce venin peut se conserver long-temps; & les slêches qui en ont été trempées, ne perdent pas leur vertu malfaisante au bout de trois ans, & tuent encore alors, en trois minutes, les animaux qu'elles effleurent. Ces slêches sont de deux espèces; les grandes qu'on décoche avec des arcs, & les petites qu'on sousse par le moyen d'une sarbacane, faite d'un jonc évuidé par de certaines sourmis qui en rongent la moelle, qu'elles aiment.

Tome II.

Il est fort remarquable que cette méthode de fouffler des traits envénimés par un tube ait été retrouvée parmi les Américains méridionaux; tandis qu'on sait qu'elle a été pratiquée, de temps immémorial, dans plusieurs cantons du Sud de l'Afie, & principalement dans les isles de l'Archipélaque Indien. comme on le dira dans l'instant, en parlant des alênes de Macassar & d'Achem. Frappé de cette analogie. ie m'étois d'abord imaginé que les Nègres, ou les Européans mêmes, avoient enseigné à quelques peuple du nouveau Monde l'usage de ces sarbacanes; mais des personnes instruites, que j'ai consultées sur mon fentiment, m'ont répondu que cette invention avoit été de tout temps connue des Américains qui habitentsur les bords de l'Esquibé, de l'Orénoque, & du fleuve des Amazones.

r

P

ti

d

fe

d

la

p

P

Le sauvage qui veut se servir de ces traits préparés selon le procédé qu'on vient d'exposer, a soin de les mouiller de salive, en les portant à sa bouche sans crainte; car le poison dont ils sont armés, n'agit que lorsqu'il est mêlé au sang, où il occasionne une coagulation subite, ou, ce qui est la même chose, une sécrétion de la lymphe d'avec les globules sanguins, & à peu près comme feroit un goutte de vinaigne versée dans un vase rempli de lait: l'animal blessé tombe mort plus précipitamment que si on lui avoit sempué dans les veines un jet d'eau-sorte, qui a aussi la qualité de faire fermenter & grumeler le sang jusque dans ses oreillettes du cœur, en moins de deux minutes (*).

^(*) Voyez Conférences sur les Sciences, de l'an 1662, à

On conçoit après cela qu'il n'y a aucun danger à manger du gibier tué avec ces flêches envénimées, dont toute l'action fe borne à figer le fang : aussi les Européans établis aux Indes Occidentales ne font-ils plus aucun scrupule de se nourrir de singes, & d'autres animaux tués un moment auparavant avec ces instruments: & depuis que l'Amérique est découverte, il n'y a pas d'exemple que quelqu'un s'en soit mal trouvé (*). Cependant ce venin agit sur les hommes comme sur les animaux; & dans l'un & l'autre cas, ses effets sont également prompts, également sunestes; mais il faut, comme on l'a dit, qu'il parvienne au sang vif, sans quoi il n'opere pas, & ne sauroit opérer.

e de

é re-

andis

emo-

prin-

dien,

lênes

ogie,

s Eu-

upler

mais

mon

oit été

entfur

Heuve

répa-

oin de

e fans

it que

e coa-

, une

guins,

naigne

tom

fem

a quae dans

s (*).

662,4

Les fymptômes qu'on observe dans les personnes mortes des suites de semblables blessures, ne disserent pas de ceux qu'entraîne la morsure d'une vipere. Le sang caillé, se déposant dans les gros vaisseaux, les détend, & y produit un gonssement excessif: d'un autre côté, la lymphe jaune, s'introduisant dans les capillaires, fait paroître sur la peau des taches livides & des marbrures.

On peut employer, contre le suc du Curare, le sel & les dissérents contre-poisons indiqués à l'article du Mancanillier. Quant au sucre de cannes, qui a la réputation d'être un très-puissant spécifique, & plus puissant que le sel même, il n'a pas sait en Europe les essets qu'on en obtient en Amérique, comme

X 2

^(*) On dit qu'en mangeant du gibier dans l'Amérique méridionale, on trouve quelquefois, fous la dent, la pointe envénimée dont s'est servi le chasseur, comme on rencontre en Europe, dans le corps des lievres & des perdrix, les dragées qui les ont tués.

le favent tous les Naturalistes qui ont eu connoissance des essaits à Leide, en 1744, avec des slêches empoisonnées, rapportées du nouveau Monde par M.de la Condamine, qui piqua, en présence de feu Mr Muffchenbroek, & de M. M. Van Swieten & Albinus. deux poulets; celui à qui on ne fit pas avaler du sucre. expira en fix minutes; l'autre, auquel on en donna, mourut seulement quelques instants plus tard. Il se peut que la différence des climats, & le froid qui étoit fort sensible lorsqu'on tenta ces expériences au mois de Janvier, ayent empêché ce préservatif d'opéreren Hollande, comme on l'avoit vu opérer quelque temps auparavant à Cayenne, fituée dans la Zone torride, où l'on a souvent sauvé, avec le sucre, des hommes & des animaux blessés par des traits imprégnés du venin de la Béjuque (*). Il est possible aussi que, dans les expériences de Leide, on tarda trop à servir le remède, qu'on doit prendre immédiatement après avoir étéatteint par la flêche, l'activité du suc dont elle ef imbue étant si grande qu'un homme blessé qui devroit aller à cinquante pas pour chercher le contrepoison, tomberoit mort avant que d'être arrivé au but. Lorsqu'on lance, par le moyen d'une sarbacane, de ces alênes à des finges perchés au haut d'un arbre, ils expirent dans l'instant même de leur chute, & ne vi-

16

u pi

^(*) Comme je ne suis pas médecin, je laisse à ceux qui le sont, l'honneur de nous expliquer par quel mécanisme le sucre de cannes produit des essets si surprenants. Il semble que cette substance agisse sur le sang, dans l'instant même qu'on l'avale; car la vivacité du venin ne laisse pas à l'estomac assez de temps pour digérer ce sucre.

vent plus en touchant la terre : les tigres ainsi blessés font deux ou trois tours, & tombent sans vie.

fance

sem-

M.de

1 Mr

inus,

acre.

nna,

Il fe

étoit

mois

eren

emps

ride,

nmes

u ve-

dans

e re-

riove

le eft

i de-

ntre-

but.

, de

, ils

e vi-

ifme fem-

tant

pas

Un voyageur qui se sentiroit, par malheur, frappé d'une de ces pointes, au centre d'une forêt de l'Amérique, & qui ne seroit pas à portée de se procurer au plus vîte du sucre ou du sel, n'auroit d'autre ressource que de sucer sa plaie, & même de l'ouvrir avec un couteau pour y faire entrer la salive, & en extraire jusqu'aux moindres atomes de la substance acide.

J'ai déjà fait remarquer que l'Amérique produit plus d'arbres remplis d'une feve vénimeuse, que les trois autres parties du mondu connu: j'en aurois même inséré ici la liste, si je n'avois craint de trop m'écarter du sujet principal. Je me contenterai donc de décrire encore l'Ahouai-Guacu, dont le suc sert aux mêmes usages que celui du Mancanillier, & de la Liane des marais.

L'Ahouai est un grand arbre (*), toùjours vert, d'un beau port, qui croît aux isles & dans le continent austral de l'Amérique: ses sleurs incarnates, du genre des monopétales régulieres, ressemblent, à quelques petites nuances près, à celles du Nerium, ou du Laurier-Rose, qui est de la même famille: elles sont suivies par des fruits en poire qui renserment un osselet triangulaire, & sort dur, dans lequel est cachée une amande, qui étant desséchée, résonne comme la pierre d'aigle ou l'Etite. Cet arbre contient un suc laiteux, extrêmement âcre & nuisible. Il est bien éton-

X 3

^(*) On connoît en Amérique deux espèces d'Ahouais; le grand auquel on donne l'épithete de Guacu, & le petit qu'on nomme Ahouai-miri; il sert aux mêmes usages.

nant que la Nature n'ait produit aucun végétal lactescent dont le lait, pris à une certaine dose, ne soit un poison pour les hommes (*); tandis qu'il n'y a aucun animal connu dont le lait, à quelque dose qu'on le prenne, soit nuisible aux hommes. Notre siguier même, dont les fruits sont si sucrés, recele une substance laiteuse, sort caustique, qu'on fait entrer dans les vésicatoires, & qui tueroit infailliblement celui qui en boiroit deux ou trois cuillerées.

Les Indiens qui osent faire des incisions au corps de l'Ahouai pour en recueillir la sève, sont contraints d'user du même stratagême qu'emploient ceux qui découpent l'écorce & l'aubier du Mancanillier; parce que le danger est le même. On épaissit cette liqueur pour en composer le venin des armes, qui agissent avec autant de promptitude que les alênes des Caveres, & les traits des Caraïbes: le meilleur spécifique qu'on ait découvert jusqu'à présent pour en retarder les effets, est la racine de Caa-Apia, qui végete au Brésil, & qu'on doit apprendre à connoître dans l'Histoire Naturelle de cette province, par Pison & Margrass. Les sels Alkalis peuvent être employés au désaut de la racine Brésilienne.

Après ce qu'on vient de dire des qualités funefles du grand Ahouai, il est difficile de concevoir

^(*) Entre tous les végétaux tithymales ou lactescents, depuis la campanulle jusqu'au figuier, sur lesquels j'ai eu occasion de faire des estais, je n'ai rencontré que le Sumacha fleurs rouges dont la sève laiteuse ne m'ait pas paru sont âcre : cependant c'est indubitablement un poison, ainsi que le suc du Sumach Rhus, myrtifolia, Monspeliaca; mais comme je n'ai pas été à portée d'examiner cette derniere plante, qui dissère tant de l'autre, j'ignore si elle contient une sève laiteuse ou non.

SUR LES AMERICAINS. 249

pourquoi on a apporté en Europe quelques plants de cet arbre, qui ne valoient certainement pas les frais de la transplantation, & les soins de la culture; pendant qu'on a laissé, au sein des plus sauvages contrées des végétaux utiles & bienfaisants, dont on auroit pu enrichir nos jardins ou nos campagnes. Nisi utile est quad facimus, stulta est gloria.

ctef-

it un

a au-

lu'on

guier

fub-

dans

uiqui

corps

raints

ni dé-

e que

pour

avec

25, &

u'on

es ef-

réfil.

Stoire

graff,

ut de

fune-

riove

ents, ai eu

ach

fort ainli

mais

iere tient

0:0

Si de l'Amérique on passe aux Indes Orientales. on y retrouve l'usage des armes empoisonnées dans la plupart des isles de l'Océan Indien, & le long des côtes depuis l'Arabie jusqu'à la Chine. Les Mogols, étrangers dans l'indoustan, n'ont point adopté cette pratique des pays conquis : quelques autres peuples l'ont aussi volontairement abandonnée, comme les Arabes, qui étoient jadis de redoutables pirates côtiers, à cause du venin de leurs javelines. Aujourd'hui il n'y a plus dans l'Arabie que quelques dévots brigands qui, pour affassiner des hommes à l'honneur du Prophete, trempent encore les lames de leurs poignards.

On n'a pas le fignalement du fujet végétal d'où les anciens Arabes Acites & les brigands modernes ont extrait la matiere vénéneuse; mais il y a beaucoup d'apparence que c'est d'un sous-arbuste lactescent &racémeux, qu'ils nomment, en leur langue, Chark, & qui croît abondamment sur le Golfe Persique. Sa virulence va jusqu'à la contagion : quand le vent le frise ou le secoue, il communique à l'air ambiant une qualitétrès-nuisible, & à-peu-près comme l'Hippuris, & la Conferva dans nos climats pendant les grandes chalcurs. Chardin dit que cet arbuste est nommé, en Perse, Gulbad-Samour, ou fleur qui empoisonne le

vent (*): il porte des grappes pleines d'un lait fort épais & excessivement caustique.

Dans la Péninfule du Gange, à Malaca, au Pégu. fur les côtes de la Chine, dans les isles de Java & de Sumatra, on trouve les Crics & les Canjares: ce sont des poignards larges de trois doigts à la lame. & de la longueur de nos baïonnettes, qui s'emmanchent, pour ainsi dire, dans la main, par une poignée terminée en pointe d'échelle : on pose les doigts sur le premier rayon, & le pouce sur le second. Ces instruments, communément empoisonnés jusqu'à la moitié de la lame, font, après les stilets Romains en fourchette, les armes déloyales les plus dangereuses qu'on puisse imaginer. Quand les pélerins Indiens ou Mahométans ont, au retour de la Mecque, ou de la Pagode de Jagrénate, la tête démontée par les vapeurs de l'Opium & du fanatisme, ils saisssent ces Crics envénimés, & immolent tout ce qu'ils rencontrent d'Européans & d'étrangers infideles ou incirconcis (**), par une fureur qu'on ne fauroit comparer qu'à celle de nos anciens scélérats d'Occident, connus sous le nom de Croisés. Cette barbarie religieuse a beaucoup diminué depuis que les Anglais dominent dans l'Indouftan, & qu'ils font tuer ces enthousiaftes à coups

^(*) Voyage de Perfe. Tome III. p. 12, in-4to.

^(**) Au siècle passé, on vit à Surate un de ces Faquirs tuer, en dix sept coups de Cric, treize matelots Hollandais, & en blesser encore quatre à mort, en moins d'une minute. La sentinelle du vaisseau tua ce malheureux d'un coup de fusil; mais en revanche il a acquis la réputation d'un saint martyr dont on révere encore les cendres.

SUR LES AMERICAINS. 251

de fusil, pour leur enseigner la tolérance, dont ce monde a si besoin.

ort

u,

de

de nt,

mi-

re-

itié

iet-

on Ma-

Pa-

eurs

en-Eu-

**),

celle

s le

oup

In-

oups

quirs llan-

'une

d'un tion On soupçonne que la plupart de ces armes Indiennes sont enduites du venin des serpents profanes, ou qui ne sont pas partie du culte idolâtre, comme les viperes à Calicut: c'étoit au moins la pratique des anciens Brachmanes, dont les Indous modernes descendent incontestablement. Une génération aura transmis à une autre cet affreux procédé, comme le secret de la sécurité publique.

Bontius, en décrivant le lézard Geccho, assure que les Insulaires de Java en tirent lesang & le venin, pour en frotter leurs traits si rédoutables : ils suspendent pour cela cet animal par la queue, l'irritent & le souettent jusqu'à ce qu'il rende par la gueule une liqueur visqueuse & jaunâtre, qu'on reçoit dans des vases de terre. Cette sanie, ayant fermenté au soleil, se coagule insensiblement, & c'est alors qu'on y plonge les pointes des slêches (*)

Le lézard Geccho, qui fert à cette opération, naît dans plusieurs provinces de l'Asie & de l'Asrique, & on le range dans la classe des Salamandres-tithymales, ou à suc laiteux. Il est peint superbement de taches rouges sur un sond de vert de mer : son caractere est d'avoir une tête de crapaud, des yeux proéminents, cinq doigts à chaque pied, & une quantité de dents très-sines : il suinte des pores, ou plutôt des mamelons de son dos, une eau gommeuse & caustique, qui enleve la peau de la main, & gangrene les chairs. On

^(*) Historia Naturalis India Orient, Lib. V. cap. 5.

a découvert que le contre-poison de sa morsure est la racine du Safran di tierra, ou le Curcuma; ce qui me fait présumer que ce spécifique peut aussi servir contre les blessures des traits Javanois.

La coutume de se teindre le corps en jaune avec l'infusion du Curcuma, si commune chez les Indiens, n'est point un caprice de mode, ou une parure solle & bizarre, mais une pratique salutaire contre la piquure des serpents & des insectes. Les mœurs, ainsi que le culte religieux des nations, tiennent toujours au physique du climat, par un endroit qui n'échappe qu'aux yeux d'un observateur mal-habile. Le Rocou, dont on se peint en Amérique, y produit à-peu-près les mêmes effets que le Curcuma dans les Indes Orientales: au moins savons-nous que cette substance colorante est un antidote dans bien des cas, qui n'ont pu tromper l'instinct des sauvages.

C'est dans l'isle de Macassar qu'on possede, au rapport de tous les voyageurs, le plus horrible secret pour l'empoisonnement des armes. Il y croît un arbre pernicieux, qui n'est pas du genre des Mancanilliers, mais de celui des Ahouais Américains, d'où il découle un miellat brulant & vénéneux qui dévore ceux qui se reposent sous ses branches. Il ne faut cependant ajouter au cune croyance à cequ'Argensola rapporte à ce sujet (*): il soutient que du côté de l'Occident l'ombre de ces arbres est mortelle, si l'on n'a soin d'aller se poser du côté de l'Orient, où l'ombre est le remede du premier venin : ce conte est si puérile

^{*)} Conquete des Moluques, Tome I. p. 50.

au'Hérodote & Elien l'auroient dédaigné. Les végétaux nuifibles qui ont une forte transpiration, comme les lactescents, sont plus dangereux du côté que le soleil darde que de l'autre; & voila à quoi se réduit le merveilleux de l'auteur Espagnol. C'est avec le suc distillé de cette espece d'Ahouai, qu'on envénime les petites flêches à sarbacane qu'on connoît sous le nom d' Alênes de Macassar, & qui agissent avec une promptitude presque incroyable : on en a éprouvé en Europe, & les expériences n'ont que trop démontré que le fait rapporté par le frere de Tavernier n'est pas une fiction, comme on l'a prétendu fi long-temps. Il dit que Sumbaco, qui étoit Roi de Macaffar vers l'an 1660, essaya un de ces traits sur un Anglais condamné à mort pour crime d'affassinat : ce prince se fit donner sa canne creuse, la chargea d'une flêche, & demanda à Tavernier dans quel endroit il vouloit qu'on bleffat le criminel, à qui on permit d'employer, d'abord après le coup, tous les moyens imaginables pour se sauver. s'il le pouvoit. On fit venir à cet effet deux Chirurgiens, un Anglais & un Hollandais, armés de leurs bistouris: Tavernier pria alors Sumbaco de blesser le patient au gros orteil du pied droit; ce qu'il fit avec une adresse plus convenable à un bourreau qu'à un Roi. A peine la pointe, élancée de la canne, eût atteint le but, que les deux chirurgiens couperent précipitamment l'orteil, comptant que c'étoit le vrai moyen d'arrêter l'action du poison relativement au reste du corps; mais quand l'amputation fut faite, l'anglais expira dans des convulsions (*).

t

-

il

re,

e-

P-

in

le

ile

^(*) Voyage des Indes, Livre III, chap, 19, Tome II,

Ce fait prouve à la fois la force effectivement momentanée du venin, & l'inhabileté plus effective encore des deux chirurgiens. Ils auroient dû fur le champserrer la jambe du criminel, y faire de profondes incisions, y verser des Alkalis volatils, & en faire prendre à l'intérieur. L'amputation, quand même on l'eût faite à la cuisse, eût été dans ce cas aussi inutile que dans mille autres.

Après cette cruelle exécution, l'affassin Sumbaco dit que lui seul, dans touté son isse, connoissoit le véritable préservatif de ses slêches, qui ne lui surent pas d'un grand secours; puisqu'en 1665 les Hollandais vinrent abattre sa sorteresse en un jour, par sept-mille boulets de canon.

Il paroît que c'est sans sondement qu'on a soutenu que ce contre-poison du Roi de Macassar étoit le noyau du Tavarcaré, ou de la noix Maldivique. L'estime inconcevable qu'en sont tous les princes des isses de l'Océan Indien, est plutôt sondée sur des préjugés superstitieux que sur une vertu alexipharmaque bien avérée (*).

(*) Clusius, Garcias du Jardin, Acosta, Laval, & Linscot ont beaucoup écrit sur la noix Maldivique : on peut aussi consulter une lettre fort curieuse de Mr. Speck.

9

l

L'Empereur Rodolphe II présenta jusqu'à quatre-mille florins pour une de ces noix, qui, tout considéré, ne sont que des Cocos ordinaires, tombés dans la mer des Indes où elles essuyent une forte altération. Quand ces fruits se sont allégés, ils flottent & viennent aborder, ou plutôt échouer, aux Maldives: ils ont tellement perdu leur crédit de nos jours, qu'on se souvient à peine de leur nom. Ce qui n'arrive que trop souvent à des remedes hétérodoxes ou exotiques, prônés, vantés, & annoncés avec le plus grand éclat par des charlatans, des jongleurs, ou des sourbes.

SUR LES AMERICANS. 255

Neuhof, ce voyageur si versé dans l'Histoire Naturelle, rapporte que les Hollandais, ayant été blessés à Macassar par des pointes envénimées qu'on leur soussiloit avec un tube, apprirent d'un vieillard du pays qu'il n'y avoit d'autre remede que de prendre à l'intérieur de la siente humaine : les essais qu'on en sit, produisirent très-souvent d'heureux essets, qu'on doit attribuer au sel alkali, contenu dans cette matiere, ainsi que dans tous les excréments des animaux carnivores.

it

le

n-

re

nc

ile

CO

é-

oas

ais

lle

te-

t le

fti-

fles

gés

ien

on ck.

ille

ont

s fe

utot.

édit Ce

xes

des

Le principal symptôme qu'on remarque dans les personnes atteintes de ces alênes, est une extase violente : elles paroissent enivrées, chancellent & tombent mortes à la renverse : leurs chairs, dit Bontius, se corrompent tellement en une demi-heure, qu'on peut exosser leurs corps à la main, & en faire des squelettes. Quoique cet auteur ait été médecin dans l'isle de Java pendant plufieurs années, & qu'il ait eu plus d'occasions que d'autres pour s'instruire; j'ose néanmoins supposer qu'il y a de l'exagération dans son rapport; puisqu'on ne peut entrevoir dans ces flêches qu'un venin qui a la qualité la plus prompte possible de cailler le fang : cette coagulation occasionnera . à la vérité, en une demi-heure, un gonflement extraordinaire dans toute l'économie animale; mais d'où tésulteroit, en si peu de temps, une putréfaction si fubite, & la folution totale des attaches des muscles, fi tenaces dans les corps fains? Bontius a prudemment laissé ce problème à résoudre aux médecins de la postérité. Ce qu'on peut cependant alléguer de mieux pour le justifier, est sans doute l'exemple du

ferpent pourrisseur, ainst nommé à cause du singulier esset de sa morsure, qui sait tomber en putrésaction le membre attaqué; mais cela ne s'étend pas sur le champ au reste du corps, comme Lucain dit qu'il arriva à un officier Romain, piqué par une espèce de serpent pareil à celui que nous nommons le Pourrisseur, pendant la prodigieuse marche de l'armée de Caton par les déserts de l'Afrique.

Outre les aiguilles à farbacane, les Macassars ont encore des Crics & des poignards également empoifonnés, qu'ils emploient à la guerre, & avec lesquels
ils sirent, au siècle passé, de grands ravages dans le
Royaume de Siam, qu'ils auroient envahi sans le Chevalier de Porbin, que le hazard avoit mis à la tête des
troupes Siamoises. Il est vrai que les Macassars qui
tenterent ce coup inoui, s'étoient rendus furieux en
prenant de fortes doses d'Opium, qui, en les aveuglant sur le danger, les saisoient affronter la mont
avec une intrépidité brutale (*).

1

d

m

at

ni

m

ce

D

liv

gni

Chez les Achémois on se sert aussi de ces petites seches du calibre de celle de Macassar: en 1670, le Roi d'Achem en donna une vingtaine à Mr. Croke, président du comptoir Hollandois de Surate, qui, plusieurs années après, les soussila à des écureuils perchés sur des palmiers, les quels tomberent morts dès qu'ils surent atteints.

^(*) On fait que tous les Orientaux, & les Turcs mêtes, le fervent à la guerre de l'Amphion, ou de l'Opium, pour se procurer un courage artificiel. C'est un prodige que de voir une même drogue, prise à une certaine dose, assoupir l'homme, & prise à une dose double, le rendre alerte, vis & surieux.

SUR LES AMERICAINS. 257

On retrouve encore cette pratique dans l'isle de Ceylon, où l'on tire la matiere vénéneuse du Nerium ou du Laurièr-Rose, qui a une qualité fort malfaisante en Europe même. Il seroit à souhaiter qu'on éprouvât, sur les blessures faites avec ces armes, le sucre de cannes, & le sel de vipere.

21

n

le

il

e

-

de

nt

1-

els

le

e-

es

ui

en

U-

ort

tes

le

e,

11

er-

ès

m, ige

ſe,

ire

Nous examinerons maintenant la nature des drogues & des végétaux que plusieurs sauvages de l'Europe & de l'Asie ont employés aux mêmes usages, dans les temps de la plus haute Antiquité.

Pline rapporte dans fon vingt-septieme livre, que les Gaulois exprimoient du Limeum une substance vénimeuse dont ils frottoient les flêches à chaffer le Cerf. Nous ne favons pas positivement à quel genre de plante le Limeum doit se rapporter : les changements des noms, & l'incuriofité à vérifier les vertus attribuées aux végétaux par les anciens, ont porté la plus grande confusion dans la Botanique. Mr. Linneus a décrit un fujet auquel il donne le nom de Limeum (*), & qu'il rejette dans la classe des Pentapétales qui renferment de petites femences dans des capsules globuleuses; mais qui oseroit décider que cette plante de Linneus est la plante de Pline? D'ailleurs, le mot de Limeum est Gaulois, & non Latin; ce qui auroit dû déconcerter les commentateurs (**). Il paroît par le passage suivant du même livre, que c'étoit une espèce d'Ellébore, de Morel-

^(*) Systema Natura, Ed. X. No. 1128.

(**) Picard prouve, dans sa Prisca Celtopadia p. 174, que Limeum est un mot de l'ancien idiome Gaulois qui signifie une espèce de plante inconnue de nos jours.

le, ou de Jusquiame, puisqu'il faisoit entrer en délire les bœufs auxquels on le donnoit en forme de médicament : je suis d'autant plus porté à croire que c'étoit une expression d'Ellébore, que Pline dit, dans un autre endroit, que ces peuples usoient de ce suc pour oindre la pointe de leurs sièches, asin d'attendrir la chair du gibier.

de

di

y

al

te

ic

pa de

Ce

éte

M

jar

flet

fon

not

roll

fan

par

Alp

mé

ign

mei

rem

fem la ra en

Indépendamment de cette composition destinée à la chaffe du cerf, les Gaulois avoient d'autres armes plus violemment empoisonnées, & dont la matiere étoit tirée d'un arbre que peu de personnes savent reconnoître aujourd'hui en France : ceux qui le prennent pour le Frutex terribilis, ou le Thymelée, sont manifestement dans l'erreur. Il ressembloit pour le port au figuier; mais son fruit étoit comme celui du cornier: quand on déchiquettoit son tronc, il en ruisseloit une sève abondante qui donnoit une qualité mortelle aux dards qu'on y trempoit (*). Je suis presque certain que cet arbre, ainfidépeint par Strabon, eft le Caprifiguier qui croît naturellement en Provence & en Languedoc, & dont le fuc laiteux est un puissant caustique : il enleve la peau de la main de ceux qui le touchent; corrode les chairs comme la pierre infernale, fait cailler le lait, & redissout quand il est pris. Ces propriétés du Caprifiguier ont dû fans doute produite d'affreux symptômes, lorsqu'une stêche enduite de fon sue l'introduisoit dans le sang des animaux

^(*) Huie etiam fides est adhibenda, arborem in Gallis nasei sico simillimam, fructum autem corno similem gignere: unde pharetra sabricantur: eam, si incidas, letalem succum essundere ad inungendas sagietas utilem, Lib. IV. p. 138.

ire

16-

He

t,

de

fin

iée

ar-

12-

ent

n-

nt

ont

n-

oit

lle

úe

lė

&

nt

le

le,

es

re

de

id

m

Ħ

Il n'v a qu'une voix confuse sur l'espèce de plante dont se sont servis les peuples de la Corse, de la Sardaigne, & de l'Italie : c'est, dit-on, l'Aconit : mais il y a au moins quarante fortes de végétaux auxquels on a donné ce nom générique; & ces quarante espèces appartiennent à trois classes Botaniques, bien differentes entr'elles. Ce n'est pas mon intention de discuter ici ce conflit de noms & de choses: il suffit que la plupart des Auteurs nous apprennent que le Thora Valdensis major a été le plus communément employé. Cette plante doit être devenue fort rare puisqu'elle a été fi mal observée : on peut même soupçonner que Mathiole & Bauhin, qui en ont écrit, ne l'avoient jamais vue; car c'est d'eux qu'est venue l'erreur encore générale aujourd'hui, que le Thora produit des fleurs à quatre pétales : Mr. Valmont le répète dans son excellent Dictionnaire de l'Histoire nature le que nous avons confulté à ce mot, il v a lieu d'en être furpris; vu que le Thora a indubitablement une corolle à cinq pétales, premier caractéristique de la famille des Renoncules, auxquelles le Thora est apparenté de l'avis de Mr. Valmont même.

Il croit dans les isles de la Méditerranée, sur les Alpes, en Italie, & dans peu d'endroits de la France méridionale. Pline & Théophraste paroissent l'avoir ignoré, ainsi que Dioscoride qui n'en fait aucune mention. Sa fleur est rosisorme, ordinairement jaune, remplie d'étamines auxquelles on voit succéder des semences nues, rangées comme dans les Renoncules: la racine est formée de dix petits tubercules charnus en suseau, qui viennent s'unir à une espèce de cour Tome II.

ronne d'où part une tige grêle, pourvue de quatre feuilles rondes, de grandeur inégale. Tel est le Thora, la plus vénimeuse de toutes les plantes Européanes à racines tubéreuses; sur-tout quand on le prend dans son sol natal; car il perd beaucoup de sa virulence par la transplantation dans les jardins, où la bonne terre l'énerve; & c'est encore un bonheur. Mathiole l'a nommé faux Aconit, par une méprise qui n'est pas sans conséquence dans un Auteur si répandu, & plus lu peut-être que Tournesort même par le vulgaire des médecins.

P

P

i

9

d

P

fu

jı

d

q

le

L'expression des racines du Thora est encore employée de nos jours, dans quelques cantons des Pyrénées & des Alpes, pour oindre les armes de chasse, comme les piques & les baïonnettes: on la mêle aussi, avec beaucoup de succès, dans les appâts & les boulettes aux loups & aux renards. On déterre la plante en automne, car pendant sa floraison elle est trop soible: on en écrase les racines sur une pierre, ce qui produit une espèce de bouillie épaisse, qui étant caustique & corrosive, décompose le sang des animaus qu'on blesse légérement avec des armes qui en sont enduites (*).

Les autres plantes employées chez les anciens pour armer les dards, sont les Aconits-Napels, &

Quant à l'Anti-Thora, il ne semble guères répondre aux qualités surprenantes qu'on lui a attribuées, & je sais qu'on doit se défier de tout ce qu'on en a écrit.

^(*) Dodonée décrit une seconde espèce de Thora auquel il donne par préserence l'épithete de Valdensis. Il ne diffère de celui dont nous venons de parler que par sa pertresse, & sert aussi à envénimer les traits: son contrepoison est l'huile d'olive. On conseille encore les racines de l'Impératoire des prés.

SUR LES AMERICAINS 261

fur-tout, l'Aconitum-cynocionum, comme le dit ex-

atra

ho-

062-

end

iru-

d la

eur.

rife

ré-

ême

em-

rré-

ffe,

ffi,

let-

ante

foi-

qui

cau-

aux

ont

iens

, &

20-

petreines

aux fais

Le Géographe Strabon, que nous avons déjà cité. rapporte encore un fait qui paroît mériter quelque attention. Dans la Colchide, cette contrée si fameuse par ses poisons & ses empoisonneurs, il y a un peuple, dit-il, nommé les Soanes, qui enduitses flêches d'un venin fort fingulier, qui ne tue pas feulement les personnes blessées, mais qui répand encore une odeur fi pénétrante & fi nuifible qu'elle incommode beaucoup ceux que le trait n'a pu atteindre (**). Il est impossible de deviner ou de concevoir comment on a pu composer une drogue dont la puanteur n'agissoit que quand la flêche étoit décochée; fans quoi celui qui auroit voulu la lancer, en eût été autant frappé que fon ennemi : hormis qu'on ne suppose que les Colchides avent possédé un préservatif particulier contre la dangereuse évaporation de leurs propresarmes : mais c'est imaginer un phénomene inexplicable pour en expliquer un autre. Si l'on ne veut absolument pas suspecter ou réculer le témoignage d'un écrivain aussi judicieux & aussi sage que Strabon, il faut convenir de bonne foi qu'on ne sauroit rendre raison du fait qu'il rapporte; puisqu'on ne connoît aucune matiere dans la Nature, capable de produire de tels effets sans le secours du feu ; qui est nécessaire pour faire opérer la poudre puante dont on s'est servi, dit-on, en Eu-

^(*) Lib. IV. cap. 81.

^(**) Soanes veneno ad spicula mirifice utuntur, quod cos ctiam qui venenatis sagittis non saucii sunt, odore offendit.

rope immédiatement après l'invention du canon j'ai même trouvé dans une ancienne Pyrotechnie, écrite par un Ingénieur Italien, le procédé pour compofer cette poudre dont on doit remplir , à ce qu'il affure, des grenades & des bombes, qui, en se crevant, répandent une odeur si épouvantable qu'elle étousse ceux qui font à portée de la respirer. Cette méthodel d'enfumer l'ennemi n'est plus pratiquée de nos temps, qu'à l'égard des Mineurs, qu'on repousse ou qu'on étouffe par la fumée du foufre, lorsqu'ils sont attachés à ouvrir un rameau où on leur envoie un camouflet, ce qui est bien plus aise dans un souterrain qu'en plein air; aussi douté-je très-fort de la vertu que l'artificier ultramontain attribue à sa drogue : je doute encore de la vérité de l'histoire qu'on rencontre dans tant de livres, qui nous apprennent qu'un Chymiste de Londres, ayant voulu éprouver une poudre puante qu'il avoit composée, la renferma dans le canon d'un fufil qu'il tira par la fenette dans la rue, où deux ou trois personnes qui y passoient dans cet instant, furent mortellement incommodées par la vapeur.ob han it noch

j

t

Si

le

Je terminerai ce chapitre par quelques discussions sur les armes funestes des anciens Brachmanes, & des Scythes qui endussoient les leurs de sanie de vipere & de sang humain, d'où il résultoit une si grande malignité qu'il n'y avoit pas de remede pour de semblables blessures, irremediabite scelus, dit Pline, qui ne spécifie pas la tribu Scythe dont il prétend parler. Cependant chez les hordes septentrionales, on ne se seroit point avisé de chercher des viperes, que le

SUR LES AMERICAINS. 263

moindre froid tue : on doit supposer qu'il est question des Scythes les plus méridionaux, & dont le climat pouvoit nourrir des reptiles de cette espèce.

ai

te

0-

re,

é.

ffel

del

105

OIL

ont

un

ain

rtu

je

tre

17-

dre

ca-

Où

cet

12

uf-

es,

de

e fi

our

ne,

on

e le

Le venin de la vipere est un sel acide, qui, en se cristallifant, présente des angles ou des pointes extrêmement fubtiles & tranchantes (*) : pour peu qu'il touche le fang, il y produit un caillement & un trouble si considérables que la mort s'ensuit infailliblement, fi on n'a recours à des remedes prompts & efficaces. Ces qualités bien confratées peuvent nous expliquer le motif qui faisoit employer aux Scythes le fang humain dans la composition de leur poison: il y a toute apparence qu'ils offroient, comme le Docteur Tyfon affure qu'on le pratique encore aux Indes, des tranches de fang caillé à des viperes, qui étantirritées jusqu'à la fureur, y vuidoient l'eau mortelle contenue dans les véficules de leurs gencives. Cette terrible préparation, qui fait frémir la Nature, empêchoit la liqueur vipérine de se cristalliser; car quoiqu'on manque absolument d'expériences en ce cas, il y a pourtant lieu de croire que le venin de ces reptiles perd beaucoup de sa force , lorsqu'il devient sel cristallin par l'évaporation; puisque nous voyons que le tartre diffous à l'eau chaude fait tourner bien plus promptement le lait que le tartre en poudre. D'un autre côté. le sang humain acquiert par la putréfaction une qualité très-perniciense dont les Scythes ont pu avoir connime, pendant legael les Brachmanes blofferent un

^(*) Voyez le Traité de Viperà, écrit en Anglais par Mr. Mead, & traduit en Latin par Mr. Nelson. Nous n'avons rien de mieux sur la vipere que cet excellent Traité.

noissance; puisqu'elle n'a point échappé à la basse méchanceté des barbares de l'Afrique.

lé

ď

ba

qu

QE

QU

l'a

tre

éti

VO

qu

lev

no

ma

for

jan

tou

ne

&

vai

eut

fés

dan

les

l'an

le c

1

bon gé,

on

Il faut que les Romains ayent, de temps en temps, essuyé des blessures faites avec des armes envénimées selon le procedé qu'on vient de décrire, car Pline étale une longue liste d'antidotes contre les plaies qu'il appelle Scythiques, vulnera Scythica; quoiqu'il assure dans un autre endroit qu'elles étoient toujours réstactaires aux remedes. Il faudroit avoir beaucoup de loi-sir, & encore plus de patience pour analyser les spécisiques découverts par ce Naturaliste: le plus court est de conseiller les sels Alkalins, qui suffisent pour arrêter l'esset de tous les traits empoisonnés avec la bave des serpents & des vipères.

Ce qui nous reste à rapporter en dernier lieu sur les sièches des Brachmanes, est emprunté de Diodore de Sicile (*), qui semble l'avoir tiré des écrits d'Aristote, auteur contemporain, & instruit peut-être par les officiers mêmes de l'armée d'Alexandre. Ce conquérant, né pour le malheur de l'Asie, pénétra dans l'Inde, par une suite de déprédations & de massacres, jusqu'à Harmata, derniere habitation des Brachmanes, qui se siant sur le poison de leurs armes, oserent sortir de leurs murailles, au lieu d'attendre un siège en sorme : on leur lâcha d'abord quelques troupes légeres qui suyant à dessein, les attirerent sur l'avant-garde de la grande armée: là il s'éleva un combat rude & opiniâtre, pendant lequel les Brachmanes blesserent un

fort grand nombre de Macédoniens, & entr'autresPto-

^(*) Vita Alex. an, IX. p. 120. Trad. Cofpi, de al.

SUR LES AMERICAINS. 265

ffe:

886

SA

es

le:

D-

re

2-1

10

fi-

aft.

ê-

Ve.

ur

18

ri-

ar

0-

ns

s,

es.

tir

)r-

es

del

11-1

m

0-

de

lémée, qui avoit succédé à Ephestion dans la faveur d'Alexandre; mais les Indiens, ayant sini par être battus, s'abandonnerent à la discrétion du Vainqueur. Alors on remarqua les symptômes affreux qui survenoient aux soldats blessés, & à ceux-mêmes qui n'avoient été que légérement esseurés pendant l'action: ils devenoient roides, sentoient des douleurs nès-aigues & des convulsions violentes: leur peau étoit comme glacée & marbrée de noir & de blanc; ils vomissoient de temps en temps une matiere bilieuse, qui annonçoit que la mort étoit sur le point de les enlever. A ces signes, si exactement détaillés, on reconnoît le poison de la vipere, ou du Cobra de Capello,

Alexandre ne parut pas touché de l'état de ces malheureux, & ne montra de l'inquiétude que sur le sort de Ptolémée: tel étoit son caractere, qui ne s'est jamais démenti, de plus aimer un seul homme que tout le genre humain. Comme la plupart des Grecs ne pouvoit écrire l'Histoire sans y mêler des fables, & des fables très-absurdes, Diodore ajoute que le vainqueur des Indiens, s'étant endormi de trissesse, eut un rêve qui sauva la vie aux Macédoniens blessés; il lui apparut en songe un animal qui tenoit dans sa gueule une espèce d'herbe, dont il expliqua les vertus, ce qui éveilla Alexandre, qui sit chercher l'analogue naturel de cette plante, qu'on trouva être le contre-poison des slêches de l'ennemi.

Il est manifeste, comme l'observe très-bien Strabon, que les plus vils adulateurs d'Alexandre ont forgé, selon le goût de leur siècle, ce conte puérile, dont on rencontre malheureusement cinq ou six copies dans

nos histoires véridiques de l'Europe, qui disent que les vertus de la croisette, de la bétoine, de la sauge, & de la pimprenelle ont été divinement révélées, & cela à des Rois: Je me souviens même d'avoir lu que Henri III, Roi de France, ayant été attaqué du mal vénérien, son médecin Péna eut une vision par laquelle le Ciel lui sit savoir qu'il devoit donner à son malade la racine de Bardane, qui tira Henri de danger.

Il y avoit dans l'armée Macédonienne des médecins & des philosophes affez habiles pour faire, sans rêver, quelque découverte sur la propriété des végétaux de l'Indoustan. D'ailleurs, les Brachmanes, pour séchir leur vainqueur, lui auront enseigné le remede de ses blessures : car c'est un axiome que tous les peuples, policés ou sauvages, qui ont usé de venin pour les armes, en ont connu aussi le préservatif.

n

p

d

ti

11

8

&

n

d

Sp

b

m

pie

le

te

Le procédé des anciens barbares de l'Inde n'avoit nen de fort remarquable: ils ramassoient une grande quantité de reptiles vénimeux, qu'on écrasoit, & qu'on jet toit dans des vases exposés au soleil, qui faisoit sortir tout le virus des serpents, où l'on trempoit ensuite le strain & les épées. En rapprochant divers passages de la narration de Diodore, il semble que ces armes n'avoient passa sorce instantanée des aiguilles de Macassar, ni des sièches des Caraïbes; vu qu'il s'écoula au moins une partie dels nuit entre l'instant de la blessure de Ptolémée, & l'instant du premier appareil: il vêcut encore long-temps après, & devint, comme tant d'autres esclaves d'Alexandre, un Roi puissant dans les états usurpés par son maître.

Nous avons déjà vu qu'on se ser chez les Indiens modernes, contre la morsure des serpents, de la terte mérite

SURCES AMERICAINS. 267

les

ela

des

III,

en,

Ciel

cine

cins

er,

x de

chir

fes.

les,

s ar-

rien

uan-

jet-

tout

raits

arra-

asla

cher

ftan

près,

ître.

diens

terte

érite

merite ou de Curcuma long : il se peut que les Brachmanesleur out transmis cette recette comme le vrai spécifique contre les flêches corrofives: l'emploi qu'on fait cheznous du Curcuma avec tant de succès pour guérir la junisse (*), prouve qu'il est également propre à éteindre le venin de la vipere, du Cobra de Capello, & du Geccho dont la piqure excite une vraie jaunisse, qui ne differe de l'ictere ordinaire que par fa violence. Je fais que les Bramines Indiens, & furtout les Faquirs-Jaguis prétendent que les anciens Brachmanes leur ont conservé, dans un Beth du Hanferit ou du Vedam, la recette de la pierrequ'on nomme vulgairement Pierre de ferpent d chaperon, comme un excellent antidote contre les bleffures des flêches envénimées, & des reptiles. Les Faquirs conviennent que cette prétendue pierre est une composition où ils fout entrer la Terre figillée, qu'ils achètent des marchands Turcs; & c'est pourquoi elle happe à langue. & fait ébullition quand on la jette dans l'esprit de nitre. &même dans del'eau claire(**). Les Religieux Missionnaires dans les Etats du grand Mogol ont longtemps induit en erreur toute l'Europe, en y vendant fort cher ce spécifique qu'ils avoient à bas prix des Bramines. La bonne Physique a détruit entierement cet indigne comà l'empoisonnement des armes; & ne le ressonspirate

Mr. Geofroi, à l'article de la Terra Merita.

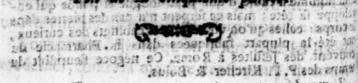
(**) On a débité longtemps que cette prétendue pierre se trouvoit dans le ventre du serpent à chaperon, ainsi nommé à cause d'une peau longue & plisse qui enveloppe sa tête; mais ce serpent n'a pas des pierres dans le corps: celles qu'on voit dans les cabinets des curieux, ont été la plupart fabriquées dans la Pharmacie du couvent des Jésuites à Rome. Ce négoce seurissoit du temps des P. P. Kircher & Boius.

Tome II.

La meilleure Pierre à Serpent, foit qu'elle vienne de nos Faquirs ou de ceux de l'Inde, ne mérite pas qu'onla conserve: j'ai même trouvé l'extrait d'une lettre de Mr. Rédi, dans laquelle il affure avoir éprouvé les plus excellentes pierres fur une vingtaine d'animaux piqués par des scorpious de Tunis, des viperes d'Italie, & des siches enduites d'huile de tabac, qu'on fait être un poison des plus actifs. Ilarriva quelque chose de fort particulier dans le cours de ces expériences : les animaux à qui on appliquoit une de ces pierres soi-disant Alexipharmaques, mouroient plutôt que les autres qu'on avoit également fait mordre par des scorpions frais, sans leur attacher aucune pierre. D'oùl'on peuthardiment inférer qu'en frottant de la boue, ou de la terre glaise mouillée, sur une bleffure de vipere, on y fait plus de bien, ou moins de mal. qu'en usant de mille pierres de serpents à chaperon.

Tels font les faits les plus frappants que j'ai jugé dignes d'être raffemblés, pour éclaireir ene matiere qui n'a jamais été traitée, & qui méritoit de l'être. La vie des hommes y est intéressée, & cela a suffi pour m'encourager dans mes recherches, dont l'ai rendu compte avectoutela clarté & la précision dont je suis capable. Il fant oublier jusqu'aux noms des drogues qui servent à l'empoisonnement des armes, & ne se ressouvenir que des remedes, qu'on se flatte d'avoir exactement indiqués. roly & Particle de la Terra Mericu.

Fin de la cinquieme partie.



1 me 11.

P

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

Special states

ar

es es

S,

nt u-

ef-

ne n-

ite le.

nt

nir

Mr.

120

100

DE N

Contract's contract of the field point fill the contract of the fill of the fi

den frant in a fill Printenante till ped

SUR

LES AMERICAINS.

SIXIEME PARTIE.

as a server in the finite difference of the

said therein, at no week the because I want to

the state things of you as a substituted

the banks and country Exploration 3%, do

Been burger offerage at schaffer

declinic paragraphic distribution intricains

n hang dikalan-dhe spaannis pengailingus 2 on an an aguines a ha besancean gas neas 2 an an agus serialna sa an agus pangaig porants a la

The participate Parters Service (100 cm 22c to consider the consider the consider the consider the consideration of the consideration o

RECHERCHES

té

in fic

de

I

de

i

PHILOSOPHIQUES

LES AMERICAINS

SIXIUME PARTIE.

Change of the

instruction of a contract technical and the contract of the co

Tale fort known selectates suggested that ;

2 3

AVERTISSEMENT

Lusieurs motifs dont je ne puis rendre compte, m'ont empeché de suivre, dans cette sixieme Partie, l'ordré des Sections adopté dans les autres; & le changement est si peu important qu'il faudroit être extrêmement difficile pour le désaprouver. J'avoue très-volontiers que ces Lettres n'ont pas été écrites mot pour mot comme on les trouvers insérées ici : j'en ai retranché des passages, j'y en ai ajouté d'autres; ensin j'ai tâché de les mettre en état de voir le jour; car je ne crois pas qu'il y ait du mérite à faire oftentation aux yeux du public de cette même liberté, de cette même négligence dont on use, & qu'on se permet très souvent à l'égard de ses amis, auxquels on communique ses idées dans l'essuson d'une correspondance philosophique.

La Lettre sur la religion des Américains semblera peut être trop courte, si l'on résiéchit au nombre presque infini des dissérents cultes qui regnoient au nouveau Monde; mais il en est des superstitions comme des autres erreurs de l'esprit humain; il y en a très peu qu'il nous importe de connoître, & beaucoup que nous pouvons ignorer sans en être plus ignorants, & sans rien perdre. Comme j'ai appris que M. de Marm... prépare un ouvrage sur les cruautés des Espagnols qui massacrerent les Américains

que ce des Américains.

pour leur prêcher un Dien de paix, qui défend l'homicide, cette nouvelle a suffi pour m'empêcher de traiter fort au long ce triste sujet, que je regarde d'ailleurs comme un lieu commun, mile sois rebattu; mais qui pourre cependant encore exercer le genie & le style des écrivains élégants; qui mettront en épigrammes & en anthitheses ce que Las Casas a dit très naturellement.

Je ne donne pas l'essai historique sur le Pontificat des grands Lamas comme un simple hors d'œuvrè c'est une pièce justificative qui prouve que je n'ai pas eu tort de dire qu'il n'a jamais existé aucun rapport entre les dogmes des Mexicains & ceux des Mongales, qui par conséquent n'ont pas envoyé des Missionnaires en Amérique par le Kamicharka, comme

un favant a ple le croire & le dire.

La Lettre sur les vicissitudes du globe, contient des idées nouvelles, or qui par la même paroîtront hazardées; mais cette lettre aura toujours à mes yeux le mérite d'être un témoignage de ma reconnoissance envers un savant

à qui j'ai des poligations : anoinifrequit seb

Comme j'ai parlé, dans mon premier volume, de l'état des Missions de la Californie, j'a sjouté ici quelques éclaircissements sur les Missions du Paraguai, parce qu'un de me amis a voulu me persuader que je ne pouvois omettre cet article dans l'histoire de l'Amérique & des Américains.

SIXIEME PARTIE.

end

en jer,

urra

yle

pi:

Sas

m:

Ple

1'a

es

ar

į.

ı¢

g

RECLURICHES PHILOSO

LETTREEL acep 18 flow

d'appétit. On peur douc dire, et Ganloistxonniuminé et M & tra

Sur la Religion des Américains.

Vous me demandez s'il est vrai que les Péruviens & les Mexicains avoient, avant la découverte du nouveau Monde, une espece de Confession & de Communion. Je vous avoue que le consentement de tous les Historiens Espagnols ne permet gueres de douter que ces deux peuples Américains n'eussent, dans la somme immense de leurs superstitions grosseres, quelques usages qui ne différoient pas béaucoup de ce qu'on nomme la Communion parmi nous : mais si on examine bien attentivement les anciens cultes religieux qui ont dominé tour-à-tour dans les dissérentes parties de notre continent, on y reconnoîtra des institutions semblables; & l'étonnement cessera.

A la grande affemblée des Gaulois qui se tenoit, au renouvellement de l'année, dans une forêt de la Beauce aux environs de Chartres, tous les Druides les Druides, les Samotheis, les Saronides, les Bardes, les Vacies & les Eubages, qui composoient le nombreux Clergé de la Gaule, faisoient ranger le peuple en cercle où l'on chantoit, Au gui, au gui l'an neuf, planté, planté, ensuite le grand Pontise, choisi d'entre l'ordre des Samotheis, bénissoit une certaine quantité

Z 4

de pains & quelques cruches d'eau, & après plufieurs cérémonies augustes & ennuyeuses, les prêtres alloient distribuer aux assistants des fragments de ce pain confacré, & une portion de cette eau lustrale qu'on buvoit & qu'on mangeoit avec plus de dévotion que d'appétit. On peut donc dire, en ce sens, que les Gaulois communioient avant Jules César, comme nous les voyons encore communier de nos jours. Les Juifs célébroient leur Pâque avec un rôti d'agneau, des salades, & du vin doux : les Grecs & les Romains goûtoient les victimes, & faisoient des libations. Enfin, il n'y a gueres de Religions qui n'ayent ordonné de manger & de boire à de certains jours en l'honneur de la Divinité du lieu, & je ne connois que les Mahométans qui n'ayent pas de semblables Agapes, ou des festins prescrits par la loi. commo commo al ento

rai

qu

br

10

de

le

q

Chez les Mexicains on formoit avec de la pâte de Mays une grande statue qui représentoit le Dieu Vitzilipultzi : on promenoit cette masse de farine pétrie en procession, on l'encensoit avec de la résine Copal, & on finissoit par la découper en morceaux, dont chaque sujet de la domination de Montezuma étoit obligé d'en manger un, soit dans le temple, soit chez lui lorsque des infirmités le retenoient à la maison. Heureux si ce peuple eût borné son zele à faire de tels Dieux & à les dévorer; mais il faisoit encore ruisseler le sang humain dans le sanctuaire de ses idoles, & les plus ardents d'entre les dévots portoient la rage du fanatisme jusqu'au point de manger la chair d'un prisonnier qu'on nourrissoit péndant douze mois dans le Temple; atrocité dont on a aussi accusé les

SUR LES AMERICAINS. 275

Juis, que Flavien Josephe défend par de si mauvaises raisons qu'elles feroient croire à bien des gens qu'il y a quelque réalité dans cette imputation faite aux Hébreux par le Grec Apion (*) la maquorna's elquoq

13 nt

1-1

le S

3

(*) Pour refuter cette enorme acculation d'Apion, Josephe se sert de quatre arguments, plus foibles les uns que les autres, & qui tous ensemble ne forment pas une demi-preuve. Voici ses objections & les reponses qu'on y pourroit saire, si l'en y vouloit répondre.

Object, de Josephe. Si l'an n'avoir nourri dans le temple de Jerusalem qu'un homme, & qu'on cut vousu manger cet homme au bour de l'année, il est certain qu'une si petite partion n'eut pu suffire pour rassasser les seuls Juifs de la capi-tale de la Palestine, ou de la Terre Sainte.

Réponfe. Il n'étoit point nécessaire de rassailer tous ces fanatiques : aussi Apion ne le dit-il pas : il assure seulement que les Juifs se préparoient à manger l'homme qu'Antiochus délivra du temple.

Object. Si Antiochus avoit réellement trouvé dans le tem-ple un étranger qu'on y nourriffoit pour le manger ce prince n'els

pas manqué, pour gagner la faveur des Grees, de conduire en pompe cette victime échappée dans ses Étaes.

Rép. Antiochus étoit un grand Roi, qui avoit d'autres affaires que d'aller montrer en spectacle un malheureux arrilles que d'aller montrer en spectacle un malheureux qu'il avoit fouftrait à l'Implacable haine des Juifs contre tout le genre humain. D'un autre côté, le Grec délivre n'étoit pas sujet d'Antiochus; pourquoi auroit-il donc consenti à être mené hors de sa patrie, où ses propres affaires le rappelloient après une si longue absence? Si un Anglais rachetoit à Alger un Français de la main des Tures; feroit-on en droit de nier ce fait, fous prétexte que ce Françaisn'a pas été montré en pompe dans toute la grande Bretagne?

Objecti Les Grees n'étoient par les seuls ennemis des Hé-breux; pourquoi ees Hébreux auroient-ils donc plusée mangé un Gree qu'un Pérse, ou un Egyptien ? Rép. Parce qu'apparemment ils n'avoient pu prendra

des Egyptiens & des Perfes, comme ils avoient pris ce Grec, au moment qu'il voyageoit fous la garantie du droit des gens adopté chez les autres nations. D'ailleurs, il n'étoit pas nécessaire de manger de tous ses annemis pendant se courant de douze mois : aussi Apion ne le n'a pas derrute l'imparation d'Apon.

Les Péruviens célébroient, au folffice d'été, me grande fête qu'on nommoit le Raymi : elle duroit neuf jours, pendant lesquels tous les travaux cessoient, le peuple s'attroupant alors pourfaire ses dévotions dans les principaux endroits où l'on adoroit les Fétiches on les idoles nationales, & pour se livrer d'abord après à des débauches effrénées, par un scandaleux contraste dont on retrouve des exemples dans tous les pays de la terre. Le principal acte du Raymi confistoit à manger le pain facré, qu'on appelloit Cancu, dont l'appret exigeoit beaucoup d'observances vaines & ridicules, ce pain ne pouvant être petri que par les vierges devouces au culte de Pachacamat ou du Soleil, & ces vierges ne pouvant cuire ce pain qu'après l'avoir soigneusement garanti de toute espece de souillure; & comme la superstition voit des souillures dans tout, il n'étoit pas facile de rendre la pâte du Cancu auffi pure qu'elle devoit l'être : après l'avoir partagée en boulet-

Object. La loi & la coutume défendaient de manger dans l'intérieur du temple de Jérusalem, dont il n'est pas vrai qu'on

Je laiffe maintenant à juger au lecteur à Josephe a ou n'a pas détruit l'imputation d'Apion.

Rép. La loi & la coutume défendaient à Jerusalem de tuer des hommes entre le temple & l'autel, & cependant on y avoit tué plusieurs personnes, & entrautres Zacharie, quem occidifis intra templum & obtare. Donc on commettoit chez les Juis beaucoup d'irrégularités contre la loi & la coutume : si on les a transgressées en un point, pourquoi n'auroit-on pu les violer en un autre? pui sque c'étoit na moindre crime de manger dans le temple que d'y assaille ner Zacharie. Ce n'est donc rien objecter que d'objecter la loi, des qu'il conste qu'elle n'a pas été respectée : c'est comme si l'on vouloit prouver qu'on ne fait pas des Auto da se en Espagne, en disant qu'il y a chez les Espagnols une loi qui désend l'homicide.

SUR DESIAMERICAINS. 277

tes, ou en petits gâteaux, on faisoit venir des enfants au-dessus de cinq ans, & au-dessous de dix, à qui on froissoit le nez, & déchiquetoit le front avec des pierres aiguisées: le fang qui découloit de ces blessures, étoit recueilli, & on en arrosoit légérement le pain qu'on distribuoit à tous les affistants, qui le mangeoient en présence des idoles, des prêtres, & de l'Inca toujours assidu à présider à cette solemnité.

une

neuf

dans

sou rès à

afte de

an-

es,

lé-

ces

01-

8

il

te

Garcilasso s'étonne qu'une telle institution ait fait dire aux auteurs Espagnols que les Péruviens communicient à la manière des Chrétiens; mais en vérité je ne vois point qu'on doive s'étonner de cette comparaison, qui a toute la justelle qu'une comparaifon peut avoir, foit qu'on envisage l'extérieur de cet ace religienx, foit qu'on confidere le sens intrinseque que les Chrétiens & les Américains y attachent ; puifque les uns & les autres mangent dans leurs temples pour plaire au Dieu qu'ils adorent, lorsqu'ils sont convainces d'avoir un repentir fincere de leurs fautes, en prenant le pain facramental qui leur fert de justification. Si les uns sont à cet égard dans l'erreur. & les autres dans la voie de la vérité, cela n'empêche point que leurs usages & leurs idées n'ayent la plus parfaite reffemblance. Will ash a division motors

C'est une autre question de savoir si les Péruviens se confessoient avant le Raymi, comme le prétend absolument Acosta, qui avoit été Missionnaire à Cusco, vers l'an 1558. Il dit que ces peuples alloient révéler leurs péchés à des prêtres nommés Yschustres, qui tennoient en mains une petite corde, & qui, en donnant l'absolution au pénitent, proséroient ces paroles, ou

278 RECHBROHES PHILOSOPH

Rra

leu

Re

die

qu

E

ćt

G

e

1

des paroles semblables : Dieu m'a donné le pouvoir de rompre la chaîne de tes peches, comme je romps cette corde, qu'ils caffoient par le milieu; & le confesse étoit cenfé abfous Quand il s'y présentoit plusieurs cas graves il falloit un nouveau cordon pour chaque nouvelle foibleffe, & un pécheur de quelque importance eut ruiné un de ces Michusyres en cordons, fi ce n'entétéla coutume de les payer d'avance. Acofta ajoute que les femmes ne se confessoient qu'à des femmes, comme le pratiquent aujourd'hui les Chrétiennes de la Syrie, qui foutiennent qu'il est aussi indécent qu'injuste qu'une honnête femme aille faire confidence de fes sottises à un homme, qui ayant un cœur bien plus dur, & des passions bien différentes. ne sauroit être le juge d'un autre sexe que du sien. On a vu à Venise une fille qui se disoit la Messie des femmes, & qui raifonnoit à-peu-près comme on raifonne en Syrie; mais malheureusement pour elle, il n'y eut dans toute l'Europe que le seul Guillaume Postel qui lui donna raifon aratte il la si trangere no

L'auteur que nous venons de citer, rapporte encore qu'il existoit entre les confesseurs du Pérou une gradation de pouvoir, & que de certains crimes étoient réservés à des Yschusynes plus éminents en dignité, qu'on pourroit surnommer les charlatans par excellence (*)

^(*) Gaspar d'Ens rapporte qu'on se consessoit aussi à Nicaragua : Herrera & Linscot ajoutent que cet usage étoit aussi établi à la Péninsule de Jucatan, où tous les sa-crificateurs se marioient, hormis ceux qui faisoient les sonctions de consesseurs jurés.

SUR LES AMERICAINS: 279

Quant aux Incas, ils usoient, nous dit-on, d'un firatagème merveilleux pour se dispenser de révélen leurs péchés à des prêtres : ils soutenoient qu'étant Rois, ils n'avoient de juge compétent que Dieu seul, d'où ils conclusient qu'ils ne pouvoient se confesser qu'au Soleil. Cette subtilité, qui feroit honneur en Europe même à un Casuiste qui l'auroit proposée, étoit tellement sans réplique au Pérou, que le Grand-Pontise de Cusco absolvoit toujours d'avance l'Empereur & la famille Impériale, lorsqu'elle avoit envie de faire sa confession au Ciel.

tte

Me

irs

ue

-

fi

1

Our croiroit après cela que les Américains, fi accoutumes de se confesser à des prêtres de leur religion & de leur pays, n'ont jamais pu, ou voulu se confesfer avec fincérité aux Missionnaires catholiques? Cela est si vrai qu'au seizieme siècle un homme fort zélé. pour leur falut alla tout exprès à Rome, & fit un livre pour obtenir du Pape d'abolir la Confession auriculaire en faveur des Indiens Occiden taux, quine pouvoient, disoit-il, se familiariser avec cette cérémonie. L'auteur de l'ouvrage intitulé de procuranda Indorum salute attaqua l'honnête homme qui fit cette proposition au Saint Siège, & l'accabla d'une quantité d'injures basses & atroces : ,, Je ne saurois com-, parer ton extravagance, lui dit-il, qu'à celle d'un " Ecclefiaftique Allemand qui vint, comme toi, à Rome, il y a quelques années, demander au Sou-, verain Pontife un ordre pour déraciner tous les plants de vignes en Allemagne, afin d'empêcher dorénavant le Clergé de vy enivrer.

Cest aux Théologiens à apprécier cette compa-

grot

fion

fieu

con

Sad

qui

mil

les,

hon

par

Hy

ext

17

qu'

nite

pra

du

rai

dre

col

1

De ven

ner fold De

de

raison & ces invectives d'un surieux contre une perfonne bien intentionnée, qui conseilloit un remede
extraordinaire à un grand mal. Quoique le Pape
rejetta avec mépris ce projet salutaire, les Ecclésiastiques Espagnols, établis aux Indea, n'en agirent
pas moins comme ils voulurent (*), en resusant, ou
en accordant les sacrements à ceux d'entre les Indiens qui leur paroissoient être moins imbéciles que
les autres : & le nombré de ceux à qui on administre
aujourd'hui la Communion, est très-peu considérable.

Je prévois que vous m'objecterez qu'Acosta, qui nous a fourni de si grands détails sur l'ancienne confession des Péruviens, s'est fait illusion en voulant trouver à tort & à travers une conformité quelconque entre le culte des Chrétiens & celui des Américains, parce qu'on aime à imputer aux autres les opinions dont on est soi-même imbu. Oui sans doute, je n'hésterois point d'accuser cet Historien de s'être

^(*) Il est étonnant que l'Espagné, si souvent esclave de la Cour de Rome, ait su, par la profendeur de sa Politique, soussaire à la Camera Apostolica le Mexique & le Pérou. Les Papes ne tirent aucune Asmate de ces riches provinces: ils ne peuvent conférer ni Evcehé, ai Canonicat, ni Bénésice dans toute l'étendue des Indes Espagnoles, les mois papaux n'y étant pas admis. Estim en a trompé en tout point l'avidité de Paul III, de Paul V, & de Léon X, qui exigeoient évêchés sur évêchés en Amérique, pour y sonder d'aurant mieux la pussance papale. On peut présque dire que Paul III abusa du plaisir de creer des Atcheveques & des Eveques aux Indes, pussqu'il en sit à Mexico, à Lima, à St. Domingo, à Casco, à Chiapa, à Quito, à Honduras, à Popayan, à Nicaragne, à Los Angelès, à Jucatan, à Guatimale, à Mechoacan, & dans une infinité d'autres endroits que je ne me rappelle pas.

SUR LESIAMERICAINS 281

II-

de

pe

di

nt

44

e,

e

proffiérement mépris, fi on ne favoit que la Confesson a été de temps immémorial adoptée chez plufigurs nations où on ne l'auroit ni cherchée, ni foupconnée. Avant qu'on eût quelque connoiffance du Sadder, on fe feroit moque en Europe d'un voyageut qui eut affuré qu'on s'est confessé depuis plus de deux mille ans chez les Guèbres de la Perfe, ou les ignicoles, dont le culte a été détruit en partie par le Mahométisme, comme la religion judasque a été détruite par le Christianisme : mais depuis que le Docteur Hyde nous a procuré une traduction latine du Sadder. extrait du Zend-pafend-vofta attribué à Zoroafte : ou à Zerduft, le législateur des Parsis, on ne sauroit nier qu'on n'y voie l'aveu du pécheur, l'absolution, la pénitence, & tout ce qui constitue la Confession formelle, telle qu'elle se pratique, ou qu'elle devroit se pratiquer dans les pays Catholiques. Comme le livro du docteur Hyde est devenu fort rare, je vous citeni le passage qu'on tit à la Ponte XLIX, pour que vous foyez en état de juger fi l'on peut l'entendre dans un autre sens que celui que j'y crois dé-A Rome on anolyvit les ocupables de to more A

^(*) Quando alical supervenis aliquod peccatum, recitee Pirtupht... & accedat ad sacrdotem, & ad purioris anima Desturm. Cum ad Destur seu Prasulem aliquem veneris, & viniam seu remissionom perioris, en sius benedictionibus, minuteur peccatum. Quando absolutionem alicui secerit Destur religiosus, augetar esus religio, & minuteur simultas. Certisime scito, quod peccatum illud, quod ab co requirebatur, exinde meritorum benesteium perceptis. Si non inveneral aliquem Bindin, cum lucito animo coram Churshid, seu solie, se ssan proper commissa peccata su masses. De Religione Persarum pagi tor in 400.

Tavernier none apprend que de son temps les Guèbtes de la Perse consessionent encore à leurs pretres, qu'ils pour

que

Do

de

COL

jeu

le

ďé

le i

8

pit

foi

pre

au

vé

In

la

di

tro

art

&

100

Pe

da

qui reg rad for

Vous favez que les Mystères d'Eleufis, qui étoient des la plus haute antiquité, célébrés en Egypte, exigeoient une confession générale de la part des initiés. Ces Myftères pafferent des bords du Nil dans l'ifle de Crète, dans celle de la Samothrace, & delà dans le continent de l'Afie mineure , où les honnêtes gens s'accoutumerent infentiblement à fe confesser: est vrai que Plutarque parle d'un jeune homme qui faillit de déchirerle voile, & de porter un coup mortel à cette pieuse institution. Comme les prêtres de Cérès vouloient le contraindre à se confesser, lorsqu'il te présenta aux Mystères, il leur demanda effronte ment de qui ils tenoient le pouvoir de remettre les péchés. De Dieu même alui dit-on J'en fuis charme, repliquatifyje me confesserai donc directement à Dieu. & non à vous , qui n'êtes que des sycophantes. Cette haidiesse qui auroit pu entraîner une hérésie, si elle avoit fait quelque impression fur l'esprit des auditeurs, su regardée comme une étourdene qui ne tiroit pas à consequence : on s'étonna seulement de voir aux Myflères un philosophe qui ne croyoit pas aux Mystères.

A Rome on absolvoit les coupables dont les cimes étoient restés secrets, en les aspergeant d'eau sulminale, qui doit avoir eu encore plus de vertu

ment Cari ou Kaddi, les pechés dont ils avoient droit d'absoudre; car il y a des cas reservés au grand Pontis qu'on nomme le Destour Destouran, ou la Règle des Règles, & qui, selon Chardin, réside à Yezd, d'ou il ne sort jamais: il y a dans cet endroit une espèce de Collège ou l'on enseigne aux jeunes prêtres le Code, religieux, tel qu'il est exposé dans le Sadder, qui este rédige sur les anciens livres, en 1500, par un Guebre qui se nommoit sils de Melich Shadye; et qui était dans la sondien de Destour que

SUR LES AMERICAINS. 283

que l'eau sustrale ordinaire. Les Moutans, ou les Docteurs Persans, qui content de Jesus-Christ tant de choses extraordinaires, dont nous n'avons aucune connoissance (*), disent qu'il avoit été initié en sa jeunesse aux Mystères d'Eleuss d'Egypte, pendant le séjour qu'il sit dans ce pays, d'où l'idée lui vint d'établir la Consession, en accordant à l'Iman Pierre le même pouvoir qu'avoient les Choens Egyptiens & les Hiérophantes Grecs, d'absoudre les péchés capitaux; car dans la primitive Eglise, on ne consession pas les péchés véniels; on est redevable de ce précepte à la prévoyance des Théologiens possérieurs aux cinq premiers siècles.

Les Relations nous apprennent qu'on aussi observé une espèce de Confession chez les Japonois, & les Indiens restés sidèles au culte du Dieu Brama & de la Vache. Ce qui doit nous convaincre qu'on a tenté, d'une extrêmité du monde à l'autre, de calmer les stroubles de la conscience outragée, en inventant des artisses frivoles pour faire taire des remords réels; & je ne sais si l'on doit plaindre ou séliciter les hommes d'y avoir réussi, s'il est vrai qu'ils ayent réussi.

Tome II.

ent

exi-

iés.

ans

tes

qui

-10

de 'il

6

6

6.

u,

uf

S.

^(*) On trouve dans Chardin, que les Moulahs de la Perse assurent aussi que Jesus-Christ étoit en correspondance avec le médecin Galien; mais comme nous entendons un peu mieux la Chronologie que les Moulahs, nous savons bien que c'est un conte Oriental, ne de l'opinion que tous les peuples de l'Asse ont de Jesus-Christ, qu'ils regardent comme un ancien médecin qui guérissoit la cararacte & la goutte. Tous les Missionnaires Catholiques ne sont soufferts en Perse, en Turquie, & aux Indes qu'en qualité de médecins & de chirurgiens. Le petit peuple s'imagine en Perse, que genéralement tous les Chrétiens sont médecins, ou charlatans.

111

rel

fac

fal

no

de

ils

m

CO

tr

ne

ci

n

fe

9

n

S

.0

.

ł

Ces confidérations vous feront peut-être revenir du préjugé où yous paroiflez être en regardant com. me une fable mal imaginée tout ce que les écrivains Castillans ont dit de la façon dont les Péruviens se confessoient. Je vous accorde volontiers que le méif Garcilafio a tâché de fuspecter leur témoignage; mais. ti l'on y prend garde de près, on s'appercevra que son rapport ne différe pas si essentiellement qu'on k croit, d'avec celui du Pere Acosta. , Les Péruviers , croycient, dit-il, que le Soleil révéloit ses loix à , fon filt, leur Inca; ainfi la défobéiffance leur paa roiffoit un facrilege, & fouvent ceux qui fe fen-, toient coupables, alloient volontairement & publiquement depant le juge déclarer les fautes qu'ils , avoient commises, & dont personne n'avoit con-, noifance; car étant perfuade que l'ame fe condamnoit elle-même, & que leurs fautes caufoient , les malheurs publics & particuliers, ils les vouloient , expier par la mort, pour empecher que le Soleil ne len envoyat d'autres afflictions. C'eft delà que les Historiens Espagnols ont tiré que les Indien .. du Perou le confessoient!" p. 1960 T.M. V le sant

Je vous demande maintenant si, malgré ce passage, on n'est pas en droit d'assurer que la Consession étoit établie là on les coupables n'avoient d'autre accusareurs qu'eux-mêmes, là où l'on se croyoit obligé, par principe de religion, de révéler ses fautes se crettes à des juges publics, là où l'on s'intaginoi ensin que l'aveu ingénu & volontaire de ses péchés étoit l'unique moyen de détourner la vengeance, & de désarmer la colere des Dieux irrités à

Si vous supposez que Garcilasso a un peu embelli la Confession des Péruviens, & que le Pere Acosta l'a rendue un peu ridicule avec ses cordons; il vous sera facile de discerner ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette institution, qu'on a retrouvée en Amérique, par ce que les mêmes causes ont dû produire des essets analogues par-tout où il y a des hommes: ils ont toujours été soibles & indulgents envers euxmêmes: ils ont toujours été abusés par leur propre cœur, ou par la malice d'autrui.

Venir

om.

Paine

COn-

nétif

mais.

que

n k

iens

ixà

D3-

fen-

DII-

l'ils

on-

on-

ent

ent

leil

ne

ns

2∫-

00

es

Comme j'ai parlé affez au long, dans un chapitre particulier de la Circoncision des Mexicains, il neme reste rien à y ajouter, sinon de vous dire que je ne faurois me perfuader que les prêtres du Mexique ayent adreffé aux enfants, après leur avoir fait une incision au prépuce & aux oreilles, ces paroles sacramentales, fouvenez-vous que vous êtes nés pour fouffrir, fouffrez donc, & taifez-vous. Il y a des personnes qui ont admiré le grand sens de cette prétendue maxime, qui, à mon avis, ne renferme aucun fens : car il n'est pas décidé que nous ne soyons nés que pour fouffrir; & quand nous fouffrons, aucune loi divine ou humaine ne peut nous empêcher de nous plaindre, & de plaindre tous ceux que le fort contraire accable d'un même poids. Quand il y auroit des loix si absurdes parmi les hommes, la nature opprimée n'en deviendroit pas plus muette, & n'en gémiroit pas moins. D'ailleurs comment pourroit-il venir dans l'esprit de quelqu'un, sinon d'un insensé, d'ordonner à un petit enfant de se taire, sous prétexte qu'il n'est venu au monde que pour fouffrir ? J'aimerois donc A2 2

mieux suivre en cela les auteurs qui nous ont transmis d'une saçon contraire les paroles sacramentales des prêtres Mexicains, en assurant que ces imposteurs cruels disoient à ceux qu'ils circoncisoient, souvenez-vous que vous êtes nés pour soussire: tâchez douc de supporter le fardeau de la vie, & plaignez-vous, si vous voulez. Il y auroit eu au moins quelque ombre de raison dans cette sentence, à laquelle on a peut-être aussi peu pensé qu'à l'autre.

te

PI

la

pe

qu

pe

je

3

to

d

10

1

Il n'en est pas ainsi du discours que tint Atabaliba, le dernier des Incas du Pérou, au Frere François de la Vallé-viridi, qui vouloit le convertir à la soi Chrétienne, en lui parlant de Jesus-Christ, & en le menaçant de mettre ses états à seu & à sang. On convient généralement que ce prince répondit en ces termes:

Cesse, odieux brigand, de me prêcher un Dieu né..... & mort..... Celui que j'adore est immortel, & le vain pouvoir des humains ne sauroit s'étendre jusqu'à lui: mon Dieu est donc sans comparaison supérieur au tien, que tu dis avoir été égorgé par les hommes. D'ailleurs, comment pourrois-tu me convaincre que tu ne m'en imposes pas, en me contant tant d'inessables mystères dont ni moi ni personne dans mon pays n'a jamais eu tamoindre connoissance?

La Vallé réplique d'une maniere étrange & inouie à cette question : il tira, de dessous sa robe, une Bible qu'il présente au Péruvien, en lui disant : prends ce volume, il contient la vérité : la parole de Dieu y est gravée, & tout ce que je t'ai annoncé, y est écrit. C'est à toi de croire, & non de douter.

Atabaliba prit cette Bible. l'examina attentivement, la porta à ses oreilles, & sinit par la jetter à terre, & par cracher dessis, en s'écriant : j'ai regardé le Quipos (*). É je n'y ai rien pu voir ; je l'ai approché de mes oreilles. É je n'y ai rien pu entendre. Si la vérité y étoit écrite, pour quoi Dieu ne me seroit-il pas plutôt la grace d'y pouvoir lire qu'à toi, qui n'es qu'un scélérat obscur, venu de loin pour massacrer mon peuple, & me ravir mes Etats? Va chétif imposseur, je crois bien te valoir.

ıf-

es

irs

-

le

te

Le moine, devenu furieux, ne s'amusa plus alors à disputer; mais il commença, dit Zarate, à crier de toutesses forces, aux armes; aux armes, & le déprédateur Pizarre livra, à ce fignal ou à ce tocsin, la célebre bataille de Caxamalca, où l'Empereur du Pérou sut pris, & ensuite baptisé, & étranglé avec un billot contre le dossier de sa chaise. On s'attendrit en lisant la fin de ce prince infortuné, que les richesses, qui sauvent si souvent le coupable, ne purent sauver malgré son innocence : il avoit, malheureusement pour lui, à faire à des soldats & à des moines.

Il est à jamais étonnant, me direz-vous, que pour prouver la vérité de la religion Chrétienne à un Américain qui ne favoit ni lire ni écrire, on lui ait mis la Bible en mains; mais si vous pensiez que le moine qui sit cette extravagance savoit lire lui-mê-

^(*) Les Péruviens, comme on fait, donnoient le nom de Quipos aux cordons qu'ils employoient pour conferver la mémoire des principaux événements, & faire des calculs. L'interprête Espagnol aura aussi appellé la Bible Quipos, pour en donner une idée au Péruvien, qui n'avoit jamais vu des livres écrits ou imprimés,

me, vous vous tromperiez. Le Clergé Espagnol éroupissoit, au commencement du seizieme siècle, dans une si incroyable ignorance, qu'il étoit tare de rencontrer un ecclésiastique qui sût signer son nom, & qui n'eût la Bible pendue à sa ceinture par oftentation.

tou

qua

qu

gne

ill

qu

qu

OD

th

br

O

n

di

é

C

h

I

Ce Dieu immortel dont parla l'Inca, metoit autre chose que le Soleil, que les Péruviens nommoient Pachacamac, & qu'ils regatdoient comme le créateur du monde, & de tous les êtres divers qui le compofent. Quant à leurs Divinités subalternes, ou leurs Guaces, ce n'étoient que des Fétiches, ou des objets déifiés par le caprice , la crainte , l'ignorance , & la superfition: on affure qu'ils adoroient auffi des statues représentant des diables si conformes à ceux de l'ancien continent qu'on s'y seroit mépris : il ne leur manquoit ni cornes ni griffes, ni aucun des traits efsentiels par lesquels des imbéciles ont dépeint le Démon pour faire peur à d'autres imbéciles. Que qu'ait été enfin le culte des anciens Péruviens, il est très-certain que les débris de cette nation qui subfiftent encore de nos jours, ont confervé au fond du cœur un penchant secret & invincible pour les institutions religienfes de leurs ancêrres. En effet y comment pourroient-ils être convaincus de la vérité du Christianisme, lorsqu'ils réfléchissent sur la conduite que les Chrétiens ont tenue à leur égard, en les réduifant en esclavage, après les avoir dépouillés de ce que le Ciel & la Nature leur avoient donné, après avoir égorge les trois quarts de leurs concitoyens & le dernier de leurs Rois ; en violant impunément gnol cle:

e de

m.

ten-

i.

211-

ent

00-

urs

ets

12

1-

de

ur

quand on a le malheur d'être né Péruvien, il est prefqu'impossible de se persuader que le Dieu des Espagnols vaille mieux que Pachacamac. D'un autre côté, il semble que ce soit la destinée de la religion Catholique de ne pouvoir faire sortune hors de l'Europe; quand on sort de cette quatrieme partie du monde, on retrouve dans les autres un si petit nombre de Catholiques qu'on en est étonné; & si de ce petit nombre on exceptoit encore les Européans expatriés qui ont été s'établir soit en Asie, soit en Afrique, soit au nouveau Monde; on réduiroit presqu'à rien la somme des sidèles qui croient au Pape hors de l'Europe.

N'exigez pas de moi que je vous donne quelques éclaircissements sur la prétendue religion des Américains purement fauvages. Ambulants & dispersés. leurs opinions font auffi multipliées que leurs familles. Dans une cabane on voit des Pénates & des Lares. dans une autre cabane on n'en voit point : on ne pense pas d'un côté d'une riviere comme de l'autre, & quand même cette confusion d'idées ne seroit pas aussi réelle qu'elle l'est, on n'en pourroit pas mieux débrouiller la Théologie des Sauvages ; la pauvreté extraordinaire & presqu'inconcevable de leur langage, dans lequel on ne peut exprimer aucune notion métaphyfique. étant un obfracle infermontable pour quiconque tenteroit d'approfondir leurs sentiments fur la Divinité. D'ailleurs, à quoi nous ferviroit-il d'être parfaitement instruits des dogmes religieux des Cristinaux, des Ticounas, des Moxes, des Algonquins, puisque nous ne pouvons douter que ces dogmes, quels qu'ils foient,

ne renferment des superstitions affreuses? Désionsnous encore une fois de tout ce que les voyageurs ont compilé, dans leurs ennuyeux journaux, fur la religion de ces hommes errants fur des plages incultes . ou retirés dans des forêts obscures : on a à ce égard indignement abusé de la crédulité du vulgaire des lecteurs : Laët même ofe nous dire dans son Histoire si estimée des Indes Occidentales, qu'il y a des esprits qui apparoissent aux Brésiliens; mais, ajoute-t-il, ils ne se montrent pas si souvent que quelques relations le donnent à entendre (*). Ditesmoi s'il n'est pas permis, lorsqu'on lit de semblables puérilités, de supposer que Laët avoit la fievre. quand il s'est imaginé qu'il y avoit des esprits : & qu'il avoit encore la fievre, quand il a cru que ces êtres se laissoient voir plutôt aux sauvages de l'Amérique qu'aux philosophes de l'Europe? Voilà cependant comme on a écrit tant de fois l'histoire fans jugement; mais il est vrai aussi qu'on l'a lue encore plus souvent sans réflexion, sans critique, sans défiance.

Je n'ignore pas qu'on a long-temps recherché si les peuples qu'on a surpris dans l'état de Nature sous des climats lointains, avoient quelque idée de l'immorta-lité de l'ame; parce qu'on s'est siguré qu'il nous importoit infiniment d'être bien informés sur cet article. Heureusement on s'est trompé; car la vérité d'un système dépend aussi peu du nombre de ceux qui l'adoptent, que du nombre de ceux qui le rejettent si

l'on

voi

phy

enc

dui

me

me

Qu

que il fe

adr

fere

mo

ce

àf

ne

gu

fer

50

10

qu

re

ex

TO

M

ar

er

le

d

^(*) Munusculis junta positis illos spiritus placare nituntur:
rarius autem hi spiritus inter illos apparent, licet multi aliter
tradiderins.

18-

urs

la

uL

Cet

ire

01-

les

u-

el-

25-

12-

.

&

es

1-

6-

re

re

e.

l'on pouvoit parvenir à l'évidence en comptant les voix, iln'y a pas de difficulté en Morale ou en Métaphyfique qu'on ne décideroit par cette méthode; mais encore une fois, cette méthode ne fauroit nous conduire à rien : un homme peut être seul de son sentiment contre tout le monde, & avoir raison : un homme peut être, seul de son sentiment, & se tromper. Quand tous les peuples de l'univers croyoient encore que le foleil tournoit, il ne tournoit pas: ainfi quand il seroit démontré que tous les peuples de l'univers admettent l'immortalité de l'ame, on conçoit qu'on ne feroit pas plus avancé qu'auparavant, malgré cette démonfration, qu'on a cru si nécessaire. Au contraire, ce consentement singulier de tant d'individus si sujets à se méprendre dans des matieres où les sens & les organespeuvent décider, seroit plus propre à faire douter qu'à convaincre dans une matiere où les organes & les sens ne sauroient décider.

corps & l'immatérialité de l'ame sont deux systèmes qui, quoique confondus à chaque instant, n'en disserent pas moins essentiellement entr'eux: il y a, par exemple, des sauvages qui croient qu'ils ressusciteront, & qui n'ont pas la moindre notion de la spirifualité de l'ame: ils ignorent même qu'ils ont une ame; puisque leur dictionnaire manque de mots pour exprimer des idées semblables. Cette hypothese de la résurrection des corps a été presque universelle chez les anciens peuples, & les Chrétiens des premiers siècles, avoient tellement outré les choses qu'ils prétendoient que les dents des morts étoient des substances Tome 11.

-1

1

:0

1

f

P

C

f

b

-pi

-20

-01

m

pr

La

co

qu

Tpi

ma

Fo

Ponte 11.

încorruptibles que Dieu fe réservoit comme une espei ce de graine ou de fémence pour faire regermer les corps décomposés par la putréfaction : Confiat dentes incorruptos perennare, qui ut femina retinentur frudificaturi corporis in resurrectione (*). Cet absurde prejugé avoit été puisé dans le Paganisme; puisque les Romains ne bruloient pas les corps des enfants more avant la pousse des dents; & on les appelloit pour cel minores igne rogi. En parlant de l'usage d'embaumer es corps , j'ai fait voir qu'il tiroit son origine de dogme de la Réfurrection, & j'en ai conclu que les Juifs qui embaumoient auffi les cadavres, adhéroient aussi à ce dogme; qui étoit donc reçu dans la Judée longtemps avant la naiffance du Christianisme, dont le premiers sectateurs, prévenus comme ils l'étoient de l'incorruptibilité des dents, crurent fans doute pouvoir se passer du nitre, de la Cedrin, & desautes drogues propres à conserver le corps

Quant au système de l'immortalité de l'ame, on ne connoît jusqu'à présent aucune nation qui l'ait admis purement & simplement, sans y mêler celui de la résurrection des corps, & il n'y a peut être qu'une société toute composée de philosophes qui pût se con-

tenter d'une doctrine si sublime.

Si je vous ai inspiré de la désiance pour tout ce que les voyageurs ont rapporté de la religion des Sauvages du nouveau continent, je ne dois pas omettre de vous prévenir aussi contre la grande Histoire des Cerémonies Religieuses & des Superstitions,

^(*) Tertul. De Refur. carnis.

SUR DES AMERICADAS. 203

les

tes

ifi-

ré-

les

rts

ela

ner

du

les

ent

léë

le

ent

utė

res

on

ad-

de

ıne

on-

out

ion

pas

nde

ns,

dont le feptieme volume reriferme, à mon avis, le plus de chofes fausses, hazardées, & fuspectes. Si. au lieu de s'ériger lui-même en auteur, le libraire Bernard eut employé à un ouvrage de cette importance des philosophes capables de faire un choix judicieux entre les matériaux, & des écrivains affez habiles pour les rédiger sans diffusion, il ne seroit jamais . forti de la main des hommes un livre plus inftructif. plusutile, & plus redoutable pour le fanatisme; mais cet édifice, élévé fur un bon plan, a été si mal confruit, si médiocrement exécuté, qu'on devroit le rebatir de nouveau : on v a copié des voyageurs trèspen accrédités, inféré des relations menfongeres . & accumule à l'infini des faits formellement contredits par des observateurs plus éclairés, ou mieux instruits. bit, egalarrent fans, auguel la Memoire del'Acide.

I harcpe qu'on avoit trouve mi cence ce la Nouvelle

encaracteres is Thiber, qui eff. comice vonsfiver,

L'Orsque l'occasion s'est présentée de parler du Mémoire dans lequel Mr. de Guignes soutient que des prêtres de la Bûkarie allerent prêcher le culte du Dieu La ou Xaca dans l'Amérique, mille ans avant la découverte de l'Amérique; j'ai dit avec ingénuité ce que j'en pensois, & aucun motif n'a pu depuis m'inspirer d'autres idées. Au contraire, je me statte maintenant de ne m'être pas précipité en condamnant un système si déraisonnable. Depuis la mort de Mr. Fourmont, nul Européan n'a fait de plus grands pro-

le

m

j2

m

pl

A

pi

ge

il

j2

dt

j'a

lo

er

CO

21

CO

ce

de

re

TI

grès dans la langue & l'histoire de la Chine que lefimeux Pere Gaubil, qui se tenoit encore caché à Pé. kin en 1756: obsedé par des lettres de ses correspondants, il abien voulu entreprendre des recherchessince prétendu voyage des Lamas au nouveau monde: mais n'en ayant trouvé aucune trace dans les Géognphes & les Historiens Chinois le plus généralement estimés, il a traité ce conte comme il le méritoit, en le reléguant parmi les fables historiques. Comme je n'avois aucune connoissance de ces recherches faites à la Chine, dans le temps que j'étois occupé à composer mon premier volume, j'ai été agréablement surpris de voir mon fentiment se confirmer d'une façon fiformelle, à quoi je ne m'étois pas attendu de si tôt. Permettez moi de vous désabuser encore sur un autre fait, également faux, auquel le Mémoire de l'Académicien Français a donné lieu; on a publié dans toute l'Europe qu'on avoit trouvé au centre de la Nouvelle Angleterre une pierre qui contenoit une inscription en caracteres du Thibet, qui est, comme vous savez, le pays où réfide le Grand-Lama. Après m'être procuré toutes les informations possibles sur ce prétendu monument, je puis hardiment vous affurer qu'on n'a jamais découvert aucune inscription en aucun caractere dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le pays des Eskimaux jusqu'à la pointe de la Terre del Fuego. Cette pierre de la Nouvelle Angleterre est comme la médaille de Jules César qu'on disoit avoir été déterrée au voisinage des Patagons, chez des sauvages qui se nommoient les Césaréens. D'où vous pouvez juger jusqu'à quel point on a osé porter l'audace de feindre

les choses les plus incroyables pour appuyer les systèmes les plus absurdes.

ef:

P6-

-10c

sfur

nde:

gra-

nent

en

e je

es à

ofer

pris

for-

Per-

utre

dé-

ute

elle

ion

ez,

ro-

du

n'a teiys

30.

la ée fe er

re

Supposez maintenant que le Pere Gaubil n'eût jamais été à la Chine, & qu'on n'eût pu, par aucun moyen, consulter de bons Auteurs Chinois sur cette prédication imaginaire des prêtres de la Bukarie en Amérique, je pense qu'il eût suffi, pour détruire ce paradoxe, de démontrer l'impossibilité d'un tel voyage par les mers orageuses & inconnues de la Tartarie: il eût suffi de prouver, comme je l'ai fait, qu'il n'a jamais existé la moindre conformité entre les religions du nouveau Monde & celle des Grands-Lamas, dont j'aienvie de vous saire l'histoire, sans m'assujettir aux loix d'une Dissertation méthodique, ou d'un Traité en forme.

Il conste, par des monuments authentiques & incontestables, recueillis au Thibet (*), que 1340 ans avant notre ére vulgaire il regnoit déjà dans cette contrée un grand Lama, nommé Prassinmo. La succession de ces Pontises, non interrompue pendant plus de trois-mille ans, a duré jusqu'à nos jours, & durera probablement encore longtemps. Nec metas rerum, nec tempora pono.

Bb 3

^(*) On a donné au Thibet, comme à plusieurs autres contrées, dissérents noms qui signifient toujours le même pays; on l'a appellé Boutam, Tangut, Topet, Tupet, Tibt, Topt, Tsan-Li, Brantola, Brancola, & Lassa; mais Lassa est proprement la partie du Thibet qui appartient au Grand Lama: aussi Lassa, traduit littéralement, signifie le pays donné au Dieu La. Dans les Observations Géographiques du Pere Gaubil, la ville capitale de Lassa est au soieme degré & six minutes de Latitude Septentrionale.

Il n'y aucune religion qui puisse se vanter d'avoir bravé une telle fuite de fiècles sans grand malheur & fans défaftre. Le culte des Chinois a été plus d'une foisaltéré par l'arrivée des divinités étrangères, & les prédications fanatiques de Laokium, & des novateurs qui, par le charme de l'enthousiasme, ont entraîné dans leurs sectes la populace éblouie. Les Juis ont vu finir leur Hiérarchie, démolir leur temple & abymer leur Sanhédrin. Alexandre & Mahomet ontfanpé tour à tour l'ancienne religion des Guèbres ou des Ignicoles. Tamerlan & les Mongols, en conquérant Hinde v ont porté un coup destructif au culte du Dien Brama. Mais ni les temps, ni la Fortune, niles hommes n'ent pu ébranler le pouvoir Théocratique des Dalaï-Lamas : leur plus grand ennemi même. nommé T/e-Vang-Raptan, Kam des Eleuths, qui pilla le grand temple de Putola en 1710, après avoir attaqué les droits du Sacerdoce par un Manifeste ininrieux & rempli de blasphêmes, ne put réussir à dérrôner le Lama, qui appellant le Ciel & la Chine à son secours, repoussa le brigand qui l'insultoit, & affermit mieux que jamais les fondements du Saint Siège, qui n'a effuyé aucun orage de quelque conséquence, depuis cette époque.

Je sais que le Pere Georgi prétend que Prassimo a été le sondateur de l'autel & du trône des Lamas, où il s'assit le premier; mais je ne saurois adopter cette opinion; puisque la religion Lamique étoit déja propagée au de-là de la Mer Caspienne plus de cinquents ans avant notre ére; & l'on voit, par un passage de Strabon, que les Getes avoient depais très long-

KOIT

d'u-

, &

Van îné

ont by-

2 p-

des

the

du

ue

e.

lui

oir

n-

18

82

nt

temps un grand Pontife dont il rapporte l'institution à Zamol ou à Zamolxis, qu'il fait contemporain de Pythagore; mais qui doit avoir été bien antérieur au fi ède de ce philosophe : car Hérodote, qui eut puconnoître ce Zamol s'il ent vécu du temps de Pythagore, affure que c'étoit un très-ancien personnage. Ce que les Grecs en ont écrit, est si mêlé de ténebres & d'incertitudes, qu'on n'y peut entrevoir aucune vérité Il est bien plus probable que les Getes avoient puisé dans la Tartatie, d'où ils étoient originaires, le culte du Dieu La, & l'avoient porté avec eux dans la Valachie & la Moldavie, où ils se fixerent; de sorte que leur Pontife, réfidant sur le mont Kagajon, n'étoit proprement qu'un vicaire ou un Kutuktus du grand Lama, qui a actuellement sous lui deux-cents de ces Kutuktus, dont le principal a son siege & sa pagode chez les Calmouks, qui le nomment leur Catoucha, dont la conduite peu louable a donné de grands mécontentements à son chef, ainsi que vous le verrez par la fuite de cette Lettre.

Comme les anciens Germains étoient une filiation ou une colonie de Tartares, je ne crois pas m'être trompé, lorsque j'ai soupçonné que la déification des semmes en Allemagne, & l'autorité Théocratique qu'elles y ont exercée, dérivoient du culte Lamique, amené dans cette région par les peuples émigrés; car Velleda, Lahra, Jecha, Gauna, Retto, Siba, Wonda, Freja, Aurinia, & tant d'autres filles adorées au-delà du Rhin, dont l'Histoire nous a conservé le souvenir, y ont joui de toutes les prérogatives attachées à la dignité des Dalai-Lamas du Thi-

Bb 4

les

8

fai

qt

P

P

p

I

9

f

bet (*). Auffi Tacite nous apprend-il que Velleda. qui demeuroit sur la Lippe, se tenoit toujours renfermée dans une tour où elle ne communiquoit qu'avec des gens affidés, qui, comme les médiateurs & les interprêtes de la Divinité, alloient signifier au peuple les volontés de sa Prêtreffe qu'il ne voyoit pas. Cette étiquette s'observe encore à-peu-près de même au château de Putola où réfide le Grand-Lama, qui ne se montre que fort peu en public; mais il admet à fon audience les envoyés & les ambassadeurs, & reçoit la visite des princes qui viennent le complimenter: on a même vu un de ces souverains Pontises faire le voyage de Pékin pour y conferer avec le Tartare Schun-Ti, devenu Empereur de la Chine par les intrigues & la protection des Lamas. Si on en excepte les fêtes folemnelles & les occasions extraordinaires, il est rare de voir paroître les Dalais; mais leurs portraits sont toujours exposés, & suspendus au-dessus du portail du temple de Putola. Deux de ces portraits ont été copiés par des voyageurs qui les ont fait graver à leur retour : on en peut voir un dans les observations qu'Ysbrand-Ides a ajoutées à son Journal de la Chine, & l'autre dans les Relations des Miffionnaires Grueber & d'Orville. Dans Ysbrand, ce Pontife est

^(*) On affure que cette singuliere idée de canoniser une semme pendant sa vie, & de la respecter comme une image de la Divinité, s'est renouvellée en Allemagne, depuis quelques années, chez les fanatiques qu'on nomme les Sionites, qu'on accuse d'avoir quelque part un temple où ils réverent une semme ou une fille, qu'ils honorent du titre de Mere de Sion. Les visions de ces sectaires me sont si peu connues que je ne saurois dire s'il y a quelque réalité dans les superstitions qu'on leur impute.

représenté comme un jeune homme, imberbe, bien fait, & dont les habits ne sont pas magnissques, ni les ornements outrés : dans Gruéber, il a la figure & l'attitude d'un vieillard.

82

1-

Ś.

ie

¥

it

e

La difficulté d'approcher ce Prêtre-Roi doit nous faire rejetter comme des fables tout ce que disent quelques aventuriers Européans, qui se glorifient de lui avoir parlé. Le Capucin Horatio de la Penna a pouffé l'exagération jusqu'à oser publier qu'il avoit été en correspondance avec le Grand-Lama : & dans cette correspondance chimérique, on voit une lettre par laquelle le Pontife Tartare permet au moine Italien de prêcher la religion chrétienne au Thibet; car eyant fait examiner, dit-il, votre culte & vos dogmes, je les erois vrais. & très-capables de procurer la paix & le salut de mes fideles sujets. Prêchez donc. Frere, mais n'imitez pas la conduite de ces brigands qu'on nomme des Jéfuites, qui fouilles de tous les crimes imaginables, & emportés par une ambition qu'on ne fauroit définir, & par une avarice que rien ne fauroit assouvir, ont excité dans mes Etats des troubles & des féditions que je n'ai calmées qu'avec peine,

Il faut être à la fois bien impudent & bien imbécile pour imaginer des faussetés si palpables & si révoltantes. Comment le Lama se seroit-il méprisé luimême jusqu'au point d'écrire à un Capucin? Comment auroit-il pu avouer à ce Capucin que la Religion Chrétienne est vraie, & l'exhorter à la prêcher? C'est comme si l'on disoit qu'un Iman Turc avoit obtenu du Pape la permission de prêcher le Mahométisme en Italie, parce que le facré College a reconnu que le Ma-

b

d

fi

1

hométifine étoit une religion vraie & très-propre à fauver les Italiens. Horatio de la Penna auroit du garder pour lui & ses confieres ces absurdités qui ent fait rire les examinateurs qui ont approuvé son livre, qui n'auroit pas du l'être. Le vrai but de ce vil imposteur a été d'extorquer des aumônes des Catholiques d'Europe, sous prétexte d'employer ces secous à l'avancement du Christianisme au Thibet, & d'augmenter ainsi les revenus des Capucins, en décriant les Jésuites; car les moines mendiants sont vers dans mille especes de fraudes, & ne vivent que d'inniques aux dépens les uns des autres : aussi s'aiment ils tendrement.

Je puis vous affurer qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ces féditions fi dangereuses allumées par les Soi-difants Jésuites dans les Etats de la domination de Dalaï-Lama, où la police est trop bien établie pour que des vagabonds, & des étrangers fans aveu puilfent y attenter au repos public. Cette fable vient de ce que ces religieux, expulsés de la Chine, allerent en grand nombre se jetter dans le Thibet, d'où le Lama qui ne favoit que trop hien tout ce qui s'étoit passé à la cour de Pékin, les sit promptement chasser: & l'on dit que quelques uns eurent le malheur de tomber entre les mains des Aminks ou des petites hordes de Tartares errants, qui ne leur ayant pas trouvé des passe-ports signés du Deva, les pendirent aux arbres, comme des voleurs de grand chemin. u S'il y a un pays au monde où le Christianisme ne s'établira jamais, c'est sans doute au Thibet; parce quela puissance spirituelle & temporelle y étant com-

dá

ont

E.

m-

III

g.

int

n

ils

de

es

Ù

at

le

binées, & réunies dans un même chef, ce Monarque Eccléfiaftique s'oppofera toujours aux progrès d'une religion étrangere, qui ne pourroit s'accroître qu'an détriment de son autorité, dont on est pour le moins zuffi jaloux en Tartarie que partout ailleurs. D'un antre côté, la foule des petits Lamas ou des prêtres subalternes, dont on compte plus de cent-soixantemille, ne souffrira jamais que des prédicateurs venus d'Europe, soit qu'ils ayent un capuchon ou un chapeau, foit qu'ils portent autour du corps une corde ou une fangle, aillent déclamer contre le Dieu En & le Métempsycose. Les Kutuktus, qui sont des especes d'Evêques du Dalaï-Lama, n'ayant pas d'autres revenus que les aumônes qu'on apporte aux pagodes de leurs Dioceses respectifs (*), seroient bien aveugies fur leurs propres intérêts, s'ils permettoient aux émissaires de la Propagande de Rome de s'approprier les charités des dévots, en les convertifiant. On a accusé ces petits Lamas & ces Kutuktus de végéter dans une si profonde ignorance qu'ils ne savoient ni lire ni écrire: mais cette calomnie de nos Missionnais res, oft fans fondement comme fans vraifemblance : it n'y a point d'eccléfiastiques qui composent plus d'ouvrages fur des matieres abstraites & des questions métaphyfiques que ces Clercs du Thibet, où les livres font encore plus communs qu'à la Chine, & le Czar

^(*) Il y a des voyageurs qui affurent que les Kuruktus, ou les évêques Lamas, levent les dimes dans leurs Diocefes; mais c'eft une fable. Ils n'ont abfoloment aucun revenu fixe, & plusieurs d'entr'eux sont si pauvres qu'ils ont de la peine à donner des robes de livrée à leurs domey tiques & à leurs vicaires.

leu

200

jeć

dr

rit

CO

de

le

fu

P

1

C

Pierre I découvrit, dans une ville déserte de la Siberie une immense bibliotheque abandonnée, dont tous les volumes, écrits en la langue du Thibet, avoient été composés par des prêtres Lamas : on envoya quelques uns de ces rouleaux à feu Mr Fourmont, qui aidé par un savant de ses amis, en déchiffra plusieurs endroits affez clairement pour pouvoir affurer que ces ouvrages traitoient de l'immortalité de l'ame, & de ses transmigrations. Les Seigneurs Thibétains & les Kutuktus ne voyagent jamais fans avoir à leur fuite quelques chevaux chargés de ballots de livres, proprement écrits, & enluminés avec des mascarons aux Lettres initiales, sur du papier de soie & de coton qui, étant bien gommé & plié en double, a plus de confistance que le papier Chinois. Le célebre Bernier rapporte qu'il avoit connu, au Royaume de Cachemire, un médecin Lama, qui avoit dans ses bagages une grande pacotille de livres de Médecine; car les favants de ce pays ne s'adonnent pas uniquement & exclusivement à la Morale & à la Métaphyfique; ils cultivent encore d'autres sciences plus ou moins réelles, & vont étudier l'Astronomie & l'Astrologie à Balk, cette fameuse école de l'Asie, qui fournit d'Astrologues toutes les cours des Princes de l'Orient.

Quand le Jésuite Gerbillon étoit encore valet de chambre de l'Empereur Chinois Kang-Hy, il proposa à ce Monarque de faire lever une carte de la Tartarie, qu'on n'auroit jamais pu exécuter, même médiocrement, sans le secours de deux prêtres Lamas, qui aiderent à arpenter le terrain, & à prendre la hauteur avec des Astrolabes & des Quarts de cercle. D'où vous

pouvez juger si la barbarie s'est tellement emparée de leur esprit que leurs rivaux veulent nous le faire accroire; & je doute que le Pere Regis, qui leur objecte de ne savoir lire, eût été lui-même en état de dresser une carte géographique selon les règles.

ie

23

é

3

r

8

S

\$

L'alphabet dont on use au Thibet, a une supérionité décidée sur les caracteres Chinois; puisqu'il ne
comprend qu'un petit nombre de signes mobiles,
dont la combinaison exprime tous les sons & toutes
les articulations, comme nos lettres. Ce caractere
sur lequel Vessiere de la Croze, Bayer, Hyde, les
Peres Gaubil & Georgi ont tant écrit, est peut-être
le prototype & le plus ancien de tous les Alphabets
connus; par l'étude & la comparaison qu'on en a
faite, on a remarqué qu'il étoit composé des mêmes
éléments que le fameux caractere Brachmane, employé par les Indous dans un temps où l'Italie & la
Grece ressembloient encore au Canada.

Ce qui prouve indubitablement que la langue du Thibet est riche en mots, c'est l'usage continuel qu'on en fait, pour discuter des sujets abstraits & des problèmes Métaphysiques, qui exigent, comme vous savez, une variété infinie de termes pour énoncer les différentes nuances des idées & des sensations. Un officier du Régiment de Laly, ayant eu occasion d'acheter aux Indes plusieurs livres écrits en la langue Thibétaine qu'il avoit apprise, y découvrit un rapport sort marqué avec l'ancien idiome de l'Irlande. Cette analogie nous étonneroit bien davantage, si nous ne savions que la langue Allemande ressemble aussi extrêmement au Persan moderne, qui est un Dialecte du

dans:

Pont

vové

d'un

Beq.

il pa

80 n

adm

de

là to

d'u

rob

COL

lie.

des

ma

CTO

Da

col

le

co

m

gr

21

P

Sc

CI

A

Tartare. Les conquêtes & les établissements des Ale. ou des Southes Afiatiques en Europe, expliquent m. turellement ces phénomenes de l'Histoire des nations. J'ai cru devoir descendre dans ces détails pour vous prévenir contre les pitoyables histoires qu'on nons fait du culte du Dalaï-Lama. On a împrimé, & répété mille fois que les Tartares s'imaginent que leur Grand-Pontife ne meurt jamais; mais c'est une faus. seté avérée, la nouvelle de sa mort étant toujours annoncée avec éclat à Lassa, à Brancola, & dans tout le pays: on dépêche même des couriers à Pékin pour en informer l'Empereur & les Kutuktus qui réfident à la Chine où ils jouissent des honneurs du Mandarinat. Des que cet événement est divulgué; on ôte. de desfus le portail de la grande église, l'effigie du -Lama défunt, & on y expose le portrait de son suecesseur, au moment même qu'on le consacre.

Le compilateur Du Halde rapporte sérieusement qu'on a soin de substituer, à l'insu de tout le monde, au Lama devenu vieux et malade, un jeune homme qui lui ressemble; mais comme un jeune homme
bien portant ne sauroit jamais ressembler à un vieillard
malade, on sent bien que cette sourberie, impossible
dans Texécution, est un conte puérile qui se résure
de lui-même. D'autres compilateurs ont soutenu
qu'aucun homme ne pouvoit voir le Dalai en face, à
scause du voile qu'il porte, disent-ils, toute sa vie sur
le visage (**); ce qui est encore une fausseté avérée,

^(*) Si le Dalaï-Lama portoit effectivement un voile fur le visage, on n'auroit pas besoin de chercher quelqu'un aqui lui ressemble pour le remplacer après sa mort, comme

S.URCLES IA MERIDCAENS 305

Afes

m2-

ons.

Our

ODs

ré-

eur

W-

m-

out

ur

nt

1

٥,

h

è.

it

dans le goût de la précédente. Il est certain que ce Pontife n'avoit aucun masque, lorsqu'il recut l'Envové de l'Empereur Kang-Hy : après s'être appuyé d'une main sur le bord de sa chaise, il se leva tant soit peu de deffus fon couffin , & s'étant remis en place, il parla long-temps à l'Ambassadeur qui se rint debout, ane fléchit qu'à l'arrivée & au départ. Comme on admit à cette audience folemnelle plufieurs étrangers de distinction, attirés parla curiofité, on eut ce jourlà tout le temps de confidérer le Saint Pere coiffé d'un énorme bonnet brodé en or, & revêtu d'une robe traînante de laine teinte en rouge, qui est la couleur de tout le Clergé du Thibet & de la Mongalie. Ce qui a donné lieu à la prétendue immortalité des Lamas, dont les voyageurs mal-instruits ont fi mal parlé, c'est que la religion du pays ordonne de croire que l'esprit saint & auguste qui a animé un Dalai, passe immédiatement après sa mort, dans le corps de celui qui eff légitimement élu pour remplir le souverain Pontificat. Le système de la Métempsycole, adopté sans réserve dans ces contrées, y affermit tellement les habitants dans l'idée de la transmigration de l'esprit divin, qu'on ne fauroit par aucun argument les retirer de ce préjugé. Lorsque nos Pa pes prétendoient encore à l'infaillibilité, ils ne proposoient pas à la foi des fidèles un moindre miracle que celui qu'admettent les Thibétains en faveur de leur Archiprêtre. Il est égal de croire qu'un homme ne fauroit se tromper, ou de croire que Dieu daigne suc-

le veut Du Halde. Toutes les fables qu'on a débitées à ce sujet, se détrussent donc les unes les autres.

ils 1

qui

les

mo

Mi

ou

fin

12

dé

né

ch

po

ab

tre

la

fo

R

20

je

u

cessivement inspirer à plusieurs hommes une même volonté, une même intention. Les Chinois, qui felon Gaubil, n'ont appris à bien connoître la religion Lamique qu'au quatorzieme fiècle (*), ont été long temps dans la même erreur que toute l'Europe, àl'é gard des Dalai-Lamas, qu'ils nomment encore aujourd'hui Ho-fo, ou Dieux vivants; cependantilsen faut de beaucoup que ces prêtres usurpent un tel fitre, ou s'arrogent, comme disent les Théologiens. un culte de Latric. Ils avouent qu'ils ne sont pas des Dieux; mais ils prétendent représenter la Divinitéen terre, & jouir d'un pouvoir Théocratique illimité, approuvé, autorifé, établi par le ciel: en conféquence de cette prétention, énorme à la vérité, mais pas f énorme qu'on a voulu nous le perfuader, ils décident en dernier reffort dans les matieres de religion, & ne reconnoissent aucune puissance au-dessus d'eux dans le spirituel; car ils ne se mêlent jamais directement d'aucune affaire politique, hormis qu'il ne se présente des Ambassadeurs étrangers qui exigent audience;

^(*) Le Pere Gaubil dit que l'Histoire de la Chine parle pour la premiere fois du Grand Lama, sous le regne de Keyuk-Kan, petit sits de Gengis-Kan; mais j'ai beaucoup de peine à me persuader qu'il se soit écoulé plus de deux-mille années avant que les Chinois cussent quelque connoissance de la religion d'un pays dont ils sont si vossins il est plus probable que les Bonses de la Chine se sont posés à l'arrivée & à l'établissement des Lamas, aum longtemps qu'ils ont pu : ils aurosent peur être réussi les exclure à jamais sans les conquêtes des Tartares, qui ont si bien introduit la religion du Grand Lama à la Chine, qu'on y compte aujourd'hat une soule d'hommes qui la suivent, & qui ont des temples publics & privilégiés. Au reste il est bon de savoir que les Chinois nomment Fo le même Dieu que les Tartares nomment La ou Xaca.

même

qui,

ligion

long:

à16

e 2U-

die

tel ti-

iens.

s des

té en

nité.

ence

as fi

dem

dans

nent

ente

ce :

arle

e de

oup ux-

opuffi

li a qui

ne,

la

Au

ik

ils n'administrent pas même leurs propres revenus, qui ne sont pas si importants que la seule somme que les Papes tirent de l'Allemagne, & des Etats patrimoniaux de la Maison d'Autriche. Leur premier Ministre, qui porte indistinctement le titre de Deva ou de Tipa, dispose dans le temporel, a soin des sinances, des vivres, de la police, tient le bureau de la correspondance, entame & termine les affaires, décide dans les procès, accommode les plaideurs, négocie avec les princes voisins ou alliés, & conduit lorsque les traités ne sont pas de nature à être portés devant le Saint Pere.

Il y a eu de ces Tipas, ou de ces Devas, qui en abusant de la facilité, ou de la foiblesse de leur maître, & de l'autorité qu'on leur avoit confiée, ont eu la hardiesse de s'ériger en princes souverains : on soupçonne même, avec beaucoup de raison, que les Rois actuels du Thibet ont été anciennement des Devas ou des premiers administrateurs qui ont seconé se joug de leur chef : on les a fait rentrer, de temps en temps, dans l'obéissance; mais on n'a jamais pu parvenir à leur arracher entièrement le pouvoir qu'ils ont usurpé (*). Non seulement les ministres temporels

^(*) Il y a eu au Thibet un Pontife qui a pris le titre de Dalai-Lama, ce qui fignifie Grand Prêtre du Dieu Lau longtemps avant qu'il n'ait été question des Rois du Thibet, dont le premier, nomme Gnia Thrushengo, regnoit l'an 1193 avant Jesus-Christ. Je suis obligé de relever ici une énorme bévue du Pere Georgi. Dans son Canon des Rois du Thibes, il dit que la succession de ces princes n'a pas été interrompue depuis Gnia Thristhengo jusqu'à Jesus-Christ, & pour remplir un laps de onze cents-quatre-vingt-trois ans, il ne place que vingt-quatre Rois, ce qui est impossible selon le cours ordinaire de la vie des hom-Tome II.

du Lama ont quelquefois afpiré à l'indépendance mais on a vu encore, au grand scandale des sidèles, des évêques, ou des Kutuktus, qui pouffés par la conpuble ambition de regner, ont prétendu se soustraire aux loix & à la jurisdiction du chef de leur église : le Catoucha des Calmouks est compté au nombre de ces Schifmatiques, parce que depuis l'an 1707 il ne refpecte plus, dans fon Diocèfe, les décisions émanées du Saint Siège; quoiqu'il n'ait jamais attenté aux dogmes, ni perverti aucun article de la croyance recue. o Ce Patriarche Calmouk ne perfifte avec tant dopiniâtreté dans sa rebellion, que parce qu'il sent que son peuple, toujours heureux à la guerre, est devenu en Tartarie une puissance prépondérante dont les armes le garantiront long-temps du châtiment que mérite fa désobéissance; mais si jamais la fortune abandoinoit les Calmouks, pour se ranger du côté de leurs ennemis, on verroit leur Primat retourner au giron de l'église plus promptement qu'il n'en est soris auffi les grands Lamas ne s'inquiètent-ils par

mes. En supputant les listes chronologiques de tous les Rois qui nous sont connus, on trouve que chaque régne equivaut à peu près à vingt ans : ainsi les vingt-quatre Bois du Thibet qui on régné après Gnia Thritzhengo, ne peuvent completter qu'un laps de quatre cents & quatrevingt ans; mais supposons qu'ils en ayent regné huiteents, il subsister acujours dans le Canon du Pere Georgi une erreur de plus de trois cents ans; & cette erreur même me confirme de plus en plus dans l'opinion que les Souverains actuels du Thibet ont été anciennement des Devas ou des Ministres du Grand Lama, qui les aura de temps en temps dépouillés de seur citre de Roi, ce qu'a pu occasionner le vuide qu'on voit dans la liste chronologique de ces princes depais Fan 1193 avant notre éte.

beaucoup de ces usurpations momentanées de quelques audacieux & entreprenants: parce que la discorde & les guerres continuelles qui régnent entre les peuplades Tartares, amenent de temps en temps des révolutions qui remettent les affaires dans leur ancien état, en ruinant les dissidents ou les mutins.

ce:

les,

ou-

afre

:le

ces

reflées

aux

ue.

que

enu

21-

né-

an-

de

20

01-

pas

les

ne

ne

reit-

gi

es

es de

ui

0-

La politique du Dalaï confiste à avoir pour amis ou les Eleuths, ou les Mongales, ou les Chinois: attaqué par les uns, il leur oppose les autres. En 1625, les Rois du Thibet le priverent de la moitié de ses états, & il les reconquit amplement neuf ans après, avec les armes des Eleuths de Kokonor. Affailli , au commencement de ce fiècle, par les Eleuths Sdougaris, il les repouffa avec les forces de la Chine qui a intérêt que les Tartares ne deviennent pas trop puisfants aux dépens du Lama, & que le Lama ne s'éleve ni ne se fortifie par la réunion, ou la conspiration des Tartares. La Cour de Pékin, pour empêcher ces deux inconvénients, entretient dans le Thibet la célebrefaction des Bonnets jaunes & des Bonnets rouges : le jaune est la couleur de l'Empereur de la Chine, le rouge est la couleur du Grand-Lama. Ces deux partis, extrêmement vigilants & extrêmement jaloux, ne se réunissent jamais, sinon quand le Lama est affez foible pour avoir besoin des Chinois: en tout autre temps, ils se contrebalancent dans un si parfair équilibre qu'il est difficile à ce Prêtre-Roi de faire la moindrealliance avec les princes voifins, fans que les Bonnets jaunes n'en donnent auffi-tôt connoiffance au caies princes Terrares du Lena, & la junia Perint nois conge les Tariares, affermissent l'autorite du

Cci

r

n

D

12

þ

R

C

3

le

n

P

q

P

C

ju

bo

P

m

m

fe

le

eû

pa

un

Cette faction ressemble si bien à celle des Guels fes & des Gibelins, entre nos Papes & les Empereurs d'Allemagne, qu'on est surpris de voir tant de confor. mité dans la politique & les intérêts de deux Cours aussi éloignées que le sont Rome & Lassa; mais les Papes n'ont plus ni le crédit ni les ressources que les Lamas ont fu se ménager. Tous les princes Européans font aujourd'hui généralement convaincus que le joug de Rome, qui veut de l'argent pour ses Bulles, ses Brefs, & ses dispenses, sans jamais faire crédit, est très-onéreux au peuple, qu'il épuise: tandis que les Lamas n'exigeant rien de personne, il n'en coute pas beaucoup pour être de leur religion : & comme leurs Etats jouissent fouvent d'une paix profonde, au moment que le feu de la guerre embrale les provinces voisines; des Kaps, ou trop pusillanimes pour entrer en lice, ou affez modérés pour n'y pas entrer ; viennent se jetter , avec tous leurs Amiaks ou leurs hordes, dans le patrimoine de l'Eglise, en payant à fon chef une petite redevance pour son droit d'asyle, & pour les frais qu'occasionnent les troupes qui mettent les frontieres à l'abri des insultes. On voit quelquefois des princes ainsi réfugiés ou retirés séjourner jusqu'à vingt ans dans le territoire de l'Eglife, fans qu'ils inquiètent ou foient inquiétés; mais quand la Chine commence à craindre une union trop étroite entr'eux & le Pontife des Thibétains, elle tâche par ses intrigues de leur inspirer mutuellement de la défiance pour les diviser: cependant le besoin qu'ont les princes Tartares du Lama, & la jalousie des Chinois contre les Tartares, affermissent l'autorité du

Sacerdoce, & font respecter l'Eglise qui protege les soibles & les pauvres, sans rien demander aux riches.

S

Pour ce qui concerne la vie privée du Dalai, on n'en sait, & on n'en peut rien savoir de certain: aussi ne crois-je point que vous, ni personne condamnera la critique sort modérée que j'ai saite d'un passage de l'Atlas de la Chine, où Mr. d'Anville assure qu'on ne sert journellement au Pontise Tartare pour sa subsissance, qu'une once de sarine détrempée dans du vinaigre, & une tasse de thé. C'est de cette pitance, ajoute-t-il, que le Dalai Lama, malgré le haut rang qu'il tient, & malgré le pouvoir qu'il a, est obligé de se contenter (*).

Mr. d'Anville, dont je respecte infiniment le savoir & les lumieres, n'auroit pas écrit des choses si peu judicieuses, s'il avoit bien voulu faire attention qu'un homme ne fauroit vivre d'une once de farine par jour , & qu'il en falloit bien plus au Vénitien Cornaro qui, fans être Pape ou Lama, a éprouvé jusqu'à quel degré on peut pousser la sobriété dans le boire & le manger. Aussi long-temps qu'on voudra, par de telles exagérations, jetter du ridicule sur les mœurs des peuples lointains, on ne leur inspirera jamais une haute idée de notre Logique; & rien ne leur fembleroit plus ridicule que nos livres, s'ils daignoient les traduire. Si le Géographe que je viens de citer. eût goûté de la pâte faite au vinaigre, il y a toute apparence qu'il n'eût pas régalé d'un mets si détestable un grand monarque de la haute Afie.

¹⁷⁾ delas de la Chine p. 9. paragr. 7. in folio, fin up

Toutes les nations Hippomolgues composent, avec le lait de jument, une boisson qu'on nomme Kunn, très-estimée par ceux qui y sont accoutumés dès leur jeunesse: ce Kunn se boit dans une immense étendue de pays, depuis Cassa dans la Crimée jusqu'au sleuve Amour, ou le Sagnsien Utla; mais encore une sois, ce breuvage, quoiqu'un peu aigrelet, n'est pas du vinaigre, comme le savent les voyageurs qui ont parcouru quelques districts de la Tartarie. On sert de ce Kunn au Dalai Lama, comme à tous les Kans, & à tous les princes Mongales & Eleuths: ainsi il n'y a rien de singulier dans cet usage, sinon l'es reur auquel il a donné lieu.

27

q

je

ju

Pa

au

OU

ce

me

do

PIC

do

plu

1-1

DI

S'il est vrai au reste, que le Pontise Thibétain veut bien se soumettre à une certaine diète, c'est apparemment pour mortisser ses sens, ou pour favorise les dévots qui mangent ses excréments avec avidité, à ce que disent Gruéber & Gerbillon : ce dernier rapporte même que l'ambassadeur, envoyé par le Lam à Kang-Hy, lui offrit un paquet bien enveloppéouil y avoit de ces immondices, que l'Empereur Chinois s'excusa d'accepter sous différents prétextes; mais il me parost qu'on pourroit se dispenser aussi de croire ce conte sous mille prétextes. Tavernier, qui n'étoit pas un grand géographe, & qui a consondu le Roide Boutam avec le Dalas, parle aussi de cette dégoûtante absurdité, dans un endroit de son voyage qui est trop remarquable pour que je le supprime.

" Ils m'ont conté, dit-il , une chose qui est bien ,, ridicule, mais qui est bien veritable à ce qu'ils disent, ,, qui est que lorsque le Roi a satisfait aux nécessité

de la nature, ils ramafient foigneusement son ordune pour la faire sécher & la mettre en poudre, comme le tabac qu'on prend par le nez; qu'ensuite,
n'ayant mise dans de petites boîtes, ils vont les jours
de marché en donner aux principaux marchands, &
naux riches paysans, de qui ils reçoivent quelques
présents; que ces pauvres gens emportent cette poune chez eux comme quelque chose de fort précieux,
& que lorsqu'ils traitent leurs amis, ils en saupoune drent leurs viandes. Deux de ces marchands de
Boutam qui m'avoient vendu du Muse, me montrerent chacun leurs boîtes & la poudre qui étoit denans, dont ils saisoient grand état "(*).

és

(e

ıf-

re

eff

ui

n

les

nfi

er.

ain

P-

ier

DO.

P.

ma

ùil

1015

sil

oire

toit

ide

eft

1.50

ent, lité

Je ne prétends pas fixer le degré de croyance que méritent & Tavernier, & Gerbillon, & Gruéber. je sais que se les superstitieux ont porté la fureur infqu'au point de manger des hommes, ils font bien capables de se souiller par l'aliment qu'en leur impute d'aimer : mais défions-nous toujours du merveilleux. auffi long-temps qu'il n'est attesté que par des témoins ou suspects, ou prévenus, ou mal informés. Il est certain que ces pratiques impures, fi on les a réellement vu observer parmi quelques piétifies du Thibet, doivent être comptées entre les abus, & non entre les préceptes de la religion Lamique, qui avec un tel dogme n'eût pasfait de si incroyables progrès dans la plus grande partie de l'Afie. Cette Religion, dont la Morale est irréprochable, enseigne l'existence d'un premier Etre que leurs livres facrés nomment tantôt

^(*) Voyage des Indes, T. II. liv. 3. p. 471. à la Haye 1718.

La & tantôt Xaca, & dont ils rapportent des choses fort surprenantes. Les Lamas disent & croient que leur Dien Xaca, deux-mille ans avant notre ére vulgaire, est né d'une vierge nommée Lamoghiupral (*).

en

da

do

m

M

m

ſe

CÉ

li

Cette idée de faire fortir les Dieux & les grands hommes du sein d'une vierge, a été très-anciennement en vogue dans la Tartarie : car non feulement les Tartares prétendent que Gengiskan est né d'une vierge: mais ils en disent encore tout autant de Timurling ou de Tamerlan, & comme cet Empereur a fondé une Academie des Sciences à Samarcand dans la Bukaries on v célebre, avec beaucoup de pompe, l'anniversaire de sa naissance, & le Secrétaire de l'Académie, affemblée extraordinairement à cette occasion. commence toujours fon discours par cette phrase confacrée: Messieurs, vous êtes convoqués pour prendre part à la joie que m'inspire le jour à jamais mémorable auquel logrand Timurling, notre très glorieux fondateur , naquit d'une vierge dans l'heureuse ville de Samarcand. Pour vous convaincre que ces idées sont extrêmement du goût des Asiatiques, il suffit de vous dire que Mahomet est le premier homme qui ait soutenu que la vierge Marie avoit non-seulement conservé sa virginité après ses couches, mais que sa conception avoit été inimaculée, & à l'abri du péché originel. Feu Mr. l'Abbé l'Avocat (**), Bibliothécaire de la Sorbonne, & un des plus zélés Catholiques qu'on ait vu

^(*) LAMOGHIUPRAL, traduit littéralement, fignifie Vierge-mere du Dieu La. (**) Voici comme cet Abbé parle à cette occasion du Prophete des Turcs.

en France, convient que les Franciscains ont puisé dans l'Alkoran le dogme de l'immaculée conception. dont les anciens Chrétiens n'ont eu aucun soupcon. Les Persans font naître d'une vierge une foule d'hommes illustres, & entr'autres Pythagore; mais ils ont un respect singulier pour la vierge Marie qu'ils nomment Bibi Mariam, & fi un Juif ofoit en leur pré: sence attaquer sa virginité, ils le mettroient en pièces; tant ils font épris de ce dogme, dans quelque religion qu'ils le rencontrent (*).

Mahomet , dit-il , eft le plus ancien auteur qui ait fait mention de l'immaculée conception de la Vierge, dans fon Alcoran SURA III. 36. voyez auffi Maracci "Prodrom, ad refutationem Alcorani. Part. 4. pag. 86. Colous, Il avoit pris cette croyance des Chrétiens Orien-" taux , réfugiés de son temps dans l'Arabie. Depuis ce " temps jusqu'à St. Bernard, il ne se trouve aucun Ecri-, vain qui en parle en termes formels. Les Croifés ranporterent, au douzieme fiècle, cette croyance en Occident. Diftion. Hiftor. Are. Mahomet. 12 movel est 100

Il faut remarquer que l'Abbé l'Avocat suppose dans cet article, une chose qu'il lui eut été impossible de prouver: il suppose que Mahomet avoit pris cette croyance des Chrétiens Orientaux, ce qui est une fauffeté averée ; phisqu'aucun Chrétien de l'Orient ne croit aujourd'hui à l'immaculée conception, & qu'on n'en trouve pas un mot dans tous les Auteurs qui ont précéde Mahomet « ce quine seroit pas arrivé sans doute, si ce dogme eut été connu

dans le quatrieme ou le cinquieme fiècle. V a la li up lapp

Les Croifés, qui nous ont apporté de l'Orient ce dogme, occasion de cant de querelles, en ont apporté aussi les premiers oignons du Safran, les premieres griffes des Renoncules doubles, l'art de maroquiner les cuirs, & la lèpre : on les accuse aussi d'avoir apporcé la petice verole ; d'ou on peut juger s'ils onu fait plus de bien que de mal.

(*) " C'est une des plus fermes opinions des Maho-" métans , que Jesus Christ est néd une Vierge , laquelle a " toujours demeuré Vierge; & si que que Juis étoit affez mal-avisé pour dire le contraire en leur présence, on n le déchireroit. Ils mettent la Ste. Vierge au rang des Tome II. what in the think at Dd was a war

les

ne

ul-

*).

ads

ent

al-

e:

OIL

ine ie,

21-

lé-

on,

11-

art

uel

24-

nd.

ent

12-

12

gi-

ont en

014

YU

ifie de

en

Pour revenir à l'Académie de Samarcand, je vous dirai qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait des flatteurs dans la Bukarie, mais qu'il l'est beaucom

Prophetes, l'appellant Hazareih-Mariam, ou Bibi-Mariam, c'est-à-dire Dame Marie; mais ils nient que Jesus-Christ ait été conçu du Saint Esprit, parcequ'ils ne connoissent pas de Saint Esprit: faisant au lieu de cela un conteri-dicule, qu'elle conçut de la salive d'Adam: qu'Adam; ayant été créé dans le Paradis, il toussa; que la salive qui sortit de sa bouché en toussant, sur par ordre de Dieu, recueillie par l'Ange Gabriel qui la versa dans le sein de la Sainte Vierge, ou elle devint la vertu générative dont Jesus Christ sur conçu.

" Quelques Docteurs du Mahométisme, qui sont venus
" dans les derniers siècles, reconnoissant le pouvoir
" qu'avoit sur les Chrétiens, pour les tenir attachés à leur
" religion, le point de la naissance de Jesus Christ d'une
" Vierge, ont avancé que le Philosophe Pythagore étoit
" aussi né d'une Vierge; & deux Empereurs de la Grande
" Tartarie, dont le dernier étoit le fameux Tchenguis-Can,
" qui conquit la plus grande partie de l'Asie. Mais ce
" sont des inventions du père du mensonge pour empé" cher les hommes de croire au Sauveur du Monde,
" qu'on ne doit pas considérer davantage que les fables
" payennes, où l'on trouve aussi que Platon étoit sile
" d'une Vierge, comme Saint Jérôme le rapporte au livre
" contre Jovien." Voyage de Chardin. Tom. 11. in-410. p. 269.
Amsterdam 1735.

Cette falive d'Adam est, comme l'observe très-judicieufement Mr. Chardin, un conte ridicule; mais ce conte, quel qu'il soit, vaut mieux que le probleme proposé par le Pere Sanchez, que l'on trouve dans la vingt-unieme Dispute de son second livre; où l'on verra en même temps qu'il n'est pas le seul Théologien qui ait agité cette scandaleuse

Pour prouver que le très-digne Pere Sanchez, qui s'est exercé toute sa vie sur de tels sujets, a été un modèle de chasteté, l'historien de la Compagnie de Jesus nous assure qu'il ne mangeoit jamais ni poivre, ni sel, ni vinaigre, & que quand il étoit à table pour diner, il tenoit toujours ses pieds en l'air: salem, piper, acorem respuebat. Mensa vero accumhebat alternis semper, pedibus sublatis. Voyez Elogiam Thom. Sanchez, imprimé à la tête de l'ouvrage de Mautine nio à Anvers chez Meurs, 1652: in solio.

jè

des

que

rift

ènt

ri-

ive

s le

ra-

nus

roit

eur

toit

nde

ce pér de,

file

vie

269.

eu-

te,

Dif-

u'il ufe

s'eft e de fure

les fes

00-

que les Tarrares Lamas adoroient déjà un Dieu du'on croyoit ne d'une vierge, plusieurs siècles avant l'établissement du Christianisme. On a nié cette ressemblance, en nous assurant que la religion Lamique n'avoit commencé que vers l'an 1100. & que des prêtres Nestoriens en avoient été les véritables fondateurs. Je suis faché que Mr. Thevenotait adopté ce fentiment si contraire à l'Histoire, & à la Chronologie; puisqu'il est démontré par le septieme livre de Strabon, & les annales du Thibet, que le culte Lamique, & l'érection du fouverain Pontificat à Laffa, font de la plus haute antiquité, & indubitablement antérieurs à notre ére vulgaire. On ne découvie pas un trait de rapport entre le Nestorianisme & les dogmes des Lamas, qui adhérent opiniatrement à l'hypothese de la Métempsycose, que les Nestoriens regardent, & ont toujours régardée comme la plus abfurde impiété qui puisse tomber dans l'esprit d'un homme qui pense. Jugez après cela s'il est bien vrai que les Tartares ont reçu leur foi de la bouche des Nefforiens, qui n'ont jamais été plus avant dans l'Afiequ'à Caramit & à Musal où leurs anciens Patriarches avoient fixé leur séjour, car j'ignore si ces hérétiques ont encore un Patriarche ou non (*).

Les Freres Ascelin & Plan Carpin, qui allerent en 1246, par ordre du Pape, chez une horde de Tarta-

Dd 2

^(*) Il est bien surprenant que Mr. l'Abbé de Longuerue prétende que les Nestoriens avoient pénétré à la Chine avant le dixieme siècle, & qu'il tourne en ridicule le sentiment de Mr. La Croze qui rejette comme une sable la prétendue croix trouvée à la Chine en 1625. Mr. de Longue-rue auroit du faire attention que les Chinois n'avoient en-

res, dirent à leur retour qu'ils avoient rencontré chez cette horde des Missionnaires Nestoriens, qui tout puissants à la cour y tenoient en tutelle le célebre Batou-Kan , petit fils de Gengis-Kan: ce font ces dam. nables Nestoriens, ajoutent-ils qui nous ont empeché de baptifer & de convertir les Tartares. On comprend bien que ces ecclésiaftiques, pris pour des Nestoriens: étoient de véritables prêtres Lamas, ou des Kutuktus, mais comme Afcelin, & fon collegue avoient beaucoup entendu parler des Nestoriens sans les connostre, ils crurent en voir par-tout, jusqu'en Tartarie; ce qui n'est pas bien merveilleux, puisque le Pape Innocent avoit choifi pour chefs de sa comique Ambassade les deux plus ignorants moines de la Chrétienté. Si Batou-Kan eut réellement été dirigé par des prêtres Nestoriens, il est très certain que ces prêtres auroient commencé par le baptiser; puisqu'ils admettent la néceffité de ce Sacrement, aussi bien que les Catholiques, de qui ils ne différent qu'en une chose peu importante: ils nomment la Vierge Christococos, au lien de l'appeller Théotocos, & cette différence sufficit pour faire rejetter leur doctrine au Thibet, où la vierge Lamoghiupral, mere du Dieu Kaca ou La, est censée Theorocos, & quiconque diroit le contraire blasphémeroit, & courroit risque d'être châtié très séverement par le Consistoire de Lassa:

F

n

va

to

Ro

core aucune connoissance du Christianisme au quinzieme siècle, sans quoi ils n'auroient pas pris pour des Prème Lamas, nos premiers Missionnaires: quand ils surent qu'ils n'étoient pas Lamas, ils érurent que c'étoient des Mahoniérans Cettes double méptife prouve qu'ils n'avoient aucune idée du Christianisme.

Quant à Batou-Kan, ce prétendu zélateur du Nestorianisme, loin d'avoir été jamais baptisé, il a poursuivi au contraire, autant qu'il a été en lui, les Chrétiens de l'Asse.

hez

ont

bre

am.

é de

ien

ns:

oup

ils

qui

ent

les

Si

tres

au-

ho-

m-

ieu

oit

er-

eft

ire

rès

me

eres

Le Pere Georgi, un peu plus habile que le déclamateur Afcelin, a compris combien il étoit ridicule de faire dériver le culte Lamique des rêveries de Neflorius; mais il n'a pas été plus heureux dans ses propres conjectures, lorsqu'il soutient que c'estaux Manichéens réfugiés dans le Thibet qu'on doit la plupart des fables fur la naissance miraculeuse de Xaca: il fait à cette occasion une violente sortie contre seu Mr. de Beausobre, qu'il appelle, sans cérémonie, un calomniateur, parceque, dans son Histoire du Manichéisme, il parle irrévéremment de Saint Augustino C'est une pure imagination du Pere Georgi de faire voyager des Manichéens au Thibet, où l'on ignore aussi parfaitement leur nom que leurs visions : c'est manquer de charité, de politesse, de respect, que d'injurier Mr. de Beaufobre, qui après tout, n'étoit pas obligé de dire do bien de St. Augustin, ni d'insérer dans son Histoire que les Manichéens ont été prêcher dans un endroit où on ne leur auroit pas permis de prêcher. quand même ils en eussent eu l'envie. Quoi qu'il en foit, la religion Lamigue s'est propagée dans une fi vaste étendue de pays qu'on peut dire qu'elle a envahi une portion confidérable du globe: elle domine dans toutle Thibet, a occupé toute la Mongalie, a pénétrédans plusieurs provinces de la Tartarie jusqu'à la Sibérie, s'est introduite dans les deux Bukaries & le Royaume de Cachemire, s'est établie aux Indes & à

Dd 3

la Chine; de sorte que le Dalaï Lama a plus de seurs que le Pape des Catholiques, le Grand-Moussi des Turcs, le Grand-Cedre des Perses, le Patriarche des Grecs, le Destour-Destouran des Guèbres ou des Ignicoles, le Catholicos des Géorgiens, le Chitomé des Abyssis, le Proto-Pope ou le Patriarche des Moscovites, le Grand-Divan des Sabis, le Grand-Mana des Manicheens de Bassora, le Primat des Bramines Indiens qui réside à Bénarez, & le Grand-Talapoin des Siamois adonnés au culte de Sommona-Codom, De tous ces chess de secte, il n'y en a aucun dont le troupeau soit comparable à la soule des Asiatiques qui croient au Dieu La, & à son Vicaire.

Je ne puis m'empêcher de vous communiquer ici une découverte historique que je crois avoir faite. Je soupçonne que les Tartares Lamas ou les Mongales ont, dans des temps très-éloignés, conquis le Japon, & porté dans ces Isles leurs mœurs & leur religion, en y établiffant un Grand-Rrêtre, soumis au Dalaï Lama du Thibet : ce fouverain eccléfiaftique du Japon, que nos relations nomment tantôt Fo, & tantôt Dari qui est une corruption de Dalai, a eu sous luidifférents évêques que nos relations nomment encore Kuches qui est une corruption de Kutuktus, & differents Devas ou Ministres temporels dont il n'y en a aucun qui ne se soit déclaré indépendant, après avoir secoué le joug de la domination Théocratique. Les plus forts d'entre ces rebelles ont, dans la suite destemps, écrafé & anéanti les plus foibles, au point que le pouvoir suprême est tombé entre les mains d'un petit nombre de compétiteurs impliqués dans PIG

des guerres longues & meurtrières. Le Sacerdoce, toujours subsistant & toujours humilié par la faction prépondérante des tyrans du Japon, n'est devenu enfin qu'un vain titre, qui donne peu ou point d'autorité, mais beaucoup d'embarras à celui qui le porte,

12-

efei

che

des

des

co-

ina

nes

oin

om.

tle

ues

ner

ite.

g1-

12

eli-

24

du

In-

u-

&

en

rès

ue,

ite

int ins

di

Cet établissement des Tartares Lamas au Japon yous paroîtra de plus en plus véritable, fi vous confiderez que le Dieu Xaca des Japonois modernes est aussi la principale divinité des Lamas, qui la connoissent sous le même nom de Xaca, Je ne me souviens pas d'avoir lu un Historien qui ait résléchi à cette conformité, ou qui en ait tiré les mêmes conséquences que moi pour éclaircir le point le plus intéressant de l'Histoire du Japon : cependant le grand Pontife qui y représente exactement le Dalaï Lama, ces ministres plénipotentiaires qui y ont administré le temporel, comme les Devas du Thibet, ces Kutuktus en tout égaux aux Evêques Thibétains, cette infinité de Bonles Japonois dont les institutions & la regle ressemblent entiérement à celles des Lamas, & ce Dieu Xacane me permettent gueres de douter de cette ancienne invafion des Tartares Mongales dans le Japon (*).

Les Chinois ont encore un autre Dieu Fo qui leur est venu des Indes, & que Mr. d'Anville suppose être le même que celui qu'on adore au Thibet; mais des raisons trop longues à déduire ne me permettent pas d'adopter et sentiment.

Dd 4

^(*) Ce qui ajoute beaucoup de probabilité à ma conjecture sur l'origine du Grand Dari du Japon, c'est que les Chinois le nomment dans leurs Histoires Ho-Fo, ou simplement Fo, nom qu'ils donnent aussi, comme nous avons vu, au Grand Lama du Thibet; parcequ'ils connoissent, sous le nom de Fo, le même Dieu qu'on connoît au Thibet & au Japon sous le nom de La ou de Xaca.

J'ai oublié de vous faire observer que l'autorité que les Dalas Lamas ont exercée depuis filongtemps dans une grande partie de l'Afie, a donné lieu à nos plus anciens voyageurs d'Europe de placer au Nord de l'Inde l'Empire du Prêtre-Jean, qu'on voit marqué dans les Cartes de Mercator de Ruppelmonde. Les Portugais qui chercherent ce Prêtre-Yean en Abysfinie, crurent l'avoir trouvé dans la personne du Chitomé. Tant il est vrai que les fables contiennent toujours un germe de vérité, & les folies une ombre de raison. Pendant que les Européans prenoient le grand Lama, & le grand Chitomé ou le grand Negus de l'Abyffinie, pour des prêtres Catholiques, les Chinois prenoient nos Missionnaires pour des Prêtres Lamas; en les appellant les Bonses de l'Occident, nom qu'ils donnent indistinctement à tous les ecclésiastiques du Thibet. Il est difficile de dire de quel côté étoit la plus grande méprife, puisqu'on ne fauroit disconvenir que la religion Catholique n'ait une conformité extérieure avec le culte Lamique : jamais

I

Malgré ce que je viens de rapporter sur le peu d'autorité qu'ont retenu au Japon les Grands Daris, il paroît cependant que quelques uns de ces Pontises, plus heureux ou plus politiques que d'autres, ont de temps en temps su se saire craindre ou respecter; & l'on voit, dans les Mémoires qui ont servi à l'établissement de la Compagnie Hollandaise, un de ces Grands Prêtres qui envoie à l'Empereur du Japon deux filles qu'il assuroit être pucelles, en lui ordonnant de coucher avec elles, afin de se procurer des héritiers dont le désaut faisoit craindre une guerre civile, & il semble que ce prince eut quelque désérence pour les ordres du Dari; puisqu'il se maria, ce qu'il avoit constamment résusé de faire jusqu'alors; parcequ'il avoit été livre à de certaines débauches qui lui avoient inspiré de l'aver-sion contre le sexe.

l'erreur n'a mieux ressemblé à la vérité, un Dieu qui naît d'une Vierge, & un chef spirituel qui représente Dieu en terre, étant des caracteres essentiels qu'on retrouve également dans la croyance des Tartares, & dans celle des Catholiques; quoiqu'il soit démontré que ces deux religions n'ont rien copié, rien emprunté l'une de l'autre. Ainsi les Chinois sont bien excusables d'avoir pris les soi-disants Jésuites pour des Bonses, & les Révérends Peres Capucins pour des Faquirs.

ité

ps

105

rd

11-

le.

VI-

17-

u-

de

bn

4-

ois

5;

ils

du

la

C

1-

is

té

le i-

l'espere que cet essai historique sur le Pontificat des Dalaï-Lamas vous plaira d'autant plus qu'il est écrit avec impartialité, puisé dans de bonnes sources, & purgé de toutes les fables que l'ignorance des voyageurs a débitées. Vous y observerez que c'est un grand avantage pour une religion quelconque d'avoir des dogmes fixes, & un chef suprême dont l'autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles & téméraires que l'orgueil & la superstition font hazarder aux hommes dans tous les fiècles & dans tous les pays. J'ose dire que si les Papes avoient voulu, ils auroient pu acquérir aflez de pouvoir en Europe pour la délivrer à jamais des guerres & des disputes de religion, & réunir tous les esprits & tous les sentiments : s'ils avoient voulu se contenter de mille Scudi par an, sans jamais desirer un revenu plus considérable; s'ils n'avoient pas exprimé de l'argent de tous les pays d'Obédience pour leurs billets & leurs autres papiers; s'ils n'avoient jamais prêché des Croifades, & érigé des Inquifitions; s'ils n'avoient jamais fait la guerre

pour conquérir sur leurs voisins, comme des Tamerlans & des Gengis-Kans; s'ils n'avoient jamais excommunié ni canonisé personne; s'ils n'avoient jamais délié les sujets de leur serment de fidélité, mis les Rovaumes en interdit, & les princes au ban de l'Eglife: s'ils avoient respecté davantage les philosophes & les Savants: s'ils avoient entierement aboli, ou tout an moins diminué les ordres monastiques; s'ils n'avoient jamais admis des ignorants ou des fanatiques aux dignités épiscopales; s'ils n'avoient pas accordé le carachere du Sacerdoce à des fainéants fans fonction , fans ministere, sans savoir; s'ils ne s'étoient jamais mêlés dans les affaires politiques de l'Europe, ils auroient acquis infiniment plus de puissance qu'ils n'en ont jamais eu quand ils y ont aspiré. Ils auroient donné aux hommes des conseils charitables, des lecons de modération, des exemples de vertu; en ne désirant rien, ils auroient eu le droit de tout dire contre les vices, les passions, & les abus; mais il faut qu'il foit bien difficile de vivre de mille Scudi.

Je conviens qu'on peut faire à la cour de Lassa, la même imputation qu'à la Cour de Rome, sur la multiplication des ordres monastiques, les petits Lamas étant en aussi grand nombre au Thibet, que les moines en Italie & en Espagne. Dans tous les pays où le gouvernement Théocratique s'est établi, on a toujours observé que la classe des prêtres s'est accrue au point d'absorber ou d'appauvrir les autres ordres de l'état, tandis que la raison nous enseigne qu'il est absurde qu'il y ait chez une nation des ministres sans ministere, qu'on paye pour ne rien faire. Il y a dans ministere, qu'on paye pour ne rien faire. Il y a dans

er-

m-

dé-

to-

ſe:

les

20

int

li-

12-

ns

és

nt

nt

n-

ns

i-

re.

1

les Etats Catholiques des curés infiniment plus occupés des foins de leurs paroisses que toute une communauté de Bénédictins; cependant ces Bénédictins. qui ne font absolument rien, ont jusqu'à dix mille fois plus de revenus que tel curé qui travaille fans cesse à secourir les malades, à prêcher, à catéchiser, à inftruire la jeunesse. Je demande s'il est possible d'imaginer un plus grand abus, une injustice plus criante, & un scandale plus notable dans la discipline eccléfiaftique & dans la police civile. On s'apperenit aisément que les chefs des Théocraties ont cru qu'en multipliant les ordres monaftiques, ils armoient une milice capable de défendre leur autorité; mais ils fe sont trompés; puisque c'est par les ordres monastiques que la cour de Rome recevra sans doute le plus dangereux échec qu'elle ait jamais effuyé. Dans le Manifeste publié en 1710 par Tse-Vang-Raptan contre le Dalai-Lama, on trouve ce paffage remarquable. Tu as créé Lamas une foute d'hommes, afin de les soustraire à la jurisdiction de leurs Kans & de leurs princes légitimes : commetu n'as eu aucun droit de leur accorder la prêtrife, ni eux aucun droit de l'accepter, je déclare tous les petits Lamas qui excèdent le nombre prescrie par la loi, rebelles à leurs princes, & en consequence de leur rebellion, je les fais esclaves, & les conduirai enchaînés au pays des Eleuths.

Tse-Vang ne tint que trop bien parole : il fit garotter une infinité de prêtres Lamas qu'il emmena avec lui; & s'il eut été aussi heureux dans sa
seconde expédition que dans sa premiere, il eut exterminé les trois quarts des moines du Thibet; mais

ce Tartare agissoit en brigand & non en réformateur : aussi ne proposé-je pas sa conduité comme un bon exemple.

f

fi

LETTRENIII

à Mr M.

Sur les vicissitudes de notre Globe

Comme on comptoit dejà en 1764 quarante-neuf systèmes dissérents, proposés pour expliquer les désastres & les révolutions physiques que notre singuliere planete a essuyées, il m'a paru qu'il étoit plus difficile de discuter tant d'opinions, que d'en hazarder de nouvelles. J'ose donc, Monsieur, vous communiques quelques observations que j'ai faites en dissérent temps, & qui n'étant si assez développées, ni assez déduites, contiennent plutôt le germe d'une hypothese qu'une hypothese même.

Il est bien surprenant que les trois grands Caps, ou les trois grands promontoires de la terre, celui de Horn, celui de honne Espérance & celui de la Terre de Diemen soient tournés au Sud. Il convient de considerer cette position remarquable dans la carte réduite de Mr Bellin, où elle est plus sensible que dans les Mappemondes ordinaires.

La pointe des trois grands continents dirigée vers le Midi me fait soupçonner que d'immenses volumes d'eaux ont roulé avec violence du Sud au Nord par différentes directions, & qu'ils ont fait des bre-

12-

un

50

1)

:

of a-

re

ile

u-

ier

Its

22

0-

s,

ui

h

nt

te

rs

1-

ches par-tout où les terres molles ou fablonneuses ont cédé au choc de l'Océan ému (*). Les caps les plus fameux, après ceux que je viens de nommer, sont fitués dans le même sens, & regardent plus ou moins obliquement le Pole Auftral : tel est le cap de Komorin en Afie, celui de Malacca dans la Péninsule de ce nom, celui de Ste Marie, dans l'ille de Madagascar, celui d'Oftokoi-nos dans la Péninsule du Kamschatka, celui de Sandeck dans la Nouvelle Zemble. celui d'Arria dans la grande isle de Jeso-Gazima, celui de Farmel dans le Grænland, celui de St. Lucar dans la Californic, & celui de Bahama dans la Floride. Quand on veut voir aussi les objets en grand. on ne doit avoir aucun égard aux petites jettées de terres qui s'avancent plus ou moins dans la mer, & qu'on appelle indistinctement des promontoires & des caps, parce que la langue de la Géographie est, comme celle de beaucoup d'autres sciences, très-pauvre en mots, d'où il arrive que les idées se confondent quand les termes énergiques & propres manquent : cependant il y a une différence bien effentielle entre un cap qui borne un grand continent. une grande péninsule, une grande isle; & un autre cap qui n'est qu'un angle saillant, qu'une finuofité de la côte formée par des causes particulieres.

^(*) On peut dire que les trois grands promontoires de la Méditerranée font aufii tournés vers le Sud; la pointe de la Calabre, la pointe de la Morée. & la pointe de la Crimée. Le plus ou moins de divergence de ces caps vers le Rumb du Sud-Eft & du Sud-Oueft n'est d'aucone importance, puisqu'il est troisors vrai qu'une ligne tirée du centre de ces trois promontoires vient aboutir à l'Equateur.

R

fi

1

P

p

n

fi

C

d

d

g

E

é

đ

la

P

g

d

C

La plus grande brêche que les eaux ayent ouverte dans notre continent, paroît être entre l'Afrique & la Nouvelle Hollande, jusqu'au cap de Komorin qui composé de blocs de rochers inébranlables a vrais semblablement divisé les courants venus du Sud : un de ces torrents, détourné de sa premiere route, semble avoir absorbé tout l'espace occupé aujourd'hui par la Mer Rouge, dont le Golfe Adriatique n'eft. felon moi, qu'une continuation : car je m'imagine que la même puissance qui a poussé les eaux dans les terres à Babel-Mandel, les a fait couler jusqu'aux environs de Venife, en furmontant l'Isthme de Suez, qui à été desféché depuis, soit par la retraite de la Méditerranée, soit par la diminution de la Mer Rouge. En examinant la nature des terres fur l'Isthme de Suez, on s'apperçoit aifément que la Mer va coule dans des temps très-reculés; puifque Necco ou Wechao, qui regnoit en Egypte il y a plus de deut mille deux cents ans, entreprit déjà de percer cette langue de terre qui l'embarraffoit.

Quant au golfe Perfique, il femble avoir été produit par la même irruption, & la tendance de l'océan vers le pole septentrional. Les anciens ont eu raison de supposer que la mer Caspienne étoit une prolongation du Golfe de Perse; ce qui n'a jamais été plus probable que depuis qu'on connoît la figure exacte de la mer Caspienne, par les cartes que le Vice-Amiral Kruys a inférées dans son grand Atlas du cours du Volga. En parcourant l'espace intermédiaire du Golse Persique à la mer Caspienne sur une ligne idéale, traccée entre le 7 sieme & le 7 sieme degré de songitude

erre

8

in.

rar

un

m-

bul ft;

ine les

eur eez,

h

ou-

me

7 2

ut

tte

96

0

an

on

12

8

Ta

al

111

2

depuis le cap Naban jusqu'à Ferrabat, on retrouve des vestiges indubitables d'un ancien lit de la merice sont des campagnes d'un fable mouvant, mêlé de fragments de coquillages, & de débris de corps marins. Au fortir de ces plaines arides, on entre dans le grand desert sablonneux qui est à 40 Farsanges au Nord d' pahan : au sein de cette solitude, on découvre d'énormes monceaux de sel, épars sur une surface de plusieurs lieues en tout sens : les habitants du pays nomment encore aujourd'hui ce canton, quoique fitué fort avant dans le continent, la mer falée, & nos Cartes l'indiquent par le nom de Mare salsum : à la droite de cette campagne de sel regne un long cordon de Dunes, ou de collines fablonneuses, que les vagues ont entaffées, & qui se prolongent par le Sud-Est, jusqu'aux racines du mont Albours, qui a jadis été un volcan redoutable, que la retraite de la mer a éteint. En avançant toujours sous le même Méridien au-delà du Couchestan, le terrain s'incline, & la pente continue insensiblement jusqu'à Ferrabat.

Cette ligne que je viens de décrire comme une ancienne trace, ou un ancien bassin de l'Océan, pénetre le cœur de la Perse, qui est en esset une région séche & stérile, où l'eau manque au point que sans le secours des canaux artificiels, & l'invention des aqueducs, il seroit dissicile aux hommes d'y sub-sister, comme on peut s'en convaincre en lisant Chardin & Tayernier.

On fait que dans plusieurs pays, très-éloignés les uns des autres, on rencontre, en creusant, des forêts entieres, couchées sous terre depuis vingt jusqu'à

foixante pieds de profondeur : fi ces forêts avoientés abattues, comme on le croit, par les grandes révolutions du globe, elles devroient, suivant mon système. ne présenter que des arbres fossiles, dont les racines se roient tournées vers le Sud & les branches vers le Nord; cependant, par ce que j'en ai vu, & parle rapport de toutes les personnes qui ont examiné la position de ces arbres ensevelis dans les tourbieres & les marais de la Frise, de la Hollande, & de la Groningue. il est certain qu'on les trouve couchés avec le pied vers le Nord-Est, & la couronne vers le point opposé: ce qui prouve que la force qui les aprosternés, étoit dirigée d'un de ces Rumbs vers l'autre. & du Nord-Eft au Sud-Oueft. Mais pourquoi veut-on attribuer aux vicissitudes générales de notre planete. ce que des accidents particuliers ont pu produire? C'est l'inondation de la Chersonese Cimbrique, arrivée, felon le calcul de Picard, l'an 340 avant notre ére vulgaire, qui a noyé & enterré les forêts de la Frise, & formé tous ces marais qui sont depuis Schelling jusqu'à Bentheim. Les arbres fossiles qu'on exploite en Angleterre dans la province de Lancastre, ont aussi passé long-temps pour des monuments diluviens; mais par l'examen qu'en ont fait quelques Naturaliftes, on a reconnu que la racine de ces arbres avoit été coupée à coups de hache; ce qui joint aux médailles de Jules-César, qu'on y a trouvées à la profondeur de dix-huit pieds, a suffi pour déterminer à peu près la date de leur dégradation : puisqu'il est très-probable que ce sont les Romains qui ont éclairci ces bois, pour en chaffer les fauvages Bretons,

1

13

8

I

qui s'y cachoient, lorsqu'ils avoient été battus dans les plaines. Tant il est vrai que toute l'Europe, si l'on en excepte la seule Italie, n'étoit encore qu'une immense sorêt, il y a dix-huit-cents ans.

ntéré

olu-

ème,

s fe-

rs le

rap-

oofi-

k les

gue,

pied

Op-

nes.

du

t-on

ete.

ire?

rri-

otre

e la

hel-

er-

re,

ilu-

Va-

res

ux

la

ni-

u'il

ont

ns,

J'ai observé avec étonnement qu'il y a plus de terres à sec en-deçà de l'Equateur qu'au-delà, où il y a plus de mer. Le continent des Terres Australes ne sauroit avoir l'étendue qu'on lui attribue; car les navigateurs ont sait la reconnoissance de l'Océan du Sud, jusqu'au 5 sieme degré de latitude dans notre hémisphere, & jusqu'au 60ieme dans l'hémisphere opposé, sans toucher à aucune côte continue & sort allongée, sans découvrir aucun indice de quelque grande terre. Ensin, qu'on calcule comme on voudra; on sera toujours contraint d'avouer qu'il y a une plus grande portion de Continent située dans la latitude septentrionale que dans la latitude australe, où les eaux l'ont entamé.

C'est fort mal à propos qu'on a soutenu que cette répartition inégale ne sauroit exister, sous prétexte que le globe perdroit son équilibre, saute d'un contrepoids suffisant au pole méridional. Il est vrai qu'un pied cube d'eau salée ne pese pas autant qu'un pied cube de terre; mais on auroit dû réstéchir qu'il peut y avoir sous l'Océan des lits & des couches de matieres dont la pesanteur spécifique varie à l'insini, & que le peu de prosondeur d'une mer versée sur une grande surface contrebalance les endroits où il y a moins de mer, mais où elle est plus prosonde.

J'observe avec la même surprise que presque tout l'espace du globe, placé directement sous la Ligne Tome II. Ée

Equinoctiale, est aujourd'hui submergé par l'Ocean ce qui est bien difficile à combiner avec ce qu'on a dit de cette élévation circulaire que la terre doit avoir fous l'Equateur : si cette élévation étoit aussi confidérable qu'on l'a supposée, il est manifeste que les eaux, tendant à l'équilibre, iroient s'accumuler à la hauteur de cinq lieues sous les poles ; de sorte qu'il ne resteroit entre les Tropiques qu'une large bande de terre aride. Or, comme on voit exactement le contraire par l'inspection des Cartes, il faut convenir on que toutes les loix de l'Hydrostatique sont fausses & illusoires, ou qu'il est impossible que la longueur de l'axe terrestre soit à la longueur de l'Equateur terreftre, comme 174 font à 175. Mr. de Buffon n'est pas le feul qui ait accusé cette mesure d'inexactitude (*): d'autres Physiciens & d'autres Astronomes ont également senti les inconvénients qui résultent de cette erreur évidente de Cosmographie.

Il est démontré qu'on ressent un degré de froid beaucoup plus rigoureux en avançant vers le pole du Midi, qu'en approchant de celui du Nord; tandis que le Soleil parcourt, à une seconde près, autant de degrés dans une latitude que dans l'autre, & envoie une égale quantité de rayons à nos Antœciens qu'à

^(*) Mr. de Buffon prétend que la longueur de l'Equateur terrettre est à la longueur de l'axe, comme 230 sont à 220 : quoique ce calcul semble approcher beaucoup plus de la vérité, & moins contredire les phénomenes, on ne peut cependant le regarder que comme une supposition gratuite. Il suffit de savoir que le globe n'est pas si applati aux poles qu'on l'a cru: on ne parviendra peut être jamais à connoître la véritable longueur de l'axe & la véritable longueur de l'Equateur terrettre.

céant

on a

avoir onfi-

le les

th

ilne

le de con-

T OD

es &

ir de

erre-

n'eft

litu-

mes

tent

roid

do

ndis

t de

oie

n'à

ua-

nt à

lns ne

on

ati ais

ble

nous. Cependant il s'en faut de beaucoup que la chaleur soit la même, aux mêmes saisons, à des hauteurs correspondantes, sous le même Méridien. l'ai souvent réfléchi sur ce phénomene, & il ne s'est pas présenté à mon esprit une explication plus satisfaisante que celleque je viens de donner : je veux dire que j'attribue cette différence de température à la plus grande quantité de terres habitables qui gifent dans notre latitude qu'au-delà de l'Equateur; ce qui suffit pour produire l'effet qui nous étonne. la surface de l'eau refroidiffant infiniment plus l'atmosphere que la surface du continent : on s'en apperçoit même sur les lacs & les grands fleuves, fans le fecours du thermomètre.

L'augmentation du froid vers le pole du Sud ajoute un nouveau degré de probabilité à mon opinion fur le peu d'étendue des Terres Auftrales : fi elles avoient tant de profondeur & de circonférence qu'on le foupconne, on n'éprouveroit pas tant de froid en allant au Midi. Dans la latitude Septentrionale les glaces font fondues tout au moins vers le commencement de Mai : les vaisseaux s'élevent alors jusqu'au rojeme & quelquefois jusqu'au 80jeme degré: mais les navigateurs qui ont voulu avancer au Sud, ont toujours été offusqués par la brume, & barrés par les glaces, soit en été soit en hiver, sous le 60ieme parallele.

Ainsi on a été à cinq-cents lieues ou à vingt degrés, plus avant au Nord qu'on n'a jamais pu aller au Sud : ce qui est sans doute très-surprenant. En vain Mr. de Buffon veut-il nous persuader que les

11

b

1

ri

t

ł

T

C

d

t

P

4

glaces de la mer du Sud font formées par les gros fleuves qui descendent des Terres Auftrales : cela ne résout point la difficulté; puisqu'il ne s'agit pas desa. voir où & comment les glaces se forment; mais ils'a. git de dire pourquoi elles se fondent en été au 80ieme degré dans notre latitude , pendant qu'elles ne se fondentijamais, en aucune faison, au 60ieme degré dansli latitude opposée. Convenons donc que le froid n'y eft; en tout temps, si violent que parce que l'immense surface de la mer y empêche l'atmosphere de s'échauffer affez pour faire entrer en fluidité les montagnes de glaces qui flottent sous le parallele où tous les Argonautes ont été arrêtés. Mr. le Président de Brosfes, dans fon Histoire des navigations aux Terres Auférales, prétend que ce phénomene est causé par le changement de l'Ecliptique; mais j'avoue fincérement que je ne comprends rien à cette explication. D'ailleurs, comme il n'est pas prouvé que l'Ecliptique soit swette à une variation quelconque, il me paroît que Mr. de Préfident auroit du commencer par démontrer la cause avant que d'en déduire l'effet.

Nord, une autre puissance de réaction a dû & doit encore les ramener vers le point d'où elles sont parties. Les observations des Naturalistes de la Suede ne nous permettent pas de douter de la retraite de la mer du Nord, qui baisse à peu près de quatre pieds, six pouces; en un siècle: il est bien vrai que le Clergé de la Suede, blessé apparemment par cette découverte, présenta, en 1747, aux Etats du Royaume un libelle dans lequel il accusa d'hérèsse tous les savants qui ont parlé

TOR

ne

12.

2

me

on-

sla

n'y

en-

6

ta-

les

of-

lu-

le

ent

nil-

oit

ue

rer

10

au

oit

es.

us

du

u-

la é-

ns lé

ou écrit en faveur du système de la diminution de la mer, parce que ce système, dit-on, netend qu'à affoiblir la foi aveugle qu'on doit aux anciens livres Juifs. Le célebre Mr. Olof Dalin opposa des faits, des expériences, des démonstrations, à ces scandaleuses imputations du Clergé, auquel les Etats imposerent silence sous peine de châtiment; mais un évêque de la Finlande, nommé Maître Jean Brouallius, ou Brouillonius, a ofé, malgré cette fage défense de la Diete générale, publier une differtation dans laquelle il tâche de prouver que quinze phyficiens qui ont observé le reculement de la mer, ont été quinze aveugles, parce qu'ils n'avoient pas des évêchés. J'ai lu en entier cette differtation de Maître Brouallius, qui relégué dans son petit Diocèse d'Abo, ne paroît pas avoir été tropinstruit de l'état de la question agitée à Upsal & à Stockholm: il s'amufe à prouver qu'aucune goutte d'eau ne fauroit être anéantie, & si cela est, dit-il , pourquoi les damnables sectateurs de feu Mr. Maillet veulent-ils que la mer du Nord foit plus baffe aujourd'hui qu'au temps de Ticho Brahé? Mais M. M. Dalin & Swedenbourg n'ont jamais avancé qu'une goutte d'eau pouvoit être anéantie: ils ont seulement conclu que la mer, en se retirant du Nord, se rapprochoit du Suden no , sal a troi alignet en escrepcit

J'ignore aussi prosondément la cause de la première progression de l'Océan vers le Cercle Boréal, que la cause contraire de sa manche rétrograde vers le point opposé; mais s'il y avoit quelque justesse dans mes observations, il faudroit conclure qu'il existe dans la Nature un mouvement périodique, inconnu

'n

fe

E

P

CE

P

se.

à

Ci

b

lié

CC

q

m

M

je

ah

p2

de

91

8

da

qt

pa

di

pa ni m

jusqu'à présent, qui fait rouler alternativement le eaux de la mer d'un pole à l'autre; de sorte que les déluges ne sont pas des événements brusques, mais des essets nécessaires de la constitution de notre monde: & c'étoit le sentiment des anciens philosophes de l'Egypte, qui ont sans doute été les dépositaires d'un grand nombre de mémoires & de monuments historiques sur les destins de notre planete. Ces Philosophes Egyptiens dirent au Grec Solon: ccrtis temporum curriculis illuvies immissa cœlitus omnia populatur multaque & varia hominum sucre exitia; ideo qui succedum & litteris & Musis orbati sunt (*). D'où on peut inférer qu'ils regardoient les déluges comme des événements périodiques, & les siècles d'ignorance, & la mine des arts, comme des suites nécessaires des déluges.

Si les expériences faites sur les côtes du Danemarck & de la Suede, nous démontrent que les eaux retournent aujourd'hui du Septentrion au Midi, ne nous étonnons pas de trouver moins de terres à ser au-delà de l'Equateur qu'en-decà.

Si la diminution de la mer est aussi sensible qu'on l'assure, dans les régions boréales, on devroit s'appercevoir, dira-t-on, de quelque chose de semblable dans notre petite Méditerranée. Quoique cette conséquence ne soit pas sort juste, on ne manque pas d'autorités pour prouver que la Méditerranée baisse en esset d'un siècle à l'autre; & je ne connois que Manssredi qui ait voulu porter quelque atteinte à cette hypothèse. Il convient qu'en confrontant les mesures

dans in Mattere un mout estent, demit in orpital in entit

le

les

nais

OIL

sde

'n

ori-

olo-

um

nul-

unt

in-

ne-

rui-

ges.

ne-

aux ne

fec

100

per-

able

onpas

uffe

que

ette

ures

31

160

modernes avec les anciennes, on s'appercoit que le fond de la Méditerranée a beaucoup hauffé; d'où il conclut que le niveau de l'eau a dû fui vre la même proportion, & hauffer d'autant que le fond s'eft accru : ce qui est un Sophisme, ou un raisonnement captieux : puique la Méditerranée n'a pu s'élever au-dessus de ses anciennes bornes par l'accroiffement du fond : car à mesure de son élévation, il se seroit écoulé un égal volume d'eau par le détroit de Gibraltar, ou bien les côtes anciennement à sec, lorsqu'elles étoient de niveau avec la mer. se seroient novées en devenant plus baffes que la fuperficie de la mer. Or on voit en Italie une infinité d'endroits que la mer a abandonnés. comme le port de Ravenne; & on n'en sauroit indiquer un seul où la Méditerranée ait enfoncé ou surmonté la côte, ce qui seroit infailliblement arrivé fi Manfredi avoit raisonné juste. Il ne faut pas m'obiesterl'état des Marais Pontins qui n'ont jamais tant abondé en eaux que de nos jours, ces Marais n'étant pas formés, comme on le croit, par les débordements de la Méditerranée, mais par les torrents & les pluies qui descendent de l'Apennin, & qui manquant d'iffue & de canaux d'écoulement, s'entaffent de plus en plus dans les bas-fonds. colervation avi

que le fond du bassin de la Méditerranée ait haussé par le sable & le limon charié par les sleuves. Il saudroit pour cela que toute l'Egypte eût été excavée par le Nil, l'Italie par le Po, l'Allemagne par le Danube : cependant ces sleuves n'ont pas creusé visiblement leurs lits depuis plus de mille ans.

La vase que les eaux fluviatiles voiturent, n'eft pas fi confidérable qu'il le paroît, & il y a en cela une illusion optique, très-réelle. Les eaux d'une riviere quelconque, les plus troubles au jugement des yeux, ne contiennent qu'environ foixante grains de terre sur cent-vingt livres d'eau. En faisant déposer de l'eau du Nil dans un tube de verre, on a vu que le sédiment n'étoit pas d'un huitieme de ligne sur un volume d'eau qui sembloit avoir cinquante fois plus de limon qu'on n'en a obtenu par la précipitation,

Les tremblements de terre ont du auffi ravager quelquefois notre globe; mais je doute qu'ils ayent jamais été aussi destructifs que les inondations. Je m'étonne même qu'aucune histoire, aucune traditionne fasse mention de quelque bouleversement mémorable, occasionné par les secousses de la terre, entre le szieme & le 6 rieme degrés de latitude septentrionale, dans le cœur du continent: je ne crois pas qu'aucune ville d'Allemagne ait jamais été renversée comme Lisbonne, on n'en a pas même d'exemple dans le Nord de la France. Ce n'est que quand on avance vers le pole ou vers la ligne au delà des points marqués, que les tremblements deviennent à la fois fréquents & terribles.

Une autre observation qui n'est pas moins intéressante, c'est que la plupart des volcans de notre hémisphete sont situés dans des isles, ou fort près de la mer, le Hecla dans l'Islande, l'Etna dans la Sicile, le Vésure sur le bord de la Méditerranée : on peut -compter au nombre des petits, volcans les Ifles Liparines, qui fument très-souvent, quoiqu'elles ne renferment pas, comme on l'a soupconné, un triyau de com-

CO

gr

de

da

br

de

les

12

rat

du

na

tot

me

lie

Le

de

alh

not

can

tou

dit:

don

Con

les 1

gré

Pyr

être

Il c

ft

2

ŀ

eş le

er

ue

n

us

Têt

12-

26-

ne

ole.

me

sle

Al-

on

an-

ou

m-

es.

nté-

hé-

e la

ile,

peut

iva-

ifer-

a de

om-

communication entre le Vésuve & l'Etna. Entre les grands Volcaps, on compte le Paranucan dans l'isle de Java, le Conapy dans l'isle de Banda, le Balaluan dans l'isle de Sumatra : l'isle de Ternate a un mont brilant dont les éruptions ne le cedent pas à celles de l'Etna. On connoit les volcans des isles de Firando. de Chiangen, & de Ximo. Enfin de toutes les isles & les îlots qui composent l'Empire du Japon, il n'y en aaucune qui n'ait un volcan plus ou moins confidérable, ainfi que les isles Manilles, les Acores, les isles du Cap verd, & furtout celle del Fuego. Aux isles Canaries est le Pic de Ténériffe, qui vomit encore des tourbillons de feu, & c'est le feu qui a élevé cette immense pyramide de débris de rochers calcinés, irrégulierement entassés, & couverts de cendres & de laves. Les isles des Papous, celles de Ste Hélene, de Socra, de Milo, de Mayn, ont auffileurs foyers plus ou moins allumés.

Il est impossible d'indiquer sur toute la surface de notre continent la vingtieme partie d'autant de volcans que je viens d'en trouver sur des isles; & sur tout depuis que la plupart des monts ardents qu'on ditavoir existé en Asie, se sont éteints; ainsi que ceux dont on voit les ruines sur les côtes d'Angola & de Congo.

Cette finguliere position des volcans dans les isles me fait soupçonner que l'eau de la mer est un ingrédient nécessaire pour produire l'instammation des Pyrites sulphureuses & ferrugineuses, qui semblent être le principal aliment de tous les volcans connus. Il conste par les expériences faites sur ces espèces de Tome II.

Pyrites, qu'elles ne s'enflamment jamais que par le contact de l'eau, ou de l'humidité de l'atmosphere; ce qu'on doit attribuer à la propriété qu'a le fer de décomposer le soufre au moyen de l'eau. Par les dépôts de laves découverts dans les Pyrénées, dans les Alpes, dans les montagnes de l'Auvergne, de la Provence, & dans plufieurs vallées de l'Apennin, on a conclu que tous ces endroits ont eu anciennement des volcans, les laves étant des substances dont on ne peut rapporter l'origine qu'aux monts brulants. Mais pourquoi ces foyers, placés aujourd'hui dans la terre-ferme, se sont-ils éteints, tandis que les volcans desisses ont continué à brûler ? La cause en est bien claire selon moi : c'est que la mer s'étant retirée de leur voisnage, le feu a cessé, dès que la décomposition des Pyrites n'a plus eu lieu dans les entrailles de la terre, faute d'une quantité suffisante d'eau. On voit par la description que Mr de Tournefort nous a laissée du Mont Ararat, qu'il a jadis eu plusieurs bouches qui ont versé des cataractes de feu; ce qui me porte à croire que dans des temps très-reculés la merabaigné les racines de cette montagne, qui est de nos jours à une grande distance de la côte: aussi ne jette-t-elle plus ni flammes ni fumée.

n

ta

q

21

V

ve

ď.

mi

pa

ce

im

gra

per

aut

ne

Attribuer l'extinction des volcans de la terre-ferme à la disette totale des matieres phlogistiques souterraines, c'est proposer une erreur maniseste; puisqu'il n'y a aucune raison de soutenir que ces matieres auroient été plutôt consumées dans le continent que dans les isles, ou au bord de l'Océan. Le Vésuve qui brûle de nos jours, a brulé depuis plus de trois-

mille ans, comme je tâcherai de vous le démontrer par des arguments qui vous satisferont peut être.

le

ce

m-

de

PA;

ce.

clu

ol-

eut

ourfer-

ifles

feoifi-

des

rre,

ir la e du

qui

rte à

igné

irs à

-elle

-fer-

foupuif

atie-

inent

fuve

rois

En poussant les fouilles d'Herculanum aussi avant qu'il a été possible, on est enfin parvenu jusqu'au pavé des rues, & aux fondements des maisons de cette ville ensevelie : on a détaché de ce pavé & de ces fondements plusieurs pierres, qu'on a tirées au jour, afin d'examiner à quelle classe de la Lithologie on devoit les rapporter; & par les esfais qu'on en a faits, on a appercu que c'étoient des laves taillées en carreaux. Ainfi on trouvoit déja des matieres vitrifiées par les feux d'un volcan, dans le temps que les Ausoniens ou les Auronces batirent Herculanum, qui est une des plus anciennes villes de l'Italie, puisqu'elle tomba sous le pouvoir des premieres colonies Grecques ou Phéniciennes qui pénétrerent en Europe par la Mediterranée: on ne sauroit fixer l'époque de sa fondation plus tard qu'à l'an 1330 avant notre ére vulgaire; de sorte qu'il s'est écoulé trois-mille-quatre-vingt-dix-huit ans depuis cet événement jusqu'à nous; & comme le Vesuve fournissoit déjà alors deslaves, c'est une preuve qu'il s'étoit allumé longtemps avant la fondation d'Herculanum où on a employé ces scories pour affermir les principaux édifices. L'Etna, déjà fi fameux. parses embrasements, plusieurs âges avant la naissance d'Homere & de Hésiode, doit avoir brulé de temps immémorial. Si les matieres combustibles de ces deux grandes fournaises du Globe n'ont pu être épuisées pendant un si prodigieux laps de siècles; on n'est pas autorisé à supposer que les volcans de notre continent ne se soient éteints que faute de nourriture.

Ff 2

Le Vésuve peut contenir dans sa convexité solide. depuis sa base jusqu'à son entonnoir, 1510460870 pieds cubes de terres & d'autres substances quelconques : cependant si l'on calcule ce qu'il a jetté de cendres, de sables, de laves, de pierre-ponces, de Pyrites, de pierres phosphoriques, de Pozzolane, de scories, de mâchefers, de bitume, de sel ammoniac. d'alun, de soufre, & de métaux fondus, on verra que la masse & le volume en sont plus considérables que le corps total de la montagne, dont le creuset répandit, en 1737, un si énorme torrent de matieres liqué. fiées que Francesco Serrao les évalua à 319658161 pieds cubiques : il a fallu tout au moins un écoulement femblable pour engloutir Herculanum & Pompeïa. Pendant le célèbre incendie de l'Etna en 1683, ilen fortit deux fleuves de laves qui avoient trente palmes de profondeur, & qui se déborderent à onze lieues de loin, quisque suum populatus iter. D'où on peut aisément conjecturer quelle doit être la capacité du réseryoir ou plutôt de l'abyme d'où ces matieres calcinées & vitrifiées sont extraites par la force combinée du feu & de l'eau.

Ce qu'on a écrit jusqu'à présent sur la formation des montagnes, est sujet à tant de difficultés qu'il est impossible, quelque facile qu'on soit, de se contenter des systèmes proposés à ce sujet, & qui ont absolument perdu leur crédit, depuis qu'on sait que les plus hautes pointes montagneuses ne sont, dans aucun endroit de la terre, couvertes de dépouilles marines, de coquillages, de Dendrites, & d'autres pétrifications, quelque nom qu'on puisse leur donner: la mer n'a

e,

n-

n-

y-

de

ic,

ue

ue

n-

é-61

le-

m-

en

les

ſé-

er-

ées

du

on

eft

ter

lu-

lus

en-

de

ns,

n'a

donc pas furmonté ces hauteurs, comme tant de Naturalistes l'ont dit pour donner quelque consistance aux idées vagues sur lesquelles roulent leurs hypotheses. Je ne saurois me résoudre à croire que c'est l'Océan qui a formé les rochers dans lesquels on voit souvent des lits d'une seule espèce de pierre, prolongés pendant plus de trois lieues. Comment les eaux auroient-elles pu raffembler tant de substances similaires dans un endroit pour les déposer en un autre, & prévenir tout mélange de matieres hétérogenes au moment de la cohésion des corpuscules lapidifiques? Ou'on discerne des détriments de coquillages dans les marbres, cela n'est pas étonnant; puisque tous les marbres ne sont que des coagulations; mais on n'a jamais vu. & on ne verra jamais aucune coquille, ni aucun corps marin, dans la pierre de roche; ce qui prouve indubitablement que cette forte de pierre, dont on trouve des montagnes entieres, n'a point été décomposée & recomposée par les vagues de la mer : c'est une substance homogene, primitive, & aussi ancienne que le monde. J'aimerois autant qu'on écrivît un Traité sur la formation des étoiles que sur la formation des rochers, qui ont été élevés par les mains puifsantes de la Nature créatrice, à laquelle nous devons la petite planete sur laquelle les philosophes raisonnent. Il paroit qu'en raisonnant sur les montagnes, on n'a pas fait une distinction fort nécessaire; on a confondu avec ce qu'on nomme en général des montagnes, les grandes élévations con vexes, telle que celle de la Tartarie Orientale, qu'on peut regarder comme la bosse sa plus énorme du Globe. Pour s'affurer de la réalité Ff 3

de cette élévation, il n'y a qu'à observer que des sleuves considérables & de grandes rivieres descendent de cette pente selon différentes directions opposées entr'elles; ce qui démontre à la fois que le terrain y est convexe & extrêmement exhaussé, sans qu'on y découvre une seule montagne comparable à celles de la Suisse.

Les principaux fleuves qui découlent de cette hauteur vers les points cardinaux du monde, font l'Oby, qui se décharge au Nord dans le golfe d'Obskaia-Guba; le Geniska ou le Genissea, qui se perd dans la mer glaciale, vis-à-vis de la pointe de la Nouvelle-Zemble; le Chatanga, le Lena, le Jana, & le Kowinna, qui se jettent tous quatre dans la même mer; l'Uda, & l' Amour, ou le Sagalien Ulla, qui vont porter versle Nord-Est leurs eaux dans la mer du Kamschatka; le Hoang, ou le fleuve safrané, qui, né à Kokonor au pays des Eleuths, perce la grande muraille, & va, après un cours de huit-cents Lis Chinois, se déboucher à l'Est dans le golfe de Nankin. Je pourrois compter encore le Gange & l'Indus, qui coulent directement vers le Sud; mais comme on pourroit m'objecter qu'ils ne viennent pas de la Tartarie proprement dite, je ne les comprends pas dans mon énumération; mais j'y mets le Jalk & leJemba, qui serpentent vers l'Occident: & se déchargent dans la Caspienne. Il n'y 2 aucun de ces fleuves, tous plus grands que la Seine, qui n'ait sa source dans la Tartarie : il n'y en a aucun qui ne parte de cette hauteur dont je viens de vous parler, & qui doit être bien plus considérable que ne le disent les Jésuites, qui prétendent l'avoir mesurée;

mais cette entreprise eût exigé plus de connoissances géométriques, pour la pratique des nivellements, que n'en possédoient Gerbillon, Verbist, & leurssemblables.

eu-

de

en-

eft

dé-

ela

ette

ont

bs-

ans

lle-

a,

la,

sle

· le

ys

un

Eft

ore le

ne

ne

y

ci.

e,

ın

us

ne

e;

La Suisse est en petit pour l'Europe ce qu'est la Tartarie en grand pour l'Asie; avec cette dissérence que la Suisse a des montagnes perpendiculaires, infiniment plus élevées que le mont Sabatzi-Nos dans la partie de la Tartarie que les Modernes nomment la Sibérie Yakutienne. Si la diminution des montagnes fort escarpées est aussi effective qu'on veut nous le persuader, la Suisse deviendra, au bout de plusieurs millions de siècles, une élévation convexe, de pyramidale qu'elle est de nos jours. Les pluies, les neiges fondues, les sources, les torrents qui descendent des pointes montagneuses, doivent détacher & entraîner dans la plaine, par le seul effort de leur poids & de leur chute, une certaine quantité de terres, de pierres, & de fables : les angles & les côtés les plus expofés à l'action & au choc de l'air doivent se fêler & se décomposer : les vents doivent en balayer les fragments les plus menus : les piliers, qui supportent des masses de rochers isolés, doivent s'affaisser à la longue, & occasionner des éboulements effroyables, tel que celui qui écrafa la ville de Pleurs. Tout cela est vrai; mais le temps requis pour tronquer le fommet d'une montagne & l'aplatir pourroit bien aussi user notre Planete, & amener enfin la Nature au dernier degré de décrépitude. Il suffit de commencer à être pour se voir condamné à finir; notre existence même ne durera pas cinq cents ans fil'on en croit Newton, qui a calculé que la plus forte des 39 Cometes connues Ff 4

jusqu'à présent viendra, en l'an 2255, heurter si violemment notre Soleil qu'il n'y a plus aucune espérance qu'il soit encore en état d'éclairer les habitants de notre monde, après cet accident. Il saut que ce soit un grand plaisir de prédire des malheurs, puisque le plus sage des philosophes n'a pu résister au penchant de prophétiser, & d'annoncer l'instant de la combustion de l'univers, dont il avoit apparemment puisé le goût dans l'Apocalypse, lorsqu'illa commenta. Tant il est dangereux de lire des livres qu'on ne comprend pas, & plus dangereux encore de les commenter.

Comme c'est sur les plus grandes élévations convexes de notre continent qu'on doit chercher les plus anciens peuples, il n'y a aucun doute que les Tartares ne l'emportent, à cet égard, sur tous les autres : aussi les Historiens Grecs & Romains, quelque entêtés qu'ils ayent été de leur antiquité, ont-ils reconnu de bonne foi que les Scythes étoient les aînés de tous les hommes. Le passage le plus intéressant des écrits de l'abréviateur Justin est, à mon avis, le chapitre premier du fecond livre, où il rend compte de la contestation élevée entre quelques Egyptiens & quelques Scythes sur l'ancienneté de leurs nations : ces Scythes dirent aux habitants de l'Egypte, Scythiam adeo editiorem omnibus terris effe, ut cuncta flumina ihi nata in Mootim, tum deinde in Ponticum & Ægyptium mare decurrant. His igitur argumentis superatis Ægyptiis, antiquiores semper Scytha visi.

Rien de plus surprenant que de voir vérissé, par les connoissances Géographiques qu'on a aujourd'hui de la Tartarie, ce discours que Trogue Pompée, qui

vivoit sous Auguste, avoit puisé dans des Historiens bien antérieurs au siecle d'Auguste. Les Chinois conviennent qu'ils descendent des Tartares, qui ne descendent de personne, & qui méritent, par conséquent, le titre d'Aborigenes, que tant de nations qui ne le méritoient pas, ont usurpé tant de sois.

10-

an-

de

le

ant

bu-

iifé

ant

end

on-

ta-

es :

de

les l'a-

ier

ta-

ues

cy-

deo

yp-

ttis

par

hui

qui

J'ai dejà fait observer, dans mes Recherches philosophiques sur les Américains, que les montagnes,
quelque hautes qu'elles soient, n'ont pu, pendant
les grandes inondations, servir de retraite aux hommes
échappés au nausrage de leur patrie, parce que les
sommets de ces montagnes, d'autant plus stériles,
d'autant plus arides qu'elles sont plus élevées, ne sauroient produire assez de plantes alimentaires pour sustenter les familles résugiées avec leurs troupeaux :
dix personnes ne vivroient pas dix jours sur la pointe
du mont Jura, où le froid & la faim les assailliroient
tour-à-tour. C'est sur des convexités semblables à
celle de la Tartarie que les débris de l'espece humaine ont dû trouver des asyles contre la crise des
éléments & la fureur des eaux débordées.

Si les Tartares n'avoient pas tant de fois détruit, pendant leurs guerres, les bibliotheques formées par les favants du Thibet; si un malheureux Empereur de la Chine n'avoit ordonné à ses sujets, sous peine de vie, de bruler tous les livres & tous les manuscrits (*), on auroit sans doute pu recueillir, dans la haute

^(*) La destruction générale des livres Chinois par un barbare dont le nom ne mérite pas d'être prononcé, l'incendie de la Bibliotheque d'Alexandrie sous Jule-Cesar, l'incendie de cette même Bibliotheque, rétablie en partie,

Asie, beaucoup de faits très-propres à éclaircir l'hiftoire de notre globe; qui nous paroît si moderne,
quand on consulte les monuments des hommes; & qui
est si ancien, quand on consulte la Nature. Un Naturaliste dont les idées & les destins ont été également bizarres, s'étoit flatté, il y a quelques années,
d'avoir découvert un moyen pour connoître l'âge des
pétrissications, d'où on a voulu ensuite déduire une
Théorie pour connoître l'âge du monde; mais c'est
se faire illusion que de croire qu'une méthode désectueuse puisse jamais conduire à des résultats exacts.

L'Empereur défunt ayant demandé au Grand-Seigneur la permission de faire arracher quelques pieux sur lesquels a été sondé le pont que Trajan sit jetter sur le Danube dans la Servie, on examina attentivement ces poutres, & l'on vit que la pétrissication n'y étoit avancée que de trois quarts de pouce, en quinze-cents & quelques années; d'où on conclut qu'une piece de bois d'égale épaisseur, & haute de quarante pieds, se pétrisseroit d'un pouce en vingt siecles, & employeroit, pour arriver à satransmutation totale, neuf-cents-soixante-mille ans. Or comme

fous le Calife Omar, la destruction des anciens Auteurs Grecs & Romains sous le Pape Grégoire, sont, à mon avis, les plus tristes événements de l'Histoire du genre humain, parcequ'ils nous ont privés d'une infinité de connoissances que les hommes ne pourront jamais recouvrer : les archives du monde y ont péri. Cependant nos Chronologistes modernes fixent hardiment l'époque de l'origine de toutes les nations : à voir la hardiesse avec laquelle ils proposent leurs vains calculs, on croiroit qu'ils ont lu & relu tous les livres & tous les manuscripts détruits à la Chine, au Thibet, en Egypte, & à Rome; mais ils en ignorent jusqu'aux titres.

i

ft

1

1

e

t

on déterre des arbres pétrifiés dont le tronc a plus de quarante pieds de hauteur, qu'on juge, dit-on, du temps où ces arbres doivent avoir été abattus, ou enfouis. Ce raisonnement seroit admirable, s'il ne renfermoit un défaut qui l'affoiblit au point qu'il ne fignifie plus rien : le paralogifme confifte dans la fupposition qu'il n'y a pas des eaux, des terres, & des substances où la pétrification s'exécute beaucoup plus promptement que dans cette partie du Danube où étoit situé le pont de Trajan. Il y a sans doute des endroits où les sucs lapidifiques abondent davantage, & où les corps du regne animal & végétal font plutôt transmués par l'imprégnation de ces sucs. Comme il est impossible de déterminer la durée moyenne du temps qu'un corps quelconque emploie pour se pétrifier, à cause des différences presqu'infinies des circonstances, des terrains, des qualités de l'eau & de l'air, & des positions mêmes de ce corps, on conçoit bien que cette méthode, ne pouvant jamais être perfectionnée, ni même améliorée, ne fauroit servir à résoudre le problème auquel on l'a voulu appliquer. Ainfi le degré de pétrification des poutres tirées du Danube ne nous instruit pas mieux que les coquillages qu'on voit dans plusieurs pierres au haut des pyramides de l'Egypte,

En finissant cette lettre, je tâcherai, Monsieur, de répondre à quelques objections qu'on m'a faites sur l'endroit de mon ouvrage où je dis qu'on n'a jamais découvert nulle part des monuments de l'industrie humaine, antérieurs au déluge. On a cru que j'aurois dû en excepter les haches de pierre qu'on déterre en Suede, & en Allemagne, à de très-grandes prosondeurs,

& qui doivent être extrêmement anciennes, ayant été employées avant l'invention du fer & du cuivre. J'avoue que ces monuments peuvent être anté-diluviens: mais ils peuvent être aussi bien postérieurs à cet évenement, car les Sauvages du nouveau Monde s'en servent encore aujourd'hui: quand on trouvera donc, dans mille ans, de semblables instruments dans le Canada, ou dans les bois de la Guiane, on se trompera si l'on les prend pour des antiquités antérieures au déluge.

J'ai vu trois especes de haches de pierre, découvertes en Allemagne; & par la comparaison que j'en ai faite avec celles qu'on nous envoie de l'Amérique, je n'y ai pu discerner la moindre dissérence, ni quant à la forme ni quant à la matiere; hormis qu'il y a de ces instruments venus du nouveau Monde, qui sont faits de pure Agate, & que je n'en ai pas encore rencontré de cette sorte de pierre parmi ceux qu'on déterre en Europe. Ces haches sont quelquesois ensoures, comme on l'a dit, à de très-grandes prosondeurs; mais on en trouve aussi dans les tombeaux Celtiques (*), & à la superficie du sol: il y a quelques années que le hazard me sit découvrir, dans un terrain marécageux où je m'occupois à herboriser, une hache & un marteau de pierre, qui n'étoient pas à un demi pied en terre,

Les Pyrites, les Céraunias, & des pierres d'une substance très-dure, tantôt argileuse & tantôt silicée, ont été le plus communément employées par les Sauvages des deux continents, avant l'invention du cuivre

^(*) Si on trouve des haches de pierre dans les tombeaux des anciens Celtes & des anciens Germains, on conçoit que ces monuments ne fauroient être réputés pour anté-diluviens.

& du fer, pour en fabriquer des pointes de flêches, des couteaux, des coins, des haches, & des marteaux. Rien n'est plus ridicule que d'entendre dire à de prétendus physiciens que tous ces instruments ne sont que des pierres naturellement figurées, qui n'ont jamais été destinées aux usages qu'on leur attribue; mais il ne faut qu'être légérement versé dans la connoissance des fossiles & des minéraux, pour distinguer, au premier coup d'œil, les pierres formées par les jeux de la Nature d'avec celles que les mains des hommes ont taillées. Ces physiciens mériteroient bien qu'on les envoyât chez les Sauvages de l'Amérique, qui leur enseigneroient comment on aiguise & emmanche une pyrite pour en faire une hache, quand on a le double malheur d'abonder en or, & de manquer de fer.

Telles sont, Monsieur, les observations que je prends la liberté de vous communiquer: j'aurois pu y joindre de longues remarques sur le sentiment de ceux qui prétendent que l'Amérique a jadis été réunie à l'Afrique; mais je n'ai pas voulu abuser de votre temps & de votre patience. La différence trèsmarquée entre les animaux des deux continents, & sur-tout entre ceux qui habitent les Tropiques, démontre affez le peu de probabilité de cette hypothese, dont une plus ample discussion eût trop retardé le plaisir que j'ai de vous assurer de la gratitude & du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR.

Votre très-humble & trèsobéissant Serviteur ****

Ce 3 de Nov. 1768,

n

1-

n

٠,

nt le

nt

1-

1-

s,

S;

le

au

e.

ne

e,

ure

m-

on

és

LETTRE IV.

à Mr. ***

Sur le Paraguai.

I l'on pouvoit démontrer que Mr. de Montesquieu étoit bien informé de l'état des Missions du Paraguai, lorsqu'il en a parlé avec tant d'éloge, il ne conviendroit à personne de rejetter le témoignage d'un écrivain si respectable; mais j'ose dire qu'il est impossible que l'auteur de l'Esprit des Loix ait été instruit de la nature d'un établissement dont aucun homme en Europe, si on en excepte le Général des Jésuites, & son Secrétaire au département de l'Amérique, n'avoit alors aucune connoissance. C'étoit un secret impénetrable, quod latet arcanà non enarrabile fibra; & ce secret même a fait plus de tort à ces Religieux qu'ils ne le pensent; puisqu'il est naturel, quelque bien intentionné qu'on foit, de soupçonner des intrigues criminelles dans tout ce qu'on cache, avec tant de foin & d'anxiété, aux yeux du public.

Je blâme extrêmement les chefs des Missions de s'être opposés, en 1731, à la visite que l'Audience Royale de Chuquisaca voulut faire de l'intérieur du Paraguai, dont on parloit très-mal depuis plus de cinquante ans. Si toutes les horreurs que la Renommée en divulguoit, n'avoient été que des calomnies, pourquoi ne pas accepter l'inspection projettée? Pourquoi ne pas saissir avidement une occasion si éclatante de se justifier, devant l'Europe & devant

PAmérique, des crimes dont on étoit accusé? La vertu ne perd jamais à se montrer.

eu

u,

n-

ri-

le

la

u-

&

2-

n-

t;

IX

10

1-

ec

le

ce

lu

le

1-

1-

t-

n

nt

Il y a dans le Tribunal de Chuquisaca un Fiscal qui porte le titre de Protecteur des Indiens : cette charge importante n'est que trop souvent livrée à des prévaricateurs, à des juges lâches, foibles, ou avares, qui loin de foulager les Américains, les oppriment, ou les laissent opprimer, ou ne les vengent pas; mais en 1731 cet emploi avoit été confié à Dom Joseph de Antequera, homme éclairé, intègre, & courageux, qui touché de l'esclavage horrible où l'on accusoit les Tésuites d'avoir réduit les habitants du Paraguai, se crut obligé en conscience de reconnoître par lui-même l'état des choses, & de remédier au mal, autant qu'il feroit en lui. Il présenta un mémoire raisonné à l'Audience pour obtenir la permission d'aller visiter le Paraguai; ce qui lui fut accordé du consentement de tous les affesseurs, qui le munirent d'un plein pouvoir, & d'une patente expédiée selon les formes usitées, par laquelle il étoit ordonné à tous les Misfionnaires de le respecter en sa qualité de Visiteur. de lui procurer les éclairciffements qu'il défireroit, & d'obéir aussi promptement à ses ordres qu'aux décisions immédiates de Sa Majesté Catholique.

Antequera partit la même année, accompagné d'un seul Alguazil-major, nommé Joseph de Mena. Arrivé à la ville de l'Assomption, il sit signifier aux Jésuites les motifs de sa venue, & leur communiqua une copie de la patente dont il étoit chargé. Los Padres lui firent répondre qu'il s'étoit donné une peine inutile, qu'ils ne permettroient jamais qu'il mît le

pied dans leurs Missions, & que s'il l'entreprenoit, il s'en repentiroit infailliblement. Antequera, qui ne connoissoit pas toute la méchanceté de ceux qu'il prétendoit résormer, méprisa ces menaces, & se mit en chemin; mais un gros peloton d'Indiens armés, & commandés par des Jésuites la pique en main, tomba si brusquement sur lui qu'il n'échappa que par une suite précipitée à la fureur de ces assassins, qui blesserent dangereusement l'Alguazil Mena, qui vouloit résister à un Jésuite Allemand qu'il avoit en tête.

4

ľ

p

t

la

n

d

P

ď

I

ri

la

d

C

L'affaire n'en resta pas là : le chef des Missions rebelles, écrivit à Dom Armendariz, Marquis de Castel Fuerte, trente-troisieme Vice-Roi du Pérou, & dévoué sans réserve aux intérêts de la Société: il lui représenta dans sa lettre qu'un certain aventurier, nommé Antequera, ayant paru à la ville de l'Assomption, avoit voulu s'y faire déclarer Roi du Paraguai; mais que les Jésuites, comme de très-fidèles sujets de Sa Majesté Catholique, leur gracieux Souverain, avoient sait chasser ce bandit digne du dernier supplice, & qu'en recompense d'un service si signalé, ils s'attendoient à une gratisication de la part de Son Excellence.

Le Marquis de Castel, ayant lu cette lettre, ordonna, sans examen ultérieur, à ses satellites de jetter le Visiteur Antequera dans un cachot à Lima, où on lui sit une espece de procès, dans lequel ses avocats écrivirent cinq mille seuilles de papier pour prouver son innocence, qui n'avoit pas besoin d'être prouvée, car peut-on imaginer une absurdité plus grossiere que de soutenir qu'un membre de l'Audience de Chuquisaca,

faca, député par son corps, muni d'une patente authentique, & accompagné d'un seul domestique, avoit voulu envahir une province entiere? Vous penser sans doute, Monsieur, qu'on renvoya cet infortuné, qu'on le rétablit dans sa charge, qu'on le loua de son zèle, qu'on le paya de ses peines, qu'on l'exhorta à continuer, qu'on châtia ceux qui avoient osé l'interrompre dans la respectable sonction de son ministere; mais vous vous trompez. Le Marquis de Castel voulant à tort & à travers qu' Antequera sût penda, on le pendit en esset le cinquieme de Juin (*).

, 1

ne

oré-

en

8

nba

une

fleloit

ons

de

ou,

té:

tu-

de

du

ès-

ra-

di-

un

on

01-

ter

on

er ee,

ue ui-

.

La ville de Lima, à la vue de cette exécution très-inattendue, en fut si indignée qu'elle se révolta contre son trente-troisieme vice-roi: tout le Pérou, à la nouvelle de cet affassinat, se souleva d'une extrêmité à l'autre; tant les injustices manifestes ont de pouvoir fur le cœur humain dans tous les pays du monde. Cette révolte si excusable, si jamais une révolte pouvoit l'être, fit couler le fang de plufieurs milliers d'hommes, dont on n'impute le massacre qu'aux lésuites, qui auroient pu le prévenir. S'ils n'avoient rien eu à craindre, si leur conduite au Paraguai eut été irréprochable, ils ne se seroient pas opposés à la visite d'Antequera, dont la mort sut regardée comme une calamité publique, & un excès inour de la tyrannie. Les honnêtes gens de Lima, de Cusco, de Cuença, de Chuquisaca, prirent le denil,

Tome II. Gg

^(*) Si vous me demandez ce que devint l'Alguazil Mena, je vous dirai qu'il fut, ainfi que fon maître, pendu, quoiqu'à demi mort des fuites de la blessure qu'il avoit reçue à l'escarmouche de l'Assomption.

fans se soucier du ressentiment de leur Vice-Roi deshonoré par le supplice d'un innocent poursuivipar des moines, & depuis cette triste époque, le crédit des Jésuites a toujours diminué dans ces contrées, jusqu'au moment de leur entiere expulsion, qu'on a regardée, dans le Perou, comme un coup de la Providence.

Le plus affreux désordre que le visiteur eût trouvé au Paraguai, si l'on ne l'avoit pendu à Lima, c'est été l'oppression de ses habitants sous l'insupportable joug de leurs prétendus convertisseurs. Cela est si vrai que le Pape Benoit XIV, qui ne s'étoit pas dispensé d'aimer les hommes pour faire la fortune des prêtres, a publié deux Bulles dans lesquelles il excommunie clairement & formellement les Jésuites Missionnaires au Paraguai; parce qu'il étoit venu à sa connoissance, dit-il, qu'ils réduisoient en esclavage tous les Indiens qu'ils avoient le malheur de baptiser, & qu'ils les gouvernoient comme des animaux qu'on tire de leur état de liberté pour les subjuguer, & pour les foumettre aux travaux. Employer la religion comme un instrument du Despotisme, c'est le crime le plus réfléchi, & par conféquent le plus atroce qu'on puisse imaginer : c'est se moquer de Dieu pour tyranniser les hommes. Et pourquoi faire esclaves les indigenes du Paraguai, finon pour s'approprier le fruit de leur sueur, & le produit de leur travail? Car on ne nourrit pas des milliers de forçats par le seul plaisir de leur commander ou de les battre. L'ambition peut être combinée avec l'avarice; mais l'avarice l'emporte toujours.

SUR LES AMERICAINS: 357

Ces oppresseurs politiques des Indiens avoient donc de bonnes raisons pour désendre l'entrée de leurs états à tout étranger, de quelque qualité ou de quelque pays qu'il fût. On a voulu nous faire accroire que cette défense n'a jamais existé, & que c'a été une pure invention de ces mêmes nouvellistes qui avoient couronné Roi de Paraguai un certain scélérat qu'on nommoit le Frere Nicolas, qu'on disoit être né à Leipfig; maiscomme je n'ai avancé, & n'avancerai dans le cours de cette Lettre, que des faits incontestablement vrais, que personne ne sera jamais en état de démentir, je vous fournirai la preuve de ce fingulier édit. L'espagnol Dom Juan, envoyé sous l'Equateur pour y mesurer la terre, qu'il ne mesura pas, 2 publié une relation de son voyage', dans laquelle il donne tant de marques de sa tendresse & de son affection pour Los Padres, qu'on ne fauroit récuser fon témoignage, de forte qu'on peut le citer hardiment.

" Les Missionnaires ne soussirent jamais, dit-il, " qu'aucun habitant du Pérou, de quelque nation " qu'il soit, Espagnol, ou Métif, ou autre, entre " dans les Missions qu'ils administrent au Paraguai, " non pour cacher ce qui s'y passe, par crainte que " Pon partage avec eux le commerce des denrées qu'on y " recueille, ni par aucune des raisons avancées gratui-", tement par des personnes envieuses; mais pour que les " Indiens, qui ne sont que sortir de leur barbarie, & " d'entrer dans les voies de la lumiere, se maintien-" nent dans cet état d'innocence & de simplicité. Ne " connoissant d'autres vices que ceux qui sont communs G g 2

vi par crédit rées,

on a

Proouvé c'eût

table eft fi pas e des

om-Mif-

à fa vage tifer.

u'on pour

gion ime

ty-

les r le

Car feul

nbi-

358 RECHERCHES PHILOSOPH.

, parmi eux, squ'ils ont aujourd'hui en abomination...
, Ces Indiens ne connoissent ni l'inobéissance, ni la
, rancune, ni l'envie, ni les autres passions qui sont
, tant de maux dans le monde; si les étrangers ve, noient chez eux, à peine y seroient-ils atrivés que
, leur mauvais exemple leur apprendroit des choses
, qu'ils ignorent, & bientôt renonçant à la modestie &
, au respect qu'ils ont pour les instructions de leur
, curés, on exposeroit le salut de tant d'ames....
. Ces Indiens vivent aujourd'hui dans la parsaite

f

f

t

r

p

f

,, croyance que tout ce que le curé dit, est bien, &

, que tout ce qu'il blame, est mal (*)."

Cette façon d'excuser les tyrans du Paraguai est si ridicule, & sur-tout dans l'ouvrage d'un écrivain qui prétendoit être Géometre, que je ne me souviens pas d'avoir lu une apologie plus pitoyable. Si un étranger avoit voulu pénétrer dans l'intérieur du Paraguai, malgré la désense de ces moines, qu'il n'étoit pas obligé de reconnoître pour souverains du pays, on l'est sans doute repoussé à main armée : on l'est assassiné pour l'empêcher de scandaliser les Indiens; mais pourquoi Antequera, qui ne venoit que dans la vue d'adoucir le sort de ces créatures malheureuses, ne sut-il point admis? Pourquoi ne respecta-t-on point les ordres exprès de l'Audience de Chuquisaca, qui repré-

(*) Voyage au Pérou. Tome I. in-4to. p. 549.
On peut se convaincre par ce passage qu'il n'y a pas un mot de vrai dans la prétendue relation d'un moine Franciscain, qui assure qu'il a pénétré dans toutes les Missions du Paraguai d'un bout à l'autre. Je ne comprends pas comment Mr. Surgy a pu faire usage d'une pièce si pitoyable dans ses Mémoires Géographiques.

SUR LES AMERICAINS. 359

n ...

i la

Ve-

que ofes

e &

eur

aite

, &

eft

qui

pas

an-

uai.

bli-

eût

iné

ur-

l'a-

t-il

les

ré-

un

an-

ons

pas

pi-

fente la personne même du Roi d'Espagne en Amérique? Voilà ce que l'apologiste eût dû nous expliquer, sans s'appesantir sur le salut des Indiens, qui n'a jamais entré pour rien dans toute cette affaire. Busiris & les Scythes du Pont-Euxin, qui immolerent les étrangers, sont mille sois plus excusables que des religieux qui n'ayant aucun droit ni sur le Paraguai ni sur ses habitans, y dictoient des loix barbares & contraires à tous les principes du droit des gens: je ne crois pas que l'histoire nous offre un seul exemple d'un tel abus, si long-temps toléré par ceux qui auroient dû s'y opposer de tout leur pouvoir.

Dès l'an 1609, les Jésuites avoient dans la province du Paraguai huit couvents, & deux résidences (*), qui ne faisoient encore aucune disposition pour s'emparer du pays, la Société de Jésus n'étant occupée alors que de son Collège de Pososi, qu'on venoit de construire à côté de la grande Mine, & de ses Missions du Mexique, qui furent décréditées ensuite par la sameuse lettre de Jean de Palasox, évêque de Tlaxeala, ou de Los Angelès, qui se plaignit au Pape que les Jésuites avoient voulu le faire lapider, qu'ils tenoient une soire dans leurs couvents, qu'ils s'étoient rendus maîtres de quelques mines d'or & d'argent, & qu'ils avoient apprisaux Indiens à ajouter à l'Oraison dominicale cette clause édissante. S igneur, délivrez nous

^(*) En 1600 on ne comptoit dans tout le Paragual que 116 Jésuites, & le nombre n'a point été tant augmenté depuis qu'on se l'étoit imaginé, comme je le dirai dans l'instant. Dans le courant de cette même année, il y avoit 370 de ces religieux au Pérou, 340 dans le Mexique, 100 dans la Nouvelle Grenade, & aucun chez les Patagons.

360 RECHERCHES PHILOSOPH.

de tout mal, & de notre évêque Palasox. Quoique ce vénérable serviteur de Dieu soit mort depuis plus de cent ans, les Américains de Tlaxcala récitent encore aujourd'hui cette priere mot à mot, comme on l'avoit enseignée à leurs ayeux.

Cette lettre, adressée au souverain Pontise, & plufieurs autres motifs firent comprendre aux Jésuites qu'ils travailloient en vain dans le centre du Mexique & du Pérou, où ils étoient entourés de trop de surveillants, & tenus fous la main & les yeux des Vice-Rois, fur la faveur desquels on ne pouvoit pas toujours compter; ce qui les détermina à porter tous leurs efforts vers le Tucuman & le Paraguai, provinces écartées, & presqu'inconnues aux Espagnols mêmes. Comme il s'agissoit de s'emparer de la traite exclusive du Thé ou de l'Herbe Paraguaise, ils virent que ce projet n'étoit pas praticable s'ils n'avoient avant tout réuni, dans des liens marqués, plusieurs milliers d'Indiens, pour les appliquer à la culture. Pleins de ce projet, ils firent par leurs émissaires saifir tous les fauvages des deux fexes qu'on put ramaffer fur les rives du Parana, du Guayra, & de l'Uraguai, afin de les transplanter dans le cœur du Paraguai : en joignant à ces colonies quelques hordes de Chiquites & de Guaranies, on parvint, après plusieurs années de travail, à former une petite nationsédentaire, à peu près de quatre-vingt mille hommes, qu'on fit cabaner dans les cantons qu'on leur affigna pour y cultiver le Thé, dont on détruisit les plants dans tous les autres endroits, comme les fermiers du Tabac ont fait en France, en Espagne, & en Autri-

r

n

f

n

P

ņ

f

0

d

C

I

SUR LES AMERICAINS. 361

ie ce

is de

en-

eon

plu-

uites

ique

fur-

ice-

tou-

tous

vin-

mê-

ex-

rent

ient

eurs

ture.

fai-

maf-

Jra-

ara-

s de

plu-

ı fé-

nes,

gna

ants

du

tri-

che; de forte qu'au bout de 19 ans les Jésuites plierent cette riche branche de commerce entre leurs mains, & fournirent exclusivement toute l'Amérique méridionale de cette drogue, qui y est d'un usage indispensable. Pour empêcher qu'il ne s'échappât des graines, ou qu'on ne reconnût l'espece de la plante par l'examen des feuilles, ils imaginerent de la pulvérifer & de la falfifier : cette méthode a si bien réussi que peu de Botanistes savent définir le caractere de ce végétal précieux aux Américains. Le Dictionnaire Encyclopédique semble distinguer le Caamini d'avec l'Herbe Paraguaife : cependant ce n'est que la même chose sous des noms différents; & je puis vous affurer que le Caamini est composé des sommités & des follicules de la plante Paraguaife, dont les tiges & les rameaux servent à fabriquer un Thé plus groffier, inférieur en qualité & en prix.

Plusieurs Indiens, dépouillés de leurs plantations, n'ayant plus de quoi vivre, surent contraints de se soumettre aux Jésuites pour ne pas mourir de saim: d'autres allerent porter leurs plaintes à Cusco, à Buenos-Ayrès, & devant les gouverneurs Espagnols des principales villes, qui en instruissirent leur cour, & il n'y a aucun doute que ces griess n'ayent été plusieurs sois examinés au grand Conseil des Indes à Madrid, où le crédit de la Société l'emportatoujours sur le zele des Ministres, qui gémissoient en secret de voir deux brillantes provinces de l'Espagne, le Paraguai & la Calisornie, envahies par des Saints au milieu de la paix.

L'auteur d'un ouvrage fort singulier, intitulé Essai sur le Commerce des Jésuites, évalue les profits

362 RECHERCHES PHILOSOPH.

qu'ils ont faits fur le Caamini, le Matte, & le Palis du Paraguai, à plusieurs millions de piastres, &il s'appuie de l'autorité de Mr. Frésier. Je ne puis rien vous apprendre de positif à cet égard, le prix courant de cette marchandise avant souvent varié, suivant qu'on a plus ou moins travaillé aux mines, où elle est absolument nécessaire pour calmer les symptômes que produisent les vapeurs mercurielles sur les travailleurs. L'arobe en a valu quelquefois trente-fix piastres fortes, & on compte qu'il s'y en consume, année commune, quatre millions de livres pesant. Là dessus il faut défalquer ce qu'ont couté aux Jésuites les instruments d'agriculture, l'attirail des laboratoires, des atteliers, la conftruction des logements, & sur-tout l'entretien de leurs Indiens, qui n'ayant rien en propre, pas même leurs idées, recevoient journellement leur nourriture, & deux farraux, ou deux fouquenilles de toile de coton, par an. La portion congrue de chaque esclave au-dessus de dix-sept ans, leur a couté 87 livres tournois, & vets l'an 1756 ils possédoient, eny comprenant quelques Nègres, plus de trois-cents mille ferfs, à qui on donnoit la pitance, sur laquelle l'efprit d'économie avoit tellement raffiné qu'on ne mettoit jamais du sel dans l'aliment des Indiens: & c'est à la mauvaise qualité des nourritures avec lesquelles on les fustentoit, qu'on attribue les maladies terribles & continuelles qui ravageoient le Paraguai; mais il paroît qu'il faut plutôt en accuser l'opiniâtreté des Jésuites à ne vouloir pas inoculer les enfants, crainte de les perdre, dans un pays où la lepre écailleufe & la petite vérole sévissoient extraordinairement.

fi

P

2

ti

o

p

d

E

le

é

tr

fe

P

d

ņ

m

p

pi

P

13

SUR LES AMERICAINS. 363

alis

& il

rien

rant

l'on

blo-

-010

urs.

for-

om-

us il

tru-

at-

tout

pre.

leur

s de

que

7 li-

en y

mil-

l'ef-

net-

ff à

on

\$ 80

roit

es à

per-

vé-

La

La cour d'Espagne contribuoit annuellement aux frais des Missions 11000 piastres, qu'on avoit su lui extorquer sous prétexte de faire une douceur au Pere Provincial, & de fournir du chocolat à ses ouvriers apostoliques, qui, d'un autre côté, se moquoient des Evêques de Buenos-Ayrès, de l' Affomption, & de Santiago del Estro, qui prétendoient avoir le droit d'examiner les curés des Missions, où on ne leur eût pas permis de mettre le pied, non plus qu'aux gouverneurs qui prétendoient avoir droit de conférer les cures dans toute l'étendue du Paraguai. Outre le Thé, on cultivoit encore, dans cette terre de désolation, le coton, le tabac, & les cannes à sucre : toutes ces récoltes étoient versées dans de grands magasins au nombre de trente. Aucun Indien ne pouvoit garder chez lui une seule livre de Caamini, ni une once de coton, sous peine de recevoir douze coups d'étrivieres en honneur des douze Apôtres, & de jeuner trois jours dans la maison de correction : car comme le nombre des esclaves faisoit la richesse de Los Padres ils ne châtioient de mort que rarement, & jamais sinon pour ce qu'illeur plaifoit d'appeller crime de rebellion & de félonie.

Les deux procureurs généraux, établis à Santa Fé & à Buenos-Ayrès, tiroient la majeure partie des productions du Paraguai, & les faisoient embarquer pour différents ports de l'Amérique & de l'Europe, d'oùils ne recevoient en retour que du fer en barres & en plaques, pour fabriquer les outils nécessaires au labour & à l'exploitation des terres.

Le Pere supérieur faisoit de fréquents voyages au bourg de La Candelaria, situé au centre des Missions, Tome II.

364 RECHERCHES PHILOSOPH.

& qu'on en regardoit comme la capitale : il est trèscertain qu'il y a eu dans cet endroit, comme dans plufieurs autres, un arfenal, que les Jésuites nommoient pieusement leur Béaterie, quoiqu'il y eut plus de fabres & de hallebardes que de béats. Les dimanches & les jours de fête, au fortir de la messe, on exerçoit les Indiens à tirer au blanc avec des fufils, & de petites pieces à la Suédoise : ces armes devoient être. avant le foir, remifes dans l'arfenal, & les clefs de l'arfenal devoient être remises au Provincial, ou à son délégué, ou à celui qui le représentoit. Il arrivoit à La Candelaria toutes les femaines des coureurs, expédiés par les curés qui gardoient les frontieres, ce qui leur occafionnoit des embarras & des soins infinis; & malgré toute leur vigilance, les Portugais ont surpris un de ces gardes-côtes au moment qu'il alloit à la reconnoissance, après avoir veillé deux jours & deux nuits.

6

fu

p

gt

de

en

fer

da

A

od

né

co

YO

têt

tiqu

le i

Les spéculatifs ont cru que les Jésuites s'étoient attroupés en soule dans cette partie du nouveau Monde, qu'ils traitoient comme un pays conquis; mais au contraire ils y étoient en très-petit nombre, comme on le sait, à n'en pas douter, par l'extrait même de la liste de ces religieux que la cour d'Espagne en a fait chasser jusqu'à présent (*). On ignore la véritable raison d'une conduite si bizarre en apparence: il faut que les généraux qui ont suivi Aquaviva, n'ayent pas jugé à

^(*) En 1752, on comptoit, dans les quatre parties du monde, vingt-deux-mille sept cents Jésuites, prêtres & non prêtres. Ceux qui ont été chasses du Portugal & de ses possessions, de l'Espagne & de ses possessions, de la France & de ses possessions en Asie & en Amérique, de Naples, de Parme, & de Malte, montent à onze-mille deux-cents

SUR LES AMERICAINS. 365

propos de confier le secret du Paraguai à trop de compagnons : il faut qu'ils se soient désiés sur tout des Jésuites Espagnols & Portugais; puisqu'ils tiroient la plupart des recrues pour l'Amérique méridionale des provinces de l'Allemagne, & principalement de celles du haut & du bas Rhin, où ces moines sont en général très-ignorants, & mêmes inférieurs aux Cordeliers. De tels hommes étoient bien propres à donner la bastonnade aux Chiquites, à catéchiser les Guaranies, & à emballer le Caamini.

18

28

n-

on &

е,

e

é-

11-

ar

C-

ıré

de

n-

its.

ent

de,

au

OR

ifte

naf-

fon

les

éà

s du

5 &

fes

nce

es.

ents

Plusieurs personnes ont admiré, & admirent encore, l'établiffement du Paraguai comme un ouvrage supérieur de la politique & de l'industrie; mais il n'est pas si difficile qu'on le pense de soumettre des sauvages abrutis, quand on vient à eux armé de la force & de la religion. Il n'est jamais glorieux de réussir à faire des esclaves. A quoi a-t-il servi, après tout, de vouloir s'emparer des Miffions du nouveau Monde en expulsant les autres ecclénatiques? A quoi a-t-il fervi d'opprimer avec fagefie, & de tourmenter, pendant un fiècle & demi, quelques milliers d'Américains? A rien, finon à rendre les félutes de plus en plus odieux aux yeux de l'univers. La postérité sera étonnée en lisant notre Histoire, elle ne concevra point comment les fouverains ont pu accorder tant de pouvoir à des moines qu'on doit regarder comme les

Hh 2

têtes. Ceux qui restent dans les états de la Maison d'Autriche, en Pologne, en Baviere, dans les Electorats ecclésiastiques en Italie, &c. forment, selon des listes authentiques, un total de onze-mille & cinquante moines, prêtres & non prêtres. Ainsi la Société est à demi detruite; le temps & la Providence anéantiront le reste.

366 RECHERCHES PHILOSOPH. &c.

plus grands ennemis que les souverains ayent jamais eus.

Voilà, Monfieur, les éclaircissements que vous avez exigés de moi sur le Paraguai, pour les join-dre au tableau que j'ai fait de la Californie dans un autre endroit de mes écrits. J'espere que la briéveté de cette Lettre vous plaira; car en vérité je n'ai pas eu le courage d'entrer dans de plus grands détails sur la malheureuse condition des habitants du Paraguai, tyrannisés par des maîtres que personne ne voudroit avoir pour valets.

core, totablidement the l'aregent comme in ordrane funcionera.



A

Af

dH

HENKHKHKHKHKHK

ABL

DES

MATIERES

Contenues dans le Texte & dans les Notes du fecond Volume.

jaation

cuo oin-

un reté

seu

rla ty-

tion

4

10)

लुधी

217

299

High

107

15

713

ash

YA

100

100

103

ior

191

NIS

Sh

22

3

Ablutions, pourquoi ordon- Abonai, fa description. 247. nées par les loix de l'Orient. 120.

Abalgazi, fon histoire des Tartares, comment découverte. 26.

Abyssins, sont circoncis & baptiles. 120.

enfants males. 135.

empoisonnées, 256.

Aconit, il y en a plus de 40 efpeces. 259.

Aconitum Cynoct onum , à quoi fession des Péruviens. 277.

278. difent les Perfans, 316. n. Adamites, ce que c'elt. 56.

Acthiops animal, examine au microfcope. 41. Anim, ce qu'il rapporte de l'excision des femmes. 124. 20 sa cause. 31.

Afrique, les Princes y nourriffent des Nègres blancs.

Agapas , les Turcs n'en ont Alphabet Thibétain , supérieur

Agare, employée à faire des haches. 350.

Mal à propos transplante en Europe, 248. 249.

Albanie, ce que Pline & Solin difent de fes habitants.

Albinos, nom donné par les Portugais aux Negres Acconchenses d'Italie, quelle blancs. 7. V. Negres blancs. opération elles font aux Albeurs, volcan éteint, 320. Alenes de Macaffar. 253.

Achem, on y a des ficches Alexandre veut attaquer avec fa phalange, une croupe d'Orangs-Outangs. 73. Son caractere. 265. Conte à fon fujet, inventé on s'en est servi. 260, 261. au par ses adulateurs, ibid. Acofa, ce qu'il dit de la con- Détruit le culte des ignicoles. 296.

Alkalins (fels), arrêtent le Adam, la falive, ce qu'en venin des viperes & des e ferpents, 264.

Allemande (la langue), refsemble à l'idiome Persan. 303.

Allongement des paupieres,

Almanacs à l'usage de ceux qui ne favent ni lire, ni igno tuel lo écrire, 199. um

point, 274 : 2000 g - 10 à celui de la Chine. 303.

Hh 3

De quels éléments il est composé. ibid.

Amantas , n'avoient pas impofé des noms aux plane-

tes. 190.

Amazones de l'Amérique, ce qu'en dit Mr. de la Condamine. 105. L'auteur rejette leur existence comme fabuleufe. 107.

Ambaffadeur du Dalai-Lama, ce qu'en conte Gerbillon.

312

néricains, font incapables de penfer. 159. Ceux qu'on a inftruits en Europe, n'ont pu rien apprendre. 156. Prennent le Roi Charles IX. pour un Indien. 189. Pourquoi on leur refuse les Sacrements. itid, Ne fouroient fe coneffer. ibid. Perliftent dans la stupidité. 163. Avantages qu'ils auroient pu retirer de la découverte du nouveau Monde, bid. Comment ils tirent le fuc do Mancanillier. 240, 241. Amérique, les Européans font les seuls qui y naviguent. 189. Produit plus d'arbres venimeux que le reste du monde, 247.

Amilear defait les Lybiens Apien, reproche qu'il fait avec des mandragores. 238.

Amphion, Voyez Opison.

Voyez Herma-. Antrogynes. phrodites.

Aneffes, les moines Turcs s'accouplent avec elles, SUD 140.

Animanz mulâtres, en quoi leur origine. 330. Animaux mulâtres, en quoi mulatres. 29. A quelles ef-

peces animales on a affigné la primauté. 66. Animaux châtres, quels fymptômes ils éprouvent. 99. S'attriftent pendant les ecliples, 234.

Annates , les Papes n'en tirent pas de l'Amérique.

280, m.

Année folaire , exige des connoiffances aftronomiques pour être réglée, 100,

Anté-dilaviens (monuments), il n'en existe point. 340 Antequera (Dom Joseph de), nomme vifiteur du Paragual. 353. Repouffe par les Jefuites. 354.

Antiochus trouve , dans le temple de Jérufalem, un homme destine à être mange. 275. W.

Antiquité devoilée par les nfager, ce que l'auteur dit de cet ouvrage, 931, 939.

Antithers , fa vertu eft equivoque. 260. n.

Ant acient , font autant éclaires par le foleil que nous. 332.

Anville (Mr. d'), ce qu'il dit du Grand-Lama, eft fabuleux. 311.

Apennin , a eu des volcans.

aux Julfs. 1975 1 1 1 1 1 1 1

Araber, ne fe fervent plus fi communément de fléches empoisonnées. 249.

Arbres foffiles , comment couchés dans les marais. 329. 330.

Arbres fo filer de Lancaftre,

groffiere. 179.

Argenfola, refute. 252. 253. Ariftocratie des femmes, il n'v en a jamais eu. 100. Ariffore critique mal à propos Hérodote. 28. Armes Indiennes, comment on les empoisonne. 251. Arfenal des Jefuites du Paraguai, étoit à la Candelaria. 364. An de maroquiner les cuirs, apporté par les Croifés. 315. H. Europe, 304. Aftronomie des Péruviens, groffiere. 190. Arabaliba, fa foeur devient maltresse de François Pizarre. 181. Sa réponfe à un Moine Espagnol. 287. Atlas de la Chine, cité. 311. Atun Cannar, fes ruines décrites dans les Mémoires de l'Academie de Berlin. 179. Aurmia, femme adorée chez les Germains. 207. (peuples), fondateurs de la ville d'Herenlanum, 341. Anteurs, ceux de nos jours compotent trop precipitamment, 46. Avecat, (Mr. l'Abbé l'), ce qu'il dit de l'Immaculée Conception. 314. 315. ibid. n. Axe terrestre, on ignore sa longueur. 332. n.

affi-

Ani-

mp-

n tj-

que.

on-

ques

105),

9. ie),

ara-

par

s le

un

être

nfa

t de

dui-

lai-

ous.

dit

bu-

ans.

fait

ris fi

hes

ent

ais.

re,

ns,

Dalenin, on le trouve représenté dans les antiques Egyptiens. 80.

Bajazet II. ce qu'il demande au Pape. 128. Balaluan, volcan de Sumatra. 339. Balk, école famense de l'Afie, fournit beaucoup d'Aftrologues, 302. Barbe, a du rapport avec les parties fexuelles, 90. Bardane , Ou Perfonate , (plante), ses propriétés. 266. Bardes, pretres Gaulois. 273. Barris. 57. Afer, leurs établiffements en Baton-Kan, ce qu'en dit le frere Ascelin. 317. 318.
Banel, combien de Negres blancs il avoit vus à Loango. 15. Banhin, en quoi il fe trompe. 259. voyage d'Egypte fut un Baumgarten , fait extraordinaire. 146. Bearneis, avoient emprunté des Espagnols l'usage de faire la convide. 229. Béaterie de Paragual. 364. Beance, on y a tenu la grande assemblée des Gaulois au nouvel an. 273-Beanlebre (Mr. de), venge contre un Moine, 319. Bengale, comment on y brule les femmes, 215. n. Béneit XIV, pourquoi il excommunie les Jéfuites du Paraguai. 356. Bernier (Mr.) avoit connu un médecin du Thibet. 309. Bernin (le Chevalier) restaure très mal une statue an-

tique. 95. Bertha (la ville de), prife avec du Solanum dormitif.

238. Bible, ce qu'en dit Atabaliba. 287.

Hh 4

Bipedes , on ne connoît pour tels que l'homme & l'Orang-Outang. 53.

Biffao, une Negresse blanche y accouche d'un Négril-

lon. 34.
Blafards (hommes), en quoi ils different des Negres blancs, 11. Ont le visage velu. ibid. On les compare

aux Cretins. 19.

Blafards du Darien , engendrent. 32. Il n'en nait en Amérique qu'à Panama, & à la côte riche. 35. Ne font pas engendres par des finges. 38.

Blafards du Darlen, quand on a commencé à les con-

noître. 5.

Blas de Valera, à quel temps il fixe l'origine des Incas

du Pérou. 170.

Blefures des flêches empoifonnées, comment on les guérit par le sucement. 238. 239.

Bonnets jaunes & rouges, (faction des), au Thibet.

300.

Bonfes de l'Occident, 322.

Bontius est le premier qui donne une figure de l'Orang-Outang. 52. On l'accufe d'avoir exagéré les fymptomes qu'entraînent les flêches empoisonnées.

Boulanger (Mr.), fon fentiment peu probable. 230.

231.

Brachmanes, tirent avec des flêches empoisonnées sur les Macédoniens. 264.265. Bramines, leur fysteme con-

tredit leurs pratiques. 213. Contraignent les femmes à se brûler. 214. Ramaffent les dépouilles des femmes qu'on brûle. 222.

Broke (Mr.), range les finges parmi les hommes, ou les hommes parmi les finges. 65.

Broffe (Mr. de la), ce qu'il auroit du rechercher en C

C

C

Afrique. 58.

Broffes (Mr. de), fon fentiment fur le froid autiful est incompréhensible à

l'Auteur. 334. Bronallius (Maitre Jean), public une differtation . malgre la defense de la Diète de Suede, 335.

Brue (le Sr. de), on cite fa

rélation. 34.

Bruin (Corneille de) voit une Kackerlakea Bantam, 17. En quoi il fe trompe. ibid.

Bucher , interpretation de ce mot Allemand. 205.

Buchstab, interprétation de ce mot Allemand, 205. Buenos-Ayres, on y embarquoit les produits des

Missions du Paraguai. 363. Buffen (Mr. de), ce qu'il rapporte des actions d'un Orang Outang, 61 L'Auteur trouve fa definition de l'Orang-Outang outrée. 63. Quelle longueur il donne a l'Axe terreftre. 332.

aa-apia, spécifique contre les armes enduites du fuc de l'Ahouai. 248.

visit in Capparist into

Caamini, est la même chose que l'herbe Paraguaife.

Cadenats des femmes, comment on les fait, 142. Californieus, pourquoi ils fe coupent un doigt. 225. Callo, ruines qu'on y décou-

vre. 180.

èn

nes

fin-

Ou

lin-

o'il

en

Iti-

ral

),

1,

la

fa

oit

m,

pe.

de

ar-

les

13.

un u-

on

e.

il

e.

re IC

ſe

e.

Calmonks, font devenus puiffants. 308.

Cameuflet, on en envoie aux mineurs, pour les étoutfer. 262.

Campagne de fel. 320.

Cancu, pain facre des Peruviens, comment on le préparoit. 276. 277. Canjares, poignards empoi-

fonnes. 250.

Cantelaria, capitale des Miffions du Paraguai. 364. Caprifiguier, fon fuc est un

caustique. 258.

Capul (l'ifle de), comment on y infibule les garçons.

Caralbes, on eprouve leurs traits vénimeux fur des

chiens. 241.

Carreri, ce qu'il dit des Mexicains, est absurde. 201.

Carthaginois, attaquent les Orangs-Outangs dans une isle de l'Afrique. 73.

elt connue. 328

Castel Fuerte (le Marquisde) fait emprisonner le visiteur Antequera. 354. Le fait pendre. 355.

à propos les Nègres blancs

aux lapins. 39.

Catholique (la religion) ne s'étend pas au-delà de l'Europe, 289.

Catoucha des Calmouks, eft principal d'entre les Eveques Kutuktus, 297. Depuis quand il s'est rendu indépendant du Grand-Lama. 308. Pourquoi il perfifte dans fa revolte. qui ayent tamate an bidi

Caveres (peuple de l'Amérique), comment ils empoisonnent leurs fleches. ma43. spanday Felenelist

Caylus (le Comte de) examine une hache de cuivre Peruvien, 182. Son fentiment sur le Pérou. 183. Ses antiquités citées. 182.

Cedre (le grand), a moins de sectateurs que le Grand-Lama. 3201 . Mant into 1603

Célibat eccléfiaftique, fon origine, 112.

welfe (le Médecin), ce qu'il dit de l'infibulation des garçons, 144. Ce qu'il dit fur la façon de guérir les bleffures faites par des fle-.asches. 238 and minish

Cérémonies funebres, ce qu'elles peuvent expliquer, 222. Gerfs, ce qui arrive à ceux qu'on châtre. 91.

Chair étuvée à la crême, défendue aux Juits, 223.

Chanfon des Gaulois. 273. Chapetonade, Ou Vamito pricdans quelques endroits des Indes Occidentales (36. Chark , propriétés de cet ar-

bufte. 249. 250. Cat (Mr. le), compare mal Chardin, ce qu'il dit d'une maladie qui regne à l'ouest de la mer Caspienne, 13. Ce qu'il rapporte du ref-pect des Turcs pour la Vierge. 315. 316. n. 450

Charles-Quint, on lui envoie un livre du Mexique, 196. Charlesvoix , ce qu'il dit des mes dans la Floride, 101. Châreurs, ou Origénifes, les plus pernicieus hérétiques qui ayent jamais exifté, 95.

Chars blancs d'Angola, l'auteur a observé qu'ils sont pour la plupart sourds. 41.

Chersenese Cimbrique, quand

fubmerge, 330. Chrvaux nes blancs, plus foibles que les autres, 40.

cheveux, leur couleur indique le degré de l'altération que les Nègresblancs ont effuyée, 42.

Chevenz roux, l'auteur foupcoune que c'est une maladie. 31.

Chiens Alains, employes par les Espagnols, pour détruire les Indiens, 48.

Chine, fa conduite envers le Grand-Lama. 310. On y détruit tous les livres. 347.

convenes que les Ruropéans. 188. Ne veulent
pas aller en Amérique.
189. Secourent le GrandLama. 296. Leur erreur fur
le Dalaï-Lama. 306. Ils
prennent les premiers
Miffionnaires Catholiques
pour des Tures, ou des
Lamas. 317.318.7.

Chitomé des Abyffins, a moins de fectateurs que le Grand-Lama. 320,

Chrétiens, traitent moins bien les fous que ne font les Mahométans. 21. Chrétiens des premiers fiécles, croyoient que les dents de l'hommes font incorsuptibles, 291, 292.

Christophe Colomb trompe un moine, 189.

Chronologie, encore obscure après les Olympiades.

Chronologistes, leur erreur sur l'antiquité des Grecs, 186, Chaquisaca (l'Audience de) nomme Dom Antequera Visiteur du Paragual, 252

C

C

.1

1

Visiteur du Paraguai. 353. Circoncisson, dangereuse dans le Nord. 86. Les Hébreux l'avoient prise en Egypte. 117. D'où elle est originaire. 118. N'a jamais eté adoptée dans aucun pays feptentrional, ibid. Od elle est nécessaire , & ou elle eft superflue. 121. L'Alkoran ne l'ordonne pas, 122. Si l'on peut en effacet la cicatrice. 132. De quels instruments les Juits renegats se sont fervis pour le faire recroître le prépuce. 133. Circoncision , dans quels pays du nouveau Monde on l'a retrouvée. 137. Comment on la pratiquoit chez les Salivas, & les Othamacos, 138.

Clergé des anciens Gaulois, fort nombreux. 273. Celui de la Suede attaque les naturalitées fur une découverte. 334. 335.

causes qui nous sont inconnues. 85. Dans quels climats l'espece humaine a le micux réuss. 68.

Clieris, fon énormité contrefait les parties fexuelles des mâles. 89. Ce que produit fon allongement. 99. On ne le coupe pas dans l'excision. 125.

Cobra de Capelle , ferpent ve- après la castration de l'animeux. 265.

Cote nort. 63.

DD

ure

ies.

fur

86.

le)

era

53.

ans

XU.

Re.

gieté lle

tte

0-

22.

la

els

é-

fe

ď.

ns

au

e.

a -

s,

S,

ui

25

18

10

venin fingulier pour frot- caftration, ibid.

ter les fieches, 2611 Coromandel, commen

usages elles introduisent. 210.

Communion des anciens Gaulois. 274.

comment elle fe prati-

qu'il dit de la fterilité des langues de l'Amérique. 162.

Confesseurs du Perou, diffe. roient en pouvoir. 278. Comment ils donnoient l'abfolution, ibid.

Confession, fi elle ctoit établie chez les Peruviene. 277. On propose de l'abolir en faveur des Indiens. 279.

Congo, les perfonnes à cheveux roux y font commu-

nes, 22.

Confeil des Indes de Madrid, examine inutilement les plaintes des Indiens opprimes par les Jéfuites. 361.

Copal, on s'en fert dans la Circoncision, 129.

Coquillages, on n'en découvre pas dans la pierre de roches. 343.

Corail (poudre de), on s'en fert dans la Circoncision.

Cornaro , la fobriété. 311. Cornes non emboitées dans le crane, ne poussent pas

almal, ot

Cornes creules & permanentes, poussent maigre la

Coromandel, comment on y Colonies des Scythes, quels 1 brule les femmes veuves. 215. n.

Corps muquenx, colorie l'e-

piderme. 30.

Correr (Fernand), les scho-Communion des Mexicains, laftiques d'Efpagne fe moquent de lui. 5. On cite quoit, 974. fes las cartes à l'Emperader. les las cartas à l' Emperador.

Banda. 330. A Mexico. 202.

Condamine (Mr. de la), ee Côres, leur nombre varie quelquefois dans les hommes. 56. L'Orang-Outang en a deux de plus que Apus. ibid.

> Courage artificiel des Orientaux, comment on fe le procute, 2562

Comume d'enterret les vivants avec les morce, ion origine, 210, 211.

Convade des Bearnois. 229. Crision, leur dégénération. 105. Ne font pas propres aux sciences, ibid. N'ont jamais écrit. 168.

Cretinage, ce que Mr. de Maugiron dit de son origine, eft incertain. 33.

Cretins du Valais, description de ces créatures. 19. On les regarde comme des faints, parce qu'ils font foibles: 20. Il n'y en a que dans le Valais. 37.

Cries, poignards empoisonnes. 250.

Cuivre endurel, on l'a employe au lieu du fer. 182. Culter religieux, ce qu'ils ont eu de commun. 273.

Curare, description de cette consiste leur politique plante. 242. Ses propriétés ibid. Son ulage 243.

Curcuma, ou Safran di tierra, Ne s'arrogent pas un culest le contrepoison des 1 te de Latrie 306. Leurvie fléches des Javanais. 252. privée est inconnue. 311. Cufco (la ville de) ne peut le Leur boisson. 312. Si les avoir été qu'une bourgade fous les Incas. 178. Les Espagnols l'ont entierement rebatie, ibid. Si -o elle a cuune école publique fous les Incas. 185. Sa population, 191.

Cynecephale pourquoi adore Danube bois petrifie qu'on en Egypte. 80 x 1 8

Czar Pierre I. découverte Dapper, de qu'il dit des Donqu'il fait en Sibérie, 302. thes. 46. 14 Printy Output

Daire en Dari des Japonois, 320. Origine de son deux filles pucelles à l'empereur du Japon. 322. m Dalai-Lama, fait le voyage

de Pekin, 208. origità Dalai-Lamas, durce de leur culte. 206. Leur antiquité. 200. 207. Leur pays est qu'on conte à leur sujet. tenue fecrette. ibid. Ne portent pas un voile fur le vilage, 305. Leurs porporte de leur temple. 208. Quand ils se montrent en public. 305. Donnent aumêlent jamais des affaires revenus. 307. En quoi an 288. 200 en contro di

309. Comment ils menagent leurs intérêts. 310 privée est inconnue 311, dévots du Thibet mangent leurs excréments

Di

Di

Di

Di

D

D

D

I

D

D

Dalin (Mr. Olof) répond au Clergé de Suede. 335. Daniel, ce que les Perfans difent de lui. 223 n.

y trouve. 348.

David, fi l'on avoit mis de l'argent dans son tombeau 224. 11

Décalogue de Romulus. 94. pontificat. ibid. Envoie Défaillance de la lumiere, n'incite pas les hommes

Déification des femmes en Allemagne, 207. Origine de cet ulage. ibid.

Delages, paroiffent periodiques: 336.

Démen métallique, être ridicule: 13.

304. Leur mort n'eft pas Despetisme, accable l'Asie, & menace l'Europe. 207. Deftour - Deftouren , grand

Pontife des Guebres. 282. traits font exposés à la la . Où il réfide, ibid.

de la maniere d'enseveir les morts. 222. 223.

dience aux ambassadeurs. Devas, ministres du Grandibid. Leur habillement & Lama, leur pouvoir. 307. leur coiffure, ibid. Ne se Veulent se rendre independants. ibid.

temporelles 306. N'admi- Diables de l'Amérique, conniltrent pas leurs propres a formes à ceux d'Europe.

pidionnaire - Encyclopédique, ce qu'il dit des Nègres blands 198. Ce qu'on y trouve touchant la circoncision des Mexicains, 136. Chaque auteur y est responsable de ses propres articles, ibid.

na-

310.

cu-

vie

311. les

an-

ats.

ond

BOS

on

14-

de

m-

е,

es

en

ne

H-

1

٠,

d

2.

iŝ

ľ

Diete de Suede impose silence au Clergé. 335.

Discours Académique prononcé à Samarcand. 314. Divan (le grand), pontife des Sabis, a moins de sectateurs que le grand Lama. 320.

Dedonés décrit une espece parciculiere de Thera Valdensis, 200. a. 1793

Dondos, fignification de ce mot. 7. V. Nègres blanes. Drogues qui fervent à empoisonner les ficches, sons tirées du regne végétal & animal. 239.

Draidesses, prétresses des Gaulois, faisoient vous de chafteré, 111.

Druftons, cures chimériques.

Du Halde (le Pere), menfonges qu'il dic du Grand-Lama. 304.

Leavises elemeil du ed ou

E au forte féringuée dans les veines des animaux , les tue en deux minutes.

Lau fulminale, différente de l'eau lustrale, 282, 283. A quoi employée chez les Romains. ibid.

Lan marine, est nécessaire pour faire opérer les volcans, 339 . . along ment Eclipses, ont toujours effrayé les superstitieux, 233. Cerémonie à laquelle elles ont donné lieu, ibid.

Ecriture Chinoife, pourquoi compliquée. 206.

Edicatribué à Romulus. 94.

Education des Orangs Outangs , n'a été confiée
qu'à des faltimbanques ,
& à des matelots. 160

Edward (Mr.), on trouve dans fes Gladeres une bonne figure de l'Orang-Outang, enjuminée. 82.

Eglis Romaine, la perverti l'esprit des usages Judaïques 2311

Egiptiens, leurs différents caracteres 206. Ce qu'ils dirent au philosophe Solon fur les déluges, 336.

Egiptiennes (femmes), ce qu'en dit Mr. Thevenot, 125.

Eliphants, les Indiens lour accordent plus d'esprit qu'à eux-mêmes. 67.

rent le Grand-Lama. 309. Ellébore, àquoi employé par les Gaulois. 258.

Empereur, ce qu'il demande au Grand-Seigneur. 348. Enfant sauvage, enseigne, en Amérique, un remède aux Européans. 241. 242.

Enfants d'un teint rougeatre ; engendrés par des Nègres.

Enfants noire , pourquoi il n'en nait pas de parents blancs. 42,

dans les bois de l'Europe, ce que l'auteur en penfe,

Anfants châtrés , reftent imberbes. 90.

Enfants Américains , deviennent stupides vers l'age de puberté. 156.

Enfants vivants, enterres avec le corps mort de la mere 224. Origine de cette abomination, ibid,

Es, ce qu'il dit des peuples du Mexique. 278. n. Enthousiasme, explique phydiquement, 458.

Espagne, a soustrait le Pérou & le Mexique à la Chambre Apostolique. 280, n. Ce qu'elle payoit annuellement aux Missionnaires du Paraguai. 363. Deux de les deux provinces en-values au milieu de la paix 361.

Espanieles (les Crécles) se croient injuries, quand on les nomme des Amé-

Tricains. 164.

Espagnots , n'ont conte que des fauffétés de l'aucien état du Pérou. 169. La plupart de leurs historiens font menteurs, 201.

Efrit, n'a pas été également partage aux diffefage des femmes n'eft point contraire à fon de-

Efort (Sc.), eft inconnu aux Tarcs, 316, mille

Effai fur le Commerce des Fefuiter, ce que l'auteur de cet ouvrage dit des profits qu'ils ont faits fur Pherbe Paraguaife ou le Camini, 361, 362, 300

Eshispie, comment on y infibule les femmes. 141.

Ethiopiens , paroifient avoir peuplé l'Egypte. 118. Eina, depuis quand il a briFa

Fo

Fen

Fer

N

Feri

Fest

le

li

Feri

11

C

Fille

Figs

Fife

Flick

uf

II

an

ép

24

ne em

des

tes

ént

rel:

Fleur

Fhau

Florid

Florid

u

ic. 341.

Enbages, prêtres des anciens Gaulois. 273.

Emphorbier, comment on en

extrait le suc. 241.

Encision, ce que c'est. 124.

Comment elle se pratique en Abystinie. 125.

Extréments humains, contrepoifon des alénes de Macaffar. 255.

Experiences, faites à Leide, avec des flêches empoifonnées, 246.

Expériences de l'Auteur fur les végétaux lactescents. on handisting a spece

deuls de propager depuis les pules jusqu'à la Ligne, accordée à l'homme exclusivement, 68.

Faguirs faguis , compolent un antidote contre la morfure des ferpents, 267.

Faunes, leur culte originaire de l'Egypte. 80.

Fanne, fi c'étoit un Dieu majeur chez les Romains, 04. Faunorum ludibria. 81.

Femmes blanclies qui accouchent d'un enfant mulatre, Femmes délaiffées dans les

ifles de l'Archipélague Indien, ce qu'on en conte,

est suspect. 75.
Femant stoifes, violées par les Sarraime dans la Terre Sainre, 115.

Bemmet Américaines , leur fingulier attachement aux Espagnols, 181, 182,

femmes Indiennes, ne se brûlent pas avec le corps mort de leurs maris, quand elles ont des enfants.

Femmes Péruviennes, s'entreconfessoient. 278.

1

i-

11

S,

lis

e,

X.

nt

r-

re

9-

11-

TE,

D-

e,

Te

0-

DZ.

fenitres, il n'y en avoit pas dans les maifons des anciens Péruviens. 179.

Fer, on ne favoit pas le travailler au Pérou. 181. Celui de l'Amérique est inférieur au nôtre. 182. Son Prix. ibid.

ferries (Mr.), fur quoi on le consulte. 89.

Fátichisme, constituoit la religion Egyptienne. 80.

ferio (le Pere Benoît), jugement sur son Théatre critico. 165. Ce qu'il dit des Créoles, résuté. 168.

Fill finguliere, née àla nouvelle Grenade. 24.

Figuier, fon fuc laiteux est un poison. 248.

Fifcal Protecteur des Indiens.

Fliches empoisonnées, leur usage est très-ancien. 236. Il y en a qui conservent leur violence pendant 150 ans. 241. Comment on les éprouve chez les Caveres. 243.

Fliches des anciens Brachmanes, moins violemment empolfonnées que celles des Caraïbes, 266.

Fleurs liliagies, leurs stigmates sont un poison. 215. n. Fleures de la Tartarie, leur énumeration. 344.

Floride, ce que les anciennes relations en difent. 83.8 Floridiennes (femmes), on prétend qu'elles font excifes. 104.

Fo est le même Dieu que La.

Faius femelles, paroiffent mâles jusqu'au troifieme mois, 88.

Fogeda (le Comte de), tué par une flèche empoisonnée, 237.

Fontaine (Mr. de la), le fabulifte, pris pour le prédicateur de Louis XIV. 159.

Ferbin (Mr. le Chevalier de), ce qu'il dit de la police des finges. 50. Sauve le royaume de Siam. 256.

Fourmont (Mr.), interprête des livres trouvés en Sibérie, 302.

Four, idee qu'on en a eue dans l'Antiquité. 20.

Fréret (Mr.), ce qu'il dit de fes confreres, 214.

Fricatrices, 89.
Freid, fait blanchirle poid des animaux dans le Nord, 40.
Il est plus rigoureux au Midi qu'au Septentrion, 332.

Frutex terribilis, n'a pas été employé pour empoisonner les fléches, 258.

G

(Tage (Thomas), ce qu'il die des mysteres de la religion Chrétienne, 160.

Galles (prêtres de Cybele), étoient châtrés. 100.

Gallinace (Pierre de). 184.

Garcilasse, jugement sur ses nuvrages. 184. Il n'étoit pas un véritable Américain. ibid. Ce qu'il dit de la confession des anciens Péruviens. 277. 284.

grands progrès dans la langue & l'histoire de la Chine. 294. Entreprend des recherches sur le voyage des Lamas en Amérique.

Gaulois, ont envénimé leurs flêches avec la feve du Caprifiguier. 258. Peinture de teur grande affemblée du nouvel an, auprès de Chartres. 273. 274.

Géche, lezard dont la fanie fert à envénimer les traits des Javanais. 251.

Gélées, font blanchir les pétales des giroflées & des rofes rouges: 30.

Généraux des Jéfuites, ne vouloient que des Allemands au Paraguai, 365.

Gengisken, les Tartares le croient né d'une vierge. 314.

Georgi (le Pere), l'Anteur rejette fon fentiment. 296. 297. Son Canon des Rois du Thibet est fautif. 307. 308. On le réfute. ibid. &

Gerbillon (le Jésuite), a été. valet de chambre de l'Empereur Kang-Hy. 302.

Germains, étoient une colonie de Tartares. 297,

Gefner, la figure qu'il donne de l'Orang-Outang ne ressemble à rien. 83.

Gestation des Orangs-Outangs, le temps en est inconnu. 75.

Gires, leur langue avoit une
espece de mêtre, 187. Ce
qu'étoit leur grand Pontife qui résidoit sur le
mont Kogajon, 297.

Gibier tué avec des flèches empoisonnées, est bon à manger. 245.

Glaces, ne fondent pas au 60me, degré de latitude Sud. 333.

H

211

-84

He

100

H

H

H

.

MA

25

U

H

B

100

H

1

Sud. 333.

Gmélin (Mr.), fes recherches fur la Piestra Hordaen
Sibérie. 25. Contredit mal
à proposStrahlenberg. 26,

Roi du Thibet, quand il regnoit. 307. n.

Gobali, farfadets rifibles d'Italie & d'Allemagne. 13. Gobalins, farfadets de France. 13.

Golfe Adviatique, ce que l'auteur dit de son origine.328. Golfe Persique, comment il a été produit. 328.

Grand Jean, Hermaphrodite marié comme homme. 90, Grégoire (le Pape), brûle les ouvrages de Cicéron & de Tacite, 196.

Guaques, tombeaux des Péruviens, les moines y fouillent. 184.

Guelfes (faction des), à quoi l'Auteur la compare. 310. Gunilla, ce qu'il rapporte d'une fille née à la nouvelle Grenade. 24.

H

Haches de cuivre, on s'en est servi au Pérou. 183.

Haches de pierre, communes à tous les peuples sauvages.

350. Ce que l'Auteuren dit, ibid.

avec des viperes, 238.

Henri III. (Roi de France)

on l'invite à être Parrain d'un enfant du grand Seigneur. 128. Est attaque du mal vénérien, & guéri,266. Herbe Paraguaife, les Jésuites s'emparent de la traite de cette drogue. 360. La font détruire dans tous les endroits del'Amerique, hormis dans leurs Miffions. ibid. La pulvérisent & la fallifient. 361, Combien on en confomme de livres annuellement. 362.

Herculanum, on y trouve des laves dans les maifons. 341. Epoque de fa fonda-

tion. ibid.

ches

on à

s au

rude

her-

la en

mal

.26,

mier

ndil

d'I-

13.

'au-

328.

tila

dite

. 90,

eles

n &

Pe-

s y

81.

quoi

310.

orte

ou-

s'en

esi

ges.

ren

mes

e),

00

Hermaphrodite nove à Rome,

93. Hermaphrodite declare homme à Toulouse, & temme à Paris. 80.

Hermaphredites , plus communs dans les pays chauds que dans les régions troides. 84. Portent des habits diftinctifs au Mogol. 84. Ils font pour la plupart femmes, 88. Ont de la barbe, hormis dans la Floride, 90, Sont desmonftres, 92. S'il est vrai qu'on les noyoit à Rome. ibid. Caufe del'aversion qu'on a pour eux 95. Quand on les a recherchés à Rome. 96.

Hermaphrodites de la Floride, à quoi on les occupoit. 98. Bermaphredites vrais , la Nature en a produits dans le regne végétal, & parmi

les infectes. 86.

Hermaphrodités plantes & infeder, moins parfaits que Course les entrocastes

Tome II.

Hermaphreditisme. 86. Dans quels animaux il est le plus fréquent. 91.

Hérodote, ce qu'il dit de la couleur du sperme dans les

Negres. 27.

Hippomolgues (nations), où l'on en rencontre. 312.

Hippuris, qualité de cette plante. 249.

Histoire Généalogique des Tar. tares, l'auteur des notes fur cet ouvrage contredit Strahlenberg, 25. En quoi il raisonne mal. 26.

Histoire générale des Voyages, on y trouve une mauvaise figure de l'Orang-Outang.

63.

Histoire Naturelle , a de grands vuides. 34. Celle de l'A-mérique doit tous ses progrès aux favants de l'Europe. 167.

Historre des Rois du Mexique,

fabuleule. 199.

Histoire des Cerémonies religienses, jugement de l'auteur fur cet ouvrage. 292. 293.

Hoang, (fleuve jaune) où il se jette dans la mer. 344. Ho-Fo, nomdonné par les chi-

nois au Grand-Lama. 306. Hollandais, diffuadent aux Caffres de se couper les doigts. 227.

Homere n'a pas été le premier Poete grec. 186.

Homme des bois. 57.

Homme (un) ne fauroit vivre d'une once de nourriture

Homme, s'll devenoit androgyne, il dégénéreroit, 87. ceux qui n'ont qu'un fexe. Hommes couleur de craie, ou l'on en trouve, 87.

Hommes tigres, s'il y en a en Sibérie. 24.

Hommes habillés en femmes, On en trouve en Amérique.99. Hommes qui n'ont naturellement que trois doigts à chaque main, font fabuleux, 225.

Hontan (le Baron de la), fes controverses avec les

Sauvages, 162.

Horde bigarrée en Tartarie, fabuleufe. 25.

Hottentores (femmes), quelle excrescence elles ont aux parties génitales, 126.

Hottentots, ne procedent pas à la copulation comme les crapauds, 126. Pourquoi ils fe font ôte un testicule. ibid. Se coupoient anciennement un article des doigts, à la mort de leurs parents. 226.

Haile de Tabac, poison trèsdangercus. 268.

Hyde (le Docteur), publie une traduction du Sadder. 281. Hydropific noise, maladie rare. 43.

I & J.

aceb, fon corps avoit été embaumé. 223.

Jacob (le Rabbin), ce qu'il dit de l'embaumement des morts chez les Juifs. 223.

Japon , ce que l'Auteur découvre dans l'histoire de ce pays. 320. 321.

Janne, eft la couleur des Empereurs de la Chine. 309.

Java (l'Empereur de), tenu en tutelle par les Hollandais. 17. Avoit, en 1761, to qu'il a été en correspon-trois Kackerlakes à sa dance avec Gallen. bid. cour, stid. Ce qu'il deman-

de au Gouverneur de Ra-Cavia, ibid.

Ig

h

In

In

h

li

h

h

I

I

1

Javas, Prêtres de la Floride. 100.

Aftere atre, maladie finguliere. 43.

Jocha, femme adoree chez les Germains, 297

Jerome (St.), ce qu'il dit d'un Saryre. 81.

Jésaites, de quelle façon ils ont accommode le culte extérieur au génie des Paraguais. 16r. On les pend aux arbres en Tartarie. 300. Leurs calomnies abfurdes contre le Visiteur du Paraguai. 354. 355. Depuis quand leur crédit a diminué au Pérou. 356. Pourquoi ils avoient reduit les Paraguais en elclavage, 356. Pourquoi ils défendaient l'entrée du Paraguai à tous les étrangers, 357. Ce que leur a couté l'entretien de leurs efclaves au Paraguai. 302. Combien Ils en posse-dolent, ibid. Ils étoient peu nombreux au Paraguai. 364. Liste de ceux qui ont eté expulses de différents états de l'Europe, & de ceux qui restent dans d'autres. 364 n. Ceux du hau & du bas Rhin font plus gnorants' que les Cordeliers, 305.

Josus-Christ , pris par les Américains pour un forcier Français, 161, Par les Afiatiques pour un medecin. 283. n.Les Moulahs difent Ce que les Mahométans

disent de lui. 315. 316. n. Ignicoles. Voyez Guebres. Imagnation des meres sur l'embryon. 3. L'Auteur la

rejette. 29. 30.

Ba-

Ide.

llie-

hez

dis

Lils

ulte

Pa-

end

rie.

ab-

ceur.

De-

it a

350,

Te-

Fef-

i ils

du

ran-

ur a

eurs

362,

offe-

peu

uai.

ont

ents

e de

au-

inut

of us

rde-

A-

cier

fia-

ein.

ent

on-

bid.

ans

Jumaculée Conception de la Vierge, inventée par Mahomet. 314. 315. n. Apportée en Europe par les Croifés. 315. n.

Immortalité de l'ame (le fyflème de l') n'a pas entraîné autant d'abus que le dogme de la résurrection des morts. 219.

Immortalité des Dalaï Lamas, originé de cette fable. 305. Incar, on ne fait quand ils ont commencé à regner. 170. Leur hiftoire est toute fabuleuse. 174. Ils étoient despotiques. 175. Leur empire étoit un pays inculte & barbare. 183. Comment ils se confessolent. 279.

Incubes & Succubes , leur ori-

gine, 81.

ladiens Orientaux, pourquol
ils payent un tribut au
grand Mogol. 213. Leurs
cérémonies pendant les
éclipses. 234.

Indiens du Paraguai dépouillés par les Jéfuites, vont inutilement fe plaindre. 361.

Infibulation, étymologie de ce mot. 139. Quand elle a commence à s'introdulre en Italie, ibid. Comment on infibuloit les garçons chez les Romains. 143.

Infibulation des hommes en Amérique. 148. Origine de cet ufage, 149.

infalubrité du climat, où elle est la plus grande au N. M. 36. Inscriptions Runiques, leur antiquité. 205.

Inscription trouvée en Lapponie, ce que l'auteur en pense. 205.

Inscriptions, on n'en a pas découvert au nouveau Monde, 294.

Instrument de Pascal, comparé aux Quipos des Péruviens. 171.

Inventions, ne font pas dues uniquement au hazard. 187.

Jone creufé par les fourmis, à quoi on l'emploie en Amerique. 243.

Joseph (le Patriarche), son corps avoit été embaumé. 223.

Josephe (Flavien), examine fon apologie en faveur des Juifs, 275. ».

Iris rouge, preuve d'une vue foible, 31.

Isles fituées près de Java, fournifient plus de Kackerlakes que Java même. 36.

guirs & les Sirenes. 81.

Jubilé, fi les Mexicains en

célébroient un. 199.

Juifs, comment ils circoncifent les enfants. 129. Ou ils auroient pu se former en corps de nation. 130.

Ceux d'Espagne & de Portugal ne se circoncisent pas. 132. On brule leurs livres. 196. n. Ils adhéroient au système des Egyptiens touchant la résurrection. 223. Embaumoient les corps. Ibid.

S'ils mettoient des pieces de monnoie dans les tombeaux, ibid. On les accuse

Ii 2

d'avoir mangé de la chair humaine. 275.

Jura (le mont), les hommes ne fauroient vivre fur fon fommet. 347.

fon fommet. 347.

Justin, le passage le plus intéressant qu'on trouve dans ses Histoires. 346.

Juvenal femble substituer le Cercopitheque au Cynocéphale facré des Egyptiens. 80.

K.

Kackerlakes, fignification de ce mot Malay, V. Negrès blancs & Blafards.

Kadds, confesseurs des Guèbres. 282. n.

Kalmouks. Voyez Calmouks. Kang-Hy (l'Empereur) envoie un ambassadeur au Dalai-Lama. 305.

Kans, Tattares, retirés dans le patrimoine de l'Eglife

de Lasia. 310. Keilkraeft, lutins d'Allemagne, êtres très-ridicules, 13.

Kins des Chinois, étolent écrits avec des nœuds, 205. Klabauters, êtres chiméri-

ques. 13.

Klein (Mr.), en quoi il fe trompe. 62.

Korajon (le mont), dans les Alpes Basterniques, le grand Pontife des Gétes y résidoit. 207.

Kolbe. ce qu'il dit sur l'amputation d'un testicule des Hottentots. 126. Ce qu'il rapporte de leur deuil. 226.

Kemerin (le Cap de), il est tourné au Sud, ainsi que plusieurs autres grands promontoires. 327. Kruys (le Vice-Amiral) est du Volga. 328.

1

La

La

1

La

La

La

La

La

L

LA

LA

Lé

Lè

Le

Li

Li

Kuches des Japonois. 320. Kunn, boisson des Hippomoigues. 312.

Kurukius. 301. En quoi confiftent leurs revenus. ibid, Il y en a qui réfident à la Chine. 304. Reçoivent un courier à la mort du grand Lama. ibid. Quelques uns ont voulu fecouer le joug de leur chef. 308.

T

La, Dieu des Lamas, 314. Ladrerie blanche, se transincitoit aux enfants dans le sein de la mere. 44. Description de cette maladie.

Lazi (Jean), ce qu'il dit de l'apparition des esprits chez les fauvages est ridicule. 200.

Lafireau (le P.), ses réveries réfutées, 99.

Labra, femme adorée chez les Germains. 297.

Len (le) d'aucun animal n'est vénimeux pour l'homme. 248.

Lama, interprétation de ce mot, 307, n.

Lama (le grand), Voyez

Lamas (les petits), compofent beaucoup de livres. 301. Aident à lever une carte géographique. 302. Lamique (la religion), portée en Moldavie par les Gètes. 297. Quand elle s'est introduite à la China. 306. n. Dans quels pays elle est suivie. 319. 300.

Si elle est tirée du Nestorianisme. 317. Lamoghiupral, vierge qu'on croit avoir eté mere du Dieu La. 314.

Landinos, ne veulent point épouser de femmes pucel-

les. 194.

erp

00.

po-

on-

bid.

la

un

and

uns

oug

114.

IC8-

le

ef-

die.

de

rits

ri-

ies

nez

pal

our

ce

vez

00-

ces.

ne

02.

01-

les

lle

ne.

ys

02

Langalierie (le Marquis de), fon projet de la réunion des Juifs. 131, Il manquoit de conduite. ibid. Est mort à Vienne dans la prison de St. Paul. sbid.

Langues de l'Amérique, trèspauvres en mots. 162. Langue du Perou, manquoit

de mots abstraits. 185. Langue du Thibet, restemble au jargon des Irlandais, 303. Laokium, pervertit l'ancien culte des Chinois. 296.

Lapins blancs, ont les yeux rouges. 31.

Lapins, ne sont point hermaphrodites, comme on l'a cru. 91.

Lassa, fignification de ce mot. 295. n.

Laves, productions des vol-

cans. 340.

Legislateurs , font moins anciens que les nations qu'ils ont civilifées. 172. Mal à propos contondus avec les fondateurs des nations.

pre, excite à la lubricité en Europe & en Amerique. 44.

Lepre écailleuse, endémique au Paraguai. 362.

Liane de l'Amérique, tous les caracteres n'en sont pas connus. 242.

Lieures, ne sont pas Herma-

phrodites. 91.

Ligne équinoctiale, presque tout l'espace du globe compris fous ce cercle est fubmergé. 331. 332.

Lima, à quelle occasion elle fe révolte, 355.

Limagons, font hermaphrodites. 87.

Limeum (plante), quel ufage en faifoient les anciens Gaulois, 257. 258.

Limon charié par les fleuves, est moindre qu'on ne le penfe. 338.

Linneus (Mr), sa description de l'Orang-Outang, ridi-cule, 69. Confond le Negre blanc avec le Pongo.71.

Liparines (iffes), ne communiquent pas avec l'Etna & le Vésuve par un conduit fouterrain 338.

Livres, on ne fauroit traduire les nôtres en aucune langue Américaine. 162. Dans quels fiècles on en a le plus détruit en Europe. 190.

Livres Thibetains, font ectits fort proprement, 302.

Locke (Mr), ce qu'il dit d'un Saint Ture, tombéen be 1tialite. 145.

Loi des Indes diverfement interpretée. 212.

Loix, il ne fauroit y en avoir de bonnes dans un pays

despotique. 193. Longuerue (Mr l'Abbé de), enquoi il s'est mépris. 317. 318. 7.

Longueur du prépuce, produite par l'épaisseur du

Lorette (Chapelle de), pourquoi Langallerie propola de la piller. 131

Lombers (Mr la), ce qu'il rapporte fur une coutume des Hottentots, 226.

Louis XIII fait des Ordonnances touchant le commerce des Nègres, 63.

M.

Macaffar, comment on y empoisonne les armes. 252. 253.

Madagafear, les circoncifeurs y avalent le prépuce des

enfants. 130,

Moladies héréditaires, prouvent que le sperme peut se corrompre. 27.

Maller (feu Mr), on refute ce qu'il dit des oreilles coupées aux enfans Mexicains. 136.

Mancanillier, description de cet arbre, 239. 240.

Mance-Capac, fon histoire est

Mann, (Mrde), fes recherches en Afrique fur les Nègres blancs, 15.

Manfredi, ce qu'il dit de l'accroissement du fond de la Méditerranée. 337. On le refute. ibid.

Manichéisme, s'il a donné lieu à la religion Lamique.

Mans Togre, le finge le plus anthropomorphe de l'Amerique, 49.

Marc Paul , ce qu'il dit d'une coutume des Tartares. 929.

Mare falfum. 329.

Margraf voit une femme Africaine rouge, 22. Ce qu'il dit du génie des enfants Américains, 156.

Marie (la Vierge) , prife pour une française par les peuples du Canada, 161, Sa conception immaculee a été inventée par Mahomet. 315. n.

Min

Mer

Meff

tic

ni

n

Méte

ré

fc

ra

le

21

n'

le

k

d

di

Mex

Mex

C

0

d

ta

d

d

d

1

Mil

Mex

Mitt

YI

Maris, ou ils fe mettent au lit, al'occasion del'accouchement de leurs femmes.

229.

Martial, on cite une de fes Epigrammes, 147. Martiniere (Mr de la), ce

qu'il dit des Hermaphrodites de la Floride, 102. Mas (Mr du), ce qu'il dit

des Nègres blancs, 33. Mathiele, en quoi il fe trom-

pe. 259. Matrice , tere du fexe feminin, 89.

Mangiron (le Comte de), on cite fon Memoire fur les Crétins, 19.

Maures , fameux dans l'antiquité par le venin de leurs

armes. 238.

Mead (Mrde), en quoi l'auteur rejette son sentiment. 239. Son traité de la Vipere est très estime. 263. 1.

Mickel (Mr), lettre qu'il écrit à l'auteur fur les Nogres blancs. 46.

Midecin, l'auteur ne l'est pas. 246. n.

Mediterrance , fielle diminue, 336, 337

Melich-Shadye, redacteur du Sadder. 282. n.

Membrane clignotante, l'Orang-Outang n'en a pas, non plus que les Nègres blancs.

Mémoire, par quelles drogues on peut la rétablif.

155.

Minandre, comment ses œuvres se sont perdues. 196. Mer du Nord, si elle se retire annuellement des côtes de la Suede. 334, 336.

ile

les

61.

lee

10-

au

bu-

es.

fes

Ce

-01

dit

m-

rac-

on

les

nti-

ang

au-

ent.

Vi-

3.7.

u'il Nc-

pas.

que,

r du

ng-

non

ncs.

fro-

blir.

9.

Messe des femmes, fille fanatique de Venile, son opinion sur la confession, 278. Mahade d'ensumer l'ennemi, n'est plus en usage. 262.

Métempfyesse adoptée sans réserve par les Tartares Lamas, 305.

Méners , ont devancé les fciences. 186.

Maif de l'homme & de l'Orang-Outang, feroit l'être le plus remarquable qu'on ait jamais vu. 74.

Mexicains, leurs peintures n'étolent pas des Hiéroglyphes. 195. On recherche leurs tableaux pour les brûler, ibid. Quand leurs Rois ont commencé de regner, 197. Ce qu'on dit de leur antiquité, 200.

Mexico, fa population exa-

gérée. 200.

Mexique, comment on y circoncifoit les gargons. 335.

On n'y a pas découvert des veftiges d'anciennes villes. 202. Quel étoit l'état du palais de ses Em-

pereurs, ibid. Mexique conquis . Poème mé-

diocre. 203.

Missimaires, on les accuse d'avoir brûlé beaucoup de livres Indiens & Malabares, 196. Empêchent les fauvages de se couper des doigts, 235. Comment ils trompent l'Europe. 267. L'ée qu'on a d'eux en Asie. 283. n.

Missione du Paraguai. V. Pa-

Mogelistan, les Hormaphrodites y font fort nombreux. 84.

Mogols, n'adoptent pas les armes des peuples con-

quis, 249.

Mehel, fuce les parties génitales des enfants dans la Circoncision. 129.

Moines Grees, font infibulés.

Moines mendiants, vivent

Moines Tures, adonnés à la beftialité, stid,

Meluques de leurs habitants n'ont pu, avec leurs armes empoisonnées, is débarraffer du joug des Européans, 238.

Momies, on leur trouve une piece de montrole fous la langue, suc.

Monde, ce qu'on dit de fon

Antiquité, 187.

Mongales, (Tartares), s'ils
ont conquis le Japon, 320.

Monnoie, les Américains n'en

avoient pas. 184.

Monerchit, 127, Mone (Mt. du), ce qu'il rapporte des Hermaphrodites

de la Louifiane: 102.

Montagner, les fystèmes sur
leur formation sont vains.
342. Ce qu'on dit de leur
diminution, 345. Elles ne
sauroient servir de retraite
aux hommes pendant les
déluges. 347.

Mantesquien (Mr. de) n'a pas été infiruit de l'état des Missione du Paragual, 352. Montes una 11, avoit des bla-

fards à la cour. 16.

Montezuma I. avoit bâti - doivent claffifier les ani-Mexico. 202.

Monument de la Nouvelle Angleterre, est apocryphe. 294.

Moraliftes, quelles expériences ils condamnent. 51.

Moufti (le grand) a moins de fectateurs que le Grand-Lama. 320.

Moulahs, ce qu'ils disent de Jefus-Chrift. 283.

Montons fanvages, il n'y en mpoint en Irlande. 77.

concisent. 128.

Mysteres d'Eleusis, portés d'Egypte en Grece. 282. Exigeoient une confession generale, ibid.

topenns. .M

Vains du Sérail de Constantinople, moins respedes que ne le sont les Nègres blancs par les Princes d'Alie & d'Atrique. 16.

Naiffances miraculeufes , plaifent aux Afiatiques. 314.

Naffan (Maurice, Comtede), comment on le trompe avec un perroquet. 82.

Natchez (peuples de la Louifiane), leur cruauté aux obleques d'un de leurs Caciques, 217. 218. Defcription de cette cérémonie.

Natron, combien de temps les corps embaumes de- ibid. Sont inféconds, 34 voient y refter en Egypte. an 223. 74 pb morne

Namalifes, varient fur les qualités de l'Orang Outang. 62. Comment ils

maux. 67. 30.

Nature, comment elle a paffe des animaux quadrupedes aux bipedes. 52. Ne fait pas des fauts, 62. Quand elle décide le fexe du fœtus. 89.

Navigateurs, où ils ont été atrêtes par les glaces, 333. Necco, veut percer l'Ithme

N

(

06

04

Og

Oil

000

13.0

n

fi

Ora

100

t

n

b

C

D

e

de Suez. 328.

Négreffe qui accouche de quatre enfants blafards, 23.

Negres, blanchissent pendant les maladies. 6. Ont les paumes des mains plus blanches que le refte de la peau. 28. Ce qu'ils difent des Orangs-Outangs 72.

Negres blanes , nuance de leur teint. 8. N'ont ni barbe ni poil aux parties génitales ibid. Couleur de leur iris ibid. Comment ils voient les objets, ibid. N'ont pas de membrane clignotant 9. Leurs doigts font ma formés. 10. Mangent for difficilement, ib d. Metrent jeunes, 11. Ce qu'en ont dit quelques Naturaliftes. 15. Idee qu'on 1 d'eux en Afie & en Afrique. 16. A quoi on la emploie dans les cours de Princes. 17. 18. Sont incipables de travailler. Il Leur origine. 22, Il y ent qui ont les cheveux rous On ne permet pas a no chirurgiens de les anatomiler. 33. On lesa contordus avec les Orangs Ov tangs. 48. 1 . 32

Neris

Nerium, arbre très-yénimeux à Ceylon. 257. A quoi on l'emploie. ibid.

ani-

edes

fait

and

fe-

é at-

33.

bme

qua-

23.

danc

it les

plus

te de

Is di-

angs

e leur

rbe ni

itales.

ar iris

roient

nt pas

stante

nt mal

at fea

Meu-

qu'en

atura-

1 00 1

Afri

on les

ursde

t inca-

er. il

y ena

x rous

ds. 32

S à 800

anato-

onion

gs OF

MA Neris Nefteriens, jufqu'où ils ont penetre en Afie. 317.

Neuhof, voyageur blen infruit. 255. Ce qu'il dit des fléches des Macaffars, ibid. Newton predit que la grande

comete heurtera le foleil. 345. 346.

Nil, expériences fur le limon qu'il charie. 338. SER 15.

Noix Maldiviques , ce que c'eft. 254. n. Ont perdu leur réputation en médecine. ibid. 210.11 41, 400.11

cappe le Obfervateurs mierafcopiques font des expériences indécentes. 51.

Obfervateurs en Afrique, ce qu'ils devroient rechercher. 75.

Odirst, de quoi dépend sa perfection, 60.

Opilby, ce qu'il dit des Negres blancs. 32.

Oifeanx , en quoi ils différent des vrais bipedes. 52.

Omeyer, ce qu'il rapporte d'une table des loix déterrée près du Capitole, 94.

fuivant les différentes doles qu'on en prend. 256. n. Orings-Omangs, n'existent pas en Amérique. 49. On n'en Trouve que dans la Zone torride de notre continent, ibid. Sont peu nombreux. ibid. On en a rarement vu en Europe, 51. Ceux qu'on a amenés dans nos pays , n'étoient que

des adolescents, 52. Par-

Tome II.

viennent à la taille de l'homme. 54. Leur description. ibid. Leurs femelles effuient l'écoulement menstruel. ibid. En quoi ils different des finges. 55. Signification de leur nom. 57. Aiment autant les femmes que leurs propres femelles, 58. Enlevent une Négrefie, & la retiennent pendant trois ans, ibid. Ne copient pas la lubricité du Papion. 61. Sont intermédiaires entre l'homme & le singe. 62. Ne fauroient s'expatrier. 68. S'ils font tous, comme le dit Mr Linneus. 72. S'ils font aveugles pen-dant le jour. ibid. Comment ils se défendirent contre les Carthaginois. 74. On envoie quelquesunes de leurs peaux confervées à Carthage.ibid. Enlevent un Negrillon. 751 Sont les feuls animaux qui forcent l'homme à leur tenir compagnie. ibid. Elevent des enfants encore à la mamelle. 76.

Ordres Monaftiques, tropmultipliés sont nuisibles. 324. 325.

Orellans pretend avoir vu des Amazones en Amérique 114. 1 30 18

Organes de la génération, ont du rapport avec la gorge & la tête. ot.

Orientaux , ont le tiffu des paupieres plus long que les Septentrionaux. 123.

Origine de la dégénération des hommes blafards, 41 Orns Apollon, ce qu'il dit du

culte des Cynocéphales en Egypte. 80.

O, comment disposés dans les Orangs-Outangs, 52.

Ovide a compose un Pocme dans la langue des Gêtes. 187.

Ovipares, font les feuls animaux parmi lefquels il existe de vrais Hermaphrodites. 87.

Ours du Nord, ce qu'on en conte est fabuleux. 76.

P.

achacamac, Dieu des Péruviens, n'étoit autre chose que le Soleil. 288.

Palafix (Jean de), de quoi il fe plaint au Pape, touchant les Jésuites du Mexique. 359.

Page (le Sr le), ce qu'il rapporte des Natchez de la Louisiane, 218, m.

Paper, pourquoi ils ont perdu leur credit. 310. Ont moins de sectateurs que le grand Lamadela Tartarie. 320. Comment ils auroient pu acquerir de l'autorite 323-324-

Paque, des Luits, comment celebree. 274.

Paraguais comment on y a cree un corps de mation. 173. Etat de ses Missions, en 1610 & 1755, 359. Oppreffion de les habitants fous le joug des Jésuites. 356. Ses différentes productions, 363. Quand on

Parole, il est impossible que ceux qui vivent dans la folitude des leur jeuneffe l'acquierent d'eux mêmes. 04.

Parties sexuelles des vieilles femmes, fort épanchées

85. 11 light fanaulme. 250.

Péna, Médecin de Henri III. a une vision. 266.

å

11

.3

a

.20

-0

Pha

60

Phi

100

RHI

rils Cc

be

le

Merc

33

Picar

ROLL

Penna (Horatio della) dit avoir été en correspondance avec le Grand-Lama 200. Eft un imposteur. ibid. & 300.

Péoine , fa racine est bonne contre le cochemar. 81.

Peren , nom donné par les Espagnols au pays des Incas. 134. N'avoit qu'une feule ville au temps de la découverte. 177. Etoit plein de landes & de déferts, 193. La difette des vivres y inquiera les Efpagnols. 1020 Il eft de peuple, & l'a toujours été. ibid. Si I'on y contraignot ceux qu'on enterroit vivants avec les Incas; or s'ils venoient le présenter d'eux-mêmes, 216, 217, Se révolte contile fon trente troifieme Vice-Roi , & pourquoi. 355.10 u

Penraquet du Comte de Nas m fauce our suns hom & me

de la Vierge Marie. 315. Perfe, l'eau y manque. 329. Perinafion d'une vie à venit, y exerçoit les Indiens. effets qu'elle peut produire. 2170 man no up zus

Paranucan, volcan de Java. Péruvieni, n'ont pas eu des 1839. Hip social and - annales, 170. N'avoien

TABLETDES MATTERES.

auoune antiquité. 177. Ecoient inférieurs en in-.,duftrie aux peuples de hotre continent. 184: N'avoient eu aucune communication avec les Mexicains, 204 "Faifoient du bruit aux éclipfes, 233. S'ils avoient une espece de communion, 2730 Parifications, fil'on peut connottre leur age. 349. Pipple, il n'y en peut avoir de grand fans agriculture. Penples (fournges), occupent huit fois plus de place fur le globe que les nations policees 69, olalot alla Penglei qui ne favent ni lire ni écrire, ne fauroient être bien polices, 171. Ceux qui ont mis des mounties & des aliments dans les tombeaux, ont cru à la Réfurrection 222. Lequels fe font fervis d'armes empoisonnées, à la chaste, & non à la guerre. 237: 21 Pharaons d'Egypte, ce qu'on dit de leur fepulture, 211. Pharmacie des Jésuites à Rome. On y a contrefait les pierres des ferpents à chaperon. 207 %. Philin ce qu'il dit de la Circonclion , refute, rig. Philosophes , s'opposent au despotisme, 208, Comment ils pourroient raisonner contre les Natchez de la Louisiane, 220, 221. Pie de Tenériffe, forme par les ejections d'un Volcan. Picard, on cite fa Celtope-

la

ffe

es.

es.

Ba-

Π,

dit

on-

Laeur.

nne

les

In-

one

e la

toit

de-

des

Ef-

de

été.

DOL

VI

; 0

enter

7. Se

, k

Nab

ont

ILS.

320.

enir,

odui-

1 ides

oien

de. 257. m.

Riegaga Horda. 24.01 .02.62 Pierre des Theat, 184 Pierre de ferpene a chaperon. 267. Pierres employees à faire des haches 350. 1 1 1 1 110 Pierret fenreet l'faciles à reconnottre d'avec les artificielles, 351. Pier Ordi 25 blanc, 34. Ce du'il dird an ulage du Brent. 233. Pizarre (Gonzale), fon exconfequences que l'auteur en tire. 192. Planetes, pourquoi prifes pour des êtres animes: 238 Planter dont on simagine que les vertus ont eté revelées a des Rois, 265, 266. Platon, on l'a cru ne d'une vierge 316. n.
Pline | les contrepoilons
qu'il indique | font ineffi-Caces 248. Plinargat , ce qu'il rapporte d'un jeune homme, 282 Poeme, on n'en fautoit compofer un bon dans une langue qui n'a jamais fervi a faire des vers. 187. Perme en profe, invention ri-dicule des modernes, 203 Prices des fiches frottées de curar, n'agit qu'en touchant le fang. 244 Expelication de ca phenomene. Pole Auftral, on n'en a approcher au dela du foi xancieme degré, 333. Police des linges de Siam, 50, Ponce Pilare, les lauvages du Canada le prennent pour

un Anglais. 161.

Kk 2

Pongo. Voyez Orang-Ontang. Pontife des Gaulois, bénissoit du pain & de l'eau, au nouvel an. 273. 274. Pentificat des Grands-Lamas. fon antiquité. 317. Pentine (Marais), comment ils fe font formés. 337. Poffel (Guillaume), approuve les reves de la Messie des femmes, 278.

Petalis, les Jéluites y ont bâ-ti un collège à côte de la mine. 359. Pences des pieds, sont écar-tés du second orteil dans les Orangs-Outangs, & dans quelques hommes Pouls, combien de fois il bat dans les différents ages. 157. 158. Prafrinme, Grand - Lama, quand il regnote 205. Prepuce, Il est lans frein dans les Orangs-Outangs, 56. Dans quels pays il est fort allongé, rio. N'a pasdécru par la Circoncision, 131, Prètre ou Prête-Jean, origi-ne de ce perfonnage 222. Prètre Mexicaini, ce qu'ils dispient aux enfants, en les circoncifant, 285, Pretret de Céres, ce qu'un jeune homme leur deman-de 28 Pretreffe des Romains, pou-voient abdiquer le Sacerdoce. 173. Priere frandaleule , apprile "aut indiens par les Jeluites: 350, 360.

Printer, leur regne, l'un portant l'autre, equivaut à 20, ans. 170 sisignA nu

5 8 2

Progression alternative des eaux vers les Poles, la caufe en est inconnue à l'auteur. 335.

Promontorres, les plus grands font tournés au Sud. 326.
Prote-Pope, ou Patriarche des Moscovites, a eu moins de secrateurs que le Grand-Lama. 320.

Prodence, a écrit une fatyre contre les Vestales. 112. Protémée, blessé par une se che empolsonnée. 265. On

3

d

Red

d

Zom bi

le guérit. ibid.

Purification des femmes, origine de cette cérémonie.

231

Putola, réfidence des Grands-Lamas. 208. Etiquem qu'on y observe. ibid.

Pyramides d'Egypte ce qu'on y remarque, 2 is; in im Pyrénies, onteu des volcans.

Pyrites, aliment des volcans.

Pringere, ou l'a cru ne dune vierge, 315.

Q. 1119010

blanc font foibles and Blanchiffent par le froid dans le Nord, ib.d., S'ils de viennent fourds pendant cette espèce de métamorphose 41.

phofe 41.

9 siper, description & imperfection de cet instrument, 171. On ne pouvoit y exprimer un sens moral.

2 uito, est la ville la plus élevée du globe, 177. 2 nojon-Veron, la figure qu'on

en donne dans le Syfteme de la Nature, est vicieuse. 83.

Kaleig, achete un livre Mexicain, fauvé du bucher & du naufrage. 197. Raymi, fête des Péruviens. 276. Sa description. ibid. Recherches fur le despotisme Oriental, sentiment de l'auteur fur cet ouvrage. 231.

Redi (Mr.), éprouve des pierres de ferpents. 268. Ne leur découvre aucune

vertu, ibid.

Rifibulation , ce que c'eft. 144. Relations du Paraguai, ne méritent aucune croyan-

ce. 49.

es

u-

u-

de

6. des

ins

id-

yre

Be-

On

ije,

ds-

on

MS,

ans,

din-

poil

roid

de

dant

nor-

im-

uu-

Voit

oral.

plus

u'on

Religion chrétienne , comment elle a traité les hermaphrodites & les eunuques. 94. N'a jamais été comprise par les Américains. 160. Religion catholique, ressemble à la Religion lamique. 323. Employée comme un inftrument du despotisme par les Jésuites. 356.

Renoncules doubles, apportées de Tripoli en Syriepar les

Croifes. 315. n.

Resurrection des corps (dogme de la), erreurs qu'il a produites, 211. A été plus répandu qu'on ne le pense. 222

Redelphe II. (l'Empereur) marchande une noix Maldivique pour 4000 florins.

254. 7. Lemains, n'ont jamais infibulé ni cadenacé les femmes, mais les garçons. 142. Coupoient quelquefois un doigt aux corps morts, 227. Leurs ceremonies pendant les éclipfes, 233. S'ils ont possède une recette contre les bleffures des fléches empoisonnees. 238. Mangeolent la chair des victimes. 274. Ne brûloient pas les enfants avant la pousse des dents. 202.

Romulus, ce qu'on en dit,

est fabuleux. 170.

Roues féculaires des Mexicains. 198. Rouge, eft la couleur du Grand-Lama, & du Cler-

gé de la Mongalie. 305. Rouffeau (Mr.), ce qu'il dit des Orangs-Outangs. 63. Rudbeck, cite fur les caracte-

res Runiques. 206. Ruisch, ce qu'il dit d'un fœ-

tus femelle, 88. Runes, etymologie de ce mot. 205.

Jabatai Zevi , nouveau Meffie, mis aux petites maifons. 131.

Sabatzi-Nos , montagne de la Sibérie. 345. \$190 PM

Saduciens , nioient la Réfurrection, 224.

Sadder des Guebres, eft extrait du Zend pafcen-vofta.

Safran, à quoi on l'emploie dans les Indes Orientales. 215. Ses effets, 215. n. Les croifes en ont rapporte les premiers oignons de L'Aphist fie. 3151 n.

Salles (abajoues) les linges Kk 3

en ont, alles manquent aux Orangs Outangs. 55. Samulus, principaux prêtres des anciens. Gaulois. 273-

te par le poison des ficches des Caraibes, 244. On en versoit sur le pain sacré des Péruviens, 2770

Sanchez (le Pere) propose un problème sur la conception par la Vierge. 316, v. On cite son livre de Matrimonio ibid. Il mangeoit en tenant ses pieds en l'air. ibid.

Sap Series prétend avoir retrouvé l'apcienne écriture des Péruviens. 170

Suronides , Procres des Gau-

mot, so ne motorie de ce

Satran, leur origine. 78. On les a diversement dépeints, vid.

Saumaife, on le réfute. 13.
Sauvages, on n'en a jamais
trouvé qui ne fussent parler. 64. Pourquoi ils détruisent un de leurs enfants gémeaux. 127. Ne se
rendent aux Eglises en Amérique que pour avoir le
plassir de fariner les cloches, 160. N'ont jamais
fait aucure découverte.
188. Leur religion est indéfinissable. 289.

Sanvages feltraires, lifte de ceux qu'on à trouvés dans les forèts de l'Europe, 77. Scandinaviens, leur écriture.

Sceptici fine de l'Histoire, doit

Scroton, s'il représente la matrice dans l'homme. 89. Scribes, comment ils empôj-

fonnent leurs flèches. 262.
Sel, on n'en mettoit pas dans
la nourriture des Indiens
du Paraguai. 362.

18

1

S

8

8

8

Sel de Vipere, & de corne de cerf, est un contrepoison, 242.

Sel marin, contrepoison contre les armes Caraïbes,

Selvago (el), nom donné, par les Portugals, aux Orangs-Outangs. 57.

Serpents, leur chair recele beaucoup de fel alkali. 7. Serpent à chaperon, ou coma de Capello, n'a pas des pierres dans le ventre.

dit Lucain, n'est pas exa-

Serve (François), fes caliculs fur les éjections du Véfuve, 442

Sexet ne different pas tant qu'on le penfe. 88.

Siam (le Royaume de), attaqué par les Macaffars.

Sibérie peu connue au Czar

commercent. ibid. Pourquoi ils ne fauroient le venir long temps fur deur pieds. 52. En quoi ils different de l'Orang-Outang. 55. Dans quelles especes les Guenons éprouvent récoulement menstruel.

TABLE DES MATIERES.

mes masquées en hommes. 59. Les males des Cercopitheques & des Pitheques aiment les semmes, & leurs semelles aiment les hommes, 58. Explication de ce penchant. 59. Geux qu'on blesse avec des seches empoisonnées, expirent en tombant. 240.

R-

oi-

62.

ens

de

on.

00-

es,

ié,

AUR

on-

23.

ele

. 7.

des

tre.

'en

xa.

cal-

du

ant

218.

Zar

A-

lsy

ur-

t-fe

eux

dif-

ng.

ees

ent

uel.

247. Sion (Mere de), ce que c'est. 298. n.

Siemies (fanatiques), de quoi on les accufe. 298, »:
Secrétés, n'ont pas été formées par un feul homme,

Solei, pris pour un être ani-

Sommona-Codom, Dieu des Siamois, 320;

fanés, est plus fujet à se corrompre que celai des autres hommes, & pourquoi. 21. 22.

Statue représentant un Hermaphrodite, ce que l'auteur en dit. 95.

Sulas Romains en fourchette, armes très-dangereufes. 250.

Orangs-Outangs avec les Cercopitheques, 73. Auteur judicieux. 261. Ce qu'il rapporte des Soanes de la Colchide, ibid.

Strantenberg, ce qu'il dit des hommes tigrés de la Sibérie. 24.

Struys, ce qu'il raconte des ours, est fabuleux & puérile. 77.

Sue nerve ux ; effets que fon

derangement produit dans

Suc laneux de toutes les plantes, est vénimeux.

248.
Soire, contrepoison des ficches envénimées, n'agit
pas en Europe comme en
Amérique. 245. 246. L'auteur ignore comment ce
spécifique opère ses effets
sur le corps humain. 246.

Same (Isthme de), a été furmonté par la met. 328. Sumach, sa seve est un poi-

Sumbaco (Roi de Macassar), eprouve ses sièches sur un

Anglais. 253.

Sumarita, Evêque de Mexico, fait bruler les anciens livres des Mexicains. 195.

Surdin, commune aux Nègres blancs & aux chiens blancs. 40.

Sytta, on his montre un Orang Outang, & on letrompe. 82. Etoit Monorchis. 127.

Symptomes qu'occasionnent les armes empoisonnées avec le suc de Curare. 245. Quels symptomes éprouverent les Macedoniens blesses par les Brachmanes. 265.

nes. 265.

Syrie, les femmes s'y entre confessiont. 378.

Systèmes fur la génération, se font fort multipliés. 23.

T.

Tabac, on en fait avaler des boulettes à ceux qu'on facrifie, en Amérique aux Kk 4

TABLE DES MATIERES.

funerailles des Caciques. 216. Les Espagnols crurent que c'étoit un contrepoison contre l'effet des flèches des Caraïbes. 241. Tableaux historiques des

Mexicains, 195.

Table Isaque, contient des maximes morales, 195.

Tablier naturel des Hottentotes 126. On pourroit faire disparoitre cette difformité, ibid.

Tachard (le Jésuite) ce qu'il dit du tablier naturel des Hottentotes, 126.

Tacite, fon opinion fur la Providence, 208.

Talens artificiels, pourquoi l'homme s'en fert. 53,

Tamerian, étoit né Monorchis. 127. Détruit le culte du Dieu Bra. 296. Fonde une Académie à Samarcand. 314. On le croit né d'une vierge, ibid.

Tapuias, fe servent de flêches empoisonnées. 238.

Tartares, font les plus anciens des hommes, 346. Détruisent les livres au Thibet, 347.

Tartarie (carte de la), par qui elle a été levée. 302.

Tartaria, fon élévation prodigieuse au dessus du niveau de la mer. 343.

Tartre diffous, calle le lait, plus promptement que le tartre qui est en poudre. 263.

Tavarcaré. Voyez Noix Maldivique.

Tavernier (Jean), ce qu'il dit de l'ufage de manger les ordures du Grand-Lama. 312. 313. Taxile (le Rol) tire Alexandre de fon erreur fur les Orangs-Outangs. 78.

Ti

Ti

T

Ti

To

Tr

Tr

Tr

T

Tr

Tr

 T_{r}

Tr

T

Ta

Ts

Ty

Tehares du Paraguai, se coupent un article des doigts à la mort de leurs parents.

Temple du Soleil au Pérou, sa description. 179.

Temples de Mexico, combien il y en avoit fous Montezuma. 202.

Terre mérite, remede contre la jaunisse, & les sièches envénimées, 266, 267.

Terres à fec, il y en a plus dans notre Latitude qu'audelà de l'Equateur. 331.

Terres Australes, ne peuvent avoir tant d'étendue qu'on Le croit, 331.

Terrullien cité. 292.

Thalestris, ce que raconte d'elle Quinte-Curce, est absurde. 109.

The du Paraguai, Voyez Her-

Thiochaties, abus qu'elles en-

Thévenet (Mr), publie les tableaux historiques du Mexique, fauvés du uau-frage & du bucher. 197. En quoi il s'est trompé. 317.

Thibet, ses différents noms, 295. n. Le Christianisme ne pourra jamais s'y établir, & pourquoi. 300. 301. Ses Rois dépouillent le Grand-Lama. 307. Origine de ses souverains. 307.

Thora Valdensis, plante devenue rare. 259. Sa description, ibid. Ses qualités. 260.

Ticonnas, comment ils em-

TABLE DES MATIERES

poisonnent leurs armes.
243.
Tipas. Voyez Devas.

Tipas. Voyez Devas. Tuyres, leur origine. 78. Teldes Jefest, livre hebreu,

es

u-

ts

ts.

1,

en

e-

re

es

us

u-

nt

On

ite

eft

er-

n-

es

du u-En

ne

a-

0.

nt

ıl-

77.

e-

n-

perdu. 196.
Telepoin ou Talapoin (le grand), a moins de fectateurs que le Dalaï-Lama.

Tembeaux Celtiques, ce qu'on y découvre, 350.

rajan, fon pont fur le Danube, quelle expérience il a procuré fur l'âge des pétrifications, 348.

Transactions philosophiques, ce qu'elles difent d'un enfant né bariolé 23.

Tremblements de terre, moins destructifs au globe terrefire que les inondations. 338. N'ont jamais renversé de ville dans le Nord de l'Allemagne. ibid.

Tribades. 89.

Trimpang, enterré avec ses femmes vivantes. 211.

Trierchis. 127.

Trogue-Pempée, quand il vivolt. 346. Trools, etres chimériques.

13.
The Vang-Raptan (Kan des Eleuths), grand ennemi du Dalai-Lama, 296. Pille fon temple. ibid. Ce qu'il

Jules, ou Tulpius, ce qu'il dit d'un jeune homme be-

dit dans fon manifeste.

lant 77-Tunguses, ont le teint basa-

ne. 26.
Tyfon (le Docteur), ce qu'il dit des Orangs-Outangs.
55. Son Anatomie de l'Orang

vant mieux que son Effai philosophique fur les Cynacephales, 55- n.

U. 11 up 92

maraginal l

n'ont jamais produit aucun homme de réputation.

Usages bizarres communs aux deux continents, 208.

Il faut se défier de ce que disent quelques Auteurs à ce sujet, 200.

Viage des maris de se mettre au lit, à l'occasion des couches de leurs femmes, a été fort commun dans l'antiquité, 230.

Viage de faire du bruit pendant les éclipses, son ori-

gine. 234.

Ulage de foufier des flèches empoisonnéespar une farbacane, commun aux Américains & aux Aliatiques. 244. De se peindre en jaune, ou en rouge, avec le Curcuma & le Zecon. 252.

Vache, les Banianes en ont fanctifié la race. 67. Vaches rouges, on ne les estime pas en Hollande. 40. Vacies, prêtres des anciens

Gaulois. 273.

Vaiicra, ou le Lévitique, on n'y trouve pas des réglements fur les funerailles.

lent pas permettre qu'on anatomife leurs Cretins. 33. V. Cretins.

TABLE DES MATTERES.

Valifes attroupe des femmes en Boheme, 108.

Vallé-viridi (le moine de la), ce qu'il dit à l'Empereur du Pérou. 286.

Valment (Mr.), on cite fon Dictionnaire d'Histoire Naturelle, 25

Was Berkel, traduit le Périple

d'Hannon, 74. prouvent que le sperme est coloré. 28. Vases Errusques, de quelle

facon on y represente les

Satyres, 79.

l'homicide, 214.
Vigétaix, l'auteur fait des
observations & des calculs sur leurs sexes. 86,

Vegetanx lattefeents, ont une forte transpiration, 240.

Velleda, ce que Tacite rap-porte d'elle, 298. Venis pour les armes, a pré-

cédé l'invention du fer &

du cuivre, 237. Ven formes fous le prépuce, ont fait recourir quelques peuples à la Circoncilion. 120.

Veffaler, à quel âge elles poqvoient entrer & fortir du Collège de Vesta. 173. Combien en a puni pour crime de lèze-cha-stete. ibid.

Véstice, depuis quand il a brûlé. 340. 341. Quantité étonnante de maticres qu'il a vomies. 342.

Vierges blanches, nom donné à de prétendus spectres, III. Vierges facrées, il y en a eu chez tous les fauvages du

monde, 112.

Vignes, pourquoi on propose de les déraciner en Allemagne, 270.

Vipere, fon venin eft un fel acide. 263.

Himpares (animaux), il n'en existe pas qui foient de vrais Hermaphrodites 88.

Valgans, la plupare font litués dans des ifles. 338. Duil y en a eu. 340. Pourquoi quelques - uns fe font éteints, tandis que d'autres ont continue a bruler, ibid.

Roffing (le fils), en quoi il fe trompe. 39-1 a 1 a tal

affer (Lionel), ce que les femmes du Darien lui dirent fur la naissance des enfants blafards. 30.

Winkelman (Mr. l'Abbé), on cite ses Manumenti medivi fut l'infibulation & la refibulation, 144

Cues chimena (le Dieu), adoré au Japon & au Thibet. 314. 320, n. On le croit ne d'une vierge, ibid.

Y end, le Pontife des Guebres y réfide. 282. n. Il y a, dans cet endroit, un College où l'on enseigne le Sadder aux Kaddis. ibid. Teux de Lune. 12. Tfehufires, anciens confef-feurs des Péruviens, 27.

TABLE DES MATIERES.

Comment ils donnoient l'absolution. ibid. & 278.

oofe Lie-

[el

de tes.

tués Du il luoi lont l'aubrù-

i, il

Trez

que lui des

().

e au 314. ne

6

l y un gne bid,

ef-

Z.

Zamel, ou Zamelxis, quand H a vecu. 297.

Son histoire est incer-

Zarate, son histoire du Pérou vaut mieux que celle de Garcilasso. 175.



TABLE DES MATIERINS

i subject toby och

le de Galdhach Vig

This is the latter of the latter of

'Nowell and

dialet, in John perinters of their

15 17 25 6

Coursect of donation Son milene, ell not Por 35 . www. Constitution assist for belong curre-

> Lund , DI Barkery ; Aguston (II. as vector) THE STATE OF THE PARTY OF THE RESERVE

Philipping in Mile to Tielta Texage He HELLER LAND TO HE DESCRIPTION OF THE PARTY OF THE

The state of the s HILL TAN Manufacture 1994 DAME BE Property Dynamics 4. onless story to the Eddings (day) 0 Contract Con Transportation.

Telegraphic and the all regards where laters to see all beinger on Veta has Mark Brand Theory the terms Topic years and Complete of the point paper criase de bite cre-Hers. Aler.

tries 3 ceptic amost I a A Charles Top To See Cie bres s relice. Like a is t dentition of abitares MILE A THE REAL PROPERTY. d . there ear entrees in Collegio de stop epic el Freetandhease, pottaslasto, s to provide fortices in or he shadow been I would be - Projectione , il y corner Cher harr en Calverer du. there is the working contain

hale the First can be

SUR

L'AMERIQUE

ETLES

AMERICAINS,

CONTRE LES

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

DE MR. DE P.

Par Dom PERNETY,

Abbé de l'Abbaye de Bürgel, des Académies Royales de Prusse & de Florense, & Bibliothécaire de Sa Majesté le Roi de Prusse.



A BERLIN,

M. DCC. LXX.

DESERVATION

SUR

L'AMERIQUE

ET LES

AMERICAINS,

CONTRE LES

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

(ide

a j

av

DIE

e

be

po en

tif

gu

DE MR. DE P.

Pat Dom Pungery.

Ablé de l'Abhaye de Bartin, des Académies Roycles de Prufe & Same, & Bittiothécaire de Sa Kujaste de Prufe.



A BERLIN,

M. DCC. LXX.



Por Bur and Cur. obbi

On m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de Mr. de P. qui a pour titre: Recherches philosophiques sur les Américains. Je me le procurai; je le lus une premiere fois avec precipitation, & j'y trouvai bien des recherches, beaucoup de réflexions très-sensées, mais aussi beaucoup d'assertions très-hazardées, pour ne rien dire de plus, avancées en même-temps avec un ton assirmatif, un style vif, & une consiance qui devoient en imposer aux Lecteurs

PREFACE

1

9

k

D

j

C

C

T

2

l

d

de

V

pa

P

pı

ėg

peu au fait des matieres qu'il traite. Je relus cet Ouvrage avec attention, & je me confirmai dans ma premiere idée. Je reconnus que Mr. de P. ou connoit peu l'Amérique & ce qu'elle contient, ou que, pour appuye l'opinion d'un Auteur, qu'il avoit adoptée, fans une connoissance de cause, assez fondée, il s'étoit fait un devoir de décrier tout le nouveau Monde & ses productions. J'avois la & relu quantité de rélations de l'Amérique; j'avois vu de mes propres yeux la plupart des choses, qui y sont rapportées. Etonné de les voir contredites, ou travesties par Mr. de P. je me contentai, de faire quelques notes sur les endroits les moins exacts. Mo

PREFACE

ite.

on,

iere

Ol

elle

yer

voit

de

un

reau

is lu

l'A.

pres

font

con-

e P.

ques

acts.

Mo

Mon dessein étoit de les communiquer à Mr. de Francheville; pour les inferer dans fa Gazette littéraire, Ces Notes m'ayant enfuite paru trop nombreufes pour en faire l'ufage que je m'étois propose, je leur donnai un certain ordre, & je crus pouvoir en composer une Dissertation où l'Amérique & ce qu'elle contient seroient appréciés à leur juste valeur. J'en lus la premiere partie à l'assemblée de l'Académie du 7 de Septembre dernier , & j'eus la fatisfaction de voir qu'on n'y désapprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de Mr. de P., qui auroit pu induire le public en erreur à cet égard. La vérité me sera toujours Tome II. Man carried to Li

PREMACE

cheremelle doit Bêtre à Mri de Po& l'emporten for tout autre motif. Pef. pere que Mo de P. la reconnoîtra dans ma Differentiony & qu'il h'em ployera que pour elle fes talents qui méritent des éloges logory siots'm si certain ordre, & je crus pouvoir en composer une Dissertation ou l'Amérique & ce qu'elle contient seroient appréciés à leur inte valeur. Pen ie a l'allemblée lus la pre de l'Académie de Septembre dernier a flatisfaction de voir qu'on prouvoit pas le de de la company l'Ouvrage de Mr. de P. , qui aproit pu induire le public en erreur à cet égard. La vérité me sera conjours LI Tome II.

I

fo

tif

8

Ie.

&E

ef.

tra

m

qui

1.5

193

COI

pin

igs

lus

de

07

par

IO

nd

33

almost find at the on S. U.R. Typ, swinds and we fact

L'AMERIOU Lindbare . dr c .T. a re fondentil

LES NATURELS

DECETTE PARTIE DU MONDE.

elloyable. Il e talla sarmer d'opiniauet con

se fraver une rours an travers des pontradites cientes des Verageurs, à out les extravs acce

moins cours qu'an reffe des homines Onfieur de P. vient de mettre au jour un Ouvrage sous ce titre, Recherches philosophiques fur les Américains. Il s'efforce d'y donner l'idée la plus désavantageuse du nouveau Monde & de ses habitants, Le ton affirmatif & décidé avec lequel il propose & résoudses quefions; le ton d'affurance avec lequel il parle du fol & des productions de l'Amérique, de sa températu-1e, de la constitution corporelle & spirituelle de les

habitants, de leurs mœurs & de leurs usages, ensin des animaux; pourroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaste étendue de la terre; qu'il a vêcu assez longtemps avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de soupçonner, que, parmi les Voyageurs, qui y ont fait de longs séjours, les uns nous ont conté des sables, ont travesti la vérité par imbécillité, ou l'ont violée par malice. (a) Les autres, étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vu les choses, qu'ils auroient dû par respect pour la raison, s'abstenir de le décrire. Il est sâcheux pour nous qu'ils n'ayent pas eu le respect pour la vérité, & les yeux de Mr. de P.

d

y

I

te

de

ec

ď

pa

de

let

ftn

En

cet

qu'

tion

ble

don

dan

Un les p

(

L'Amérique, dit cet Auteur dans son Discours Préliminaire, l'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomenes singuliers & nombreux; mais ils ont été si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniatreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

Le nouveau Monde est, suivant Mr. de P. (b) une terre absolument ingrate, & comme en horreur à la Nature. Entre les végetaux exotiques importés en Amérique; les arbres à Noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cérissers, les Noyers, y ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructissé qu'à l'Isse de

⁽a) Difcours Préliminaire, Al 36 and Barborn auh d

te de la confituiton corporellated Aliab et

fin

agé

re:

qui

oar-

Irs.

rité au-

at fi

ir la

ous

les

ours

ys,

nais

on-

hos

TUO

Vi-

ont

une

à la

en

anont

Pê-

de

Juan Fernandez : ils ont dégéneré ailleurs ; notre seigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le Climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, & furtout pernicieux aux hommes abrutis, énervés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une force étonnante. La terre ou hérissée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers avanturiers qui y firent des établissements, eurent tous à essuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la disette. Dans les parties méridionales, & dans la plûpart des Isles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrompues, malfaifantes, & même mortelles.

Ce terrein fétide & marécageux failoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe-la surface de la terre frappée de putréfaction y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpens, de Reptiles & d'Insectes monfrueux pan leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupedes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération, (c) C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P. de voir que la Nature ait tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégéneré ou monstrueux. Un fol aride dans ses montagnes, marécageux dans les plaines, stérile par sa Nature dans toute sa surfa-

⁽c) Tom. I. p. 9.

ce, trompant toujours l'esperance de ses cultivateurs les plus laborieux. Tout jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau. a effuyé sans exception (d) une altération sensible foit dans leurs forces, foit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tout rabougris; leur taille s'est dégradée, (e) & par un contraste singulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains sont entièrement abatardis, petits, pufillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Afie & de l'A frique.

P

di

af

2U

ce rée

vé

bé

me

che élle

n'o

cid

dife

COL ont

efpè purf

élév

deuf

në à olds

(h (P

1 om. 1. p. c.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qua lités effentielles, & fait dégénérer la nature humaine (f) Il réfulte des expériences faites fur les Créoles, qu'ils donnent dans leur tendre jeunesse, ainsi que les Américains, quelques marques de pénétration, qui s'éteint au fortir de l'adolescence: ils de viennent hébétés, nonchalants, inappliques, & n'atteignent à la perfeccion d'aucune science, ni d'aucun art. Austi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont dejà avengles, quand les autres hommes commencent à voir,

Nous n'avons confideré jusqu'à présent, (g) continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés phyfiques, qui étant effentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens,

⁽d) Tom. I. p. 13. Tom. II. p. 164. (e) Tom. I. p. 8. (f) Tom. II. p. 186. (g) Tom. I. p. 153.

SUR L'AMERIQUE. 11

de leurs organes; leur ame avoit perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémisphère de ce Globe, pour le donnér à l'autre, n'evoit placé en Amérique que des enfants, dont on p'a encore pu faire des hommes.

bre

ux

au.

le

me

eur

gu-

ont

A.

11: 7

que-

ua

nev

es.

que

on,

ent

ut à

nffi

eu-

oir.

OIL

e du

riel-

iltés

ens.

Une insensibilité stupide sair le sond du caractère de tous les Américains; leur paresse les empêche d'être attentiss aux instructions; aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parcequ'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement insérieurs au moindre des Européans; privés à la sois d'intelligence & de persectibilité, ils n'obbéssent qu'aux impulsions; de leur instinct : aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur : leur la cheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas le courage de sortir—les vrais Indiens oct cidentaux n'enchaînent point leurs idées : ils ne méditent point & manquent de mémoire. (h)

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore Mr. de P., comme une race d'hommes, qui ont tous les défants des enfants, comme une épèce dégénerée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit; quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (i) qui sur-

⁽h) Tom. I. p. 154.

⁽i) Bilcours Preliminaire Il (10) 1131 as 1101114 it 1

prendra par sa nouvauté, parce que l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Ensin l'Amérique est aux yeux de Mr. de P. me terre que la Nature semble avoir faite dans sa colère; pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre. & sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux, toutes les amertumes de la boëte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

11 9

V

h

v

fe

çı

pl

m

en

fes

gi

qu

ph

no

qu

tuc

tel

no

phi

duc

ges

que

nos

n'ef

la

de

No

non

Telle est l'esquisse du portrait de l'Amérique & de ses habitants que Mr. de P. nous présente. Il a puis ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte de nouveau Monde, qui ont pu le voir ayant qu'il eut été entièrement bouleversé par la cruauté, l'a varice & l'insatiabilité des Européans.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie & délayé ses couleurs dans le sel de l'envie; dont tous les traits semblent avoir été placés & conduits, non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage, mais par un amour propre offensé, par un parti pris d'humilies la nature humaine; me seroit-il permis, Messieur, de vous en présenter un des mêmes objets, qui pour être plus riant & plus statteur, men sera pu moins ressemblant.

Si Mr. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'est parcourue en personne, il l'auroit vraisemblable ment considerée & observée avec d'autres yeur Il n'auroit pas fait son livre, à moins que ce ne su de

nfe.

une

olè-

Ma-

ance

e de

tion

& de

puisé

ible .

te du

qu'il

, l'a

ne k

noire

le fiel

ir été

il an-

ar w

milie

ieur,

, qui

ra : pal

9 1199

l'ett

olable

yeur

ne fût

un parti pris de déguiser le vrai, de le trahir quelquefois, & de le contredire par-tout où il le trouveroit. Oseroit-on faire ce reproche à Mr. de P. ? à hi dont l'Ouvrage paroît être le fruit de tant de veilles, de lectures & de réflexions? non, je n'oserois le penser; mais ne pourroit-on pas le soupconner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées', d'avoir lû & vû les choses avec des yeux mal prévenus, mal affectés; de n'avoir extrait & ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothese enfantée par une imagination un peu trop enverée de tendresse pour notre Hémisphere & pour fes habitants. Il ne doit pas fe croire affez privile gié pour être exempt des préjugés de l'éducation . qui présentent tant d'obstacles à la vraye philo-ophie. La prévention croît avec l'âge; l'éducation nous inspire des erreurs ; elle nous donne des gouts. qui se fortifient de plus en plus ; nous nous habituons à des usages; ils nous plaisent, & influent tellement sur notre saçon de voir & de penser, que sous croyons voir par les yeux de la philofophie, lorsque nous ne voyons que par ceux de l'éducation: nous ne trouvons bons & beaux les usages des autres pays, que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mêts & leurs apprêts font de fi bonnes choses! n'est-ce pas être imbécile, stupide que de s'en tenir la cassave, au chica, à des fruits, à des patates, des chairs d'animaux, & de poissons boucannés? Nous faisons parler ainsi notre éducation sous le nom de la philosophie. Cependant à confidérer no-Tome II.

tre Hémisphère, ou tout ce que renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vraiment philosophiques, Mr. de P. y auroit vû que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vû dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tartares, occupés de la chaffe des animaux pour trouver leur nouri. ture & leurs vêtements; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer; où les hommes mille fois plus misérables, à notre facon de penser, que ne le sont les trois quarts & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeur que le spectacle effrayant d'une terre maudite, & h nature humaine ainfi que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté les déserts sabloneux & brulants de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être par leur couleur, la victime & la proye du feu que la Nature y entretient toujours allumé. N vice shares

F

1

C

f

le

C

jo

ti

16

fe

gı

ar

te

pi

V

&

éb &

Si je considère nos climats tempérés j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brulées par le rayons du soleil, ou livrées à la fureur des froit aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & à plaindre de n'avoir pas encore vû leurs têtes altières débarrassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des plaines riantes & agrésbles, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ravissant des oiseaux pour flatter notre ouië, pendant que notre odorat est charmé & nos yeur que

vrai-

ue la don-

ci des

cupés

ourri-

oid le ni les

r; où

re fa-

& de-

yeur

& h

nt dék bru-

éner-

me &

tou

rouve

par les

froid

& £

altic

ces &

agréz-

nit a

ouië,

yeur

enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs . convertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux, Mais que produiroient elles d'elles mêmes? des ronces & des épines, quelques fruits agreftes, dont la faveur révoltante les feroit abandonner, à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont-ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes paralleles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, & où les fruits les plus excellents croissent dans la plus grande abondance, & fans culture?

Quel privilege a donc notre continent sur celui de l'Amérique ? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail sans relâche; obligés pour fatisfaire leurs besoins les plus pressants, de manger le pain même le moins ragoutant, d'arroser sans cesse de leur sueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, & dont la beauté riante est l'effet non d'une nature empressée, comme en Amérique, de satisfaire les desirs de ses enfants; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convultive, dont notre orgueil & notre amour propre ont fu nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendue sur le duyet, nargue les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils font environnés. & ne tendent les mains qu'à des mets apprêtés pour

irriter leur appetit émoussé, ou pour satisfaire leur sensualité, aux dépens de la vie & du travail de ces hommes qui gémissent sous le poid de leur cruelle tyrannie; ce font ceux-ci qu'il faut confulter : à eux appartient de comparer l'état du foi de l'Amérique & de fes habitants avec l'étar & la valeur de nome Continent. Croyez-vous, Messeurs, que s'ils en étoient parfaitement instruits, ils diroient avec Mr. de P. que la Nature les a privilegiés; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils habitent. Le penserez-vous vous-mêmes fur le portrait naif, fincere que je vous en tracerai ci-après sur le rapport d'Auteurs vrais, & fur ce que j'ai vû moimême? Vous pourrez dire ensuite avec moi du tableau prétendu philosophique de Mr. de P. ce qu'il dit (k) des Historiens Espagnols au sujet du Pérou: malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec attention, n'est qu'une siction, un tissu de faussetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les etreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vénts historiques, si l'on continuoit de les adopter aveuglément.

9

1

2

ſ

2

2

i

-1

d

2

re à

T

Il n'est pas surprenant de trouver des rélations disférentes entre elles sur le même pays, & sur les mêmes peuples : elles ont été écrites en différents temps; les usages avoient pu changer, ainsi que la

⁽k) Tom. II. p. 169.

superficie du sol, par la fréquentation des Européans. qui s'y sont établis. Les naturels du pays se sont souvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes; ils ont ou quitté tout-à fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie : ainsi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes rélations, & leur donner la préférence fur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requifes pour une bonne histoire; qu'elles ayent été composées par des Auteurs définteressés dans leurs récits; que ces Auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient affez d'intelligence & d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vû. Ceux que je citerai sont exempts de reproches à cet égard; on peut compter sur les extraits qui formeront le contraste du tableau de l'Amérique, que nous a présenté Mr. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de l'exagération dans quelques récits des Historiens Espagnols au sujet de l'Amérique; que si tout ce qu'ils disent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro, étoit vrai, on seroit forcé d'avouer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes spacieuses, ornées d'édifices super--bes; de campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivareurs, plongés dans l'abondance, des loix admirables; & ce qui est plus rare encore, des loix respectées, que si l'on en croyoit à tous ces écrivains, à peine eût on trouvé un peuple qui eût joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens, sous le gouscoff m

vernement des Incas.

lenr

e ces

uelle

eux

ique

otre

s en

Mr.

tout

s ha-

trait

ir le

moi-

1 ta-

qu'il

ou:

era-

tiffu

en-

c de

er-

rités

reu-

dif-

nê-

nts

h

, I

, I

27 (

,, €

,, I

77 (

"

29

22

"

"

on

27

no

la

ar

fc

ľi

de

P

fa

f

Mais quelque mortifiant qu'il foir pour l'amour propre, & la vanité des Europeans, de trouver diffs un nouveau Monde des hommes qui les valenta beaucoup d'égards; faut-il que parce qu'ils se croyent les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus spirituels & les plus raifonnables des hommes, ce prejugé les aveugle au point de nier tout; & de dire contre l'évidence avec Mr. de P. (1) Si les Espagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce pays-la, il en refferoit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas--- quant à Cusco leur résidence ordinaire, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans to temps de fa plus grande fplendeur --- le refle de l'Amérique n'étoit peuple que de familles éparles qui n'avoient point de demeure fixe, & qui dans les hordes composées de quelques cabanes, trainoient la vie la plus miférable.

Lorsque Mr. de P. s'exprimoit à-peu-près dans les termes ci-dessus, il avoit lû le mémoire de Mr. de la Condamine sur quelques anciens monuments du Pérou, inseré dans les mémoires de cette Academie de l'année 1746. Mr. de P. le cite. (m) Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop opposé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique & ses habitants. Vous en jugerez, Messeurs, par le court extrait de ce mémoire que je vais vous lire.

seine aut on trouve un nembe ent eut fout d'une

remement des Incas.

aufi grande felicité que les P. . 87i .q. II ,moT (1) u-

⁽m) Tom. II. p. 179.

" Sans s'arrêter à un récit, dont les circonftances peuvent être exagerées, dit Mr. de la Condami-" ne, on ne peut nier à la vûe des ruines différentes " qu'on rencontre encore aujourd'hui en différents " endroits du Pérou, que ces peuples, quoiqu'ils " n'eussent ni l'usage du fer, ni aucunes connoissan-" ces des mécaniques, de l'aveu de tous les Histo-", riens, n'eussent trouvé le moyen de transporter, " d'élever & d'affembler, avec beaucoup d'art, des ", pierres d'une groffeur prodigieuse, & souvent de " figure irréguliere. Le P. Acosta, témoin oculaire, " affure que ces masses ne peuvent être vues sans " étonnement; & dit avoir mesuré lui-même dans " les ruines de Traguanaco, une pierre de 38, pieds " de long, für 18 de large & 6 d'épaisseur, & qu'il " y en avoit de beaucoup plus grandes." Dire qu'ils ont fait tout cela avec beaucoup d'art, c'est à mon avis, avouer que les Péruviens avoient quelques connoissances des mécaniques. Les preuves que Mr. de la Condamine donne ensuite de leur habileté dans les arts, de leur adresse dans l'exécution des pieces de sculpture, d'orsévrerie &c. ne détruisent pas moins l'idée que Mr. de P. s'efforce envain de nous inspirer de l'ignorance crasse, de la mal-adresse, de l'ineptie & de l'indolence étrange des Américains. C'est d'après ses propres yeux que Mr. de la Condamine va vous parler. Je crois devoir prévenir le lecteur, dit ce favant, dont la fincérité égale les vastes connoiffances; Je crois devoir prévenir le lecteur que la description que je vais faire des ruines voifines de Cannar, peut bien donner une idée de la nature, de la Mm 4

forme & peut-être de la solidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas, mais non de leur éten-

due ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou, des Villes, des Palais, des Temples, dont les matériaux avoient été transportés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples de la magnificence desquels la description de Mr. de la Condamine même ne peut donner l'idée, des cités d'une vaste étendue, dont les noms & les ruines subfistent en partie, dont une extrêmité est ençore occupée par les Indiens, suivant le rapport du Pere Feuillée, & de Frézier; je ne donnerai pas ici la description de Mr. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que Mr. de P. est un peu trop difficile; & que plus des trois quarts & demi des grandes Villes du monde ne seroient au sentiment de Mr, de P.; qu'un assem blage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vûes sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolents, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la sigure; & à qui la Nature par grace & par pitié avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux qui n'étoient supérieurs aux autres que par, l'usage de la langue & des mains, auroient-ils pû avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tannières, ou tout au plus des cabanes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes séroces? aussi Mr. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été saiss d'admi-

de no convolut M meno quel instr

ration

plus lou le fi

que arre cles que for

gul co d'a

> av en ď

ne

d fi

ration à la vue des productions de cet instinct, qui avoit d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs ouvriers. Car pour donner cette convexité réguliere & uniforme à toutes ces pierres, dit Mr. de la Condamine, & pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû suppléer à nos instruments, chez des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les applatir qu'en les usant mutuellement par le frottement? Ces pierres sont une espèce de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû fouvent les arrêter - - - Ils ont heureusement surmonté ces obstacles --- Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelque adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarraffé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous les secours de l'art & les meilleurs instruments de fer & d'acier : à plus forte raison sera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on en a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalents, & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire Mr. de P. n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili les matériaux ordinaires des bâtiments particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des Adoves, c'est-à dire, des bri-

ques d'environ deux pieds de long sur une de large, & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili : celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais. cien!

tem(

Hen

glois

flatt

fous

tis,

eût

Inc

Bri

affe

cie

les

nat

lie

le

Co

lui

lif

ch

gr

d

e

P

1

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par les Indiens présentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, manière d'élever des murs qui n'étoit point en usage dans l'Amérique seule, puisque Vitruve nous apprend que les Romains bâtissoient ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de Piset. On y a recours aussi dans beaucoup d'autres pays d'Europe, lorsque la pierre & la brique y sont rates, ou que l'on y veut bâtir à moins de fraix.

Prézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique, (n) ces hommes stupides aux yeux de Mr. de P. étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il, extrêmement industrieux à conduire les eaux des rivieres à leurs habitations. On voit encore (en 1713.) des aquéducs de pierres sêches, & de terre, menés & détournés fort ingénieusement le long des corteaux, par une infinité de réplis & de détours; ce qui fait voir que ces peuples tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & Mr. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les rélations des an-

⁽n) P. 131.

ciens Auteurs Espagnols, Mr. de P. recuseroit leur rémoignage! Mais le ne étois bas qu'il en faffe de même de celui de Mr. Briftoek, Gentil-homme Anelois. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains connus fous le nom d'Apalachites n'étoient pas plus abrutis, ni plus stupides que ceux du Pérou. Mr. de P. eut admire dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péraviens, fi tout cela ent existé, qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Briftock étoit dans leur pays en 1653.1 & y est resté affez long-temps pour se mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux ufages. Sa rélation forme les chapitres 7. & 8. du second livre de l'histoire naturelle & morale des Isles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les feuls pays du nouveau Continent où il y eut anciennement des villes. Celui des Apalachites étoit habité par un peuple civilifé. Il étoit alors partagé en six provinces, dans chacune desquelles il y avoit farement plus d'une grande ville mais beaucoup de petites. Du temps de Mr. de Briftock , les choses étoient encore fur le même pié. Quelques-unes, dit-il, sont composées de plus de huir cent maisons : celle de Mélilot, qui en est la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore sa résidence. Le Temple où les Jouas Sacrificateurs du soleil font leurs cérémonies, est une grande & spacieuse caverne, ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à pro-

portion, fituée à l'Orient de la montagne d'Olainy.

en la province de Bémarin, à une lieue de Mélilot. Au milieu est une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voute est parfaitement blanche, ains que le dedans. Le pavé est uni comme du marbre poli, tout d'une pièce; le tout ayant été creusé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux de plusieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au devant de chacun s'élève un beau cèdre, pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres, ou pieces de bois très-bien assemblées, & liées les unes aux autres. Les convertures sont de feuilles de roseaux, ou de jonc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs, & des principaux font enduites & encroûtées d'un maffic, qui réfifte à la pluye. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un fable doré qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartements sont tapissés de nattes tiffues de feuilles de palmier & de jonc ; teints de diverses couleurs & arrangés par compartiments. Les chambres des chefs sont tapissées de fourrures, ou de peaux de cerfs peintes, & représentant diverses figures. Quelques-unes sont décorées de plumes d'oiseaux très-industrieusement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois pays très confidérables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparses & vagabondes. Une colonie françoise fut s'établir chez les Apalachites, fous
Aufp
Caro
baud
les no

Apal Brift T trois des p tägn Mer tagn que dix petit forte may tout bien font bou im mai cha les mil pot de

V2

SUR E'AMERIQUE. 25

sous la conduite du Capitaine Ribaud & sous les Auspices de Charles IX. C'est pourquoi elle nomma Caroline Pespece de forteresse qu'elle y éléva. Ribaud donna aux ports & aux rivieres de ce pays la , les noms des ports & des rivieres de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre Mr. Bristock.

Tout'ce pays est divisé en fix provinces, dont trois Bemarin , Amani & Matique , occupent une des plus belles & spacienses vallées entourée des montagnes d'Apalates. Les trois autres sont Schama Méraco & Achalaques , qui s'étendent dans les montagnes. Les habitants de celles-ci ne vivent presque que de chaffe. La vallée a foixante lieues de long & dix de large. Les villes & villages sont bâtis sur les petites éminences: le pays abonde en bois de toutes fortes, en fruits, légumes, herbes potageres, mil. mays, lentilles, pois, &c. Quadrupèdes, oiseaux de toutes fortes. Les hommes y sont de grande stature. bien faits', ils composent un peuple, dont les mœurs sont douces, vivant en société dans des villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles font communs parmi eux, excepté leurs maisons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoit déposés dans des greniers publics placés au milieu de chaque ville & village. Ceux qui font préposes pour la distribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille fuivant le nombre des personnes, dont elle est com-

pofée, autant qu'il en faut pour son nécessaire. L'union est si grande parmi eux, qu'on yoit dans la même maison, un vieillard avec ses enfants. & ses petits enfants, jusqu'à la quatrieme génération. au nombre de cent personnes & quelques fois davantage. Ils font d'un naturel fort aimable, ne fachant quelles caresses faire aux étrangers, quand ils les reconnoissent pour amis, & présentant tout ce qu'ils ont, à la maniere des grands Tartares, & des Circassiens, pour le seul plaisir d'obliger. On trouve le même esprit d'hospitalité chez presque toutes les autres nations de l'Amérique, même chez les Bréfiliens, qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le masque très-imparfait de la véritable

Les Apalachites aiment passionnément la musique & les instruments, qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flute, & d'une espèce de hant-bois: Ils sont éperdument amoureux de la danfe, & y prennent mille postures singulieres, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, & beaucoup d'agilité pour la course, um most de agorade

hospitalité, & les Américains en ont la réalité dans

toute fon étendue.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs expressions énergiques & précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons compo-

fées de la de le

Pl

étab fréqu chan ni de élev appr gnen fées (pour des : que com préte corps

> neme & p Aujo toile filée les fe fur u desce jufqu

jettie

trava

ou p

Ce

sées par les Jouas en l'honneur du soleil, comme pere de la Nature & y sont entrer le récit des exploits de leurs chess, pour en perpétuer la mémoire.

Plufieurs familles Espagnoles & Angloises se sont établies parmi les Apalachites; mais quoiqu'ils se fréquentent depuis long-temps, ceux-ci n'ont rien changé de leur maniere de vivre, de leurs usages. ni de la forme de leurs habillements. Leurs lits sont. élevés d'un pied & demi de terre, couverts de peaux apprêtées, douces comme un chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des grotesques, rehauffées de couleurs fi vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute lisse. Les chefs couchent sur des matelats faits d'une espèce de duvet aussi doux que de la foye : ils le tirent d'une plante. Les lits du commun sont faits de feuilles de fougere, parce qu'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délaffer le corps, & de réparer ses forces épuisées par la chasse, ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nuds de la ceinture en haut pendant l'Été, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hyver. Aujourd'hui la plûpart ont en Été, des habits d'une toile légère de cotton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une cafaque fans manches, fur un petit habit de chamois très-fin. Cette cafaque descend jusqu'au gras de la jambe aux hommes, & Jusqu'à la cheville du pied des femmes. Elle est assu-jettie sur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée d'un petit ouvrage en forme de

gradation

broderie. Les chefs de famille mettent par dessus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bas; mais qui aboutit par derriere en une pointe allongée jusqu'à terre, & fait à peu près l'effet des écharpes que nos Dames françoises portoient encore au commencement de ce siècle. On leura fait succéder les cappes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous font curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment tressée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande sur le sommet de la tête: les hommes se couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luisantes, découpés en pointe fur le devant, ornés par derriere de belles plumes d'oiseaux, arrangées de maniere qu'une partie de cette panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les oreilles, & y mettent des pendants de cristal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'éméraude. Elles en font aussi des colliers & des bracelets, pour les porter les jours de réjouissance, ainsi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour se garantir de la vermine, ils s'oignent souvent tout le corps avec le suc d'une racine, dont l'odeur est aussi suave que l'est celle de l'Iris de Florence. Ce suc a encore la propriété de donner de la souplesse aux ners & aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortisser tous les membres. L'exercice & ces onctions jointes à une grande sobriété, leur procurent une santé ferme & vigoureuse, qui dément la prétendue dégradation

gradinicain Qu Apal

mais

ou d du v Septe mais

trava les & femm

l'herb des ét lée de

peign des pa merv

Ou nature gers, des C portés

foison que to qu'il n Les

veroie pays-l plus b

Tor

gradation que Mr. de P. attribue à tous les Amé-

Quoique la vigne croiffe naturellement chez les Apalachites, leur Boiffon ordinaire eft de l'eau pure ; mais dans les feffins de pompes & de réjouissance. ils boivent d'une espèce de bierre faite avec le mays, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques peuples de l'Amérique Septentrionale ont la réputation d'être fort pareffeux : mais les Apalachites ont en horreur l'oifiveté : le travail y produit l'abondance. Le temps des sémailles & des moissons est-il passé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du cotton, de la laine; ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles, & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverses couleurs, & des vases de bois, qu'ils peignent joliment; d'autres enfin font des corbeilles; des paniers & plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleufe.

Outre les Chataigners & les Noyers, qui croissent naturellement dans ce pays-là, on y voit des Orangers, des Citroniers, diverses espèces de Pommes, des Cérises, des Abricots, que les Anglois y ont portés, & qui s'y sont tellement multipliés, qu'ils y soisonnent, pour prouver, ce semble, à Mr. de P., que tout ne dégénère pas dans le sol de l'Amérique, & qu'il n'est pas si ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François revenus de la Louisianne lui prouveroient aussi par leur propre expérience, que ce pays-là est des plus sains, des plus fertiles, & des plus beaux du monde. C'est le témoignage que nom-

Tome II. Nn

bre d'entre eux m'ont rendu, en gémissant de ce que la France l'a cédée à l'Espagne. Ces regrets sont vraissemblablement un des motifs qui ont déterminé les François, qui y sont restés, à faire tous leurs effort pour sécouer le joug de la domination Espagnole, & rentrer sous celle de France.

ch

VE

de

C

A

m

Jé

m

fer

ur

E

m

pl

de

T

de

P

n

cl

A

fu

ft

0

q

li

d

Voilà donc, Messieurs, un peuple civilisé en Amé. rique, vivant dans des villes & dans des villages avant l'arrivée des Européans; des villes dont on a non-seulement confervé les noms, mais qui existoient encore en 1653. lorsque Bristock y faisoit son séjour. l'aimerois mieux croire que Mr. de P. n'ayant pas tou lû, ni tout vû en a ignoré l'existence, que de penser. qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir jusqu'il la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou, font disparues, à ses yeux : il n'a vû dans leurs ruines que des chaumieres. Le Pere Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de Mr. de P. pour les faire disparoître à son approche. Il nous apprend qu'il y avoit encore de son temps (en 1700.) sur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des vestiges d'une ancienne ville Indienne, que les Espagnols ont détruite, & qui avoit jusqu'à cinq lieues de longueur; qu'un petit nombre d'Indiens occupoit encore une des extrèmités. Si un terrein de cinq lieues de long, couvert de maisons, mérite à peine le nom de bourgade, au sentiment de Mr. de P., Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieues, fera donc peut-être la feule, à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

Le portrait que nous venons de faire des Apala-

chites, & de leur pays, est bien capable de faire revenir de l'idée désavantageuse, que cet Auteur a tenté de donner de l'Amérique & de ses habitans naturels. Cette espèce de République ou de Royaume des Apalachites, où regne une entière liberté, paroit même bien supérieure à celle des Indiens affervis par les Jésuites au Paraguai; & n'en paroîtra que plus chimérique à Mr. de P. Dira-t-il pour soutenir son assertion, que la rélation de Mr. Bristock est une fable, un tissu de faussetés, comme il l'a dit des rélations Espagnoles? alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même: (o) nier tout ce qu'on lit dans les rélations les plus véridiques ou les moins suspectes, des Ata-apas de la Louisianne, des anciens Caraïbes des Isles, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Péguanchez, des Moxes, ce seroit établir un Pyrrhonisme historique insense.

Après un tel aveu ceux qui ont vû ces rélations n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimeres & de faussetés, dans tout l'Ouvrage de cet

Auteur.

que rai-

les

Forts

ole,

mé-

vant

fen-

ore:

'aj-

out

fer,

f'ur

ont

que

eil-

P.

ap-

9.)

ai-

ille

oit

bre

un

15,

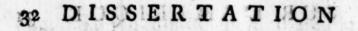
nt

ès

wi

Permettez, Messieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits succints de ces rélations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les dissirbuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du sol de l'Amérique; le second les qualités personnelles physiques; le troisieme les qualités morales de ses habitants; & le quatrieme celles des animaux, soit naturels au pays, soit transportés d'Europe.

⁽o) Tom, I. p. 232.



SECONDE PARTIE.

Du Sol de l'Amérique.

C E pays que la Nature a pris en aversion, à qui elle ne dispense qu'à regret quelques uns de ses dons fi nous en voulions croire Mr. de P. est le même dont le Pere Feuillée parle dans les termes suivants. (p)

Une disposition si admirable du terrein me fit faire plufieurs réflexions sur les avantages que cette partie du monde a sur les autres. Il semble que la Nature fe soit étudiée à la rendre la plus parfaite, & que c'est là où elle a voulû faire ses chefs-d'œuvres. Avouons. Mellieurs, que c'est en avoir une opinion bien différente de celle qu'en a Mr. de P. J'ai vû au Pérou ajoûte le Pere Feuillee, & je n'ai pas vû fans étonnement, des oranges mûres & encore fur l'arbre, renfermer des sémences, qui avoient germé & dont le germe avoit deux pouces six lignes de longueur. (q) l'ai vû, Meffieurs au Paraguai ce que le Pere Feuiltée dit avoir vu au Pérou (r), j'ai vu dans la,maison de campagne du Gouverneur de Monte video, un Verger, qu'il appelloit Bois, de près d'une lieue de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pêchers & autres arbres fruitiers à Noyaux, transportés d'Europe. Ces arbres y avoient si bien réussi que tous y étoient furchargés de fruits, au point que la

plupa pas e perdr confe ou de où ils fervat me d tous 1

> Ce fon d abone vigne en fi en fle

> > recue

toute

en co

peu e Le nous qu'er fimes bon affur fir q trion prof auffi

> vern diers

⁽p) P. 578. (q) P. 490. (1) P. 573.

plupart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en supporter le poids. Fâché de voir perdre une si grande quantité de fruits excellents, je conseillai au Gouverneur, d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la saison où ils commencent à grossir, pour favoriser la conservation & la maturité des autres. Peine supersue, me dit-il, il en reste encore une si grande quantité tous les ans, que ce bois en sournit abondamment à soute la ville, pour en manger dans la saison & pour en conserver de secs, & de consits au sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de sa maison de ville, une treille, où les raisins venoient en abondance & très bons. Il avoit essayé de planter une vigne dans sa campagne: mais les sourmiss'y rendoient en si grande abondance, dans le temps qu'elle étoit en sleurs, & en maturité, qu'il n'avoit pu réussir à recueillir assez de vin pour le dédommager tant soit peu des peines de la culture.

Le froment & le seigle y venoient si bien, que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France, dans les meilleures années; & nous y simes une copieuse provision d'excellente farine, à trèsbon marché. Mr. de P. est-il croyable quand il nous assure que le froment & le seigle n'ont pu réusfir qu'en quelques cantons de l'Amérique Septentionale & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'Isle de Juan Fernandez? j'ai vû aussi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'Isle Ste. Catherine, au Bresil, des Amandiers surchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire

del

fiaf

ce

cul

qu'

plu

tire

ne:

ne

avo

tou

pas

0

qui

fro

ges

tir

dar

cha

pro

lem

fur

affu

fir e

n'é

re,

pro

radi

tes :

1: (

par un séjour de deux ans, parle du Chili dans ce termes : les arbres qu'on y a transportés d'Europe (aux environs de Valparaisso) réussissent parfaitement dans ces contrées. Le Climat y est si fertile, quand la terre y est arrosée, que les fruits y poussent toute l'année. J'ai vû fur le même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers, du fruit de tous le âges en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi grofles, & des pommes en maturité tout ensemble (s) Pétois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits, qui y viennent à merveille, particuliérement des pêches, dont il se trouve des petits bois, qu'on ne cultive pas; & où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler de petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environ de la Ville de Moquaquos, dans un terrein très petit on recueille tous les ans 100000 botiches de vin qui font plus de trois millions deux cent pintes, mesur de Paris, qui, à vingt cinq réaux la botiche, donnent quatre cent mille piastres, c'est-à-dire, à présent un million six cent mille livres, monnoye de France,

Mr. de P. avoit lû les relations du Pere Feuillée, & de Mr. Frézier, puisqu'il les cite; mais il n'a pas vû les pays dont ils parlent, avec des yeux aussi désintéressés. Ses réslexions qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont sait oublier ce qu'il avoit lû dans les relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

Que Mr. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les pays dont ces Auteurs sont la

⁽s) P. 105.

SURTLAMERIQUE. 35

description, Enchanté & dans une espece d'enthoufiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier: (t) ce seroit, peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée : elle est très fertile, & si facile à labourer. qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite le plus fouvent, d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœuss : & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin... Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux, qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air . qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet heureux climat des rayons que le foleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluye, qui puisse y troubler la promenade, ni les plaifirs de la vie. Ils s'abaiffent seulement quelquefois en brouillards, pour rafraîchir la surface de la terre; de sorte que l'on y est toujours assuré du temps qu'il doit faire le lendemain. Si le plaifir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquents tremblements de terre, je ne crois pas qu'il y ait de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terrestre; car la terre y est encore fertile en toutes fortes de fruits. (v)

es

pe nt

nd

ite oit

les

m-

tuc

ide er.

10-

10 de

in

tit

qui

are -40

ent

e.

il-

n'a

ff

up

iil

nt

té.

de

12

x) Ce demiet artich dor want ferienarior of (1)

⁽v) P. 208. meridienaur, & les plus feptentrism. 802 (v)

Voila, Messieurs, un des cantons de ce pays si abandonné de la Nature, & si peu savorisé d'elle; & de combien d'autres pourroit-on avec raison, faireles mêmes éloges, s'ils nous étoient connus? écoutons encore Frézier, lorsqu'il parle de Coquimbo, ou la Serena, éloigné de Lima d'une très-grande distance.

On y jouit toujours d'un ciel doux & serein, dit cet Auteur. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les Hyvers y sont tièdes; les rigoureux aquilons n'y soussent jamais; l'ardeur de l'Été y est toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchissants, qui viennent adourcir l'air, vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux Hymen du Printemps & de l'automne, qui semblent se donner la main pour y regner ensemble, & joindre les sleurs avec les fruits: de sorte qu'on peut dire avec plus de vérité ce que Virgile dit autresois d'une province d'Italie.

Hic ver affiduum, atque alienis mensibus Æstas,
Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbos.
At rabidæ Tigres absunt & sæva Leonum

femina. (x)

GRORG. L. 2.

Vo

des

F

lier

circ

mor fair

den

pay

ble

ges

déli

abo

me

qui

lieu

de 1

que

firi

de I

d'er

pas

n'y

Ma

mai

nio

me

qu'

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre M. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas assez contre son assertion.

Voyens

⁽x) Ce dernier article convient seulement aux pays les plus méridionaux, & les plus septentrionaux de l'Amérique.

Voyons donc si Mr. de P. est mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau Continent.

fi

82

ès

ns

12

ė.

lit

es

X

ff:

ni

afi

n-

h

ec

é-

I-

3

0-

1

X-

n.

En parlant du terrein des Isles Antilles, le Chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très circonftanciée, sous le titre d'Histoire Naturelle & morale de ces Isles, nous assure (y) que sans vouloir faire tort aux autres pays du monde, les Antilles possedent sans contredit(z) tous les rares avantages des autres pays, elles ne fournissent passimplement une agréable variété de fruits excellents, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitants, elles abondent encore en un grand nombre d'excellents remedes. La racine de maniot, dont on y fait la caffave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que six ensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y est aussi belle, aussi riche & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient sort bien en ces Isles & donne d'excellents raisins; mais le vin qu'on en seroit ne seroit pas de garde. Le froment qui demande à être hyverné n'y forme que des épics; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous ces grains y viendroient en parfaite maturité, les habitants qui ont presque sans peine le maniot, les patates, le mays & diverses espèces de légumes, ne voudroient pas prendre la peine & le soin qu'il faut pour cultiver les grains, L'air y est tempé-

Tome II.

⁽y) P. 76. (z) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à Mr. de P. d'affurer le contraire.

ré; les chaleurs n'y sont pas plus grandes qu'en France; & depuis huit heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, il y regne un vent doux & frais, qui tempère la chaleur & la rend très supportable.

tou

Sal

on

pre

Les

bon

qui

croi

ce p

fon

dire

celu

Biet

d'y

lorfo

trem

mên

a te

les p

tants

plus

iffus

ger 1

ville

vigat

en fe

(e

Conte L

Si

Et jamais en ces bords de verdure embellis.
L'hyver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.

Cette terre si ingrate dans l'opinion de Mr. de P. a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le Pa-Payer, le Coqs & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année, (a) & d'un goût exquis. Avons nous dans nos climats des arbres naturels au pays, qui exhalent une odeur aussi suave que les seuilles du bois d'Inde, que le sassafras & tant d'autres? Les seuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les sait cuire, un goût si rélevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un mélange de plusieurs sortes d'épices, qu'à une simple seuille d'arbre. Je suis toujours surpris qu'on ne s'avise pas d'en transporter en Europe, pour suppléer aux épices des Indes orientales. (b)

A la Cayenne & à la Guyanne la terre est trèsbonne, facile à cultiver, & si fertile, dit Biet (c) que les végétaux & les arbres, qu'on y a transportés, y poussent en six mois autant que nos bois taillis en six ou sept ans. Les fruits de toutes espèces se succèdent toute l'année. (d) La chasse est si facile & si abondante que, sournissant aux naturels du pays,

⁽a) Hift. Nat. des Antilles p. 59 (b) L'écorce de Winter du détroit de Magellan y suppléeroit également.

⁽c) Voyage de la Prance équinoxiale par Biet p. 334.

tout ce qui leur est nécessaire à la vie, ils ne veulent s'assujettir à apprivoiser aucune espèce d'animauxon y trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux; presque tous ont le plumage d'une beauté ravissante. Les perdrix y sont grises, mais grosses comme de bons chappons, bien charnues & de bon goût. Ceux qui revoquent tout en doute, auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche, si prodigieuse dans ce pays-là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poisson y est si excellent, ajoûte cet auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France. (e) Jugez donc, dit Biet, si ce pays est si mauvais, & s'il n'y a pas moyen d'y bien vivre & d'y bien substiter.

Biet avoit fait un long séjour dans ce pays-là, lorsqu'il en parloit ainsi, si Mr. de P. l'eût vû autrement que dans les Cartes; il en eût rendu le même témoignage. J'ai vû moi-même au Brésil, la terre produire sans culture toutes sortes de fruits les plus beaux & les plus excellents. J'ai vû ses habitants passer leurs jours, par cette raison, dans la plus grande oissveté, ne se croyant pas sans doute issus d'Adam, & condamnés avec sa race, à manger leur pain à la sueur de leur front.

Si nous consultons l'Atlas historique de Guedeville nous trouverons T. VI. p. 86. que si la navigation pouvoir être libre depuis Québec jusqu'au lac Erié, qui a deux cents trente lieues de tour, on en seroit le plus sertile Royaume du monde; parce

ni

7-

nt

ût

2-

ıê

de

n

és

rs

0.

b)

5-

18

èn è-

5.

p.

conte de on

⁽e) Ir. 346. 351.

que, outre les beautés naturelles qui y sont, on trouve aussi des mines d'argent à vingt lieues dans les terres. Le climat en est très-beau, ajoûte cet Auteur, les bords de ce lac sont plantés par-tout de chênes, d'ormeaux, de chataigniers, de noyers, de pommiers & de Treilles, qui portent leurs grapes jusqu'au sommet des arbres, sur un terrein agréable & uni. Les bois & les vastes prairies qu'on découvre du côté du Sud, sont remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes sauves & de poules d'inde. Les bœus sauvages se trouvent sur les bords de deux belles rivieres, qui se déchargent au sond du lac.

&

la

te

fo

rei

gra

ior

exe

à 1

pér

cel]

not

pe ,

deu

mêr

auta

naît

fero

nos

feur

les

ces c

pour

188 Dr. 346 351.

M

L'Acadie, suivant le même auteur, est un pays fertile, très-beau, son climat assez tempéré; l'air y est pur & sain, les eaux claires & légères.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquéi ou Maguai, qui vaut lui seul une petite métairie; puisqu'il fournit à la soit du vin, du vinaigre, du miel, du sil, des aiguilles, des toiles & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitant suppléent par le cacao, le mays, & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truyes, les chêvres, multiplient deux sois l'an dans ce beau pays, & tous les quadrupèdes y soisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux, & des cuirs, & l'on y abandonne comme au Paraguai, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiseaux de proye. (f)

00

⁽f) Ib. p. 102.

le pourrois ajoûter ici, ce que Marggraf, Pison & tant d'autres ont dit du Mexique ; du Bréfil ; de la Louisianne & des autres pays de l'Amérique septentrionale: mais ces témoignages quoique non fufpects, deviendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrein de ces différents pays, à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit Mr. de P. and de men ant auch rib mount findel

Est-il mieux fondé à nous présenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine ? Est-il plus croyable ! lorsqu'il parle des animaux, peut-être dira-t-il que les exemples que je citerai, font tout au plus une exception à la regle, qu'il a voulu établir, pour preuve de la supériorité des trois autres parties du Monde , sur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes pigeons y font jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, & qu'il en naît autant de petits qu'il y avoit d'œufs (g). Ne seroit-ce pas aussi par un semblable privilège, que nos raves ne croiffent en Europe que de la groffeur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent groffes comme la jambe (h)?

Mr. de P. est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions philosophiques? on en pourra juger par celle-ci. La plupart, dit-il, (i)

ns

et

de

8;

7-

12-

é-

ité

es

UX

LYS

air

un

lui

ois

nil-

er.

nts

res

ıê-

75,

ide

m-

m-

UI

⁽g) Peuillée p. 439.

⁽h) Ib. p. 441. (i) Tom. I. p. 6.

d

q

m

g

gı

la

m

PI

10

di di

ía di

ľo

to

po

du

le

po

de

ges

no

le

po

cel

dan

des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos climats, ont été trouvés en Amérique. fous la forme lignense des sous-arbustes. Les chénilles, les papillons, les mille-pieds, les fcarabées, les araignées, les grénouilles, les chauve-fouris, y étoient pour la plûpart d'une taille gigantesque dans leur espèce, & multipliés au-delà de l'imagination. Mr. Dumont dit dans ses mémoires sur la Louisianne , qu'on y voit des grenouilles , qui pésent jusqu'à trente-cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abatardissement général qui avoit atteint jusqu'au premier principe de l'existence & de la génération, (k) je me serois donc bien trompé, en tirant une conséquence toute oppofée. J'aurois cru raisonner philosophiquement en concluant de cette quantité prodigieuse d'êtres vivants, & qui plus est d'une taille gigantes que, que le principe de vie est dans ce pays-là, bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont, ce semble, à l'é gard de ceux de l'Amérique, de la même espece, qu'une demi vie, & des corps à demi perfectionnés, puisqu'on les trouve ailleurs bien supérieurs en groffeur & en qualités. Il me semble cependant que raisonner ainsi , c'est raisonner conséquemment aux idées que nous avons adoptées, de la perfection des êtres, de penser qu'un végétal, qui au lieu de continuer de ramper, de garder la foiblesse de sa nature molle, tendre, herbacée, s'éleve à celle

⁽k) Tom. I. p. 9.

és

ie.

s.

Y

ıns

n.

n-

uf-

le

1

ent

pe

NO

11-

16-'A.

ef-

1,

le

e,

n-

en

nè

13

n

de

fa

lle

d'arbuste : qu'un arbre gros , droit , bien venu & qui élevant sa tête altiére au dessus des arbres petits. ménus, foibles & rabougris de même espèce; qu'un géant enfin ou un Européan bien fait & de la plus grande taille, ont un dégré de perfection au deffus des Lapons, des Grænlandois, & des Nains, à qui la Nature semble avoir regretté la matiere & la forme. Heurensement Mr. de P. n'est pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement & nos idées fur l'Amérique & fes habitante, ni pour exprimer nos fentiments de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit for sa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris comme une terre maudite, que l'on devroit abandonner à fon malheureux fort. Mais la conduite journaliere des Européans dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre , le Carao & le Caffé, pour flatter notre gout . & fatisfaire notre fenfualité , la Cochenille , les bois de teinture & de placage pour potre luxe & nos fantaifies; les baumes du Pérou de Copahiba de Quinquina de Gayac. le Sassafras d'Hypécacuana & mille autres drogues pour guérir nos maladies : l'or , l'argent ces Dieux des Chrétiens, comme le disent très-bien les Sauvages; les pierres, les pelleteries & le cotton, pour nous vêtir. L'Europe, cette terre fi riche, fi fertile, fi abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tant d'autres choses, qu'elle ne trouve pas dans fon propre terrein.

004

203

111

dre

tag

té o

qui

im

mê

En

tes

n'o

vic

COL

eux

200

que

1

lier

lati

not

Au

tral

ples

Bar

La situation de l'Amérique sous trois Zones différentes, y cause une grande diversité de climat. fuivant les contrées Pair y est chaud ou froid. on peut cependant dire en general avec Mr. Gue deville (1) que le nouveau Monde est extremement fertile. Il a tout ce que nous avons , & abonde de plus en beaucoup de belles & bonnes choses que l'on ne trouve pas en Europe ; que les originalres du pays ne manquent ni de génie , ni de force. ni d'agilité . & que le bon chez eux prévaut fur le mauvais. Ces peuples le fentent parfaitement vils savoient bien dire aux Espagnols dans le temps de leur invasion : il faut que votre pays soit bien stérile & bien mauvais ; pour vous obliger à coufir tant de rifques & de dangers pour venir envahir le nôtre ou que vous fovez des hommes bien méchants pour venir nous perfécuter de gayete de cœur y & nous en chaffer (m). Ce raisonnement ne paroit pas trop être celui d'un homme fi stupide que Mr. de P. le donne à penser. Je dui fournirai dequoi se guérir de fa prévention à cet deard , après lui avoir prouve que cette racel d'hommes n'est das une race fans force & faits vigueur, sune race enervée & viciée jufques dans les principes memes du physique & des Chrétiens, comme le disent très-bien linem ib

ger: les pienes, les pelleteries & le cotton,

neus vétir. L'Europe, cette terre ditt sait (1)
le, si abondante, a qui la set u seliussi (m) né
pour l'ôser à l'autre, va cependant y chercher tout
cela, & tant d'autres choses, qu'elle ne trouve pas
dans son propre terrein.

3: 25e'z exacter des par I que leur eroient connus, mile ils le tont groffierement, trompés, dans le réci-

Des qualités phyfiques des Américains

Les Recollets & les l'éluires en ont parlé d'une ma-En lifant l'Ouvrage de Mr. de P. il me femble entendre parler les peuples du Tyrol; & des pays montagneux circonvoifins qui trouvent un traît de beauté dans leurs goëtres énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européan, le plus imbécile estatres-supérieur à tous les Américains même créoles in au fentiment de cet Auteur. (n) Enervés hébétés ve font de véritables automates qu'aucune passion ne peut émouvoir , & qui n'obéiffent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités effentielles & dans leur conflitution physique ; puifqu'on ne trouve chez eux ni boffus, ni boiteux, ni borgnes, finon par accident; & qu'en Europe on en rencontre à chanie, les Oringamis & quelques autres patiged sur

Mr. de P. a eu fans doute des mémoires particuliers fur l'Amérique; car je ne connois aucune rélation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Ecoutons ce qu'elles en difent ; les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lû quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan , (0) les Religieux qui les ont écrites , ont fait quelques descriptions affez simples, voir de hoiteux, de borgnes, de boslus, d'aveueles,

& assez exactes des pays, qui leur étoient connus; mais ils se sont grossierement trompés dans le récit qu'ils sont des mœurs, des manieres des sauvages. Les Recollets & les Jésuites en ont parlé d'une manière toute opposée; ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi. Si je n'avois pas entendu la langue des sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit; mais depuis que j'ai raisonné avec ces peuples, je me suis entièrement désabusé. Cleux qui ont dépeint les sauvages velus comme des Ques pien avoient jamais vû; (p) car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien saits, de belle taille & mieux proportionnés pour les Américaines, que les Européans.

1

fo

II

le

di

ta

m

21

0

86

le

m

pl

pi

Il

U

OL

le

du

en

ch

ce

ce

CT

gra

ve

foi

for

go

Les froquois font plus grands, plus vaillans & plus rufés que les autres; mais moins agiles. & moins adroits à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Ilinois, les Oumanis, les Outagamis & quelques autres nations font d'une taille médiocre, courant comme des lievres, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Les Outaquas & la plupart des fauvages du Nord, à la réferve des Seuteurs & des Cliffinos font poltrons, laids & malfaits, Les Hurons font braves, entreprenants & spirituels, ils reflemblent aux Iroquois pour la taille & le visage. Les sauvages sont tous sanguins, & de couleur presque olivâtre ; sont beaux en général, aufli bien que deur taille. Il eft très rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de bossus, d'aveugles, de muets : s'il y en a quelqu'un, c'est par accident.

⁽p) Tom. II. p. 63.

it

S.

ur

es

P.

2.

il

ar

ut

Ne seroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe d'y trouver si communément des personnes affectées de quelqu'une de ces infirmités; mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature au sentiment de Mr. de P. bien différents cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la Ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux, & y a vêcu vingt ans, & de plusieurs autres Officiers François, qui ont fait la dernière guerre avec eux

les cheveux, les dents bien fournies, blanches comme l'yvoire, & l'air qui fort de leur bouche est ausii pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils refpirent, quoiqu'ils ne mangent presque jamais de pain. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que quelquesuns de nos François pour porter de grosses charges, ou pour lever un fardeau & le charger sur les épaules; mais en récompense, ils sont insatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, sans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chasse, ou à la pêche, toujours dansant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes sont fort nécessaires.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on le puisse imaginer; mais si grasses, si pésantes & si mal faites qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, soit par la constitution de leur tempérament, ils sont fort sains, exempts de paralysie, d'hydropisse, de goute, d'héthysie, d'asshme, de gravelle, de pierre; maladies dont la Nature qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favorifer. Elle avoit cependant laissé la pleuresse au Canada; & nous leur avons porté la petite, vérole. Les Américains nous ont communiqué la leur par droit d'échange & de Commerce.

va

les

C:

qu

po

bie

ép

aff

fe

0

de

20

di

le

re

le

le

pi

P

d

C

d

d

n

P

fi

Quand un fauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre vingt & cent ans. On en voit même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si effentiellement répandu sur toute la race humaine du nouveau Monde, de maniere que la dégénération ait atteint ses sens, ses organes, & toutes ses facultés physiques? Mr. de P. trouvera-t-il chez les autres peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il affure y être, à chaque page de son Ouvrage? non, & il ne faut qu'ouvrir les rélations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne & dans la Guyanne les naturels ont tous une très-belle disposition de corps (q), les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau visage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau basannée, mais douce au toucher comme le satin. Les femmes y sont trèsbien faites, & l'on y en voit d'aussi belles qu'en Europe. Briftock dit des Apalachites, ce que Biet vient de vous rapporter des naturels de Cayenne. Le Che-

⁽q) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 351.

valier de Rochefort rend le même témoignage sur les habitants de la Floride, de la Caroline & sur les Caraibes, tant des Isles que de la terre ferme, non quant à la beauté du visage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils sont, dit-il, bien faits, (r) ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communément affez d'embonpoint. Leur bouche est médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très-serrées. On n'y voit aucun borgne, ni bossu, ni chauve, ou désectueux par quelqu'autre difformité, si non par accident.

Si la plûpart de ces peuples ont quelque chose de dissorme à nos yeux, le nez applati, & quelques-uns le front; il ne faut pas rejetter la faute sur la Nature; elle ne les a pas faits tels; mais sur le caprice & le préjugé des meres, qui les leur applatissent, après les avoir mis au monde, & continuent de les leur presser pendant tout le temps qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par-là, un trait de beauté à leurs enfants.

On peut faire ce reproche aux peuples de notre continent sur des préjugés de cette espece. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des usages des Américains.

Si nous remontons du septentrion jusqu'à l'extrêmité méridionale du nouveau Continent, tous les peuples que nous rencontrerons sur notre route, offrent des hommes bien constitués. Tels sont, si nous en croyons Vincent le Blanc & les autres Voyageurs,

re q.H.moF ()

į.

é.

le

1-

s,

b

n

f

la

ue

&

-il

te

de

2-

A

US

res

0-

IU

ce

ès-

u-

nt

e-

Į.

⁽r) Ib.p. 382.

latt

qu'

de

flor

97

dar

foh

toit

fes 1

hum

ling

géta

tes t

ont

des .

arbu

parn Je

jours que

détru

fait 1

renffi

Tupit

tion.

éblou

tation

avec

qui n

(v)

les Mexicains, les Bréfiliens, les Péruviens, ceux de Paraguai, du Chili & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pison & des autres Auteurs non suspects, ce setoit tomber dans des répétitions dejà trop ennuyeuses, M. de P. les a cité lui-même; mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étaver sa fausse hypothèse. Je dirai seulement d'après Frézier (s) que cenx du Chili, & les autres peuples de l'Amérique méridionale font de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine & le visage larges : que malgré leurs débauches, ils vivent des Siecles fans infirmités, tant il font robuftes & faits aux injures de l'air, supportent long-temps la faim, la foif, dans la guerre & dans les voyages, & que personne n'en approche pour soute: elle ne les a pas faits tels; mais laugis sei en elle iet

Quand Mr. de P. auroit en quelques mémoires sur des Cantons particuliers inconnus aux Auteurs des rélations repandues dans le public, auroit-il dû en faire la base de son Ouvrage & conclure du particulier au général, contre toutes les regles? qu'il me permette de lui dite, ce qu'il a dit du célèbre Mr. de Cat de Rouen (t) quel que soit le respect que nois avons pour les vastes connoissances de Mr. de P. nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait pris envie de ressusciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de nouveaux; qu'il ait adopté une opinion, & soutenu une hypothèse aussi contraire à ses

⁽⁸⁾ P. 56.

⁽t) Tom. II. p. 29.

lumières, & à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé son zele, & protesté qu'il a entrepris de résurer les saussetés & les exagérations des Historiens Espagnols. (v) production de la complete

Je ne conçois pas comment Mr. de P. a entrepris d'anéantir l'existence des Paragons Géants. En raisonnant suivant sa méthode philosophique, rien n'étoit plus capable que cette existence, de prouver à ses yeux, la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la stérilité & l'ingratitude du sol, ainsi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles & herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes, sous la forme de sous arbustes, c'est-à-dire, des Géants dans leurs especes parmi les végétaux.

Je rends justice à Mr. de P. cil ne s'étaye pas toujours de preuves de cette espece. Il a très-bien senti
que l'existence des Patagons Géants étoit capable de
détruire son assertion de la dégradation de la race
humaine dans le nouveau Continent. Aussi a-t-il
fait tous ses efforts pour les anéantir. Mais pour
réussir à détruire des Géants, il faut les soudres de
supiter de Mr. de P. ne les avoit pas en sa disposition. Ces Colosses ont peut-être disparu aux yeux
éblouis par le specieux de ses raisonnements. Les citations qu'il a rapportées pour la contredire, sont
avec celles dont il s'étaye, un cahos, mais un cahos,
qui n'est dissicile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont

-.8r.9 (z)

3

n

⁽v) Ib. p. 169.

20

not

Gé

en

eux

Ped

&

zier

de d

piec

hab

anci

trait de 1

des

qui

tains

dire

troit

ron :

mes

tant cet é

être la G

cette

d'auj

que

Ces

pas lû les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'est un nuage d'autant plus aisé à dissiper, que la vérité triomphera toujours, lorsqu'on ne la combattra qu'avec des tas de preuve négatives. Telles sont celles qu'apporte Mr. de P. & qui sont le sondement du préjugé de ceux qui re jettent sans beaucoup d'examen, tout ce qui a mair de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit Mr. de P., éblouit les observateurs prévenus, & l'amour propre leur fait désendre leurs illusions avec opiniatreté, Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas là? c'est au lecteur à le décider. Mais je ne pense pas que l'on puisse avec raison, faire le même reproche à Mrs. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eur un voyage assez long pour avoir le temps de les bies connoître, je les ai reconnu ennemis de ce merveilleux éblouissant; je les ai trouvé capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la dernien franchise, les choses comme ils les ont vûes,

Frézier ne dit pas comme les deux Navigateur dont je viens de parler, qu'il a vû, les mangé ave ces Géants; mais Mr. de P. étant le seul qui la cuse d'avoir été trop crédule, je puis employer à témoignage de ce savant Professeur; puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministere, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Prézier dit, (x) que pendant son séjou troin imp xues cus par sellmondo à elisable sien in

(x) P. 78.

(v) Ib. p. 169.

and

olus

lis,

Te

P.

re-

un

iler

Duit

eur

Au-

eur

vec

de

rte-

eur

ien

ier-

OR

iere

TUIS

vec

20

.

re-

Ai-

b-

out

au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment Chonos, lui confirmerent l'existence des Géants Patagons, qu'ils appellent Chaucahues; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelques avec eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloé. Donn Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Isle & quelques autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géants avoient approchant de quatre varres de haut, c'est-à-dire, de neuf à dix pieds: ce sont ceux que l'on appelle Paragons qui habitent la côte de l'Est de la terre déserte, dont les anciennes relations ont parlé: ce que l'on a ensuite traité de fables; parce que l'on a vû dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celle des autres hommes.

Ce recit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est tapporté dans les journaux des deux Capitaines François, que j'ai nommés. Quand ils descendirent en 1766, à la Baye Boucaut, vers l'est du détroit de Magellan, ils ignoroient si le Capitaine Biron Anglois, y avoit vû l'année précédente des hommes d'une taille gigantesque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu & moins susceptible d'illusion à cetegard, qu'avec tant d'autres, ils regardoient peutêtre l'existence des Géants comme une fable. Mr. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que Mr. Guyot n'avoit vu l'année d'auparavant, sur la côte méridionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européans. Ces deux navigateurs arrivent dans cette Baye, voyent sur la côte des hommes à cheval, qui leursont Tome II.

(1

fois

moi

COL

de

10

lific

Mr

Phi

12

me

peu

Ma

nos

ma

HOL

che

de

-

Gy

pri

bes

t-o

ple

qui

rel

Yel

da

Tune II.

figne de venir à eux : ils abordent, descendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la groffeur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette visite, qui dura prè de cinq heures, cette premiere fois; & il suffit dele lire fans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur récit. J'ai lû, j'ai copié mot pour mot. ces journaux en original écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidele à la fin du journal du voyage, que j'ai fait avec eur, aux Isles malouines, & je puis affurer n'y avoir rien ajouté. Je n'y ai point vu ces mots que Mr. de P. cite (y) d'après le journal des savants de 1767. Il y rencontra des habitants du pays, dont plusieur avoient environ six pieds de haut. Je ne pense même pas que l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent; Mr. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un discours austi vague, pour affeoir son jugement, & de cider aussi assirmativement qu'il le fait, la non enflence de ces Patagons. L'Auteur du journal des favants aura déterminé de son chef, cette prétendu hauteur d'environ fix pieds le la gig saint out à son

Mr. Guyot s'étant avancé dans le détroit plus que Mr. de la Gyraudais, & y ayant séjourné près de trois femaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vu l'année précédente, su l'Ine Ste. Anne, & aux environs : mais il a foin de faire remarquer la différence qu'il y a entre ceux-ci, & ceux de la Baye Boucaut & du Cap Grégoire

Ces deux navigateurs amivent dans cette Baye

revent for la core dus hommes de gard tus insver

(1). Les sept qui se présenterent à eux, la premiere sois qu'ils y aborderent, dont le plus petit avoit au moins cinq pieds sept pouces du pied de Roi François, néétoient qu'un échantillon de ceux que Mr.
de la Gyraudais y vit un mois après que mont après que mans après que mont apprès que mont après que mont apprès que mont appendir que

& Tem

lane

près

le

eule

ot,

de l

6 1

UY,

rien

P.

· A

eurs

me

V2-

dif-

dé.

XI-

12-

due

1.7

int

de

lle

fur

de

a,

ife

A ceux de l'Isle Ste. Anne peut convenir la qualification de peuple plus que misérable que leur donne Mr. de P., ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de Loups marins pour regal, & se vétissent de la peau de ces Amphibies. Réunis vraisemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire sans se tromper, qu'ils affichent la misere. Mais ceux du Cap Grégoire ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vérité vêtus de peaux, mais de peaux de Guanacos & de Vigognes, dont nous sommes si curieux, que nous allons les chercher chez eux pour servir à notre luxe; vivant & de la chair de ces animaux & de fruits.

Ces grands Patagons se présenterent à Mr. de la Gyraudais au nombre d'environ trois cents, y compris les semmes & les enfants. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croiration sur la parole de Mr. de P., que c'est un peuple peu nombreux, errant dans les sables Magellaniques, où la misere les harcele & les poursuit sans relâche?

Les récits de nos deux Capitaines François prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à Mr. Frézier dans l'Isle de Chiloé. Il paroît, dit Mr. Guyot,

⁽²⁾ Journal du voyage aux Isles malouines, p. 660... P p 2:

fab d'h

. 8%

cet

de vo

lor

fur

Le

Bo

fler

boi

COL

ima

qn'

du,

ten

1

VOI

HÓT

Mr

mer

der.

affu

Guy

P.,

nne

dey

vi.

Mr. de la Gyraudais nous les dépeint (b) d'une quarrure plus que de proportion; ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au-deffus de celle de plus grands Européans, la face large, le front épais, le nez épatté, les joues groffes, les dents très-blanches, & bien fournies, les cheveux moirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de haut, les mêmes avec lesquels les équipages des Navires François ont mangé & couché, n'est pas une race de Géants, at moins prouve-t-elle que la race humaine n'est pas si dégénérée en Amérique, que Mr. de P. proudon nous le persuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'existence des Patagons Géants, se réduisent à dire; que les Navigateurs qu'il cite à son avantage, ne les ayant pas vûs, lorsqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui disent les y avoir vûs, nous ont conté des parties de la contre de la contre

⁽a) Ib. p. 662,

⁽b) Ib. 693. of meall gue ageyov ob learned (a)

fables & des faussetés; conséquemment que cette race d'hommes gigantesque n'existe pas & n'a pas existé.

In-

m-

el

m-

ef.

oac

h

fu-

di-

m

me

res

de

is.

m-

tte

nes

ont

20

16

on

2-1

ice

18

int

n,

lë

20

La Logique de Mr. de P. me paroit en défaut fur cet article, comme elle l'eft fur bien d'autres Mr. de Bougainville ne vit pas ces Colosses au premier voyage qu'il fit au détroit de Magellan en 17650 lorsqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui affure les y avoir vus : donc celui-ci nous en impose. Le même Navire & le même équipage de Mr. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766, avec un autre Navire Françoisignorant l'un & l'autre l'exiflence de ces Patagons Géants Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura Mr. de P. qu'ils ont rêvé & qu'ils se sont imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vus qu'en songe; ou qu'ils sont des sourbes que l'idée du merveilleux a éblouis, & qui s'opiniatrent à souparce que cet accontrement refadinonulliguel rinet

Mr. de P. eût eû bien beatt jeu, si, (ce qui pouvoit aisément arriver) M. Guyot avoit continue sa
route au lieu de mouiller dans la Baye Boncaut avec
Mr. de la Gyraudais, & qu'au retour il suit également passé devant, comme il le sit, sans s'y sarrèter Mr. de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement
assuré avoir vû, bû & mangé avec ces Titans; Mr.
Guyot auroit été en droit, au sentiment de Mr. de
P., de lui dire vous avez rêvé. Vous nous contez
une sable. J'y étois avec vous; j'ai passé deux sois
devant l'endroit on vous dites leur avoir parlé, j'y ai
vû de loin des hommes montés sur des chevaux;

⁽c) Difcours Préliminaire. 1000 q .I mo'l (b)

SERTATIONS

mais dois-je en conclure que ce sont des Géants?

15

ce

fû

D

C

for

rie

die

ze

dé

fai

Ca

mo

ent

déf

full

feiz

ent

emp

tage

lien

tren

imp

pref

E

de 1

qui

Rich

159 les 1

de (

Examinons les rélations des autres Navigateurs, qui disent avoir vû, ou n'avoir pas vû cette race gigantesque : voyons en quoi elles sont d'accord, & en quoi elles se contredisent. Je n'examinerai que celle dont parle Mr. de P.

Pigafetta monté-fur le vaisseau la Victoire commandé par Magellan, dit avoir vû en 1510, au por St. Julien, fur la côte orientale des Paragons de hommes hauts de huit pieds; qu'ils en emmenerent deux a bord, où l'un mourut pour avoir refuse de prendre aucune nourriture, & l'autre perit du fcorbut, fur la côte de la mer du Sud. Ces homme étoient vêtus de peaux , 8 portoient des especes de guêtres ou brodequins faits auffi de peaux de bete avec leur poil; & Magellan les nomina Patagons, parce que cet accoûtrement rendoit deurs pieds femblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta Mr. de P. conclut que ce seroit faire tort i fes propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables fi groffieres. (d) Ce qui les rend cependant vizisemblables, ic'est que les habitants de port St. Julien & de toute cette contrée font encor aujourd'hui connus sous le nom de Putagons que Magellan leur donna alors orb na 513 diorus donne

Quiros navigea aux terres Magellaniques en 1524. & n'y vit point de Géants. Dans trois voyages fulls au détroit de Magellan, par les Espagnols, depuis

(c) Discours Proliminaire.

⁽d) Tom. I. p. 290,

rs.

gi &

lue

mort

des

ent

de

10

ner

de

tes

ns.

m-

Pi-

tà

on-

end

de

ore

due

24.

uls

1525, jusqu'en 1540, ils n'y trouverent pas cette race de Coloffes, quoique l'équipage du Camargo fit contraint d'hyverner dans le port de Las-Zorras. Drake n'y en vit point en 1578, non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de fon Escadre. Sarmiento, au rapport de son Historien Argenfola, trouva en 1579, à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds, & bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu sous le nom de Baye famine. La rélation faite par Pretty J du voyage de Candisch , au même détroit en 1586, ne dir pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un fecond entrepris en 1502. Knivet dit avoir trouvé au Port défiré, sur la côte de l'Est, non loin du port St. fulien, des Patagons, dont la taille équivaloit à feize palmes. Il méfura deux cadavres nouvellement enterrés fur le rivage, & les trouva de quatorze empans. Il ajoute avoir vû au Brésil un de ces Paagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port St. Julien: & quoiqu'il fut encore jeune, il avoit dejà treize palmes de haut. Mais ajoute Mr. de P. il est impossible que la rélation de Knivet puisse faire impreffion, même fur des lecteurs crédules. 1501 91191

Chidley ne vit en 1590. fur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire : qui affommerent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port St. Julien, en 1503, nombre d'Américains de fi grande taille, qu'on les prit pour des Géants. Sébald de Wert & Simon de Cordes, rencontrerent à la Baye verte, des

tio

ma

me

hin

par

dét

lati

des

tou

Ca

lan

du

Da

mit

Tit

-sin

167

-dan

plus

mes

169

hon

de a

que

N

des

hi

des

la c

tre T

N

fauvages de dix à douze pieds de haut, dont is tuerent quelques-uns. Mais Jantzsoon, Auteur de cette rélation auroit dû se cacher de honte, dit Mr. de P., d'avoir écrit des fables si insipides. La rélation du voyage du fameux Olivier de Nort, nous apprend que les gens de son équipage apperçurent au Port désiré des hommes de grande stature; qu'ils tuerent ensuite vingt-trois Patagons de taille ordinaire; & qu'ayant enlevé de l'Isle Nassau deux silles & quatre jeunes garçons, dont les proportions ne paroissoient pas gigantesques, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandoise. leur dit, que dans un pays nommé Coin il existoit une rac de Géants qu'il appelloit Tirimenen, hauts de douze pieds,

Y a-t-il une faute d'impression dans l'Ouvrage de Mr, de P., ou avoit-il oublié son objet, lorsqu'il ajonte : ceux qui écudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verson que rien n'est plus vrai, ni plus réel que ce pays à Coin, & ces Géants Tiremenen?

Spilberg suivant Corneille de Maye, ne vit es 1614. que des hommes de taille ordinaire, sur la terre Delsuego. En 1615 le Maire & Schouten se virent point de Géants vivans sur les côtes Magelliniques; mais en creusant vis-à-vis l'Isle du Roi, on déterra des ossements, qui firent conjecturer que les habitants devoient avoir au moins onze pied de haut. Après leur retour ces deux Navigateur qui avoient sait le voyage ensemble, se reprocherent mutuellement d'avoir sait insérer dans la réla-

ik

de

ft.

2-

US

ik ik

di-

fil-

ons

ns,

in,

306

uze

de

u'il

145

ront

sde

t en

r la

n ne

ella-

, 00

que

pied

eup

che-

rela-

tion

mais ils ne mettent pas de ce nombre celui des ossements exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal envoyé par l'Espagne en 1618, pour apprendre la route du détroit découvert par le Maire, raconte dans sa rélation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons, qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européans. Decker Capitaine sur un des vaisseaux consié par les Hollandois à Jaques l'Hermite, pour saire la conquête du Pérou, a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y sait des habitants de l'extrêmité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, fismous en croyons Mr. de P. Mais ils disent dans leurs rélations, avoir vû à huit ou dix degrés plus au Nord que le détroit de Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beau-Chêne-Gouin en 1696. & 1699, ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient de souge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux sourrés.

Mr. Frézier se trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géants ce que j'en ai rapporté d'après lui. Mr. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte Orientale de l'Amerique à la côte d'Occident, & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit, Tome II.

(e) mais si Mr. de P. n'est pas plus sidele dans ses autre extraits, qu'il l'est dans celun-ci , il est à craindre pour lui, que ceux qui les vérisseront, ne l'accusent lui-même de navoir pas toujours eu la vérisé affez à cœur. Quant à l'article présent, Mr. Frézier dit expressement que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons Géants avec lesquels ils communiquoient, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons; & que les Chiliens ou Chonos les nomment Chancahues. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'Isle de Chiloé & l'embouchure du détroit de Magellan.

C

d

P

21

le

ni

no

ur

me

me

ang

cha

cid

foi

lof

cad

fure

itaill

on

jour

Mat

Sne

feau

hom

pied qui a

(f

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coin, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des Géants? je n'ai pas le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, pour vérifier la position de cette terre.

Mr. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autres rélations rapportées par Mr. Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vû les Patagons de taille ordinaire, & les Patagons Géants. En 1704, au mois de Juillet les gens du Jaques de St. Malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces Géants dans la Baye Grégoire. L'équipage du St. Pierre de Marseille, commandé par Carman de St. Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quelques marques de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coësse de filets, faits de boyaux d'oiseaux, & orné de plumes tout autour de la tête. Leur la-

tre l'en le Collos & l'embauchure 81,4 (e)

bit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau de vie qu'ils réfuferent : mais ils firent en revanche présent de leurs carquois garnis de flêches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cents attroupés sur le rivage.

1-

té

er

Ò,

ıi-

te

ue 11

ni-

la

les ts?

ie-

ré-

IX, di-

de

m-

le ar-

Vi-

ar-

Tés ui,

ha-

Le Capitaine Shelvosk est le dernier Auteur, qui parle des Patagons, dans la rélation de son voyage autour du monde en 1719. Enfin l'Auteur de la lettre au Docteur Maty, dit qu'en passant à Manille, un vieux Capitaine de vaisseaux marchands, nommé Reainaud l'a affuré avoir vû en 1712, sur une côte voifine du détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut; qu'il les avoit méfurés lui-même. and somethal anon como alle

En 1741. le fameux Chef d'escadre Anson relacha aux côtes des Patagons tant à l'Orient qu'à l'Occident y fans y découvrir le moindre indice qu'elles foient habitées par une race d'hommes de taille coloffale. Huit Matelots du vaisseau le Wager de l'efcadre de cet Amiral, abandonnés fur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mn-de P. conclut ainsi: (f) on peut juger après cela du crédit que mérite le journal) du Commodore Biron , dont le moindre Matelot n'auroit pas ofé publier la rélation.

Ce Capitaine, ajoute Mr. de P., dit que son vaisfeau relâcha à la terne Delfuego qu'il y rencontra des hommes thorriblement gros, hauts de plus de peuf pieds) montés fur des chevaux défaits, décharnés & qui n'avoient pas troize paumes de taille of ones f

⁽f) Tom. I. p. 306.

ge

ro

gr

fe

ils

(1

de

C

qu

eut

fur

rép

cor

ron tail

hor

bra:

age

mei

alte

peu

pas

gera

les c

27 n

, C

, h

(h

37

Mr. de P. n'est pas heureux dans ses citations: ila lu fans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite & ne s'est pas donné la peine ni le temps de faire fur fes lectures, des réflexions auffi philosophiques qu'il voudroit nous le perfuader. Il se trouve encore ici en défaut, la rélation du Capitaine Biron nonseulement ne dit pas qu'il relâcha à la terre Delfuego: mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de distance. (g) A huit heures dit l'Auteur de cette rélation, nous découvrimes de la fumée, qui s'élevoit de différents endroits; & en approchant de plus près, nous vimes distincte. ment un certain nombre de performes à cheval. A dix heures nous jettames l'ancre sur la côte septentrionale du détroit, à quatorze braffes d'eau : nous étions à environ un mille de terre; & nous n'y enmes pas plutor mis l'ancre, que les hommes que nous avions vus fur la côte, nous firent des fignes avec leur mains. Sur le champ nous mimes dehors nos canots, & nous les arrimames. Lette , latin A 190 es er les

En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifesterent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse. Nous voyons le Cap de la Vierge à l'Est Nord-Est, & la pointe de possession à l'Ouest quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous remarquames qu'un grand nombre de ces Géants environnoient la plage, & rémoignoient par leur contenance, un grand désir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y sumes descendus, les Sauva-

⁽g) P. 1200

ila

cite

faire

rues

ore

on-

fue-

erre

eu-

nes

8

te-

A

en-

ous

-us

SOC urs

s,

de

ui

es h

'n

15 îr

ges accoururent autour de nous, au nombre d'environ deux cent, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, & souriant à ce qu'il paroissoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur-Leur grandeur est si extraordinaire que, même affis, ils étoient presqu'aussi hauts que le Commodore debout, (le Commodore a fix pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présents, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodor eut beaucoup de peine à se dérober à leurs caresses, surtout à celles des femmes, dont les traits du visage répondent parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps. Leur taille moyenne nous paroit être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds. La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vimes austi quelques enfants dans les bras de leurs meres, & leurs traits rélativement à leur age, avoient la même proportion.

On voit par cette rélation abrégée, mais fidèlement extraite, que Mr. de P. l'a confidérablement alterée, & qu'il fait di re à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à fort ce reproche à Mr. de P. on en jugera fur ses propres expressions; les voici(h) on peut

les comparer avec la rélation ci-dessus.

" Aussitôt que ces Géants montés sur des chevaux , nains, eurent apperçu le Commodore & son es-, corte, ils mirent pied à terre, vincent au devant de " lui, l'enleverent dans leurs bras énormes, & le ca-

⁽h) Tom, I.p. 306 loop are anob at Smalina an

,, resserent beaucoup en lui donnant des baisers acres; " les femmes lui firent de leur côté, effuyer des po-,, liteffes encore plus expreffives : elles badinerent fi , férieu fement avec lui, que j'eus, dit-il, beaucoup , de peine à m'en débaraffer. Elles firent auffi amis, tie au Lieutenant Cumens, & lui mirent la main " fur l'épaule pour le flatter, ce qui le fit tellement ,, fouffrir, qu'il en reffentit pendant huit jours des ,, douleurs aigues dans cette partie bleffée par le poid ,, de la main robuste des sauvagesses. Ce conte de " Gargantua, ajoute Mr. de P., fut débité à Lon-,, dres en 1766. Le Docteur Maty, fi connu par fa " petite raille & par son journal britannique, se hata extrêmement d'y ajouter foi, & de divulguer cette fable dans les pays étrangers." Voici comme il s'exprime dans sa lettre à Mr. de la Lande.

"L'existence des Patagons est donc confirmée, on , en a vu & manié plusieurs centaines. Le terroir de , l'Amérique peut donc produire des Colosses , la puissance génératrice n'y est donc pas dans l'en-

, fance.

Si Mr. de P. en écrivant ainsi a eu simplement dessein d'égayer son lecteur après s'être égayé lui-même, on pourroit le lui pardonner. Il pouvoit le faire aux dépens de l'existence des Patagons Géants: à lui permis de contredire l'évidence même, d'exercer son talent & d'étaler toute sa vaste érudition pour mieux réussir dans son objet. Mais le public qu'il n'en a pas prévenu, lui pardonnera-t-il de faire parler les Auteurs, qu'il donne pour ses garants, autrement qu'ils ne parlent? Je doute que quelqu'Amateur que l'on soit pass don

font N prit

& leu

pof

ve

83 63

> tal cr

> > ne le

1

SUROL'AMERICOUB. O 60

foit de critique & do raillerie, on foit d'humeura luis passer ce ton railleur & méprisant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui gons Céants qu'il a vu au detroit de Mariantnos inol

Mais loin que Mr. de P. ait voulu que le public prit tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce positivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs, & les cite. Malheureusement pour lui on trouve dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être, & l'on n'y

voit pas ce qu'il dit en avoir extrait.

cres:

po-

nt fi

coup

mi-

nain

rent

des

oid

de

on-

12

âta

et-

il

on

de

&

1-

1

4

Que Mr. de P, moins timide que Mr. de Buffon, venille soutenir avec lui, que la Nature ne s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde; que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniatrer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne sera pas obligé de l'en croire sur sa parole; puisque les faits déposent contre lui. Mais qu'il encherisse sur Mr. de Busson, qui ne comprend dans fon hypothese que les plantes & les animaux, & que Mr. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du Docteur Maty: (i) vos réflexions ne sont pas heureuses, on pourra même a jouter : vos arguments font bien foibles; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomenes incontestablement faux.

Mr. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux Capi-

n'en font aucuge mentos atosites des 102 medl'(i).

68 DISSERTATIONS

res

Ba

de

20

fai

œ

be

aff

lie

Po

tre

CE

71

C

Ì

п

taines françois Mrs. de la Gyrandais & Guyot. 11 donne le change à fes lecteurs, en supprimant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Paragons Géants qu'il a vû au détroit de Magellan Il subfitue à cette rélation une partie seulement de ce que Mr. Guyot y rapporte des Paragons, de taille ordinaire, avec lésquels il a plus sejoumé qu'avec les autres. Mr. de P. en conclut dans ce cas-ci fort raisonnablement : ce n'étoit donc pas des Géants comparables à ceux du Commodore Biron. Mais Mr. de P. avoit deffein d'induire le lecteur en erreur, en faifant contrafter la rélation de Mr. Guyot avec celles des Commodore Biton & Mr. de la Gyraudais : en donnant à entendre que Mr. Guyot n'a vir d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que Mr. de la Gyraudais nous en a imposé, ainfi que Mr. Biron; puifque les deux Capitaines François étoient ensemble dans le Detroit. " Nest-il pas surpremant, ,, ajoute Mr. de P., que deux observateurs, qui su , trouvent dans le même lieu , la même année , & ,, au même mois, varient d'un demi pied fur la taille , des Patagons?" Il me paroit encore plus surprenant, que Mr. de P. ou l'Auteur du journal des favans, qu'il donne pour son garant, avent imagine cette différence. Qu'on life les relations de ces deux Capitaines, on les trouvers parfaitement conformes , à quelques détails près, qui confirment même l'existence des Paragons Géants.

De toutes ces rélations que j'ai citées, quelquesunes disent n'avoir pas vu cette race de Titans, ou n'en font aucune mention; toutes les autres affurent in

day

au

bal

ie i-

-3

1

e

n

9

les avoir vus, & leur avoir parlé. Dire avec Mr. de P. aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables; qu'ils nons en ont imposé : l'assertion pamitum pen hazardée. On ne nie pas poliment des faits. Quant aux rélations qui disent n'avoir pas vil ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas préponderante avec la preuve affirmative des autres; il est très-aisé de les concilier. Cette race d'hommes gigantesque a été vue au Port St. Julien par les uns au Port défiré par d'autres am Cap Gregoire & à la Baye Boucaut, & ailbure viencore pared autres Navigateurs. On a defcendudans cesmêmes lieux & on ne les y a pas trouves Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas? non, da conféquence n'est pas philosophique. Vous sver ane dideux, ou trois maisons à la ville, & à la campagned fai été & même plus d'une fois pour vous v voirs je mai jamais en le bonheur de vous y trouven; d'autres ont été plus henreux que moi; j'en conclural que votre existence n'est pas un conte, que les plaifire, que vous avez procurés à ceux, qui vous ontivo, le détail des fêtes que vous leur avez données ne som pasides fables : j'en conclurai que vous ne faites pab votte demeure habituelle dans une de ces maistons que vous en changet suivant les saisons, & que ifai mal pris mon temps pour yous y trouver. L'homme fage, le philosophe doute, quand il ne penfe pas avoir des preuves fuffifantes pour admettre une chose, sur-tout lorsqu'elle est extraordinaire; mais il ne nie pas. Une feconde espèce d'hommes nient tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner

un relief de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confonduravec le peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les uplus extraordinaires.

re

m

CC

pl

CE

re

be

8

q

CC

Ы

V2

tre

ne

Ca

CC

qı

P.

01

le

qt

ra

L'existence d'une race humaine gigantesque est de ce nombre. Depuis le commencement du feizieme fiècle on nous débite l'avoir trouvée, vers le détroit de Magellan des Navigateurs nous racontent avoir vu ces Géants, leur avoir parlé, avoir bu & mangé avec eux, font la description de leurs vêtements, de leur figure, de leurs armes, qu'ils ont apportes & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir Ces témoignages se sont renouvellés successivement depuis 1519. jufqu'à nos jours; que Macde la Guraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de des Coloffes; ont fait présent de quelques uns à Mr. Darboulin fermien général des Postes de France, chez qui je les ai vus 80 mefunes; 80 chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Paragons Géants est cependant encore un problème pour beaucoup de personnes. Comment le réfoudre? la folution in est pas difficiles Que quelques Philosophes acorédités de nosijours le transportent fur les lieux ; qu'ils parcourent le pays, & y faffent un fejour affer long, pouis le vifiten dans les différentes faisons; qu'ils s'informent des habitants du Chiloé & des environs, du terrein qu'ocqupent ces hommes qu'ils appellent Chaudahues, savec les quels ils communiquent de temps à autrem Sièces philosophes à Jeun rétour, nous difent que tontes leurs

recherches ont été vaines, l'existence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteufe ; on fera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui subsistent du contraire, que l'on trouve dans les rélations des plus célebres Navigateurs. En attendant le retour de ces Philosophes d'un voyage au moins aussi intéresfant que tant d'autres, on peut, ce me semble croire, fans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au-dessus de la nôtre. Le détail du temps & des lieux, le nom que Magellan leur a donné & qu'ils conservent encore parmi nous; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractere de vérité fuffifant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire & prouver à Mr. de P. que la race humaine n'est pas si dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle a peut-être causé quelque exagération dans les mesures de la taille de ces Coloffes, mais fi l'on doit les regarder comme estimées, & non prises à la rigueur; on verra qu'elles different pen entre elles, our de principa

Pour nous convaincre de cette existence, Mr. de P. dit qu'on auroit dû nous en amener quelques-uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques squelettes de ces Géants; Mr. Guyot que j'ai cité, ainsi qu'un autre Capitaine Malouin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Isles Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre derniere, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres

75 DISSERTATION

gat

de

en

ne

on

ma

en

rac

d'h

qu

nat

Ar

tre

pu

eu

pu

de

&

fui

VO

pa

la

fac

les

fo

in

da

id

m

Magellaniques; qu'il y trouva un fquelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce squelette devoit avoir eu dans son vivant. au moins douze à treize pieds de hant. Qu'étonné de cette grandeur enorme, il avoit mis ce squelene dans une caiffe, l'avoit porté à son bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, fon vaiffeau avant été affailli d'une nouvelle tempéte plus violente que la première, l'Archevêque de Lima, paffager fur fon Navire, pour retourner en Efpagne, perfuda l'equipage que les offements de ce Payen, que Mr. Guyot avoit mis dans son vaisseau, étolent cause que Dieu les punissoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les jetter à la mer : ce qui fut exécuté malgré toutes les raisons de Mr. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut presque subitement, & fut auffi jette à la mer. Mit Guyot prit occasion de cette mort, qu'il dit aux Espagnols être une punition du ciel, de ce que l'Archevêque avoit foulevé contre lui Capitaine l'équipage du Navire, pour un fquelette, qu'il n'y avoit mis que pour fatisfaire la curiofité des Européans, & convaintre les incrédules de l'existence de cette race gigantesque: Ce fait prouve encore contre Mr. de P. non-seulement la réalité des Patagons Géants; mais que les Espagnols ne font pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un squelette humain, gardé dans un navire traine avec lui la tempête & le mauvais veract da Peron, un peu avant la guerre de somet

Mais quand Mr. Guyot, ou quelqu'autre Navi-

gateur auroit apporté un ou deux squelettes entiers de Géants, ou même en eussent amené de vivants, en auroit-on été moins incrédules sur l'existence d'une race composée d'hommes de cette espèce? non, on auroit dit en les voyant, ce sont des Géants; mais tels que la Nature en fait naître quelquesois en Europe; & dont l'existence ne prouve pas une race d'hommes gigantesque dans notre Continent.

Quelque convaincante que puisse être une race d'hommes plus grands, plus gros, & plus robustes que ceux de notre Continent, pour prouver que la nature humaine n'est pas dégradée, ni dégénérée en Amérique, les incrédules à cet égard exigent d'autres preuves que celles de l'existence de ces Géants; puisqu'elle est encore au moins un problème pour eux. Ces preuves seront sondées sur le rapport, je puis dire unanime des Auteurs, qui nous ont donné des rélations des peuples du nouveau Monde.

En montrant contre Mr. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons suivi du Nord au Sud; retournons sur nos pas, & voyons si les Voyageurs ont vu les peuples de ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine essentiellement viciée dans toutes ses facultés physiques; si la dégénération avoit atteint les sens & les organes des hommes; si ces hommes sont encore aujourd'hui une espèce dégénérée, lâche, impuissante, sans sorce, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, sans mémoire, incapable d'enchaîner ses idées & supérieure ensin aux animaux, mais seulement par l'usage de la langue & des mains; insèrieure

74 DISSERITATION

d'ailleurs au plus foible : & au moins spirituel des Européans, el banna amana en meme de control de le

-5

di

C

TIE

Ar

de

do

dé

pa

vei

pre

foi:

avo

rop

lou

paf

80 (

20 (

que

XBX

Blac

fend

SITTA

le S

ne fe

cont

(1

Les Américains du Chili sont de bonne taille, dit Frézier; (k) ils ont les membres gros, l'estomac & le visage larges, sans barbe; les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit gueres d'hommes dans les autres parties du monde, qui en approchent pour la légéreté, pour la force à soutenir la fatigue, & pour l'adresse à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches, ils vivent des siècles sans infirmités, tant ils sont robustes.

Leur couleur naturelle est bazance, tirant sur celle du cuivre rouge. Cette couleur est générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que septentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est point un esset de la qualité de l'air qu'on y respire, mais d'une assection particuliere du lang, car les descendants des Espagnols, qui s'y sont établis & mariés avec des Européanes, & conservés sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un blanc & d'un sang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même manière & ordinairement alaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge bazannée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puisqu'elle est commune à tous des habitants des deux extremités du nouveau Monde, se à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le troid & le chand n'y contribuent donc en rien, & pagn a siam, xuamma xua mina supersqui s' segui

ment par l'ulage de la langue & des mains, interjeure

les observations de Mr. de P. portent par conséquent

chand & de froid fi différent en Amérique en deça de l'Equateur, & fous le même parallele dans notre Continent (1) ? il l'ignors. Mais je sçai qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vis dans l'Hémisphère Austral, au même dégré qu'en deça de l'Equateur. Les deux freres Pierre Duclos, & Alexandre Guyot ont doublé deux sois le Cap Horn au cinquante sixieme dégré de latitude Australe, au milieu de l'Hyver du pays; & même pour éviter les courants violents, & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils surent obligés de s'élever jusqu'au soixantieme dégré, ou environ. Ils m'ont assuré n'y avoir pas ressenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante huitieme.

Les François que nous avons établis aux Isles Malouines, sous le cinquante deuxieme parallele, y ont passé trois Hyvers consécutifs. Mrs. de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hyver au détroit de Magellan. Ils m'ont également assuré que le froid y avoit été très moderé & même si doux aux Isles Malouines que sur les eaux dormantes, la Blace mavoit pas été assez forte pour porter sans se fendre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

Au Chili comme dans presque toute l'Amérique, le Sexe a une si bonne constitution de corps, qu'il ne semble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandise & la désobéissance de la pre

10

rs

À

e.

et

P

k

es

ŝ

le

į.

CF

te

⁽¹⁾ Tom. T. p. 11.

miere mere du genre humain. Les Américains se délivrent du fardeau naturel fans le fecours des fages-fem. mes. & mettent leurs enfants au monde avec une facilité que nos Européanes auroient peine à concevoir. Le temps même deleurs couches ne dure que deux ou trois jours. (m) Si c'eft la une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foibleffe feroient donc une perfection : alors Mr. de P. aun raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'àtre mille fois plus parfaits que les Américains

Ils élevent leurs enfants de manière qu'on les voit marcher fans appui des l'age de fix mois; & l'on ne trouve gueres parmi eux de ces ages abrégés que l'on rencontre fi communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre; leur vieillesse est extremement vigoureuse; (n) à quatre vingt dix ans les hommes efigendrent encore.

Laet nous affure même a voir va des fauvageffes fécondes encore à quatre vingt apais al auch, asmool

Les Caraibes vivent cent cinquante ans & quelquefois davantage. Mr. de Laudonniere & les fent François qui échapperent dans la Floride daux cruautés des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet Sauriova agé de plus de cent cinquanteans, & oui avoit chez lui fes petits fils jufqu'à la cinquieme génération inclusivement. (o) Vincent le Blanc donne une vie auffi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume Cafubi. Pirard dit la même chofe des Bréfiliens, d'autres

fi

n

ft

q

m fi

no

d'h

auf

am

tou

my

OU (

C

ceux font

mes,

font

concre la gourmandise & 1.821.4 est (m)

⁽n) Hift. Nat. des Antilles,

⁽¹⁾ Tom. I. p. 11. (o) Ibid.

des Péruviens, & des autres peuples de l'Amérique Si cette durée de la vie n'est pas une preuve d'une bonne constitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à Mr. de P. pour l'en convaincre.

rimes, au seite ma ins pleinglies & foamors; e'est to oldle, be des ames lubjuence,

Des qualités du cœur & de l'efprit des Américains.

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins upanime fur les qualités du génie, de l'esprit & du cœur des naturels de l'Amérique, qu'il l'est sur la bonne constitution de leurs corps. Nous avons vû qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille & d'une conflitution si robuste qu'elle est à l'épreuve de tout. Mr. de P. nous les avoit cependant présentés comme une race d'homme énervée, & viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même affurance, mais avec aussi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec les Espagnols, ou dans leur voisinage, mais il se seroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'est qu'ils ne font pas moins yvrognes, ni moins adonnés aux femmes, (p) & qu'ils vivent néanmoins des siècles. Ils font également sans ambition pour les richesses, qu'ils

æ

nc

N.

TE.

řé-

el-

ept

tés

44-

oit

on

vie

me

res

9.1 (0.2

des

⁽p) Frezier p. 56, & 76, 11 315 101 & 0100 HESO Tome II.

78 DUSSERTATION

tirent des entrailles de la terre, pour satisfaire notre cupidité. Mais ils en different beaucoup quant à la bravoure & la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides, pusillanimes, au reste malins, dissimulés & sournois; c'est
l'appanage de la soiblesse, & des ames subjuguées.
Les Espagnols en ont toujours agi, & agissent encore avec ces Indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on employe la force supétieure que l'on a sur eux, & avec une barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette
barbarie toujours soutenue par les mauvais traitements que les Péruviens en essuyent, les rend craintifs: la timidité est toujours lâche & sans cœur. Mais
les peuples des Andes, du Chili, des environs de la
Guyanne & du Mexique ont conservé leur ancienne
bravoure qui les a soustrait jusqu'à présent à la domination Espagnole.

v.

C

ď

CE

pe

tet

DOWN

de

· Vée

blid

tag

me

la te

43

Mr. de P. l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouissent encore tous les peuples de l'Amérique septentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclava-

ge, hi celui de travailler à s'y fouftraire.

On ne doit pas être furpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitants de ce grand Empire avant la conquête qu'en sirent les Espagnols. Le travail des mines en à diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voisines, qui ne

font pas conquites as Gennech favent très bien s'accorder fur leurs interêts communs. C'est par leur bravoure . & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & du'ils ont borné les conquêtes des Espagnols à la riviere de Biobio & aux montagnes de la Cordiliere, où l'on trouve une infinité de mines de toutes fortes de métanx & de minéraux, le fer excepté. Mais on y supplée dans ce pays-là par la fonte (q) & le cuivre. Ce dernier s'y trouve, même pur, & en maffes fi confidérables, qu'on y a vu des Penites, ou morceaux de plus de cent quintaux. Don Juan de Melendes a donné le nom de St. Joseph à la montagne d'on on le tire. Il en montra à Mr. Frégier un morceau du poid de quarante quintaux, qu'il employoit pendant mon sejour à la Conception, dit cet Auteur, (r) à faire fix Canons de campagne de fix li-Vous reconnoidons la bonte de leui: elladtebient

Ces montagnes me rappellent d'avoir lu dans l'Ouvragel de Mr. de Po(s)irquenl'élévation du terrein della Tamarie orientale forme la bosse la plus élevée, & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié fans doute , que dapuis qu'on a mefuré les montagnes de Gimborgup ala hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilleres elles jont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre Il l'avoit dit lui-même d'après les observa-

ë

1-

es

gé

ne

⁽a) Frezler, ib

⁽t) Veyage de la France équincyiale, poble (a). (v) P. gog & fuiv.

⁽s) Tom, II. p. 343.

85 DISSERTATION

tions de Mrs. de la Condamine & Bouguen Ceferoit donc en Amérique, & non en Tartarie, fuivant fon fyfteme, qu'il faudroit chercher les plus anciens penples de l'Univers di traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothele Mr. de P. nous les repréfente comme des hommes dont les facultés font en core tellement engourdies qu'on n'a pu jusqu'à préfent, les développer pour en faire des hommes, Si nous en croyons cependant ceux qui ont véculongtemps avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & Il n'a beloin que de culture. (t) 11s raisonnent fon bien , & ne font rien qu'ils n'y ayent murenfent penfe. Ils consultent toujours entreux avant que d'entreprendre quoi que ce loit, prenent l'avis des anciens, auquel ils deferent beaucoup, à cause de lettr teur, (r) à faire fix Canons de campago, sonsiréque

10

0

£

d

C

to

2

ta

Ы

Ci

m

QU

\$179

gt

-Qu

la

fui

an

gn

ne

de

cin

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit poir le Baron de la Hontan, dans leur saçon de maiter avec nous, se surtour dans leurs ruses de guerre. Ils sont même dissimulés ; se souvent lorsqu'ils vous caressent le plus, c'est alors qu'il faut s'en desser îls ont nau-reliement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très circonspects dans leurs paroles se dans leur actions; (v) cependant ils gardent un certain milieu entre la gayeté se la mélantolie punis les jeuns gens sont gays, se trouvent les manières françoises

aflez de leur goût.

(v) P. 308 & fuiv.

⁽t) Voyage de la France équinoxiale, p. 351 & fuiv.

n

14

18

ir

ě.

Si

g-

1

rt

1

1

ec

nt

17-

13

EU

Lorfqu'ils font avec des annis fans témoins, ils raisonnent très-bien, & avec autant de hardiesse que lorsqu'ils font dans le confeil. Ce qui paroîtra extraordinaire aux personnes qui ne les connoissent pas sous d'autres idées que celles de Sauvages, c'est que n'avant pas d'études . & suivant les pures lumieres de la Nature, ils foyent capables de fournir à des conversations souvent de plus de trois heures, sur toutes sortes de matieres & dont ils se tirent si bien. qu'on ne regrette jamais le temps que l'on a passé avec ces philosophes ruftiques.

Les Mexicains font bien partagés du côté de l'efprits (x) ont du génie pour la musique instrumentale, & pour la peinture. Ils font de très-jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oifeau Cincon; & ils excellent en cifelure d'orfévrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent : leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs, an la nome

Oucique les Sauvages n'avent pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des pays qu'ils connoissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anses les rivieres, les côtes des laes, les montagnesio les bois, les marais, les chemins, les prairies : & com prant les diffances par journées, demi journées de guerriers ; chaque journée valant cinq lienës. Ces Cartes chorographiques particulie-

⁽x) Atlas & Differt, de Guedeville. Tom. VI. p. 100 & fuiv.

82 DISSERTATION

tre

bien

le n

vilai

che

tou

fons

fem mill

les]

·N

d'ur

d'ui

leu

pou

c'est

corp

ont

pas On

que dref

mai

ces,

désc

mar

de 1

le li

res font faites sur des écorces d'arbres. (y) Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience, & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieues sans s'égarer : & connoissent exactement l'heure du jour & della nuit, lors-même que le temps est couvert à ne voir hi le foleil, ni les étoiles. Leur vue est si bonne & leur odorat si sin qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe & sur les feuilles. On ne sauroit donc disconvenir, continue la Hontan, que les Sauvages n'ayent beaucoup d'esprit ; & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs nations. (z)

Sans avoir de Licurgues pour Législateurs, les Caraibes, & en général tous les Américains respectent infiniment les vieillards, les écontent avec attention, déserent aux sentiments des anciens, les réglent sur leurs volontés. Ils sont naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les temps des marques de candeur, de courtoisse, d'amitié, de générosité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqué long-temps leur rendent plus de lustice que Mr. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le mensonge, la persidie, da trahison, le libertinage, & plusieurs autres vices son doit s'en prendre aux pernicieux exemples des Européans, & aux mauvais traitements que ceux ci ont exercés con-

⁽x) La Hontan p. 203. deb. nafici SabA (x)

r

1

it

82

t.

le

n

ú

1-

38

1-

le

es

1

1-

ľe

ıt

35

I

ni

e

n

C

tre eux. A chaque page des rélations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils savent si bien, de tromper vilainement. On y voit la soi promise, saussée lâchement dans toutes les occasions; les Européans toujours pillant, brûlant impitoyablement les maisons & les villages des Américains, violant leurs semmes & Leurs silles, & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européans les eussent fréquentés.

Mr. de P. accuse, les naturels du nouveau Monde d'une indifférence hébétée à l'égard de tout & & d'une insensibilité stupide, qui font, dit-il-le fond de leur caractère, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur eux, pour ébranler leur ame, (a) que c'est un vice de Nature, une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t-on plutôt que ceux qui les ont fréquentés long-temps? Il est vrai qu'ils ne sont pas jaloux; & se moquent des Européans à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle. que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse quoique vive, & animée, ne les entraine jamais dans ces emportements & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possedés. Jamais femmes ni filles n'ont occasionné de désordres chez eux. Les femmes sont fages & les maris austi: non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles sont libres, maîtresses

(c) P. 386.

⁽a) Tom. II. p. 154.

84 DISSERTATION

de leurs corps & de leurs volontés; ainsi que les garçons, elles usent de cette liberté, comme bon leur semble, sans que pere, mere, frere ni sœur ayent droit de leur faire des reproches à ce sujet. (b)

Mais les Américains ne sont pas indifférents sur la gloire; ils se piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait, il ignomit leur amour pour la gloire, & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure de Pere Feuillée prouve bien que ces peuples ne sont pas si insensibles que le dit Mr. de P. un seul mot, le terme de pauvre femme manqua à lui couter la vie. Recevez pauvre femme, cette Piastre, dit le Pere Feuillée à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misere. ,, Je n'eus pas achevé de , prononcer ces paroles , dit-il , (c) que s'élevant ,, de rage fur fes pieds , elle fe jetta fur moi avec ,, furie , prête à m'égorger ; de plus elle m'acca-" bla de mille injures , & de mille différentes ma-", lédictions, dont la langue Indienne est toute rem-», plie; me reprocha les cruautés atroces que les , Enropéans avoient exercées fur eux, en ravil ,, fant leurs biens, & leurs tréfors; elle me fit fentir que ,, je ne devois pas la traiter de fauvre femme, difant ,, que je n'étois moi-même qu'un gueux, contraint ,, d'abandonner mon pays, & d'entreprendre de fi ", longs & de fi pénibles voyages pour venir enlever

,,]

27

,,-

,,-

27-1

,, I

,, 8

,,2]

"

Mr

mo

paf

les

pla

12-1

pell

figr

ver

bor

12

phi

cai

pro

l'on pou feni

&

⁽b) La Hontan p. 131.

⁽c) P. 386.

SUR IL AMERIQUE. 838

"leurs trésors; qu'au reste les Indiens possedoient "plus de richesses dans un petit coin de leur Em"pire, que les Européans dans toute l'étendue de
"leurs plus grands Royaumes... Les deux Indiens
"qui étoient avec elle, se contenterent de me chas"fer de cette cabane, par ordre de cette mégere,
"qui ne voulut jamais entendre raison; & me jetta
"ma piastre au nez. Je la ramassai, quoiqu'assez
"mortisé d'avoir donné de l'argent pour me faire
"accabler d'injures, & me voir même exposé à
"perdre la vie. Je me trouvai fort heureux d'être
"échappé de leurs mains à si bon marché."

ue

me

ni

CE

h

Mr.

roit

le

ces

P.

lui

re,

u'il

de

ant

vec

Ca-

na-

m-

les

vif

que

ant

int

e fi

ver

urs

Cet exemple entre mille autres prouve combien Mr. de P. a tort, de dire que rien n'est capable d'émouvoir leur ame. D'ailleurs ils font très-jaloux de paffer pour vaillants & courageux. Cette ambition les porte à fouffrir les plus cruels tourments fans fe plaindre Auffi les naturels des Isles Antilles & de la terre ferme qui les avoisine, aiment à être appellés Caraibes ; parce qu'en leur langue ce terme fignifie brave & belliqueux. Ils ne font cruels qu'envers leurs ennemis reconnus; par la douceur & les bonnes manieres on gagne tout fur eux. J'admire la téflexion de Mr. de P. à cet égard. Eft-elle bien philosophique, quand il en conclut que les Américains, n'en font que plus flupides, & par là fe rapprochent davantage des enfants & des animaux que l'on apprivoise par la douceur? Pense-t-il donc que pour être homme, on doive être inaccessible aux entiments d'honneur, aux impressions de la douceur & de l'Illumanité; ou que tous les hommes font du Tome II.

86 DISSERTATION

caractère des Nègres & de quelques autres nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, sans quoi ils deviennent insolents, paresseux & insideles ? Ce seroit par là même qu'ils resemble-roient bien mieux aux anes & autres animaux domestiques qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

n

P

16

fo

21

21

Pi

fo

m

tio

12

qui

qu

DO

tigi

ture

le r

de

ve 1

auta

nati

S'ils

arbr

ils 1

1

Non, non les Américains sont des hommes, & des hommes susceptibles de sentiments de gratitude. Ils sentent le bien qu'on leur sait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus besoin de vous, comme la plûpart des peuples civilisés de notre Continent; & ils se conduisent par principes d'honneur & de reconnoissance.

Les richesses ne les tentent pas ; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent; mais fi en conséquence de leur indifférence à cet égard. Mr. de P. a raifon de les traiter de flupides nous avons donc été jusqu'à présent des sots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de sages & de philosophes. Ceux-ci méprisoient les richesses, & ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tous propos aux Européans leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens pour eux, qui n'en jouissent pas, & pour leurs enfants, qui les prodiguent ensuite. Ils se moquent de nous, dit l'Auteur de l'Histoire naturelle & morale des Antilles, ils se moquent de nous, & disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper simplement de sa culture. Aussi ajoute le Chevalier de Rochefort; sont-Tome II.

X

-

3-

h.

8

e.

as.

û-

ils.

n-

28

ais

d,

us

IFS

B-

ié-

bi-

ous

on

en

di-

eur

fe

rre

mul-

nt-

ils libres des foucis des choses qui appartiennent à la vie & incomparablement plus robuftes, plus fains, plus gras que les Européans. Ils vivent fans chagrin, fans inquiétudes, méprifant l'or & l'argent, comme les Lacédemoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes reduits à la derniere misere; mais ils sont effectivementplus heureux que nous. Ils ignorent les curiofités & les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en passent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subsides & l'inégalité des conditions. Ils ne fouhaitent pas cette magnificence de logements, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition fans la fatisfaire, & flattent quelques moments h vanité, fans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils font fort orgueilleux, ajoute le même Auteur, ils fouffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appellons Sauvages. autant de police, & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la chaffe ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clore un jardin, ils le font autant par divertiffement que par le befoin

de nourriture, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur cause la préférence que les Européans donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le cristal, qui ont, disent-ils, bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux Chrétiens une piéce d'or en leur disant : voilà le Dieu des Chrétiens, Pour ceci ils quittent leurs pays; pour ceci ils viennent nous perfécuter, nous chaffer de nos habitations; pour ceci ils se tuent; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voyent un Européan trifte & penfif, ils lui en font doucement la guerre, & lui disent : Compere (terme d'amitié) Compere tu es bien misérable d'expofer ta personne à de si pénibles voyages, de te laiffer ronger à tant de soucis. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne foyent englouties par la mer : ainfi tu vieillis en peu de temps; tes cheveux blanchissent, ton front se ride, mille incommodités te tourmentent; & au lien d'être gai & content, ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays, & tu nous ménaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste: que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poiffons? ta terre est donc bien mauvaise, puisque tu la quittes pour venir prendre la mienne ; ou tu as bien de la malice de venir ainsi de

1

1

j

gayeté de cœur me persécuter. (d)

S

e

e s.

1-

a-

u-

ils

nt

-15

10-

if-

Tes

des

on

ne

eu

fe .

au

r le :

Tu

na-

fte:

be?

oif-

que

de

Cette plainte, ce doux reproche sont-ils d'un stupide & d'un hébeté? je le demande à Mr. de P. & à ceux qui adoptent son opinion : ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens, qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison & du bon sens?

Oui les naturels de l'Amérique en ont beaucoup. Ils aiment & estiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort ? que viendroient-ils chercher en Europe pour les besoins de la vie, & la conservation de leur existence, unique objet de leurs desirs ? plus sensés, plus sages que nous ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit, qu'il étoit moins sorti d'Athenes pour voyager, que les aveugles & les boiteux : qu'il ne desira jamais de voir d'autres villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, & leur ôte la faculté de resséchir philosophiquement, taxent, avec Mr. de P. cette indissérence de soiblesse d'esprit & de corps. Ne devroientils pas la regarder comme une vertu? elle est d'autant moins étonnante chez les Américains, que
le Sol des pays qu'ils habitent, leur fournit de
lui-même, non seulement tout ce qui est de nécessité, mais encore mille agrements, dont nous ne
jouissons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulysse le plus sage des Grecs, dit Ciceron, (e) préséra Ithaque à l'immortalité.

⁽d) Histoire naturelle & morale des Isles Antilles.

⁽e) Tanta vis patriæ est, ut Ithacam illam in asper-

- 1

19

.]

I

1

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on sait de lui qu'à son courage, sa

rimis Saxulis tanquam nidulum affixum fapientiffimus vir immortalitati anteponeret. Cic. Lib. I. de Orat.

us

ils

e-

u-

nt

0-

e:

C-

de

au

ité

les fé-

la u-

ne

nie

ut.

ut

fe

ils

ons nie

ns. di-

à

ne , fa

vit

bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions. Anciennement celui qui aspiroit à cette dignité étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en saire perdre l'envie au plus intrepide : Il devoit tout endurer, sans saire parotire le moindre signe de douleur. On peut voit le détail de ces épreuves dans les rélations de Laet, de Lery, de Biet, dans les dissertations de Guedeville, &c. aujourd'hui presque toutes les nations du nouveau Monde choisissent pour chef, ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation de force, de bravoure; & de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de ses Camarades pour le temps de la guerre; d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance : mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la nation, eb in jours a soul est l'access de

Ces peuples si sidiots suivant dous conservent cependant un tel sentiment de liberté qu'ils traitent les
Européans de vils esclaves sur ce qu'ils se soumettent
aveuglément aux volontés d'un seul homme, qui
dispose d'eux comme d'un troupeau de moutons &
de manionettes qu'il fait mouvoir à son grév 20000

Dù Mr de B. trouvera t-il donc cette prétendue lacheré des Américains? en ce qu'ils font la guerre par forprise comme si parmi les Européans on ne se fait pas encore aujourd'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Ignoroit-ill'axiome, virtus an dolus quis in hoste requirat? La ruse & la surprise ne sont donc pas toujours des preuves de la-

Sf 4

192 DISSERFATION

cheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il est vrai, la guerre par surprise; mais tout le monde sçait qu'ils sont braves, (f) courageux, qu'ils peulent toujours vaincre ou mourir; & se font pluntôt hacher en pièces que de se faisser prendre. Ilsse isttent même avec sureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qu'i leur fait résisance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades blessés ou prisonniers. Les scaques s'estimeroient deshonorés, si, lorsqu'ils arrivent sur le territoire de leurs renemis, ils ne leur donnoient avis de leur arrivée (g) & ne les sommoient de prendre les armes pour se désendre.

Les Américains voisins du Chili , peuple belliqueux, qui ont fouvent vaincu les Espagnols, & n'en ont pu encore être subjugués, leur font déclarer la guerre & deur dire : nous inons te strauver dans tant de lunes. Les Incas faisoient de même avant l'inva--fion des Espagnols. Presque tous des peuples ont la gloire & la bravoure en fi grande recommandation, que pour en réveiller & mourrir les fentiments dans le cœur de la jeunesse, ils ne peuvent se marier qu'au retour de la guerre Ceux qui ners'y font pas comportés vaillamment , ne trouvent point de filles, qui veuillent les épouser. Une femme est le prix du courage & des fentiments généreux. Chet les Bréfiliens il faut avoir tué quelques ennemis, & en montrer les dépouilles : cet usage est encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la Carma-

Hift. Nat. des Antilles.

(g) Garcilant Tiv. 5. Chapt 120b 400l an shirt al

VISUIRI L'AMERIQUE. 93

nie. (h) Qui ne sçait que Saul a xigea de David les têtes de cent Philistins, comme une condition préalable pour lui accorder sa fille en mariage?

le

ls

1-

fe:

S,

ur f-

0-

g)

ſe

1-

la

nt

R-

la

n,

ns

au

n-

mi

u-

ns

rer

ns

12-

12

Non, il n'est pas vrai que les naturels de l'Amérique foient tous une race d'hommes lâches pufillanimes, fans force & fans vigueur de corps & d'efprit. Les Anglois en firent une triffe expérience dans la dernière guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le Fort Edoward, ne purent résister à l'affaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. Mr. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort vouloit la confier aux François qu'il commandoit; & laisser les Sauvages pour le camp de réserve. Coux-ci l'ayant appris, sentirent leur amour propre très-mortifié : leur orgueil se réveilla, ils se crurrent méprisés. Dans cette idée ils vont trouver Mr. de Moncalm , lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'affaut ; ou qu'ils fe retirevolent chez eux. Pour ne pas les rébuter Mr. de Moncalm y consentit, les Iroquois donnerent l'asfaut & emporterent le Fort, malgré la vigoureuse réliftance des Anglois e al quite est que incorque

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjuguer par une poignée d'Espagnols j'ai de la peine à le croire d'après les rélations des Espagnols mêmes. Ceux-ci employerent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des peuples

⁽h) Vincent le Blanc I. Part. Chap. 30, & Alexandre d'Alexandre Liv. I. Chap. 24-

remplis de bonne foi; qui loin de se désier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais; leur sirent l'accueil le plus gracieux, leur donnerent des présents, comme à des amis; leur montrerent tout de qu'ils avoient de plus riche & de plus surperbe, & ne se mirent en désense que quand la trahison des semmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précedés d'instruments qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les trisses esfets. Le ciel & la terre paroissoient avoir conjuré leur perte. Ayec la même simplicité des Américains quel Européan n'eût pas été si sais de la même admiration & de la même crainte? Mr. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ilsse sont plongés dans l'esclavage! (i) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européans, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, ensants de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté & de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familieres aux nations civilisées, ayent été saiss d'étonnement à la vûe d'objets extraordinaires, & de mille choses

⁽h) Vincent le Blanc I. Part. Chap. 30, & Alexandre d'Alexandre Liv. L.Chup. 24, 121 . q. II .moT (1)

2-

rs

n-

n-

us

aé-

a-

n-

n-

8

Le

te.

u-

nc

nc

2-

1-

0-

25

nt

re

ę,

es

IX

à

es

dont ils n'avoient point d'idées. La simplicité dans laquelle ils étoient, & sont encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque Mr. de P. nous la donne pour une vraye stupidité, y avoit-il bien réslèchi? la simplicité rend crédule; l'ignorance sait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai, moins séconde, moins variée, saute d'une mémoire exercée & meublée d'images infiniment dissérentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier celles que l'on a?

Les idées des peuples du nouveau Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre, parce qu'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être; l'ambition, l'avarice, la sensualité, le luxe & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'essor & ne s'exerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité! par la premiere ils sont étonnés, ils admirent; hé combien n'en voyons-nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique!

Par la stupidité on est incapable de suivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'est pas par où péchent les naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel Mr. de

P. nous l'affure. Si l'ignorance de nos fciences & de nos arts les prive de beaucoup de commodités & de plaifirs, ils font en revanche exempts de beaucoup de soucis, de beaucoup de peines, qui se multiplient chez nous à proportion de nos connoissances, & de notre ambition. Nous fentons très-bien quel bonheur ce seroit de nous rapprocher de cette simplicité; puisque nous nous plaignons sans cesse de ce que notre -état & nos besoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons sans relâche ce bonheur que nous reconnoissons dans la médiocrité; nous sommes des hypocrites, avoyons le de bonne foi, nous fommes des fourbes qui agissons en Européans & penfons en Américains. N'y a-t-il pas plus de stupidité à se tourmenter l'esprit & le corps, pour satisfaire des besoins fictices, fruits de notre imagination deréglée, qu'à les ignorer, ainfi que l'art & l'industrie de les satisfaire? la misere, la gêne donnent de l'in--dustrie & de l'esprit. Vexatio dat intellectum. Voilà où en sont réduits les Européans; & ils ont la folie de se croire au milieu de la misere plus heureux que les Américains. Il me semble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Espagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & méprisant, croire & dire que toute la terre est à lui, & ne reconnoître au dessus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous estimerons mieux les chofes ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'est que ne connoissant ni le tien ni le mien, ils n'ont pas besoin de placer des bornes pour marquer les limites I

e

n

e

es

1-1-

té

re

erie

nilà

lie

ue les

e,

ire

tre

or-

10-

ue

be-

tes

des usurpations. Ils favent très-bien compter les années & les mois par les aftres, sans le secours de cette Astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vaisseaux, pour aller envahir un or qu'ils méprisent; & sans laquelle ils prennent comme nous les saisons telles que se présentent; sement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi contents de leur pays & de ses productions, ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres; ni assez fous pour aller courir les dangers & les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussi tôt qu'ils le desirent : pendant qu'ennemi juré des soucis & des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition. de la mollesse, & de la cupidité, Morphée suit loin de ces appartements où l'or enlevé à ces philosophes Iustiques, éclare, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parce que ces enfants de la Nature sentent mieux que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne savent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité & stupidement portés par la foiblesse. Ces idiots Américains favent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes du sein de leur famille. & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain. & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des esclaves fainéants dans certain pays, & dans d'autres des marionettes misérables.

98 DISSERTATION

Autre preuve de la stupidité des peuples de l'Amérique, suivant Mr. de P., mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sauroient, dit-il, compter au-delà de vingt; & sont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les doigts de leurs pieds & de leurs mains.

e

q

qi fo

le ric

cl

ju

pa

tre

les

avi

leu

COL

jus

tép

pou

te &

ile

fçav

pou

mér

celu

cul a

de le

expr

fois

Q

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs & adopté un peu trop legérement par Mr. de P. lui qui réflechit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces Peuples ne sauroient réellement compter audelà du nombre vingtieme? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus : ils le sont donc une manière de les faire, une Arithmétique inconnue à Mr. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraibes se proposent de faire une chose au bout d'un temps dont le terme est très-éloigné, ils mettent dans une callebasse la quantité de pois ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout desquels ils doivent faire la chose proposée: à la fin de chaque jour, ils ôtent un pois de la Callebasse, le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient dessein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds ou sur un petit bâton, autant de crans qu'il doit s'écouler de jours jusqu'à celui qu'ils ont en vûe. Tous les jours ils dénouent un nœud ou effacent un cran, jusqu'au dernier : alors ils partent pour la guerre, si c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient proposé. Dans leurs langues, je l'avoue sur la bonne soi des Auteurs, nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au delà de vingt: mais parce qu'ils nous sont inconnus, devons-nous en conclurre qu'il n'y en a pas? chez nous deux sois dix ou vingt sont des termes équivalents comme trois sois dix est le synonime de trente. Quand nous n'aurions pas entichi notre langue des mots vingt, trente, on en concluroit sort mal que nous ne sçavons pas compter jusqu'à ces nombres puisque nous pourrions y suppléer par deux sois dix ou trois sois dix, & ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main: ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix: ils connoissoient donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, & même le répeter comme nous pour compter jusqu'à vingt: pourquoi ne l'auroient-ils pas sçu faire jusqu'à trente & au delà?

1

8

-11

t

S

5

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européans qui ne sevent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, des caractères mémoratifs, dont le nombre est déterminé comme celui de nos caractères arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois sois cinq: & l'expriment en montrant tous les doigts

roo DISSERTAATIONS

des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais dira-t-on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sçauroient donc exprimer tel nombre superieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas? nous n'avons que neuf chiffres & le zero; nous exprimons bien avec eux, tous les nombres possibles : en doublant, triplant quadruplant, &c. nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caractères; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de memorial, foit pour communiquer ces idées à nos femblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé , lon même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquelsils se proposent de faire quelque chose équivant fouvent à celui de deux ou trois de nos mois; il est donc conflant, qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre-vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. Si sçavent pousser leur calcul jusques la , j'ai droit d'en conclurre qu'ils le pouffent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue, & qu'elle leur fuffit pour leur usage."

1

P

8

n

I

n

A

n

Quelques uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque fi-

SUR L'AMERIQUE. 101

celle le nombre de nœuds nécessaire pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes? ne seroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différents de ceux qui sont exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a fa valeur déterminée? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités, les nœuds de la roitge fignifieroient des dixaines; à la bleue feroient des centaines & ainfi des autres. L'Arithmétique palpable de Mr. Anderson, qu'il exerçoit avec des épingles de différentes groffeur & longueur, fichées dans une table, fur différentes lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-nôtres; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoye. Parmi nous on calcule bien avec des jettons.

Mais fans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espèce, on ne sauroit nier que puisque les naturels de l'Amérique sont dans le cas de faire des calculs déterminés fort au dessus de vingt & qu'ils les sont en effet, on a eu tort d'assurer qu'ils ne sauroient pousser le leur au delà.

En France & dans d'autres pays, les Boulangers & Bouchers, emploient dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches ou crans de trois sortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils pousseroient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclurre de leur usage, qu'ils ne sauroient compter au delà de vingt?

Tome II.

uée

es

ne

-9

ns

ec

n-

res

us

er-

en

ous

qui

nt?

re-

OLZ

rès

aut

eft

an-

Sils

roit

que

eur

des

fi-

elle

Tt

102 DISSERTATION

Mr. de P. (k) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas sçu saire usage du ser sorgé, & ils n'en avoient point; & celui de la monnoie, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européans nourrissent dans leur sein; qui empoisonne tous les plaisirs, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau (l). Il s'ensuit de cette preuve, dit Mr. de P. que les peuples du nouveau Monde sont insérieurs en sagacité & en industrie aux nations les plus grossieres de notre Continent.

Lorsqu'il s'exprimoit ainsi, avoit il fait réslexion que la terre leur sournissant d'elle-même les grains & les fruits, & la chasse les animaux pour se nourrir & se vêtir, la monnoye leur étoit plus que superflue; puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les pays où le tien & le mien causent tant de désordres, où les hommes sacrissent à l'ambition & à la fortune jusqu'à leur propre repos; où la sois des richesses altère jusqu'à ceux qui sont préposés pour maintenir l'ordre dans la société; leur serme les yeux sur le crime, & leur fait voir des sautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non usage de la monnoye met les Américains au niveau des Circassiens & des Tartares, qui

⁽k) Tom. II. p. 184.

⁽¹⁾ Atlas historique de Guedeville, Tom. VI. p. 86.

SURIT'A MERIQUE. 103

les avoisinent. Allez chez eux, vous les trouverez veus de peaux, buvant le lait aigri de leurs juments, ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont, du cœur le plusgénéreux, & sans retribution Ils se donnent mutuellement les choses qui leur sont plaisire ou dont ils ont besoin, sans saire usage de la monnoie. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les recoivent avec lactions de grace; & si vous leur donner de l'oron de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à nitre de mounoie, & les employent à saire des crochets ou des agraphes. (m) En conclura ton que les Tartares & les Circassiens sont les peuples les plus stupides de l'univers?

di-

fai-

. &

1'a-

her

ent

qui

uà

. 11

eu-

ité

tre

on

ins

ur-

fu-

e ;

en

&

125

ur

ı'à

ns

ur

n-

é-

ui

1 -

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circassiens & les Tartares Nous les admirons; & avec notre urbanité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheuteusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoie, ils deviendroient peut-être, aussi intéresses, aussi avares, & aussi peu généreux que nos Européans. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour propre, l'au point de traiter de stupides, ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le sont, quel titre faut-il nous donner?

⁽m) Vincent le Blanc, Carpin, & la Motraye.

Dès qu'on n'eft pas enpethi déclaré, on pent être affuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance, & une courtoifie dont la comparaison avec notre empressement intéressé, de vroit nous faire rougir. Envain fe préfenteroit-on à seux fous les debois de la bienveillance & de l'amitié; fel'on est du nombre de leurs ennemis. La perfection de leurs fens les garantit des pieges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On affure que les Péruviens, les Brefiliens & ceux du Canada ont l'odorat fi fin qu'au flair ils diftinguent un François d'avecoun Espagnol & d'avec un Anglois Les Caraibes connoident un François à falvoir), & le distinguent d'un Anglois & d'un Hollandois Etes vous reconnu pour lami, con vous aborde, (n) on vous conduit au Cathet checun s'empresse de vous faire la bien venue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes fortes de careffes aux hôtes ede leur fexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la fatisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous disent le leur. En témoignage d'affection, il se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte, & on les flatte beaucoup quand on se nomme ter de shipides, ceux dont la conduite ruphubr

.1

I

ij

2

des amis qui les ont visités, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, & recitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de

⁽⁰⁾ Histoire naturelle des Isles Antilles p. 458 (& fuiv-

SUR L'AMERIEQUE 105

remarquable dans leur dernière entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rappelle-ront : & s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreront en témoignage de gratitude & de ré-connoissance à sedonant sei sion soupleup à rioda

È

-

c

1-

IS

S

ir

-

u

ol

m

80

ne

4-

il-

h

Es.

en

an

re

ę-

yr

ge

1

19

BS:

1-

e

٧.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur Carbes (lieu d'assemblée) un Niouakaiti ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les passants & de donner avis de leur arrivée.

Où Mr. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur ame?

Je laisse aux gens sages à comparer nos auberges avec les carbets a & la conduite des Européans à cet égard , avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les sentiments d'un cœur humain ; généreux, ceux de la véritable nobleffe. Dans la nôtre je n'en vois que l'image groffiere. avilie ou par la vamité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en présentant à nos veux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage , à nous , qui nous piquons fi mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement, je n'entrerai pas dans le détail de la réception que les peuples du nouveau monde font à deurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous fervent à manger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gayement qu'ils peuvent, tout le temps que vous restez avec eux. Els vous sollicitent, ils vous pressent amicalement, & vous les désobligeriez,

TOO DISSERTATION.

de ne pas emporter ce qui reste après que votre appetit a été fatisfait. Inflorq ou ploup grole tiel verve

23

lib

qu

né

qu

d'a

ne

ve

bar

int

ve

Pic

12

êtr

s'er

fon

tan

fter

lent

ne

nou

tent

& r

pas

édif

fem

la d Les

& d Ils I

(

Cet usage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs remplissent leur mouchoir & quelques fois les manches de leur robe des morceaux de viande , & de pain du repas qu'on leur a fervi & les emportent chez eux. (o) Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs domestiques. (p) Parmi les Chinois, les domestiques du convié emportent chez lui les mets qui sont restés pallion n'est capable d'émouvoir leur audet a rul

Notre avarice introduira fans doute , cet ulage parmi nous. La fenfualité des Dames l'a déjà introduit en plusieurs endroits, à l'égard des sucreries & des autres friandises du dessert. Encore un pas nous voilà Turcs , Chinois , & Tartares, Mais chez les Américains la générofité en est le principe. Chez nous quel est-il ? je le laisse à deviner, aq no suive

Plus vous reflez chez les peuples du nouvem Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ le chagrin succède au plaisir; la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Losqu'après bien des follicitations dils n'espèrent plus pouvoir vous retenir, la fincérité de leurs discouts est scellée par les effets; ils vous font des préfents de fruits & des autres choses qu'ils ont à leur dispostion. Tacite dit (q) que les anciens Allemands ré-

bine bancoleur dathe bearent (p) Rubruquis Voyage de Tartarie.

(q) Livre des mours des anciens Allemands, uelle q

SUR L'AMEREQUE. 107

21

1-

es

n

ès

ui e-

du

és

9

ge

o-&

us

les

ez

23

20

n-

h

rf-

lus

urs

de

vi-

ré-

19

galoient les Européans, & leur faisoient quelques libéralités; mais il ajoute, qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part : en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique : les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres ne me paroissent gueres disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus; de combien de grands sentiments d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt, les Nations qui se disent civilisées, he trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus flupides Américains? un Sauvage n'a-t-il pas réuffi à la chasse, ses camarades le secourent, même sans en être priés. Si son fusil se creve, se brise, chacun s'empresse à lui en procurer un autre. Si ses enfants font tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsifter. Ils ne fe querellent, fe battent, ni ne fe volent, & ne médisent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences & des arts, tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe & nos richesses, & que toutes nos sciences ne valent pas une tranquillité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siècles & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celles du Monde. Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous taxent de solie. Ils ne mésurent la durée de leurs logements qu'à la

TOS DISSERTATION

briéveté de leur vie, & la distribution sur leurs befoins. La raison qui les détermine aussi à ne pas construire des maisons belles & solides dans le goût des
nôtres, est que quand la place leur déplait, ils en
changent, soit pour respirer un autre air, soit pout
d'autres motifs; tel que celui de la mort de quel
qu'un; parce qu'alors ils la regardent comme insectée de maladie.

j

O

q

fo

te

d'

pi

da

C

q

P

lie

ы

di

ď

CO

de

cr

ré

V.

ca

de

to

ce

m

ge

m

Presque tous nos autres arts sont les enfants d'un luxe qu'ils méprisent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; aussi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devon avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils; on mesure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parce qu'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or & d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une sièche ou un coup de susil, conduire un canot, savoir saire la guerre, connoître parsaitement les forêts, vivre de peu, construire des cabanes, & savoir saire cent lieues dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses sièches.

On auroit cependant tort avec Mr. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraibes dans son histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les rélations du Mexique & du Pérou prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses; j'en aprelle

SUR L'AMERIQUE. 109

pelle au témoignage de Mr. de la Condamine que j'ai déjà cité à ce sujet. Je ne sçai en effet si nous oserions entreprendre de faire un pont tel que celui qu'ils ont conftruit apprès d'Andaguelais, connu fous le nom du fameux pont d'Apurima. Il s'étend en longueur fur une coupure de montagne d'environ cent vingt braffes de large, & d'une profondeur affreuse, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un passage à une riviere.. Cette riviere roule ses eaux avec tant d'impétuosité, qu'elle entraine de fort groffes pierres; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt cinq, ou trente lieues de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la nécessité de passer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ fix pieds. Ces cordes sont entrelacées de traverses de bois. On passe dessus même avec des Mules chargées; non sans crainte à la vérité; comme on peut le voir dans les rélations de Mr. de la Condamine & de Frézier; car vers le milieu on fent un balancement capable de causer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un détour de six à sept journées, pour passer ailleurs. tout ce qui circule de denrées & de marchandises de Lima à Cusco, & dans le haut Pérou, passe dessus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Espagne l'entretient. moyennant quatre réaux qu'il exige de chaque charge; ce qui lui produit des fommes confiderables.

Comment Mr. de P. accordera-t-il la mal adresse, dont il taxe tous les peuples de l'Amérique avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'esprit

Tome II.

e.

n-

des

en

ur

iel-

fe-

un

10-

lle-

ano

ou-

ha-

les

ent.

lent

roi-

un

ent

&

ide

on-

our

Ro-

fon

les

sien

ous

ap-

HO DISSERTATION

 $^{\circ}$

des personnes mêmes accoutumées à voir les plus belles choses? Voyez les hamacs, les paniers de jonc, teints de diverses couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les fiéges, les tables de bois poli des Caraïbes, leurs arcs, leurs flêches, & leurs carquois; les vases pour boire & pour manger ; peints & enjolivés de mille grotesques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili, les ciselures des Péruviens. Nous confiderons toujours ces choses avec un nouveau plaisir; nous admirons la beauté de ces vases, la délicatesse, la légereté de leurs arcs & de leurs flêches, l'adreffe à y ajouter des plumes & des cailloux travaillés avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, & de différents bois distribués avec goût sur leurs carquois, & dont les couleurs sont ménagées, & disposées de maniere, que leur symétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous sommes de grands sots, plus stupides que ces Américains; ou Mr. de P. a grand tort de les traiter de gens hébétés. atlons de Mr. de la

,,

"

"

"

Avant qu'ils eussent communication avec les Européans, ils creusoient le bois, & faisoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguisées, & emmanchées à peu près comme le sont nos haches & nos outils : le travail étoit long & pénible; mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donnés, ils en sont usage sans avoir appris à s'en servir, de manière cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils seroient capables dans les arts,

SURILTAMERIQUEI mi

Chevalier de Rochefort & Bristock, ne sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des peuples de l'Amérique. J'ai déjà cité Mr. de la Condamine & je rapporterai encore ici ses termes; parceque cet Auteur ne sera pas suspect à Mr. de P.

" Le défaut de fer & d'acier les a souvent arrê-"té, dit ce Savant, (s) quelquefois ils ont heureu-, sement furmonté ces obstacles. Mais souvent leur " industrie s'est arrêtée, où finissoient leurs besoins.... " Ils ont réuffi à fondre l'or & l'argent, & à les-, jetter en moule... Le plus habile tailleur de pietre " d'Europe; quelqu'adresse qu'on lui suppose, se-, roit fans doute fort embarraffé à creuser ainfi un " canal courbe & régulier, dans l'épaifleur d'un gra-" nit, avec tous les fecours de l'art, & les meilleurs " instruments de fer & d'acier. A plus forte raison. " fera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens " Péruviens ont pu réuffir avec des haches de pier-" res dures, ou de cuivre, telles qu'on en trouve , dans leurs anciens tombeaux ou avec d'autres ou-, tils équivalents, fans équerre ni compas--- les , vafes & la vaisselle d'or & d'argent, les habille-, ments couverts de petits grains d'or plus fin que , la fémence de perles , & dont les Orphevres de. , Séville ne pouvoient concevoir le travail, font. " une grande preuve de leur industrie. J'ai vû plu-, fieurs de ces beaux vases, ajoute le même Autour.

e

1-

rs

200

d

ie

1

le

1-

⁽r) Hist. Nat. des Antilles, p. 454. (s) Mémoires sur quelques anciens monuments du Perou. Dans les Mémoires de cette Academie de 1746.

ME DISSERTATION

" j'en ai même encore quelques-uns entre les mains, " d'une grande délicatesse; & je regrette la perte " d'un grand nombre d'autres.

.. Il paroit par l'usage que les Espagnols ont fait de ces richesses, qu'ils estimoient beaucoup plus la , matiere que l'ouvrage. Il ne faut cependant pas , 'en conclurre, qu'aucun ne méritat d'être conser-" vé : quelques morceaux précieux par leur matie-, re, échappés depuis deux siècles au danger de " changer de forme par l'ignorance & l'avidité des , propriétaires, peuvent servir de preuve & de mo-, nument, si non de l'habileté des Indiens dans la , sculpture, du moins d'une rare industrie, par la-, quelle ils ont fuppléé aux machines & aux outils. " Dans mon voyage de Lima, continue Mr. de " la Condamine, j'avois fait acquisition de diverses , petites Idoles d'or & d'argent, & d'un vase cy-, lindrique de même métal, de huit à neuf pouces " de haut, & de plus de trois de large, avec des ; masques ciselés en relies. A en juger par ces ou-,, vrages, les Péruviens n'avoient pas fait de grands , progrès dans le deffein; celui de ces pieces étoit " groflier, & peu correct, mais l'adresse de l'ouvrier , y brilloit par la délicatesse du travail. Ce vase , étoit fur-tout fingulier par son peu d'épaisseur. Ce , ne peutêtre la rareté de l'argent, qui y avoit fait , épargner la matiere; il étoit aussi mince que deux , feuilles de papier collées ensemble; & les côtés " du vase étoient entés d'équerre sur le fond à vive ,, arrête, fans aucun vestige de soudure.

n

J

q

fu

be

Va

de

Ca

PO

" J'ai faifis l'occasion de faire voir le prix de cette

VSURTL' AMERIQUE. 113

" antiquité à ceux entre les mains de qui ce vase " peut être tombé; le peu de poids de la matiere " pouvant avoir préservé le vase de la fonte."

Sur ce que Mr. de la Condamine avoit vii, il fut moins incrédule que Mr. de P., & paroit étoire avec Pietro Ciéca, que les Péruviens favoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, sur tout celles qui croissent sur les murailles, & qu'ils les y plaçoient avec tant d'art, qu'elles sembloient y avoir pris naiffance. Sans doute conclut Mr. de la Condamine, que les Péruviens les jettoient au moule, ainsi que les figures de Lapins, de Souris, de Lézards, de Serpents, de Papillons, &c. dont parlent les Historiens.

Ces vases, ces sigures ornent aujourd'hui les cabinets des Curieux de l'Europe. J'ai vû à Monte-Video dans le Paraguai, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs se feroient honneur. Don Joachim Joseph de Viana, Gouverneur de cette Ville-là, nous montra un Puncho de cette espece, qu'il nous dit avoir payé mille piastres, & nous affura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

5

t

e,

Pour prouver sa these, Mr. de P. oseroit-il se prévaloir de la simplicité des peuples de l'Amérique & de quelques-uns de leurs usages, qu'il nous plait de regarder comme bizarres? si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a poussé à en demander pour en semer, on a vû une V v 3

marchande de St. Malo; correspondante d'une Dame de la Martinique, lui mander de semer beaucoup de Caret (écaille de tortue dont on fait les tabatieres & autres ouvrages:) parce que ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourrissoit pas dans le vaisseau pendant la traversée: (1) N'avons-nous pas vu des Magistrats d'une Nation Européane, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnettes. Comus, le celebre Comus, fi connu à Paris & à Londres par des expériences physiques, qui ent étonné les Savants, n'oferoit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un Enthousiasme inquifitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne même savante; parce qu'il redouteroit les fuites - de leur admiration avuo ab : imparal el amb one

Sur quoi donc Mt. de P. se sonde-t-il pour établir son paradoxe, que tous les peuples du nouveau Contiment sont insérieurs en tout au moindre des Européans?
nous avons vu qu'en général les Aménicains loin d'êpre une race d'hommes dégradée & dégénérée de la
mature humaine, ont tout ce qui caractérise la perfection; belle taille, corps bien proportionné, aucun
bossu, tortu, avengle, muet ou affecté d'autres insirmités, si communes dans notre Continent; une
santé ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de la nôtre; un esprit sain, instruit,
médairé & guidé par une philosophie vraiment natu-

ans (t) Hiftoire des Antilles of rabnumb no f affine

SUR L'AMERIQUE. 115

relle, & non subordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation; une ame noble, courageuse,
un cœur généreux, obligeant: que faut-il donc de
plus à Mr. de P. pour être véritablement homme?
aussi ces hommes qu'une vanité si mal sondée, fait
traiter s'idiots, disent que le titre de Sauvages dont
nous les gratisons, nous conviendroit mieux qu'à
eux; puisqu'en esset nos actions sont contraires à
l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devroit être
le guide des hommes, qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux.

ne-

de

es

oit

if-

1)

on

e.

le

iar

ia-

lez

ate

in-

12-

tes

lir

iti-

ns?

*ê-

la

er-

in-

ine-

it.

tu-

Belle léçon dictée par les lumières de la pure raifon, plus faine dans ces habitants de vastes forêts,
ou de pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuse de nos Villes, où les passions authorisées obscurcissent la raison; & où la société est
plus dangereuse que le séjour des déserts & des bois;
où nos sciences n'ont encore pu nous procurer le
bonheur d'une vie tranquille, où nos besoins se multiplient dans notre abondance même; & où cette
abondance ne sert qu'à nous rendre plus pauvres &
plus malheureux.

J'avoue que nous sommes saits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la société. Mais la première intention de cette union, ou Contract Social, a été d'obliger tous les contractants à se prêter des secouss mutuels, & non de laisser tout usurper aux uns; de les authoriser même dans leurs usurpations & de laisser manquer de tout aux autres.

Les Sanvages Américains sentent trop bien ce que

1

1

al:

f

f

q

y

le

9

tı

d

c'est que l'homme pour se conduire suivant des principes qui heurtent ainsi la raison & le bon sens. La plupart au moins d'entre eux ne vivent point feuls: mais contents du commerce des hommes qui leur reflemblent, ils n'en venlent point avoir avec ceux qui les regardent comme très-inférieurs à eux. Prompts à se sécourir dans tous leurs besoins, ils refusent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croyent ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs sont éloignées de celles des peuples que nous appellons civilisés, plus elles paroissent conformes à la loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumes au joug fous lequel nous fuccombons fans nous en appercevoir, nous ne faifons pas réflexion que nous substituons à cette loi les fausfes idées d'une raison enchaînée, & corrompue par une éducation vicienfe, sois el sup shustagnab aniq

En esset, que sont aux yeux d'un vrai Philosophe ces Royaumes si slorissants, & si riches? ce qu'ils sont aux yeux des Sauvages; des objets de mépris, & ceux qui les composent, des objets de pitié; parce que leurs richesses, & leur splendeur, ne servent qu'à exciter l'envie d'un voisin ambitieux, & des guerres cruelles dans le sein des Etats, pour la destruction de l'humanité: parce que ces richesses sont une pomme de discorde toujours présente, sources de querelles & de divisions, qui sont la peste de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitants de notre continent eussent eu dans tous les temps, la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages?

SUR L'AMERIQUE 117

ne seroit-il pas plus avantageux pour nous ; d'avoir laissé l'or & l'argent ensevelis dans les entrailles de la terre ; que de les en avoir tirés ; pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrisés à la cupidité de leurs semblables , & pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche , avec tant de peines & de soucis , que la source funeste des maux dont nous sommes inondés ?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raisonnements soient un jeu d'esprit ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même e les sentiments des Sauvages, que divers Auteurs célèbres rapportent dans leurs rélations, comme avant entendu tenir ces discours aux différents peuples du nouveau Continent, avec lesquels ils ont vêcu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de répréhensible à comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprochét quelque chose à ces Voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés avec les nôtres, ou d'avoir assez résléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de travers d'esprit; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallele de leurs mœurs & de leur caractère avec ceux des Nations Européanes, & par la comparaison de quelques uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur

TIS DUSSERITATION

généreux & de cer esprit calme , qui voit les objets tans se passionner , & qui donne aux choses leur jufle valeur, les peubles du nouveau Monde font blenfaifants , officieux , prévenans , rendant aux Européans amis, comme à ceux de leurs Nations y tous les services qui dépendent d'eux ; sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croyent pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas réconnu d'eux pour ennemis, ils ne foupconnent même pas qu'il ait envie de leur muite. Mais quand on a abufé de leur bonne foi , qu'on les paye d'ingramitude, & qu'ils se crovent réellement offenses, ils ne pardonnent jamais & ponficult leur vengeance auffi loin qu'elle peut aller. Cette paffion furieufe. & non le gout décide pour la chair humaine, vest le motif qui poulle quelques Nations à devenir Antrequ'ils ont rapporté avec la même franchife. segardroqu

On a vu des Bréfiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les flêches qui les avoient blessés, D'ailleurs vivant sans désiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chasse des animaux, qui leur sournissent leurs vêtements & une partie de leur nouvriture.

La même confiance fait que comme chez les grands Tartares, (v) leurs maisons n'ont m portes ni senétres closes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir assez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & presque de penser autre-

⁽v) Voyage de Carpin & de la Mottraye.

VSURILIAMERIQUE. 919

ment qu'il ne lui plait. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richesses & les titres d'honneurs, dont ils ignorent présque les noms. Ils se laissent aller tranquillement dans les bras du sommeil, sans souci & sans inquiétude pour le lendemain, & voient ensin arriver le termé de leurs jouts sans crainte de la mort, & sans regret pour la vie.

h

å.

ds

e

le

6

te

es

B-

ue.

nt

ids

ê-

ns,

m-

u-

re-

Que penseroit un Sauvage des Européans & quelle idée ne seroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent, qui se prétendent les plus civilifées, fi au milieu d'une Religion qu'il a fallu établit, pour leur perfuader que tous les hommes sont freres, il vovoit la mifere incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-la même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de fueur du miférable à qui il le refuse? s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice feront à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de maniere à obliger de les conduire par des loix, qui, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre lesquels il faut toujours être en garde.

Avons-nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du nouveau Monde ? agissent-ils plus cruellement que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard ? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient des Anglais blessés & vaincus à Fontenoy, légratigner, mordre de rage les

Français, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs playes, & à leur donner tous les secours d'une humanité bienfaisante è y a-t-il rien de plus cruel que le soldat Européan è je rougirois d'en rapporter les actes de cruautés & de scélératesse. Tirons le rideau sur des paralleles si odieux & passons à d'autres objets, qui ne seront capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

p

P

la

P

fa

q

tr

de

u

q

ju

gi

d

de

re

to

ch

On l'a dit, & on le dira long-temps: la moitié du monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentiments que l'on a adoptés; & rien ne nous plait qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser & d'agir. Les Européans dont les climats qu'ils habitent, ne seur ont pas permis de se passer de vêtements, blament les peuples de l'Amérique qui vont nuds, parce que les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plûpart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques-uns d'une seule couleur, d'autres y employent le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & représentent sur leurs corps diverses sigures de sleurs & d'animaux : d'autres s'oignent d'une espèce de colle gluante, sur laquelle ils sont sousers du duvet de diverses couleurs, par compartiments. Ils trouvent cet usage admirable, non seulement à titre de beauté, mais parce que ces onctions les garantissent des insectes, les rendent plus souples, & plus agiles; ils ont donc raison de les faire. Nous nous

SUR L'AMERIQUE. 121

en moquons cependant, fans faire réflexion qu'on voit dans notre Continent, des Pélerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de pieces de toutes couleurs, fans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes & des semmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de sleurs, de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence; mais nos Européanes en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimés par l'âge; ce qui est une hypocrisse & une sourberie véritable.

r

it

R

rs

de

et

n.

de

is-

us

us

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, & se les oignent d'onguents & de jus d'arbres pour leur donner cette couleur.

La plûpart des Dames Espagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de souphre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France, en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit des semmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir

pour paroître plus belles, elles imitent en celales Sauvagesses, qui se sont des cercles noirs autout des veux avec du jus de pommes de Junipased so est

I

d

r

4

t

q

le

m

m

dr

B

C

6

pas

d'a

prif

l'en

Qua que

Nati

ce,

vent

l'arra qu'ils

quan

conv vres.

regard pardo pé la

Au reste la mode de se peindre tout le corps ou quelques parties seulement, fut celle de tous les temps & de tous les pays. Le Prophete Jérémie l'a reproché aux Juifves, Tacite le dit des Allemands, (x) Pline, (y) Hérodiens, (z) nous apprennent que certains peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'usage d'aucuns yêtements, se peignoient le corps de diverfes couleurs, & y représentoient des figures d'animaux. d'où ils furent nommés Pictes. Les Gots se rougisfoient le visage avec du cinabre; & les premiers Romains, fi nous en croyons Pline; (a) se peignoient de Minium les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit auffi le visage de Jupiter. Les Européanes faisoient de cette couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & furtout les Patagons. Les principaux d'Ethiopie s'en rougissoient tous le corps. & même les statues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des espèces de bonnets ou couronnes de plumes d'oiseaux très-bien tissues & arrangées avec goût : les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets; & les femmes arborent auffi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'A-

⁽x) Livre des mœurs des anciens Allemands.

⁽y) Liv. 22. Ch. 1, or to thick ub a ranged root (z) Vie de Severe.
(a) Liv. 33. Ch. 7. 9. 3. dismot sab adioat al rado

SUR L'AMERIQUE 123

mérique se percent les oreilles & y mettent des pendants d'os ou de pierres de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Brésiliennes jen ont d'or pur d'una grandeur demésurée, quelquesque décorés de pierresfines ou de cristals, ou d'ambre jaune, ou de corail, ainfi que les Apalachites. Nos Européanes les imitent encore à cet égard en portant des pandeloques de perles, de diamants ou d'autres pierres, qui leun descendent jusqu'au bas de la machoire. Les Dames de notre Continent portent aussi des bracelets comme les Américaines; vraisemblablement elles se peindroient aussi tout le corps, commeles Caraïbes, les Bréfiliennes, presque tous les peuples du nouveau Continent & de plusieurs Cantons de l'Afrique si le Climat qu'elles habitent leur permettoit de ne pas se vêtir. Nos Européanes se flattent cependant d'avoir du goût & de l'esprit : pourquoi donc mépriseroient-elles les Américaines, fur lesquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres usages, & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les attache à diverses choses suivant le caprice, & le préjugé de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à mesure qu'elle croît. On affure même, qu'ils ont le secret d'empêcher le poil de revenir quand ils l'ont arraché. Ils pensent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les peuples orientaux de notre Continent regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

12

Ci

e:

10

n

TS:

de

em

nt

irs

iffi

ou

A-

cot

9113

Les Européans occidentaux d'aujourd'hui pensent comme les Américains sur l'usage de porter la barbe; ils laissent aux militaires & aux cochers le plaisser de porter des moustaches & coupent la barbe le plus ras possible, pour se donner sans doute un air plus essemné, tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raisons que l'on sait. Ainsi varient les opinions sur la persection & la beauté.

Chez les Maldivois plus un corps est vélu, plus il paroit beau. Ce seroit parmi nous, comme chez les peuples de l'Amérique, la beauté d'un Ours & non celle d'un homme. Par la même raison les Japonois, les Tartares, les Chinois, ses Polonois, s'arrachent, ou se coupent presque tous les cheveux, pour n'en laisser croître qu'un toupet au sommet de la tête, tandis que les peuples occidentaux de l'Europe non seulement conservent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisse.

E

to

ĉt

tre

YO

211

m

de

VIE

d'e

De très petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainfi qu'un nez extrêmement camard. Pour en réléver l'éclat les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment aussi les nez écrasés & les grandes ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles allongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européanes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin & les Européanes aiment dans les femmes un petit nez rétroussé; ils ont leur raison pour cela.

Les Ethyopiens préferent les levres épaisses & fail-

SURL'AMERIQUE. 125

lantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Nègres de la Mosambique aiment les dents aigues & pointues; ils employent même la lime pour se donner ce trait de beauté; tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des Chirurgiens Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font confister la beauté de la tête à l'avoir allongée & applatie par les deux côtés. Dès la naissance les meres la pressent à leurs enfants pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au dessus du mollet, & les serrent au-dessus de la cheville pour les faire ensier, parce qu'ils les aiment grosses. Les Européans, si l'on en excepte les Espagnols, préserent les jambes sines & les mollets

d'une groffeur proportionnée.

nt

11-

aj-

le

air

le

it

té.

sil.

les

On

is,

ut,

en

n-

u-

n-

3

es

ur

ir.

n-

nt

u-

u-

1-

80

:2

1

Chez quelques Afiatiques, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux semmes d'avoir des mammelles pendantes, & assez allongées pour être jettées par dessus l'épaule, nos Européanes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine; pour l'avoir le plus petit possible, les Chinoises s'estropient
au point de ne pouvoir-presque se soutenir. Les semmes Turques regardent comme une grande saveur
de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu
d'elles, dans l'Isle de Chio, les semmes se couvrent
Tome II.

exactement la gorge jusqu'au menton, & portent des jupons si courts qu'à peine descendent - ils jus-qu'au genouil.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agréments & des appas, nos Européanes ne se mettent-elles pas se corps à la torture, pour se former une belle taille? à quoi néanmoins elles réufissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contresaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usages de l'Europe: le goût pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent comme ailleurs, des loir. du Climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce feroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions différentes; de détruire des préjugés identifiés pour ainsi, dire, avec nous. Tot capita, tot fenfus. Ce proverbe dont l'expérience journaliere prouve si clairement la vérité, devroit nous rendre plus circonspects dans nos jugements sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels, qui tendent à sa destruction, ou ceux dont la Nature a lieu de se plaindre. He parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front?

Dans la plapart des cantons, du vaste Continent de l'Amérique les naturels du pays ont, suivant nous, des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais si nous étions affez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, se

SUR L'AMÉRIQUE. 127

at

es.

er

fe-

ď-

en

de

la

r ,

OTI

ge.

ire

us.

ce

oit

fur

vus

ité

le-

n-

qui

de

15,

te.

é-

BE

trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux? des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en seroient que plus philosophiques; nous verrions les objets dans leur véritable point de vue, & nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom seul de Sauvage, nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que Mr. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui ne connoissant presque aucun excès, ne connoît presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la foiblesse qu'elles donnent au corps; comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille, marche furement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend fon corps dejà bien constitué, fort, vigoureux, robuste; vivant de peu, mais vivant un siècle; parce que endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intemperie des faifons : comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout; fermeté qu'il a plu Mr. de P. de métamorphoser en indolence & en lacheté, qui auroient leur fource dans la dégradation phyfique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de Philosophie, dont les Stoiciens se vantoient avec si peu de sonde-

X x. 2

ment. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événements avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine que son sils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement, voila qui est bien. Vient-on lui dire : vos enfants ent été tués : cela ne vaut rien dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

n

m

eı

ei

.le

P

m

n

q

C

P

ti

10

fo

pa

ce

fer

la

bi

dr

be

dr

les

un

ď:

qt

bo

d'

Pleins de la droiture que la lumiere naturelle infpire, ils goutent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit; mais ils ne saississent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parce que ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, soit parce qu'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aise de se désaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup d'Auteurs rapportent des autres Peuples du nouveau Monde, des raisonnements si justes & si abstraits sur l'Etre souverain, sous le nom du grand Esprit, qu'on les diroit, puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'ayent mi culte, ni religion, ils difent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoit est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnements que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'Abbé Prevost, sontils ceux de gens hébetés & stupides ? Les Brach-

SUR'L'AMERIQUE. 129

mannes des Indes raisonnent à-peu-près dans le même goût. Apollonius de Thyane sut autresois chez eux, pour s'instruire de la philosophie.

Non je ne sçaurois me persuader que Mr. de P. eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit sur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portrait si différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vû que la Louisianne, la Virginie, &c. jouissent du plus beau climat du monde; (b) que tout y vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même fans le secours d'une pénible industrie; que le divertissement seul des naturels du pays suffisoit pour suppléer à leurs besoins, lorsque la douce tranquillité dans laquelle ils pafsoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Efpagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent pas fer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il y auroit vû que la Nature n'a pas moins favorisé les hommes qui habitent ces beaux climats; puisqu'en général, ils font droits & bien proportionnés; ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuse & n'ont pas la moindre imperfection sur le corps ; que presque toutes les femmes y font d'une grande beauté; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint; qu'elles sont pleines d'esprit, toujours gayes, de bonne humeur, & que leur rire a même beaucoup d'agréments. 7 205 2016. 21/22 terbino n'em à 6'09

⁽b.) Differtation de Guedeville, Tom. VI. p. 91. &

fia

in

8z

an

fo

to

ple

q

F

pa

le

pe

qu

ni

3 €

fo

ég

fu

g

fi

M

21

C

Pour donner enfin des Peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manieres dignes de la simplicité primitive du vieux temps, qu'ils ne sont fauvages, suivant la rigueur du terme, que dans notre imagination & relativement aux préjugés des peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe & à la molesse, & que la misere ou les soucis poignardent au milieu de seur prétendue abondance.

Lorsque j'entre dans les tapagies, Angloises, Hollandoises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes ou de Sauvage du Canada. La différence que j'y trouve, est à l'avantage de ces derniers. Avec une ame calme & un esprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oisif, phiegmatique, & sérieux, ils sument paisiblement leur calumet; mais on y lit en même temps l'affection mutuelle qui les rassemble, la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunisce de la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunisce de la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunisce de la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunisce de la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunisce de la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunisce de la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunisce de la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunisce de la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunisce de la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunisce de la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunisce de la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunisce de se voir reunisce de se voir reun

Dans les tabagies de notre Continent on voit des gens affemblés pour paffer des journées entieres appuyés nonchalamment fur le bout d'une table converte de vases pleins de thé ou de hierre, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche; regardant les autres avec des sourcils rabatus, les étudiant dans un morne silence, examinant juqu'à leurs moindres gestes, avec des yeux obscurés par les vapeurs noires de la bierre & de la mélanco-lie, & qui ne s'ouvrent que pour manisesser la dé-

SURTLAMERIQUE. 131

fiance qu'ils ont de leurs voisins, avec les soucis & inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joye & le plaisir s'y rencontrent quelquesois, ils n'y sont amenés que par l'yvresse, qui alors en bannit la raisson, pour y introduire la discorde, les querelles, & toutes leurs sunestes suites. Voilà cependant ces Peuples civilisés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages?

ine

ins

m-

de

HI

10-

-119

10-

au

ol

le-

nf-

ger

12-

un

air

le-

n ps

on

() 8

des

Tes.

OH-

TÉS

-00

115,

uf-

cis

ié

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des sausses affertions de Mr. de P. au sujet des quadrupèdes naturels à ce Continent là, ou qu'on y a transporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (c) par un contraste singulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains sont entiérement abâtardis, petits, pusillanimes & moins dangereux, mille sois que ceux de l'Asie & de l'Asrique. Les animaux d'onigine Européane y sont devenus rabougris; leur taille s'est dégradée, & ils y ont perdu une partie de leur sorce, de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout à fait penfé à cet égard, comme Mr. de P., & Mr. Muratori nous affure dans sa petite histoire du Paraguai, que les Tigres y sont plus grands & plus séroces que ceux d'Affique. Foutes les peaux de Tigres que j'ai vûes à Monte video étoient aussi belles & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vû qu'un seul, dont le Gouverneur de Monte Video sit présent à Mr. de Bougainville, qui le sit por-

⁽c) Tom. I. p. 8. & 13.

ter à bord de notre Frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la Cour du Gouvernement; & quoiqu'il n'eut alors que quatre mois au plus, sa hauteur étoit déjà de deux pieds trois pouces, On peut juger de celle qu'il auroit acquise, si on lui eût permis de croitre jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'Isle Ste. Catherine, & ceux de la côte de la terre ferme nous exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres, & n'osoient eux-mêmes aller à la chasse sur la listere des forêts; parcequ'ils regardent les Onces, les Tigres, les Leopards & les Lions de ce pays-là comme des animaus extrêmement dan gereux & cruels. Les Ours del'Amérique septentrionale, loin d'y être rabougris, y sont d'une grandeur essentiels.

Mr. de P. a sans doute consondu les Lions du Bréfil, du Paraguai, du Mexique & de la Guyanne avec un animal du Pérou & des frontieres du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du Lion; mais auquel les Péruviens ont donné le nom de ce Roi des animaux quadrupèdes, nom qu'on lui a conservé dans les rélations qu'on nous a données de ce pays-là.

A l'égard des quadrupèdes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques-uns dans certains Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais Mr. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du

parti-

SUR L'AMERIQUE. 133

raint

élevé

Gonmois

trois

uife,

deur

x de

pas

pient

rêts:

-09.

naux

l'A-

s, y

3ré-

vec

plus

pas

ont

es,

on

de

13-

ins

ue

ais

du

ti-

particulier au général. J'ai vu au Bréfil & fur le rivage de Rio de la Plata, des Taureaux austi gros & aussi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils font ordinairement plus grands; puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle Cuirs veres, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de latête à la queue, pour être marchand. Les Chèvres & les brébis y font aussi de la plus grande taille. La race Espagnole des Chiens de chasse y est admirable & y a fi peu dégénéré pour le corps, l'instinct & le génie, que les Chiens d'arrêt du gouverneur de l'Isle Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands Chiens qu'en France on appelle Danois, & gros comme des Limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déja naturellement, & que Mr. de Bougainville conduifit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abâtardis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils sont jusqu'à soixante lieues de suite, sans prendre aucune nourriture, & sont pour l'ordinaire à Buenos Aires, & à Monte-Video, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils sont malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté & d'une allure au-dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le journal de mon Voyage aux Isles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réflechis fur l'idée que Mr. de P. s'est esforcé de nous donner de l'Amérique, moins, je la Tome II.

T34 DISSERTATION

partie du Globe est depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche aimant des Européans. L'Europe, la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plû aux hommes d'en faire, vise depuis ce temps-là à se dédommager de son peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a resusés, & dont cette mere commune, qui n'aime pas également ses ensants, a été prodigue à certains pays.

En effet, si les Européans pensoient comme Mr. de P., verroit-on cette émulation si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique & y chercher toutes ses productions? La fatigue, les périls, les in-

commodités, rien ne nous rébute.

Quoique l'avarice & la cupidité ayent fait parcourir l'Afie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on connoit ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas tâché de profiter de ses dépouilles? on peut dire sans exagération, qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques-uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contre eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des tréfors de la Nature, éprouverent les effets les plus

SUR L'AMERIQUE 135

criants de l'injustice & de la violence; parce qu'ils employoient les moyens légitimes pour désendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes, falloit-il que Mr. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller?

Cette

and,

uro-

qu'il

mpsle ce

piens

om-

Mr.

em-

cher

in-

oufon

on-

ro-

on,

ons

ou-

rec

n-

ns

ij-

ne é-

us

Non tout le spécieux de ses raisonnements ne sauroit tenir contre la conduite des Européans. Elle prouve plus que tous les arguments; parce que le raisonnement, est toujours en désaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de rélever toutes les autres propositions hazardées des réslexions philosophiques de Mr. de P. ces differtations formerolent un volume presqu'aussi considérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé & débité de bonne foi tout ce qu'on y trouve. Dans le délire presque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, Mr. de P. s'est laissé sans doute, emporter à la manie qui regne d'inonder le public de farcasmes & de déclamations indécent es contre l'état religieux. (d) L'ordre des Bénédictins, ou plutôt les richesses dont ils jouissent avec des titres qu'on ne peut leur contester. ont réveillé la jaloufie & l'envie : la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagements. & ne laiffe aucune équivoque sur la nature des motifs qui les ani-

⁽d) Recherches philosophiques sur les Américains, Tom. II. p. 224.

136 DISSERTATION, &c.

ment. Ils se montrent à découvert. La soif des richeffes les dévore . & leur fait exhâler mille extravagances contre les possesseurs des biens des Abbayes, qu'ils feroient charmés de s'approprier. On diroit, à les entendre parler, que leurs ancêtres n'ont été occupés que du soin de doter des Monasteres; & Dieu fait quels seroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille! Mr. de P. connoit bien peu les Bénédictins, puisqu'il leur rend fi peu de justice. Trop occupé de son ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des rélations de Voyageurs, ou absorbé dans ses réflexions trop souvent peu philosophiques, il s'est étourdi au point d'oublier que les Magiftrats dans leurs plaidovers (e) les Ministres d'Etat . (f) tous les Savants . Mr. de Voltaire même . n'ont jamais parlé des Bénédictins, sans faire l'éloge de leur science & sans exalter les services qu'ils ont rendus & du'ils rendent encore à l'Eglife & à l'Etat. Si Mr. de P. a donc pensé qu'il gagneroit des applaudissements en se rendant l'Echo des sons bruyants de quelques trompêtes méprifables, je laisse à penfer le cas qu'il doit faire de ces applaudissements. S'il rectifie au contraire son erreur à cet égard comme fur tant d'autres ; il nous prouvera que ses réflexions font quelquefois philosophiques.

(f) Arrêt du Conseil d'Etat & Déclaration du Roi de



⁽e) Mr. Joly de Fleury Avocat général du Parlement

t in port to the state of the s